

Lettres de la famille Wallon

Branche Paul Wallon

Année 1940-1945

Quelques dates marquantes de la guerre

- 1er septembre 1939 : l'Allemagne envahit la Pologne
- 3 septembre 1939 : l'Angleterre et la France déclare la guerre à l'Allemagne
- 10 mai 1940 : attaque allemande en Belgique, au Pays-Bas et en France
- 17 juin 1940 : Pétain demande l'armistice
- 11 novembre 1942 : les Allemands occupent en France la zone Sud
- 6 juin 1944 : débarquement allié en Normandie
- 10 juin 1944 : massacre d'Oradour-sur-Glane
- 15 août 1944 : débarquement allié en Provence
- 25 août 1944 : libération de Paris
- 23 novembre 1944 : libération de Strasbourg
- 8 mai 1945 : capitulation sans condition du troisième Reich
- 6 août 1945 : bombe atomique sur Hiroshima
- 15 août 1945 : capitulation du Japon

Personnages dont il est question dans cette correspondance :

Paul Wallon (1881-1942), est le fils de Paul Alexandre Wallon (1845-1918), architecte, et le petit-fils d'Henri Alexandre Wallon (1812-1904). Ingénieur, il est âgé de 59 ans en 1940.

Il a repris après la guerre 1914-18 son poste à la glacerie de Stolberg en Allemagne, puis la glacerie de Montluçon en 1937. Il décède, probablement des suite d'un AVC, le 6 juillet 1942.

Il avait épousé en 1910 **Thérèse Tommy-Martin** qui est décédée à 35 ans de tuberculose pulmonaire le 30 mai 1921 à Stolberg. Elle était la fille d'Abel Tommy-Martin (1842-1899) et d'Henriette Nicolas de Meissas (1850-1902).

Leur fils **Marcel** (1911-1940, MPF) a 29 ans en 1940 et leur fille Simone 22 ans.

Marcel s'est marié avec **Claude Lange** (1918-2007) le 17 juillet 1937. D'où :

- Michèle qui est née le 18 juin 1938 et
- Pierre qui naît le 25 décembre 1940.

Marcel, lieutenant, décède le 10 juin 1940 à Dreux, lors d'une mission, dans un bombardement allemand.

Paul Alexandre Wallon (1845-1918), père de Paul, architecte, a épousé en 1874 **Sophie Allart** (1849-1905). Ils ont eu 7 enfants :

Charles (1875-1958), architecte épouse en 1905 Madeleine Deleau (1883-1959), 6 enfants : Marguerite 33 ans, Henri 32 ans, Claude (1915-1926), François 23 ans, Daniel 20 ans et Jean-Claude 13 ans en 1940.

Louise (1877-1946), épouse en 1904 Albert Demangeon (1872-1940), 4 enfants : Suzanne 35 ans, Paul 33 ans, Albert 31 ans et André 22 ans en 1940. Albert Demangeon, géographe, décède d'une maladie pulmonaire le 25 juillet 1940 à l'âge de 68 ans.

Henri (1879-1962), médecin, épouse en 1917 Germaine Roussey, pas d'enfants.

Paul (1881-1942), ingénieur, 2 enfants : Marcel et Simone (cf ci-dessus).

André (1884-1915), ingénieur, MPF le 13 juillet 1915.

Emile (1889-1980), médecin, épouse en 1919 Claire Versini, 3 enfants : Denis 20 ans et Christiane 15 ans en 1940.

Georges (1889-1968), ingénieur, épouse en 1925 Madeleine Delavigne, 3 enfants : Guy 13 ans, Françoise 9 ans et Bernard 8 ans en 1940.

Abel Tommy-Martin, père de Thérèse, épouse en 1875 **Henriette Nicolas de Meissas**. Ils ont 8 enfants :

Pierre (1876-1951) militaire, épouse Antoinette Monange (1884-1981), 1 enfant.

Laure (1877-1958) épouse Louis Jeannin-Naltet (1874-1960), 7 enfants.

Jacques (1878-1914 MPF), capitaine d'infanterie, épouse Marie Benoit (1882-1974), 1 enfant.

Suzanne (1880-1899).

Jean (1882-1965), ingénieur, épouse Charlotte Rivière (1891-1982), 12 enfants.

Hélène (1884-1918) épouse René Weiller (1878-1942), 4 enfants.

Thérèse (1886-1921), cf ci-dessus.

Philippe (1888-1984) épouse en Marie-Claire Bourdillat (1892-1980), 6 enfants.

Il est aussi question de **Suzanne Quétard**, dite **Titi**, institutrice, embauchée par Paul Wallon en 1920 pour élever et instruire Marcel et Simone. Cette dernière la gardera auprès d'elle jusqu'au décès de Titi le 11 août 1983.

1940

1940-1945

Lettre de Marie-Pierre à sa nièce Simone

Paris le 2 janvier 1940

Ma chère Simone,

Je remercie bien de tes vœux de Nouvel An. Ton oncle Pierre se joint à moi pour t'adresser les nôtres les meilleurs au début de cette nouvelle année. Jean sera bien sensible à ceux que je lui ai transmis de ta part. Il est venu en permission du 3 au 12 décembre. Il est à Bruyères dans les Vosges, entre Saint-Dié et Épinal, non loin de Gérardmer. C'est un très beau pays où il ne doit pas faire chaud en ce moment. Jean loge heureusement dans une caserne et il ne se plaint pas. Il nous a bien manqué pendant les fêtes. Nous n'avons pas été seuls pour Noël : Paul Jeannin était venu de Clermont pour 48 heures. Et il est venu avec nous à la messe de minuit dans une petite chapelle, car il n'y avait pas de messe à Saint-Augustin, ni dans beaucoup d'églises, à cause de l'éclairage. Au retour nous avons réveillé.

Je comprends que la présence de Claude et de Michèle te fasse grand plaisir. Ta petite-nièce est un vrai rayon de soleil et l'on est toujours heureux avec les petits-enfants. Les jumeaux et François sont en ce moment en permission de détente à Chalon. Nous les voyons au passage et Jacques plus souvent puisqu'il est à Orléans. Les Nouveaux sont à Olivet et ils viennent de déménager leur appartement de Paris. Ton oncle Pierre a reçu ce matin une lettre de son autre filleul Henriette. Il fait à Tunis une agréable température et Marie-Rose est avec sa famille pour les fêtes.

Ton père doit être bien content de ton retour à Montluçon. Le séjour des Petites Dalles ne doit pas être bien agréable en hiver. À Paris, il fait aussi très froid. La neige qui est tombée depuis plusieurs jours ne fond pas. J'espère que tu te portes bien et ne te ressens pas des suites de ton opération. Lorsque ton père viendra à Paris, j'espère que nous le verrons et que je pourrai lui remettre tes étrennes. Fais-lui mes amitiés.

Au revoir, ma chère Simone, transmets mon bon souvenir à Mademoiselle Quétard. Ton parrain t'envoie de bonnes amitiés et je t'embrasse de tout mon cœur.

Ta tante Marie-Pierre

Lettre de Miche à Simone

Les Montais. 2 janvier 1940

Ma chère Simone,

Merci de votre lettre et des vœux qu'elle contenait. À mon tour je vous offre les miens bien sincères. Vœux de santé ; à ce point de vue je vous souhaite une année meilleure que celle qui vient de se terminer ; et naturellement, souhaitons la paix par la victoire ; c'est la meilleure chose à espérer pour tous les Français.

Je comprends votre joie d'avoir vu votre frère et possédé le petit bout de chou et sa mère pendant ces quelques jours.

Pour nous ces fêtes ont été attristées par le vide que laisse ma grand-mère, mais nous avons de bonnes nouvelles de mon frère aîné et des autres mobilisés de la famille.

Je reviens d'une bonne partie de patinage avec Joël et j'en profite pour vous inviter à venir en faire autant si le cœur vous en dit pendant qu'il fera encore assez froid. Il suffit que vous me mettiez un mot dans la boîte aux lettres de Montluçon le matin (portail de la rue Saint-Roch) afin que je puisse préparer de quoi réparer nos forces après nos exploits.

Espérant voir pointer l'auto prochainement, je vous redis nos vœux à Guidette et à moi et notre affectueuse amitié.

Miche

1940-1945

Lettre d'Émile à Simone

Le 7/1/1940

Docteur Émile Wallon
mardi et samedi de 2 à 4 heures
et sur rendez-vous
107, rue de Courcelles (17e)
Téléphone : Wagram 16.20

Ma chère Simone,

Je te remercie de tes vœux, et de mon côté, j'espère que cette année va enfin te débarrasser de tes ennuis. J'ai appris que tu allais venir à Paris prochainement afin que l'on décide quelque chose. Tu pourras dire à ton père que tes radios sont à la maison et que s'il le désire Denis pourra les communiquer dès maintenant à Fey. S'il est nécessaire de faire de nouvelles radios, tu pourrais les faire faire à la Salpêtrière puisque Charenton est fermé... à moins que Fey ne préfère ailleurs.

J'ai pu faire un bond à Paris il y a quelques jours pour me procurer de quoi traiter 2 cancers qui ont été découverts chez des soldats que nous avons en traitement. Ce qui fait le malheur des uns fait le bonheur des autres. Tante Claire a été contente de cette visite inopinée.

En passant aux Dalles à Noël, j'ai aperçu ton recueil de Noëls inédit, mais n'ai malheureusement pas encore pu les entendre.

Denis va pas mal, mais il se fatigue encore facilement. Il vient de passer son conseil de révision et a été remis à 6 mois. Je n'en suis pas fâché, car je doute qu'il ait pu supporter la fatigue et le froid dans l'état où il est.

Je vous embrasse tous affectueusement. Je pense que Michèle et Claude sont encore à Montluçon. Tu les embrasseras de ma part ainsi que ton père.

Ton oncle, Émile

Lettre de Claude à sa cousine Simone

Alençon le 9 janvier 40

Ma chère Simone,

Je suis criblée de remords de ne pas t'avoir répondu plus tôt à ta si gentille lettre et à tes bons vœux. Je te renvoie les miens. Je souhaite aussi que 1940 t'apporte beaucoup de joie et que notre trinquions bientôt pour la victoire. J'ai passé les vacances de Noël à Paris où j'ai eu la chance de voir René une journée, celui-ci partait en permission à Aix. J'ai vu aussi Jacques qui est tout près de Paris. Quant à Christian, il est toujours près de Toulon. René va monter en ligne dans une huitaine de jours.

Ici aussi nous avons eu un temps de Noël avec gel, neige, etc. Mercredi dernier nous avons eu une journée de verglas. Tout le monde se promenait dans la rue avec des chaussettes par-dessus les chaussures. C'était assez comique pour Alençon.

Quant à Marie-France, elle est toujours à Paris avec maman. As-tu reçu des nouvelles de Simone Renard ? Est-elle restée aux Dalles pour Noël ? J'ai vu Marie-Geneviève pendant les vacances qui va commencer sa Croix-Rouge au début de février.

J'ai à peine commencé mes lettres du jour de l'an. Il est temps que je m'y mette, c'est affolant. Aussi je te quitte, ma chère Simone, en t'embrassant bien affectueusement.

Ta cousine très contente de te connaître un peu plus.

Claude

1940-1945

Lettre de Marcel à Paul, Simone et Titi

Le 8 janvier 1940

Mon cher Papa,

J'ai reçu deux réponses sur trois au sujet du Docteur Hue, je te les transmets. Je suis légèrement grippé, j'ai l'impression de ne plus tenir sur mes jambes et j'ai froid même collé au poêle. Mais cela changera, c'est un mauvais moment à passer. Simone dans une lettre de Claude m'a demandé lequel des Jeannin était artilleur : François est lieutenant d'artillerie aux 74 RATT. Quant à Charles, il combat comme sous-lieutenant d'infanterie coloniale. Claude me donne régulièrement de ses nouvelles, elle me raconte les bêtises de Michèle : l'autre fois elle l'avait laissée seule deux minutes à peine, lorsqu'elle entend des hurlements, elle se précipite. Michèle venait de renverser l'encrier et était barbouillée des pieds à la tête, affolée devant l'immensité du désastre, elle avait fondu en larmes. Je suis content que tu aies reçu le litre de framboise : tu verras qu'elle est très parfumée. Nous avons toujours le même temps froid, la neige tombée à mon retour de Montluçon reste encore là. J'espère partir en permission vers la fin du mois ; je partagerais mes dix jours entre Montluçon et Saint-Yrieix ; comme tu nous as invités, Claude et Michèle arriveraient seules, moi je viendrai directement de Paris. Je les raccompagnerai à Saint-Yrieix au bout de 5 jours et rentrerai par Paris : comme les correspondances ne collent pas bien, je coucherai chez mes beaux-parents. Nous ne savons comment placer nos étrennes, avec les 3000 fr. que Claude a reçus de ses parents, nos petites économies nous pouvons aligner presque une dizaine de milliers de francs ; nous ne possédons pas d'argenterie : nous nous demandions si ce ne serait pas le moment d'acheter les premiers couverts avant que le franc ne dégringole ; c'est une manière de nous constituer un petit capital : et puis cela nous faisait très envie. De toute manière, je ne m'en occuperai qu'à mon retour de permission et mon second passage à Paris.

Je me suis offert un petit Kodak pour prendre des vues, et garder un souvenir de cette guerre : j'ai pris des photos de neige en masse.

Je t'embrasse affectueusement ton fils Marcel.

Ma chère Simone, je suis très à plat aujourd'hui : j'espère que cette grippe va s'atténuer rapidement et que je retrouverai mon état normal. Je décompte les jours jusqu'à mon prochain départ en permission. Hier j'ai trouvé dans mon lit une bouillotte que la femme du pasteur m'avait mise : cela m'a fait beaucoup de bien. Ce matin quand je me suis levé je frissonnais tant et je tenais si mal sur mes jambes que je me suis rehissé dans mon lit jusqu'à 10 heures.

Je t'embrasse affectueusement, ton frère Marcel.

Ma chère Titi, il va falloir que je me mette à la diète ; avec cette sacrée fièvre qui me secoue ; je me sens incapable du moindre effort intellectuel. Je vais me faire transporter à la popote en voiture, car je ne parviendrai pas à m'y rendre à pied.

Je vous embrasse affectueusement, Marcel.

1940-1945

Lettre de Charlotte TM à sa nièce Simone

Ajouté : Reçu clinique de l'Alma - Paris

Villa de Sion
Maxula - Radès
(Tunisie)

Mercredi 10 janvier 1940

Ma chère Simone,

Ta lettre m'a très vivement touchée et je te remercie de tes vœux affectueux ; tes nouvelles sont toujours accueillies avec joie. Nous obtenons, souvent à grand-peine de Marie-Rose, des extraits de tes lettres ; elle nous les donne parcimonieusement en nous déclarant : « mais ça ne vous intéresse pas »... Bien sûr nous n'exigeons pas qu'elle nous livre vos secrets intimes ; mais pour le reste c'est toujours au contraire rempli d'intérêt et si vivant. Enfin, j'ai été d'autant plus heureuse de recevoir une lettre pour moi directement. J'ai transmis la sienne à Marie-Rose repartie pour Zriba.

Je suis flattée de savoir que ta petite merveille de nièces à quelques ressemblances avec France ? Quoi que cela me surprenne un peu, l'une étant blonde aux yeux bleus, et l'autre brune aux yeux noirs ? Cela serait bien amusant de les voir ensemble ! Mais quand ce jour viendra-t-il ?...

Et quand te reverrons-nous ma chère Simone ? On ne peut faire nul projet en ce moment. Mais j'espère bien que l'été prochain nous rapprochera et que le ciel normand, que ce soit celui de Blangy ou celui des Ptes Dalles, verra encore quelques bonnes réunions de famille ; en attendant que tu reviennes sous notre ciel d'Afrique où Marie-Rose serait si heureuse de te faire les honneurs de son « home ».

Cette dernière attend en ce moment le retour en permission de son mari.

À la villa de Sion, la vie continue assez calme ; Hélène allant chaque matin soigner les malades à l'hôpital militaire. Henriette à son dispensaire de la rue du Pacha où elle exerce sa science novice d'infirmière sur les indigènes. Elle s'en va aussi, une fois par semaine, distribuer des cafés chauds aux soldats de passage à la gare de Tunis. Ton oncle est très pris dans son état-major et s'absente souvent pour des tournées dans le Sud, comme en ce moment. Il a reçu l'aimable lettre de ton père et n'a sans doute pas eu le temps encore d'y répondre. Je me charge donc de lui transmettre ainsi qu'à toi tous mes vœux les plus affectueux, notre meilleur souvenir aussi à Marcel et à Claude et un gros baiser à Michèle ! Il paraît qu'il y a un des jumeaux Lancrenon (Robert, je crois ?) aux environs de Tunis. Mais il ne s'est pas encore montré.

À bientôt encore de tes nouvelles, ma chère Simone. Je t'embrasse de tout cœur ta tante affectueuse, C. Tommy Martin.

1940-1945

Lettre d'Henri Jeannin-Naltet à Simone

Ajouté : Reçu clinique de l'Alma - Paris

Villa Mozart

12 janvier 1940

Ma chère Simone,

Tu dois me trouver bien malhonnête de n'avoir pas encore répondu à ta lettre, je l'ai reçue au moment de mon départ pour Vence et c'est ce qui explique mon retard, ayant été obligé de préparer mes bagages à Jamproye puis de m'installer ici.

Maintenant que tu as bien voulu m'excuser, du moins je l'espère, je te remercie vivement de tes bons vœux et t'adresse à mon tour les miens les meilleurs pour cette année 1940 qui souhaitons le verra promptement la victoire et le retour au foyer de tout ce que nous connaissons et qui sont mobilisés. Transmets, je te prie, à mon oncle mes vœux respectueux et bien affectueux.

Nous avons eu à Chalon un jour de l'an relativement gai, les jumeaux et François ayant pu obtenir leur permission tous les trois en même temps. François qui avait prit sa permission pour Vence et Chalon est venu m'accompagner ici où il a passé 48 heures. Il doit être reparti maintenant et avoir rejoint son régiment.

Quant à Charles, il vient d'arriver à Chalon. Maman m'annonce en effet qu'il a sa permission en ce moment. Je regrette de n'avoir pu le voir.

J'espère que vous avez de bonnes nouvelles de Marcel. À son passage à Jamproye, il m'a dit que Claude et Michèle devaient passer les fêtes auprès de vous ; cette jeune personne a dû mettre de la joie et de l'animation dans votre maison. Il paraît que mon oncle pratique admirablement bien l'art d'être grand-père et apprend à sa petite-fille à faire un état de choses qu'il ne vous avait jamais enseignées à Marcel ni à toi.

Ce n'est pas moi qui aie montré la photo de Marie-Rose en mariée, mais maman qui venait de recevoir une longue lettre de tante Charlotte. Hubert Penet ayant rejoint son régiment, Marie-Rose est revenue passer les fêtes auprès de ses parents.

En te remerciant encore de ta bonne lettre, je te souhaite une excellente santé pour cet hiver, ma chère Simone, en te priant de bien vouloir partager avec mon oncle mon bien affectueux souvenir.

H. Jeannin-Naltet.

Carte de Claire à Paul

Samedi soir

Ajouté : 14 janvier 1940. Paris

Mon cher Paul,

J'apprends par Denis que vous devez arriver lundi à Paris et nous nous réjouissons de voir. Nous comptons sur vous à dîner lundi soir, avec Titi bien entendu si elle est avec vous. Denis n'a pas de conférence ce jour-là et pourra bavarder un peu avec Simone. Ne t'inquiète pas pour le régime de Simone, je ferai des choses simples qui ne puissent lui faire mal.

Sauf contre-ordre de ta part, nous vous attendons lundi entre 7h et 7h1/2, et vous embrassons bien affectueusement.

Ta sœur Claire.

Je peur que ce mot n'arrive pas à temps à Montluçon, à cause du dimanche et je te l'envoie à l'hôtel du Havre.

1940-1945

Lettre de Claude à Simone

Le 18 janvier 1940

Ma chère Simone,

Tu sais, sans doute, que Marcel a quitté son patelin ; d'après ce qu'il me dit, il se dirige à l'heure actuelle du côté de notre maison. Je resterai sans doute quelque temps sans nouvelles.

Je suis actuellement « mère de quatre enfants », ma sœur est partie pour quelques jours, elle est allée voir son mari avant qu'il ne reparte aux armées. Je n'ai pour l'instant, pas beaucoup de temps à moi, car tout ce petit monde est bien exigeant.

Marcel pensait partir en permission le 2 février, mais cela est retardé, il ne partira que 15 jours après le rétablissement des permissions. Il a quitté son coin calme pour un autre sûrement plus agité.

Michèle a toujours ses bonnes joues ; elle me fait pas mal de bêtises : pendant quelques jours elle avait trouvé très drôle de ne pas dormir à midi ; je la retrouvais au milieu de la chambre ayant vidé mes placards, toute joyeuse au milieu de ce désordre. Quelle nièce insupportable tu as là...

A bientôt, ma chère Simone, je t'embrasse affectueusement ainsi que Papa et Titi.

Claude

Lettre de Simone à son père

Clinique de l'Alma
166 rue de l'Université

Paris, 19 janvier 1940

Mon cher Papa,

Il est 13 heures. Je viens de déjeuner. J'ai presque terminé mon volumineux courrier... puisqu'il ne me reste plus qu'à t'écrire !

Après que vous soyez partis, j'ai regagné ma chambre. La lumière était toujours allumée et les volets clos. J'ai commencé à déballer mes affaires. Une infirmière ébouriffée entra soudain : « Tiens, vous ici ? » Je confirmais ce qu'elle voyait déjà. Alors, prévenante, elle alla me chercher une bouillotte qu'elle fourra dans mon lit. Mais je lui ai dit que je ne me coucherai qu'après le dîner ! Peu après arriva mon infirmière, cette fois-ci. Un grand diable de 40 ans environ qui me donna ma fiche à remplir. Résultat, on vient de me mettre une feuille de température ainsi libellée : « Mademoiselle Vallon » – rue de la Glacière ». Et moi qui croyais que je possédais une écriture lisible ! Comme on se fait des illusions. À part ça, mon infirmière paraît très gentille. Ceci ...

Marie Geneviève est venue ; elle est restée une ½ heure et nous avons bavardé. ... Et j'en ai oublié ce que je voulais te dire. Quoi qu'il en soit, vers 9 heures, le Dr Fey est entré. Il m'a dit que cela n'avait pas d'importance que j'aie mes règles, pourvu que je ne souffre pas ; or, je n'avais plus mal aux reins. De plus ; il me donnera un médicament quelconque ce soir, en même temps que l'inévitable lavement (à ce propos il m'a dit de continuer la Coréine pour l'instant) ; et il m'opérera demain.

Voilà qui est donc décidé. On me donnera à manger aujourd'hui comme d'habitude. À midi, comme je terminais mes lettres, le ventre creux, on m'apporta des plats couverts prometteurs. Dans l'un, il y avait un rond de poisson, très bon, avec du citron et

du beurre, dans l'autre des pommes de terre à l'eau. Plus un quignon de pain, du fromage et des crottes de beurre dans un ravier ; et pour finir... les classiques pruneaux ! Le tout excellent.

Marie Geneviève m'a dit qu'elle téléphonerait à tante Claire demain, puisque celle-ci a dit qu'elle viendrait prendre de mes nouvelles alors.

Je t'écris en face de ma fenêtre, assise sur une chaise longue. Je vois en face de moi la tour Eiffel tout éclairée par le soleil. J'ai fait une petite inspection à travers mon étage. Il y a un côté de ma chambre une sorte de salon ouvert, avec sièges et palmier (ou plante grasse) sur une table au milieu. Sans doute pour les convalescents. N'en ayant pas l'emploi d'ici un certain temps, cela ne m'intéresse pas pour l'instant !

Il y a une chose qu'on a oublié de m'acheter : c'est de l'encre. Je demanderai cet ingrédient à tante Claire quand je n'en aurai plus.

À l'heure qu'il est, vous devez être à Bourges. Je pense que ce voyage de retour se sera aussi bien passé que celui de l'aller... tout en étant moins froid.

J'ai vu que, de ma fenêtre, on aperçoit un arbre entre 2 maisons. Le quartier est calme, seule la rue de l'université présente quelque circulation.

Dans mon cabinet de toilette, à côté du lavabo, il y a un instrument en porcelaine qui m'a laissé songeuse : c'est comme un bassin de siège, mais ressemble à un siège de cabinet. Ne voulant pas faire d'impair, j'ai demandé à Marie-Geneviève qui est très calée dans cette matière ce que c'était. Il paraît que c'est vidoir qui sert à (comme son nom l'indique) à vider les bassins, etc.... !

Je ne sais quand je pourrai t'écrire. Mais tante Claire ne manquera pas de le faire demain et après-demain, si je ne peux le faire encore alors.

Je t'embrasse affectueusement.
Ta fille Simone

Lettre de Simone à Titi

Clinique de l'Alma

Paris, 19 janvier 1940

Ma chère Titi,

Vous ne devez plus être bien loin de Montluçon à l'heure qu'il est. Marie-Geneviève vient de me quitter pour aller à son dispensaire. J'ai fort bien déjeuné tout à l'heure. J'ai rangé dans mon placard les affaires dont j'aurai besoin pendant mon séjour ici, laissant le reste (sauf les jupes) dans les valises. Mon lit a été ouvert et me tend déjà les bras, si j'ose dire, avec une bouillotte dans ses draps. À côté de ma chambre, il y a y en a une autre qui peut communiquer par une porte. Mais ce n'est pas trop sonore.

Mes fiches de température n'attendent plus que mon bon vouloir pour se remplir.

Papa t'aura sans doute déjà dit que le Dr Fey, entrevu ce matin, m'a dit qu'il m'opérerait demain matin. Il m'a demandé si j'étais venue seule ; je lui ai répondu que papa m'avait mené et qu'il était reparti ensuite, comme prévu.

Me voyant écrire avec vigueur, l'infirmière me rassura en m'expliquant, qu'après mon opération, je pourrais encore écrire ! Je les rassurai, elle, en lui disant que je comptais bien en effet pouvoir le faire alors encore ! Et que j'en profiterai.

L'infirmière ébouriffée vient d'entrer : « Pas encore couchée ? Vous n'avez donc pas froid ? »... Quelle aimable invite ! Mais il paraît qu'il suffit que je me couche après le dîner. C'est bien ainsi que je l'entends. Et elle me fait « marcher ».

Comme dans la rue à Chantin, ils passent des marchands « d'oripeaux » dans la rue Malar. Il faudra que je voie ce que c'est.

Je n'ai pas grand-chose à noter, t'ayant vue ce matin ! Je ne pense pas pouvoir écrire d'ici 2 ou 3 jours ; c'est pour cela que je le fais aujourd'hui, afin que vous ayez une lettre de moi avant l'opération. Vous la recevrez dimanche sans doute. Je serais alors de nouveau lucide, j'espère.

Je t'embrasse affectueusement. Simone.

P.S. Tu verras si la chaleur n'abîme pas trop le blé de Zriba et les poires des Dalles. Sinon tu les emballeras sans les écraser dans du papier pour les mettre à l'abri de la chaleur. Mets des boules de naphthaline dans les pianos. Et tâche de finir les gants de Marcel pour les lui envoyer pour le 29 de ma part. Je lui avais écrit ce matin, mais pas à Claude. Dis bonjour à Rachel et Pauline de ma part.

S.W.

Lettre de Claire à Paul

166 rue de l'Université 2h

20.1.1940

Mon cher Paul,

Je suis auprès de Simone et je te mets tout de suite un petit mot. L'opération s'est bien passée. Elle était réveillée vers 10h1/2. Naturellement elle a souffert en se réveillant, mais on lui a fait une piqûre vers 11h1/2, et je l'ai trouvée très calme. Elle est bien raisonnable et ne bouge pas. J'évite de lui parler aujourd'hui, car je sais qu'il faut le calme absolu aux opérés. Elle attend avec impatience qu'on lui donne un peu à boire ce soir. Elle dit qu'elle a eu l'impression que cela s'était passé très vite.

L'infirmière vient de nous dire que tu avais téléphoné. Cela a fait plaisir à Simone, et elle attend une lettre demain. Elle te dit ne pas t'inquiéter et t'envoie ses meilleurs baisers. Moi aussi je t'embrasse très affectueusement.

Claire

Tournez SVP

4h1/4. Simone a somnolé un peu. On lui a mis un cataplasme uniquement pour empêcher la congestion des poumons après opération. Elle est étonnée de souffrir moins qu'après l'appendicite. Elle embrasse Titi et de nouveau son Papa.

Tout ceci est dicté par Simone après ce bulletin de santé.

Je t'embrasse, Claire.

Le Dr Fey viendra la voir ce soir vers 6h. Elle aura une garde particulière la nuit pour surveiller qu'elle ne fasse pas de mouvement.

Je reviendrai demain après déjeuner.

1940-1945

Lettre de Paul à Simone

Montluçon 20 janvier 1940

Ma chère Simone,

Je me mettais à t'écrire quand j'ai reçu ta lettre. Je vois que l'opération est décidée pour aujourd'hui. Je crois que c'est mieux ainsi. Te voilà condamnée au repos pendant 3 semaines. C'est évidemment le plus ennuyeux, car l'opération elle-même n'intéresse, si j'ose dire, que superficiellement les organes. Tu es ailleurs dans les mains du meilleur spécialiste en la matière, et je dois dire que le Doct. Fey m'a fait à chaque visite une impression toujours meilleure.

Notre retour c'est bien effectué. Nous avons roulé, à partir d'Orléans, sur une neige bien tassée. Mais on ne dérapait nullement. Quoi que tu en penses, nous avons eu très froid. Il semblait en effet que plus nous avançons vers le Sud, plus la température était basse. Nous avons déjeuné à Bourges près de la gare. La salle n'était pas particulièrement bien chauffée. Le service était assez lent. Nous sommes restés une bonne heure. Nous étions à Montluçon à 14h3/4. À l'usine, Bourliot a été tout surpris de savoir que j'étais revenu par la route. Il y a eu ici en effet pas mal d'accidents dus au verglas, à Montluçon et dans les environs.

La température baisse de plus en plus. Ce matin à neuf heures, sous le chêne d'Amérique nous avons -20. La nuit il a fait jusqu'à -22 : ceci désole Simonet qui n'arrive pas à chauffer mon bureau. Même avec le « Radiavon » on atteint pas plus de 11°. J'espère que tu es suffisamment chauffée. Ne crains pas de demander des couvertures si tu as froid.

Je compte téléphoner à la maison de santé, dans le courant de l'après-midi pour avoir de tes nouvelles. D'ailleurs ta tante Claire m'écrira ce soir probablement. J'ai trouvé ici en arrivant plusieurs lettres pour toi. Je te les ai fait suivre toutes les 4. Ce matin, je te fais suivre une lettre de Claude.

Au revoir ma chère Simone. Je t'embrasse bien affectueusement, en te souhaitant bon courage.

Ton père, P. Wallon

1940-1945

Lettre de Simone à son père

Clinique de l'Alma

Paris, 20 janvier 1940

Mon cher Papa,

Il est 7h du matin. Je me suis couché à 8h1/2 hier soir. À vrai dire, on m'a fourré au lit dès 6 heures pour m'administrer mon petit lavement. Au moment où j'allais me mettre au lit, Fey est arrivé. Il a l'air d'un très chic type. Il a ri parce que pour monter dans mon lit, j'ai fait un bond de cabri ! Pour dîner, j'ai eu une soupe et une pomme cuite. C'est léger ! On m'a dit que je pourrai boire au bout de 48 heures... et manger... hm ! N'en parlons pas. Au bout de 5 ou 6 ou 8 jours, pas avant, je pense.

Hier après dîner une autre infirmière est venue pour voir s'il fallait me raser (la cicatrice venant jusqu'au milieu du ventre ; ce sera tout à fait gracieux !). L'air préoccupé d'un général en bataille, elle a finalement décidé qu'elle ne faisait rien !

J'ai fort bien dormi. La maison est extrêmement calme. Quant au quartier, c'est la même chose. Je t'ai envoyé cette lettre aujourd'hui. Si je savais que tante Claire viendrait avant 3h cet après-midi, je ne la fermerais pas. Elle pourrait ainsi rajouter un mot. Mais je crois plutôt qu'elle te téléphonera. Je vais voir. J'écris mal, parce que j'écris au lit, ayant la flemme de me lever tout de suite.

L'infirmière ne va pas tarder à arriver. C'est pour 8h et demi. Et il est 7h20.

Je t'embrasse affectueusement ta fille Simone.

Bon baiser pour Titi aussi.

P.S. Le brave Fey à qui l'infirmière avait dit hier que j'avais beaucoup écrit a conclu : « Ainsi vous pensez déjà aux visites » et admiré « que je ne perds pas le nord ! »

2e P.S. Voilà, on vient de me raser un peu. J'ai fait ma toilette. Il paraît qu'il fait un froid de loup dehors et que la Seine charrie des glaçons ! J'ai sorti mes radios. On m'a passé le côté droit à l'alcool. Je suis fin prête. Mais il y a encore une demi-heure. J'ai le temps. Ma feuille de température marque 37°4 pour hier soir et 37° pour ce matin ! Le pouls 75 environ.

Ça empeste l'alcool dans ma chambre. Voilà ce qui s'est passé ce matin. Tu vois que cela n'a rien de transcendant. Je pense que l'après-midi se passera agréablement à vomir, et que c'est alors que mon infirmière, ou plutôt ma grande Espagnole (ça fait bien : grande Espagnole !) entrera en jeu !

Je t'embrasse bien affectueusement. Ta fille Simone.

1940-1945

Lettre de Titi à Simone

Montluçon le 20 janvier 1940

Ma chère Simone,

Merci de ton petit mot qui m'a fait bien plaisir ; tu devais avoir la tête vide et la main fatiguée après avoir fait tout ton courrier ! As-tu pensé à écrire à Miche ? Elle est venue lundi, paraît-il, et avait demandé que tu la préviennes dès ton retour ; sans doute désirait-elle t'inviter à patiner, car c'est bien gelé en ce moment.

Je pense que tu as bien reçu les lettres qu'on a fait suivre (3 hier et 1 ce matin). Pas de nouvelles de Marcel ; il paraît que les permissions sont rétablies et il pourra peut-être venir fin janvier comme prévu. Hier la route n'avait rien d'agréable, il faisait très froid et il y avait beaucoup de neige, surtout à partir d'Orléans. En rentrant, je n'arrivais pas à me réchauffer et ai dû prendre une bouillotte dans mon lit. Ce matin il y avait -21° à 7h et la circulation est très difficile en ville à cause du verglas. Les postiers ont dû aller chercher les lettres en brouette de sorte qu'on a eu le courrier en 2 fois, car ils n'ont fini le tri qu'à 10h. M. Simonet va à pied, c'est plus prudent !

La maison a été astiquée de haut en bas et tout brille ; il paraît que sous ton tapis dans le petit salon, il y a beaucoup de moisissures, car ton parquet se pourrit. Rachel est partie voir un de ses frères qui vient d'arriver en congé de convalescence. Sauf contre-ordre elle rentrera dans 8 jours. Ce matin je ne suis pas allée au marché, sans toi je ne suis bonne à rien, et surtout par ce temps-là ! J'ai donc téléphoné de différents côtés pour faire les commandes.

Ton papa a dû te dire que nous avons déjeuné à Bourges « à la Bécasse » en face de la gare. Menu copieux : hors-d'œuvre, ravioles de volaille, moules ou raie, lapin aux champignons, haricots secs, fromage et mandarines. Mais le service était très lent, on a perdu plus d'une heure. Ce matin j'ai rangé ta tapisserie et tous tes lainages, y compris la ceinture de Marie-Rose et tes tapis. Sois tranquille pour les épis, je les surveillerai de près.

Je vais rallonger le bonnet de laine de ton papa et ensuite terminer tes gants. J'ai bien pensé à toi ce matin et je pense que l'opération s'est bien effectuée. Maintenant tu dois commencer à souffrir et je souhaite de tout cœur que tu n'aies pas si mal qu'au moment de tes coliques néphrétiques. On aurait pu te donner un déjeuner plus substantiel hier puisque tu n'étais pas à la diète. Je croyais que tu devais avoir une jeune infirmière.

Bon courage, ma chère Simone. Le mariage de Marie-Rose va te faire passer un bon moment !

Je t'embrasse bien affectueusement.

Titi

1940-1945

Carte de Claire à Paul

21 janv.1940

Mon cher Paul,

Un petit mot pour te donner des nouvelles de Simone. J'ai passé l'après-midi avec elle. La nuit avait été assez bonne. Ce matin comme elle souffrait, on lui a mis un suppositoire calmant, et un autre pendant que j'étais là à 3h. Elle est toujours très calme et courageuse. Elle n'avait pas plus de température qu'hier, 38°4, ce qui est très normal. Elle a demandé du bouillon de légumes pour ce soir. On doit le lui donner, elle a déclaré qu'elle n'aimait pas les tisanes ! Elle a une bonne voix bien nette et énergique, on ne dirait pas une voix de malade. J'ai téléphoné au Dr Fey pour savoir ce qu'il pensait. Il a dit que tout s'était très bien passé, et que jusqu'à présent cela allait aussi bien que possible. Simone a été contente de recevoir la « Gazette de Marie-Rose ». Elle a reçu aussi une lettre de Claude lui disant que Marcel était déplacé et envoyé dans le Nord. Il dit qu'il passera probablement à Valenciennes. Amitié à Titi. Je t'embrasse affectueusement et te transmets les bons baisers de Simone.

Claire

J'ai oublié de te remercier des belles étrennes que tu as données à Christiane. Tu l'as gâtée.

Lettre de Paul à Simone

Montluçon 21 janvier 1940

Ma chère Simone,

J'ai eu de tes nouvelles ce matin par le « gendarme » de la porte d'entrée, et par ton infirmière qui d'ailleurs est allée te prévenir de mon coup de téléphone. Il paraît que tu vas aussi bien que possible, et que le Dr Fey est très satisfait. Mais, malgré les piqûres, ces premiers jours doivent être assez douloureux, et fatigants.

N'as-tu même pas trop de visites. Ne crains pas de le dire si cela te fatigue. Je pense que tu n'as oublié personne dans tes correspondances de samedi.

J'espère que tu as reçu toutes les lettres que je t'ai fait suivre. La clinique va être stupéfaite de ton volumineux courrier.

De Marcel aucune nouvelle. Peut-être Claude annonce-t-elle des projets dans sa lettre. Puisqu'il doit passer par Paris pour sa permission, tu le verras certainement.

Il semble bien cette fois que nous allons avoir de la neige. Voilà de quoi donner du plaisir aux skieurs. L'année prochaine tu pourras te remettre à ce sport où tu avais si bien débuté.

Nous ne bougeons pas de la maison cet après-midi. Le temps ne s'y prête guère, et nos randonnées de ces derniers jours nous font désirer le repos.

Au revoir ma chère Simone. Je t'embrasse affectueusement, en te souhaitant de pouvoir bientôt t'alimenter. J'ai appris ce matin que l'on t'avait déjà donné à boire. C'est bon signe.

Ton père, P. Wallon

1940-1945

Lettre de Titi à Simone

Le 21 janvier 1940

Ma chère Simone,

On a bien reçu ce matin ta lettre écrite avant l'opération. Ton Papa avait aussi un mot de tante Claire et nous sommes contents d'avoir de tes bonnes nouvelles, confirmées par la communication téléphonique. Je pense qu'on t'a donné un peu à boire et que cela te fera patienter jusqu'à ce qu'on commence à t'alimenter.

Tu vas sans doute avoir la visite de M. Geneviève en plus de celle de tante Claire aujourd'hui dimanche et je pense que tu seras capable de prendre part à la conversation... sans trop t'agiter bien entendu !

Ce matin il fait moins froid et il neige ; il paraît qu'on glisse beaucoup à pied, mais en auto ton Papa dit que cela va à peu près. Tu dis toujours que je fais des ...ations en fait de fromage, et bien, figure-toi que ce matin ton Papa a remporté un gentil petit fromage bleu inconnu, mais délicieux. L'intérieur s'apparente à ce fameux fromage de chez Rue qui a toujours un aussi grand attrait pour moi !... Mais évidemment comme tu es rétive à toute nouveauté, tu ne l'aurais pas trouvé bon !

M. Ménard a déménagé jeudi et en ce moment il y a la voiture de déménagement de son successeur. C'est tout ce qu'il y a de nouveau dans la rue. Je pense que tu as bien reçu ma lettre envoyée hier, je l'ai confiée à l'ami Patin, car personne ne sortait. Je suis un peu enrhumée et me sens la tête vide. Hier j'ai essayé de transformer le bonnet de ton Papa, le résultat était tout à fait réjouissant ; j'avais supprimé les pointes de haut et fermé en rond sur 4 aiguilles. Quand il a essayé, le fond ne se tendait pas et restait pointu. J'ai donc défait et vais essayer autre chose. Ensuite je ferai une écharpe à ton Papa, sans doute au point de riz, mais je me demande quand elle sera finie ! Pour tes gants tu peux annoncer à Marcel que tu lui en as tricoté une paire pour son anniversaire, mais je crois qu'il vaudrait mieux attendre sa permission pour les lui essayer et les rectifier, car celui que tu as rallongé à un petit doigt énorme et je crois que les doigts seront un peu longs. S'il vient à la fin du mois, il les aura aussi vite que si tu les lui envoyais et il les ramènera à sa taille. J'aimerais mieux cela que de les modifier plusieurs fois de suite ! Et le principal est qu'il sache que tu lui as fait ce cadeau.

J'ai écrit à Claude et lui ai envoyé le mot de Tante Madeleine. Elle n'aura pas chaud pour venir avec Michèle s'il fait encore ce temps-là. Je pense que demain on aura des nouvelles de Marcel et qu'on saura quand il viendra en permission.

J'ai vu que le laitier se promenait avec des chaînes sous les pieds ; sur le dessus du pied, cela fait une espèce de bourrelet en cuir comme ce que tu te mets pour le tir à l'arc et il y a quatre chaînes en dessous ; il prétend qu'on ne peut circuler sans cela ; hier son lait était rempli de glaçons, car il gelait dans les pots pendant le trajet.

T'ai-je jeudi qu'à Orléans la Loire était couverte de glaçons, blanc de neige ? Il paraît qu'hier il y avait -31° au barrage de Montluçon ainsi qu'à Huriel. Aujourd'hui c'est supportable. Bonne continuation et bon courage. Au revoir ma chère Simone je t'embrasse bien affectueusement. Rappelle-moi au bon souvenir de tante Claire et dis bonjour de ma part à Marie-Geneviève.

Titi

1940-1945

Lettre de Claire à Paul

Lundi matin

Ajouté au crayon : 22 jan 1940

Mon cher Paul,

J'ai bien reçu ta lettre ce matin. Il ne faut pas me remercier. Je comprends tellement bien combien ces premiers jours après une opération sont douloureux et pénibles, même pour une grande personne, à plus forte raison pour une enfant, et j'irai auprès de Simone le plus possible. Et puis je l'aime beaucoup parce qu'elle a un caractère tellement chic, franc et courageux. Elle est énergique et ne se plaint pas, alors que ce doit être bien dur d'être entièrement immobilisée ainsi sur le dos, on lui a juste permis de remuer un peu les jambes, et elle sait qu'elle en a pour 3 semaines.

Pour aujourd'hui je me suis arrangée avec Marie-Geneviève Petit, elle ira à ma place à 2 heures et restera un moment, je lui ai recommandé d'apporter un livre et de parler le moins possible. Comme elle est calme, et qu'elle a déjà l'habitude des malades, elle ne fatiguera pas Simone. Moi je suis obligée d'aller chez maman qui n'est pas très bien ces jours-ci, ces grands froids ont fait monter beaucoup sa tension qu'elle avait déjà élevée, et comme elle a toujours très mauvais moral, il faut que j'aille la remonter un peu aujourd'hui.

Denis est nettement mieux, mais il a voulu reprendre l'hôpital aujourd'hui. Pourvu qu'il ne reprenne pas froid, nous avons encore 5 en dessous malgré la neige qui est tombée hier.

Je compte retourner auprès de Simone demain après-midi et j'espère la trouver nettement mieux puisque c'était les 3 premiers jours qui devaient être les plus douloureux. Elle m'a dit que tu pensais venir dimanche et elle attend à visite avec impatience. Elle avait les yeux tout brillants en en parlant. Figure toi que de sa chambre, elle avait reconnu ton coup de téléphone hier matin, et elle m'a dit qu'elle avait très bien entendu ce qu'on te répondait.

Au revoir mon cher Paul. J'espère te voir samedi et d'ici là je te tiendrai au courant de tous les petits détails.

Je t'embrasse de tout cœur, amitiés à Titi.

Claire

Lettre de Marcel à Paul, Simone et Titi

Le 22 janvier 1940

Mon cher Papa,

Voilà près de trois semaines que je n'ai pu t'écrire : j'ai été souffrant et ai gardé le lit une dizaine de jours : on devait m'évacuer à l'intérieur, je m'y suis formellement opposé et ai refusé de quitter ma chambre. Le commandant a accepté de me garder par-devers le médecin ; en fin de compte, il semblerait que j'ai été intoxiqué par des huîtres gelées. Je sortais à peine de mon lit que les événements bouleversaient tout. Depuis huit jours nous ne recevons plus de lettres. J'espère que le vaguemestre pourra enfin mettre la

main sur votre courrier. Je mène la vie de château, nos hôtes sont très aimables, ils connaissent les Petites Dalles, Saint-Valery en Caux où un de leurs fils habite ; le lycée du Havre y est transporté. Les classes ont lieu en partie au casino et dans les hôtels du pays. La proximité de Paris rend nos déplacements difficiles, la surveillance des routes semble plus active. Nous buvons du champagne à tous les repas ; il faut bien s'adapter aux ressources du pays. Je prendrai ma permission le vendredi 2 février. Je viendrai certainement 4 ou cinq jours à Montluçon avec Claude, puis la terminerai à Fontainebleau vraisemblablement où mes beaux-parents ont loué une maison. Je tâcherai sans doute de passer à Valenciennes pour y chercher mon argenterie. Ces 10 jours promettent d'être très remplis. Mais châtelains connaissent les Berard, ton camarade de promotion ainsi que les Fagnelle. Tu te souviens sans doute de Raymond Fagnelle, c'était mon camarade de promotion qui se promenait toujours pendant les vacances avec une belle casquette blanche d'officier de marine. Il venait de Saint-Valery aux Dalles soit en auto, soit en bateau. Nous vivons dans la neige, elle continue à tomber régulièrement : me voilà dégoûté des sports d'hiver au mois pour 10 ans.

Je t'embrasse affectueusement, ton fils Marcel

Ma chère Simone,

Tu dois penser que je n'écris guère : en temps de guerre, on ne fait pas toujours ce que l'on veut ; j'en ai vu de toutes les couleurs et te raconterai cela de vive voix dans une dizaine de jours. Sache seulement que nous avons roulé en train plus de 24 heures à la file. Notre personnel logeait dans les wagons à bestiaux (40 hommes, 8 chevaux en long) dans lesquels régnait la température de onze degrés au-dessous de zéro. Une couche épaisse de neige, du givre dû à la respiration, en tapissait l'intérieur. Nous occupons maintenant un patelin très pauvre, on a eu un mal épouvantable à loger nos hommes, les conditions d'existence sont très dures : il faut la guerre pour voir ce qu'on n'aurait jamais osé imaginer. J'ai été complètement neutralisé par mon intoxication, au début on croyait que c'était la grippe ; le second soir j'avais 39.8 de température et claquais des dents ; j'ai gardé en souvenir le billet d'hôpital du médecin. La femme de mon pasteur m'a soigné comme si j'étais son fils : elle me bassinait mon lit, me glissait des moines sous mes couvertures. J'ai reçu de nombreuses visites. Au début, j'étais tellement abattu que tout m'était égal.

Je t'embrasse affectueusement ton frère Marcel.

Ma chère Titi,

Voilà plus de 10 jours que je n'ai de nouvelles de personne, cela me manque beaucoup. Je me réjouis de partir bientôt en permission. En attendant, je recommence mes cours d'artillerie, cela va m'occuper ; d'ailleurs il y a tant de questions à régler que les heures filent sans qu'on ait le temps de s'en apercevoir.

A bientôt, je vous embrasse affectueusement.

Marcel

P.S. Papa a-t-il connu autrefois aux Dalles André et Maurice d'Haluin, ils y venaient en vacances bien avant la guerre de 1914-18.

1940-1945

Lettre de Paul à Simone

Montluçon 22 janvier 1940

Ma chère Simone,

Quand tu recevras ma lettre, il est probable que tu commenceras à t'alimenter. Les plus mauvais moments seront passés. Tu dois recevoir des visites. J'espère qu'elles ne te fatiguent pas.

J'ai été sensible aux baisers que tu m'as fait donner l'autre jour par ton infirmière. Au fait, est-elle gentille ? Je l'espère bien. Je ne manquerai pas de m'en rendre compte à mon prochain voyage à Paris.

La maison ici est assez calme. Vélicitat est comme tu le sais parti, Rachel est en permission. Quant au jardinier, il n'est toujours pas revenu, et je n'ai pas trouvé de remplaçant. Dès que la température sera plus clémente, je ferai appel aux lumières d'un spécialiste de Montluçon qui viendra de temps en temps donner des conseils à Martin. Pour l'instant, il fait trop froid pour semer. Nous nous contentons de manger pommes de terre, choux, endives. Je n'ai pas écrit à Marcel sachant que tu lui avais écrit et pensant qu'il répondrait à ses lettres de fête. Est-il en déplacement ? Je ne pense pas qu'il soit encore grippé.

Si tu as besoin de quelque chose, dis-le-moi.

Je t'embrasse affectueusement.

Ton père, P. Wallon

Lettre de Simone à son père

Lettre écrite par une tierce personne sous la dictée.

Paris, 22 janvier 1940

Mon cher Papa,

J'ai reçu et les lettres que tu m'as fait suivre et tes lettres.

Pour l'instant je ne reçois comme visite que celle de tante Claire et de Marie-Geneviève. Ce sont des visiteuses de tout repos, car elles passent leur temps à tricoter pendant que je somnole. Par contre ce matin eu celle de l'oncle Charles très courte. Je me nourris de bouillon de légumes. Dr Fey a refait mon pansement ce matin. Grâce à de nombreux suppositoires et des piqûres la nuit, le temps passe assez vite en petits sommes. Je ne t'en écris pas plus, mes méninges étant fatiguées. Ne t'étonne pas que mon écriture ait changé, mais aujourd'hui c'est M.G. qui est ma secrétaire.

Je t'embrasse affectueusement ainsi que Titi.

Ta fille Simone.

P.S. Moins de fièvre ce matin !

1940-1945

Lettre de Titi à Simone

Le 22 janvier 1940

Ma chère Simone,

Je pense que tu continues à aller mieux et que bientôt tu pourras nous donner toi-même de tes nouvelles. Ici rien de bien nouveau ; il est tombé de la neige hier soir et ce matin et elle est assez poudreuse. Il fait moins froid, heureusement. Il paraît que samedi on a ramassé notre laitier congestionné près de sa voiture ; il va mieux ce matin. Pas de nouvelles de Marcel aujourd'hui ; je pense qu'il ne va pas tarder à annoncer son arrivée. J'ai enfin trouvé le moyen de rallonger le bonnet bleu de ton Papa ; si la laine avait été de même couleur, on n'en aurait rien vu. Enfin il va bien maintenant et cache bien les oreilles et la nuque. J'ai aussi commencé l'écharpe au point de riz. Tu vois que tu fais des adeptes avec ton point préféré ! Je viens de donner un peu de purée au petit chat angora qui grelottait et miaulait près de la porte ; je n'ai jamais vu un chat ainsi peureux ! Pendant qu'il mangeait, j'ai voulu le caresser et il a fait un bond énorme toutes griffes dehors en crachant. Le moment était sans doute mal choisi pour l'appivoiser.

J'ai pris froid en rentrant l'autre jour et je suis un peu enrhumée. J'ai surtout mal à la gorge et à l'oreille et il me semble que je suis à ½ sourde. Aussi je n'irai sans doute pas au marché mercredi et délèguerai ce brave Martin.

Je pense que Denis va mieux et a pu te rendre une petite visite. As-tu besoin de quelque chose de spécial ? Quand ton Papa ira te voir, je lui donnerai 2 pyjamas, quelques mouchoirs et une p. de dessous de bras, car je n'en avais plus à te donner quand tu es partie.

J'ai mis de la naphthaline dans les pianos et remonté tes affaires qui étaient au portemanteau en bas. Je termine ma chère Simone en t'embrassant bien affectueusement. Pauline me charge de te dire bonjour de sa part !

Titi

Carte de Claire à Paul

Mardi 23 janvier. *Ajouté au crayon* : 1940

Mon cher Paul,

Je suis auprès de Simone et je continue à envoyer le petit bulletin de santé. Elle souffre beaucoup moins aujourd'hui ce qui est un grand progrès, les 3 premiers jours ayant été très douloureux. Elle n'avait que 38° ce matin. Malheureusement elle s'est un peu enrhumée. On lui a mis un cataplasme pour éviter la toux, et je pense qu'on lui en remettra un autre ce soir.

Elle me dit de répondre à tes questions : les infirmières sont bien, l'une des deux est un peu bête, mais l'autre très gentille. Elles font bien ce que Simone leur demande. On commence à l'alimenter légèrement : potage avec tapioca, et compote de pommes qu'elle a trouvées très bonne à midi.

Tu lui demandais si elle avait besoin de quelque chose : elle voudrait seulement que tu n'oublies pas de lui apporter des pyjamas. À part ça elle n'a besoin de rien. Elle n'a

pas voulu jusqu'ici que j'emporte du linge à la maison, mais si c'est utile ce sera bien facile.

Comme je te le disais dans une de mes lettres, Simone sait par Claude que Marcel a été déplacé et envoyé dans le Nord, vers la frontière belge.

Voici toutes les nouvelles d'aujourd'hui. Simone ne tient pas encore à avoir des visites. Cela la fatiguerait et elle a peur de tousser si elle parle. Moi je reste auprès d'elle, sans rien dire. Jusqu'à présent elle n'a eu qu'une visite celle de l'oncle Charles hier, et il n'est resté que 5 minutes.

Le Dr Fey vient matin et soir, malheureusement c'est toujours tard dans l'après-midi et je n'ai pas pu le voir.

Je t'embrasse bien affectueusement.

Claire

Je t'embrasse affectueusement ainsi que Titi.

Simone

Lettre de Marie-Pierre à Simone

Paris le 23 janvier 1940

Ma chère Simone,

Je viens de téléphoner à la clinique pour avoir de tes nouvelles et je suis heureuse de savoir que tout va bien. Je voulais venir te voir aujourd'hui, mais je me suis ravisée, car étant un peu enrhumée j'ai jugé plus prudent d'attendre pour venir te voir afin de ne pas t'apporter le moindre microbe. Je pense venir cependant sans tarder et je serais bien contente de te voir.

Je te souhaite de te remettre le plus vite et le mieux possible. En attendant le plaisir de parler un moment avec toi, nous t'embrassons bien affectueusement.

Ta tante dévouée, Marie-Pierre

1940-1945

Lettre de Louise à Simone

Paris, 24 jan 1940

Ma chère petite Simone,

J'ai trouvé en arrivant lundi ta lettre m'annonçant l'opération... déjà faite lorsque j'ai reçu ton mot. J'en ai été tout émue, car les derniers propos tenus par ton Papa laissaient penser qu'on y avait renoncé comme n'étant pas absolument nécessaire. Le traitement des eaux pouvant donner d'aussi bons résultats. Je pense que ton Papa a dû être bien déçu. Enfin, la chose est accomplie. Toutes ces mauvaises choses sont passées. Suzanne me dit que tu as beaucoup souffert pendant plusieurs jours, mais que les douleurs s'espacent et sont moins atroces. Tu vas remonter la pente et il ne te reste qu'à montrer beaucoup de patience. J'aurais voulu aller te voir aujourd'hui, mais je suis terrassée par une grippe tenace qui ne veut pas lâcher prise. Il me serait difficile de sortir, et puis mon zèle à t'aller retrouver t'exposerait à gagner mon mal. Tu as assez de misère en ce moment ! J'attendrai donc quelques jours me contentant des nouvelles que Suzanne m'apportera ou que t. Claire voudra bien me téléphoner.

Dès que je le pourrai, j'irai passer avec toi le plus souvent possible quelque bons moments. Suzanne compte aller te voir vendredi.

Albert voit les derniers jours de sa permission s'écouler avec une rapidité affligeante. C'est vendredi qu'il doit regagner son cantonnement. Mais il part bien muni pour affronter les frimas. Ton père lui a offert un magnifique sac de couchage qui n'avait pas rêvé aussi douillet !

À bientôt, ma chère petite Simone, je t'embrasse bien affectueusement.

Ta tante Louise.

Lettre de Paul à Simone

Montluçon 24 janvier 1940

Ma chère Simone,

N'ayant pas reçu de lettre de ta tante Claire, j'avais téléphoné hier matin à la maison de santé où l'on m'a dit que tout allait normalement. Mais les premiers jours doivent être bien douloureux, et je souhaite que tu n'aies pas trop souffert. Les piqûres peuvent un peu soulager, mais vous laissent dans un état de grand abattement.

Ce matin j'ai reçu 2 lettres de ta tante Claire, une du 22 et une du 23, et celle de Marie Geneviève du 22. La lettre du 23 de ta tante me dit que tu souffres moins. J'espère que ton rhume va se guérir rapidement, car de tousser te donne certainement des douleurs plus vives. Je compte toujours aller te voir samedi est t'apporter des pyjamas. Si le temps le permet, j'irai en auto. S'il tombe trop de neige d'ici là, j'irai par le train et ne serait alors que vers 19 heures à la maison de santé. Je te fais suivre ce matin une lettre de Tunisie, de Marie-Rose, je crois.

La comtesse de la Fromagère voudrait bien te voir. Elle te convoque pour le 26, à un thé probablement, dirait Suzanne Perpillou.

J'ai eu un mot d'Albert Demangeon. Il me remercie de son sac de couchage qu'il a trouvé en rentrant de Champagne. Il en est enchanté et se promet de l'utiliser après la guerre pour faire du camping.

Je t'embrasse affectueusement et bon courage !

Ton père, P. Wallon

1940-1945

Lettre de Simone à son père

Lettre écrite par une tierce personne sous la dictée.

Paris, 24 janvier 1940

Mon cher Papa,

Aujourd'hui c'est de nouveau Marie-Geneviève qui me sert de secrétaire. J'ai vu hier tante Claire et Suzanne. La nuit a été assez bonne, je tousse encore un peu. Le Dr Fey m'a prescrit force cataplasmes pour détacher la toux et m'a fait administrer une piqûre comme on m'en avait fait une après mon opération de l'appendicite. En général je vais beaucoup mieux qu'hier, du moins je souffre beaucoup moins. Je recommence à m'alimenter vraiment aujourd'hui. Jambon, nouilles et compote. J'ai reçu ce matin « Je suis partout », mais je ne peux pas encore lire beaucoup. Savais-tu que Tante Claire également s'était fait extraire une dent ici il y a quelques années. Quant à oncle Albert, Suzanne m'a dit le visage rayonnant, qu'il avait gardé un souvenir inoubliable des infirmières de la clinique de l'Alma.

Je t'embrasse affectueusement ainsi que Titi.

P.S. Est-ce que Titi a été chez Béchaux chercher le petit cahier pour flûte que j'avais commandé il y a 15 jours. Tu pourrais me l'apporter quand tu viendras samedi.

38°4 de températures ce soir.

1940-1945

Lettre de Titi à Simone

Montluçon le 24 janvier 1940

Ma chère Simone,

Nous avons de tes nouvelles régulièrement par tante Claire et par ta nouvelle secrétaire, Marie-Geneviève ! Je pense que le mieux continue à s'accroître et que tu souffres moins maintenant. J'espère aussi que ton rhume ne s'est pas aggravé et que l'appétit revient. Le temps te paraîtra moins long quand on te permettra de lire ou d'écrire, et les visites te sembleront meilleures aussi !

Rien de bien neuf ici ; il fait toujours froid et on marche difficilement en ville (je n'en sais rien par moi-même, car je n'ai pas encore mis le nez dehors, étant encore enrhumée).

Ce matin j'ai envoyé Martin au marché : il était très ému, avait peur de faire des gaffes, de ne pas trouver notre petite marchande de Vallier, etc. Enfin, nanti d'explications, d'une liste et d'argent il est parti son panier au bras. Sur la place Saint-Paul, il n'y avait que 2 marchandes de beurre, la nôtre et une voisine, et elle n'avait pas d'œufs. Sur la place, pas une boutique, pas un forain et pas de marchand de légumes. Cela n'a rien d'étonnant avec ce froid. Martin était très content qu'il n'y ait pas d'œufs, car malgré ses sabots il s'est flanqué par terre et appréhendait beaucoup le retour. J'ai vu hier sur le Centre que Guignolet est mort, tu sais bien ce vieux qui rôdait toujours à la gare pour ouvrir les portières et proposer ses services. Il y avait tout un article attendri sur ce pauvre simple d'esprit, vieux Montluçonnais inoffensif.

Dans le jardin on ne peut rien couper, il faut attendre le dégel. Le jardinier n'est toujours pas revenu. Les lapins se bourrent de pommes de terre et de son pour se réchauffer ; on attend la permission de Marcel pour en tuer 1 ou 2.

Toujours pas de nouvelles de Marcel, peut-être es-tu plus favorisé que nous. Claude doit avoir fort à faire en effet avec toute cette petite famille. Mon frère m'a écrit que la demande de son directeur avait été refusée, car il est de la première réserve ; cette demande est venue d'ailleurs à un mauvais moment. Pour l'instant c'est lui qui est tout seul dans la 2e cabane où se trouve le goniomètre et ils font 15 heures d'écoute par 24 heures, car il y a des malades.

Tu ne vas sans doute pas tarder à voir tante Louise ou Suzanne puisqu'ils sont réinstallés à Paris tant que durera le froid. Aimé est grippé et Suzanne a dû aller le voir ; Albert est ravi de son sac de couchage.

La maison est bien calme, et ton feu t'attend dans le petit salon, avec toute une armée de coloquintes à faire sauter. Il ne fait chaud, dans aucune pièce et je me promène maintenant avec une couverture, car je n'arrive pas à me réchauffer. L'écharpe de ton papa avance, j'en suis à ma troisième pelote, mais je crois qu'il en faudra 5, car ton papa veut l'entourer 2 tours autour du cou... et la nouer par derrière !

Je termine ma chère Simone en t'embrassant bien affectueusement. Rappelle-moi au bon souvenir de tant Claire. Amitiés à Marie Geneviève.

Titi

Lettre de Claire à Paul

Jeudi 25 janvier 4h.

Mon cher Paul,

Merci de ta lettre reçue ce matin. Je suis auprès de Simone et je lui ai trouvé meilleure figure aujourd'hui ce qui me fait bien plaisir. Avant-hier, elle était fatiguée par 3 jours de souffrance et le début de ce rhume. Ce n'est pas de chance qu'elle se soit mise à tousser, ce qui lui fait très mal à chaque coup. Autrement du côté du rein cela irait beaucoup mieux.

Ce matin elle n'avait que 37°6, la température descend normalement. On commence à l'alimenter. Hier elle avait eu à midi du jambon et des nouilles, le soir un potage et une compote. Ce matin, du poulet, de la purée de pommes de terre, une petite tartelette aux cerises, un petit fromage blanc qu'elle n'aime pas, et puis elle n'avait plus faim. Au petit déjeuner, elle avait eu du café au lait. Le tout était très bon et bien chaud. Avant-hier elle s'était un peu attrapée avec l'infirmière bête qu'il ne l'aidait pas à manger comme elle voulait. Simone ne se laisse pas faire et elle a bien raison. À part cela l'autre infirmière est très gentille, elles viennent tantôt l'une, tantôt l'autre.

Le Dr vient régulièrement matin et soir. Avant-hier, je lui ai téléphoné parce que j'étais un peu ennuyée de voir Simone tousser. C'est toujours une chose ennuyeuse après une opération. Fey m'a répondu très gentiment. Il m'a dit que c'était regrettable en effet, mais qu'il n'y avait pas d'inquiétude à avoir, en ce moment, que ce n'était qu'un rhume. On lui fait des cataplasmes matin et soir, des piqûres d'Eucalyptine, et on lui donne du sirop (à base de codéine, je crois).

Simone serait contente que tu lui apportes un petit bloc de ce format. Elle pense pouvoir écrire plus facilement sur un petit puisqu'il faut qu'elle reste toujours à plat.

Simone remercie Titi de ses longues lettres que lui font bien plaisir, et moi je la remercie de la recette des gants, mais le petit nombre de mailles m'étonne. Les a-t-elle faits de cette taille pour elle ou pour Marcel ? C'est pour Émile que je veux en faire. Simone a reçu ce matin vos lettres d'hier 24, et celle de Marie-Rose que tu lui avais fait suivre. Elle a reçu aussi « Je suis partout », mais elle ne peut pas lire encore ! Ce bon journal en attendant lui a servi d'écran pour cacher la lumière hier soir.

Simone sera bien contente de te voir samedi, et j'espère que tu la trouveras bien. Je trouve aujourd'hui un réel progrès. Mais vraiment elle a été très courageuse, car c'est une opération bien douloureuse.

Jusqu'à présent, elle n'a eu que très peu de visites (et c'est tant mieux, il ne fallait pas la fatiguer) il n'y a que l'O. Charles et Suzanne Perpillou qui soient venus. Suzanne avant-hier lui a donné des nouvelles de tous les Demangeon. Tante Louise est encore un peu grippée et ne peut pas venir. Quant à Denis, je lui ai dit d'attendre aussi ; bien qu'il soit guéri et qu'il ait repris son service et ses cours. Voici toutes les nouvelles mon cher Paul. Je laisse une grande place à Simone qui veut t'envoyer un tas de bons baisers et je t'embrasse moi-même très affectueusement.

Amitiés à Titi.

Claire

1940-1945

Lettre de Madeleine Georges à Simone

Ajouté par erreur Montluçon, en fait Les Petites-Dalles, 25 janvier 1940

Ma chère Simone,

J'ai beaucoup pensé à toi le jour de ton opération et aussi après, car j'ai appris que tu as beaucoup souffert. J'espère que cela va mieux maintenant, et que tu ressentiras rapidement les bons effets de cette pénible opération.

J'avais préparé une lettre pour toi, a donné à Simone le jour de son départ, qui a été retardé plusieurs fois, et finalement elle est partie sans que je la revoie. Alors je la recommence, car les nouvelles ne seraient plus fraîches. Mais d'ailleurs tu les connais toutes déjà par Simone.

Elle se réjouissait beaucoup de te faire une surprise et en cette période d'immobilité, tu as dû être contente de pouvoir bavarder un peu.

Je n'ai donc pas grand-chose à t'apprendre que tu ne connais. La température se radoucit sérieusement, et le dégel commence. Nous allons patauger pendant plusieurs jours. C'est dommage de voir fondre cette belle neige qui semblait éternelle. Les enfants s'amusaient tant dans la côte des Mouettes avec leur luge. Cette côte est d'ailleurs une piste admirable et très recherchée. D'où de nombreuses disputes qui se sont terminées par des coups de poings. Les cours ont repris sérieusement après une interruption d'autocars. Tout est rentré dans l'ordre depuis hier ; nous sommes maintenant débloqués, et les communications sont rétablies, comme on dirait dans les journaux.

Nous avons de la chance d'avoir eu une pareille saison, paraît-il, il y a plus de 20 ans qu'on en a eus de comme ça ! Pour une fois c'est réussi.

Les santés sont excellentes, tous les microbes étant tués par ce froid. Mais j'ai craint un moment de mourir de froid, moi aussi, car la maison n'était guère chauffée, tout gelait dedans, nous les premiers.

Les beaux jours vont revenir bientôt, et avec eux les bains de soleil sur la plage. Cela nous changera.

Au revoir ma chère Simone, je te souhaite un prompt rétablissement et une convalescence au bord de la mer, de préférence plage sur la Manche, un petit trou tranquille... Tous quatre nous nous réunissions pour t'envoyer nos très affectueux baisers.

M. Wallon

1940-1945

Lettre de Paul à Simone

Montluçon 25 janvier 1940

Ma chère Simone,

J'ai reçu ce matin ta lettre d'hier. Je me réjouis de voir que ton état s'améliore, et que tu peux t'alimenter normalement ou, presque. Mais je sais que tu as encore un peu de température. Puisses-tu bientôt ne plus souffrir ; l'ennui de rester étendu est déjà suffisant par lui-même.

Nous avons reçu une lettre de Marcel ce matin, qui se trouve du côté d'Épernay. Il est en train de se rendre dans le Nord. On pense à nouveau que les Allemands se décideront à passer en Belgique. Leur plan, paraît-il, était de passer la Meuse entre Liège et Namur vers Huy afin de gagner la côte belge face à l'Angleterre.

J'ai été chez Dechaux chercher ton petit bouquin, je te l'apporterai. J'en ai profité pour inspecter l'état des routes aux environs. Je suis parti par Dunlop, et gagné St Victor, et suis revenu par la grande route. Il n'y a plus beaucoup de neige, mais elle est très tassée et par endroit assez glissante pour les piétons. J'ai toujours l'impression que je ne pourrais aller très vite, si je me décide à aller en auto.

Il fait toujours assez froid, et il faudrait trouver un moyen d'avoir chaud aux pieds, mais je ne vois pas lequel. Malgré mes gants fourrés, j'avais froid aussi aux mains. Je vais essayer d'avoir 2 paires de gants, ou une paire de mouffles de ski et des gants de laine. Les Montluçonnais n'en reviennent pas que la température reste si longtemps aussi basse. Généralement la neige ne tient pas plus qu'un ou 2 jours.

D'après une lettre que Melle Q. a reçue de Claude, elle demandait si, étant donné ton opération, elle devait venir à Moulins pendant une partie de la permission. Je ne sais pas ce qu'il ce qu'ils décideront. Je remarque d'ailleurs aussi bien dans la lettre de Marcel que dans celle de Claude qu'ils ne parlent pas de Michèle. La seront-ils à St-Yrieix avec Me Lieutaud ?

Je t'embrasse affectueusement ma chère Simone.

Ton père, P. Wallon

1940-1945

Lettre de Titi à Simone

Montluçon le 26 janvier 1940

Ma chère Simone,

Tu as de la chance de manger des tartelettes. Je pense que ton appétit revient et que tu apprécies toutes ces bonnes choses qu'on te donne. Je t'ai mis dans le paquet 2 pyjamas, 1 p. de bas (bien que tu n'en aies guère besoin en ce moment), 1 p. de dessous de bras et la petite cape en tissu des Pyrénées que j'ai lavée et réparée, 1 savon et tes paperasses. Je pense que d'ici quelques jours tu pourras écrire toi-même et lire un peu pour passer le temps. À propos de lecture, je me suis permis de prendre « Gustalin » et « Terre des hommes » que tu m'avais proposés et je les ai lus tout en tricotant l'écharpe de ton Papa. Tu verras que, si elle est longue, elle n'atteint pas encore la taille des écharpes de l'oncle Jean. Je l'ai terminée hier soir et étais en admiration devant mon travail... Il faut bien, puisque personne ne me complimente ! Cela me fait penser aux modèles de gants sur 2 aiguilles que j'ai envoyé à tante Claire, elle demande sur la lettre de ton Papa si 30 pts suffisent pour le ½ gant en bas ; si l'oncle Émile n'a pas des poignets énormes et si la laine n'est pas trop fine, cela suffit. Tu n'as mis que 6 pts de plus avec de la laine plus fine et des aiguilles 2 ½, n'oublie pas de le lui dire afin qu'elle puisse se mettre au travail. Si elle a une paire de gants à oncle Émile, elle pourra en vérifier la largeur et la hauteur. Si tante Claire fait les gants avec la laine qu'elle a prise pour les chaussettes, 30 pts suffiront largement.

Aujourd'hui le temps a été plus doux et le soleil donnait l'impression d'être chaud ; aussi à une heure on a vu arriver les détenus en veston, fringants comme si c'était le printemps définitif ! J'avoue que, bien qu'ayant chaud pour la 1ère fois depuis 8 jours, je ne me suis pas sentie le besoin d'envoyer promener tous mes vêtements ! Je pense mettre le nez dehors demain matin, n'étant presque plus enrhumée. J'irai au marché – pour chercher ¼ de beurre comme dirait ton Papa – et j'en profiterai pour faire un petit tour de boulevard. Martin en sera bien content, car il s'effrayait beaucoup à l'idée d'aller jusqu'en ville avec ses sabots qui ne l'empêchent pas de glisser.

J'ai vu sur le Centre qu'il aura grand concert dimanche au théâtre. Au cinéma on donne L'Equipage avec Vanel et Le Contrôleur des w.l. deux films vieux comme le monde. Ils pourraient donner quelque chose de plus intéressant ! Tu dois bien te réjouir de la visite de ton Papa ; je voudrais déjà qu'il soit revenu pour avoir de tes nouvelles.

Claude m'a écrit pour me demander ton adresse que j'avais oubliée de lui donner ; ils comptent passer une partie de la permission de Marcel à Paris.

Bonne continuation et bon courage pour rester allongée. Je te quitte, ma chère Simone, en embrassant bien affectueusement.

Titi

1940-1945

Lettre de Marcel à Simone

Le samedi 27 janvier 1940

Ma chère Simone,

J'espère que tu te remets tout doucement. Je pars dans huit jours en permission, j'irai rejoindre Claude à Saint Yrieix, de là nous rayonnerons ; nous avons l'intention d'aller te rendre visite à Paris avec Michèle. De toute manière à mon premier passage j'irai te voir, nous bavarderons et je te raconterai mes tribulations. J'ai été assez souffrant avant mon départ d'Alsace, mon pasteur et sa femme m'ont soigné avec dévouement, je recevais chaque jour de nombreuses visites. À peine étais-je rétabli que je filais. Nous avons beaucoup souffert du froid ; pendant deux ou trois jours, le thermomètre oscillait entre 25 et 30 degrés au-dessous de zéro. Beaucoup de nos hommes et même des officiers ont eu les pieds gelés. Maintenant nous vivons sous les cieux de la Champagne ; nous habitons un petit village très pauvre aux rues sales et aux maisons qui tombent en ruine. Je loge dans un château situé à 2 km du village : on m'a installé dans une chambre d'enfant au papier fleuri ; c'est une grande pièce éclairée par de larges baies. Mon lit occupe une espèce d'alcôve ; c'est charmant. Les propriétaires sont très aimables. L'autre jour pour me faire une bonne blague, on m'a mis mon lit en portefeuille. Je me suis couché et comme mes draps étaient un peu usés, je suis passé au travers en maugréant contre mon ordonnance qui avait si mal tiré les couvertures. En me relevant pour retaper mon lit, je me suis aperçu du désastre : c'était une catastrophe. Le lendemain, je suis allé m'excuser. On a ri de l'aventure. Un des enfants le soir, intrigué par l'histoire, un petit garçon de cinq ans, est allé dire à ses parents : « j'ai vu le drap déchiré, mais on n'a pas retrouvé le portefeuille. » Demain dimanche nous sommes invités à un thé-bridge. Comme tu le vois, nous reprenons la vie mondaine. Hier le dégel a commencé, en descendant de voiture, devant le perron de notre château, j'ai ramassé une bûche monumentale. Les conduites claquées par le froid fuient et nous sommes menacés d'inondation. Heureusement que nous possédons au groupe des plombiers et le matériel nécessaire à la remise en état des tuyaux.

J'ai pris de nombreuses photos ; je te les montrerai, tu verras ainsi ce petit patelin.

Je t'embrasse affectueusement, ton frère Marcel.

1940-1945

Lettre de Simone à son père

Clinique de l'Alma

Paris, 28 janvier 1940

Mon cher Papa,

Tu dois rouler plus facilement qu'hier, maintenant. Après ton départ, il s'est livré une scène épique à propos de la casserole d'eucalyptus dont le fond avait brûlé lorsque l'eau avait eu fini de s'évaporer ! Elle est allée finir sa journée dans le placard et on a fait finalement de grandes aérations dans la chambre, ouvrant les 2 fenêtres : c'était tout réjouissant d'entendre les cris des oiseaux dehors, et les pas des passants sur les trottoirs !

Au déjeuner j'ai eu du poulet avec des pommes sautées, un « petit-suisse » et une énorme tranche de tarte aux pommes. Ensuite Melle Vieillard, l'infirmière ébouriffée, vient de venir pour me demander si le menu de demain me convenait : 1^o déjeuner, filet de bœuf jardinière, demi-sel, macédoine de fruits ; 2^o dîner, timbale financière (cervelle, champignons, etc...), épinards, crème au chocolat (pour moi compote) ! Mais que de victuailles ! Changeons un peu. Mme « Grindure » (l'aide !) est horrifiée parce que je « fais de l'incontinence »... c'est chose courante dans les jours qui suivent une opération au rein. Je n'ai pu que lui répondre que je n'y étais vraiment pour rien ! À part ça, j'attends mes visites.

La tienne m'a paru bien courte, un peu... mais il ne faut pas être insatiable. Et puis maintenant, je vais pouvoir t'écrire régulièrement. Tu n'arriveras pas avant la nuit, surtout avec le temps gris qu'il fait. Je pense qu'après demain j'aurai des nouvelles de ton retour.

5h. Reçu visites de M.G. et Simone. Denis a fait une courte apparition ainsi que tante de M.P. Tommy-Martin apportant des fleurs de la part de tante Louise Guibert qui est chez elle à Paris, mais grippée. Elle (tante M.P.) m'a chargé de beaucoup de choses pr toi (j'écris style télégr. ; ça va plus vite !). En résumé : bon après-midi.

Je t'embrasse affectueusement ainsi que Titi.

Simone

Lettre de Titi à Simone

Montluçon le 28 janvier 1940

Ma chère Simone,

Je remercie beaucoup de ton petit mot qui m'a fait grand plaisir et je suis touchée que ta première lettre ait été pour moi. Ton papa m'a donné des nouvelles détaillées et m'a bien fait rire avec l'histoire du Dugénaï ! Tu as tort de ne pas vouloir de romans policiers, c'est distrayant et cela se lit sans fatigue. Si toutefois tu changes d'avis, je reste à ta disposition !

Comme tu le penses, je me suis fait bien du souci hier quand j'ai vu l'état des routes et j'avais bien peur que ton Papa ait un accident. Voyager dans ces conditions est bien pénible et bien dangereux. Si j'avais été dans la voiture, mon pauvre cœur aurait sans doute subi de rudes chocs !

Profitant de la douceur printanière, je suis allé au marché avec le chauffeur ; c'était ma première sortie depuis notre retour. Très peu de marchands, peu ou pas de voitures, ni de cars. Je suis tombé dans les bras de Daniel, plus élégant et cossu que jamais, qui partait à Issoire où il était rappelé (classe 19). J'ai admiré sa voiture ; je n'ai pas vu la marque, mais elle avait une forme longue, très claire, beige presque café au lait avec beaucoup de lait, et entièrement tapissée de maroquin vert. On voit qu'il ne perd rien en faisant des prix spéciaux à tous les acheteurs ! Ensuite je suis allé chez Gouvernaire où une agréable surprise m'attendait : mes ampoules ne coûtaient plus que 34,50 au lieu de 70 fr. Le pharmacien en avait été si étonné qu'il avait recommandé immédiatement une nouvelle boîte pour voir si c'était bien le prix... Il faut croire que le catalogue est faux, et je ne m'en plains pas. Puis je suis allé rendre une petite visite à Mme Jaruet et lui rapporter ses échantillons ; elle me donnera des échantillons de bleus plus clairs ainsi que tu le désires, elle avait compris bleu marine. Son voyage s'est très bien passé et elle est restée 10 jours près de son mari (à 2 km de là) et l'a vu tous les jours. J'ai fait une bonne affaire au coin de rue. Voulant réassortir de la laine, j'ai constaté que toutes les laines avaient augmenté de 1,10 fr. par pelote de 50 g. Puis tout en bavardant avec la vendeuse qui m'a déjà vue plusieurs fois et me sert toujours très aimablement (le sourire est de rigueur !...) J'apprends que la laine Équinoxe du Pingouin seule était restée à 6,75 fr., car la série en était terminée. Comme j'en avais acheté à Fécamp et que je n'en avais pas assez, j'ai d'abord complété la couleur désirée puis finalement, devant le prix intéressant, j'ai raflé tout ce qui restait... et en ai 39 pelotes (12 grises, 14 verts mousse et 13 bruns rouges). Il y a de légers points de couleur dedans et il paraît que cela fait très bien dans les chaussettes comme dans les gants ou les autres tricots... si le cœur t'en dit, je peux te faire profiter de cette bonne occasion, car tu n'en trouveras plus !... Je faisais concurrence à l'acheteuse invisible de chez Legrand ! Heureusement encore que j'ai assez d'argent pour m'entourer ainsi de laine ! Que de travail en perspective !

Rachel est rentrée hier comme prévu, mais son autocar n'est arrivé qu'à 11h1/2, au lieu de 9h1/4 : il venait de Bouvrai. Celui de Guéret et celui de Chambon ne sont pas arrivés. La brave fille était tout émue du voyage si mouvementé, d'autant plus que le chauffeur répétait tout le long du chemin qu'il n'arriverait jamais à Montluçon !

Elle a vu son frère en permission de convalescence. Il avait été intoxiqué par des conserves, et son neveu (celui qui s'est marié pendant les vacances). Il paraît que le vin était gelé dans les tonneaux, le lait dans les pots et toutes leurs pommes de terre sont également gelées. J'ai dû lui remonter le moral, car elle était très impressionnée par les mensonges du traître Ferdonnet.

Pauline devait repartir chez elle pour voir un de ses frères arrivé en permission et qui devait être le parrain de sa petite-nièce, baptisée aujourd'hui, mais sa sœur la prévenue que son frère avait les pieds gelés et avait dû être envoyé d'urgence à l'hôpital de Guéret. Elle n'est donc pas partie et ira sans doute voir son frère à Guéret s'il y reste quelque temps.

J'ai pris mes repas solitaires, bien sagement assise à ta place. Pour me consoler, Rachel m'avait fait une crème renversée et cela m'a agréablement changée des poires !

Voilà toutes les nouvelles qui n'ont rien de sensationnel, mais te distrairont un peu. Les bonnes te souhaitent bonjour.

Au revoir, ma chère Simone, je t'embrasse bien affectueusement.

Titi

1940-1945

Lettre de Miche à Simone

Les Montais. Dimanche
Ajouté : 29 janvier 1940

Ma chère Simone,

Je n'ai pas été tellement surprise en apprenant votre opération par votre lettre, car j'étais passée à la glacerie vous inviter à poursuivre nos glissades le jour de votre départ pour Paris. J'ai vu la cuisinière (je crois) qui m'a annoncé votre départ et promis des nouvelles. J'ai hâte de savoir où vous en êtes. Pouvez-vous écrire ? Avez-vous souffert et comment vous sentez-vous maintenant ?

Malgré votre assurance et vos airs détachés, j'imagine que cela ne doit pas être très drôle de se faire opérer et je pense à vous bien souvent. Je compte même sur une lettre détaillée dès que vous le pourrez. Pour moi je travaille ma Croix-Rouge et mon école ménagère et les réunions de guides. J. années, etc. me prennent pas mal de temps avec les allées et venues d'ici à Montluçon. Je suis d'ailleurs ravie d'être occupée de cette façon. Nouvelle sensationnelle : j'ai passé tout l'après-midi d'hier avec ma chère Jeannine ! Quelle joie ! J'ai de bonnes nouvelles des garçons absents et Guy nous fait espérer qu'il pourra venir en permission fin avril.

À vous maintenant de me rassurer sur votre sort. Croyez à ma bien vive amitié.

Miche

Lettre de Paul à Simone

Montluçon 29 janvier 1940

Ma chère Simone,

Mon retour s'est bien effectué et je n'ai pas eu les difficultés que j'avais eues à l'aller. J'arrivai en effet à la maison à 16h1/4. Je suis passé par Montargis et Gien. À aucun endroit, je n'ai été gêné par le verglas que la température de la journée précédente et de la nuit avait fait disparaître. D'une façon générale, il y avait un peu de brouillard, on voyait la buée montée des sols. Mais il ne fut jamais gênant. À Fontainebleau, je me suis arrêté pour manger un peu. J'y étais vers midi 1/4. À partir de Saint-Amand, le temps était devenu assez clair. Je n'ai pas revu la voiture militaire qui se promenait dans un champ en haut de la côte près de l'abbaye de Noirlac. Par contre en bas de la côte de Meaulne après le pont sur l'Aumance, j'ai revu l'autocar qui n'avait pas réussi à déraciner un arbre, et une camionnette qui était adossée à la haie, que j'avais croisés la veille en me dirigeant vers Bourges.

J'ai été bien content d'avoir pu te voir quelques instants. J'espère que les douloureux moments que tu as passés vont s'effacer petit à petit, et que tu vas pouvoir, sans fatigue, recevoir des visites. Il va te falloir encore quinze jours de patience et à ce moment-là s'ouvrira une nouvelle étape de ta guérison puisque tu pourras te dresser sur ton séant.

Je pense que tu n'auras pas passé ton après-midi de dimanche seule et que Simone Renard aura pu te tenir un peu compagnie. Denis pourra aussi passer de temps en temps quelques instants avec toi.

Je t'embrasse affectueusement, ma chère Simone.

Ton père, P. Wallon

1940-1945

Lettre de Paul à Simone

Montluçon 30 janvier 1940

Ma chère Simone,

Tu as du recevoir ce matin un paquet de tubes en verre. J'espère que tu en as deviné l'usage. Tu verras si tu peux ainsi boire plus facilement tes liquides ou tes soupes. Tu n'aurais qu'à mettre la partie la moins longue dans ta tasse, et l'autre dans ta bouche. Une fois le siphon amorcé tu n'auras plus aucun effort à faire. Mais quand tu voudras faire cesser la petite opération, il faudra retirer d'abord la partie du tube se trouvant dans la tasse, sans quoi cette dernière continuerait à se vider. Tu me diras si ce système est pratique. Titi s'étonnait que la maison de santé n'ait pas de récipient à bec permettant de boire couché.

Nous n'avons toujours pas trouvé de valet de chambre. C'est un article de plus en plus rare. Je ne vois vraiment pas à qui m'adresser. Seul le hasard peut me permettre d'en avoir. Je reçois toujours régulièrement « ton Action française ». Mais je pense que tes visites te tiennent au courant des nouvelles. Tu vas pouvoir en recevoir en effet plus régulièrement et sans fatigue. Je pense en effet ne plus tarder à apprendre que ta température est redevenue normale, et que ta toux a complètement disparu.

Denis a-t-il pu te donner des détails sur le miroir permettant de lire couché ?

J'ai repris mes habitudes ici, après mon équipée de samedi dernier. Les journaux n'ont guère parlé d'accidents dus au verglas. C'est curieux, car dans la région et y en a eu plusieurs. La censure y est-elle pour quelque chose ? !

Je t'embrasse affectueusement ma chère Simone et bon courage toujours.

Ton père, P. Wallon

Lettre de Simone à son père

Paris, 30 janvier 1940

Mon cher Papa,

Impossible de mettre la main sur mon stylo ; comme je ne vais pas sonner l'infirmière exprès pour cela, je commence au crayon. Ce matin, il regèle ; il y a un verglas fou dehors, paraît-il.

J'ai reçu une lettre de Marcel que je t'envoie ; tu me la garderas à Montluçon.

Fey ne m'a pas enlevé mes fils encore : quand il est venu, l'infirmière n'était pas prête, si bien qu'on m'effilera ce soir ou demain. Ce matin, 37°5 ; Fey voudrait bien que ça baisse plus vite. Je me sens fort bien, arrive même à me déplacer dans mon lit toute seule. Mais j'ai mal à la tête (style thème de 4e !).

Voici : j'ai retrouvé mon stylo ! J'ai fait une découverte réjouissante ce matin : c'est que ce soir, je serai exactement à la moitié du temps que j'ai à passer sur le dos... puisque me voilà aux 10 jours ! Denis venu hier m'a dit qu'il allait voir ce qui se faisait comme miroir à 45° pour écrire sur le dos !

Je vais faire écrire mon enveloppe par Simone qui va venir tout à l'heure. Marie-Geneviève va la rejoindre après une petite séance chez le dentiste. En fin de compte, ce sont les seules visites qui ne me fatiguent pas (avec tante Claire).

Je t'embrasse ainsi que Titi.

Ta fille Simone

Lettre de Titi à Simone

Montluçon le 30 janvier 1940

Ma chère Simone,

Il est arrivé hier un très beau carnet en cuir (le seul et unique agenda 1940 !) Avec une feuille pour chaque jour, si bien qu'il y a deux carnets semestriels qui se glissent dans l'étui de cuir ; il est très bien, un peu moins grand que le tien, mais plus épais. Peut-être te plairait-il mieux puisse qu'il y a plus de place pour écrire chaque jour ; si tu n'as pas commencé l'autre, tu pourras voir si tu préfères le 2e (ton papa pourra te l'apporter à son prochain voyage). Sinon, c'est moi qui en hériterai. Il a été envoyé par une maison de produits réfractaires de Belgique et n'a aucune marque extérieure.

Le temps continue à s'adoucir et la transition fait qu'on se sent tout fatigué et rhumatisant. Les rhumes se terminent petit à petit, sauf pour Rachel qui a dû en rattraper et est de plus en plus quinquanteuse. Elle est décidée à aller voir le Dr Pasquier, mais je lui ai déjà dit ce qu'il ordonnerait : une purge et un tilleul !

Le chauffeur est parti ce matin à Moulins pour une nouvelle convocation ; je ne pense pas qu'il soit pris, car son pouce compte comme un membre en moins. Le jardinier a eu une très forte bronchite et on lui a fait une série de piqûres. Il pense venir lundi prochain si le temps ne se rafraîchit pas d'ici là. Martin en sera bien content, car il s'inquiète beaucoup de ce qu'il aura à faire dès que la terre sera complètement dégelée. Pense que dans la buanderie, les tuyaux sont encore gelés, ainsi que l'évacuation de l'eau dans la petite cour.

J'ai reçu hier des nouvelles de tante Madeleine, elle ne parle pas du tout de l'oncle Georges ni des études des enfants. Le car fonctionne à nouveau. Christian Rousselon s'est cassé le bras en glissant sur le verglas à Saint-Germain et la petite Bernadette Renard a mis le pied dans une bassine d'eau bouillante (cela tu le sais peut-être déjà). Je suis contente de savoir que Simone va pouvoir enfin travailler et préparer son examen. J'espère que tes visiteuses vont mieux et que tu auras bientôt le plaisir de les revoir.

Les menus ne sont pas très variés en ce moment, car, à part les conserves et les pommes de terre, il n'y a pas grand-chose à prendre dans le jardin. Il y a bien encore les endives dans 3 châssis, mais elles ne sont pas du tout sorties !

Il y avait hier dans le Centre un article très élogieux sur la cantine de la gare (couplets ému et reconnaissant pour Melle Dormoy et ses dévouées institutrices), détails sur l'organisation... et appel aux gens généreux. On réclamait aussi des pommes de terre pour faire des frites aux soldats ! Je pense que nous aurons de tes bonnes nouvelles ce soir ou demain. Bon appétit et bon repos ! Je t'embrasse bien affectueusement ma chère Simone. Bonjour de Rachel et Pauline.

Titi

1940-1945

Lettre de Simone à son père

Paris, 31 janvier 1940

Mon cher Papa,

Cette fois-ci, c'est Simone qui me sert de secrétaire, car, depuis ce matin j'ai de nouveau 38° et suis un peu abattue par la fièvre. Reçu ta lettre du 29 ainsi que celle de Titi. Je crois que j'ai attrapé un bon rhume. On m'a posé des ventouses, mis de l'huile dans le nez et des gouttes dans les oreilles ; l'appétit est toujours excellent ; ce soir Fey vient m'ausculter et m'enlever mes fils. Tante Louise est venue me voir tout à l'heure.

J'ai somnolé une partie de la journée, Suzanne en venant hier m'a donné « Le grand Meaulnes ».

Contente que tu aies fait un bon retour. Reçu des nouvelles de Miche, ce matin.

Bons baisers de ta fille et pour Titi.

Simone.

P.S. Le docteur Fey vient de m'ausculter et n'a rien trouvé ; pour plus de sûreté, il demande que Simone et Marie-Geneviève téléphonent à tante Claire pour lui demander d'envoyer un médecin des voies respiratoires pour plus de précaution. Ce qu'elles vont faire ce soir.

2° P.S. Le docteur Fey a trouvé un médecin en permission. Il m'a ausculté et n'a rien trouvé non plus.

Lettre de Titi à Simone

Montluçon le 31 janvier 1940

Ma chère Simone,

Tu vas être bien contente de voir arriver ton Papa, toi qui te plaignais de ne l'avoir pas vu beaucoup dimanche. Je pense qu'il te trouvera plus reposée et qu'il me rapportera de bonnes nouvelles vendredi.

Toujours rien de Marcel, peut-être annoncera-t-il son arrivée par un coup de téléphone. Nous avons bien reçu ta lettre hier soir ; je vois avec plaisir que M.-Geneviève va mieux puisqu'elle t'a fait une petite visite dimanche. Ton petit mot est bien écrit et pourtant cela ne doit pas être facile pour toi ; mais de voir des nouvelles de ta main cela fait grand plaisir. La tante Guibert a été bien gentille de te faire porter des fleurs. Le chauffeur a été pris dans le service auxiliaire, il ne pensait pas partir. Il faudra donc encore chercher un chauffeur ! Toujours pas de valet de chambre en vue ; je crois que c'est impossible à trouver en ce moment. Louis n'a pas encore donné de ses nouvelles.

Ce matin je suis allée au marché, il y avait 3 semaines que je n'y étais allée. Un peu plus de marchands, et beaucoup de boue. Le canal n'est pas encore dégelé et j'ai vu ce matin un des hommes qui allaient d'une péniche à l'autre, sur l'autre rive. J'ai reçu des nouvelles de mon frère, il est tombé en allant à la soupe samedi et n'a ramené que les plats vides... et un ressort de la selle cassée ; l'après-midi il est allé à Ingré et a mis 1h1/2 pour faire ce petit trajet, avec 3 chutes dont une assez sérieuse. Il a dû se fêler quelque chose, car il ne pouvait plus s'asseoir ! Heureusement que ce temps de verglas est terminé.

Meilleure santé, ma chère Simone, et bien affectueux baisers.

Titi

Lettre de Titi à Simone

Montluçon le 2 février 1940

Ma chère Simone,

J'ai reçu ce matin le petit mot de ton Papa et je l'envie bien d'être près de toi jusqu'à dimanche ! Je pense que tu as moins de fièvre et que tu ne t'amuses plus à rendre toutes les bonnes choses qu'on te donne ! Toujours rien de Marcel ni de Claude à moins qu'il y ait une lettre d'arrivée à l'usine pour ton Papa. J'ai passé ma journée d'hier à guetter le téléphone ; il y a bien eu une alerte : c'était le téléphone de l'usine qui s'est mise à sonner ce matin à 7h- $\frac{1}{4}$ et qui n'arrêtait pas, mais il n'y avait personne. Par contre, lorsque j'ai voulu téléphoner à l'usine à 9h- $\frac{1}{4}$, pas moyen ! Il ne marchait plus. On a dû réparer de nouveau, car M. Sandré m'a téléphoné à 11h $\frac{1}{2}$ pour me demander où il pourrait trouver ton Papa à Paris ; le directeur général doit venir lundi et ce brave M. Sandré est un peu affolé par les décisions à prendre. Enfin je pense qu'il a pu avoir ton Papa au téléphone, soit à l'hôtel, soit chez Tante Claire où je lui avais conseillé de téléphoner pour qu'on puisse le prévenir afin que ton Papa rappelle l'usine.

À part cela rien de nouveau. Nous avons astiqué la chambre d'amis et elle brille comme un miroir ; tout a été passé à l'aspirateur et si tu avais vu ce qu'on en a sorti !

Le petit chat s'apprivoise et vient 3 fois par jour pour boire son lait et manger un peu de soupe ; on lui met son plat dehors et il en connaît bien la place. Il est poli de poils et, maintenant qu'il mange à sa faim, il n'a plus son air efflanqué de chat sauvage. Bientôt il pourra faire la chasse aux souris, car on en a pris plusieurs avec les tapettes. J'ai reçu une longue lettre de la gardienne. Il paraît que Thomasin est tombé congestionné le 2 janvier sur la route de Sassetot et il en serait mort si un automobiliste ne l'avait vu, ramassé et conduit chez le docteur. Depuis il n'a pas remis le nez dehors.

Le jardinier n'a pas encore fait le cidre, sans doute attend-il la fin de l'hiver.

Tu diras à ton Papa que le tapissier est venu chercher son matelas pour le refaire et il le rapportera lundi.

J'ai été bien contente d'avoir de tes nouvelles et je pense que ton Papa me mettra encore un petit mot ce soir.

Demain matin j'irai au marché avec le chauffeur et j'en profiterai pour aller essayer, car Mme Jarquet était grippée et je n'ai pu y aller dans la semaine.

Meilleure santé, ma chère Simone, et bien affectueux baisers.

Titi

Rappelle-moi au bon souvenir de ton Papa et de tante Claire.

1940-1945

Lettre de Titi à Simone

Montluçon le 3 février 1940

Ma chère Simone,

J'ai reçu ce matin le petit mot de ton Papa et tu as été bien gentille d'y ajouter tes bons baisers malgré tout le mal que cela a pu te donner, mais cela m'a fait grand plaisir de voir ton écriture.

Dans quel état seras-tu quand tu recevras ma lettre ? Je souhaite de tout cœur qu'elle te trouve sans fièvre, moins abattue, et que, si on t'a de nouveau opérée, tout se soit passé aussi bien que possible. Tu vas en avoir encore pour de longues semaines d'immobilité et je pense bien à toi puisque je ne peux rien faire d'autre pour toi, hélas !

Je suis allée dire une petite prière à ton intention en allant au marché ce matin.

Heureusement que tu es courageuse pour supporter toutes ces nouvelles souffrances et la présence de ton Papa a dû être un grand réconfort. J'espère bien qu'il m'emmènera à un de ses prochains voyages. Tu as dû être heureuse de voir Marcel et Claude. Je craignais de les voir arriver pendant l'absence de ton Papa et cela n'aurait pas été bien gai ici.

Aujourd'hui il fait un temps printanier et on a peine à croire qu'il puisse y avoir de nouveau de la gelée et du froid. Il y a des oiseaux en quantité et le jardin retentit de leurs petits cris joyeux.

Le chauffeur m'a mené au marché puis est revenu me chercher après 11h, car il devait aller à la gare avec la camionnette entre-temps. J'en ai donc profité pour aller flâner et regarder les devantures ; il faisait bon marcher, mais le temps est si doux que cela ne durera pas.

Je t'écris sur le petit bloc que ton Papa m'a donné. Pas moyen d'en trouver dans tout Montluçon ! Ton papa en a fait venir plusieurs et ma foi je suis bien contente d'en avoir un.

Tu vas sans doute avoir de nouveau la visite de Marcel, Claude et sans doute Michèle ; cela te fera plaisir de la revoir, mais quel dommage de ne pouvoir gambader à quatre pattes avec elle, à la recherche d'une balle ou d'un cube !

Simone est-elle encore à Paris ? Si elle est repartie, elle devait être bien inquiète de te savoir si souffrante. Je pense que M. Geneviève la tient au courant, ainsi que M. Rose.

Bon courage ma petite Simone et vivement une bonne amélioration. Je le souhaite de tout cœur et t'embrasse bien affectueusement.

Titi

Bonjour de Rachel et Pauline, ainsi que de Mme Jarquet.

1940-1945

Carte de Laure à Simone

Chalon s Saône 4 février 1940

Ma chère Simone,

J'avais appris que tu étais à la clinique et je me disposais à t'écrire quand ton père m'a devancé disant que tu avais une forte grippe. J'espère qu'elle est terminée et que la température est devenue normale. Les gripes semblent plus nombreuses par le dégel que par le froid.

Nous avons de bonnes nouvelles de tes cousins, Paul est à l'école de Saint-Maxence élève officier et Jacques se prépare à Orléans pour y entrer aussi au printemps. François est toujours dans le nord et Charles qui était tout à fait en avant et redescendu un peu à l'arrière. J'ai su d'après la famille d'un camarade de Marcel qu'il avait dû quitter l'Alsace pour les environs d'Épernay, au repos sans doute.

Je te souhaite de quitter bientôt la clinique et t'embrasse affectueusement.

Ta tante Laure

Lettre d'Henriette à Simone

Radès

9 février 1940

Ma vieille Simone,

Alors comment vas-tu ? Mieux j'espère. Dis bonjour de ma part à cette bonne Marie-Geneviève qui doit être à ton chevet ainsi que Simone Renard. Ce doit être un plaisir pour toi dans ses désagréables moments d'avoir à ton chevet ces deux charmantes personnes pour te reconforter. Peux-tu remuer un peu ? Pauvre Simone enchaînée.

Je viens de passer mon examen de Croix-Rouge et hier nous avons eu une démonstration sur les gaz. C'était assez drôle : on a fait évoluer devant nous une équipe de martiens qui trébuchaient dans des bottes à semelles de bois et faisaient des signes mystérieux pour se comprendre entre eux.

13 février. Ce matin je suis allée à la cantine. J'y vais 2 fois par semaine, c'est tout à fait distrayant. On voit des types roulants et aussi des malheureux à qui il faut remonter le moral. Nous avons pour nous aider un brave zouave que je surnomme Bécassine. De l'avis unanime, c'est Bécassine en zouave. Il est du midi. Quant les Arabes ne le comprennent pas, il commence à baragouiner dans le patois de son pays, probablement pour se faire mieux comprendre. L'autre jour Mme Martin qui dirige la cantine, lui a prêté son parapluie pour aller faire une course, le tableau était complet.

Marie-Rose nous a quittés il y a quelques jours pour Zriba, pas pour longtemps d'ailleurs. Elle se porte comme un charme et s'arrondit de tous les côtés. Il va falloir que je me mette à tricoter d'arrache-pied. Je suis ravie à la perspective d'avoir bientôt un neveu ou une nièce. Je me demande à quoi pourra ressembler cet enfant avec des parents si dissemblables. Le résultat sera sûrement très original. J'imagine le temps où nous serons toutes mères de famille, et comme des poules autour de nos poussins, comparant jalousement nos enfants. Ce sera assez drôle.

Au revoir, ma chère Simone, tu seras peut-être levée quand tu recevras cette lettre.

Je t'embrasse de tout mon cœur, ta cousine affectionnée.

Henriette

Lettre de Claire à Simone

Dimanche 11 février 40 *Ajouté* : Paris

Ma chère Simone,

Ton papa m'a apporté tout à l'heure une magnifique azalée en ton nom. Cela me fait beaucoup de plaisir et je te remercie infiniment d'avoir pensé à moi. J'apprécie d'autant plus ce beau cadeau que je n'ai plus du tout de fleurs depuis la guerre.

J'ai été bien heureuse ces jours-ci d'apprendre que tu allais de mieux en mieux. L'oncle Émile va s'en réjouir lui aussi. Puisque tu n'as plus de fièvre, tes forces vont revenir rapidement, et tu vas pouvoir reprendre toute ton activité. Il paraît que tu lis et écris déjà dans ton lit. Si tu as envie qu'on te prête des livres, nous sommes à ta disposition, Titi n'a qu'à me le dire au téléphone et Denis ou moi te porterons ce que tu voudras.

Au revoir, ma chère Simone, j'ai bien pensé à toi toute cette semaine, et je suivais tes progrès de loin. Je te souhaite un rapide et complet rétablissement en t'embrassant de tout mon cœur.

Ta tante Claire.

Mes bonnes amitiés à Titi.

1940-1945

Lettre de Titi et Simone à Paul

Le 12 février 1940

Cher Monsieur,

Vous n'étiez partis que depuis 10 minutes quand Marcel et Claude sont arrivés ; ils ont été désolés de vous manquer, mais ils avaient compris que vous ne partiez qu'à midi de la clinique.

Je leur ai trouvé très bonne mine à tous les deux. Marcel nous a montré des photos de Müttersholz sous la neige. Ils ne sont pas restés longtemps pour ne pas fatiguer Simone et reviendront demain matin lui faire une petite visite et je leur ai demandé s'il voulait déjeuner avec moi demain, ce qu'ils ont accepté avec plaisir. Je les emmènerais donc à mon petit restaurant du boulevard de la Tour-Maubourg et j'ai dit à Juliette de me garder une table, car il y a de plus en plus de monde. À midi elle m'a demandé si j'étais là pour la semaine et m'a donné une pochette à serviettes. Me voilà donc dans les « habitués » ! Les Polonais me font en entrant de grands saluts bien raides. À midi il y a eu un type qui est venu jouer 3 morceaux de violon et je pense qu'il est aussi polonais. Il a fait une bonne recette, et jouait bien d'ailleurs.

Simone a bien mangé à midi : biftecks et pommes à l'anglaise, gruyère, compote de fruits au sirop. Ensuite elle a dormi jusqu'à 2h et se sent bien reposée. Elle a demandé sa sauce tomate pour les nouilles de ce soir et le menu de demain est fait : sole, purée, pomme et le soir côtelette de veau, épinards et pruneaux. Ce soir c'est le grand festin pour elle à cause des nouilles à la tomate et de la mandarine !

Il fait toujours très froid et vous ne devez pas avoir eu un retour agréable. Enfin je pense que la route n'était pas trop gelée ; Marcel dit que cela glissait un peu pour venir de Fontainebleau. Je suis bien contente de les voir un peu plus demain et de pouvoir bavarder avec eux ; Mme Lange fera manger Michèle, car elle est venue aussi à Paris.

4h1/2. Simone vient de goûter et a mangé 4 tartines avec appétit. On vient de lui prendre la température : 37°6. Elle se repose et somnole un peu.

On a eu du soleil toute l'après-midi dans la chambre, mais maintenant il fait de nouveau plus froid.

Tante Claire lui a écrit une lettre très gentille pour la remercier de ses fleurs. Les premières qu'elle a chez elle depuis la guerre.

Je vais vite mettre ce mot, car il est bientôt 5h. Veuillez croire cher Monsieur à mes meilleurs sentiments.

S. Quétard.

Tourner SVP

Mon cher papa, vu Marcel ce matin ainsi que Claude. Il a fait du soleil dans ma chambre cet après-midi. C'était tout ragailardissant. Tout à l'heure, Fey va venir me faire mon pansement : heureusement, car il commence à se dépiauter sérieusement.

Je t'embrasse affectueusement.

Ta fille Simone

1940-1945

Lettre d'Odette Demangeon à Simone

St Raphaël 13 février 1940

Ma chère Simone, alors il paraît que tu remets ça ! Et que tu t'installes encore en clinique ? Je te plains de tout cœur d'être encore immobilisée, mais j'espère que tu auras bientôt la permission de te lever et de reprendre ta vie normale. J'ignorais ton adresse ou plus exactement je me demandais si tu étais encore aux Dalles ou bien à Montluçon, mais je ne me doutais pas que tu étais encore sur le billard, sans quoi je t'aurais envoyé plutôt nos bons souhaits.

La rumeur sinon publique du moins familiale a dû t'apprendre que Paul est toujours dans ses champs de betteraves. Il les a rejoints, le cœur gros, après une permission qui a passé si vite qu'on se demande si on ne l'a pas plutôt rêvée. Esteban ne se résigne pas à comprendre ou plutôt à accepter que le départ de son père est un vrai départ. D'ailleurs, il parle de prendre le train est d'aller « le chercher dans sa guerre ». La guerre pour lui c'est une grande ville où il y a des tanks, des canons et des aérodromes avec plein de trains pour amener les soldats. Une fois arrivé il me dit très sérieusement : « Je monterai sur un caillou et je regarderai papa, quand je l'aurai vu j'irai l'attraper par son oreille et le fourrer dans un train et je ne lui donnerai pas à manger pour qu'il arrive plus vite ! » Sylvie est beaucoup plus résignée ; elle adresse même des conseils à son frère. « Tu pleures comme un veau, moi je pleure pas ; papa il a son commandant et puis tous ses soldats pour s'amuser avec, et puis je vais lui tricoter un grand cache-nez pour qu'il n'ait pas froid à se promener dedans et voilà ! »

Évelyne ne raisonne pas du tout. Elle se contente d'engraisser. Elle pèse déjà 7 kgs ! pour 3 mois. C'est un phénomène. Elle n'est pas belle, mais elle est sage. Son pauvre crâne est plus nu que la tête des nains de Blanche Neige, et cela lui donne un air tout drôle. Elle a un nez tout retroussé et des joues qui mangent ses yeux. J'ai fort à faire avec tous ces marmots. J'accompagne Esteban en classe le matin et je lui apprends moi-même un peu à lire. Sylvie n'a de disposition que pour le ménage. Elle fait avec sa poupée tous les gestes de sa maman avec le bébé et si je ne range pas bien mes affaires, gaie ! Je retrouve la poudre, et même la crème, sur les fesses ou les joues du baigneur.

Ma chère Simone, c'est trop te demander que d'écrire, mais rappelle-toi, le cas échéant, que j'aimerais bien avoir de tes nouvelles, ainsi que de celles de Marcel et de sa famille. Si mademoiselle Quétard est auprès de toi, fais-lui mes amitiés. Rappelle-moi au souvenir de mon oncle et laisse-moi t'embrasser très affectueusement.

Odette Demangeon-Lavaud

1940-1945

Lettre de Paul à Simone

Montluçon 13 février 1940

Ma chère Simone,

Je reçois ce matin ta lettre et celle de Melle Q. J'ai été content de ma visite dimanche dernier. Je pense maintenant que ta guérison va aller rapidement. Je suis rentré hier à 16h3/4. À 19h j'ai essayé de téléphoner à la clinique. Je n'ai pas eu de succès, c'est la 2ème fois que l'on ne me répond pas. La 1ère fois, je l'avais dit à Melle Caisse qui avait paru très étonnée. Melle Quétard pourra lui redire que l'on a sonné hier lundi de 19h05 à 19h10 et que Melle Poste était probablement allée se promener, car on n'a pu l'avoir. C'est assez curieux que dans une clinique le service de téléphone soit aussi mal fait. La postière m'a conseillé de redemander le numéro plus tard. J'y ai renoncé.

J'ai eu des difficultés en passant à Paris pour atteindre la porte d'Italie. Par 7 à 8 fois le moteur s'est arrêté. Heureusement que j'ai chaque fois pu gagner un trottoir, en débrayant. Enfin comme je commençais à désespérer et que j'allais me décider à examiner mes gicleurs, cause du mal, ces derniers se sont débouchés d'eux-mêmes, et ma voiture a admirablement marché. Mais il était alors 11h50 et je quittais seulement Paris ! Je suis ainsi arrivé à Fontainebleau à midi 40 et est finalement décidé d'y déjeuner, alors que j'avais pensé un moment, rattraper le temps perdu en supprimant tout arrêt.

Il ne faisait pas chaud dans la voiture, mais le froid était supportable, d'autant plus que j'avais fermé toutes les fenêtres, et que j'étais ainsi bien calfeutré dans ma boîte. J'ai eu un peu de neige et du brouillard à partir de Saint-Amand.

Cette nuit il a fait -8° et ce matin la neige tombe. Les Montluçonnais s'effraient de ce 2ème hiver. J'ai trouvé sur mon bureau l'avis des fiançailles de Jean Pasquier avec demoiselle Simone Debrade.

Sinon aucune nouvelle. Rachelle et Pauline se sont enquis de ton état de santé, et se sont réjouies de te savoir en convalescence.

Je t'embrasse affectueusement. Amitiés à Titi.

Ton père, P. Wallon

1940-1945

Lettre de Simone à son père

Clinique de l'Alma

Paris, 13.II.1940

Mon cher Papa,

Fey est venu ce matin. Il refera mon pansement ce soir et rapprochera les lèvres de la plaie avec du collant. Auparavant... on me lèvera ! Et, allongé sur une chaise longue je pourrai contempler par la fenêtre un petit bout de ciel ; ce qui me changera de la façade de maison qui s'offre à ma vue depuis 3 semaines ½ ! Fey a aussi conseillé de prendre du vin de Bordeaux au repas pour me reconstituer ! Il m'a d'ailleurs trouvé à son grand étonnement légèrement engraisé depuis 3 jours ! Ce matin j'ai 37°3, au lieu de 37°. Mais cela est peut-être dû à ce que je vais avoir mes règles demain.

Marquesi est venu hier soir, toujours riant et satisfait. Il m'a félicitée de mon état excellent et dit qu'il ne repasserait que dans 2 ou 3 jours à moins de complications.

Ma première nuit sans garde particulière s'est fort bien passée. Mon voisin a fait de la TSF jusqu'à 10h moins le ¼ et a recommencé ce matin ses crachouillements à 7h1/2. Je commence à la trouver mauvaise.

J'ai dormi de 10h et quelques à 4h1/2 ; puis de 5h1/2 à 6h1/2, heure à laquelle on m'a brusquement réveillée pour me prendre ma température. Ce matin, Mme Nony m'a administré un lavement, ce fut couronné de succès. Mais c'est un traitement barbare malgré tout ; et j'espère qu'une fois levée, je n'en aurai plus besoin. Je m'arrête parce que Marquesi a conseillé de ne plus écrire, mais par contre d'essayer de lire. Je t'embrasse affectueusement.

Ta fille Simone.

P.S. Il n'est encore que 11 heures et j'ai déjà faim !

Lettre de Titi à Paul

Le 13 février 1940

Cher Monsieur,

Simone a déjeuné plus tard à midi et, comme elle avait très faim, elle a peut-être mangé trop vite, ce qui lui a donné une digestion très pénible, qui vient de se terminer enfin par un bon vomissement. La voilà soulagée et elle va dormir un peu, car cela l'a épuisée et elle est très rouge. On devait la lever, mais Melle Vieillard préférait attendre que sa digestion soit terminée ; je ne sais si on la lèvera un peu après la visite de Fey qui doit lui refaire son pansement à 4h1/2 ou à 7h. On lui a donné une bouillotte d'eau chaude sur le ventre et Melle Vieillard lui avait fait une tasse de camomille, mais elle n'en a bu que quelques cuillerées qui l'ont d'ailleurs aidée à vomir. Il y avait beaucoup de bile et des morceaux de fromage qui n'ont pas digéré. Peut-être le vin (Saint-Émilion) l'a-t-il aussi fatiguée bien qu'elle en ait bu très peu. D'ailleurs depuis plusieurs jours elle se plaint du mal au cœur et il paraît que tous les malades qui recommencent à manger ont les mêmes ennuis, car ils ont faim et ne mastiquent pas assez. Marquesi lui a dit de reprendre sa Coréïne pour qu'on n'ait plus à lui donner un lavement tous les 2 jours. Je lui a dit aussi qu'elle pouvait lire un peu, mais Simone n'en a pas envie.

Elle doit avoir ses règles demain et se plaint un peu du mal aux reins. J'ai bien peur qu'elle ait plus de fièvre tout à l'heure, car elle s'est beaucoup agitée avant de vomir.

À midi Marcel et Claude sont venus et ont absolument voulu m'emmener déjeuner chez Rue du Palais-Royal ; il voulait faire un bon repas avant le départ de Marcel et pour fêter la convalescence de Simone et j'ai dû me laisser faire. Moi qui les avais invités à partager mon modeste repas ! Enfin, je trouve cela très déraisonnable, mais je dois reconnaître que nous avons très bien mangé : ils ont pris une coquille Saint-Jacques pour commencer et moi 6 huîtres, puis tous trois du poulet cocotte et de la pâtisserie. Marcel est vraiment très gentil, mais c'était une dépense vraiment inutile. Ensuite je suis rentrée et ils ont filé à la Madeleine voir le nouveau film de Danielle Darrieux : Un battement de cœur. Ce soir ils doivent aller au Lido où s'est transporté le Tabarin.

Marcel repart jeudi matin et cela lui aura fait 15 jours de détente dont il est bien content. Ils ont fait de nombreux achats : draps, matelas pour Michèle qui n'avait que sa paillasse, avec oreiller et édredon américain, etc.

Mme Lieutaud a rapporté le lit de Michèle en revenant de Denain, ainsi que ses lits d'enfant, car il n'y en avait pas à Fontainebleau. M. Lieutaud repart le 26, il n'est pas démobilisé, mais son rappel a été retardé.

En somme Claude et sa sœur sont installées à Fontainebleau comme elles l'étaient à Saint Yrieix, mais plus au large et avec plus de confort ; les Lange et Bernadette sont à Paris et ne vont à Fontainebleau que du samedi au lundi. Claude et sa sœur resteront le plus longtemps possible à Fontainebleau, tant qu'il n'y a pas de danger, car la vie y est plus agréable qu'à Saint Yrieix.

J'ai compris que Claude serait également très contente de venir passer quelques semaines à Montluçon avec Michèle quand Simone y sera de nouveau.

Pour l'instant, elle transporte à Fontainebleau les conserves et confitures qui étaient dans les bureaux de son père, et qui vont être bien précieuses pour les enfants.

On vient de prendre la température : 37°6, comme hier soir. Je craignais davantage, car Simone est très rouge, mais Melle Vieillard attribue ce fort vomissement de bile à l'approche de ses règles. Je pensais que Fey serait venu à 4h1/2, mais il est l'heure de mettre ma lettre et il n'est pas venu. Je vous redonnerai des nouvelles demain et pense que Simone va passer une nuit calme.

On vient de lui proposer du pain grillé, mais, après cette mauvaise défécation, elle ne veut rien !

Ce soir elle devait avoir des nouilles et des épinards, car il n'y a pas de viande, mais elle ne sait pas encore ce qu'elle mangera ; d'ici 7h elle a le temps de se reposer et d'avoir un peu d'appétit.

Elle est bien contrariée de ne pouvoir se lever aujourd'hui !

Veillez croire cher Monsieur à mes meilleurs sentiments.

S. Quétard

1940-1945

Lettre de Paul à Titi

Montluçon 14/2/1940

Chère Mademoiselle,

J'ai reçu seulement cet après-midi votre lettre d'hier ainsi que celle de Simone. Dommage que cette mauvaise digestion ait indisposé Simone. Mais cela ne peut avoir d'influence sur sa convalescence. Elle ne va donc plus tarder à se lever et ses forces reviendront rapidement. Elle va pouvoir recevoir des visites qui lui feront passer le temps, et son « cerbère » qui jusqu'à présent montait la garde pour empêcher toute visite « inopportune », n'aura plus de raison d'être.

Je pense que vous avez fait des observations à Melle Caisse sur le mauvais fonctionnement de son téléphone ou plutôt de sa téléphoniste.

Quels temps désagréable nous avons ! Nous retombons dans les mauvaises journées de janvier. Il neige un peu, mais surtout il fait froid par ce vent désagréable. Cela ôte l'envie de voyager. Je ne sais si j'irai samedi prochain à Paris. C'est une absence bien courte et Simone allant mieux aura plus de distraction.

Mr Joubert des Ouches a eu un 2e fils, Claude, du 22 janvier. M. Lebel doit venir à Montluçon mercredi et jeudi prochain. Il arrivera mercredi à midi ½.

Rien de nouveau à la maison. Rachelle et Pauline sont toujours là et continuent de mener une petite existence bien tranquille. Les travaux de jardinage sont de nouveau interrompus, la terre est trop dure.

Veillez croire, chère Mademoiselle, à mes meilleurs sentiments. Bons baisers à Simone.

P. Wallon

P.S. Vous voudrez bien voir à l'hôtel si je n'ai pas laissé une chemise.

1940-1945

Lettre de Simone à son père

Clinique de l'Alma

Paris, 14 févr.1940

Mon cher Papa,

Titi a dû te dire qu'on ne m'a pas levé hier. En effet, après une digestion pénible qui finit ses jours dans le haricot, je fus prise de maux de ventre violents. Et ma foi, je ne me sentais plus du tout l'envie de sortir de mon lit. À 7h1/2, Fey vint me faire mon pansement. Sur ma question : pour combien de temps j'en avais encore à rester ici, il répondit : « Mais dans 8 jours (huit jours !) Vous serez chez vous. » J'ai poussé des cris de joie et fait des bons si désordonnés, qu'un peu saisi, il a ajouté : « S'il n'y a pas d'accroc, et si vos règles ne viennent pas tout gâcher ! » Mais au soir, j'ai pris un caché d'Algocratine et j'ai passé une fort bonne nuit. En somme, je crois qu'il faut compter que je reste ici jusqu'à la fin de la semaine prochaine au plus tard. Il conseille (Fey) l'auto, plutôt que le train, celui-ci étant bien fatigant à cause des allées et venues pour le prendre. Auparavant, j'ai vomi également mon dîner qui pourtant avait été fort léger ! Cela doit être le Septaplix et l'eau de Vichy qui m'ont détraqué l'estomac. Enfin ce matin j'ai pris mon petit déjeuner. Il est 10h et je ne l'ai pas rendu. Il y a donc espoir ! Ce matin, la température a repris sa normale ou presque : 37°1 et 72 de pulsations, ce qui est la normale ou presque (75).

Fey m'a fait (très drôle) une petite visite ce matin et paraît sort satis...fait.

Hier soir, il a rapproché les bords de la plaie avec de la toile collante. Je pense que cela va rester ainsi quelques jours. Je n'ai presque plus mal aux reins ce matin. Pas encore mes règles.

Il fait du soleil et il a neigé. Il paraît que le vent est glacial.

Marie-Geneviève m'a rendu une petite visite hier soir en rentrant de l'hôpital. Mais tu sais, Michon n'est pas qu'à Saint-Louis, il va aussi aux Peupliers et Marie-Geneviève le voit souvent. Aujourd'hui, c'est une journée fort calme. Pas de lavement, rien à prendre, la belle vie quoi !... Si toutefois mon estomac daigne garder mon déjeuner et me laisse en paix. Marcel va venir me faire sa dernière visite cet après-midi, je crois. Il n'y avait pas de lettre de toi au courrier ce matin. Je t'embrasse affectueusement.

Ta fille Simone.

P.S. Reçu à 11h ta lettre du 13.

Titi va aller se plaindre à Melle Caisse sur la manière dont le téléph. est desservi ici. Je suis contente que tu aies fait bon retour à Montluçon. Heureusement que le froid était moins vif que maintenant.

Lettre de Titi à Paul

Le 14 février 1940

Cher Monsieur,

Hier soir Fey est venu tard, si bien que Simone n'a dîné qu'à 8h-1/4. Elle n'a pris qu'un peu de bouillon de légumes et 3 pruneaux et se plaignait du mal au cœur et du mal aux reins. Je suis restée avec elle jusqu'à 8h1/2 et ce n'est qu'après mon départ qu'elle a vomi son léger dîner. Ce matin je l'ai trouvée de nouveau fraîche et reposée ; elle avait passé une bonne nuit et les cachets d'Algocratine avaient calmé son mal aux reins. Elle n'a pris qu'un peu de café au lait et 2 tartines. À midi on a changé son menu, Fey conseillant le jambon plutôt que le mouton. Elle en a donc pris avec de la purée et des abricots cuits. Elle n'a pas bu de vin ni d'eau minérale à midi. Pour l'instant, elle se repose et ne se plaint pas. On ne la lèvera que dans quelques jours, quand elle ne sera plus fatiguée par ses règles (qu'elle n'a pas encore !)

Marcel est venu lui faire ses adieux, car il repart demain matin ; Claude reviendra un de ces jours lui faire une petite visite, après une séance chez le dentiste.

Ce matin les fenêtres de ma chambre étaient givrées et il ne faisait pas chaud ; du reste le chauffage n'est pas bien ardent. Il faisait un vent glacial avenue Bosquet et par endroits c'était un peu glissant, j'ai failli tomber devant la clinique et une autre personne est tombée sur le côté.

À midi tout le monde mangeait du boudin au restaurant, car le patron était rentré de chez lui et en avait rapporté ; vous vous seriez régalés si vous aviez été là. J'ai dû baisser dans l'estime de la patronne en préférant un chateaubriand ! J'ai vu dans le Jour l'annonce de la mort de France Hallopeau, et celle de Jean Martel l'écrivain. Hier, dans l'A.F. (que Marcel nous a laissé) on a vu l'annonce du mariage de Clotilde Giard.

Je vois par votre lettre que votre voyage n'a pas été trop pénible malgré le froid. Je me suis renseignée pour votre coup de téléphone et Melle Caisse m'a affirmé qu'on avait dû vous demander – ou donner – un faux numéro. À cette heure-là, Melle Porte dîne près du téléphone. De toute façon elle ne quitte le bureau que pour monter le courrier et pendant ce temps l'économe ou Melle Caisse répondent au téléphone s'il sonne. Jamais on ne s'en éloigne et il se sonne assez fort pour que la directrice l'entende, ou la personne qui est dans la lingerie. Vous pourriez donc faire une réclamation à la poste puisque voilà 2 fois que cela se produit et qu'on affirme que l'erreur ne peut venir d'ici.

4h1/2. Simone a ce soir 37,5 et elle a dormi un peu et mangé ensuite quelques tartines de pain grillé. Fey vient de venir et l'a complimentée sur sa mine. Il pense qu'elle n'aura peut-être pas ses règles bien qu'elle en ait tous les malaises.

Simone a commencé à lire le Grand Meaulnes, mais en a vite eu assez ; sa grande occupation est de se faire les ongles, ce qui n'est pas trop fatigant.

Au revoir, cher monsieur. Je vous prie de croire à mes meilleurs sentiments.

S. Quétard

1940-1945

Lettre de Paul à Simone

Montluçon 15 février 1940

Ma chère Simone,

Je reçois cet après-midi ta lettre et celle de titi. En définitive malgré tes indigestions et tes maux de cœur, je vois que ton état s'améliore, puisque le docteur Fey prévoit déjà le jour de ton départ. Surtout quand tu te lèveras, évite de prendre froid. Je ne suis pas convaincu par les affirmations de Melle Caisse au sujet du téléphone, car j'ai constaté, étant à la clinique, que parfois Me Porte était absente et que le téléphone sonnait en vain. D'ailleurs lorsque j'ai demandé la communication avec la clinique, j'ai parfaitement entendu la sonnerie du téléphone à laquelle on ne répondait pas.

Il fait toujours froid et désagréable ici. Il faut espérer que ce temps ne va pas durer, ce n'est plus de saison. Je ne pense pas aller à Paris samedi prochain. J'espère que tu auras dimanche quelques visites et que tu es suffisamment remise pour qu'elles ne te fatiguent pas.

J'ai été voir cet après-midi M. Verguet, l'ami de Titi, après qu'il m'ait coiffé, sans mise en plis, cette fois il m'a serré chaudement la main. Il est vrai que je lui avais souhaité bonne santé. Il a en effet une mine affreuse. Il souffre de l'estomac, et comme en entrant le gendre m'avait dit que « le beau-père » n'allait pas fort, je ne pouvais moins faire que de lui faire des vœux de prompt rétablissement. Me voilà obligé maintenant à lui serrer la main chaque fois que je le verrai.

Depuis 2 jours je n'ai pas reçu l'Action française. Est-ce dû à un mauvais fonctionnement de la poste, ou à du sabotage ?

Je t'embrasse affectueusement, ma chère Simone. Amitiés à Titi.

Ton père, P. Wallon

1940-1945

Lettre de Simone à son père

Clinique de l'Alma

Paris, 15 févr.1940

Mon cher Papa,

J'ai reçu ta lettre du 14 ce matin où tu m'appelais cérémonieusement : chère Mademoiselle ! Et j'ai été très flattée ! On vient de me faire un lavement épuisant. J'espère que c'est bien le dernier qu'on m'administrera ici ! Je crois qu'on va finalement me lever cet après-midi, mes règles ne se décident pas à venir. Ce matin 37° et 80 pulsations. J'ai pas mal dormi. C'est bien la première fois ! Je passe mon temps à présent à lire le « Grand Meaulnes » ce qui est une lecture tout à fait appropriée à mes capacités intellectuelles de l'heure. On croirait un conte.

Ce matin, Fey a décidé qu'on laisserait ma plaie ½ heure à l'air. Cela a consisté à me mettre sur le côté, m'enlever tout mon pansement, mettre une compresse de gaze sur la plaie et rabattre les couvertures. J'ai donc gardé une immobilité complète dans cette position inconfortable, tout en lisant pour passer le temps.

Ce matin, il neige et il fait moins froid, du moins à ce qu'on m'a dit. De mon lit, c'est difficile à juger ! Reçu hier soir la visite de Marie-Geneviève. Nous avons un peu bavardé, et j'ai remarqué avec satisfaction que cela ne me fatiguait plus. Je vais pouvoir recommencer à recevoir des visites en personne, et non par le truchement de mon « cerbère » comme tu dis si aimablement !

Hier soir 37°5. Tu vois que c'est en baisse. Marquesi n'est pas encore revenu. Peut-être passera-t-il aujourd'hui ou demain. Je mange du poulet aujourd'hui jeudi comme il se doit.

Si je dois quitter la clinique la semaine prochaine, et vu le temps actuel, et mon état de santé florissant (il paraît que j'engraisse à vue d'œil) il n'est en effet guère nécessaire que tu viennes à Paris samedi ; d'autant plus que Titi rentrant alors sans doute à Montluçon te donnera de mes nouvelles toutes fraîches. Et je ne vais plus tarder à te revoir pour de bon.

Je t'embrasse affectueusement

Ta fille Simone

Lettre de Titi à Paul

Le 15 février 1940

Cher Monsieur,

Je vous remercie de votre lettre. Puisque ma présence ici n'est plus nécessaire je pense rentrer à Montluçon samedi (après-demain) par le train qui arrive à 12h30 et part d'ici à 7h du matin, je crois. Si vous êtes d'accord, vous pourriez me donner un coup de téléphone demain vendredi, vers midi, et je vous donnerais des nouvelles de la soirée et de la nuit. Je vais en effet mettre cette lettre en allant déjeuner pour qu'elle soit levée à 13h20 à fin que vous l'ayez sûrement demain matin. D'habitude je les mets toujours avant 17h et je pensais qu'elles prenaient le train de nuit ; cela me permettrait de donner la température de 4h1/2.

Simone a bien dormi et elle reprend un peu de mine. Hier soir elle a mangé : bouillon de légumes, côte de veau et salade braisée, pruneaux, de bon appétit. On doit la lever un peu après midi, le temps de refaire son lit ; elle a toujours un peu mal aux reins, mais ce n'est pas dit que ses règles viendront ce mois-ci.

Denis pense venir la voir au début de la semaine prochaine et tante Claire dès qu'elle ira mieux.

À midi : poulet et pommes à l'anglaise et une pomme pour remplacer la tartelette ; ce soir on lui fait des nouilles à la place de la chicorée à la crème.

Il fait un peu moins froid ce matin, mais hier soir j'ai cru que je ne m'endormirai pas tant j'avais froid et j'ai mis mon manteau sur le lit. Oui, vous avez laissé une chemise à l'hôtel et je vous la rapporterai. Donc à samedi si vous me le confirmez demain midi ou demain soir.

Veillez croire cher Monsieur, à mes meilleurs sentiments.

S. Quétard

1940-1945

Lettre de Simone à son père

Clinique de l'Alma

Paris, 16 févr.1940

Mon cher Papa,

Ce matin j'avais 36°8, ce qui est à température normale d'habitude. Fey m'a conseillé de faire quelques exercices d'assouplissement pour raffermir les muscles de mes mollets. On m'a donc levé ce matin. Une fois assise sur la chaise longue, je me suis relevée seule plusieurs fois, et, les mains appuyées sur le dossier d'une chaise, j'ai consciencieusement plié mes genoux à plusieurs reprises. Et j'ai regagné mon lit entièrement seule, tout en poussant une chaise devant moi par prudence. J'ai pu grimper sans aide dans mon lit et je n'en étais pas peu fière ! Nous allons recommencer cet après-midi. Tante Claire va venir me rendre une petite visite. Titi a dû te donner à midi au téléphone d'amples détails sur ma vie quotidienne. Hier soir, j'avais mal aux reins. Mais ce matin c'était fini. J'ai fort bien déjeuné d'une sole avec... des pommes à l'anglaise et des pêches cuites. Je n'ai pas eu la force d'ingurgiter les pruneaux qui remplaçaient le fromage que je ne digère pas bien !

Il fait un peu de soleil. Hier, de mon divan j'avais contemplé un bout de ciel gris, la tour Eiffel et la rue où des gens marchaient et même couraient... ça me faisait une drôle d'impression. Enfin, je pense faire le tour de mon lit demain. Il n'y a que la plaie qui n'est pas encore fermée. Fey avait dit mercredi, mais je crois qu'il ne faut pas compter avant vendredi ou samedi. (Je parle de mon départ d'ici).

Il est 3h, j'espère qu'on va venir m'habiller pour me lever. Ça consiste à mettre un pantalon de pyjama, des tricot, bas, babouches, manteau... de quoi crever de chaleur ! Titi m'a apporté un mimosa tout à l'heure. Elle va pouvoir te donner de mes nouvelles de vive voix demain.

Je t'embrasse affectueusement

Ta fille Simone

Lettre de Marcel à Simone

Le 17 février 1940

Ma chère Simone,

Je profite du voyage à Paris d'un de mes camarades pour lui confier cette lettre. Je pense que ta convalescence se poursuit au mieux. J'ai rejoint mon château de Saint Georges à Champigneul-Champagne sans encombre. J'ai pris avant-hier le train de 7h50 pour Épernay, il y avait beaucoup de monde à la gare. À Épernay j'ai rencontré un ancien camarade de Central : Vibert. Nous avons bavardé et j'ai pris la voiture qui m'attendait. Ici on m'a reçu à bras ouverts. J'ai repris le petit train-train. La neige tombe en gros flocons : une couche épaisse couvre la route et les champs, on va avoir du mal à circuler en auto, si cela continue. Quelles belles photos vais-je pouvoir tirer.

Claude a dû te rendre visite ou le fera d'ici peu et j'attends qu'elle me donne de tes nouvelles. J'ai reçu sa première lettre ce matin ainsi qu'un mot de papa.

Je t'embrasse affectueusement, bon courage !

Ton vieux frère Marcel

1940-1945

Lettre de Marcel à son père

Le 17 février 1940

Mon cher Papa,

J'ai bien regretté de te manquer l'autre jour, je suis arrivé cinq minutes à peine après ton départ : nous avons compris que tu ne quittais pas la clinique avant midi et que tu t'y trouverais vers onze heures. Comme je savais que tu allais le matin à l'enterrement de l'oncle Paul Albert Martin, cela me paraissait normal.

Tu me demandes un acte de naissance sur papier timbré, je n'en possède pas ici. Quant à mes dossiers de Valenciennes, ils ont été mis en caisse et expédiés à Paris ; il y a une vingtaine de caisses sans indication, je ne sais trop laquelle il faudrait faire ouvrir par Claude. Il vaudrait mieux que tu demandes directement à mon nom au ministère des Affaires étrangères un nouvel acte de naissance. Pour gagner du temps, je confie ma lettre à un camarade qui la mettra à la boîte à Paris. Mon retour à Champigneul-Champagne s'est effectué sans peine. J'ai retrouvé ma chambre au Château Saint Georges. Je crois que nous avons dans la semaine du 26 février au 3 mars des écoles à feu au camp de Mourmelon. Nous tirerons dans le courant de Suippe. À part cela rien de nouveau à signaler, on mène une vie calme et l'on remet en parfait état nos véhicules. Le travail ne manque pas. La neige nous a surpris ce matin, une couche épaisse couvre le sol, les chasse-neige circulent.

Je t'embrasse affectueusement.

Ton fils Marcel

Lettre de Paul à Simone

Montluçon 17 février 1940

Ma chère Simone,

Merci de ta lettre que m'a apportée Titi. Je vois que tu continues à te remettre. Tu verras que tu forces reviendront rapidement, si tu peux te lever tous les jours. Tu pourras alors aller inspecter la clinique : office, salon du deuxième et du rez-de-chaussée, etc. pour développer tes muscles. Mais fais tous ces exercices avec modération, pour ne pas avoir des courbatures. Entre-temps, mange et dors.

Je note que je pourrai aller te chercher d'ici la fin de la semaine, si le temps le permet, et si tu te sens en état de voyager. Nous pourrions par exemple quitter Paris samedi matin et nous acheminer tout doucement vers Montluçon. Mais nous aurons le temps d'en reparler. Je puis être à Paris le jour que tu me fixeras, un dimanche ou un jour de la semaine.

Titi m'a donné de bonnes nouvelles de toi. Il paraît que tes joues gonflent à vue d'œil, elles prennent l'aspect de beignets bien dodus.

J'ai trouvé Titi à la gare à l'heure exacte. Son train n'ayant pas de retard. Elle avait trouvé le moyen d'emprunter la voiture d'un officier, la musette d'un officier, et les bras d'un civil. Elle sait évidemment voyager.

J'ai eu la visite aujourd'hui du successeur de M. Ménard, M. Bonnet. Il voulait évidemment continuer les traditions... Il m'a parlé de sa fille vivant avec lui et qui a 29 ans, je crois, et qui se trouve assez dépaysée d'autant plus qu'elle n'a plus son piano en réparation pour plusieurs semaines par suite d'accident en cours de déménagement. Elle voudrait bien faire ta connaissance. Je lui ai répondu que tu aurais certainement déjà pris contact avec elle, si tu n'avais été fortement grippée, mais que dès que tu serais revenue de Paris, et te sentirais suffisamment reposée, tu lui ferais signe.

Je crois que ces Bonnet sont des gens simples ; tu pourras à l'occasion de rendre compte si vraiment cette jeune fille est musicienne. Ce Bonnet a un fils de 25 ans mobilisés, et deux filles mariées l'une à Saint-Etienne, l'autre à Angers.

Je t'embrasse affectueusement.

Ton père, P. Wallon

1940-1945

Lettre de Simone à son père

Clinique de l'Alma

Paris, 17 févr.1940

Mon cher Papa,

Titi doit pour l'instant (il est 9h) rouler allègrement vers Montluçon. J'ai déjeuné ; on m'a fait une toilette et je vais me lever d'ici une ½ heure probablement. Il neige ici, et j'entends racler la boue dans les rues qu'on déblaie. J'ai passé une excellente nuit : 8 heures de suite de sommeil, cela ne m'était pas arrivé depuis 4 semaines ! Ce matin, 36°9 et 76 pulsations. Marquesi venu hier soir était encore plus épanoui que d'habitude... si c'est possible. Il a déclaré, à mes doléances au sujet des lavements épuisants, que c'était un remède barbare dont il ne voulait plus entendre parler pour moi, et m'a indiqué des pilules, du « Mucinum ». J'en ai pris deux hier avant le divan, et maintenant j'attends philosophiquement l'effet produit. Oui, la vie d'un malade est bien terre-à-terre !

Hier, donc, tante Claire est venue. Elle m'a trouvé dignement assise sur le divan et a assisté à mon retour au bercail, un peu inquiète de me voir tituber et fort étonnée de me voir arriver malgré tout à bon port !

Tiens, le soleil se lève ! Cet après-midi, je recevrai la visite de Denis. Marie-Geneviève qui était venue hier soir reviendra demain après-midi. Sa mère passera peut-être cet après-midi un petit instant. Tu vois que je ne suis pas à plaindre.

Maintenant que je me suis levée plusieurs fois, j'ai toujours envie lorsqu'il me manque quelque chose de sauter du lit pour aller le chercher ! Je crois malgré tout que ce serait un peu prématuré.

Fey a trouvé tout à l'heure ma plaie assez rapprochée déjà. Ensuite on l'a laissé à l'air ¾ d'h. ; et puis je suis allée dignement de mon lit à la chaise longue. De là je suis repartie, ai contourné mon lit pour aller chercher mon papier à lettres sur ma table de nuit et suis revenue en me raccrochant au lit au passage ! Ouf ! La rue est toute blanche de neige. Mais il ne fait pas froid. Je viens de recevoir, en même temps qu'une lettre de Simone, une autre de Odette Demangeon, très gentille. Encore une réponse de plus en perspective !

Je finirai ma lettre cet après-midi. Après déjeuner, mes pilules laxatives ont enfin fait de l'effet. J'attends la visite de Denis. Dehors, cela dégèle.

Ce soir j'ai 37°3. Tante Emma P. est là.

Je t'embrasse affectueusement ainsi que Titi.

Ta fille Simone

1940-1945

Lettre de Titi à Simone

Montluçon le 17 février 1940

Ma chère Simone,

Je pense que tu as passé une bonne nuit et que tu t'es levée ce matin pour reprendre tes petits exercices d'assouplissement. Tu auras pu admirer la couche de neige qu'il y avait ce matin. Je suis sortie de l'hôtel à 6h10 et ai eu la surprise de trouver un épais tapis de neige dans lequel j'ai enfoncé plus haut que les chevilles ; on ne distinguait pas le trottoir de la rue. Je pensais trouver un taxi à la station, mais rien et pas une voiture en vue. Je me suis mis à la place de l'agent de police et est inspecté de tous les côtés, bien inquiète pour mon train. Enfin, au bout de 20 minutes d'attente j'aperçus une voiture qui venait de l'avenue Bosquet, j'agitais les bras. Hélas ! Ce n'était pas un taxi, mais un lieutenant dans sa petite voiture ; je m'excusais, il me proposera ses services, et comme il ne pouvait me mener à Austerlitz (il venait d'Arpajon et avait été retardé par la neige) il me proposa de me déposer derrière la Gare Montparnasse où il y aurait peut-être un taxi en station. On partit donc doucement et guettant une voiture en cours de route, mais sans succès. Par bonheur il y avait un taxi à la gare et je le remerciai chaleureusement de son amabilité. Le taxi mit ensuite ½ h à gagner Austerlitz et j'ai eu juste le temps de prendre mon billet et de monter dans le train qui était complet. J'avais pensé déjeuner au buffet, mais outre que je n'en avais pas le temps, il n'était pas ouvert. Je pensais acheter un sandwich aux Aubrais, mais il n'y avait pas de buffet sur le quai et on ne fit qu'un arrêt de 3 minutes pour rattraper un peu notre retard. De Paris à Étampes on a roulé très lentement à cause de la neige, un peu plus vite ensuite, mais nous avons 25 minutes de retard en arrivant aux Aubrais. Là, beaucoup moins de neige. À Vierzon une neige fondue dégoûtante. À Bourges pas de neige... et à Montluçon un soleil printanier... qui tourne à la pluie pour l'instant.

Mais revenons à mon voyage. N'ayant pas mangé j'avais mal à la tête et mal au cœur et sentais que ma tête tournait ; après les Aubrais cela n'allait pas du tout. Les voyageurs du compartiment commençaient à s'inquiéter et je leur dis tout crûment que j'avais faim. Alors un brave caporal fourrier se précipita sur sa musette, sortit du pain, ouvrit une boîte de jambon et me fit un sandwich bien épais et copieux sur lequel je me jetais avec voracité, à l'émerveillement général. Puis il me proposa de boire « à la rigolade », à sa bouteille de limonade, à laquelle il s'est excusé humblement d'avoir bu ce matin, mais je n'avais pas soif et me sentais bien restaurée, ce dont je le remerciais chaleureusement. Le reste du voyage fut calme et sans histoire et je trouvais un autre brave type pour me porter ma valise jusqu'à la sortie où ton papa m'attendait. J'ai fait tes amitiés à Rachel et Pauline qui en ont été très touchées et t'envoient leurs bons souhaits de convalescence.

Il y a des pots de primevères un peu partout.

Au revoir, ma petite Simone, je t'embrasse bien affectueusement.

Titi

1940-1945

Lettre de Paul et Titi à Simone

Montluçon 18 février 1940

Ma chère Simone,

Nous avons eu ces dernières 48 heures un temps de tempête : vent et pluies diluviennes. Aujourd'hui, il ne pleut pas, mais le temps s'est rafraîchi quelque peu. Hier et avant-hier par contre j'avais repris mon pardessus d'été.

La journée de dimanche se passera très calme ici. J'espère que tu auras quelques visites qui te distrairont cet après-midi. Tu vas pouvoir bientôt commencer à préparer ton départ. Si tu as trop de choses pour tes valises, tu pourras disposer de la mienne qui sera presque vide. J'apporterai en outre des coussins et des couvertures pour que le voyage ne soit pas trop fatigant.

D'ailleurs nous pourrons faire la route en « père peinard ».
Je t'embrasse affectueusement.

Ton père, P. Wallon

Montluçon 18 février 1940

Ma chère Simone,

Je pense que tu continues à reprendre des forces pour pouvoir supporter le voyage à la fin de la semaine. Pour ma part j'ai bien dormi cette nuit et ne me suis réveillé qu'à 8h1/4, toute surprise de me retrouver à Montluçon !

Rachel est partie ce matin à 6h chez elle, car son plus jeune frère est en permission ; son autre frère, le forgeron père de deux enfants, est venu la voir hier et est reparti avec elle aujourd'hui, car il avait une permission de 48h. Elle était donc contente à l'idée de passer quelques jours chez elle. Elle rentrera jeudi, juste pour faire un bon déjeuner à l'oncle Riri s'il vient ce jour-là.

Quant à Pauline, son frère est toujours à l'hôpital de Guéret et doit venir bientôt en convalescence. Elle repartira donc à son tour à ce moment-là. Il paraît que, depuis le froid, le jardinier a de nouveau cessé de venir. Il n'y a pas grand-chose dans le jardin ; les endives ne sortent pas et les pissenlits n'ont pas blanchi (tu ne t'en plaindras pas !)

Rien d'autre à te raconter. Je vais me plonger dans les journaux de la semaine.
Bonne santé, ma chère Simone, et bien affectueux baisers.

Titi

1940-1945

Lettre de Simone à son père

Clinique de l'Alma

Paris, 18-II-1940

Mon cher Papa,

Ouf ! Je me suis levée. Ce matin 37° et 68 pulsations. Bonne nuit ; bon petit-déjeuner. Reçu une lettre de Marcel ce matin. Il a beaucoup de neige à Champigneul.

Hier soir, j'ai donc eu la visite de tante Emma qui m'a apporté un pot de cyclamens absolument ravissants. Malheureusement sa visite fut gâchée par l'arrivée inopinée de... Jean T.M. Celui-ci ne démarrait pas et tante Emma est repartie. Il me posa poliment un tas de questions, l'air attentif et vieux... je l'aurais envoyé au diable ! Enfin en partant, il me chargea de bien des choses pour toi.

À part ça, rien de neuf. Je vais et viens vaillamment, dans ma chambre. Dehors, il y a encore de la neige dans les rues. Les pilules de Marquesi font de l'effet, et je ne regrette en rien ces lavements d'antan.

Mari-Geneviève va venir cet après-midi avec ses cahiers de cours. Denis n'est pas venu hier ; peut-être le verrai-je demain.

Mlle Vieillard avait l'air de dire que les lettres ne partaient pas le dimanche. C'est bien ennuyeux, car alors, tu ne recevras celle-ci que mardi.

Demande à Titi, s'il te plaît, si mon bandage est dans ma valise avec mon autre ceinture. Parce que je ne crois pas que je puisse mettre cette dernière tant que la plaie ne sera pas fermée. Tandis que l'autre, débarrassée de son éponge, pourrait peut-être faire l'affaire, montant moins haut. Il faudra que je demande à Fey.

Plus que 6 jours environ à rester ici : dommage que je ne puisse encore faire des culbutes !

Je t'embrasse affectueusement.

Bons baisers à titi ! Ses mimosas commencent à se faner. J'espère qu'elle n'avait pas trop de monde dans le train pour son retour.

Ta fille Simone

Pas de lettre de toi, ni hier ni aujourd'hui.

1940-1945

Lettre de Simone à son père

Clinique de l'Alma

Paris, 19 févr.1940

Mon cher Papa,

Hier j'ai eu la longue visite de Marie-Geneviève venue travailler avec ses cours. Ce qui ne nous a pas empêchés de bavarder malgré tout un peu ! Ce soir, j'avais 37° : ce matin 36°9 et 70 pulsations. Fey a déclaré qu'il n'était plus besoin de prendre ma température à présent. Et on marquera sur ma feuille : « lever » ! Et, lui racontant mes exploits je parlais : « Lorsque j'ai beaucoup marché... » – « Allons ne vous vantez pas trop ! » Me répondit-il en riant. Et j'avoue que cela m'a fait rire aussi ; car évidemment, j'ai beau aller et venir dans ma chambre, c'est encore très modeste !

On m'a levé à 10h. J'ai reçu vers la demie la visite de Claude, tout étonnée de me voir tanguer : « deçà, delà, pareille à une feuille morte », à travers ma chambre ! Elle reviendra demain me faire ses adieux repartant après demain pour Fontainebleau. Elle pense pouvoir aller un de ces jours à Trith, faire une courte visite à leur maison pour en rapporter différentes choses. Et imagine-toi qu'elle m'a dit que Marie-Thérèse Guy lui avait téléphoné la semaine dernière pour lui demander lorsqu'elle pourrait aller me voir ! Toi qui me désespérais de n'avoir aucune nouvelle d'elle depuis le mois de juillet dernier ! Claude va lui retéléphoner pour lui dire de venir avant la fin de la semaine, si elle veut me voir encore ici. J'ignore comment Marie-Thérèse a su que j'étais en clinique, puisque la lettre que je lui ai écrite n'est partie qu'avant-hier !

Enfin, je me réjouis à l'idée de la revoir. Pendant la visite de Claude, j'ai reçu ta lettre du 18. Cela faisait deux jours que je n'avais rien. Mais peut-être, celle de la veille (s'il y en avait une !) s'est-elle égarée.

Ici aussi, il refait très doux. Toute la neige fond. Peut-être le printemps approche-t-il déjà ! Je ne crois pas avoir trop de choses pour mes valises ; n'ayant, en plus de ce que j'ai apporté, guère que mes lettres !

Oui Frey conseille de rouler à allure modérée. Quant à un « rond » de caoutchouc, il conseillait de ne le gonfler que très peu, ceci à quoi (quel croassement) j'ai répondu que je le savais pour avoir eu à m'en servir souvent !

Quand arrives-tu à Paris, finalement ? Claude a été hier prendre le café chez les Émile. Elle les a trouvés tous 4 en bonne santé !

Je t'embrasse affectueusement.

Ta fille Simone

Lettre de Simone à Titi

Clinique de l'Alma

Paris, 19 févr. 1940

Ma chère Titi,

Je suis contente de savoir que tu as bien dormi à ta première nuit passée à Montluçon (ton Luçon, comme dirait Simone). Moi aussi, cette nuit j'ai très bien dormi. Et j'ai maudit à 8h la servante qui m'apportait mon petit déjeuner, car elle m'a réveillée. Melle Vieillard m'a dit d'un air dégagé hier soir que je n'étais plus intéressante. Et d'ailleurs j'ai dû sonner à 5h1/2 pour qu'on daigne venir prendre ma température. Et Fey lui-même a ordonné qu'on ne me passe plus le thermomètre. Comme je lui faisais remarquer ce matin que, lorsque je me baissais, j'avais l'impression curieuse que mes 2 reins dégringolaient dans les fesses, il m'a dit que cela ne devait pas m'inquiéter, que cela n'avait rien d'étonnant. Mon cyclamen prospère grâce à mes soins. Je l'arrose tous les jours, mes visites me le mettent l'après-midi entre les deux fenêtres aux frais ; enfin, il fait ma joie et mon orgueil. Claude est allée voir oncle Émile pour ces petits boutons hier. Ce n'est rien et a presque disparu. Oncle Émile lui a indiqué une crème malgré tout. Cela lui était venu dans le cou au sortir du bain. Il paraît que Marcel est au tableau d'avancement pour passer Lieutenant... « et dans un fort bon rang » a-t-il dit !

Les pompiers ont exterminé ce matin les restes de neige qui fondaient avec leurs lances (ça fait tout à fait moyen âge !)

J'attends la visite de Denis avec impatience, puisqu'il me rapportera de quoi lire. En attendant, j'ai entrouvert la revue universelle : c'est encore un peu fort pour mon petit cerveau fatigué !

Étant plus ingambe aujourd'hui, et avec l'aide de Claude, j'ai fourragé dans mes affaires : mes 2 ceintures y sont. Je vais demander demain à Fey si mon bandage, dépouillé de son éponge, ferait l'affaire ou s'il me faudra un simple porte-jarretelles. Si du moins il continue à venir me voir ! Mais je suis bien sûr qu'il n'y manquera pas, quoi qu'il ne passe plus le soir (que me dirait-il grands Dieux d'ailleurs !)

Je t'embrasse affectueusement. Simone.

P.S. J'ai déjeuné à midi d'un morceau de filet d'une tendresse remarquable accompagnée d'une part de purée au four, « des fruits rafraîchis » et de mandarine. Le « Mucinum » continue à me faire l'effet désiré. L'entrée et la sortie se passent donc normalement. Ce qui vexé beaucoup Noumy-grincheux qui ne peut plus placer ses lavements. Demain soir, j'ai 1 truite, et à midi du porc.

S.W.

1940-1945

Lettre de Simone à Titi

Clinique de l'Alma

Paris, 19-II-1940

Ma chère Titi,

Ton voyage était hilarant. Je lis ta lettre arrivée au courrier du soir ainsi que celle de papa (celle du 17 !) et me tords toute seule. J'ai tenu à te le dire avant de continuer à manger (aussi voracement que toi ton sandwich), mes épinards au jambon !

20 février. Ma toilette est faite et j'attends Fey avec impatience, ayant différentes questions à lui poser. La nuit fut bonne. J'ignore ma température !...

Fey est venu. Lorsque je lui ai demandé quand exactement je pourrais partir, il m'a répondu : « Quand vous voudrez maintenant, mais attendez encore 2 ou 3 jours, cela vaut mieux, le voyage sera très fatiguant malgré tout. » – « Vendredi ? » – « Oh, certainement, alors. » J'ai donc décousu et la peau et la pelote de ma vieille ceinture. Je l'essaierai cet après-midi, car je suis déjà levée, ce matin. Je vais avoir ainsi une éponge pour me laver. Ce n'est pas à dédaigner.

Tante Emma va peut-être passer ce matin. Il fait gris et très doux ce matin. Il a dû pleuvoir dans la nuit. Suzanne m'a dit que Nicole avait été très malade il y a 15 jours avec sa bronchite. Enfin, elle a Aimé encore auprès d'elle.

Je vois le facteur arriver sur le trottoir. Y aura-t-il du courrier pour moi ?

Il y en avait : votre carte du 19. Ce n'est pas des coussins qu'il me faudrait dans l'auto, mais bien des oreillers ! Mais je vois que tu t'y prends à l'avance !

Hier je suis restée debout 1h3/4 le matin et 1h1/2 le soir. Et j'ai goûté, assise sur une chaise, devant ma table ! Ça faisait très noble.

Ce matin, j'ai redemandé 2 tranches de pain grillé : on ne m'en avait donné que 3 ! Cela ne me suffit plus, maintenant que j'arpente ma chambre.

Je t'embrasse affectueusement. Simone.

1940-1945

Lettre de Titi et Paul à Simone

Montluçon le 19 février 1940

Ma chère Simone,

Je vois par ta lettre que tu continues à faire des progrès et je pense qu'aujourd'hui tu peux faire le tour de ta chambre sans te tenir au lit ou à la table. Il faut vite reprendre des forces pour supporter le voyage de retour sans trop de fatigue. Tu ne dis pas ce que tu as mangé, et si tu as eu bon appétit.

Ici pas grand-chose de neuf : il pleut et le temps s'est bien radouci. Hier il a plu sans arrêt et il y avait beaucoup de vent. Ce matin j'ai eu toutes les peines du monde à me débarrasser d'une marchande de dentelles que Mr Martin a laissé entrer. Sans doute a-t-elle trouvé une bonne raison pour forcer la consigne. Ensuite j'ai cherché quelques coussins et 1 couvre-pied pour faciliter la position allongée dans l'auto et j'ai préparé aussi ton bonichon de ski, l'écharpe et des gants de laine faits par Simone, les grosses chaussettes de ski... et un soutien-gorge, car je vois qu'il y en a 2 ici de ceux que je t'avais arrangés.

Je n'irai pas te rechercher pour te laisser plus de place, mais j'attendrais ton retour avec grande impatience.

Au revoir, ma chère Simone, je t'embrasse bien affectueusement. Rappelle-moi au bon souvenir de tes visites.

Titi

Montluçon 19 février 1940

Ma chère Simone,

Nous n'avons eu qu'aujourd'hui ta lettre de samedi. Ceci est dû au dimanche. Je me réjouis de voir que tu prends des forces. Mais inutile de vouloir aller trop vite. J'ai écrit à Pététin pour lui donner de tes nouvelles. Je lui dis que tu n'étais pas encore en état d'écrire, que tu allais te lever et pensais quitter la clinique dans une dizaine de jours, ceci afin qu'il ne s'étonne pas que tu n'écrives pas toi-même.

Titi m'a dit tout à l'heure qu'elle avait passé toute sa matinée à chercher ton album du 2e voyage en Tunisie, et qu'elle a qu'elle ne comprenait pas qu'il ait ainsi disparu. Je lui réponds qu'elle aurait pu me questionner auparavant et qu'il se trouvait dans ma valise, où je l'avais mis, pour ne pas l'oublier en rentrant de mon dernier voyage. Évidemment comme je vais te chercher cette fois-ci, je l'enlèverai avant de partir. Cette explication a paru la rassurer.

Je reçois ta lettre du 18. Il y a donc levée de la boîte le dimanche. Je ferai ta commission à Titi.

Tu pourras demander à Melle Vieillard s'il n'a pas lieu de te procurer une deuxième bande Velpeau large, comme celle que tu as, ainsi que des compresses de gaz pour pansement, auquel cas, le plus simple serait de les prendre à la clinique avant ton départ.

Je t'embrasse affectueusement ton père P. Wallon

1940-1945

Lettre de Simone à son père

Clinique de l'Alma

Paris, 20 févr. 1940

Mon cher Papa,

Je n'ai reçu ta lettre du 17 qu'hier soir. C'est ennuyeux évidemment qu'elle ait eu ce retard, car tu me demandais quand il te faudrait venir. Fey vient de passer et m'a dit que je pourrais partir au plus tard vendredi. Il a compté les jours, a levé les bras au ciel et a déclaré : « Vendredi, mais certainement ! » Mais je ne sais si tu pourrais combiner encore ton voyage lorsque tu recevras ma lettre ? Je vais m'habiller aujourd'hui. Ma jupe fera de vastes remous autour de moi, j'imagine ! Fey m'a dit d'essayer ma ceinture-bandage débarrassée de sa pelote, pour voir si elle ne me gênait pas. Si elle me gênait, il faudrait se rejeter sur le simple porte-jarretelles (qu'il serait toujours temps de se procurer à Paris.)

On m'a conseillé d'aller au salon cet après-midi, cela ne me sourit qu'à moitié... où est le grand jardin de la rue Antoine Chantin ? Il est vrai qu'à cette époque-ci, ce serait frisquet. Hier après-midi, j'ai reçu les visites de Susanne et, presque en même temps, de Denis. On a parlé de tout, et en particulier de chirurgie, et tous deux m'ont vivement conseillé de lire les mémoires du Baron Percy (que tu as la maison) qui parle des temps épiques où, opérant sans endormir, on devait travailler à toute vitesse et avec le moins de déchirements possible ! Suzanne avait apporté des violettes. Au soir, Marie Geneviève est venue une ½ heure avant de rentrer chez elle.

La mère Noumy-Grinchon était fort hargneuse, transportant sa bêtise devant elle avec majesté, elle me met les nerfs en pelote. Et il n'y eut d'autres moyens de la rendre de nouveau aimable que de l'envoyer promener brusquement !

Mes cyclamens prospèrent. Quant aux violettes, elles embaument et font désirer encore plus le printemps.

Aujourd'hui tante Claire doit venir ainsi que Claude. Peut-être verrai-je Marie Thérèse enfin arrivée, elle aussi.

11h - Je reçois ta lettre du 19. Je vais demander à Melle Vieillard la bande Velpeau et les gazes. Je finirai ma lettre cet après-midi pour pouvoir te rendre réponse et pour cela et pour ma ceinture. Je me suis levé 1h1/2 ce matin. Je me suis déjà recouchée (à midi moins 20), car j'avais l'impression que mon Mucinum allait faire de l'effet ! Et j'attends mon déjeuner. Il y a du porc à midi avec je ne sais plus trop quoi et des mandarines (comme je ne prends plus de fromage, j'ai toujours droit à présent à un dessert + des mandarines !)

Denis, hier, ne m'a pas apporté de livres. Mais M.G. va le faire ce soir, car je ne peux passer mes journées à écrire !

J'ai été très fière hier ; lorsque je me suis levée à 3h, Suzanne et Denis se sont éclipsés pour me laisser me vêtir succinctement sous mon pyjama. Et puis, comme ils ne revenaient pas, je suis allé les chercher au salon. À me promener ainsi sur le palier en manteau et pyjama je me suis sentie encore plus gâteuse que jamais. Vite que je puisse m'habiller comme le commun des mortels !

J'ai une faim de loup. Il est midi 5. Les plateaux sont en retard. Allons, allons, allons !

Melle Vieillard s'occupera de la bande Velpeau. Quant aux gazes, elle n'en vend pas et m'a déclaré qu'on trouverait ça aussi bien chez Bouilly (ici, ils ont qu'en gros paquets, grosses boîtes et ne pourrait les détailler.)

J'ai essayé ma ceinture es-bandage : et bien, elle va parfaitement. Voilà donc une complication d'éviter.

Il est 2h, j'attends mes visites.

Mme Récamier t'embrasse bien affectueusement.

Ta fille Simone

1940-1945

Lettre de Titi et Paul à Simone

Montluçon le 20 février 1940

Ma chère Simone,

Hier soir nous avons bien reçu ta lettre de dimanche. Je pense que maintenant tu as reçu les nôtres de samedi, dimanche et lundi.

Ta ceinture (avec l'éponge) se trouve dans ton placard ou dans la grande valise, mais je crois l'avoir vue dans le placard. Tu feras attention de ne rien oublier en partant et de vérifier si ton linge est bien revenu du blanchissage.

Hier à 4h, brusque coup de sonnette. J'entends une conversation rapide et crois reconnaître la voix de Melle Bozon ; je me précipite mais elle était déjà partie, n'ayant pas voulu entrer, car elle avait un cours à 4h et était en retard. Elle voulait seulement savoir si tu allais mieux, quand tu rentrais et si elle avait le temps de t'écrire à Paris avant ton départ. Elle est passée comme un éclair et je regrette qu'elle n'ait pas eu 5 minutes.

Le temps est toujours très doux et pluvieux. Le jardinier est de nouveau absent. Martin s'inquiète de plus en plus de ce qu'il faudrait faire. Pour l'occuper, je l'enverrai au marché demain matin.

Je pense que tu as reçu quelques visites. Fais bien attention à ton pot de cyclamen, c'est très délicat. Je vois d'ici ta tête en recevant la visite de ton cousin Jean ! Redonne-nous le secteur postal de Marcel.

Au revoir ma chère Simone. Bien affectueux baisers.

Titi

Montluçon 20 février 1940

Ma chère Simone,

Si tu as l'occasion de voir Marie-Geneviève avant ton départ tu pourrais peut-être lui demander ce que doit gagner une infirmière dans une maison de santé, ainsi qu'une aide-infirmière. Ceci pourrait m'aider pour savoir ce que je dois leur donner lorsque tu quitteras la clinique. J'arriverai probablement vendredi assez tard dans l'après-midi, car en arrivant à Paris j'irai d'abord à Saint-Gobain et j'y serai peut-être retenu. Mais de toute façon je serai à la clinique avant le dîner. Nous pourrions alors faire tes valises. Nous partirions le lendemain dans la matinée à l'heure que tu préféreras. Nous aurons tout notre temps et déjeunerons tranquillement en cours de route, probablement à Orléans.

Je reçois ta lettre du 19. Te voilà donc tout à fait guérie, et l'on doit presque désirer à la clinique de te voir partir bientôt. Il vaut tout de même mieux, étant donné le long trajet Paris-Montluçon, que tu reprennes encore les forces avant ton départ, que l'on peut fixer maintenant définitivement à samedi matin.

Je t'embrasse affectueusement ton père P. Wallon

1940-1945

Lettre de X à Simone

Les Montais 20 février 1940

Ma chère Simone,

Nous avons été heureuses des bonnes nouvelles qu'on nous a données de vous à la glacerie et de savoir que vous allez rentrer à Montluçon. Monsieur Wallon a été très aimable de nous donner de vos nouvelles les premiers jours et nous l'en remercions vivement. Je profite de ce que je suis à la chambre avec une fin de grippe pour vous donner de nos nouvelles ; autrement vous savez que je suis très prise, c'est pourquoi j'ai laissé à Miche le soin de vous dire que nous pensions à vous.

J'espère que vous ne vous ennuyez pas et que vous avez beaucoup de visites de votre famille parisienne. Cette pénible opération aura eu son bon côté puisqu'elle vous permet de revoir votre famille, mais un autre moyen eu tout de même été préférable.

Miche est très prise par son examen de Croix-Rouge qui approche à grands pas et par ses cours ménagers. Elle fait en ce moment un petit manteau d'enfant qui lui donne bien du mal.

Elle vous prie de l'excuser auprès de Mademoiselle Quétard envers qui elle a été très impolie hier en refusant d'entrer la voir. Elle était très pressée ayant peur d'arriver en retard à son cours de Croix-Rouge et comme les nouvelles que lui avait données la femme de chambre étaient bonnes elle a préféré ne pas entrer.

Avez-vous des nouvelles des Guy ? J'ai écrit à Germaine pour la nouvelle année et n'ai pas de réponse ; j'espère qu'elle n'est pas malade.

Quand vous serez de retour à Montluçon, Miche ira vous voir. Elle voulait vous écrire ces jours-ci, mais elle n'a vraiment pas eu le temps.

Bon courage, ma chère Simone, et croyez à notre bonne amitié.

Signé illisible

Lettre de Simone à son père

Clinique de l'Alma

Paris, 21 févr.1940

Mon cher Papa,

Reçu ce matin ta lettre du 20 où tu m'annonces ton arrivée pour vendredi et mon départ pour samedi. J'espérais un peu que tu pourrais avancer d'un jour (et il est vrai que tu n'as pas reçu ma lettre du 20)... mais cela me permettra de voir encore un peu la famille ! Et puis au moins, je serais tout à fait ingambe ! Hier, j'ai reconduit noblement mes visites jusqu'à l'ascenseur, me suis promenée dans le salon avec Claude, enfin cela marchait tout à fait bien. Claude est venu m'annonçant l'arrivée de Marie-Thérèse... mais celle-ci n'a pas fait son apparition. Sera-ce pour aujourd'hui ? Je l'espère. Puis vint tante Claire, tante Emma, toutes 2 chargées de livres : « La mère » de Paule Berck (prêté par tante E.) Et « Les princesses de Clèves » et « Dominique » d'E. Fromentin (données par tante Cl.).

J'ai donc de quoi lire. Enfin au soir M.G. vint ; nous avons regardé un album de photos et ri aux larmes pour certaines. J'en étais malade !

Aujourd'hui, chacun prend rendez-vous pour ne pas encombrer la chambre !) C'est le tour de tante Louise et Denis. Peut-être verrai-je Odette ? Je ne sais.

« Est-ce qu'on mange au lit ou à table ? » Me demande la petite bonne. J'ai résisté à la tentation et ai répondu : « Au lit ». Il ne faut pas trop en faire à la fois ! Je me relèverai à 3h. Il fait un ciel et un soleil printanier. En même temps que ta lettre, j'en avais une de Guidette me chargeant d'excuser Miche auprès de Titi de son impolitesse. Mais elle avait un cours. La relation Titi correspond à la relation Guidette. C'est parfait ! Je questionnerai ce soir M.G. sur le traitement des infirmières. Pour le mien il se réduit à sa plus simple expression : pilules laxatives, toilette. Ce matin, j'ai demandé à me laver les pieds ; ce qui me fut accordé. Ma truite d'hier soir fut excellente. À midi, c'est du gigot... ce soir, du jambon, comme il se doit.

Fey est venu ce matin. Il s'est assis un instant à côté de mon lit pour bavarder. Je pourrai faire de la bicyclette dans 3 mois et conduire l'auto dès que cela ne me tirera plus dans le côté (la plaie n'étant pas refermée suffisamment.) Je n'aurai aucun régime alimentaire à suivre (sauf pas trop de chocolat et d'oseille peut-être). Mais le cidre est tout à fait indiqué. Pour si jamais il pouvait y avoir menace de coliques néphrétiques (ce dont il doute), on pourrait faire une saison à Contrexéville ou Évian. Mais c'est à voir. Il m'a conseillé de revenir lui faire une petite visite vers juin-juillet. Quant à ma plaie, il refera le pansement après-demain (il avait dit demain, pensant que je partirai peut-être après-demain.) Enfin, après avoir parlé de choses et d'autres, de la route pour aller à Montluçon, du temps printanier, de la cohue « scandaleuse » qu'il aurait cet été à Évian (pourquoi, je n'ai pas compris !), de mes progrès pédestres et de mon pansement, il partit sans se presser.

Je viens de déjeuner. Je persiste à dire qu'il y a de l'ail dans mon gigot. C'est bien si un peu, je demanderai ce soir à M.G. si ça ne sent pas l'ail dans ma chambre.

J'ai recousu un bouton à mon pyjama ce matin. Comme il était revenu, amputé de sa moitié, du blanchissage, ce fut un petit tour de force de le fixer.

Simone m'écrit qu'ayant pris un rouleau de photos des Dalles sous la neige, etc.... Elle l'avait donné à développer à tante Madeleine pour que cela aille plus vite. Et elle a eu le désespoir hier de la voir arriver en lui disant que le film était perdu parce qu'elle l'avait mis dans un bain trop chaud. Pauvre Simone ! Claude m'a apporté des œillets roses magnifiques hier. Et toutes ces fleurs au frais ce matin entre les deux fenêtres : mimosa Titi, cyclamen Tante Emma, œillets Claude, et azalée gelée forment une galerie fleurie tout à fait jolie. Ça fait presque serre.

À bientôt, mon cher Papa, je t'embrasse affectueusement.

Ta fille Simone

P.S. Le secteur postal de Marcel et 86 93.

Ah bien oui : on s'est moqué de moi qui me suis recouchée pour déjeuner ! Alors je me suis relevée à 2h moins le ¼. Je me demande maintenant pourquoi, en effet, je n'ai pas déjeuné à table ! Et j'attends mes visites philosophiquement. Bons baisers à Titi.

1940-1945

Lettre de Titi et Paul à Simone

Montluçon le 21 février 1940

Ma chère Simone,

Par ta lettre d'hier je vois que tu n'as pas reçu la nôtre de samedi et c'est vraiment bien dommage, car je te faisais un récit imagé de toutes les péripéties de mon retour. Enfin, j'en serai quitte pour te le faire de vive voix. Aujourd'hui il fait un temps superbe et un beau soleil ; on en a profité pour ouvrir partout et j'ai remis un peu d'ordre dans les armoires. Le jardinier est de nouveau malade et Martin à la grippe à son tour. Il avait tant de fièvre ce matin qu'il parlait sans pouvoir s'arrêter ; je ne l'avais jamais vu si loquace !

Puisque tu sais si bien soigner ton cyclamen, tu devrais bien essayer de redonner vie à ton azalée, que j'ai laissé geler. Ici il y a quelques pots de primevères, mais les fleurs fanent avant de s'ouvrir.

J'ai rectifié tes gants hier après-midi et vais les envoyer à Marcel dès que je saurai son secteur postal. Il ne les mettra peut-être plus beaucoup, mais les aura tous prêts en cas de besoin.

Je suis bien contente à la pensée que dans 3 jours tu seras de nouveau ici. Tu devrais faire la longueur du couloir plusieurs fois pour raffermir tes mollets. Pour M.-Thérèse, c'est peut-être ma lettre à Tante Madeleine qui a déclenché son coup de téléphone en passant par Mme Johanne. Je pense que tu vas avoir quelques visites avant ton départ. Je te quitte, ma chère Simone, en t'embrassant bien affectueusement.

Titi

Montluçon 19 février 1940

Ma chère Simone,

Rien de sensationnel à te raconter. Le chauffeur a mis la voiture en état et fait le plein d'essence. Tout est donc prêt pour mon départ, vendredi matin. Je viens de m'arranger avec un jardinier de Montluçon pour qu'il donne des indications à Martin. Il viendra quelques jours par semaine.

Ta lettre d'hier vient d'arriver. Entendue donc pour samedi matin départ de la clinique. Il m'est en effet difficile de partir demain, car ton oncle Lebel ne s'en ira qu'à midi demain. Il vient d'arriver ce matin et m'a donné des nouvelles de la famille Rivière. Colette est certainement à Granville avec ta tante Marguerite. Mais cette dernière ne va pas tarder à rentrer à Paris.

Je t'embrasse affectueusement ton père P. Wallon

1940-1945

Lettre de Simone à son père

Clinique de l'Alma

Paris, 22 févr. 1940

Mon cher Papa,

Pas de lettre de Montluçon ce matin. Il fait un soleil printanier. À 6h, j'entendais un merle qui chantait éperdument. On m'ouvre à présent mes doubles fenêtres le matin. Et c'est de l'air tiède déjà qui rentre dans ma chambre avec les pépiements des moineaux. Votre voyage se passera dans de bonnes conditions. Je ne me tiens plus de joie à l'idée de ce retour. J'ai eu la visite de tante Louise hier. Elle m'a apporté des « plumes » au rhum, pas mauvais ma foi. Elle n'est restée qu'½h, ce qui m'a paru court (je suis insatiable !), d'autant plus que ni Denis, ni Odette n'ont pu venir. Quant à Marie-Thé je ne sais vraiment pas ce qui se passe. Ce serait trop bête si je ne pouvais la voir cette fois-ci ! Fey a regardé mon « collant » et n'a pas jugé utile de l'enlever. Il paraît... tiens ? les sirènes d'alerte !... Ah, mais c'est jeudi, et il est midi. J'imagine que ce sont les essais rituels. Donc il paraît que ma plaie bourgeonnait. Si elle le fait trop, on passera un peu de nitrate. Mais Melle Vieillard ne croit pas que ce sera nécessaire. Peu importe d'ailleurs. Aujourd'hui je me suis levée qu'à 10h1/2 et déjeunerai ainsi à table, pour me recoucher au soir. Je ne m'habille finalement pas ; je trouve que c'est absolument inutile pour déambuler dans ma chambre ou dans les couloirs de la clinique ! Et c'est dignement revêtue de mon manteau, en pyjama (+ des pull-overs, bas, etc....) que je me livre à mes exhibitions pédestres.

Fey me trouve bonne mine... j'espère qu'il va en être de même pour toi.

Lu la « Princesse de Clèves » de Madame de La Fayette. Je ne parle pas de ma correspondance. Ce matin, comme tous les matins, lorsque Fey est rentré, j'écrivais. Et il a souri : « Toujours Madame de Sévigné ? » Je suis très flattée !

À très bientôt, mon cher papa. Je t'embrasse affectueusement.

Ta fille Simone.

PS Monsieur Druon a eu une congestion et ne va pas très bien du tout. Quant au vieux monsieur Ledun, il est mourant (attaque) à Fécamp, je crois. C'est Simone qui m'a donné hier ces nouvelles. J'avais oublié de te les écrire alors.

Lettre de Simone à Titi

Clinique de l'Alma

Paris, 22 févr. 1940

Ma chère Titi,

J'ai donc déjeuné à table aujourd'hui. Ce repas fut sans histoire, le poulet et la purée excellents, la tarte encore plus et les mandarines savoureuses à souhait.

Dehors, il fait un temps splendide. Tante Claire est venue de 1h1/4 à 3h. Elle m'a fait ses adieux (ce sont les seuls adieux sympathiques que je connaisse, ces genre d'adieux là !)

Denis est reçu dans un très bon rang. Sur 250 il est au second avec 8/20 ; 3 autres camarades étaient au 1er à 8 1/2/20.

Il va d'ailleurs venir tout à l'heure. Ce que je te disais que lorsque je n'attends pas de visite, il en vient ! Je m'arrête là, pour faire un somme avant ! Je t'embrasse à bientôt. Simone.

T. S.V.P.

4h1/2 reçois votre lettre du 21. À dans 2 jours donc (pour moi !)

Bons baisers, Simone

1940-1945

Lettre de Claire à Simone

Mardi 27 février 40 Ajouté : Paris

Ma chère Simone,

Ta longue et gentille lettre m'a fait beaucoup de plaisir, et je te remercie de m'avoir vite donné de tes nouvelles. Je suis bien contente que ton voyage se soit bien passé et ne t'ait pas trop fatiguée. En voyant le beau soleil qu'il faisait ici samedi, je pensais tout le temps à toi, et me réjouissais que tu aies un temps aussi doux pour quitter la maison de santé. Maintenant tous ces mauvais jours ne sont plus qu'un lointain cauchemar ; la convalescence a un certain charme quand on ne se sent pas trop à plat. On reprend goût peu à peu à la vie, les choses vous apparaissent sous un jour nouveau, et l'on est heureux de reprendre chaque jour un peu plus d'activité. Bientôt tu pourras te remettre à ton piano et reprendre une vie tout à fait normale. Tes petites promenades dans le jardin doivent déjà te faire plaisir. Nous avons marché un peu au bois dimanche, et j'étais tout étonnée de voir déjà de petits bourgeons alors que huit jours avant tout était sous la neige. Le soleil malheureusement n'a pas duré, aujourd'hui la pluie n'a pas cessé depuis ce matin.

Le belle azalée que ton Papa m'avait apportée est toujours magnifique. Je le soigne avec amour et il égaye ma chambre de ces belles fleurs roses.

Depuis ton départ, je n'ai pas vu grand monde. Je n'ai plus de coups de téléphone de Marie Geneviève, puisqu'ils avaient toujours trait à ta santé. Je n'ai pas revu tante Louise. La vie est calme malgré l'alerte qui nous a réveillés cette nuit à 4h1/2 du matin. Les sirènes ont mugi 10 minutes durant, et autant une heure après. Ils ne veulent absolument pas laisser dormir les pauvres Parisiens !

Denis ne doit passer son oral que samedi prochain. C'est bien long et un peu énervant. Nous avons de bonnes nouvelles de l'oncle Émile, il nous annonce sa permission de détente pour mars ; s'il pouvait la prendre pendant les vacances de Pâques, nous partirions tous ensemble et ce serait une grande joie pour nous. Ce serait de vraies vacances ! À moins de dégel complet Denis voudrait aller à la montagne qui lui fait toujours beaucoup de bien. Moi j'aime toujours Sainte-Maxime, aussi je ferai ce qu'il leur plaira le mieux. Il voudrait surtout ne pas tomber en plein dégel. Denis va écrire à l'Alpe d'Huez et à Roseland, deux stations assez élevées.

Au revoir, ma chère Simone. J'espère que tu vas te remettre très vite maintenant que tu es bien gâtée chez toi. Laisse-toi droloter encore un peu et ne fais pas d'imprudence.

Merci encore de m'avoir écrit. Embrasse ton papa pour moi et garde les meilleurs baisers de ta tante qui t'aime bien.

Ta tante Claire.

Toutes mes affectueuses amitiés à Titi.

Voici l'adresse de Marquesy : 16, avenue Georges V Paris.

1940-1945

Lettre de Claude à Simone

Fontainebleau, le 1er mars 1940

Ma chère Simone,

J'espère que ton retour à Montluçon s'est bien effectué et que tu n'as pas été trop fatiguée par un aussi long trajet.

Je suis rentrée à Fontainebleau en auto, transportant mes confitures et mes conserves ; il y a eu pas mal de bocaux de conserves abîmés, particulièrement les petits pois et les asperges. Toutes les confitures sont bien arrivées, il n'y a qu'un pot de cerise qui s'est moisi.

J'ai eu samedi dernier, la visite de l'oncle Philippe Tommy-Martin. Il m'a téléphoné de la poste de Fontainebleau pendant que nous déjeunions, en me disant qu'il venait jusqu'à la maison en tramway ; cela me laissait donc le temps de terminer mon repas. Je n'étais pas encore assise à ma place que je l'aperçois arriver en taxi avec sa petite valise et sa sacoche. Il commence par me demander mon nom, celui de ma fille, puis est parti dans de grands discours, je n'avais qu'à écouter.

Il m'a expliqué qu'il était venu à Fontainebleau pour faire transformer en gazogène une grosse auto qu'il venait d'acheter ; une très bonne affaire... et en fin de compte il venait me voir afin que j'aie de temps en temps secouer son garagiste qui n'a pas l'air très pressé. Il m'a montré les photographies de toute la famille. M'a raconté sa démobilisation, il est parti vers 9 heures reprendre son train.

Marcel m'a dit qu'il avait reçu sa paire de gants. Je suis en train de lui faire des jambières pour remplacer les bandes molletières, il paraît que c'est la grande mode. Avant son départ il avait choisi la laine et m'a fait « une grosse commande de tricots » de sorte que j'ai de quoi m'occuper.

Michèle est toujours en bonne santé, elle profite beaucoup du jardin surtout ces derniers jours où il faisait très doux.

Pour ma part je vais tous les jours à Fontainebleau à bicyclette porter ma lettre pour Marcel à la poste, j'en profite pour faire des petites balades. Papa a offert à Bernadette une magnifique bicyclette, et j'ai l'autorisation de m'en servir toute la semaine, c'est ma foi fort pratique.

Je souhaite que tu continues à te rétablir le plus vite possible.

Au revoir, ma chère Simone, je t'embrasse ainsi que Papa et Titi bien affectueusement.

Claude

Lettre de Marcel à Paul, Simone et Titi

Le 6 mars 1940

Mon cher Papa,

Voilà bien longtemps que je ne t'ai écrit. J'ai reçu ton chèque, et je rentre des écoles à feu. Nous voici enfin rentrer et je reprends ma petite vie de château. À mon retour de permission en préparant ses écoles à feu, nous tirions du camp de Mourmelon dans le camp de Suippes. J'ai été embrigadé chaque jour dans des reconnaissances, préparation de tir, enfin tout ce que tu imagines et chaque soir nous nous couchions à une heure impossible. Tout s'est parfaitement passé et j'ai reçu des félicitations (!) de notre chef d'escadron, il en est toujours parcimonieux. Ce qui a compliqué beaucoup notre tâche a été le dégel, maintenant le printemps s'annonce enfin et l'on peut se couvrir moins. Le second tour de permission a repris et chacun décompte les jours, normalement je repartirai à la fin du mois de mai ou au début de juin, à moins qu'un déplacement imprévisible retarde tout ou que les événements s'en mêlent et qu'on arrête tout. Hier notre châtelain nous a invités à passer la soirée chez lui. Je désirais écrire, cela m'a à nouveau retardé, nous y sommes allés en sortant de la popote, je suis monté dans la première voiture afin de me changer à l'arrivée. On nous a offert les liqueurs, il n'y a plus de café pour les civils et il paraît même qu'il aura des jours sans alcool. Claude me raconte qu'à Fontainebleau les pâtisseries ferment trois jours par semaine. Nous avons parlé de la guerre évidemment. Madame d'Halluin qui revient de Saint-Valery en Caux nous a affirmé qu'il faisait là-bas un temps délicieux et que les jonquilles fleurissaient. Ensuite nous avons joué au bridge jusqu'à minuit, mes partenaires n'étaient pas formidables, mais on n'a pas réglé les comptes. Au fond cette soirée était un peu morne, le salon trop grand pour une dizaine de personnes. Toujours les mêmes sujets de conversation. À mon retour ici j'ai acheté quelques livres, Le bourgmestre de Furnes de Simenon, La femme et le pantin de Pierre Louÿs, etc.... Je n'ai pas encore eu le temps d'en ouvrir un. C'est formidable il faut tout voir, vérifier soi-même l'exécution des ordres sans quoi on dirait qu'un malin esprit s'ingénue à tout mettre à l'envers. Pour te donner un exemple au cours des écoles à feu, on a négligé de vérifier la direction d'une pièce qui froidement a bombardé un des observateurs latéraux, sans mal du reste. Les hommes en mettent du leur, et ont une bonne volonté extraordinaire, c'est déjà quelque chose, mais ne suffit pas. Une autre raison qui explique notre surcroît de travail, c'est que nous ne sommes que deux lieutenants à l'E.M. du groupe au lieu de quatre, les compléments vont s'effectuer, mais en attendant il faut que l'ouvrage soit exécuté ; les permissions accentuent ces difficultés.

Claude m'écrit régulièrement tous les jours, elle m'a envoyé des photos de Michèle, c'est une petite fille maintenant. Elle a des trouvailles déconcertantes, par exemple l'autre jour, Claude ayant fait couler son bain, elle l'a regardée avec attention, Claude va chercher les serviettes, savon, etc. dans sa chambre, deux minutes après Michèle la rejoint toute joyeuse et l'entraîne dans salle de bain et lui montre... ses chaussures qui flottaient : « Quels beaux bateaux ! » Elle est si drôle qu'on se sent désarmé. Elle joue toute la journée dans le jardin, et rapporte des tas de petites saletés qu'elle cache sous le lit ou ailleurs. Par contre elle jette ce qu'elle trouve par la fenêtre sûrement pour approfondir ses notions sur les trajectoires ; l'autre jour Claude a dû se précipiter à la recherche de son dé en argent qu'elle a heureusement retrouvé. Huit jours avant elle avaient eu moins de chance, pendant qu'elle écrivait Michèle lui avait soufflé le capuchon de son stylo : impossible de le retrouver : elle demande à sa maman de passer chez Waterman en acheter un autre : ces stylos provenant d'Amérique les capuchons

valent maintenant une petite fortune (85 fr.). On retrouvait alors l'ancien coincé entre le bois d'un meuble et un tiroir ; c'est quand même idiot. On ne peut pas se contenter de rire de toutes les bêtises de Michèle, on la gronde ; mais elle subit avec indifférence les tapes, elle n'est pas douillette.

Je t'embrasse affectueusement ton fils Marcel.

Ma chère Simone,

Tu as dû retrouver avec plaisir Montluçon et te réhabituer à ton existence active. Cela doit être rudement agréable de sentir ses forces revenir, de reprendre du poil de la bête. Ici j'ai eu une vie très active, maintenant cela se calme. Pour gagner du temps, j'ai conduit moi-même ma voiture durant ces mouvements ; quand il s'agit de rouler à bonne allure, je n'ai aucune confiance dans mes chauffeurs et je me sens plus en sécurité lorsque je prends le volant. Je te remercie beaucoup de tes gants, j'ai eu quelques difficultés à les enfiler, mais maintenant ils se sont faits et me vont comme un gant, si j'ose dire. Les doigts en étaient un peu étroits et un peu courts, ils ont récupéré en longueur, mais pas en largeur, cela n'a pas grosse importance, ils me tiennent bien chaud et sont d'un gris très distingué ; cela fait chic. Le vaguemestre vient de m'apporter deux lettres de Claude et la tienne. Claude me raconte ses occupations à Fontainebleau, elle profite de la proximité de la forêt pour y promener Michèle, je crois que le séjour y est plus agréable qu'à Saint Yrieix ; ce changement d'air lui a fait du bien. Nous avons un temps magnifique, cela nous a beaucoup favorisés pour l'école à feu, du reste nous avons, à part une ou deux petites erreurs, fait des tirs remarquables. J'ai tiré un nouveau film, je l'enverrai à Claude pour qu'elle le porte à développer ou du moins qu'elle le fasse développer à Paris chez Photo-Plait ; j'ai été très content du tirage du premier dont tu as d'ailleurs vu les épreuves. Sur le second il y a des vues de Michèle. Nous continuons à déjeuner en popote sans souffrir des restrictions, nous avons sans difficulté, sucre et viande.

Je t'embrasse affectueusement, ton frère Marcel.

Ma chère Titi,

Voilà l'existence à Montluçon réorganisée par le retour de Simone, avec les beaux jours elle va se retaper rapidement. Je continue mon existence de châtelain : mon propriétaire a cessé de me chauffer ; j'ai dans ma chambre une température de 9 ou 10°, c'est largement suffisant puisque je n'y suis que pour la nuit. Claude m'a tricoté des jambières pour remplacer les bandes molletières ; elle doit me les envoyer bientôt, je les attends. Claude compte aller à Valenciennes chercher quelques objets qui y sont restés. Elle prendra pour cela la voiture de ses parents et couchera à Denain. Elle a déjà reçu son certificat de domicile.

Je vous embrasse affectueusement, Marcel

Lettre de Louise Demangeon à Simone

Paris 8 mars 1940

Ma chère Simone,

Je n'ai pas encore répondu à ta lettre qui m'a pourtant fait grand plaisir. Je suis si heureuse de te voir reprendre rapidement dans la joie toutes tes forces et toute ton activité, laissant derrière toi bien loin le souvenir de cette vilaine épreuve ! Lorsque tu auras repris le volant, tu n'auras plus rien à désirer.

Nous sommes encore à Paris, retenue maintenant par une bête question de domestique, celle de Suzanne l'ayant quittée ; mais ce n'est qu'un demi-regret pour nous de ne n'être pas partis ; car nous avons vu arriver Paul impromptu mardi soir. Il avait reçu à midi l'ordre de venir immédiatement à Paris suivre des cours sur le matériel d'artillerie, en particulier de la D.C.A. ; et deux heures après il prenait le train, avec grand plaisir comme tu devines. Il est ici pour une quinzaine de jours. Jusqu'à présent l'instruction a consisté en grandes balades en cars qui transportent les jeunes officiers vers les batteries de la banlieue. Il a aussi pas mal de papiers à étudier et à assimiler ; mais cela vaut mieux que les cours en chambre close.

Nous avons de bonnes nouvelles d'Albert que le printemps a complètement ragaillardé, et aussi la perspective de partir bientôt pour l'Argonne ! On fourbit le matériel et il est en train de peindre en gris le wagon de l'état-major. On n'est pas peintre pour rien ! Les permissions seront désormais tous les trois mois et il nous annonce son espoir de venir au début d'avril. Joie complète ! Je profite de ce mot pour transmettre à ton papa et à toi de la part de Marie Cournot la nouvelle des fiançailles de sa fille Marie-France avec François Paturle lieutenant aviateur et dans le civil, directeur des papeteries de son grand-père Aussedat. Les jeunes gens se marieront à la prochaine permission.

Vous avez sans doute vu comme nous dans le journal la mort de René Girard. Nous ne le savions pas malade et nous n'avons par ailleurs aucun renseignement. Il était encore bien nécessaire à sa nombreuse famille !

Je glisse dans ma lettre les photos que t'envoie Suzanne et je t'embrasse bien affectueusement ainsi que ton Papa. Ne m'oublie pas auprès de Titi.

Ta tante Louise

1940-1945

Lettre de Madeleine Georges à Simone

Ajouté Les Petites-Dalles, 13 mars 1940

Ma chère Simone,

Je m'excuse de n'avoir pas encore répondu à ta longue lettre qui m'a fait bien plaisir de te savoir tout à fait remise et joyeuse comme autrefois. Cela a dû être une grande joie pour ton Papa de retrouver enfin sa fille bien portante.

Ici, nous sommes dans la perspective de l'arrivée de ton oncle Georges, mais je crains toujours un événement qui le retarde. En principe, il doit être à Paris le 19, et moi le 18. Mais j'ai encore eu toutes sortes de tribulations ces derniers temps : Bernard a eu une forte grippe avec 40°. J'ai fait venir le docteur de Sassetot, craignant le croup dont on parlait ici. Soigné énergiquement, il a repris ses classes pour me rapporter des places de premier, des palmes de bronze, etc. Quelques jours après, ma bonne était malade et repartait chez elle. Elle m'est revenue aujourd'hui. Elle est très emballée pour la culture du jardin et sous ses ordres, nous avons déjà planté des oignons, échalotes et nous préparons le terrain pour carottes, pois, radis, pommes de terre... Tu vois que nos visées sont hautes, mais on manque à tel point de légumes que ce sera toujours ça que nous aurons. Nous avons de la mâche superbe dans les massifs de rose et nous la gardons jalousement pour ne la cueillir que quand ton oncle Georges sera là. J'ai acheté à Fécamp un superbe râteau pour ne pas emprunter celui de Mme Beaufiles ; Guy y a mis un manche tordu donc tu rirais bien.

Nous avons eu ces derniers jours un temps si doux que dimanche, nous avons déjeuné dehors, oui, dehors, et nous étouffions ! Aujourd'hui, cela se gâte et il pleut.

Guy a été 1er en allemand, mais il a porté tous ses efforts sur cette matière, car les autres places ne sont pas bonnes !

Au revoir, ma chère Simone, les enfants et moi, nous t'embrassons bien affectueusement ainsi que ton Papa.

M. Wallon

Lettre d'Henri à Simone

17 mars 40

Docteur H. Wallon
19, rue de la Tour
Trocadéro 65-06
et sur rendez-vous

Ma chère Simone,

Tu es bien gentille de nous avoir donné toi-même de tes nouvelles. Nous te savions en pleine convalescence. Après cette rude épreuve, une convalescence est, à ton âge, un renouveau de vie et de vigueur. J'espère que le beau temps ne tardera pas trop à venir pour te permettre des promenades toujours plus longues. Fais en sorte que ton Papa puisse t'accompagner, car il a été bien surmené et il a besoin de repos et de détente.

Ce que tu nous racontes de Michèle montre qu'elle est à cet âge, parfois ennuyeux pour les parents, mais si intéressant, où l'enfant réalise sur tout ce qui est à sa portée les contacts les plus divertissants. Quelle belle expérience pour lui ! Comment les grandes personnes ne s'en rendent-elles pas compte t !

Nous ne nous voyons guère entre Parisiens. De temps en temps un coup de téléphone pour se demander des nouvelles les uns ou les autres. Mais les journées sont terriblement remplies et nous laissent fourbus le soir. Dis à ton Papa toute notre affection, à Titi nos meilleures amitiés. Nous t'embrassons de tout cœur.

Henri Wallon

1940-1945

Lettre de Marcel à Paul, Simone et Titi

Le mercredi 20 mars 1940

Mon cher Papa,

Je pense prendre ma prochaine permission au début d'avril, si les événements me le permettent. Je pense que je viendrai avec Claude et Michèle quarante-huit heures à Montluçon, si tu peux nous recevoir, puis nous passerons huit jours au bord de la mer. J'avais l'intention de dire à Claude de te demander d'arriver une semaine avant moi pour que tu puisses voir ta petite fille et en profiter ; cela aurait évité à Michèle deux voyages très longs et trop rapprochés. En temps de guerre on ne fait pas ce que l'on veut : on vient de m'avertir de mon prochain départ et comme Claude est partie à Valenciennes récupérer notre argenterie, je ne peux la prévenir. Je suppose qu'elle rentrera pour les fêtes de Pâques à Fontainebleau. Elle a confié Michèle à Bernadette pendant son absence. Elle est partie là-bas avec son père dans une voiture de l'usine : cela facilitera son voyage et elle pourra y entasser tout ce qu'elle désire évacuer. Elle couchera à Denain. Ici, rien à signaler, la tempête du 14 a fait des dégâts considérables balayant les arbres, brisant les poteaux électriques, démolissant les toitures, ce fut un beau désastre, une dizaine de gros arbres barraient la route : nos hommes ont dû les débiter pour les enlever. On se serait cru sur la falaise aux Dalles un jour de tempête, tellement le vent soufflait. Nous retournerons aux écoles à feu la semaine de Pâques, j'espère que nous nous distinguerons comme aux précédentes.

Je t'embrasse affectueusement ton fils Marcel.

Ma chère Simone,

Je vois que tu te rétablis rapidement, et que tu retrouves ta forme normale. Je me réjouis de te revoir bientôt. Comme j'ai été sevré de bord de mer l'année dernière, j'ai décidé d'y passer une semaine avec Claude et Michèle ; cela me changera les idées. Je crois que Claude a décidé de s'offrir une bicyclette ; pour Fontainebleau cela lui rendra de grands services. Notre fille fait de grands progrès, elle commence à bien parler, c'est un bon petit diable : tu verras qu'elle a bien changé. Elle est très agréable parce que toujours souriante et peu timide : un vrai garçon avec sa grosse voix.

J'ai toujours eu bonnes relations avec mes châtelains : ils sont aussi agréables et aimables, nous les avons sérieusement aidés pour la remise en état de leur ligne électrique après l'ouragan de l'autre jour.

Je t'embrasse affectueusement, ton frère Marcel.

Ma chère Titi,

Un vrai temps d'équinoxe : au beau soleil succède des ondées. Nous sillonnons la région, bientôt les feuilles vont apparaître. Je prends beaucoup de photos qui feront autant de souvenirs après la guerre. Je compte recevoir demain les jambières de Claude, elle me les a expédiées avant-hier. Nous avons acheté un colis va-et-vient, nous verrons si c'est pratique à l'usage.

Je vous embrasse affectueusement, Marcel.

1940-1945

Carte de Marcel à Simone

Le 7 avril 1940

Ma chère Simone,

Me voilà installé sur la plage devant l'Hôtel de France, Michèle démolit les beaux pâtés que lui confectionne Claude. Au cas où tu ne souviendrais plus l'aspect de cette plage charmante je t'en envoie une vue. Nous avons un temps magnifique. Hier nous avons été à Bélisaire, il s'y est bâti de nombreuses villas très élégantes. On a procédé au lotissement de tous les terrains, il faut escalader les barrières pour atteindre la plage. Cet après-midi nous allons à l'océan.

Je t'embrasse affectueusement ainsi que Papa et Titi. Claude et Michèle vous adressent leurs meilleurs baisers.

Marcel



Lettre de Claude Cournot à Simone

Alençon le 14 avril 40

Ma chère Simone,

C'était plutôt à moi à t'écrire la première, j'en avais bien le projet, mais depuis quelque temps je ne sais pas comment je vis. Merci de toutes les nouvelles que tu me donnes. Je suis bien contente de savoir que tu vas tout à fait bien maintenant. Ce petit séjour à la clinique est déjà oublié. À mon tour maintenant de venir te donner de plus amples détails sur ce que je fais.

Tu devines combien je suis contente des fiançailles de Marie-France ! C'est une sœur tellement épatante qu'elle mérite bien ce grand bonheur. Ils ont bien choisi tous les deux. Mon futur beau-frère est charmant à tous les points de vue. Cela fait plaisir de les voir si heureux. Mais quand est-ce que ce « cochon » d'Hitler nous fichera la paix. Nous avons cru devoir reculer le mariage à cause de tous ces événements, mais les permissions exceptionnelles sont maintenues aussi le mariage pourra quand même avoir lieu le 20 comme il avait été convenu. Ce mariage aura lieu à Saint-Laurent-du-Pont près de Grenoble, car Monsieur Paturle est souffrant et ne peut venir à Paris. Ce sera plus joli là-bas, mais malheureusement beaucoup de personnes de la famille ne pourront pas venir.

Nous avons été passer les vacances de Pâques à Saint-Laurent dans la future famille de M.F., famille charmante, très simple et très gaie. Quelle jolie région que tout ce coin-là. Me revoici maintenant à Alençon. Le jardin d'enfants s'accroît de jour en jour. J'ai maintenant 20 enfants tous très mignons ce qui m'occupe beaucoup et m'empêche de penser que je suis loin de la famille, ce qui est un peu dur, surtout en ce moment. J'en ai un peu assez d'Alençon, aussi je compte bien revenir à Paris en octobre. Je ne sais pas trop où sont mes frères en ce moment. Jacques était près de Paris à l'état-major d'aviation, mais son unité vient d'être dissoute aussi je ne sais pas où on va l'envoyer. René revient de permission et a dû rejoindre son régiment qui est au front. Il doit être à l'est de la Sarre. Quant à Christian, il termine son stage au Mans et va être nommé aspirant ces jours-ci. Je ne sais pas non plus où il sera envoyé. Quels événements en ce moment ! Si cela pouvait hâter la fin de la guerre !

Voilà les nouvelles de la famille. Mais oui ! J'ai une nouvelle petite-nièce. Comme tu le devines et j'ai grande hâte de la connaître. Il faut que je m'arrête, car j'ai encore moult lettres à écrire. Merci encore beaucoup de ta gentille lettre. Je t'enverrai la généalogie bientôt. Repose-toi bien pour te retaper vite. Bons baisers de ta cousine qui pense souvent à toi. Mon souvenir respectueux à l'oncle Paul.

Claude

1940-1945

Lettre de Claude à Simone

Le 15 avril 1940

Ma chère Simone,

Nous voilà revenues à Fontainebleau où il ne fait pas chaud. Michèle a la varicelle qui ne la fatigue pas beaucoup, elle a d'ailleurs peu de boutons. Elle a eu les premiers boutons dans les derniers jours de notre séjour à Arcachon ; je croyais alors qu'elle avait été piquée par une bête quelconque. Elle a dû l'attraper avant de quitter Fontainebleau, car ici tous les enfants l'ont eu, et l'incubation est de 15 jours. Enfin cela n'est pas bien grave et ne la trouble pas du tout.

Nous avons passé à Arcachon un très agréable séjour, il y avait pas mal de vent, mais du soleil à part les deux premiers jours où il faisait gris. Michèle défaisait avec rapidité les pâtés que Marcel lui faisait ; elle était heureuse de jouer dans le sable. Nous sommes allés plusieurs fois à Bélisaire, la dernière fois la mer était très agitée.... pour le bassin, les gens trouvaient que le bateau remuait beaucoup ; ce n'était qu'un léger balancement. J'ai reçu ce matin une lettre de Marcel me racontant son voyage de retour. Il me raconte aussi les potins des Petites Dalles. J'ai conservé soigneusement le bouchon de la bouteille d'eau, et le rendrai à Rachel, tu pourras la tranquilliser !

Au revoir, ma chère Simone, je t'embrasse bien affectueusement ainsi que Papa et Titi.

Claude

Lettre de Marcel à Paul, Simone et Titi

Le mardi 16 avril 1940

Mon cher Papa,

Je t'écris du camp de Mailly où je suis détaché avec ma section. J'ai rejoint vendredi dernier Ch et suis parti pour ici samedi matin. La vie au camp ne laisse d'être monotone et ennuyeuse. Nous fonctionnons pour le compte du cours de tir, c'est-à-dire que nous ne sommes pas venus pour nous instruire, mais pour servir de modèle aux officiers qui suivent les cours. Le confort du camp ne vaut pas de loin celui de mon château : enfin, à la guerre comme à la guerre. La nourriture est abondante et très convenable, cela me réconcilie avec les mess militaires : celui de Belfort était tellement infâme. Bien sûr je n'ai pas reçu depuis mon retour de nouvelles de Claude et de Michèle. Lorsque je suis parti, on craignait que Michèle n'ait attrapé la varicelle, ce n'est pas une maladie très dangereuse, mais c'est empoisonnant quand même.

Nous avons passé une semaine épatante à Arcachon : j'ai pris des photos en masse : nous sommes allés au Pyla, à Pilat-plage, aux Abatilles et trois fois à Bélisaire. Sur l'océan il faisait beaucoup de vent et nous n'y sommes restés que le temps de permettre à Michèle de ramasser des masses de beaux coquillages. Elle semblait

enchantée de ce séjour, malheureusement trop couverte au bord de la mer dont elle est revenue toute bronzée. Nous lui faisons des pâtés de sable qu'elle démolissait aussitôt en s'écriant : « Encore pâté ! Encore pâté ! » Il n'y avait plus de raison d'en finir.

Je t'embrasse affectueusement.

Ton fils Marcel.

Ma chère Simone,

Merci de ta lettre. Nous avons passé à Arcachon de bien belles journées au soleil, comme tu pourras en juger par les nombreuses photos que j'en rapporte : une soixantaine. Je t'avouerai que je ne les ai pas encore vues, puisque je les ai données à développer à Paris, mais je ne doute qu'elles soient très réussies. Michèle était enchantée de se trouver au bord de la mer, elle a pataugé et même tombée assise dans l'eau, mais nous n'avons pas insisté, car à cette époque l'eau n'est pas encore bien chaude. Elle était ravie de courir pieds nus dans le sable et de voyager en bateau. À l'hôtel elle déjeunait avant nous et quand le garçon lui apportait son petit repas elle poussait des cris d'admiration et disait avec conviction avant d'y avoir goûté : « C'est bon ! C'est bon ! » Le déjeuner fini elle descendait de sa chaise et crier prenant tous les assistants à témoin : « Au dodo ! Au dodo ! » Et se sauvait à toutes jambes dans l'escalier. Nous occupions au troisième une chambre sur la mer proche de celle où nous couchions avec Papa en 1929. Michèle s'amusait à démonter les boules de son grand lit, que de bêtises ! Comme le temps nous permettait les promenades sur le bassin, nous ne sommes guère allés que deux ou trois fois dans la forêt. La marche dans le sable éreinte cette brave Michèle.

Je t'embrasse affectueusement ton frère Marcel.

Ma cher Titi,

Je vous retourne votre lettre. J'ai été très content d'avoir ainsi des nouvelles des Dalles. Nous avons bien regretté que ce séjour à Arcachon soit si bref. L'air de la mer fait beaucoup de bien à Michèle, elle avait un beau teint bronzé et de bonnes joues. Elle voulait constamment descendre sur la plage et restait en longue admiration devant tous les chiens qu'elle rencontrait, elle leur faisait de telles avances que bientôt nous étions entourés d'une bande de roquets dont on ne parvenait plus à se défaire. Elle aurait voulu jouer avec d'autres petits-enfants et leur faisait tant d'avances qu'elle les intimidait. Ce sera une sérieuse boute-en-train plus tard, elle est tellement vivante.

Je vous embrasse affectueusement. Marcel.

1940-1945

Lettre de Marcel à Paul, Simone et Titi

Le 28 avril 1940

Mon cher Papa,

Je t'annonce ma nomination au grade de lieutenant d'artillerie à titre définitif et à dater du 25 mars. Cela a paru au journal officiel du 27 avril. J'ai aussitôt cousu mes galons et je me pavane avec deux ficelles. Claude m'a envoyé les photos que j'ai prises à Arcachon, elles sont très réussies et Michèle a des attitudes très amusantes. C'est Claude qui a gardé les films ; à la première occasion je te montrerai tout cela. Me voilà revenu à Ch. j'ai repris ma vie de château, je commençais à en avoir par-dessus la tête au camp, d'autant que j'étais sous les ordres d'un jeune sous-lieutenant d'active complètement idiot, il m'aurait fallu ma seconde ficelle. À la fin du reste je l'ai envoyé coucher, cela l'a calmé.

J'ai de bonnes nouvelles de Claude, Michèle fait des progrès continuels et manifeste la même bonne humeur. Claude me raconte qu'elle lui tricote un petit costume de bain pour cet été aux Dalles qu'elle lui a essayée et qu'elle ressemble à une boule avec son gros ventre. Elle a une tendresse particulière pour son chien et le réclame chaque soir lorsqu'on la couche.

Ici rien de neuf ; peut-être quitterait-on Ch. en temps de guerre, il ne faut pas pronostiquer ; la veille on ne sait ce que l'on fera le lendemain. Le temps se remet au beau. Jusqu'à présent nous n'avons guère été favorisés. Après le déjeuner nous avons fait un petit tour dans la campagne. Nos hommes partent en chasse aux escargots.

Je t'embrasse affectueusement.

Ton fils Marcel.

Ma chère Simone,

Madame d'Halluin, la châtelaine, m'a très aimablement cousu mes galons, elle avait appris ma nomination par la rumeur publique et s'est proposée pour me rendre ce service : elle me les a d'ailleurs cousus non symétriquement. À midi j'ai reçu une lettre de Claude et au bureau on a rayé le sous de sous-lieutenant avec un crayon rouge. Mes hommes m'ont félicité, on aurait dit que c'était eux qui montaient en grade tellement ils paraissaient contents. Je leur ai offert le champagne. J'ai consulté à Épernay le Journal officiel, j'ai constaté que tous mes camarades de promotion de centrale figuraient sur la liste. J'ai écrit à l'association des anciens élèves de l'école pour lui demander de m'envoyer son bulletin : je ne le recevais plus depuis la guerre. Ma vie de châtelain se poursuit, je profite des éclaircies pour me promener dans la campagne toute verdie, les lilas fleuriront bientôt. Nous nous allons à la recherche des morilles, on n'en fait des omelettes succulentes. Claude m'écrit que sa sœur part avec ses enfants à Bordeaux puis au bord de la mer : ses parents (de Claude) s'installeraient définitivement à Fontainebleau.

Je t'embrasse affectueusement, ton frère Marcel.

Ma cher Titi,

Nous nous attendons à monter en ligne, on finira par regretter Ch., aussi moche que soit ce petit patelin, on s'y habitue à la longue. Ma nouvelle ascension va me valoir une petite augmentation de traitement qui ne me fera aucun mal. Demain je fais passer les permis de conduire, aujourd'hui les candidats suivent assidûment les écoles de conduite, je n'ose sortir dans le village de crainte de passer sous une voiture.

Je vous embrasse affectueusement, Marcel.

1940-1945

Lettre de Marcel à Paul

Le 10 mai 1940

Mon cher Papa,

Nous quittons notre château, le séjour y devenait agréable avec ce beau soleil. Je vais retrouver ces régions si souvent traversées pour aller à Stolberg. Les nouvelles ne nous ont pas surpris, nous nous attendions à ce que les Boches envahissent la Hollande et la Belgique.

Je t'embrasse affectueusement ainsi que Simone et Titi.

Ton fils Marcel.

Lettre de Titi à Simone

Le 10 mai 1940

Ma chère Simone,

Mon voyage s'est bien effectué : de Montluçon à Châteauroux le train était omnibus et nous ne sommes arrivés à Châteauroux qu'à 10h05 (au lieu de 9h20). À chaque gare le train manœuvrait et reprenait un wagon ! L'express pour Paris partait à 10h25 si bien qu'il n'y a eu que 20 minutes à attendre. Le train de Limoges est arrivé bondé et il y avait un quai bien rempli, aussi tout le monde n'a pu trouver une place. Je suis restée debout jusqu'à Vierzon. L'express ne s'est arrêté qu'à Vierzon et aux Aubrais et j'étais à Orléans à 12h55 ; mon car partait à 13h05, j'ai donc eu le temps de boire un café pour faire couler mes sandwiches mangés dans le train.

À 13h30 j'étais donc à St-Ay où mon oncle m'attendait, et je n'ai appris que là les nouvelles d'aujourd'hui qui m'ont laissé complètement désemparée.

On a essayé d'écouter 2 fois les nouvelles et les émissions étaient coupées à cause des alertes.

Des autos venant de Paris passent en quantité ; ici on attend ce soir des enfants évacués ; tous les permissionnaires sont rappelés. Je pars à la gare chercher ma belle-sœur... et ma malle ! Bonne promenade au Jouffre si vous y allez. Mon bon souvenir à ton Papa et bons baisers pour toi.

Titi

P.S. Le contrôleur n'a pas bronché en voyant mon billet !

1940-1945

Lettre de Titi à Simone

Le 13 mai 1940

Ma chère Simone,

J'ai bien reçu ta carte ce matin ; je me demandais si vous étiez partis. Comme tu le penses, nous sommes bien placés pour entendre les bombardements et tirs de D.C.A. Le camp voisin d'Orléans a été bombardé samedi matin, mais comme on redoutait cette éventualité nombre d'appareils étaient déjà partis. À Orléans les alertes sont nombreuses et très longues. Ma nièce a passé dans les abris une partie de la journée de vendredi, la nuit et samedi jusqu'à 17 heures. Les enfants étaient tous fatigués et malades, car ces heures d'angoisse sans pouvoir s'asseoir sont bien déprimantes. On a dû prendre des dispositions pour vendredi afin d'évacuer externat et internat. Comme nous n'avons pu aller la chercher à Orléans, elle n'est arrivée que samedi à midi. Ingré n'est qu'à 7 km du camp qui a été bombardé et des gens qui travaillaient dans les champs ont été jetés à terre. Depuis vendredi les voitures passent sans arrêt et toutes surchargées. Les Belges et Ardennais sont dirigés vers la Vendée. Pour l'instant on surveille tous les ... à cause des parachutistes. Hier et il y a eu des patrouilles d'avions toute la journée et on a plus entendu parler de bombardements dans la région. Il y a souvent des alertes et les émissions sont coupées à ce moment-là. Pas de nouvelles de mon frère. Je ne pourrai sans doute pas aller le voir, car je ne sais s'il est resté au Bourget. Le temps est très beau aujourd'hui, mais hier il y avait un vent violent et pas chaud. + 8° seulement hier matin. Nous avons fait une bonne promenade au bord de la Loire qui est encore en crue. Toutes les vignes et les jardins sur la Loire ont été inondés.

Nous venons de manger le bon coq de mon oncle et nous y avons fait honneur. Je pense aller passer 1 ou 2 jours à Ingré, car ma belle-sœur travaille et voudrait bien que sa fille rentre à Ingré. Ma malle a bien suivi et est même arrivée à St-Ay par le train de midi. Tout ce que j'ai apporté à ma nièce lui a fait grand plaisir. Je pense que vous aurez fait une bonne randonnée et que la voiture a bien marché. On a beaucoup admiré la photo dans les branches devant l'étang. Ma nièce l'a prise tout de suite pour la mettre dans son album.

Au revoir, ma chère Simone, je t'embrasse bien affectueusement. Rappelle-moi au bon souvenir de ton Papa.

Titi

1940-1945

Lettre de Titi à Simone

Le 14 mai 1940

Ma chère Simone,

Je t'ai écrit hier, mais il n'y avait pas de départ de courrier si bien que ma lettre ne partira que ce soir, en même temps que celle-ci. Ma nièce a porté les lettres à la poste et n'a pensé à lire la feuille des départs de courrier qu'après coup ! Aujourd'hui ma belle-sœur est partie après déjeuner pour aller reprendre son travail (établissement des cartes de sucre). Ma nièce et sa grand-mère sont rentrées et nous allons profiter du beau temps pour nous promener sur les bords de la Loire. Ma belle-sœur reviendra ce soir et nous aurons peut-être des nouvelles de mon frère, car il a probablement écrit à Ingrè. Hier et aujourd'hui les réfugiés belges et de la Moselle continuent à passer. Un groupe important a couché hier soir dans la salle des fêtes. On recommande plus que jamais l'extinction des cheminées et les paysans sont autorisés à emporter leur fusil de chasse aux champs à cause des parachutistes ; on en a arrêté un près d'Orléans. Les cars sont supprimés, car on les a réquisitionnés pour les évacués ; les trains sont moins nombreux aussi et il va falloir que je me renseigne sur les moyens de rentrer à Montluçon lundi ; je ne pourrai toujours pas prendre le car pour aller à Orléans. Je pense que vous êtes rentrés contents et pas trop fatigués par votre voyage. Avez-vous de bonnes nouvelles de Marcel ? Et de Claude et Michèle ? Sont-elles restées à Fontainebleau ?

Bons baisers et bon souvenir à ton Papa.

Titi

Lettre de Titi à Simone

Le 17 mai 1940

Ma chère Simone,

Je suis à Ingrè depuis mercredi soir, nous y sommes arrivées par un orage épouvantable et avons dû nous abriter pendant 1h1/2 dans une grange (il y a 5 km à faire à pied et peu de fermes pour se mettre à l'abri !) Comme la pluie ne cessait pas, nous avons emprunté des sacs et sommes rentrées complètement trempées à 10h du soir ! Hier il y a eu encore de l'orage et le temps était plutôt frais. Ce matin il fait enfin du soleil. Le bourg d'Ingrè est plein de soldats ; il y en a 1200 et c'est une animation inaccoutumée. Dans la maison c'est le bureau des officiers qui est installé et c'est un va-et-vient continu pour prendre les ordres.

Les alertes continuent, on n'en comptait 38 hier soir depuis vendredi. Les écoles ne reprennent que lundi à Orléans et je vais donc rentrer ce soir à St-Ay avec ma belle-sœur et ma mère. Si mon frère peut aller à Paris demain nous irons y passer la journée ; il doit rentrer sous peu à Fleury, mais c'est toujours reculé. Je pense trouver de vos nouvelles à St-Ay. C'est la 4e lettre que je vous envoie, j'espère qu'elles sont tout arrivées ! Mes respectueux souvenirs à ton Papa et bons baisers.

Titi

Lettre de Claude à Simone

St-Yrieix, lundi 20 mai 1940

Ma chère Simone,

Je remercie de ta longue lettre et de tes bons vœux ; je le fais avec un peu de retard, mais les événements m'ont empêché de le faire plus tôt.

J'espère que l'inondation n'a pas causé trop de dégâts et que la maison a pu être remise en état. Me voilà donc de nouveau à St-Yrieix avec Maman et Bernadette. Maman n'était pas partie avec nous, mais est venue nous rejoindre samedi.

J'ai reçu un mot de Marcel daté du 14, il était alors dans la forêt de W. où nous étions allés nous promener avec ton père quand il était venu nous voir à Pâques l'année dernière. L'usine de C. à D.¹ a été sérieusement endommagée, je ne sais ce qu'il en reste à l'heure actuelle. Nous n'avons pas de nouvelles de Papa depuis notre arrivée ici, il était à Paris.

Que fais-tu, vas-tu aux Petites Dalles ? Peut-être que ma lettre t'y rejoindra.

Ici je fais de nombreuses promenades avec Michèle qui devient en ce moment bien polissonne ; elle garde toujours ses bonnes joues et sa bonne humeur, mais les bêtises ne manquent pas.

Ici la maison a changé d'aspect, il n'y a plus de réfugiés, le premier et le rez-de-chaussée sont occupés par trois officiers médecins de l'hôpital. Comme ils ne sont pas là de toute la journée, la maison est très calme, nous avons le jardin à notre entière disposition.

Ma belle-sœur Charlette est venue s'installer avec son fils chez ses grands-parents à Murat qui se trouve à 5 km d'ici. Nous y sommes allés hier, cela fait une belle promenade.

Je t'embrasse, ma chère Simone bien affectueusement ainsi que Papa et Titi.

Claude

¹ L'usine de Cail à Denain

1940-1945

Lettre de Louise Demangeon à Paul

Paris 22 mai 1940

Mon cher Paul,

En ce moment de si grande angoisse, on voudrait avoir des nouvelles des uns et des autres. En as-tu de Marcel ? Où est-il en ce moment ? Peut-être s'il est encore en Belgique est-il absolument impossible d'en recevoir ; je l'ai entendu dire. Nous en avons eu avant-hier de notre fils Paul qui se trouvait en pleine bataille à qq km de Saint-Quentin. Dans son bref petit mot, il nous dit seulement qu'ils ont dû se replier devant une agression massive de chars d'assaut, et que cette retraite a été rendue très meurtrière et très pénible par les bombardements incessants de l'aviation volant très bas. Sa batterie a pu en abattre plusieurs au fusil mitrailleur : « Il m'est difficile d'écrire ce que j'ai vu depuis trois jours » dit-il. Je ne sais où il se trouve en ce moment. Louis Albert est bien moins exposé, mais il circule beaucoup ; dernièrement il se trouvait à Soissons et à Suippes. Ces inquiétudes personnelles sont aggravées de l'angoisse où nous plonge la situation militaire. Suzanne était rentrée à Champagne avec ses enfants jusqu'à ces derniers jours, mais les bombardements se précipitaient ; il y en a eu sur Beaumont, sur Chambly, sur Cluny, villages proches de Champagne : c'était un vacarme assourdissant et cela devenait un véritable danger. Elle est revenue dimanche avec ses enfants, heureuse de trouver une auto, car une bombe avait détérioré la voie ferrée. Ce soir elle part pour Montpellier où Odette la presse vivement de venir la rejoindre. J'aurai le cœur plus léger de les savoir là-bas. Albert relève d'une crise de rhumatismes aigus qui l'a tenu au lit près de 3 semaines. Quoique encore assez faible et peu ingambe il va pouvoir reprendre ses occupations : cours, examens, etc. qui le tiendront ici jusqu'à la fin de juin. Alors il ira faire une cure à Luchon et moi j'irai sans doute rejoindre Odette et Suzanne à Montpellier avec André. Paris est très calme en ce moment ; peu d'alertes. Mais je sais bien que c'est un calme trompeur, et nous nous attendons bien à quelques incidents.

J'ai eu récemment des nouvelles d'Émile, toujours à Bar-le-Duc où hélas ! Il n'a plus les loisirs du début. De Georges je ne sais rien. Charles et Madeleine continuent de circuler entre Paris et Champagne, mais ils vont bientôt envoyer Daniel et Jean-Claude en Bretagne auprès d'Henri ou bien du côté d'Ambère. François est pour l'instant à Saint-Cyr. Voilà toutes les nouvelles que je puis te donner. J'espère avoir bientôt une lettre de toi nous parlant de toi et des tiens. Simone va-t-elle aller aux Ptes Dalles ? Je crois que l'endroit n'est pas très sûr en ce moment ; il y a eu des raides motocyclistes jusqu'à Gisors ; ce sont des éléments peu nombreux, mais qui n'en affectent pas moins très sérieusement la sécurité du pays.

Je t'embrasse bien affectueusement ainsi que Simone. Amitiés à Titi.

Ta sœur Louise

Lettre de François Wallon à Simone

École spéciale militaire
de St-Cyr

Saint-Cyr, le jeudi 23 mai 1940

Ma chère Simone,

Excuse-moi moi d'avoir tant tardé à te donner de mes nouvelles, mais tu n'es certainement pas sans te douter que mon emploi du temps de ces jours derniers a été très chargé.

Parti de Montluçon lundi matin à 6h02 - et non 0h37 comme prévu - mes camarades et moi-même ne sommes arrivés à Paris que dans le milieu de l'après-midi. Nous avons dû en effet changer deux fois à Bourges et à Vierzon, et de plus les voies étaient encombrées par de très nombreux trains de réfugiés.

Arrivées à Paris nous avons pris quelques heures de répit. J'en ai donc profité pour aller avenue de Breteuil, et là j'ai eu le très grand plaisir d'y trouver Papa, Maman, Daniel et Jean-Claude. Papa ayant la voiture, j'ai pu aller passer la nuit à Champagne, ce que je n'avais pas fait depuis une éternité. Mais dès le lendemain matin, c'est-à-dire lundi, j'étais à Saint-Cyr.

Lettre non signée et apparemment inachevée !

*Lettre d'Henri Deltombe (1875-1941), lieutenant-colonel d'artillerie,
à son frère André Deltombe (1878-1971), abbé, en pleine débâcle.*

Yvetôt, le 26 mai 1940 Dimanche

Mon cher André,

Les renseignements qui nous étaient parvenus, soit par les journaux, soit par des personnes arrivant de la région de St-Quentin à St-Valery, nous incitèrent, Anna et moi, dimanche dernier 19 mai, à prendre des mesures de précaution. Nous ne sûmes que quelques jours après qu'en cette journée du 19 mai, Amiens avait été bombardé par des avions et plusieurs voies ferrées interceptées. Aussi, dès ce lundi 20 de grand matin, avec la voiture de Bernard qui était garée chez nous à St-Valery, nous fîmes partir nos trois filles et nos trois petits-fils ; je t'assure qu'avec tous les colis, les ballots de couvertures, les objets de couchage indispensables, c'était une voiture fortement chargée ; il fallait s'ingénier pour faire tenir tout cela à l'intérieur. Comme chauffeur nous avons un soldat belge que son chef avait bien voulu mettre à notre disposition ; il appartenait à un détachement arrivé à St-Valery de la veille et qui précisément devait faire route le 20 mai en direction de Fécamp. Il devait amener nos fille et petits-fils aux Petites-Dalles.

Le lundi 20, nous eûmes la preuve que la décision que nous venions de prendre était des plus opportunes ; car c'est ce jour-là qu'Abbeville subit une série de bombardements aériens qui allaient se terminer dans la nuit par un pilonnage incendiaire. Ce jour-là, le 20 mai, j'avais fait le projet de me rendre à Amiens pour retirer de notre

maison diverses choses et aller aussi à la société Générale retirer de l'argent ; à la gare de Noyelles, (sur la grande ligne Boulogne-Paris) il me fut dit que l'on ne pouvait me délivrer de billet ; car il y avait bien un train qui fonctionnerait pour cette destination, qui se trouvait déjà plein de réfugiés fuyant l'invasion, et qui passerait... Dieu sait quand ! Je pris aussitôt le parti de gagner Abbeville à pied ; j'avais à faire au Crédit Lyonnais d'Abbeville ; et puis j'espérais y trouver plus de ressources qu'à Noyelles pour gagner Amiens ; mais à la gare d'Abbeville, je reçus l'avis formel qu'il n'y avait pas à songer à aller à Amiens, que la voie était coupée ; dès ce moment les voyageurs pour Paris étaient détournés par le Tréport. Je sus, en arrivant à Abbeville, que la ville était en état d'alerte depuis 4 heures... et malgré cela (il était alors près de 10 heures) la circulation en ville était intense et en particulier il y avait de véritables convois militaires. Mais cela ne devait pas tarder à changer d'aspect, car bientôt des bourdonnements inquiétants furent perçus et des bombes ne tardèrent pas à tomber. Je n'eus que le temps de gagner successivement un premier, puis un deuxième abri ; mais quand je pus reparaître au jour, je n'eus qu'une hâte, celle de gagner les champs. Et tandis que je regagnai St-Valery pédestrement en longeant le canal, je vis se produire deux attaques aériennes paraissant s'effectuer avec une grande assurance de la part de l'ennemi, et qui faisait s'élever au dessus de la malheureuse ville de forts panaches de fumée ; mais ce fut beaucoup plus violent durant la nuit au cours de laquelle les explosions furent abondantes ; le ciel empourpré révélait l'intensité des incendies. Anna ne parvenait pas à s'assoupir ; à trois heures quelqu'un vint nous prévenir que l'ordre était donné d'évacuer St-Valery ; aussitôt nous réveillâmes André et il partit avec un petit bagage à bicyclette pour rejoindre ses soeurs. Nous-mêmes nous nous hâtâmes de préparer un bagage aussi portatif (!) que possible et nous partîmes vers cinq heures sans grand espoir de retrouver quelque chose de ce que nous laissions là. Puisqu'il y avait évacuation, nous pensions que nous trouverions des véhicules réquisitionnés pour cette affaire ; illusion complète... ! Nous partîmes bravement à pied.

Nos cousins Houdant partirent eux-mêmes ce matin-là ; mais toute la famille à bicyclette. Ils eurent la gentillesse de nous prêter une voiture d'enfant qui nous fut d'un secours inestimable pour y placer sacs et valises. Notre objectif était les Petites-Dalles. Première étape : coucher à Criel-sur-Mer, un peu au-delà d'Eu, dont presque toutes les maisons étaient fermées. Deuxième étape : coucher à Neuville-les-Dieppe (Dieppe était à demi abandonné sous le coup du bombardement de la veille qui avait détruit dans le fond du port un navire-hôpital et la Chambre de Commerce). Troisième étape : coucher à Souqueville (dans la paille comme à Criel). Quatrième étape : coucher à Hautôt-sur-Mer dans un bon lit. Cinquième étape : hier samedi, à Veulettes, dans un bon lit. Enfin sixième étape, celle d'aujourd'hui de Veulettes aux Petites-Dalles où nous arrivâmes vers 10 heures, et où ... nous ne trouvâmes plus personne ! Parties dès mardi 21 nos cousines Lancrenon, Rodary et Henri Noaille ; partie Marie Jean Guibert et Louise Rousselon-Rabut qui était reçue chez Marie J. Guibert ! partis les Petit ! partis les Georges Wallon ! fermé le chalet des Mouettes ! fermé le chalet Crônier !...et sans doute, comme nous l'avait fait entendre Marie-Thérèse avant son départ de St-Valery, nos filles ont-elles dirigé leur pérégrination vers le Mesnil pour se joindre aux Rivière... avec quel chauffeur... ??

(La colonie Rivière me fait penser à l'infortuné Pauline Giard qui était en résidence à Wimereux ; j'espère qu'elle a pu échapper avec sa famille. Je lis dans le « Matin » de ce jour que dans toute cette zone du littoral entre la Somme et Boulogne, des éléments motorisés ennemis, qui se sont infiltrés, exercent par là leur banditisme d'un nouveau genre.)

Après cette constatation, nous eûmes la chance de trouver aux Petites-Dalles, une demi-heure après notre arrivée un autocar en partance pour Yvetôt ; nous y prîmes place aussitôt Anna et moi. Nous venons d'y prendre notre repas et tout à l'heure encore par autocar nous allons gagner Caudebec, puis par le bac, nous traversons la Seine pour nous rapprocher du Mesnil où nous espérons bien retrouver nos enfants.

Anna, très remuée, très impressionnée par ces détonations et ces menaces aériennes a réagi autant qu'elle a pu pour faire, malgré sa fatigue, ces six étapes à pied...! Elle n'en peut plus. Il est grand temps que nous trouvions un gîte où elle se sente, où elle sente ses enfants les plus jeunes, en sécurité. Et puis nous portons à toute heure du jour et de la nuit le poids de l'angoisse que nous cause le sort de nos trois grands jetés dans cette étrange et redoutable mêlée sanglante dans le Cambrésis et dans l'Artois... Comment en est-on arrivé là...? Quelle énigme que ce franchissement près de Sedan !...Mais Dieu sauvera la France ! Comme vient de le dire Mgr Petit-de-Julleville dans une cérémonie à N.D. de Bonsecours, « Dieu étant le Dieu de toute justice ne pourra laisser impunis tant de crimes qu'un ennemi dépourvu de scrupule a accumulés de nation en nation... »

Michel est à Fontevault l'Abbaye (10 kilomètres de Saumur) où il se prépare à devenir sous-lieutenant de réserve de cavalerie motorisée.

J'ai bien hâte de savoir où se sont repliées les Postes, et d'Amiens et de St-Valery... Hier dans un journal, j'ai lu que nos éléments avancés avaient atteint les faubourgs sud d'Amiens... si telle est bien la situation, retrouverons-nous quelque chose de notre maison rue Laurendeau ?? A la grâce de Dieu !

Si tu as quelques nouvelles de nos soeurs, je te demande de m'en faire part. Je t'embrasse, mon cher André de tout coeur : Anna se joint à moi pour t'envoyer nos plus affectueux sentiments.

Ton frère dévoué
H. Deltombe

Lettre de Simone à Marcel

Montluçon, lundi 27 mai 1940

Bons baisers.
Je t'écris demain
Ton père P. Wallon

Mon cher Marcel,

C'est ce matin que nous recevions ta carte de Bordeaux. J'ai aussitôt téléphoné à Monsieur Lange pour qu'il m'indique où je devais téléphoner à St-Yrieix, puisque Claude y est depuis une huitaine environ. Il m'a donné le numéro de Charlette (129) là-bas. Charlette me promet de prévenir tout de suite Claude et qu'elle ait enfin de tes nouvelles. Et dès 10h1/2, la sonnerie du téléphone marchant, je me précipite, c'était Claude elle-même. En même temps qu'elle apprenait par Charlette ton passage à Bordeaux, elle avait reçu ta lettre du 23 de Pont-Audemer et pu ainsi me raconter tes tribulations depuis ces temps derniers ; comment, brûlant la politesse aux Boches, tu as pu gagner Dieppe et P.A. via les Ptes Dalles. Elle m'a chargée, si jamais tu téléphonais d'ici quelques jours à Montluçon, de te dire qu'en appelant le 50 à St-Yrieix chez le Dr Bloumeau, tu pourrais l'avoir à l'appareil. En effet, celui-ci habite tout à côté et tu pourrais facilement demander qu'on aille chercher Claude pour qu'elle vienne à l'appareil ; il est prévenu (le Dr !)

Les lettres que nous t'envoyons vont évidemment mettre un certain temps avant de te parvenir. C'est évidemment une attente pénible. Espérons que les 1ères t'ont déjà atteint. Il paraît que Michèle prospère à vue d'œil et qu'elle s'ébat avec délice dans la campagne. Monsieur Lange à qui j'ai téléphoné donc ce matin, m'a dit qu'il passerait dans

le courant de cette semaine ici à Montluçon et qu'il ne serait pas sans nous rendre une petite visite.

Simone R. m'a écrit il y a qq jours qu'elle a quitté les Ptes Dalles pour aller avec ses grands-parents... à Pont-Audemer. Je sais que la tante Louise Guibert était venue s'installer aux Dalles il y a peu de temps. Mais peut-être va-t-elle aussi quitter le pays. Qui eut dit, il y a encore si peu de temps, que tu repasserais là-bas en de telles circonstances ! Comme Titi te le dit, nous avons décidé hier dimanche après-midi d'aller à la Planche, à Charenton (et non Châteauneuf comme Titi l'écrit avec une pointe de fantaisie !) Pour voir tante Marie-Claire qui s'y est réfugiée avec ses 4 plus jeunes et Monsieur Bourdillat. La dernière nuit à L.F., ils l'avaient passée comme celles qui précédaient dans leur abri. Il y avait un bombardement extrêmement violent. À 1h1/2 du matin, oncle Philippe arrive de Paris. Ils partirent le matin. L'oncle Ph. n'avait, hélas, que sa petite Simca, sa grosse voiture étant en réparation... à Fontainebleau. Si bien qu'ils ne purent rien emporter, à part ce qu'ils avaient sur eux. Au 1er voyage, les 4 plus jeunes enfants furent déposés sur les quais de la gare de Ch. Au second c'est Mr Bourdillat et la bonne qui furent amenés au même endroit. Entre-temps on avait collé les 4 enfants dans un train de réfugiés. Et oncle Ph., tante Marie-Claire et Guy rentrèrent en Simca à Paris avec deux bicyclettes fixées sur le capot ! (Ces Simca sont capables de tout !) Là, ils se retrouvèrent tous (pour un peu, on aurait aiguillé Jeanne et les 3 petits sur la Bretagne ! Ils eurent toutes les peines du monde à convaincre qu'on les attendait à Paris !) Et ils ont continué, oncle Philippe et Guy au moins, sur St-Amand et La Planche où la tante Jeanne (Charles) Gosset les a accueillis ainsi que Mr Bourdillat.

Nous avons rendu ensuite, à la Planche St-Pierre, à côté, visite à la vieille tante Regnault. Celle-ci s'est à nouveau cassé la jambe (elle se l'était déjà cassé il y a 1 an 1/2 !) Elle nous reçut dans son lit, toujours aussi lucide et au courant de tout, ne donnant vraiment pas l'impression d'une personne de près de 91 ans, tant elle à la répartie prompte. Elle vient de se lever pour la première fois ! Enfin, avec tante Marie-Cl. et la tante Gosset, nous fîmes un petit tour dans la campagne en devisant. Tu penses bien qu'on a demandé de tes nouvelles. Tant M.Cl. m'a réclamé absolument une photo de Michèle.

Ici, je continue à aller voir mes nourrissons évacués de passage, les mardi et vendredi matin. Vendredi matin, j'ai eu l'occasion de ressortir mes connaissances linguistiques : tous ne comprenaient pas le français, comme bien tu le penses. Mais grâce au ... on arrive fort bien se débrouiller.

Nous n'allons peut-être pas tarder à avoir encore de plus amples nouvelles de toi. Claude m'a dit que tu étais un peu « vanné » ! Il y a de quoi.

Je t'embrasse, mon cher Marcel, de tout cœur.

Ta vieille sœur Simone

1940-1945

Lettre de Titi à Marcel

Le 27 mai 1940

Cher Marcel,

Nous avons été très heureux d'avoir de vos nouvelles ce matin par votre carte de Bordeaux et par le coup de téléphone de Claude. Maintenant nous sommes tous soulagés d'une grande anxiété et je pense que nous aurons bientôt d'autres bonnes nouvelles.

Ici c'est calme pour le moment ; il passe toujours beaucoup de réfugiés et à Nérès il y a de nombreux Belges. Hier nous sommes allés à Châteauneuf voir Mme Philippe qui est réfugiée chez Mr Gosset avec ses 4 derniers et son père. Les fils terminent leurs études à Paris. Elle nous a raconté leur départ précipité, ses enfants d'un côté, son père avec la bonne, et elle avec Guy et Mr Philippe d'un autre, sans avoir pu emporter quelque chose. Enfin ils se sont tous retrouvés à Paris et ils vont se remettre de toutes ces angoisses. Je n'ai pas de nouvelles de Didine qui a dû aussi partir dans quelques coins de France.

Pas des nouvelles des P. Dalles ; la dernière lettre de la gardienne disait qu'il y avait des réfugiés côté Sassetot, mais ils ne resteront sans doute pas. Mme Guibert y est retournée, ne se sentant plus en sécurité à Chalon ! Son fils a pu se marier comme prévu, mais la cérémonie n'a pas été bien gaie, c'était juste le 10 mai. Il est à Chartres avec sa femme. Mr Lange doit venir cette semaine à Montluçon et nous aurons le plaisir de le voir et de bavarder avec lui. Dans sa dernière lettre, Claude nous donne de bonnes nouvelles de Michèle qui est toujours bien vivante et polissonne.

Au revoir mon cher Marcel, bonne santé et bien affectueux baisers.

Titi

Lettre de Paul à Marcel

Montluçon 28 mai 1940

Mon cher Marcel,

C'est avec un bien grand plaisir que nous avons eu de tes nouvelles. Nous ignorions totalement où tu étais, depuis le moment où tu protégeais ton ancien domicile. Tu as dû passer de mauvais moments. Heureusement que te voilà en des lieux plus calmes.

Que d'erreurs ont dû se produire ! Il est triste de voir la région la plus riche de France, avec tous ses stocks, devenue inutilisable.

Ton oncle Lebel et son épouse vont venir s'installer à Montluçon ainsi que tout le personnel technique de Paris. Nous avons de nombreux ouvriers de Chantemin et de Saint-Gobain. L'usine de Montluçon va marcher en plein, et l'on installe de nouvelles fabrications : le logement devient ici impossible ; la literie fort difficile à trouver.

Nous sommes plongés dans la consternation for les nouvelles de ce matin. Le roi des Belges sera connu dans l'Histoire sous le nom de roi félon. Il a tenu même, en ne prévenant pas à l'avance les alliés de son désir de se retirer de la lutte, à causer le plus de tort possible à un pays qui sacrifiait pour la Belgique, la vie de ses enfants et sa fortune. Les Belges vont entraîner la mort des Français qui se battent encore dans le nord de la France, d'autant plus qu'ils vont mettre à la disposition des Allemands tout leur charbonnage, et leur puissance industrielle. Espérons que nous serons prendre vis-à-vis d'eux des mesures dignes d'eux et que nous les laisserons pas reformer la 5ème colonne.

Aurons-nous bientôt le plaisir de te voir. Peut-être auras-tu le temps de nous écrire un mot.

Nous apprenions ce matin que toute la famille qui était aux Petites Dalles les a quittées. Ta tante Madeleine Georges est partie à Saumur, où se trouvent aussi ta tante Claire et Christiane. De même les Lancrenon, les Rousselon, les Renard. Denis Wallon est toujours à Paris à son domicile.

Je t'embrasse affectueusement.

Ton père P. Wallon

1940-1945

Lettre d'Henri Jeannin-Naltet à Paul

Jeannin-Naltet
Chalon-sur-Saône

Dimanche soir
Ajouté au crayon : 2 juin 1940

Mon cher Paul,

Vendredi 31, un peu après 12.30, nous avons eu la stupéfaction de voir entrer Marcel dans notre salle à manger. Il avait l'air un peu fatigué. À travers toutes les questions qui lui étaient posées, j'ai compris ceci : Marcel était dans un train qui s'arrêtait 15 minutes en gare de Chalon : il avait pris un taxi pour venir nous voir. Il nous a dit que son régiment avait fortement écopé en Belgique et qu'il était revenu jusque sur la Somme. Là, il y a eu nouvelle bataille et Marcel fut fait prisonnier, mais parvint à s'échapper avec une quinzaine d'hommes en suivant à marée basse la nuit le bord de la mer et en ayant de l'eau jusqu'aux épaules. Ce détachement parvenu à Dieppe fut emmené dans un camp près de Rouen et de là on le renvoie à Arcis-sur-Aube pour reconstituer le régiment.

Voilà ce que j'ai compris : pourquoi passait-il par Chalon ? Je ne sais pas. En tous cas Marcel a perdu tout son équipement (le pantalon qu'il a sur lui et percé). Il a écrit à Claude qu'il croyait à Fontainebleau.

J'ai l'impression qu'il a besoin de repos pour se remettre de cette fatigue et se rendre compte des dangers qu'il a courus.

J'aurais dû t'écrire vendredi comme je l'avais promis à Marcel, je croyais que Laure l'avait fait.

Nous avons des nouvelles de Charles (du 29) il arrive au repos. François nous a écrit le jour de la Pentecôte : il était en Belgique ; depuis nous n'avons plus de nouvelles.

Bien cordialement.

H. Jeannin-Naltet

Lettre de Marcel à son père et Simone

Le dimanche, 2 juin 1940

Mon cher Papa,

J'ai enfin rejoint, jusqu'à présent il faut compter que le tiers du régiment a pu se tirer d'affaire, en particulier tous ceux qui sont passés avant l'arrivée des Boches. J'ai été très heureux de recevoir ta lettre et celle de Simone. Je n'ai encore rien reçu de Claude, mais les nouvelles de Simone m'ont rassuré à ce sujet ; même au courrier de ce matin, il n'y avait rien. Je ne comprends pas cette absence de mots de Claude, elle m'écrivait régulièrement tous les jours. Sait-elle qu'il faut continuer à m'écrire au 188 RAIT EM3 secteur postal 8693. Je me repose après mon tour de France : on nous reconstitue, nous avons beaucoup souffert, et malgré ses pertes, comme notre régiment à une belle conduite au feu, on le reforme avec son numéro. Je suis logé à la popote, je couche dans un lit : c'est merveilleux. On avait perdu toute notion de confort le plus modeste. Je recommence à pouvoir me laver : quel luxe ! De la zone des armées je ne peux pas téléphoner à Claude, je serais quand même curieux de savoir pourquoi ses lettres ne me parviennent pas : je suis certain qu'elle continue à m'écrire régulièrement. D'autant plus qu'elle sait maintenant que je suis tiré d'affaire. J'ai fait demander à la poste si le centre de triage du courrier de Moulins a été prévenu de notre nouvelle résidence et s'il ne continue pas à diriger nos lettres vers le nord. Pour l'instant, je compte sur toi et Simone pour me dire ce que elle et Michèle deviennent. Nous continuons à avoir un temps magnifique. Il fait même chaud. Heureusement, car je n'ai plus de manteau et je n'ai pas de quoi en acheter un neuf. Ces sacrés Boches, dire qu'ils

1940-1945

m'ont chapardé les magnifiques chaussures que tu m'avais offertes : ils ont pris mon sac de couchage, ma tenue neuve, mon pantalon, mes chaussures ordinaires. Enfin tout ce que je possédais. L'armée m'a fait une avance de solde qui me permet de me nourrir en attendant le jour où l'on envisagera de me rembourser une cantine et les effets réglementaires qu'un officier a le droit de posséder. Encore je crois qu'on ne me les remboursera au tarif de l'intendance, c'est-à-dire d'avant la guerre de 1914-18. Quand on fait le bilan de l'aventure, c'est désolant. J'ai perdu tous mes meubles, tout le linge de maison, en somme tout ce que j'avais au Poirier. Évidemment Claude, Michèle et moi nous sommes sains et saufs, c'est le principal et je suis assez jeune pour tout récupérer en travaillant après la guerre. C'est toujours une consolation.

Je t'embrasse affectueusement, ton fils Marcel.

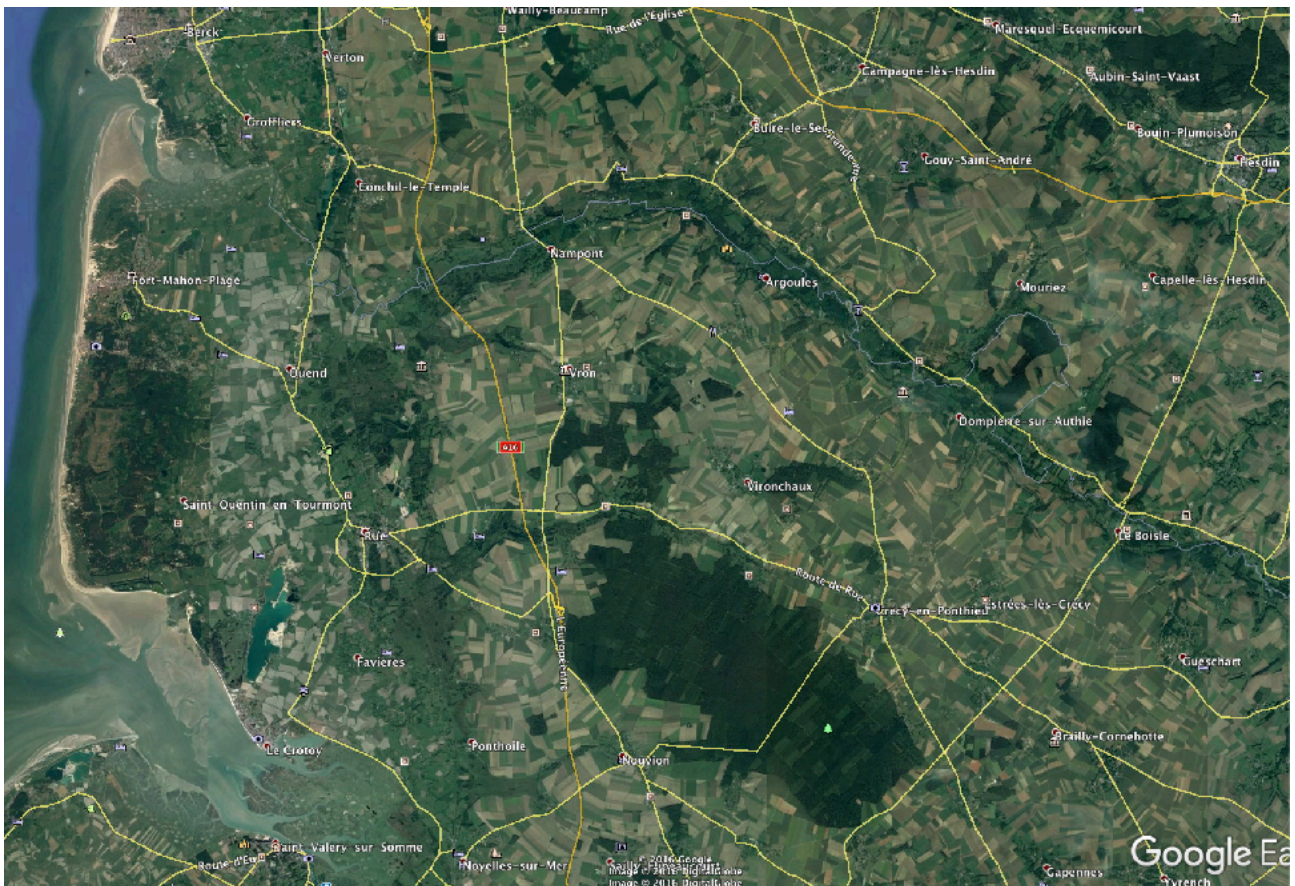
Ma chère Simone,

Merci pour ta bonne lettre, elle m'a mis du baume dans le cœur. J'ai l'impression que lorsqu'on fera le bilan de ces quinze premiers jours de guerre, cela ne sera pas très beau. Que de civils abattus, que de deuils. Cela a été une vraie boucherie. Ce n'était pas difficile de constater la présence des Boches il suffit de regarder les villages flamber. Quel beau travail de destructions systématiques, quelle manœuvre scientifiquement menée. On finira bien par les avoirs et j'espère qu'on saura leur faire payer ces tristes journées. Il faut ramener au Rhin les frontières de la France.

Restes-tu toujours à Montluçon ? As-tu des nouvelles d'Albert Demangeon ? Quant aux deux Jeannin je les vois fort mal en point : François a sûrement des chances de s'en tirer.

Je t'embrasse affectueusement ainsi que Titi.

Ton frère Marcel.



188° R.A.L.T.

Rapport du Lieutenant WALLON de l'E.M.3 du 188° R.A.

Lundi 20 Mai 1940 : arrivée à HESDIN à 20 heures, dirigé sur MONTREUIL par le S/Lt. BOUCHENY. Arrivée à MONTREUIL à 22 Heures. Départ de MONTREUIL à 23 Heures direction BERCK PLAGE puis RUE & NOYELLES..

Mardi 21 Mai 1940 : Encombrement à 5 Heures 30. Les allemands tiraient sur le pont de la SOMME. Demi-tour à 1800 mètres de NOYELLES. Abandon des camionnettes à 6 H 45 près de RUE sur l'ordre du Capitaine VAUTIER qui m'a dit : « Nous sommes encerclés. Chacun doit se sauver individuellement par tous les moyens. Nous allons essayer de nous embarquer à FORT MAHON. Détruisez vos véhicules et le matériel. Suivez la haie à droite vous trouverez une partie du personnel que nous venons de grouper. Je pars avec le capitaine LACOUR à la recherche de MENETRAT.

Un quart d'heure après le Capitaine VAUTIER aurait donné l'ordre de ramener les camionnettes en direction de RUE. Elles ont été regroupées dans la lisière d'un bois à droite de la route.

À 8 Heures étant bloqué de tous côtés, j'ai emmené à pied tous les hommes présents en direction de FORT MAHON (34 Hommes). La fusillade plus nourrie paraissait se rapprocher. Nous avons coupé à travers champs et marécages. Nous avons été survolés par des avions allemands volant à basse altitude qui mitraillaient et jetaient des bombes sur les rescapés.

1° arrêt à une ferme, où on nous a offert du cidre et indiqué la route des dunes.

2° arrêt à cinq kilomètres de FORT MAHON. CARREY & GIRERD partis en éclaireurs, nous ont rapporté la certitude qu'il restait plus d'embarcations, que le pays était évacué et que l'on pouvait encore tenter de traverser la SOMME à la hauteur du CROTOY.

Déjeuner, repos et départ à 14 H 30, on s'est séparé en trois groupes :

1° groupe : Lt. WALLON, S.O.M. et GUILLEMARD.

2° groupe : LAMY plus P.C.T., équipe « Z » + POCTIER, PEYFORT, WEILL, SONET.

3° groupe : Brig. CHEVREAU et éléments des 7° & 9° Batteries.

Les groupes devaient gagner le CROTOY par les dunes ; traverser la baie à marée basse le soir même ou le lendemain matin à 4 Heures 30, passer à Saint VALERY Sur Somme et filer sur DIEPPE. Point de rassemblement : POURVILLE, le restaurant ouvert le plus proche du Casino. Intervalle entre les groupes 15 minutes. Le 1° groupe partait en éclaireur. Arrêt à Saint QUENTIN à 15 H 15, renseignés nous filons par la route vers le CROTOY. À 17 H halte à 4 km du CROTOY. GIRERD & BOIGEOL partent en éclaireur au CROTOY pour tâcher de louer un bateau.

À 17 H 45, PY & SOLU en 402 PEUGEOT redescendaient du CROTOY sur RUE avec l'intention de regrouper les pièces. Ils m'ont affirmé que j'étais le seul officier présent. J'ai décidé de les aider avec mes gens. PEUGET & HELIOT sont partis avec eux pour récupérer ce qu'ils pouvaient. Je suis retourné au CROTOY au retour de la 402 pour chercher du personnel et de l'essence. On a mis alors le grappin sur un camion d'essence d'une unité du train.

Retour de tout le personnel à RUE. Au cours de l'opération on surprend 4 individus qui pillaient et sabotaient les camionnettes restantes. Ils ont été appréhendés et conduits à la Gendarmerie. Les Gendarmes m'ont prévenu que les allemands arrivaient par le Nord et que BERCK était en leurs mains.

J'ai donné l'ordre à tous de regagner Le CROTOY et de traverser immédiatement ou dans la Nuit la baie à marée basse.

Nous nous sommes engagés à 20 H 30 sur la plage. Lithard (9°Bie) et CHALVIGNAC (CR3) se sont joint à nous. Nous avons trouvé en aval de St VALERY une barque conduite par deux enfants (12 & 17 ans) qui nous ont fait passer la SOMME.

Nous avons continué de nuit à travers champs pour regagner la route d'EU. Nous avons couché dans une ferme au-delà d'EU de 2 H 30 à 4 H 30.

Mercredi 22 Mai 1940 : nous repartons en direction de DIEPPE à 4 H 45 par « Auto-stop ». À DIEPPE les ponts du port étaient coupés : nous avons traversé le port en barque. C'est à ce moment que nous avons perdu CHALVIGNAC. Nous avons trouvé un autocar qui devait évacuer les militaires de l'hôpital ; il nous a conduit par QUILLLEBEUF à PONT AUDEMER.

PONT AUDEMER (déjeuner au PILORI) passage à la gendarmerie à 15 Heures. La gendarmerie a réquisitionné le Pilori pour 2 repas (Mercredi 22 au soir et le jeudi 23 à Midi).

Jeudi 23 Mai 1940 : départ de PONT AUDEMER à 18 H 23 pour PACY sur EURE part EVREUX. Arrivée à EVREUX vers 23 Heures et diriger par le Commissaire de Gare sur la Place.

Vendredi 24 Mai : je vais à PACY sur EURE où je n'obtiens aucun renseignement sur le 188° R.A. Après avoir obtenu de la subdivision d'EVREUX un ordre de route pour DREUX, nous embarquons à 17 H 40 via LAIGLE. Arrivé à DREUX à 21 Heures. Dîner. On rencontre MONTAGNE et le capitaine BOUGUIER qui me dit que le 188° se reforme à ANGOULEME. Départ à 23 H pour ANGOULEME via Le MANS.

Samedi 25 Mai : arrivée à ANGOULEME à 22 Heures, on désarme le personnel.

Dimanche 26 Mai : passage à Bordeaux, direction Camp de SAUGE et retour à BORDEAUX vers BEZIERS.

Lundi 27 Mai : arrivée à l'HOSPITALET à 8 Heures. Départ à 14 H 15 pour St JEAN du BRUEL à pieds (20 km).

Mercredi 29 Mai : nous quittons St JEAN de BRUEL à 16 H 30 pour le camp d'aviation du LARZAC.

Jeudi 30 Mai : Embarquement à 14 Heures.

Samedi 1er juin : arrivée à ARCY Sur AUBE à 1 Heure.

Le 3 juin 1940

Le lieutenant WALLON

1940-1945

Lettre de Claude à Marcel

Cachet de la poste : Paris XVI rue Singer 17 5-VI-1940

Adresse de l'enveloppe : Lieutenant M. Wallon

188° R.A.L.T.

E.M.3

Secteur postal 8693

Le 5 juin 1940

Mon chéri,

Je ne t'ai pas écrit pendant quelques jours pensant que mes lettres ne t'arriveraient pas, j'attendais ta nouvelle adresse ; comme je le regrette maintenant, puisque tu en as reçu des lettres de ton Père. Je suis à Paris depuis dimanche soir, je devais aller lundi matin au coffre, mais comme une écervelée que je suis, je me suis trompée de clé, il a donc fallu que je télégraphie à St Yrieix pour qu'on m'envoie la bonne que j'ai reçue ce matin ; je vais donc demain jeudi au coffre et je repars pour St Yrieix vendredi matin. Donc j'ai quitté Fontainebleau le jeudi 16, cela s'est décidé très rapidement, nous sommes partis en auto avec Bernadette : je m'étais mise devant et avais confié Michèle à Bernadette, je fus ainsi moins secouée et je n'avais pas Michèle pour me labourer sans cesse le ventre ; ainsi notre voyage s'est bien passé. Nous étions partis de Fontainebleau à 7 heures le matin et sommes arrivées à St Yrieix à 5 heures le soir. Là nous nous sommes installés, Michèle était ravie de retrouver ses jouets.

Le samedi nous avons vu arriver maman qui venait elle aussi et avait accompagné Charlette et Philippe à Murat ; tout d'abord, Charlette n'avait pas voulu partir puis quand elle a vu la rapidité des événements, elle s'est tout de même décidée.

Le dimanche j'ai reçu une lettre de toi où tu me disais être dans la forêt où nous avons passé de si bons moments il y a un an. Après cette lettre je suis resté 15 jours sans nouvelles. Que l'inquiétude et que l'angoisse ! Puis un jour j'ai vu arriver Charlette me disant que Simone avait téléphoné pour dire que tu étais à Bordeaux, ma joie fut alors complète ; j'ai téléphoné à Simone pour avoir quelques détails ; elle m'a dit que tu restais quelque jour là-bas ; donc le lendemain j'ai fait ma valise et j'allais partir pour Bordeaux en me disant que j'irai à la place et qu'on m'indiquerait où tu étais ; c'était de la folie, mais que ne ferait-on pas quand on aime son petit mari comme je t'aime. Donc j'allais partir quand le facteur est arrivé m'apportant ta carte de Saint-Jean de Burel ; j'ai donc défait ma valise, le cœur un peu gros, mais contente d'avoir de tes nouvelles. J'avais reçu aussi ta lettre de Pont-Audemer, une lettre d'Angoulême, et plus tard les caramels d'Évreux. C'est gentil d'avoir ainsi pensé à la gourmandise de ta Claude, pendant ces heures si dures que tu as vécues.

Ensuite j'ai su que tu étais passé à Chalon, car Simone a téléphoné chez le docteur Glammau. Je pensais alors que tu regagnais Belfort.

Puis ce matin, j'ai reçu ta lettre du 31 est celle du 1er juin, maman me les a fait suivre.

Oh ! Certes mon petit Marcel je pense pas un seul un seul instant que tu me rabâches toujours la même chose quand tu me dis que tu es fatigué, je me doute qu'après une équipée pareille tu ne dois pas être en brillant état. On devrait bien vous donner une petite permission, mais il n'en était hélas pas question. Dis-moi ce que tu veux que je t'envoie ou plutôt que je te prépare, car je ne peux toujours pas envoyer de paquets puisque pour le moment le service des paquets est suspendu. Veux-tu que je t'adresse de l'argent ? Quand je pense que tout ce que je t'avais tricoté avec tant d'amour ce sont des boches qui vont en profiter, cela me dégoûte. Enfin tu t'en es sorti c'est le principal. Que la vie est donc pénible, quand donc nous retrouverons-nous.

J'ai su hier que Jean était maintenant dans un régiment de 75.

Guy n'est pas du tout là où tu penses. Voilà son histoire. Au moment de l'invasion de la B. son régiment est parti, mais Guy avait une forte angine et son commandant n'a pas voulu qu'il parte, il est donc allé à l'hôpital de Cambrai, qu'il a quitté le 16 pour rejoindre son régiment. Ne pouvant prendre le train il a fait de « l'auto-stop » sur la route. Il est arrivé à se faire prendre par une auto malgré tout l'embouteillage qu'il y avait. Tout à coup il met son nez à la portière et aperçoit un avion qui volait en rase-mottes, il n'a eu que le temps de se blottir dans le fossé ; l'auto a été pulvérisée, le bombardement continuant il s'est transporté dans un pré et n'a que le temps de se mettre à plat ventre, il a été touché à l'épaule assez profondément. Une ambulance l'a ramassé et on lui a enlevé ses éclats dans la ville voisine, de là il a été mis dans un train sanitaire et il a échoué dans un hôpital d'Alençon où il est encore actuellement sa plaie n'étant pas refermée. Il était dit qu'il ne rejoindrait pas, il se lamente sur sa blessure peu glorieuse, telle est son expression. Son régiment a été très éprouvé ; je t'avais souvent parlé, étant à Fontainebleau de Mme Voisin une jeune femme amie de Charlette. Son mari a été tué le 14 ; cela m'a fait beaucoup de peine, car cette Mme Voisin était très gentille, elle a 29 ans et reste avec trois enfants. C'est terrible.

Tu me parles de la famille Boule, en effet ils ont bien peu de cran, on ne peut même pas se douter de leur manque de sang-froid.

Charlette se lamente toute la journée, elle ne fait rien de ses dix doigts. Certes la vie actuelle est rude, pleine de soucis et d'angoisse ; mais elle ferait bien de penser un peu à ceux qui sont au front, à toute leur souffrance, elle devrait s'occuper, faire n'importe quoi, tandis qu'elle passe ses journées à se lamenter ; je t'assure que ce n'est pas réconfortant d'aller la voir, et puis je crois que je finirais par me disputer avec elle tellement elle m'agace et sa mère encore plus.

À St Yrieix je suis donc avec Maman et Bernadette, nous nous occupons, le matin les soins de la maison du ménage font passer la matinée relativement assez vite, l'après-midi nous allons nous promener avec Michèle.

J'ai fait la connaissance de la fille du docteur Glatmau, elle est mariée à un médecin militaire, elle a trois enfants, dont deux petites filles, une est de l'âge de Michèle, elle habite chez ses parents à St Yrieix, juste en face de la maison, elle a un très grand jardin, et je vais bien souvent passer l'après-midi avec elle, tandis que Michèle joue avec ses filles. Cette jeune femme est très intelligente et autrement active que Charlette dont elle est la grande amie. Quand je suis partie de St Yrieix, c'est-à-dire dimanche, elle n'avait aucune nouvelle de son mari qui se trouvait en Belgique, il est, je crois, dans les cuirassiers, elle est évidemment rudement inquiète, mais elle vit d'espoir, je lui donne de mon mieux du courage, quand j'étais moi aussi sans nouvelles de toi, nous nous remontions mutuellement ; j'ai fait là une très agréable connaissance.

J'ai retrouvé en effet ma machine à coudre et je m'en suis déjà servi pour faire des robes d'été à notre fille ; et vois-tu je suis heureuse de m'en servir, c'est la seule chose qui me reste de nos affaires de Trith, comme cela me fait gros cœur en pensant à tout ce que nous avons laissé et que nous nous retrouverons pas ; notre chambre que nous avons choisie avec tant d'amour, la petite table ronde, la lampe ; et bien d'autres choses, où nous avons vécu si heureux. C'était gentil notre petite maison, et nous y étions bien n'est-ce pas ? De tout cela il ne restera plus rien. Enfin cela a bien peu d'importance à côté de tant de souffrances et de misère. Pourvu que nous nous retrouvions tous les quatre, c'est le principal et tout ce que je demande.

Je ne suis pas trop fatiguée, mais voilà que je trouve que je ne grossis pas, et c'est vrai que cela ne fait que deux mois ; tu sais pour la clinique j'ai encore le temps de voir, d'ici le mois de janvier il peut se passer bien des événements. Si cela ne te fait rien, je préfère attendre encore un peu avant d'annoncer nos espoirs à ton Père, je veux être bien sûre ; je ne l'ai dit à personne, seule maman est au courant. J'ai le mal au cœur réglementaire, mais sans plus. Je n'ai aucune envie de m'acheter des petites douceurs

sans toi cela ne me dit rien, seuls les caramels que tu m'as envoyés mon fait plaisir, ils étaient rudement bons et Michèle les a aussi beaucoup appréciés. Pour le poste de T.S.F. nous nous sommes fait voler dans les grandes largeurs ; Papa l'avait porté à l'atelier et ils avaient changé la résistance, je l'ai transporté à St Yrieix où il a marché un jour pas plus ; en passant à Paris j'ai acheté une lampe la valve, peut-être marchera-t-il ; j'ai pensé acheter cette lampe, car quand on la touchait le poste se remettait en marche pour quelques instants, je vais voir le résultat.

Tu sais mon petit mari, je pense sans cesse à toi, je voudrais être près de toi pour te faire oublier toutes ces dures journées que tu as vécues, pour te soigner, et te faire reprendre tes kilos. Pour te donner du courage ; je sais certes que tu n'en manques pas, mais quelquefois là-bas on doit se sentir bien seul ; à ces moments-là songe à ta petite Claude qui voudrait tant te soulager et qui t'aime de tout son cœur. Notre petite Michèle te ressemble tu sais, et le soir quand je vais me coucher et que la vois endormie dans son petit lit, je la contemple longtemps ; je te retrouve dans ses yeux, dans ses cheveux frisés. C'est tout à fait toi autant que je puisse le voir en regardant les photographies de quand tu étais bébé.

Elle a eu une période où elle devenait bien diable, elle faisait de grandes colères en tapant du pied, cela lui passe un peu. J'ai rapporté de Fontainebleau son lit bleu, elle y est mieux couchée que sur le petit divan qu'elle avait à St Yrieix.

J'espère que tu recevras bientôt cette lettre, je t'avais écrit tous les jours, sauf les derniers jours ; mais mes lettres ne te parviendront sans doute jamais.

Je vais reprendre ma lettre quotidienne, puisque tu me dis que maintenant tu reçois des lettres.

Voilà mon cher petit Marcel, je t'aime de tout mon cœur, de toutes mes forces ; je rêve bien souvent à nos caresses qui m'étaient si douces. Nous les retrouverons, jusqu'ici la chance nous a favorisés ; la providence t'a protégé ; elle le fera jusqu'au bout, et tous les sacrifices que nous faisons maintenant seront récompensés, espérons-le, par une vie tranquille et heureuse.

À demain, mon chéri, je t'embrasse de tout mon cœur et de toutes mes forces, aussi fort que je t'aime.

Ta petite femme qui t'adore.

Claude

Affaires personnelles de
 Lieutenant Marcel Walton
188^e RAL
 Bureau de renseignements dans un fourgon
 ex enter
 pour le 188^e RAL
 et rapportés au bureau de Dunes
 par la Commission de gare.
 A entrer dans un sac, avec
 cette note, sur le dessus de la boîte
 étiquetée pour le bureau 8693

1940-1945

Lettre de Marcel à son père, Simone et Titi

Le mercredi, 5 juin 1940

Mon cher Papa,

Je suis toujours sans nouvelles de Saint Yrieix. Je ne comprends pas ce silence de Claude et suppose que si elle était souffrante, on me l'aurait écrit. Je la savais fatiguée... enfin c'est probablement le service de la poste qui ne fonctionne pas régulièrement. En dehors du mot de Simone, cela fait un mois que je n'ai reçu de nouvelles. Il est vrai que pendant nos pérégrinations dans le nord le courrier n'a pu nous suivre et qu'il se trouve maintenant aux mains des Boches. Ici il continue à faire un temps magnifique et un peu chaud ; malgré les allégations de radio Stuttgart qui annonçait aux émissions françaises que le 188 est complètement détruit et tombé aux mains des Boches, nous nous reformons, il y a un gros travail de récupération à fournir, nous avons encore des gens dispersés aux quatre coins de la France, grâce au centre de rassemblement. Hier nous avons reçu la visite de ton camarade Delaglière, il est commandant et a sous ses ordres un groupe de 105. L'uniforme le vieillit et je ne l'avais pas reconnu. Il venait nous demander un camion. Il est mal tombé puisque, comme lui, nous nous reformons et nous n'avons rien à donner. Il est reparti sans se frapper. Il m'a demandé de tes nouvelles et chargé pour toi de ses meilleures amitiés. C'est demain la fête de Claude, j'ai eu un mal terrible à trouver à Épernay quelques chocolats. La ville y est déserte. C'est évidemment curieux de constater que dans le nord les gens ont attendu pour filer l'arrivée des Allemands, il y en a des tas qui n'ont pu passer. Alors qu'ici avant même que la menace se précise, ils filent tous comme des lapins.

Je t'embrasse affectueusement, ton fils Marcel.

Ma chère Simone,

J'ai oublié de te dire que je j'ai vu à Chalon ton filleul, il a rudement grandi, je ne le reconnaissais pas. Je suis dans une chambre, j'attends que l'on me rapporte la paire de chaussures que j'ai donnée à réparer : je n'en ai qu'une : il m'a fallu prendre rendez-vous avec le bottier. Quelle complication. Je ne possède aussi qu'une chemise, le même problème se pose quand il s'agit de la laver, mais je là je le résous plus facilement, je m'en passe. J'ai fait le bilan de mes pertes elles s'élèvent à plus de douze mille francs ; elles atteignent presque quinze mille. On ne s'imaginerait jamais qu'on emporte tant d'objets avec soi. Je crois que d'ici six mois l'armée va m'allouer généreusement deux mille francs en compensation. Et en plus on me retient d'autorité mes impôts sur ma solde. Ils y vont un peu fort.

Ton frère Marcel.

Ma chère Titi,

J'espère que vous avez de bonnes nouvelles de votre frère et qu'il n'a pas eu à souffrir de cette retraite de Belgique. Décidément l'Alsace était plus calme. Dire que les belles cravates kaki que Papa m'avait données sont fichues. Ce que je regrette le plus c'est ma belle montre-bracelet que j'avais choisie avec Simone chez le grand horloger de Montluçon. Le petit oreiller en Dunlopillo me manque également. Que de services il avait pu me rendre !

Je vous embrasse affectueusement. Marcel

1940-1945

Lettre de Paul à Marcel

Montluçon 5 juin 1940

Mon cher Marcel,

Je t'ai envoyé ce matin un mandat de 1000 fr. et t'en enverrai un autre demain. Je pense en effet, d'après ce que tu m'écris, que tu as besoin d'argent. N'hésite pas à me dire ce qu'il te faut.

J'ai reçu un mot de ton oncle Louis. Il nous a dit combien il avait été surpris de te voir, et nous a dit où tu te dirigeais.

D'après ce que tu avais écrit à Claude, tu avais gagné Pont-Audemer avec un convoi évacuant un hôpital de Dieppe. Comme tes lettres renferment quelques « trous », nous en sommes réduits à des suppositions sur la raison de tes pérégrinations à Bordeaux et Saint-Jean-du-Bruel. Nous pensons que l'on avait envoyé à Bordeaux pour te reposer, et que de là on t'a dirigé sur Saint-Jean-du-Bruel dans un établissement de repos. Combien de jours y es-tu resté ?

Enfin j'espère que tu vas rester tranquille qq temps pour te bien remettre d'aplomb.

Simone t'a donné toutes les nouvelles de la famille. La situation pour tous les gens qui doivent quitter leur domicile devant l'envahisseur est bien pénible. Pensons seulement que cette mauvaise période est passagère, et que nous ne tarderons pas à avoir de meilleures nouvelles.

En tous cas, écris-nous pour nous confirmer que ta santé est bonne.

Je t'embrasse affectueusement.

Ton père P. Wallon

Lettre de Titi à Marcel

Le 5 juin 1940

Mon cher Marcel,

Nous avons été heureux d'avoir de vos nouvelles, car vos deux dernières cartes ne disaient pas grand-chose. Mais de vous savoir à Bordeaux était déjà un grand soulagement ! Je pense que vous vous remettez de toutes vos fatigues et émotions et que bientôt vous serez de nouveau convenablement vêtu et un peu dédommagé de toutes vos pertes.

Vous devez avoir enfin reçu des nouvelles de Claude, car il n'y a pas de raison que nos lettres seules vous parviennent ; peut-être quelques lettres ont pris une mauvaise direction, ce qui les aura retardées. Enfin, aux dernières nouvelles par téléphone, Claude et Michèle allaient bien.

Vendredi M. Lange est passé à la maison, mais je ne l'ai pas vu, car j'étais un peu fatiguée et avais gardé le lit. Il a donné à Simone des nouvelles de son fils Guy, blessé d'un éclat d'obus dans l'épaule, et soigné au Mans. Son séjour à Montluçon a été très court et il n'a pu venir dîner ici.

Aux Petites Dalles il n'y a plus personne de la famille ni de Parisiens. Les Georges W. et Émile W. sont à Saumur. Je ne sais plus si je vous ai parlé des Philippe T.M. dans ma dernière lettre. Mme Ph. est avec ses 4 derniers chez les Gosset, près de Saint-Amand. Nous sommes allés les voir l'autre dimanche ; ils ont tout abandonné et ont fait un voyage épuisant, sans pouvoir emporter quoi que ce soit. Les deux aînés terminent leurs études à Paris.

Un mot de mon frère m'annonce que l'aéroport du Bourget a été bien bombardé et les dégâts sont considérables. Lui et ses camarades n'ont rien eu, c'est un pur hasard, car la torpille qu'ils ont reçue n'a pas éclaté.

Montluçon et les environs sont remplis de Belges et les réfugiés des usines de Chauny et St-Gobain sont nombreux.

Bonne santé mon cher Marcel est très affectueux baisers.

Titi

1940-1945

Lettre de Claude à Marcel

Cachet de la poste : Paris XVI rue Singer 15 30 6-VI-1940

Adresse de l'enveloppe : Lieutenant M. Wallon

188° R.A.L.T.

E.M.3

Secteur postal 8693

Le 6 juin 1940

Mon chéri,

Hier quand j'ai eu terminé ta lettre Papa est venu me prendre pour aller déjeuner chez les Olivier. De là je suis allée à la mairie pour m'occuper de ma carte de ravitaillement que je n'ai pas encore reçue, il faut que j'écrive à la mairie de Montluçon. Ensuite je suis allée chez Gibert Bd St-Michel pour y acheter des livres pour Bernadette ; elle s'offre une édition numérotée des contes des mille et une nuit. Elle se met bien...

Je suis ensuite rentrée à la maison où je me suis reposée, il fait tellement chaud que c'est rudement fatigant de marcher.

Après un petit repos, j'ai cousu des galons sur le béret de papa, car il est pour l'instant à l'armement et a ressorti son uniforme. Il ne sait pas ce qu'il reste de l'usine, probablement pas grand-chose. Il y a, comme tu le supposes, plus personne. J'ai trouvé Papa bien changé et bien fatigué. Il fait des tournées dans les usines pour l'armement ; il est passé la semaine dernière à Montluçon où il a vu Simone et ton Père.

Je pense regagner St-Yrieix demain, j'ai hâte de retrouver notre fille ; et puis seule à Paris je ne sais pas trop quoi faire. J'ai reçu la clé du coffre à temps, et j'ai fait le nécessaire ce matin.

Je suis passée rue Cambacérès où j'ai pris des photos, je pensais trouver toutes les photos de toi quand tu étais petit, j'étais persuadée qu'elles étaient avec les papiers ; et je ne les ai pas trouvés, je le regrette rudement. J'ai pris aussi mon ancienne gaine que j'avais achetée à Fontainebleau, cela m'évitera une dépense.

En rentrant, j'ai profité du jour avec eau chaude pour prendre un bain ; je pensais aux nombreux bains que nous prenions ensemble dans notre grande baignoire de Trith, te souviens-tu ? Quels bons moments, quels beaux jours, quand reviendront-ils ? À St-Yrieix la maison a changé d'aspect depuis la mort de Mme Piau. Quand nous y sommes arrivés venant de Fontainebleau, le premier et le rez-de-chaussée étaient occupés par trois officiers de l'hôpital, ils n'étaient pas là de la journée, la maison était calme et nous avions le jardin pour nous seuls. Mais cela a changé ; on a trouvé que ces messieurs pharmaciens avaient un peu trop de place, deux sont partis et on nous a mis des réfugiés, des gens peut-être très intéressants avec leurs quatre enfants, mais d'une vulgarité effrayante et surtout d'une saleté repoussante ; c'est inimaginable, on peut être modeste, mais on peut toujours être propre. De sorte que nous n'allons plus autant dans le jardin. Ces gens ont pour eux six la cuisine et deux chambres. Il restait donc le salon et la salle à manger qui ont été loués par des gens de Paris. Ceux-là ont l'air beaucoup mieux et en tout cas propres, ils sont six pour deux pièces, mais ils ont été encore bien contents de trouver cela, car avec les réfugiés qui affluent de partout, on ne trouve absolument rien, tout est réquisitionné.

Maman disait au début qu'elle regrettait bien de n'avoir pas pris une maison plus grande que notre petit appartement, mais heureusement, car là où nous sommes on ne peut pas nous mettre des réfugiés et nous sommes bien chez nous. On est obligé de faire à la mairie une déclaration du nombre de pièces, des lits et de l'utilisation que l'on fait les pièces, ainsi tu n'as plus le droit d'avoir un salon et une salle à manger. Je ne sais pas où on logera tous ces gens, cela devient effrayant. Nous avons eu, avant mon départ de St-Yrieix, la visite de Suzette ; elle est un peu moins détraquée que dans ses lettres, elle a changé complètement d'allure, plus un brin de poudre ni de rouge, aussi cela la change je t'assure ; je ne sais pas de quoi elle s'occupe, cela a l'air de la prendre beaucoup ; elle a rudement mauvaise mine. Quant à Martine, c'est toujours la même, c'est une mémère, elle ne s'en fait pas du tout et se me fiche complètement de ce que peut lui dire sa mère, c'est tout à fait le même genre que son père.

Guy n'est pas encore sorti de l'hôpital, voilà bientôt trois semaines qu'il y est, cela avait dû être plus grave que ce qu'il avait dit. Jean a écrit hier à Papa, il doit être est actuellement en pleine bataille avec son 75.

J'espère que je vais continuer à avoir de tes nouvelles, dis-moi ce que tu désires, ce dont tu as besoin, si tu veux de l'argent, je peux t'envoyer ce que tu voudras, car tu ne dois plus avoir une tenue convenable, ni culotte. J'ai dîné l'autre jour avec Monsieur Faille et Papa. Le papa Faille est toujours le même, il m'a longuement demandé de tes nouvelles. Ils nous avaient offert un beau petit dîner se composant ainsi : crème d'asperges, langoustes mayonnaise, ris de veau aux épinards, et fraises des bois à la crème.

Je ne vois Papa qu'aux repas ; il est fatigué et triste et ne dit pas grand-chose. La perte de son usine et tout ce qu'elle contenait l'a beaucoup frappé, je crois ; et il y a de quoi. Surtout qu'il avait été décidé la veille qu'on commençait le repliement, c'était un peu tard. Quel bouleversement ! Le monde devient fou, pour en venir à de pareilles choses.

À demain, mon chéri, je ne pourrai sans doute pas t'écrire aussi longuement à cause de mon départ. Je t'aime mon cher petit mari et je t'embrasse de tout mon cœur et de toutes mes forces.

Ta petite femme qui t'adore.

Claude

Lettre de Louise Demangeon à Paul

Paris 7 juin 1940

Mon cher Paul,

Je te remercie de m'avoir communiqué les nouvelles que tu as reçues de Marcel. Quel soulagement pour toi après ce long silence ! Je comprends ton désir d'avoir tous les détails de cette singulière odyssée, et qu'il est regrettable que Marcel n'ait pu s'arrêter à Montluçon au cours de ce tour de France inopiné. On ne peut guère donner par lettre les détails de toutes ces émouvantes journées. Nous avons été favorisés à ce point de vue. Paul a passé quelques heures à Paris il y a 8 jours allant en mission à Vincennes chercher du matériel. Tu devines notre joie. Nous avons été tout heureux et tout réconfortés de le voir si plein d'allant et de feu, et avec une mine excellente, en dépit des grosses fatigues endurées. Il était satisfait d'avoir un colonel plein de cran. Celui-ci avait armé tous les hommes de fusil avant afin qu'ils puissent se défendre pied à pied ; ils ont dû se retirer, mais en bon ordre, sans rien laisser de leur matériel ; il y a eu des pertes, mais pas tant que l'on aurait pu croire sous un déluge de fer et de feu. La nuit surtout était quelque chose qu'il est impossible d'imaginer. D'ailleurs l'éclatement des obus et des bombes se compliquait du sifflement des sirènes ayant pour but évidemment d'affoler l'adversaire. C'est bien un mélange d'ingéniosité et de puérilité si propres au génie allemand ? ! Et maintenant voilà de nouvelles inquiétudes avec cette immense bataille ! Tous ces éloges officiels sur le calme et le courage de tous ces braves font lever le cœur. Ces pauvres enfants subiraient-ils une si cruelle épreuve si ceux-là mêmes qui sont au pouvoir avaient su gouverner le pays avec sagesse, clairvoyance et patriotisme ! On ne peut que serrer les poings !

Nous sommes encore ici pour 3 semaines. Quand les examens seront finis, nous partirons, Albert pour Luchon, moi et André pour Montpellier. J'ai de bonnes nouvelles des deux petites familles.

Cette nuit nous avons été visités par des parachutistes, mais cela ne se dit pas. On en a arrêté un bon nombre. La police était sur ses gardes, par suite de la découverte sur un espion (français) de tout un plan d'opération ; il s'avère de plus en plus qu'ils ne descendent qu'à bon escient et sur des complicités locales. Tout cela n'est pas gai.

Je t'embrasse affectueusement ainsi que Simone.

Amitiés à Mademoiselle Quétard.

Ta sœur Louise

1940-1945

Lettre de Marcel à son père, Simone et Titi

Le vendredi, 7 juin 1940

Mon cher Papa,

Je te remercie beaucoup de ton mandat, cela va me permettre d'acheter du linge, des vêtements et des chaussures ; car j'ai tout laissé entre les mains des Boches ; jusqu'à présent je n'ai encore reçu aucune indemnité de l'armée et je ne pense pas pouvoir en espérer dans un bref délai. La situation est assez grave pour que l'on ait d'autres préoccupations aux intendances et que l'on attende pour dédommager ces officiers qui ont tout perdu. Je n'ai rien demandé à Claude, car je sais qu'en dehors de ma délégation de solde elle ne touchera plus rien ; du Nord et de l'Est, je n'attends plus aucun secours. Et cette brave Claude a encore bien des dépenses en perspective pour l'hiver prochain, je ne veux pas amenuiser son budget. J'ai reçu des nouvelles de Paris, Claude y est retourné pour y prendre notre argenterie et l'or que j'avais au coffre. Elle s'était trompée de clé et est restée une semaine à Paris en attendant qu'on lui expédie de St-Yrieix la bonne clé. Elle m'a écrit le 5, j'espère qu'elle n'a pas essuyé de bombardements. J'attends avec impatience sa lettre m'annonçant son retour à St-Yrieix. En somme de tout ce que nous possédions nous avons sauvé notre argenterie et nos pièces d'or. En ce qui concerne ma santé, ne crains rien elle est excellente : j'ai été éreinté quand j'ai faussé compagnie aux Boches, mais la joie de me trouver libre a effacé toutes les fatigues. Les tribulations à travers la France ont été dures à ce que ne possédant plus un sou, je n'ai pu rejoindre directement mon régiment et ai dû suivre la filière. Me voilà à bon port, nous attendons que le B.Cr.T. statue sur notre sort et espérons malgré les pertes reconstituer notre unité. Je te remercie également beaucoup des photos que tu m'as envoyées ; évidemment j'ai perdu toutes celles que je possédais. Les tiennes me font un grand plaisir. Il fait cette année une chaleur inaccoutumée, la belle veste de toile que tu m'avais offerte et dont j'ai fait moderniser le col se trouve entre les mains des Boches. Je crains qu'ils ne s'en servent, avec eux il se faut s'attendre à tout.

Je t'embrasse affectueusement et te remercie encore de ton mandat.

Ton fils Marcel

Ma chère Simone,

Un grand merci pour ta longue lettre et toutes les nouvelles qu'elle contient. La tante Pauline Giard n'a pas eu de chance ; que de civils sont ainsi restés coincés dans le Nord, beaucoup y ont laissé leur vie. Enfin, n'y pensons plus, c'est un des côtés les plus pénibles de la guerre. Je reprends mes kilos, la popote n'est pas mauvaise, nous ne mangeons guère que du bœuf, cela manque de variété, mais qu'importe.

Papa semble se demander comment il se fait que j'aie quitté Dieppe dans un autocar qui concernait l'hôpital militaire de Dieppe. C'est très simple. Je suis arrivé devant l'hôpital, alors que montaient en car les hommes valides hospitalisés dans cet hôpital et qu'on les évacuait munis d'une permission en bon ordre. J'ai estimé qu'il y avait dans la voiture de la place pour mes hommes et moi. Quand du prestige des galons, j'ai imposé ma présence et celle de mes gens et ai donné le signal de départ. Je voulais atteindre au plus vite la région de reformation de mon unité qui était à ce que je pouvais supposer la région rouennaise sur la rive gauche de la Seine. Tu sais dans ces circonstances, il faut opérer vite, prendre une décision et l'appliquer jusqu'au bout par tous les moyens. Je me

suis conduit comme un vrai gangster : j'ai dû arrêter des voitures civiles revolver au poing et donner ordre aux gens de transporter mes hommes d'Eu à Dieppe. Je ne plaisantais pas et d'ailleurs ces braves civils l'ont compris.

Je t'embrasse affectueusement.

Ton frère Marcel

Ma chère Titi,

J'ai appris en effet le bombardement de Paris, il semble que les dégâts sur le personnel par les bombes d'avion soient infimes. Ce qui est dangereux ce sont les maisons qui s'écroulent, mais, sauf dans le cas du coup au but on ne risque presque rien. C'est l'effet moral sur le personnel qu'il faut surtout redouter. Les paniques que peuvent provoquer les bombardements d'avion sont plus à craindre que ces derniers. J'espère que les Boches vous laissent tranquille à Montluçon, la T.S.F. annonçait un raid sur le centre.

Je suis rudement content d'avoir des nouvelles de Claude, je me demandais ce qu'elle devenait.

Je vous embrasse affectueusement.

Marcel

Lettre de Claude à Paul

Mardi 11 juin 1940

Mon cher Papa,

Me voici revenue de Paris après un voyage rendu fatiguant par l'affluence dans les trains et le temps si lourd. Il a fallu que j'attende quatre heures à Limoges la correspondance pour St-Yrieix. J'ai retrouvé Michèle en bon état, elle est presque toute la journée dehors, et prend une belle teinte bronzée. Je suis restée un peu plus longtemps que ce que j'avais prévu et ne suis rentrée de Paris que vendredi soir.

Je ne veux pas tarder plus longtemps, mon cher Papa, pour vous annoncer que Michèle aura au mois de janvier un petit frère. Certes les jours si angoissants que nous vivons ne sont pas pour faciliter les choses, mais cela n'est rien à côté de toutes les souffrances qui nous entourent.

Je reçois pour l'instant régulièrement des nouvelles de Marcel, il se rééquipe, il devait être, après sa pénible équipée, en un lamentable état.

J'ai reçu il y a quelques jours une lettre de Suzanne de la Maisonneuve me disant qu'elle avait vu Marcel à son passage à Chalon.

Je vous quitte, mon cher Papa, en vous embrassant bien affectueusement ainsi que Simone et Titi. Maman me charge de vous transmettre ses meilleurs souvenirs.

Votre fille Claude

1940-1945

Lettre de François Wallon à Simone

Ajouté au crayon :
Aspirant Fr. Ch. Wallon D.I. 133
53e Cie Montluçon (Allier)

Montluçon, le mardi 11 juin 1940

Ma chère Simone,

Je joins à cette lettre celle que je t'écrivais le 23 mai et que je n'ai malheureusement pas pu terminer en temps voulu.

Je m'excuse donc une fois de plus de cette absence de nouvelles, d'autant plus que voilà déjà plus de huit jours que je suis de retour à Montluçon, et depuis ce moment j'ai encore dû observer un silence complet.

Notre départ de Saint-Cyr s'est effectué excessivement rapidement, car nous n'avons été prévenus que presque à la dernière minute. Notre retour ici s'est effectué en près de vingt-quatre heures, ce qui est certes un temps record. Pour mon compte, je n'avais pas dormi dans un lit ni même sur une paille depuis près de huit jours. Enfin ici j'ai retrouvé mes braves petits gars et mon service. Celui-ci ne manque pas et ne me laisse pour ainsi dire pas de liberté. Le matin, le réveil a lieu à 5h, le départ à l'exercice à 6h et les heures de travail sont de 6h à 10h1/2 et de 13h à 17h30 pour les hommes, de 6h à 11 et de 12h45 à 18h pour moi sans compter les services à assurer qui durent souvent vingt-quatre heures consécutives. Ajoutons à cela les heures fixes des repas au mess et tu comprendras facilement qu'en dehors du service, il n'y a guère de possibilité de faire quoi que ce soit. Pour nous plus de dimanche ni de jour férié. Des Français là-haut travaillent sans relâche jour et nuit, au prix de leur vie, il est donc indispensable que nous qui sommes à l'arrière nous y mettions le plus possible du nôtre également. De plus, de nouvelles recrues viennent d'arriver. Il faut le plus vite possible les rendre aptes au combat soit en prévision de leur montée en ligne soit simplement pour pouvoir agir à l'occasion à Montluçon même.

D'ailleurs, il y a à peine deux jours que le nouveau contingent est arrivé et déjà nous leur avons appris pas mal de choses. Ce sont pour la grande majorité des Parisiens et pour l'instant je suis vraiment très content d'eux, ou tout au moins des soixante d'entre eux que j'ai sous mes ordres. Ils mettent beaucoup de bonne volonté et de cœur dans leur travail. Avec la bonne humeur, c'est tout ce que je leur demande.

De la famille, j'ai assez peu de nouvelles, à part celles de Papa et de Maman qui ont dû quitter Champagne ainsi que Daniel et Jean-Claude qui étaient à Paris il y a encore quelques jours, en attendant mieux. Où sont-ils actuellement ? Je l'ignore. Peut-être à Ambert où Papa et Maman ont loué un petit logement.

Je termine cette lettre afin d'être sûr de pouvoir la poster aujourd'hui et en m'excusant à nouveau de cette absence prolongée de nouvelles, je te dis, ma chère Simone, ainsi qu'à mon cher oncle Paul

Bien affectueusement.

Fr. Ch. Wallon

Vive la France !!!

1940-1945

Lettre de Claire à Paul

La Fruye Saumur Maine et Loire

13 juin 1940

Ajouté au crayon : 8.7.1940

Mon cher Paul,

Merci de ta lettre qui m'a fait plaisir dans les jours sombres que nous vivons. Je m'inquiétais pour Marcel que je croyais dans l'armée des Flandres, et j'ai été bien heureuse de savoir qu'il avait pu s'en tirer et qu'il allait bien. Il doit être retourné en ligne, hélas, et l'on n'est pas tranquille longtemps.

Les nouvelles de Bar-le-Duc ne me parviennent plus, ce qui me désole. Je me demande si la ligne est coupée, ou si c'est parce que les trains marchent si mal.

Devant la gravité des événements et l'avance des Boches, Denis et Maman ont quitté Paris avant-hier et sont venus me rejoindre ici à Saumur. Mais je crois que nous ne pourrions pas rester ici, d'abord parce que ma tante est très vieille et a déjà une quantité de famille, ensuite parce qu'on dit qu'il pourrait y avoir une avance jusqu'à la Loire. J'espère bien que ce n'est pas vrai, mais dans ce cas, il me faudrait vite partir. Peut-être irai-je te demander l'hospitalité un soir si nous nous dirigeons sur Sainte-Maxime, il n'y a plus moyen de coucher dans les hôtels (Denis a couché dans sa petite Simca en venant de Paris). Je tâcherai naturellement de te prévenir par dépêche. J'hésite bien aussi à partir à Sainte-Maxime avec l'entrée des Italiens dans la guerre, on ne sait pas si la côte ne sera pas bombardée. Crois-tu qu'il y aurait encore quelque chose à louer dans les environs de Montluçon. Les petits coins de campagne sont encore les plus tranquilles. Mais avec tant de réfugiés, on risque de ne rien trouver nulle part ?

Je suis bien désemparée, surtout depuis que je ne peux plus avoir aucune nouvelle d'Émile. Les dernières de Georges étaient bonnes. Il avait pu venir 1 heure à Paris samedi dernier. Denis l'a vu. Son camp était alors à Ermenonville.

Au revoir mon cher Paul. Je voudrais savoir si nous ne te dérangerions pas trop en passant par chez toi (peut-être as-tu déjà beaucoup de monde), je n'en sais pas du tout la date, mais je te remercie à l'avance.

J'espère que vous allez bien malgré l'angoisse dans laquelle nous vivons. Je t'embrasse bien affectueusement ainsi que Simone. Amitiés à Titi.

Ta sœur Claire

Lettre de Simone à son père

Après Meynac, mardi 18 juin 1940

Ajouté au crayon : 2 juillet 40

Mon cher Papa,

Arrêtée sur une petite route par où nous avons été détournés, je t'écris en attendant que ceux qui sont partis au ravitaillement reviennent. Il est 6 heures du soir. Notre voyage n'a pas manqué d'imprévus et d'aventures. Nous venons de nous retrouver tous au complet et notre convoi fait bonne figure.

Sortie de Montluçon : embouteillages. Je suis chef de file dans la Simca et m'en tire fort bien. À Chéneraille, nous attendons l'oncle Philippe et ses 3 autos. Au bout d'une demi-heure, ils arrivent. Les Renard nous avaient quittés, allant vers Saint Yrieix et Bordeaux. Puis route libre ; on roule, c'est un bonheur. Avant Aubusson des convois interminables de camions. Embouteillage à nouveau, on piétine, oserais-je dire, si

l'expression n'était pas faite pour des véhicules sur roues ! Notre convoi est un peu partagé en petit tas. Nous, dans la Simca, arrivons sur la route de Felletin. J'arrête, me mets au carrefour, attends ½h. Ne voyant pas les autres, j'en conclus qu'ils ont passés avant que j'ai pu me poster là et nous partons pour Felletin. Arrivés là, pas d'auto de la famille. Il est midi ½, non 1h moins ¼. Nous restons...

20 juin. Je reprends de Maureillan où nous sommes arrivés hier soir. À Felletin, j'aperçois le reste de notre convoi. Je ressaute en voiture, mais nous sommes déviés par la route du bas, celle de Millevaches étant, paraît-il, réservée aux militaires. Et nous voilà partis, tante Madeleine, Bernard et moi à travers le plateau de Millevaches, sans carte, seuls, car nous ne voyons pas les autres sur notre chemin. Nous avons erré par des routes, demandant avec ténacité Millevaches, allant vers la Courtine, surpris par un orage épouvantable... enfin, nous voilà à 4h moins ¼ à Millevaches. Pas de Peugeot, ni de camionnette... nous attendons tout en mangeant du pain ; nous n'avions pas déjeuné encore ! À 5h... enfin, enfin la Peugeot avec Tante Claire. Nous nous étions cherchés avec autant d'inquiétude les uns que les autres ! À Meynac, c'est l'oncle Philippe et ses 3 voitures que nous retrouvons. Ouf ! Nous avons eu une émotion. Le soir à 9h1/2, nous arrivons à Argentat. La marche en convoi est maintenant sévèrement réglée : plus moyen de se perdre. Coucher à Argentat à 8 dans une chambre, sur des édredons ! Départ le lendemain à 8h1/2, oncle Philippe en tête. Grâce à lui nous avons pu passer partout. Si nous n'avions pas été avec lui et son transport de jeunes gens, nous n'aurions pu le faire. C'est lui qui s'expliquait et nous suivions ! Pas une panne. Si on se perdait de vue : demi-tour. Ça marcha à merveille. Au soir hier nous avons fait halte à Maureillan. Nous avons trouvé des chambres et des lits pour une ou deux nuits. Je couchais avec tant de Madeleine et Françoise. Ce matin je suis allée avec oncle Philippe chez les Perrot. Je crois que cela va s'arranger. Une des autos (Tante Mad., Françoise et moi) va aller coucher là-bas et le reste va suivre demain, je pense. Ce n'est pas encore tout à fait sûr, mais presque. De toute façon, j'ai dit que je ne voulais pas me séparer de ceux que j'avais amenés ici. Mais tout va s'arranger. Oncle Philippe nous aura été d'une rude aide. Nous ne sommes pas trop fatigués. Aujourd'hui, nous avons fait un déjeuner plantureux dans un petit café ; cela ravigote. Denis est un peu claqué. Moi ça va. Je t'envoie un télégramme pour t'annoncer notre bon voyage. Il n'arrivera certainement pas. Et cette lettre ?... Je ne cesse de penser à toi et Titi. Si seulement vous pouviez avoir de nos nouvelles ! Le pays ici est magnifique. Des vignobles à perte de vue. L'oncle Perrot a l'air brave homme, la tante très gentille. Ils vont se mettre en 4 pour nous soulager tous. Seulement ils sont copropriétaires avec une vieille tante gendarme, Mme Galius, sourde et qui n'a pas l'air de s'apercevoir qu'on est en guerre. Mais oncle Philippe va se démener ! Le brave Bétrancourt qui l'accompagne est bien inquiet sur le sort de ses valises restées à la consigne à Montluçon. Va-t-on aller les chercher (ou la chercher) ? Nous avons oublié de prendre du savon de Marseille, et moi, ma carte d'alimentation. Enfin, à part ça tout va bien, autant qu'il est possible en ces terribles jours. Quoi qu'il arrive et où nous allions nous ne nous séparerons pas les Émile, les Georges et les Philippes et moi. Maintenant nous savons qu'il ne faut jamais se séparer. Ici, chez les Perrot, j'ai retrouvé tante Marie-Claire arrivée hier soir avec ses enfants et Mr Bourdillat. Dans ces pays heureux, on ne connaît pas les cabinets. On va dans l'écurie simplement ! Chez les Perrot toutefois il y a des fauteuils, confortables qui ornent les cabinets, c'est très original comme « trône ». Cela durera bien longtemps sans doute avant que nous ayons des nouvelles des uns et des autres. Mais qu'y faire ! Mais il s'agit de choses tellement plus graves !

Je t'embrasse, mon cher Papa, de tout mon cœur.

Ta petite fille Simone.

Et je fais de même pour Titi et tout le monde ici se joint à moi !

1940-1945

Lettre de Paul à Simone

*Simone a corrigé au-dessus : Juin
Montluçon 19 mai 1940*

Ma chère Simone,

Je suis un peu anxieux de savoir si vous n'avez pas eu trop de peine à circuler, et si vous n'avez pas trop souffert des trajets. Pourvu que vous n'ayez pas eu de panne. Dans cette file de voitures, on a souvent à craindre d'être bousculé et d'avoir sa voiture endommagée. Et puis le métier « ! » de réfugié n'est pas drôle, et que de risques ! J'ai regretté ton départ. Mais comme tu es avec tes tantes, je pense que vous arriverez toujours à vous en sortir.

Je ne sais si cette lettre te parviendra, Montluçon sera occupé ce soir ou demain. Nous avons eu un bombardement du côté des casernes. Il y a eu des morts.

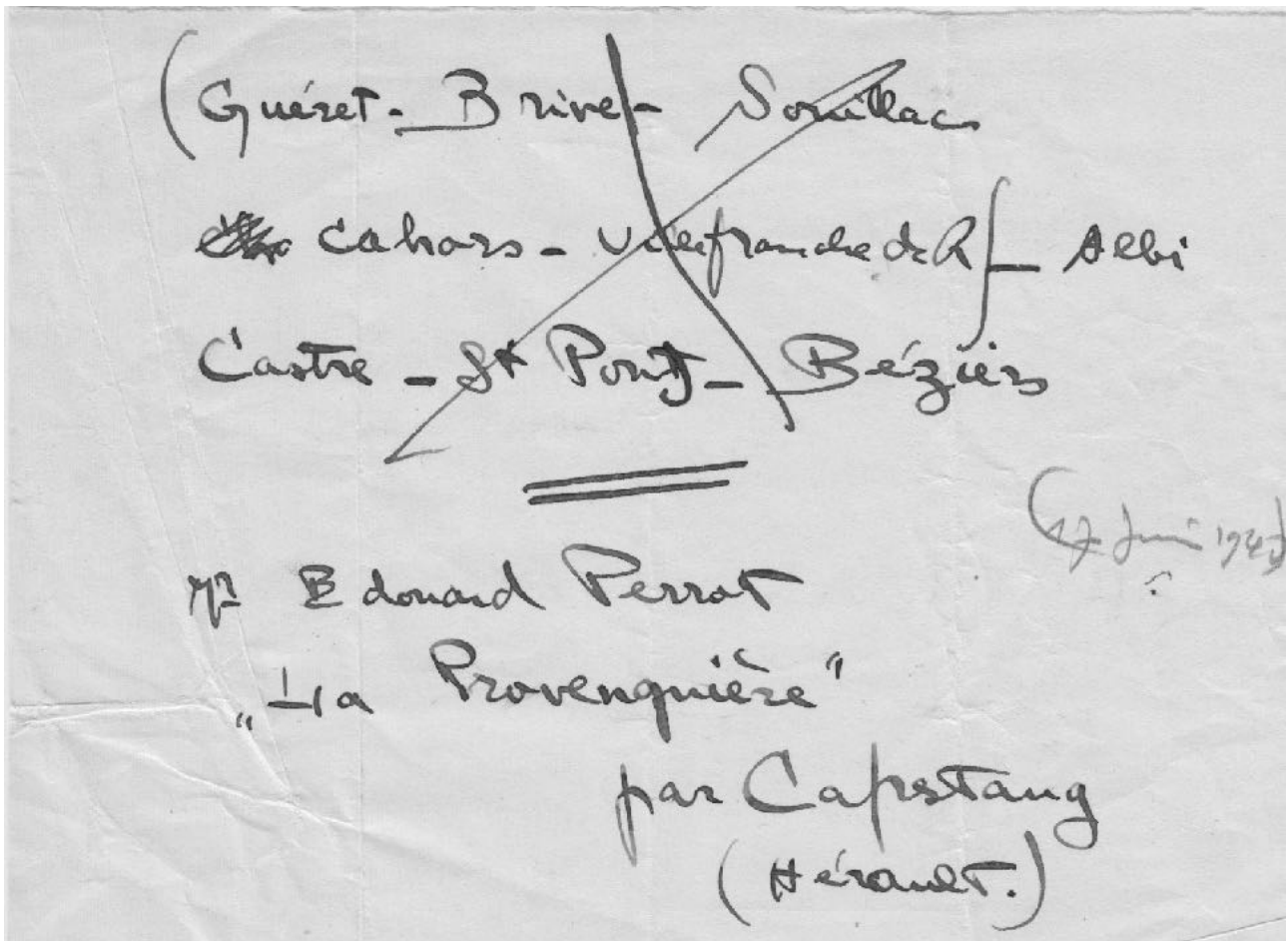
Ton oncle Georges est passé hier soir à la maison. Il voulait avoir des nouvelles de ta tante et de ses enfants. Il aurait pensé que ta tante serait restée à Montluçon.

Ce qui m'ennuie, c'est que je ne sais pas comment tu me feras savoir s'il te manque quelque chose, et où tu te trouves.

Il faut vous armer de patience. Bon courage et bonne santé.

Je t'embrasse affectueusement.

Ton père P. Wallon



1940-1945

Lettre de Simone Renard à Paul et Simone

St-Yrieix 20-6-40
Ajouté au crayon : 6.7.40

Mon cher Paul,
ma chère Simone,

Je ne sais trop quand cette lettre vous parviendra, mais je ne veux pas attendre plus longtemps pour vous donner de nos nouvelles et surtout pour vous remercier de nous avoir accueillis ici affectueusement à la Glacerie, lundi dernier.

Je voudrais bien être rassurée sur la façon dont s'est poursuivi et terminé le voyage de Simone pilotant la caravane partie de la Glacerie...

Notre voyage à nous s'est terminé à St Yrieix par suite d'une avarie survenue à l'auto. Un camion militaire nous a coincé dans le fossé et s'il n'y a eu aucun accident de personne, l'auto elle s'en est tirée avec la pompe à eau entièrement démolie. Faute d'avoir cette pièce ici ou à Limoges nous avons dû rester, ayant, avec bien de la chance trouvé une chambre.

En arrivant, je suis allée voir Claude. Elle allait bien et m'a demandé des nouvelles de Marcel : je n'ai pu que lui dire que vous en aviez reçu le dimanche 8, je crois.

Et Michèle ! Comme j'ai été contente de la revoir : quelle mignonne petite bonne femme, toute bouclée et délirante de vie ! Elle a commencé par refuser obstinément de reconnaître sa « tante guignol ». Je me suis raccommodée avec elle en favorisant une désobéissance, c'est-à-dire, en allant lui rechercher à plusieurs reprises la balle qu'elle lançait sous la pluie battante et après laquelle, en dépit des objurgations de sa famille, elle s'obstinait à vouloir courir !

Je vais commencer une lettre à Simone. Je lui adresserai à Béziers en indiquant de la faire suivre ou de la renvoyer sur Montluçon. Elle arrivera quand elle pourra, si elle arrive, car avec le méli-mélo des transports et surtout l'arrivée progressive de l'ennemi ! Il va falloir maintenant subir ce qui est peut-être l'inévitable... c'est sans doute stupide, mais jusqu'au bout je lutterai pour garder ma confiance même contre l'évidence !

Même si on doit les subir un jour, il y a des choses qu'il n'est pas possible d'accepter.

Je ne vais pas vous ennuyer plus longtemps en vous disant ce que je pense : parler n'a jamais servi à grand-chose.

Ne m'oubliez pas auprès de Titi : je pense bien à elle et l'embrasse de même. À vous, mon cher Paul et à toi ma petite Simone, je vous redis de tout mon cœur ma joie de vous avoir revus et mon merci bien reconnaissant de votre accueil et je vous embrasse bien affectueusement.

Simone Renard
chez Mr Leduc, place Paul Bert, St Yrieix.

Lettre de Simone à Marcel

Maureilhant, samedi 22 juin 1940

Mon cher Marcel,

Peut-être ne recevras-tu jamais cette lettre. Et pourtant, de tous ceux à qui je puisse écrire actuellement, tu es le seul que j'ai l'espoir d'atteindre. Où es-tu toi-même ? Remontons en arrière : le samedi 15, tante Claire, Denis, Christiane, la bonne arrivaient de Saumur dans la Peugeot à la maison. Nous les accueillons pour tout le temps qu'ils voudraient. Le lendemain, c'est au tour de tante Madeleine et ses trois enfants (plus un chauffeur qui repartit aussitôt pour Saumur) dans la Simca de Denis d'arriver. Le 17, ce sont les Renard (l'oncle Jos., sa femme, les 4 enfants et Simone). On se tasse. Tout le monde se sent réconforté d'être en famille, tous réunis. Et le lendemain matin, le 18 juin, l'armée allemande est telle que Papa dit qu'il est trop tard pour partir. On se tâte, on hésite, finalement on décide de partir malgré tout ; et ma foi, je suis parti moi aussi ; la Simca d'ailleurs n'aurait pas eu de chauffeur, sinon ! Et alors, Titi a décidé qu'elle resterait, puisque Papa, si on évacuait l'usine, devait partir le dernier. Ce qu'elle a fait et c'est chic ; ne trouves-tu pas ? Et comme l'oncle Philippe évacuait des affectés spéciaux dans 3 autos, nous formions un convoi de six voitures. À 8h30, nous quitions la cour de l'usine. Après coup, nous avons constaté que ç'avait été la dernière limite. J'ai fait un dernier signe à Papa occupé à donner des ordres dans la cour et : en avant ! Pour la sortie par la route de Guéret, j'ai été chef de file dans la Simca avec tante Madeleine et Bernard. À Chénerailles, les Renard nous quittèrent pour Bordeaux via St-Yrieix. Près d'Aubusson, terribles embouteillages. Je perdis le reste du convoi, et me voilà de midi à 5h, errant par le plateau de Millevaches, seule, sans carte, dans ce désert, demandant le chemin du village de Millevaches aux rares automobilistes rencontrés... enfin nous voilà à Millevaches, l'estomac creux, car nous n'avions pas pris le temps d'entamer notre miche de pain pour déjeuner ! Et puis, nous nous sommes tous retrouvés. À Argentant : coucher à 8 dans une pièce ! Je t'assure qu'on ne pouvait s'empêcher de rire ! Et le lendemain, nous roulions de nouveau de 8h du matin à 8h du soir sans arrêt sauf 1h à midi : comme les 2 nuits qui précédèrent notre « exode » je n'avais pas dormi, j'étais un peu vaseuse. La deuxième nuit, nous la passâmes ici, à Maureilhant près de Béziers (dans l'Hérault). Nous sommes venus par ici, parce que nos cousins Perrot (la tante Perrot est la sœur de l'oncle Charles Gosset par exemple ; elle et lui, étant cousins issus de germain de Maman) ont une grosse propriété à 4 km d'ici : de grands vignobles, un magnifique jardin à la française. Là se sont réfugiés les Phil. T.M., et les Gosset. Comme il n'y aurait pas eu assez de place pour nous tous (9) ils nous ont procuré (aux Émile W., George W., la bonne et moi) un petit appartement à Capestang tout près d'ici. (Jusqu'ici, nous couchions chez l'habitant). Mais écris-moi malgré tout à « la Provenquière », par Capestang (Hérault) aux bons soins de Mr Édouard Perrot jusqu'à nouvel ordre. Depuis, Montluçon est aux mains des Allemands. Espérons que Papa et Titi n'auront pas eu à souffrir en aucune sorte de cet état de choses. Pour Claude, elle doit être en sûreté à St-Yrieix, à présent du moins. Et maintenant, on attend de savoir ce qu'il va advenir de nous, de la France. Comme on nous a trompé, quelle douleur, quelle humiliation sans nom. En apprenant la demande d'armistice, j'ai vu des hommes, des jeunes gens pleurer. Mon pauvre vieux frère, il va nous falloir encore plus qu'avant tout notre courage. N'aie de craintes pour Claude et Michèle pour le moment. Papa arrivera peut-être à s'en sortir malgré tout avec Titi.

Je t'embrasse mon cher vieux Marcel de tout cœur.

Ta sœur Simone

1940-1945

Lettre de Simone à son père

Capestang, 25 juin 1940
Ajouté au crayon : 6.7.40

Mon cher Papa,

Où es-tu ? Toujours à Montluçon ? As-tu reçu ma lettre et mon télégramme ?... J'en doute, hélas. Mais je te réécris maintenant, parce que cette lettre peut peut-être t'atteindre. Mais que je voudrais avoir de tes nouvelles, de celles de Titi ! Nous sommes depuis trois jours enfin installés. Grâce aux Perrot, qui se sont montrés très chics, tu sais, et qui ont mobilisé à notre secours une dame de leurs amies, nous avons pu nous loger tous à Capestang dans la maison non habitée de celle-ci. Le second est habité par des réfugiés qui se disent belges, parlant le plus pur allemand... et sont juifs ! Nous avons le 1er (3 chambres) et, au rez-de-chaussée, la salle à manger et la cuisine.

26 juin 1940. Si tu n'avais pas reçu ma première lettre, voici le résumé de notre voyage. Partis donc, le 18 au matin, la sortie de Montluçon s'effectua sans accident. On avançait lentement à cause des embouteillages. À Chénerailles, les Renard nous ont quittés pour St Yrieix (je reçois ce matin une lettre de Simone, tu imagines ma joie, à cause d'une panne, ils sont restés là-bas ; Claude et Michèle vont bien) et l'oncle Philippe nous a rejoints avec ses trois voitures. La marche en convoi avec moi-même comme chef de file marcha admirablement jusqu'à Aubusson. Là, à cause de terribles embouteillages – ça sentait la débandade, hélas, tout cela – nous avons perdu le contact. J'ai cru au bout d'1/2h d'attente retrouver le reste à Felletin. Là, en effet, je les vois passer... nous repartîmes à leur suite. Mais comme la route de Millevaches était barrée (disait-on) et qu'après l'avoir prise, nous avons été encastrés dans des embouteillages indescriptibles, nous nous sommes lancés après bien des hésitations seules dans la petite Simca et sans cartes sur la route de Gentioux, à travers ce plateau désert et n'espérant plus retrouver le reste du convoi familial ! Nous avons roulé tante Madeleine, Bernard et moi jusque vers 4h1/2, par un soleil accablant, un orage extrêmement violent, demandant notre chemin à des officiers qui, eux non plus, n'avaient pas de cartes (!) et arrivant finalement à Millevaches où, au bout d'une heure, nous avons retrouvé tante Claire dans la Peugeot. À Meynac nous retrouvions l'oncle Philippe. Nous nous étions cherchés tout l'après-midi les uns et les autres, car eux étaient passés par la vraie route de Millevaches malgré tout ! Quel soulagement d'être de nouveau réunis. Mais aussi la marche en convoi fut sévèrement réglée. Et cela marcha comme sur des roulettes jusqu'à la fin du voyage. Vraiment, sans discipline rigoureuse, même lorsqu'elle semble inutile, rien ne peut « marcher » ! Aussitôt après Meynac, défense de continuer. Mais grâce à l'oncle Philippe et ses affectés spéciaux, nous avons pu passer tous les barrages, jusqu'à la fin. Seuls, nous étions coincés. Le soir, arrivée à Argentat à 9h1/2. Dire que 5 semaines plus tôt nous y passions en touristes ! Après bien du mal (il y avait un centre d'accueil... mais pour les Belges !... « Et pour les Français dis-je innocemment ? » – « Ah, ben... un comité s'est constitué... mais ce soir il est un peu tard pour aller voir ces messieurs ! » – ce n'est pas mal, n'est-ce pas ?) nous avons pu trouver 2 omelettes pour nous restaurer et même une chambre où nous avons couché à 8 ! Deux de nous avaient un lit. Quel luxe ! Nous ne pouvions nous empêcher de rire. À 6h du matin, oncle Phil. vint nous réveiller : « Vite, pour l'essence, levez-vous ! » Et Denis et moi de courir tels quels (nous ne nous étions pas déshabillés) aux autos ! Départ à 8h1/2 on passe par St-Séré. Oncle Phil. par économie d'essence laissa la voiture rouge au garage ; nous n'étions donc plus que 4 voitures ; oncle Phil. en tête à présent. Auparavant, les différents chauffeurs ont pris en note les villes qui jalonnent notre parcours. Ainsi plus de pertes possibles. L'ordre des voitures reste toujours le même. En montées (et tu sais il y en a de fameuses ; à la Guépaie dans ma petite Simca, j'ai bien cru que nous resterions sur place ; et ce ne fut pas les seules rampes !) chacun monta à sa vitesse propre. En haut, tout revient en place. Lorsqu'on perd de vue celui qui nous suit, ordre de s'arrêter et de retourner en arrière. Et je t'assure que c'est bien grâce à ces précautions scrupuleusement observées que tout s'est bien passé. Au déjeuner, nous eûmes un plat chaud dans un café sur le bord de la route. Quelle satisfaction : nous qui n'avions pas pris le temps de déjeuner la veille ! Et nous roulâmes par Castres, Albi, Béziers jusqu'à Moreilhan (à 5 km de la Provenquière) où nous

arrivâmes à 8h heures du soir environ après 12 heures de route ininterrompues presque, tout comme la veille. Et ce, sans une seule panne ! Dans ce village hospitalier, nous trouvâmes des chambres chez l'habitant et un café pour prendre nos repas. Je couchais avec Tante Madeleine et Françoise dans une pièce, sans fenêtre il est vrai et sous les toits... mais que veux-tu. Il y avait un lit ; c'était plus qu'il n'en faut. Et même une cuvette ! Nos hôtes, comme ceux du reste de notre convoi d'ailleurs, furent très chics, complaisants au possible et vraiment bien désintéressés. On a eu toutes les peines du monde à leur faire accepter 10 fr. pour 3 nuits passées chez eux ! Dans ces heureux pays, les cabinets sont chose inconnue. Ce n'est pas une exagération du tout ! À notre question, on nous répondit avec étonnement : « Mais, on va à l'écurie ! » Nous allâmes donc à l'écurie.

Le lendemain de notre arrivée à Moreilhan, nous allâmes oncle Phil. et moi à la Provenquière, (c'est-à-dire le 20). Je fus reçu à bras ouverts. L'oncle Perrot est vraiment chic. Sa femme s'agite beaucoup, mais est charmante, elle aussi ! Ils ont une grosse propriété avec d'immenses vignobles et un magnifique jardin à la française + potager, etc.... Il y aurait eu assez de place pour me loger avec une tante et 1 enfant. Mais nous ne voulions pas, si possible, nous séparer pour de multiples raisons (pécuniaires et autres). Aussi les Perrot mobilisèrent une dame de leurs amis qui possédait une maison à Capestang... et me revoilà au début de ma lettre (je radote un peu !)

Dans 1 chambre, il y a : tante Claire, Christiane, Françoise et moi. Lits excellents ! 2°/ tante Madeleine et Bernard dans une autre ; et dans la troisième, Denis et Guy. La bonne couche dans la salle à manger. On se lève à 6 heures pour aller au marché ! La ville est fort jolie et pittoresque d'ailleurs. Enfin, avec tante Claire comme grand chef, grand comptable, etc.... la vie s'est organisée et nous avons pu reprendre des forces et... manger à notre faim ! Et voilà pour nous.

À midi, les Tommy-Martin, Paul et Guy et les cousins Gosset (à la Provenquière, il y a et les Philippe et les Ch. Gosset, et les Perrot naturellement, + des cousins et 20 réfugiés belges, sans parler des innombrables domestiques, valets, etc....) nous ont apporté 2 lettres arrivées pour nous là-bas : l'une de Simone, de St Yrieix, l'autre de l'oncle Georges. Celui-ci nous donne donc de tes nouvelles et de celles de Titi. Tu as dû être heureux de le voir passer à Montluçon. Il a continué par Souillac... où évidemment personne ne nous avait vus... puisque nous n'y sommes pas passés. Tu comprends : nous avons pris les routes qu'on pouvait prendre, et avons dû quelques fois changer notre itinéraire initial ! Enfin, nous étions tous bien contents de le savoir en bon état et d'avoir appris quelque chose de toi par lui, aussi peu que cela soit.

Et voilà l'armistice signé. Le terrible malheur, c'est que la plupart des gens ne comprennent rien de rien, ni à ce qui s'est passé ni à ce qui se passe encore ! Mais ce que nous avons pu être trompés... au-delà de tout ce que les plus pessimistes auraient pu croire. Nous sommes tombés l'autre jour sur des journaux de 1914... c'est un peu navrant comme comparaison ! Pour nous, voilà Montluçon en terre libre. Je pense que nous n'allons pas tarder trop à revenir. De toute façon, j'attends un mot de toi pour savoir si c'est possible. Tante Claire et Denis iront peut-être alors à Ste Maxime. Quoi qu'il en soit, nous restons encore tous ici pour le moment. Les routes ne doivent pas encore être très roulables et puis l'ennemi ne s'est sans doute pas encore complètement retiré.

Tante Claire voudrait bien avoir des nouvelles d'oncle Émile, la pauvre. Quant à Marcel, Claude ne devrait pas avoir de nouvelles plus récentes que les nôtres, sinon Simone me l'aurait écrit aujourd'hui. Voici mon adresse : S.W. chez Mme Pezet, place de l'hôtel de ville, Capestang (Hérault). De toute façon, ce qui arrive à la Provenquière m'atteint également.

Je t'embrasse de tout cœur, mon cher Papa, ainsi que Titi.

Ta fille Simone

P.S. Je ne t'ai pas parlé du pays : il est magnifique. On est entouré par les Cévennes au nord, les Pyrénées au sud, c'est splendide. La mer est à 25km par la route.

1940-1945

Lettre de Claire à Paul

Chez Mme Pezet. Place de l'Hôtel de Ville. Capestang. Hérault.

26 juin 1940

Ajouté au crayon : 6.7.40

Mon cher Paul,

L'armistice étant signé, je pense que les courriers vont être bientôt rétablis, et je veux te remercier encore de ton accueil si affectueux à Montluçon. J'étais bien désemparée, et tu nous as permis de fuir les Boches, ce qui était ma plus grande crainte pour Denis ! Merci encore pour tes gentilleses, pour l'essence, pour tout.

Notre voyage s'est relativement bien passé. Le plus dur a été le départ de Montluçon avec la foule des camions militaires et des soldats. Nous avons attendu plus d'1h avant l'entrée d'Aubusson. Toutes ces troupes se dirigeaient sur le camp de la Courtine. Une fois arrivés sur le plateau de Millevaches, cela a été beaucoup mieux. D'ailleurs Simone et Denis ont très bien conduit et mériteraient des félicitations.

Après ces retards involontaires, nous n'avons pas pu gagner Souillac pour la 1ère nuit. Nous avons suivi M. Ph. Tommy Martin qui nous a amenés à Argentat, petit village où nous sommes arrivés vers 20h1/2. Notre nuit a été assez curieuse : 8 dans la même pièce ! Le plus amusant c'est que nous avons tout de même dormi !

Quelle chance nous avons eu d'être partie avec Ph. T. Martin qui avait un ordre militaire. Sans cela nous n'aurions pu continuer la 2e journée, ordre ayant été donné d'empêcher le passage de tous les évacués. Nous marchions en colonne et il nous a fait passer. Ce jour-là nous avons bien roulé puisque nous étions à Maureilhan près de la Provençière à 19h.

Depuis, Simone a dû te dire qu'une vieille dame amie de Mme Perrot avait mis une partie de sa maison à notre disposition. Ce n'est pas le grand confort, mais nous ne sommes pas trop mal ; nous dormons convenablement, et arrivons à bien manger jusqu'ici. Le ravitaillement est difficile, mais étant nombreux, nous allons tous faire des courses. Pour cela, les enfants sont largement mis à contribution.

Nous attendons une lettre de toi pour nous donner des directives. Préfères-tu que Simone vienne un certain temps à Ste Maxime avec nous, ou qu'elle rentre à Montluçon dès maintenant. Tu dois avoir hâte de la revoir, mais si quelques bains de mer lui font plaisir, nous l'aurions avec le plus grand plaisir. Nous nous accordons tous à dire combien elle est gentille et serviable et d'un caractère exquis. C'est un bonheur de l'avoir près de soi.

J'espère que tu ne t'es pas trop inquiété pour elle. Nous te remercions encore mille fois, mon cher Paul, et t'embrassons très affectueusement.

Ta sœur Claire

Toutes nos amitiés à Titi qui a été si gentille elle aussi.
Excuse cette lettre bien mal écrite, mais j'écris dans le bruit...

Lettre de Madeleine à Paul

26 juin 1940

Mon cher Paul,

Je m'excuse de ne t'avoir pas encore écrit depuis notre départ de Montluçon, pour te remercier du si bon accueil que nous y avons reçu. J'y arrivais fatiguée et angoissée et j'ai été très émue de me retrouver en famille et si affectueusement reçue. Notre passage aura été court, mais l'impression de réconfort m'est restée.

J'ai reçu enfin ce matin des nouvelles de Georges, me disant qu'il a tout de suite pensé aller te voir. Il était heureux d'avoir de nos nouvelles, mais il n'a pas l'air sûr que nous soyons arrivés sains et saufs. Nous aurions dû ne pas partir si précipitamment cela m'aurait évité de me tourmenter pendant si longtemps à son sujet. Je pense qu'il va bientôt être démobilisé et j'attends de le voir arriver d'un jour à l'autre. Je ne fais pas de projets sur ce que nous ferons ensuite, n'ayant plus l'espoir de retourner à Paris pour le moment.

J'espère que tu es en bonne santé ainsi que Melle Quétard.

Notre petite vie s'organise, le pays est joli, et étant nombreux, nous n'avons pas trop le cafard.

Je te remercie encore beaucoup, mon cher Paul, et je t'envoie mes affectueux baisers. Mes bonnes amitiés à Titi qui s'est donné tant de mal le jour de notre arrivée ; je souhaite que tout ce va-et-vient ne l'ait pas trop fatiguée.

Madeleine

1940-1945

Lettre du Capitaine de Tailly à Paul

Aux Armées, le 27 juin 1940
Ajouté au crayon : 2/7/1940

Capitaine de Tailly
361e RA
1er groupe
SP 8627

Cher Monsieur,

Je vous remercie de la grande obligeance avec laquelle vous avez bien voulu envisager de venir à mon aide lorsque je suis passé avec mon groupe dans la région de Montluçon. Malheureusement il a fallu encore décoller vite, là comme ailleurs.

Je n'ai fini par m'arrêter que dans le midi ! Et dans quelles tristes circonstances ! Quelques éléments du 188 sont cantonnés à proximité de moi.

Voici ce que je puis vous dire de votre fils. Il a quitté son régiment le 8 ou le 9 juin dans la région d'Arcis-sur-Aube avec une mission qu'il l'envoyait dans l'intérieur pour y rechercher et regrouper des éléments épars de son régiment. Il aurait même dû, m'a-t-on dit, passer à proximité de Montluçon. Il était parti avec une Citroën traction avant et un moto-cycliste. Ce dernier a seul rejoint son régiment au sud de Troyes.

On suppose que votre fils aura été réquisitionné par un groupement de défense d'une tête de pont quelconque, comme cela est arrivé à beaucoup d'isolés. Peut-être aura-t-il même rejoint son commandant de groupe, qui lui non plus n'est pas arrivé ici.

De nombreux de nos camarades sont encore dispersés le long de notre si long chemin de retraite et certains rejoignent encore par petits paquets tous les jours.

Après la retraite de Belgique, votre fils était descendu jusqu'au camp au Larzac et de là, avait gagné le centre de réorganisation Darcy sur Aube.

Je vous souhaite de recevoir bientôt des nouvelles plus précises que celles que je puis vous donner.

Elles sont longues à venir, je suis moi-même coupé de toute communication avec les miens depuis le 10 mai !

Qu'est devenu dans cet ouragan le siège de Saint-Gobain qu'on supposait si bien à l'abri près de Blois ?

Je vous prie, cher Monsieur, de croire à tous mes meilleurs sentiments.

De Tailly

Lettre de Simone à son père

Capestang, 27 juin 1940
Ajouté au crayon : 6.7.40

Mon cher Papa,

À tout hasard, je te récris. Je ne sais trop si tu recevras cette lettre. Si jamais tu n'avais pas reçu la 1ère et celle d'hier, je te répète que notre voyage s'est bien passé ; que le 19 au soir nous arrivions à Moreilhan à 5 km de la Provenquière, que nous y avons logé 3 jours durant chez l'habitant, puisque, grâce aux Perrot, nous avons pu trouver un appartement de 3 chambres, salle à manger et cuisine à Capestang chez une de leurs

amies, vraiment aimable d'ailleurs. Nous y logeons, les Émile, Georges, moi et la bonne (à 9 donc) oncle Philippe et ses hommes étant à la Provenquière.

La moitié de la journée se passe à s'occuper de la nourriture ! Mais nous nous sommes aperçus, durant ce voyage, que le manger était chose vraiment primordiale ; même plus que de dormir !

Hier, Tante Madeleine recevait une lettre de l'oncle Georges qui lui racontait son passage à Montluçon, le 18 au soir, après notre départ. Tu imagines que pour moi, j'ai été contente d'entendre parler de toi et de Titi ! La lettre d'oncle Georges était du 21. À Souillac où il est passé, il ne put rien savoir à notre sujet... puisque nous n'y sommes pas passés finalement ; nous avons couché à Argentat, le 18 au soir !

J'ai reçu une lettre de Simone restée en panne à St Yrieix ; elle ne va sans doute plus trop tarder à rentrer à Grenoble avec les siens. Claude et Michèle vont bien.

Je résume ainsi mon mot d'hier. Si jamais tu le recevais, tu te diras peut-être que je radote ! Mais si tu ne le recevais pas, tu n'aurais rien saisi de nos pérégrinations !

Dès que nous aurons reçu un mot de toi nous disant que c'est possible, nous revenons à Montluçon.

Il est pénible et navrant de voir comme les gens ne comprennent pas. Les pauvres : il croyait que toute leur misère venait de la guerre, et qu'il aurait suffi de dire : faisons la paix, pour que tout cesse, et l'invasion et la disette ! Quand s'apercevront-ils de la réalité, que nous sommes des vaincus et que c'est maintenant que commence une vie terriblement dure moralement et matériellement ? Cet aveuglement, cette incapacité de comprendre les événements, c'est grave. Quelle œuvre de rééducation !

Le temps est superbe. Le pays magnifique. Deux inconvénients : les mouches, le manque de cabinet. Ici, il y en a bien ; mais la fosse est bouchée ! Alors on sort dans la campagne... !

Il ne se passe pas de jour où je n'aille à la Provenquière chez les Perrot. L'autre jour, l'oncle Édouard P. nous a montré son potager, son jardin, ses radis, systèmes d'irrigation, arbres fruitiers, etc. C'est absolument épatant. Quant aux caves, nous n'en avons qu'entendu parler. Elles sont immenses, paraît-il ! Tante Claire s'inquiète bien pour oncle Émile ; s'il est prisonnier... Il est évidemment bien pénible de ne pas avoir de nouvelles des siens.

J'ai hâte de recevoir quelque chose de toi et de Titi... et d'être de retour à Montluçon !

Je m'excuse de ce petit bout de papier : je fais des économies, que veux-tu. L'autre jour, à Béziers où nous étions allés, j'ai acheté malgré tout du papier à lettres pour moi. Tout ici est acheté en commun : nourriture, charbon, etc. Tante Claire s'occupe des comptes. Et ma foi cela marche très bien.

Je t'embrasse, mon cher Papa, bien affectueusement ainsi que Titi.

Ta fille Simone

Adresse : chez Mme Pezet
Place de l'hôtel de ville
Capestang (Hérault)

1940-1945

Lettre de Simone à son père

Capestang, 28 juin 1940

Mon cher Papa,

L'oncle Philippe arrive à l'instant (il est 10h du matin) en me disant qu'il repart après déjeuner pour Montluçon. Que je suis heureuse que tu puisses avoir de nos nouvelles si directement ! Mais je tiens à te répéter encore une fois de plus que si notre « exode » s'est bien passé il y a 10 jours, c'est grâce à l'oncle Philippe. Parfois, certaines recommandations ont pu paraître exagérées ; en tous cas il a de l'esprit d'organisation. Et c'est ce qui nous plaît. Et je t'assure que nous lui en sommes rudement reconnaissants ! Nous lui devons beaucoup.

Je voudrais bien pouvoir être à la place de l'oncle Philippe, tu sais ! Mais il nous a dit que pour nous le retour n'est pas encore possible, ni même encore autorisé. Comme les Gosset et Philippe (tante Marie-CI. et ses enfants) rentreront à Charenton, nous pourrons alors faire route ensemble. Enfin, nous verrons bien. Les trains marcheront aussi alors.

Je t'embrasse, mon cher Papa, ainsi que Titi de tout cœur.

Ta fille Simone

Tante Madeleine continue à recevoir des lettres d'oncle Georges. Mais celui-ci ne reçoit pas encore nos lettres et s'inquiète fort.

Tous, ici, nous t'embrassons bien affectueusement.

Ch. Wallon, Denis, Claire, Madeleine, Guy, Françoise, B. Wallon, Simone.

1940-1945

Lettre de Simone à son père

Capestang, 29 juin 1940
Ajouté au crayon : 4 juillet 40

Mon cher Papa,

Ce soir, l'oncle Philippe, s'il n'a pas de panne en route, vous arrivera tout frais du Languedoc !...

Je guette le facteur : s'il y avait une lettre de Montluçon ! Mais jusqu'à maintenant, seule Madeleine reçoit des lettres de l'oncle Georges. Et puis, je ne sais si la poste marche déjà à nouveau pour Montluçon. Nous allons partir tout à l'heure pour la Provendière. Nous n'y étions pas allés hier après-midi, et... cela nous manquait ! Bernard, lui, est fanatique de pêche. Il a pris une leçon avec un vieux pêcheur, très flatté de former des disciples, et s'est empressé d'acheter une ligne. Il ne lui manque plus que la canne !

Le temps est chaud ; mais pas trop, avec un fort vent, délicieux absolument. Les gens d'ici trouvent qu'on gèle, eux !

On sulfate les vignes pour l'instant. Et vers 2 ou 3h de l'après-midi, on voit sur les routes les voitures à cheval des vigneron qui reviennent de la vigne, tout bleu vert avec leur tonneau de sulfate. Les femmes sont coiffées d'une invraisemblable capote de toile bleue. Tout le monde ici est d'une amabilité charmante. L'accent est étourdissant : à les entendre parler, on croirait un torrent cascasant de pierre en pierre ! Ils se lèvent à 4h et se couchent à 3h de l'après-midi, ou flânent par les rues... si bien qu'on a l'impression que personne ne fait rien dans ce pays.

Tante Madeleine espère voir un jour Oncle Georges arriver ici ! Quant à tante Claire, elle est bien, bien inquiète au sujet de l'oncle Émile et craint toujours qu'il n'ait été fait prisonnier.

As-tu reçu des nouvelles de Marcel ? J'ai écrit à Claude, tout dernièrement. J'espère qu'elle en reçoit, elle, à présent.

Je t'embrasse bien affectueusement.

Ta fille Simone

P.S. Tante Claire me charge de te demander si tu as l'adresse de l'oncle Charles. Si oui, voudrais-tu la donner ? Elle en aurait fort besoin. Mais je ne sais trop comment tu l'aurais !

1940-1945

Lettre de Paul à Simone

Montluçon 30 juin 1940

Ma chère Simone,

Ton oncle Philippe arrivé hier m'a donné ta lettre et m'a fourni des nouvelles de votre voyage et de votre installation. C'étaient les premières que j'avais, n'ayant rien reçu ni lettres ni télégrammes depuis ton départ précipité. J'étais évidemment un peu inquiet, étant donné les circonstances de votre fuite. J'avoue que quelques heures après ton départ, je regrettais de t'avoir autorisée à accompagner tes tantes. Ce n'était vraiment pas raisonnable. Tout le monde a été saisi ce matin-là d'une sorte de folie collective. Je suis allé en auto sur la route de Limoges pour juger de son aspect, mais après être passé sous le pont du chemin de fer, j'ai pris la route d'Argentan pour revenir par les Isles, tant la cohue des autos était grande. Le lendemain à 11h1/2 cette route de Limoges, avenue Jules Guesde, remplie toujours de convois militaires, a été bombardée par des avions, de Saint-Jacques aux casernes. Partir était donc beaucoup plus dangereux que de rester à Montluçon. Enfin puisque votre trajet s'est passé sans trop d'incidents, tout est pour le mieux. Il ne s'agit plus que du retour. Espérons que les conditions ne seront pas trop pénibles. Ces 2 jours d'auto pour aller à Béziers ont dû être bien fatigants. J'espère que tu as pu te reposer en arrivant là-bas et que la vie à Béziers n'offre pas trop de privation.

Ta tante Claire ira probablement à St-Maxime. Quant à toi, je pense que tu reviendras directement ici, soit en auto, soit en chemin de fer, si toutefois ce dernier mode de locomotion n'est pas trop aléatoire. En tout cas il est préférable que tu ne fasses pas le voyage seule. La vie est assez calme ici. La population ne brille pas par le tact en ce qui concerne les rapports avec les quelques Allemands passant par Montluçon en voiture. Bien que l'idée puisse paraître étrange, le maire a décidé de terminer les tranchées qui avaient été commencées dans la ville, et a chargé les agents de police de donner contravention à tous ceux qui n'éteindraient pas leurs lumières. Il paraît que c'est pour se protéger contre les attaques anglaises ! On voit bien là la propagande allemande.

Je ne sais si ma lettre partira, le chemin de fer ne fonctionne que sur quelques lignes. On ne peut toujours pas téléphoner.

Je t'embrasse affectueusement.

Ton père, P. Wallon

Bon souvenir à tous. Titi t'embrasse et compte t'écrire demain.

1940-1945

Lettre de Philippe Tommy-Martin à Simone

Dimanche 30 juin 1940

Ma chère Simone,

J'ai retrouvé ton père qui n'avait reçu aucune nouvelle de toi jusqu'à ce jour. Il était assez inquiet ayant vu le soir de ton départ le désordre qui régnait sur la route des casernes et au-delà. Il craignait que nous n'ayons pas pu nous éloigner de la banlieue de Montluçon qui a été bombardée le lendemain, mercredi notamment Gouzon et Chènerailles où nous avons passé.

A Montluçon il n'y a eu qu'un bombardement en ligne droite de St-Jacques aux casernes avec des dégâts surtout dans le quartier des casernes où j'ai vu en passant 3 ou 4 maisons démolies. Ton père et Melle Quétard s'étonnaient que tu ne sois pas revenu avec moi. Je lui ai dit qu'il fallait une autorisation. Je ne crois pas en effet que les quelques gendarmes qui m'ont arrêté m'auraient laissé passer si j'avais eu une femme dans mes voitures. De plus il n'y a pas de moyens de logement, nous avons dû coucher dans une grange en route. Tout est doublement occupé par les derniers évacués qui se sont superposés aux évacués du début de la guerre et aux Belges. De plus les soldats occupent tous les autres locaux disponibles, c'est pire qu'à Capestang en général. Je suis revenu hier soir à 8 heures du soir, j'étais un des premiers rentrés (comme je l'espérais). Henri Lebel est revenu ici avec sa femme le jour de notre départ, il avait assez d'errer sur les routes et s'est fixé à Nérès où la direction commerciale de St-Gobain est restée. Quant à la direction générale et à la direction technique, on est en liaison avec elles, elles sont toujours à Bordeaux d'où l'on pense qu'elles vont se rendre directement à Paris dès qu'elles le pourront c'est-à-dire peut-être au milieu de cette semaine.

Le premier train (réservé aux militaires et à la poste seulement) est arrivé d'Eygurande à Montluçon ce matin. La reprise des relations postales va donc avoir lieu incessamment. Les Allemands avaient coupé ici toutes les liaisons téléphoniques. Je crois que si tu reviens par train, la liaison Béziers-Saint-Flour. St-Flour-Bort-Neussargues-Eygurande. Eygurande-Montluçon est la meilleure où il y aura le moins de monde. Il faudra s'arrêter coucher en route. Dis-le à ta tante, j'ai oublié de le mettre dans ma lettre. Au revoir ma chère Simone.

Ton oncle affectionné.

Philippe

P.S. Présente mes souvenirs et hommages respectueux à tes tantes. En arrivant à la poste, je vois qu'elle n'est pas encore ouverte, mais ma lettre prendra ainsi le 1er départ que j'espère pour demain, car la première arrivée de courrier a eu lieu ce matin.

Vois les Gosset pour les 2 places libres dans les autos de leurs fermiers.

1940-1945

Lettre de Simone à son père

Capestang, 30 juin 1940
Ajouté au crayon : 5 juillet 1940

Mon cher Papa,

Je me suis aperçue avec fureur... que j'avais complètement oublié le 29 juin ! Bonne fête donc, mon cher Papa ! Je ne t'oubliais pas ; seulement on vit ici dans une telle ignorance des dates !... Si j'avais été à Montluçon, je t'aurais donné le recueil de chansons pour flûte que j'avais mis au point dernièrement. Je l'ai emporté avec ce qui valait quelque chose de ce que j'ai fait jusqu'à maintenant. Mais, je pense que je ne vais plus tarder à pouvoir te le donner !

Oncle Philippe est-il arrivé hier soir, comme il le prévoyait normalement ? Si oui, te voilà rassuré sur notre sort. J'avoue que moi, j'aurais beaucoup donné hier... pour être à la place de l'oncle Philippe. Mais cela ne va plus guère tarder.

En attendant, la vie continue, toujours aussi calme. Oncle Georges a écrit ce matin à tante Madeleine qu'il était retourné une fois de plus à St Yrieix. Il ne cesse donc de voir Claude et Simone Renard ! Le pauvre oncle Georges n'est pas bien gai. Cela se comprend. Il a écrit l'autre jour la même chose que je te disais : les gens sont inconscients, soldats comme civils ; ils se réjouissent de cet armistice et croient l'ère des jours heureux revenue ! Cette stupidité est navrante. Il a, de plus, annoncé qu'il avait fait sauter son matériel. Quant à oncle Émile, toujours rien. Tante Claire a écrit à la Croix-Rouge de Genève pour savoir s'il était prisonnier. Si oui, ce serait une rude épreuve pour elle... jusqu'au traité !... C'est long. De plus elle serait fort gênée matériellement, n'ayant pas de procuration pour toucher de l'argent en banque.

Hier, nous sommes allés vers 3 heures de l'après-midi à la Provençière, Denis et moi ; et à pied. Avec le vent, la chaleur était très supportable. Nous avons trouvé tous les cousins se baignant dans le grand bassin circulaire. L'oncle Charles Gosset, démobilisé de l'avant-veille, arborait un charmant petit pantalon de toile kaki ! L'oncle Édouard Perrot nous a ouvert sa bibliothèque et nous a dit de puiser à volonté, ce qui n'était pas pour nous déplaire à Denis et à moi. J'ai emporté du Racine ! J'avoue que pour l'instant à part les classiques, même (surtout !) arides, on n'a guère envie de lire quoi que ce soit.

Puis l'oncle et la tante (après 1 goûter apprécié) nous ont reconduits un bout de chemin à travers leurs vignes en nous invitant à revenir lundi pour visiter cette fois-ci les caves. J'en ai tant entendu parler, que je m'en réjouis fort. D'autant plus, ajoute-t-on, que cela donne lieu à quelques libations ! Mais évidemment (à part quelque crus de Tokey ou vins genre Bourges et délicieux d'ailleurs) ici, ce ne n'est pas tant la qualité qui importe que l'abondance ! Il est plaisant de constater la différence entre la mentalité d'un vigneron bourguignon et celle d'un vigneron languedocien.

Des 3 fils que l'oncle et la tante P. ont à la guerre, ils n'ont de nouvelles que du plus jeune, infirmier à Bordeaux. Ce qui prouve que maintenant encore, on reste sans nouvelles, sans qu'il y ait à s'inquiéter de cela outre mesure.

As-tu recommencé à recevoir des lettres de Marcel ? Mais au fait reçois-tu seulement les miennes ? Tu auras en tout cas toujours celle que j'ai confiée à l'oncle Philippe !

C'est dimanche, aujourd'hui. Je ne sais ce que nous allons faire cet après-midi. Sans doute une promenade sur les chemins de halage du canal du Midi. Le site est splendide avec les Pyrénées au loin, surmontées du Canigou tout blanc dans les fonds bleutés. Des cyprès foncés donnent à ce paysage une allure presque assisienne ? Je ne suis pas sûr de l'adjectif !)... du moins, il me semble !

Peut-être irons-nous Denis, Christiane et moi à bicyclette à Narbonne voir la cathédrale et les tapisseries : ce n'est qu'à 15 km d'ici. Comme les après-midi sont vides d'occupations, à la maison, autant voir un peu ce pays qui est magnifique vraiment. Où qu'on aille, en France, on reste émerveillé de tant de richesses, de splendeurs !

Je t'embrasse bien affectueusement ainsi que Titi.

Ta fille Simone

1940-1945

Lettre de Titi à Simone

Le 1er juillet 1940

Ma chère Simone,

Te dire le soulagement qu'a été pour nous l'arrivée de ton oncle Philippe et les bonnes nouvelles qu'il nous a données, alors que nous nous rongions d'angoisse depuis 13 jours ! Maintenant il n'y a plus qu'à souhaiter vous voir tous bientôt.

De Marcel, rien, non plus que du reste de la famille. François W. est passé ici vendredi, pensant que nous aurions peut-être des nouvelles des siens. Son père était reparti à Paris et il ignorait s'il avait pu rejoindre Ambert. Tu as su que l'oncle Georges est passé ici le mardi soir, jour de votre départ. M. Lebel et sa femme sont arrivés le jeudi après un voyage épouvantable et sont à Nérès.

Maintenant voici ce qui nous concerne : Le mercredi 19 à 11h1/2 nous avons été bombardés et il y a eu 150 tués et blessés. Le chapelet de bombes est parti de Saint-Farques, rue Denis Papin, route des casernes vers Guéret. Les convois de troupes étaient visés, mais les victimes ont surtout été des femmes et des enfants. L'après-midi nous avons été bien survolés, mais les bombes ont été pour Gouzon et Guéret, Chénérailles et Aubusson.

Depuis votre départ le ravitaillement a été pénible, plus de farine, de lait, de pain, de beurre, de viande et pénurie d'essence naturellement.

Cela va se réorganiser peu à peu. Le mercredi soir le maire avait conseillé à tous les habitants d'aller dans la campagne, car un nouveau bombardement était possible, alors tous les gens partaient à pied avec des couvertures et leur pain et certains sont restés absents 3 ou 4 jours. Les Verquin et les bonnes ont passé la nuit dans l'abri ainsi que bien des gens. Ton papa et moi, seuls sont restés ; par prudence je ne m'étais pas dévêtu et j'avais mis dans mon sac : argent, bijoux, quelques lettres et photos, mes Noëls de Saboly et un paletot de laine. J'ai emporté 2 fois mon sac lors des alertes, mais lors du bombardement il n'y avait pas eu d'alerte et le survol des avions ne m'avait pas inquiété (j'étais au grenier en train de ranger pour m'occuper) et ce n'est que lorsque j'ai entendu les torpilles sifflantes et le bruit des bombes que je suis descendue tout en me disant que c'était la D.C.A. qui avait dû tirer, tant cela avait été rapide. Pauline était toute pâle à la fenêtre et Rachel regardait dehors, mais je t'assure qu'elle est rentrée en vitesse, agitée de gros sanglots nerveux. Par prudence on alla dans l'abri, mais c'était fini. Heureusement qu'il y a eu beaucoup de légumes à éplucher pour les conserves, cela été un bon dérivatif, car on n'avait guère de goût à faire quelque chose. Et puis j'ai dû me débrouiller et prendre la file devant les quelques boutiques ouvertes. André est revenu le mercredi, n'étant même pas parti, car il ne savait où aller. Martin également. Seul Sureau a été invisible pendant 10 jours.

J'ai laissé tous les lits prêts pour votre retour et je t'ai mis une rose chaque jour dans ta chambre pour qu'elle soit moins triste et te souhaiter la bienvenue si tu revenais.

En fait, les Allemands qu'on annonçait à Marmignoles depuis la veille de votre départ ne sont entrés à Montluçon que le jeudi soir : quelques motocyclettes et autos blindées. Ils sont allés à l'Hôtel de Ville, à la poste où toutes les communications ont été coupées et à la caserne, mais ils ne sont pas restés. Les jours suivants ils sont passés, officiers et troupes dans des camions, mais sans s'installer.

Ce qui a été le plus terrible, c'est de ne plus avoir aucun moyen de communiquer avec le reste de la France. Plus de train, de courrier, on ne pouvait même pas téléphoner en ville. Plus de banque ni d'argent, plus de journaux et les émissions étaient brouillées ou tendancieuses. Naturellement ton télégramme et tes lettres ne sont pas arrivés. Je t'écris à tout hasard, ton Papa en a fait autant hier, mais on ignore quand le courrier partira.

Je viens d'avoir une grande joie : ton Papa a trouvé sur son bureau une carte de ma belle-sœur : ils sont donc dans la Creuse à St-Dizier-Leyrenne (entre La Souterraine et Bourgueuf) vivants et bien portants, sauf mon frère de qui on a rien depuis le 7 juin. C'est un soldat qui a donné sa lettre chez un miroitier de la ville qui l'a remise à M. Dumas hier et ton Papa l'a ouverte, un peu estomaqué que ma belle-sœur se permette de le tutoyer et de l'appeler « Ma chère Suzon » !...

L'oncle Philippe est à la maison et commence à se remettre de ses fatigues. As-tu des nouvelles des Renard ? Où sont-ils allés ? Le fils Bozon t'a rapporté ta sacoche, ils ne sont pas partis. Rien d'autre à te dire sinon, que nous t'attendons avec grande impatience ainsi que tous ceux qui reviendront. Je te charge de tous mes bons souvenirs et t'embrasse bien affectueusement, ma chère Simone.

Titi

Lettre de Claude à Simone

Le 2 juillet 1940

Ma chère Simone,

Je te remercie de ta lettre, j'ai été bien contente de recevoir de tes nouvelles ; j'en avais par Simone Renard qui est pour l'instant installée dans ce petit patelin. J'avais écrit à ton père ; certainement avant que tu ne sois partie ; le courrier ne marchait déjà pas très bien et je ne sais pas s'il a reçu cette lettre. Je lui disais entre autres que Michèle aurait un petit frère au mois de janvier. Cela est bien pénible en ce moment et surtout que sera la vie dans la période qui va venir.

Je n'ai aucune nouvelle de Marcel depuis le 9 juin où il était encore à Arcis-sur-Aube ; quelques jours plus tard, j'ai reçu un paquet de chocolats de Fontainebleau ; il n'y a que lui qui puisse m'en envoyer, car je ne connaissais personne qui soit resté là-bas. Je n'ai jamais su si cela venait vraiment de lui ; depuis plus aucune nouvelle ; pourtant le courrier semble reprendre. J'en arrive à souhaiter qu'il soit prisonnier, les jours sans aucune lettre sont rudement pénibles. Je suis allé me renseigner à Limoges pour tâcher de savoir où était son régiment. On m'a dit qu'il n'était certainement pas dans la Haute-Vienne.

La maison est actuellement bien remplie, nous avons en effet, donné asile à Madame Voisin avec ses trois enfants. C'est une amie de Charlette que j'avais un peu connue à Fontainebleau et dont le mari a été tué en Belgique. Elle ne trouvait naturellement absolument rien comme logement, tout est plein dans la région. Sa mère et sa sœur ont réussi à trouver une chambre, elles viennent prendre leur repas ici.

Mon frère Guy est revenu hier de l'hôpital de Bordeaux où il avait été évacué d'Alençon, il est revenu bien fatigué, mais enfin il est là.

Nous avons eu aussi la surprise de voir arriver mon beau-frère Jean Lieutaud, il est cantonné dans la région de Périgueux. Il est très ennuyé de savoir ma sœur à Andenas avec ses trois enfants. Mais il est impossible de la faire rentrer pour l'instant. Papa est passé l'autre jour venant de Toulouse, il partait pour Bordeaux et depuis nous n'en avons aucune nouvelle.

Nous sommes arrivés bien bas et bien vite, la vie sera maintenant dure, comment nous en sortirons nous. Je suis pleine d'inquiétude pour Marcel, ce manque de lettres devient maintenant inquiétant, chaque jour le courrier m'apporte une nouvelle déception.

J'ai vu en effet l'oncle Georges, l'autre jour ; je l'ai rencontré dans la rue, j'ai été plutôt étonnée.

Je te quitte, ma chère Simone, en t'embrassant bien affectueusement ainsi que tous ceux qui t'entourent.

Claude

P.S. Je ne comprends pas le nom de famille de l'Odette de Montpellier (je n'ai d'ailleurs aucune adresse de personnes habitant Montpellier).

1940-1945

Carte de Simone à son père

Capestang, 2 juillet 1940
Ajouté au crayon : le 8.7.40

Mon cher Papa,

Je crois qu'en t'écrivant une carte, tu recevras plus vite de mes nouvelles. Je pense qu'Oncle Philippe est arrivé à Montluçon maintenant. As-tu reçu mes premières lettres ? Il paraît qu'on peut recommencer à circuler. Vite une lettre de toi me disant que je peux rentrer à la maison !

La vie continue toujours aussi calme ici. Hier, nous étions à la Provenquière. L'oncle E.P. nous a fait visiter ses caves. Ces perspectives respectables de fondre énormes sont vraiment imposantes. Il y eut à la fin dégustation forte appréciée d'ailleurs. La chaleur dehors a été écrasante. Aujourd'hui, il fait un peu plus frais malgré tout. Tante Claire me charge de te dire que, si tu peux avoir des nouvelles de l'oncle Émile, tu nous en donnes. Mais j'ai bien peur que tu ne puisses avoir d'autres nouvelles que nous... c'est-à-dire zéro ! Oncle Georges a commencé à recevoir des lettres de tante Madeleine. Simone m'a écrit un mot hier, toujours de Saint Yrieix. Les cartes vont 2 ou 3 fois plus vite que les lettres. Elle me dit que lorsqu'ils rentreront à Grenoble, ils repasseront par Montluçon acceptant ton hospitalité une fois de plus, si cela ne te dérange pas. (As-tu reçu la lettre de digestion de Simone ?) Ceci, quand on pourra aussi circuler sans entraves aucunes. Et cela peut durer quelque temps !

Avant-hier dimanche, Denis et moi, nous sommes partis à Béziers à bicyclette. À l'aller, il faisait une douce brise délicieuse. Au retour, le soleil aidant, nous étions desséchés ! Mais quel splendide pays. Avec les T.M. et Gosset, nous avons décidé d'aller un jour à la mer sur nos zèbres : c'est si près d'ici. Je m'excuse du peu de consistance de ce mot, mais sur une petite carte, on ne peut guère en mettre plus. Le temps passe ici entre les soins de la maison, le marché, les repas (très important !) et les petites balades à la Provenquière. De se trouver en ce cadre familial et bien reposant. Je ne parle pas des petits instants de lecture et de la correspondance. Si seulement on atteignait les destinataires, ce serait splendide !

Je t'embrasse de tout cœur ainsi que Titi.

Ta fille Simone

1940-1945

Carte de Simone à Marcel

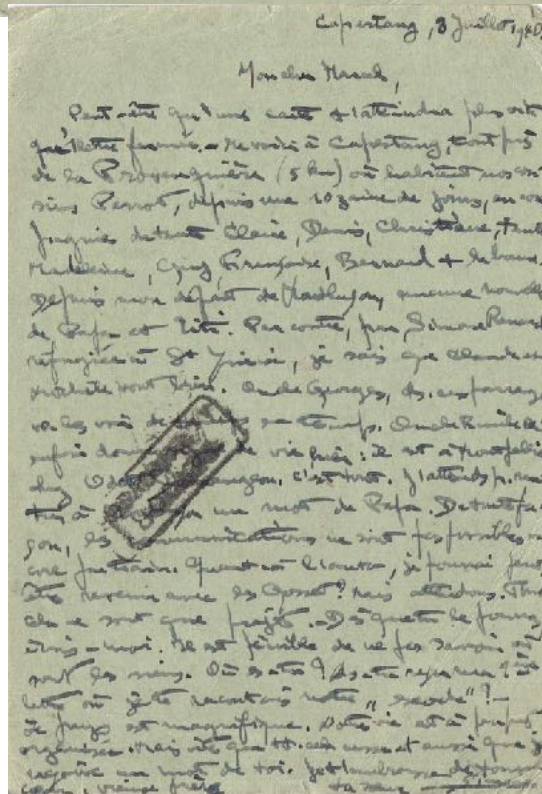
Capestang, 3 juillet 1940

Mon cher Marcel,

Peut-être qu'une carte t'atteindra plus vite qu'une lettre fermée. Me voici à Capestang, tout près de la Provençière (5 km) où habitent nos cousins Perrot, depuis une dizaine de jours, en compagnie de tante Claire, Denis, Christiane, tante Madeleine, Guy, Françoise, Bernard + la bonne. Depuis mon départ de Montluçon aucune nouvelle de Papa et Titi. Par contre, par Simone Renard, réfugiée à St Yrieix, je sais que Claude et Michèle vont bien. Oncle Georges, dans ces parages, va les voir de temps en temps. Oncle Émile a enfin donné signe de vie hier : il est à Montpellier chez Odette Demangeon. C'est tout. J'attends pour rentrer à Montluçon un mot de Papa. De toute façon, les communications ne sont pas possibles encore par train. Quant à l'auto, je pourrais peut-être revenir avec les Gosset ? Mais attendons. Tout cela ne sont que projets. Dès que tu le pourras, écris-moi. Il est pénible de ne pas savoir où sont les siens. Où es-tu ? As-tu reçu ma deuxième lettre où je te racontais notre « exode » ? Le pays est magnifique. Notre vie est à peu près organisée. Mais vite que tout cela cesse et aussi que je reçoive un mot de toi.

Je t'embrasse de tout cœur, vieux frère.

Ta sœur Simone



1940-1945

Lettre de Paul à Simone

Montluçon 4 juillet 1940
Ajouté au crayon : Reçu le 8

Ma chère Simone,

Voici, pour ta tante Claire l'adresse de ton oncle Charles :
chez Madame Darcis
53, avenue Clemenceau
Ambert (Puy de Dôme)

Je vois, par ta lettre du 29 juin que le séjour n'est pas désagréable à Capestang, et que vous allez pouvoir organiser de bonnes parties de pêche.

Je m'étais figuré, quand vous êtes partis, que vous n'aviez l'intention de ne vous absenter que pour quelques jours, rien que pour attendre la signature de l'armistice et que vous resteriez dans les environs, afin de regagner rapidement Montluçon.

Titi t'a donné à peu près toutes les nouvelles. Je désirerais bien recevoir un mot de Marcel, car voilà bien longtemps que je ne sais rien de lui, et que les éléments de son groupe sont dans le midi, ce qui est un peu inquiétant.

Je pense que tu peux actuellement trouver le moyen de revenir, car en zone non occupée, les trains doivent fonctionner, et les autos sont libres de circuler sur les routes quand on peut justifier que l'on rentre chez soi.

Je t'embrasse affectueusement.

Ton père, P. Wallon

Lettre de Simone à son père

Capestang, 4 juillet 1940
Ajouté au crayon : le 8.7.40

Mon cher Papa,

Lorsque ce matin, l'oncle Charles Gosset, venu en voiture à cheval à Capestang, me tendit 4 lettres à mon nom et que je reconnus ton écriture, j'ai bondi de joie ! Ouf !... Tu dois être heureux de me savoir en sûreté. Et moi, j'ai été bien inquiète tout de même pour vous 2. Je suis encore allée ce matin à la gendarmerie et à la mairie : pour ceux qui rentrent en train, pas d'autorisation pour Montluçon. Tante Marie-Claire y était allée également. Dès que nous pourrons avoir des laissez-passer, elle et moi rentrerons à Montluçon ensemble (elle, continuant sur la Planche avec ses enfants). Je ne ferai donc pas le voyage seule. Demain ou après-demain, les gendarmes auront peut-être reçu des instructions. Ce serait bien si nous pouvions partir dimanche ou lundi ! En tous cas, dès qu'on pourra avoir un laissez-passer, nous partons. Oncle Émile est venu déjeuner ce matin. Il ramène ce soir tante Claire et Denis, Christiane pour Montpellier où il a trouvé à loger près d'Odette Demangeon et Suzanne P. Il a fait évacuer tous les blessés de Bar-le-Duc. Mais le train où il était lui-même fut fait prisonnier par les Allemands. Lui, étant sur le quai de la gare, lorsque cela se passa, gagna Autun par ses propres moyens et arriva à Montpellier comme il le devrait. Il attend sa démobilisation maintenant.

Mais revenons à ta lettre. Je comprends que tu aies trouvé de l'encombrement sur la route des casernes ! À l'heure où nous sommes passés le 18, cela allait à peu près. Mais entre nous soit dit, il m'a semblé aussi que tous ces gens, qui voulait partir à toute force, s'affoler inutilement. Mais je n'en ai jamais été. Je crois que si c'était à refaire, personne ne serait parti ! Pour moi, je crois pouvoir redire une fois de plus que le « vent de folie » n'a jamais soufflé sur ma tête. Tu ne l'as jamais cru, je pense ?

Enfin, tout cela va se terminer. Il reste dommage que tu n'ait pas reçu mes premières lettres ! Mais je que je te conterai ce voyage de vive voix d'ici peu. D'ailleurs oncle Philippe te la déjà raconté ! Et t'a-t-il donné la lettre que je lui avais remise pour toi ?

En même temps que la tienne, je recevais une lettre de Titi et une de l'oncle Philippe, une de Simone R. qui m'annonçait son départ probable de St Yrieix pour aujourd'hui avec passage à Montluçon. La pauvre, c'est dommage qu'elle me manque à quelques jours près. Je lui écris donc à Montluçon. Si la lettre arrive avant elle, garde-la pour la lui remettre quand elle arrivera.

Vous avez échappé bel aux bombardements. La description tranquille de Titi a eu beaucoup de succès ! Dis-lui que je lui écrirais demain. J'ai peur de ne pas avoir le temps aujourd'hui : tu sais, avec les menus soins de la maison, le temps passe vite ! Mais ne crains rien : si le voyage a été fatigant (12 ou 13 heures de conduite de suite presque, à part l'arrêt pour le déjeuner au 2e jour !), je l'ai beaucoup mieux supporté que je ne l'aurais cru, même avec la nuit passée par terre à 8 dans une minuscule chambre à Argentat ! Mais ici, ce n'est guère foulant. Le marché est assez tôt ; mais on s'arrange pour ne pas le faire tous les jours. Maintenant que tante Claire emmène sa bonne, nous aurons une femme de ménage pour les quelques jours que nous aurons encore à passer ici. Tu vois que je ne me fatigue guère ! L'après-midi, presque tous les jours, je vais à la Provençière prendre un petit bain de lumière et de jeunesse qui me délasse l'esprit et de tous les soucis matériels de la maison. Malgré tout, on se ravitaille convenablement ici, à part le beurre et la farine. La pauvre Titi doit être sur les dents à faire la queue... (ma phrase est idiote. Pardon pour cette anatomie !) à Montluçon !

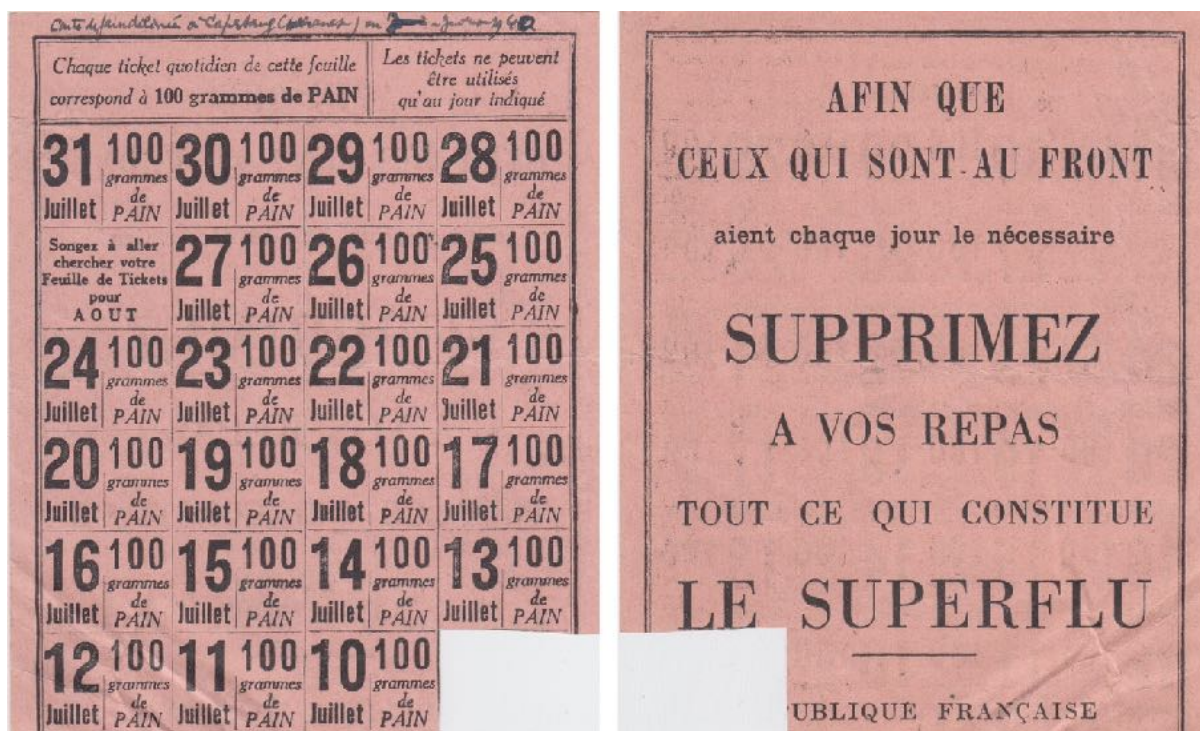
On a des nouvelles de Paul et Albert, d'Aimé ; seul Marcel et Pierre Cazé, dans la famille n'ont pas encore pu donner signe de vie. Simone R. écrit que Claude ne reçoit encore rien de Marcel. Cela ne va pas tarder à venir, je pense.

Tante Madeleine se tâte : va-t-elle retourner à Montluçon, ou attendre ici le retour d'oncle Georges. Je crois que c'est la première solution qu'elle prendra. Pour moi, comme il n'y aura pas de place dans les autos des Gosset (celle de son fermier est partie il y a 3 jours, bourrée à fond) je ferai le voyage avec tante M.-Cl. par le train.

Et tu sais : vite que j'arrive à Montluçon ! Cette vie de réfugié, aussi confortablement installé soit-on, est trop anormale ! Je t'écrirai demain plus longuement. En tous cas, ici, nous devons une fière chandelle à ce brave oncle Philippe (il nous a bien fait rire parfois avec ses combinaisons !) et au Perrot.

Merci encore pour ta lettre, pour celle de Titi, mon cher Papa.
Je t'embrasse de tout cœur.

Ta fille Simone



Carte de rationnement du pain, recto-verso, délivrée à Capestang en juillet 1940.

1940-1945

Lettre de Titi à Simone

Le 4 juillet 1940

Ma chère Simone,

Ton petit mot affectueux du 29 m'a fait bien plaisir ; j'espérais que tu y annoncerais ton prochain retour, car le temps nous dure bien de te revoir. Depuis mardi nous pensons : elle peut arriver ce soir... et chaque fois qu'une voiture corne ou s'arrête je me précipite. Tous ceux de Saint-Gobain qui étaient partis à Bordeaux sont revenus ; évidemment si tu reviens par le train cela peut demander encore quelques jours, mais il me semble que les Gosset ne devraient pas tarder à rentrer. Enfin il faut encore s'armer d'un peu de patience. Je pense que Tante Madeleine ne va pas tarder à revoir l'oncle Georges et que, tout au moins leurs échanges de lettres se font normalement. Rien de Marcel ni de Claude. As-tu des nouvelles des Renard ? Ils ont dû avoir une route bien encombrée et fatigante. Avant-hier est venu ici un ami de l'oncle Émile, le Docteur Jarry (de St-Germain) en quête de sa famille ; il n'avait pas non plus de nouvelles de l'oncle Émile. C'est un ami de M. Mathieu (Paramantera) et il pensait avoir par lui quelques renseignements. Il a dîné et couché ici puis s'est remis en route le lendemain.

À l'instant nous venons de voir François W. qui part dans quelques jours à Lapalisse ; il s'inquiète aussi d'être sans nouvelles des siens.

Je ne sais pas si je t'ai dit que ma famille était dans la Creuse, près de Bourgneuf (sur la route de La Souterraine à Bourgneuf). Hier j'ai eu la joie d'avoir des nouvelles de mon frère ; il est parti du Bourget avec l'aéronautique et se trouve à Morlaas près de Pau ; comme une partie de leurs appareils est perdue, car plusieurs camions n'ont pas suivi, ils n'ont pu remonter leur installation et on les emploie dans une ferme à faire les foires, ce qui leur va parfaitement, car ils sont ainsi nourris et couchés (dans le foin naturellement !) Il est sans nouvelles de nous tous et s'inquiète fort de ce qu'on retrouvera à St-Ay et Ingré.

Samedi dernier c'était la fête de ton papa et j'étais hélas toute seule pour la lui souhaiter. J'avais fait un bouquet de roses pâles de ta part et on l'a mis dans la salle à manger (dans ton joli vase Lalique bleu pâle). Ainsi il avait un peu de toi avec nous. Rachel avait fait une tarte aux pruneaux délicieuse. En parlant de Rachel, elle est toujours très fatiguée par son traitement et doit aller à la clinique demain, je ne sais encore si elle y restera (car on doit lui faire différents examens pour le moment). Son frère qui était chez Citroën est revenu. Pauline n'a rien des siens. Mme de Félics a téléphoné avant-hier et a eu l'air très surprise que tu sois absente. Elle rappellera dans quelques jours. L'oncle Philippe couche maintenant en face avec quelques autres et il mange chez Greuzat. Si tu avais emporté ta barboteuse, elle serait finie maintenant !

Au revoir ma petite Simone, à très bientôt j'espère. Ne m'oublie auprès de personne et reçois mille bien affectueux baisers.

Titi

Lettre de Titi à Simone

Le 4 juillet 40

9h du soir.

Ton Papa s'aperçoit à l'instant qu'au lieu de t'envoyer ma lettre avec la sienne, il a mis dans l'enveloppe les deux feuillets de ta lettre du 29. Tu ne vas rien y comprendre et moi je suis peinée de ne plus avoir ta lettre si gentille que j'aurais été contente de garder !

Enfin si tu la reçois tu me la garderas.

Bien affectueux baisers, ma chère Simone, et à bientôt j'espère. Tâche d'être là pour l'anniversaire de ton Papa.

Titi

1940-1945

Lettre d'Émile à Paul

Ambert 5 juillet 1940
Ajouté au crayon : 8.7.1940

Mon cher Paul,

Dans ces terribles moments d'angoisse où comme tant d'autres notre famille est dispersée et la plupart de ses membres sans nouvelles des autres, j'aurais un ardent désir d'avoir des tiennes et de celles de Simone, de Marcel, de sa femme, de leur petite fille, enfin de tous les tiens : écris-moi ici, aux bons soins du général Maurel, Ambert, Puy-de-Dôme où je me trouve bloqué en raison de l'absence de train et de l'interdiction de prendre la route pour Paris.

Toutes distributions de lettres ont été longtemps suspendues ; un premier courrier est arrivé avant-hier seulement et voici actuellement les seules nouvelles que nous ayons des uns et des autres. Je te les transmets quitte à t'en donner que tu as déjà :

Albert et Louise sont à Paris. Je les ai vus pour la dernière fois jeudi 13 juin, désolés de ne trouver aucun moyen de quitter, Albert étant encore alité et trop souffrant pour essayer de partir à pied.

Suzanne Perpillou et ses enfants avaient rejoint Odette et les siens à Montpellier.

Henri et Germaine ont dû quitter Paris le 10 juin pour Toulouse où le service d'Henri était replié. Ils y doivent être encore.

Madeleine Georges et Claire ainsi que leurs enfants étaient à Saumur.

Émile est arrivé à Montpellier le 18 juin, ravagé de fatigue, de chagrin et d'inquiétude au sujet de Claire et de ses enfants ayant appris que Saumur avait été bombardé ; lui-même après avoir évacué les blessés à l'hôpital de Bar-le-Duc avait reçu ordre de se replier avec personnel et matériel sur Montpellier en trois trains, tous trois ont été pris ou détruits en cours de route et il ne doit la vie ou en tout cas la liberté qu'à un hasard providentiel perdant tout ce qu'il possédait y compris son radium et n'a pu atteindre Montpellier à pied, en auto, comme il a pu (lettre de Suzanne Perpillou du 18 juin reçue le 3 juillet ici).

De Georges aucune nouvelle.

De Paul Demangeon on n'avait encore aucune nouvelle le 18 juin ni de Louis Albert D.

De mon fils Henri et de sa femme et de ses 4 enfants qui étaient à Saint-Malo aucune nouvelle depuis le 9 juin. Ont-ils été évacués en Angleterre ou ailleurs ? Nous ne savons.

De mon fils François aucune lettre postérieure à celle qu'il nous a écrite le 19 juin et où il manifestait la plus belle confiance dans le succès final... cruellement démentie par les événements.

Nous avons su tout récemment par les journaux d'ici que ce même jeudi 19 juin Montluçon a été sévèrement bombardé ! On donne une liste de 60 morts et on parle de nombreux blessés. C'est-à-dire comme nous avons hâte d'avoir de vos nouvelles. J'ai voulu te téléphoner : on affirme à la poste d'Ambert qu'on ne peut donner de communication pour Montluçon. Madeleine après trois heures d'attente a pu téléphoner l'autre jour à Marie Tommy-Martin à Tallende qu'il n'a pu guère lui donner de nouvelles, elle n'en a pas de son mari qui n'a pu quitter Paris à temps. Son neveu, le fils de Jacques T.M., est indemne et elle attend à Tallende la femme de Jacques T.M.

Voici, en gros, ce que je sais. Pour moi je me morfonds à attendre la possibilité de mon retour à Paris et voudrais n'y rentrer que seul laissant si possible Madeleine, Daniel et Jean-Claude sinon à Clermont-Ferrand même du moins assez près pour que malgré ces temps troublés le voisinage d'une université permette autant à Jean-Claude qu'à Daniel de travailler. Le séjour pour Madeleine et pour eux à Paris ne serait pas indiqué, s'il faut en croire les ont « on dit ».

Je les avais conduits en voiture ici le 11 juin puis j'étais aussitôt (ou le lendemain) retourné à Paris par le train espérant régler quelques affaires. Ai-je bien fait d'en partir précipitamment comme tout le monde pour échapper à l'emprise allemande, je me le demande, en tout cas ce départ a été difficile et pénible.

J'ai grande hâte, mon cher Paul, d'avoir des nouvelles de toi et des tiens et t'embrasse de toute ma plus grande tendresse.

Ton frère Ch. Wallon

1940-1945

Lettre de Claude à Paul

Le 5 juillet 1940
Ajouté au crayon : 13.7.40

Mon cher Papa,

Je vois d'après votre lettre que vous n'avez pas reçu les lettres que je vous ai adressées. Je pense que maintenant le courrier va remarcher. Je n'ai absolument aucune nouvelle de Marcel. J'ai écrit de tous côtés, je suis allé au bureau de la place de Limoges pour savoir si son régiment n'était pas dans la région, on m'a dit que le 188e n'était pas passé dans la région. J'ai eu aussi l'adresse du service de l'état-major de l'armée qui s'occupe des prisonniers, je vais écrire ; j'en arrive maintenant à espérer que Marcel soit prisonnier ; à l'heure actuelle je devrais avoir des nouvelles. Mon frère Guy est revenu de l'hôpital de Bordeaux où il avait été évacué d'Alençon. Nous avons aussi eu des nouvelles de mon beau-frère qui cantonne actuellement dans la région de Périgueux. Papa, après un séjour à Toulouse, est actuellement à Saint-Étienne. De mon frère aîné nous n'avons aucune nouvelle, il était dans les environs de Grenoble.

Quelle terrible situation, que va être maintenant la vie. J'espère que je retrouverai les quelques affaires que j'avais déménagées de Valenciennes pour les mettre à Paris.

Avez-vous reçu la lettre où je vous annonçais la venue d'un petit frère de Michèle pour le mois de janvier ? Nous n'avons plus le téléphone dans la maison. Si jamais vous vouliez me téléphoner : il faut appeler le 50 à St Yrieix le docteur Gloumeau et on me ferait la commission.

Michèle est toujours en bonne santé, elle est un peu plus sage que ces derniers temps.

J'ai reçu, il y a quelques jours une lettre de Simone me racontant son voyage, elle me demandait aussi des nouvelles de Marcel.

Je vous quitte mon cher papa, en vous embrassant bien affectueusement.

Votre fille Claude

1940-1945

Lettre de Claude à Titi

Le 5 juillet 1940

Ma chère Titi,

Le courrier marchait bien mal et vous n'avez pas reçu les nouvelles que je vous avais écrites. De Marcel je n'ai absolument rien depuis le 10, il était alors toujours à Arcis-sur-Aube. Les jours sans rien savoir sont terribles. Je vais écrire au service des prisonniers, mais il paraît que le délai maximum pour recevoir une réponse est de 3 mois. J'ai su par Simone Renard que Émile et les Georges Wallon étaient arrivés à Montluçon ; elle m'a raconté aussi le départ de Montluçon, Simone conduisant la Simca.

La première nuit de leur arrivée, nous avons hébergé trois enfants de la famille Renard, nous n'avons pu leur trouver des matelas. Ils n'avaient trouvé comme toit que le centre d'accueil. Ils sont tous restés à St Yrieix où ils ont eu la chance de trouver une grande pièce qui leur sert de dortoir, de salle à manger. Ils n'ont pas pu continuer leur route ayant eu une panne, une pièce de l'auto étant cassée ils ne pouvaient s'en procurer.

J'ai rencontré dans la rue oncle Georges qui cantonne non loin de Périgueux. Je l'ai conduit chez les Renard ; il a été fort étonné de les savoir à St Yrieix. Nous avons eu des nouvelles de Papa, de mon frère et de mon beau-frère, mais pas de mon frère aîné. Quant à ma sœur et ses enfants, elle se trouve maintenant en zone occupée ; puisqu'elle est restée à Andernos. Mon beau-frère voudrait les faire revenir, mais cela est actuellement absolument impossible.

Ici la maison est pleine pour l'instant ; nous avons en effet recueilli une amie de Charlette avec ses trois enfants ; elle vient de perdre son mari à la guerre ; ils ont fui Fontainebleau sans savoir où ils allaient. Nous couchons donc à la maison cette jeune femme et ses trois enfants, sa mère et son père et ses sœurs ont trouvé de quoi se loger et viennent prendre seulement leur repas. Une fois de plus je ne suis pas chez moi, j'ai dû abandonner ma chambre et nous ne sommes plus du tout chez nous ; les enfants sont parfois bien fatigants. Mais au fond cela n'est rien à côté de pénibles situations de beaucoup de personnes et des angoisses que l'on a quand on est sans nouvelles des siens.

Ici nous n'avons pas été survolés, mais les environs immédiats ont été bombardés et nous avons eu trois alertes.

À bientôt, je l'espère, ma cher Titi, je vous embrasse affectueusement.

Claude

1940-1945

Lettre d'Henri à Paul

Le 5 juillet 1940

Ajouté au crayon : 8.7.1940

Collège de France
Chaire de Psychologie
et d'Éducation de l'Enfance

Mon cher Paul,

Depuis que tu nous as reçus si gentiment à Montluçon les événements m'ont fait craindre que mes lettres ne puissent te parvenir. Je vois dans le journal que le trafic des chemins de fer a repris entre Toulouse et Montluçon. En même temps j'apprends le terrible bombardement qu'a subi Montluçon particulièrement le quartier des usines, le tien. Nous éprouvons une grande angoisse. Pourrais-tu, comme je l'espère, nous rassurer sur vous tous. As-tu des nouvelles de nos frères et sœur, de ton fils Marcel, de nos neveux ? Nous sommes absolument sans nouvelles de personne.

Nous restons à Toulouse, incertain de ce que nous allons faire. Recevrons-nous l'ordre de regagner Paris et quand ? Je souhaite ardemment une très prochaine réponse de toi.

Nous vous embrassons tendrement toi et Simone. Transmets, je te prie, nos sentiments affectueux à Melle Quétard.

En toute affection.

Henri

Lettre de Paul à Simone

Montluçon 5 juillet 1940

Ma chère Simone,

Tes lettres arrivent régulièrement. Merci de tes vœux et de ton recueil de chansons pour flûtes, que j'attends avec impatience. Ici rien de nouveau. La vie se poursuit à un rythme ralenti. L'industrie est à peu près arrêtée. La vie se présente sous un aspect assez sombre avec tous ces chômeurs. Les autorités devraient prendre des mesures sévères, en créant d'office des équipes d'ouvriers pour aller travailler dans les campagnes. Si l'on n'agit pas énergiquement, nous risquons de voir une époque troublée.

Les derniers réfugiés semblent être passés à Montluçon de retour vers leur résidence habituelle. Seuls quelques-uns ont des difficultés à se ravitailler en essence. L'essence fait en effet défaut. Pour certains il y aura la possibilité de retour que par le train. Que ce soit par le train ou par l'auto, il faut partir avec une couverture et des provisions pour 2 jours. Tes tantes reviennent-elles à Montluçon ? La maison est actuellement absolument vide et je peux recevoir ceux qui le voudront.

J'espère que tu profites bien de ces quelques semaines passées dans le midi. Il t'en restera des souvenirs pour plus tard.

Toujours rien de Marcel.

Je t'embrasse affectueusement.

Ton père, P. Wallon

1940-1945

Lettre de Simone à son père

Capestang, 5 juillet 1940
Ajouté au crayon : le 9.7.40

Mon cher Papa,

Ayant écrit une grande lettre à Titi, je ne te mets qu'un petit mot pour te souhaiter un bon anniversaire, mon cher Papa ! J'aime mieux m'y prendre un peu à l'avance : le courrier mettant 3 ou 4 jours à venir. Si rien ne s'était passé, je t'aurais joué une sonate de Beethoven... je crois bien que c'est partie remise ! Ce serait chic si je pouvais être à Montluçon pour le 9 ! Les Perrot vont aller se renseigner sur les trains, à Béziers ; car il n'était pas sûr ici, que les transports soient rétablis pour Montluçon. De toute façon, comme nous ne pourrons, à cause des sauf-conduits, partir avant lundi ou mardi prochain, d'ici la bien des trains seront rétablis. Pour les autos : aujourd'hui, les civils n'ont le droit de circuler que jusqu'à la région du Puy. Demain peut-être jusqu'à Clermont et après-demain pour Montluçon ! Mais cela ne nous intéresse pas, puisque nous prendrons le train, tante Marie-Claire et moi (et peut-être aussi tante Madeleine. Celle-ci est dans l'incertitude sur ce qu'elle doit faire, ne sachant pas si son mari ne préférerait pas qu'elle reste ici. Mais notre propriétaire, aussi bonne soit-elle, ne va pas pouvoir laisser sa maison très longtemps à sa disposition ; si bien que tante Madeleine va se décider, je crois bien, pour Montluçon.)

Oncle Émile est donc reparti hier avec sa famille. Il a remonté le moral de sa femme et de Tante Madeleine ! Non qu'elles l'aient très bas, mais elles n'étaient pas si... optimistes, si l'on peut dire. J'espère que l'occupation allemande de la région va cesser peu à peu. Que la population ait pu manquer de tact... cela ne m'étonne plus, après les énormités qu'on voit ici également ! Car il faut te dire que notre patelin est encore plus rouge que Cheminée s/ Cher ! Pauvres gens, ils n'ont pas encore compris et continuent leurs petits train-train et tripotages comme si rien ne s'était passé. Qu'est-ce qu'il leur faudra pour qu'ils changent ?

Je t'embrasse bien affectueusement.

Ta fille Simone

Lettre de Claire à Simone

Montpellier « Cautegril ». Chemin vicinal 140.

6 juillet 40

Ma chère petite Simone,

J'ai écrit à Tante Madeleine hier, et n'ai pas eu le temps de te mettre un mot ! Je voulais pourtant te dire que tu nous manquais beaucoup à Denis et Christiane et à moi... le « dortoir » avait du charme et surtout ces derniers jours nous avons bien ri le soir et le matin des facéties de la grosse Christiane. Avant, j'étais trop inquiète et trop triste. Quelle chance d'avoir pu retrouver l'oncle Émile, je me le répète à longueur de journée, et je me trouve bien privilégiée.

Je te disais qu'hier j'avais été très occupée. L'oncle Émile a voulu en effet m'emmener chez un docteur qu'il avait connu à Paris, qui est maintenant professeur à la Faculté d'ici et qui fait des rayons. Il m'a dit nettement qu'il fallait reprendre mon traitement au plus tôt à cause de l'anémie, que je ne m'en tirerai pas autrement... enfin il a fallu se décider, et j'ai recommencé une 1^{ère} séance aujourd'hui. Malheureusement cela va me fatiguer comme à Paris et je suis bien ennuyée quand je ne suis bonne à rien alors qu'on voudrait se rendre utile en ce moment. Enfin, il faut en finir et l'avis de l'oncle Émile a été très net. Je pense donc être obligée de rester ici 10 à 15 jours au minimum pour avoir suffisamment de séances. D'ailleurs l'oncle Émile ne pense pas être démobilisé avec ses nouveaux événements anglais, on a l'impression qu'on ne va pas se hâter de démobiliser, au contraire on se demande ce qui va se passer ! Quand à partir à Ste Maxime sans lui, je n'en ai aucune envie, tu le comprends, nous avons été assez séparés comme cela. Évidemment ici ce n'est pas le rêve... Émile et moi nous habitons une chambre d'une amie d'Odette. Cette chambre est gentille, mais très petite, et j'ai moins de confort qu'à Capestang où l'on pouvait tout de même prendre un tub (!) et sortir quelques petites choses des valises. La villa d'Odette est pleine à craquer avec les 6 enfants, Denis et Christiane en plus. On a peur d'encombrer et l'on ne sait guère que faire pour aider... heureusement encore qu'il y a un grand jardin et la campagne toute proche pour les enfants.

Hier grande joie dans toute la nichée. L'oncle Émile après la visite au docteur et son travail à l'hôpital, nous a tous menés à Palavas où ils ont tous pris un bon bain. La plage était un peu caillouteuse et pas si belle qu'à Ste Maxime, mais tous étaient ravis. Ce serait délicieux si l'on pouvait renouveler cette expérience, mais la pénurie d'essence devient de plus en plus grande, on n'en donne plus nulle part, et si nous voulons un jour pouvoir gagner Ste Maxime, il faut conserver la réserve. Christiane fait son expérience pour sa nombreuse famille future. Elle ne croyait pas que les enfants pleuraient si souvent. Sur les 6, il en a toujours un en larmes. Elle apprend à consoler Évelyne, à faire manger les autres... éducation très utile comme tu vois.

Je pense que tu vas enfin pouvoir rentrer à Montluçon et retrouver ton père qui a dû être bien inquiet. Remercie-le encore mille fois, et dis-lui que j'ai apprécié tout ce qu'il a fait pour nous. Je te remercie aussi de tout cœur de t'être donné beaucoup de mal à Capestang pour m'éviter de la fatigue et tu faisais tout cela avec le sourire... si gentiment. Écris-moi un peu, tu me feras bien plaisir et donne-moi de vos nouvelles à tous. Embrasse Tante Madeleine et ses enfants pour nous. Un très tendre baiser de Tante Claire.

On m'a dit qu'il aurait des bachots à Montpellier, mais la date n'est pas encore fixée.

L'oncle Émile est monté contre les Anglais à un point formidable ! Il y a de quoi. On a l'impression que la guerre va recommencer pour nous, et dans quelles conditions !

Faites ressembler tout ce que vous pouvez à Capestang. Ici plus un brin de cuir, et même plus de chaussures à acheter. Je regrette rudement. Le ravitaillement est plus dur que dans les villages, plus d'huile, plus de savon, presque pas de viande, et une population quelque chose de fou !

1940-1945

Lettre de Titi à Simone

Le 6 juillet 1940

Ma chère Simone,

Ce matin nous avons reçu tes lettres des 26 et 27 (dont l'une contenait un mot de tante Madeleine), une lettre de tante Claire du 26 et une de Simone II partie le 20 de Saint Yrieix. Nous connaissons donc à fond toutes les péripéties de votre voyage puisque nous avons reçu toutes tes lettres et c'est vraiment une chance que vous ayez pu vous installer et trouver à peu près ce qu'il vous faut. Maintenant à quand ? Je t'assure que le temps me semble bien long ; il y aura 3 semaines mardi que vous êtes partis et toute la première semaine nous vous attendions (car on avait toujours dans l'idée que vous étiez à Souillac). Les 13 jours que nous avons passés sans nouvelles ont été durs. Je pense que maintenant tu reçois nos lettres ; tu n'auras rien compris aux 2 dernières, car finalement ton Papa a retrouvé ta lettre dans une autre enveloppe et il ne sait plus ce qu'il t'a envoyé. Tous ceux qui étaient partis à Bordeaux sont rentrés et n'ont eu aucune difficulté. Pour l'instant on a l'air d'interdire et de réglementer les retours d'évacués ; d'après le journal ceux qui rentreront par le train s'échelonnent sur 10 jours à partir du 16 juillet. Pour les autres, rien de fixé encore. Cela n'annonce donc pas un proche retour et nous nous en tourmentons bien. Enfin puisque vous ne manquez de rien, il n'y a qu'à patienter.

Je me fais bien du souci pour ma famille, partie depuis le 14 de St-Ay ils ont erré dans le Loir-et-Cher, dans l'Indre, dans la Creuse, ne trouvant ni logement ni ravitaillement ; j'ai eu ce matin une lettre du 20 et ma belle-sœur qui m'y disait qu'il n'avait plus ni essence ni argent et qu'heureusement il avait la voiture pour y coucher. Ils ont été bombardés sur les routes et ont dû souvent se réfugier dans les bois. Je suppose qu'ils ont roulé tant qu'ils ont eu un peu d'essence : (ils étaient 17 en 4 voitures), puisque le dernier mot que j'ai eu d'elle, non daté malheureusement, était de Saint-Dizier près de Bourgneuf. C'est ce mot qu'elle avait confié à un soldat et que j'ai eu le 1er juillet. Depuis rien et je ne sais où les joindre pour leur envoyer un peu d'argent, car hélas je ne peux rien faire d'autre. J'écris tous les jours, mais ne reçois rien. Mon pauvre oncle doit bien regretter d'être parti, car il ne retrouvera sans doute plus rien de sa maison qui aura été pillée comme toutes les maisons abandonnées.

De mon frère plus rien non plus depuis son mot du 29 de Morlaas près de Pau. Il faut s'armer de patience et c'est quelquefois bien pénible.

Ici à la maison le temps se passe à faire des conserves (petits pois, haricots, cerises), on a fait du sirop de cassis et lundi on fera de la confiture de cerise. On a déjà mangé 2 pêches de Blanzat ; on a bien attendu le plus possible voulant te les réserver, mais il a fallu se dévouer.

Tu trouveras bien des changements et améliorations ; samedi prochain nous aurons des poussins (la poule en est à sa 2e semaine) et, en plus, il y a 4 poulettes et 1 coq et 2 pondeuses. Tout cela vient de chez Mr Brunet qui, en plus, m'a donné personnellement un superbe lapin fauve de Bourgogne. Mais il faut se battre avec les souris (dans la maison et malgré le chat qui en attrape souvent), avec les mulots et les pies et les corbeaux qui rôdent au poulailler. Je t'assure que c'est un délassément d'aller voir et gâter toute cette basse-cour. Ils mangent de la boule moisie pour le moment et s'en régalaient.

Rachel va sans doute être opérée bientôt ou tout au moins s'arrêter pour suivre un traitement pour les reins, il faut attendre le résultat de l'analyse. Je ne vais plus en ville que pour le ravitaillement, car de voir toutes ces têtes d'étrangers et d'Allemands en civil me dégoûte. Je cueille des roses tous les jours et grappille dans les framboisiers. Il y a encore quelques fraises des bois. Je t'avais préparé du savon de Marseille et l'avais mis avec le savon de Simone II pour que vous le voyiez, mais tout est resté là, les 2 pains et sa boîte à savon ! Tête de linotte, va ! J'aperçois de temps en temps l'oncle Philippe.

À bientôt, j'espère, ma petite Simone. Je vais faire un mot à Simone II. Nous avons écrit à Claude, mais n'en avons pas de nouvelles non plus que de Marcel. De bien affectueux baisers et ne m'oublie pas près de toute la famille.

Titi

1940-1945

Carte de Simone à son père

Capestang, 7 juillet 1940
Ajouté au crayon : 12.7.40

Mon cher Papa,

Tout sent le départ ici ! On commence à réunir des vivres pour 3 jours, à songer aux récipients qui les contiendront, à refaire les valises (à vrai dire, nous ne les avons jamais défaites complètement) et décider de la manière dont nous userons pour gagner Béziers et... le train !... Enfin, le grand branle-bas approche.

J'attends pour te dire la date exacte du départ d'être allée chercher les sauf-conduits et d'avoir vu tante Marie-Claire qui va venir pour la messe de 10 heures à Capestang. Il me semblait qu'il y aurait pu avoir une lettre de toi ce matin. Mais je ne vois rien venir ; il est vrai que les courriers sont encore lunatiques.

Hier, j'étais donc invitée à la Provenquière pour déjeuner. J'ai donc donné un coup de fer à ma jupe le matin, ai remis une blouse propre et suis partie sur mon zèbre (celui de Marie-Claire en réalité qu'elle m'a prêté pour faire la liaison entre Capestang et la Provenquière) pour le « la campagne » des Perrot. Il faisait gris et les Cévennes étaient à moitié ensevelies dans les nuages. À la Provenquière, j'ai retrouvé toute la famille. À table nous étions 16 (on aurait dû être 18, s'il n'y avait eu 2 manquants !) Le déjeuner fut plantureux et fort bon. On me fit déguster de la liqueur de cassis pour digérer ! Et puis nous nous mîmes à bridger, Odile Gosset, les deux T.M. et moi, car le temps était frais et couvert. Cela ne nous empêcha pas d'aller par la suite faire un tour par le potager. Mais il n'y avait pas assez de soleil pour se baigner. Et vers 6 heures je suis repartie, les bras chargés d'un magnifique bouquet de marguerites, de roses et de folle avoine que m'avait cueillie tante Trimi (Perrot) ! Au goûter, j'ai eu droit, comme invitée de marque à un verre de Madère ; mais braves cousins et cousines me regardant avec un œil d'envie !

Aujourd'hui, il continue à faire frais. Je vais aller à la gendarmerie chercher les sauf-conduits. Je ne crois pas me tromper en disant que nous prendrons le train vers 5 heures du matin, à Béziers, mardi, pour Saint-Flour. De là, nous gagnerons Eygurande, puis Montluçon. Comme personne ne peut (à cause du manque d'essence) nous conduire le mardi matin à Béziers, nous partirons d'ici avec le car de 5h1/2 de l'après-midi la veille, c'est-à-dire demain lundi, et coucherons dans la salle d'attente de la gare. Il n'y a pas moyen de faire autrement ; et mon Dieu : une nuit de plus, une nuit de moins !... Nous serons 12 : tante Marie-Claire et 4 enfants ; tante Madeleine et 8 enfants ; 2 jeunes gens, frère et sœur, amis des Gosset ; moi. Tu vois que nous serons en nombre pour nous débrouiller. Si entre certaines étapes le train ne marchait pas, nous prendrions le car. Enfin, nous arriverons dame... je ne sais pas quand nous arriverons ; peut-être jeudi ou même mercredi : sait-on jamais. À la gare on n'a pas pu nous renseigner. Aussi, cela peut tout aussi bien être pour vendredi ! Ne vous inquiétez donc pas. Je tâcherai bien de te prévenir ; mais cela demande pas mal de temps pour le moment encore.

J'irai cet après-midi faire mes adieux aux Perrot, à la Provenquière. Ils ont été vraiment chics, et nous ont aidés sans cesse, soit en mobilisant leurs amis pour nous, soit en nous rendant service eux-mêmes. Je quitterai malgré tout ce pays sans trop de regrets ! Si ce n'est de n'avoir pu trouver le temps d'aller une fois à Carcassonne et à l'abbaye de Froidefond à bicyclette !

Tante Marie-Claire a reçu ce matin une lettre de l'oncle Philippe. Mais celui-ci ne lui dit rien de spécial, si ce n'est de rentrer le plus vite possible. Si nous partons demain soir, je crois bien que nous serons les 1ers à le faire depuis que c'est autorisé ! Je parle de

ceux qui sont obligés de prendre le train ! Nous ne sommes même pas sûrs que les trains fonctionnent jusqu'à Montluçon ! Les chefs de gare sont d'une ignorance crasse ici !

À bientôt, mon cher Papa, je t'embrasse bien affectueusement ainsi que Titi.

Simone

P.S. Tu vas te dire que nous changeons toujours d'avis ! Voici : il y a un train Nîmes-Vichy avec arrêt à Clermont (départ Nîmes 14h25 - Clermont 22h43. Les Perrot vont se renseigner cet après-midi à Béziers si on peut gagner Nîmes, et si de Clermont on a un train pour Montluçon. Ce serait une ligne plus pratique que celle par Saint-Flour... Mais aussi peut-être plus chargée de monde ! Quoi qu'il en soit, sauf cas de force majeure imprévue, nous quitterons Béziers mardi au matin, par quelques lignes que ce soit. Peu importe d'ailleurs ; pourvu que nous arrivions à Montluçon ! J'irai demain matin à la Provenquière prendre les ultimes décisions. Et puis : en route !

2e P.S. hier tante Claire m'a écrit : ils sont tous sains et saufs à Montpellier.

Carte de Simone à son père

Capestang, 8 juillet 1940

Ajouté au crayon : le 12.7.40

Mon cher Papa,

Ce matin enfin, deux lettres de toi : celle de Souillac du 19 juin, renvoyée par le Dr Dalle, et celle du 4 juillet. Comme toi, je me réjouis fort que mon retour à Montluçon soit enfin fixé. Les formalités sont terminées ; j'ai mon sauf-conduit, tante Madeleine aussi. Nous prendrons le train de 5h demain matin à Béziers, pour Saint-Flour, Eygurande et Montluçon. Sur les parties non desservies par le train, nous pourrons prendre des cars. Nous arriverons demain soir à Saint-Flour et, peut-être, après demain soir à Montluçon. Vite que cette vie de réfugiés cesse. Nous serons les premiers à partir, et il n'y aura pas grand monde dans le train, a dit le chef de gare !

J'ai été ce matin faire mes adieux à la Provenquière. Nous finirons nos préparatifs cet après-midi, est en route !

Je t'embrasse bien affectueusement.

Ta fille Simone

P.S. il est évidemment lamentable que nous ayons été obligés d'attendre 13 jours après l'armistice pour pouvoir regagner nos pénates !

Lettre de Suzanne Perpillou à Simone

Montpellier - 8 Juillet 1940

Ma chère Simone,

Tante Claire m'a remis avec un peu de retard - vu les émotions de tous ces jours derniers - ta lettre qui m'a fait un très grand plaisir parce que, comme tu le sens et le dis si bien on a tant besoin en ce moment de se serrer en famille et de sentir qu'on pense les mêmes choses. Nous avons tous souffert cruellement, plus cruellement qu'il ne nous aurait jamais été possible de l'imaginer. Ce n'est pas un cauchemar que nous avons traversé et traversons encore, car d'un cauchemar on se réveille, c'est plutôt l'enfer.

Aux angoisses personnelles, qui étaient grandes quand on tremblait pour plusieurs des siens, s'ajoute le désespoir de voir son pays sombrer de telle façon si peu glorieuse - il ne faut pas se le dissimuler. De jour en jour la défaite apparaissait plus grande et c'était si inattendu pour nous, vulgaire troupeau mal renseigné, qu'on avait l'impression de glisser à un précipice dont on ne toucherait jamais le fond. Puis, tout à coup, le gouvernement Pétain, l'aveu de la défaite, ses raisons qu'il a eu le courage de nous donner sans ménagement. Après ces jours où je crois qu'on avait atteint la limite de la souffrance possible, la connaissance de notre désastre n'a pas été un coup de plus, au contraire, dès l'instant on s'est tourné vers l'avenir, avec espoir, confiance et un amour sans borne de notre pauvre pays, de notre douce France blessée et trahie, parce que nous ne l'avons pas assez aimée. Et je repense sans cesse aux paroles simples et grandes du maréchal Pétain ; je m'efforce de ne pas jeter la pierre à tel ou tel homme ou tel ou tel parti, ou du moins de ne pas me contenter de cela ; ce sont des regrets stériles, ce n'est pas ainsi qu'on se relèvera, on doit tirer évidemment la leçon des faits et mettre hors d'état de nuire les traîtres et les incapables, mais, essayer soi-même d'aider à effacer cette grande honte. Et je fais mon mea culpa : « l'esprit de jouissance l'a emporté sur l'esprit de sacrifice » a dit le Maréchal. Eh bien oui, c'est vrai : à quoi avons-nous pensé, moi comme les autres, ces 15 dernières années, à jouir, avant tout à jouir, d'une vie douce, facile et insouciant ; notre bonheur fut parfait, notre bonheur égoïste, de sacrifice point, la moindre gêne paraissait insupportable et scandaleuse. « On a revendiqué plus qu'on a servi ». Je n'ai pas revendiqué, certes, mais je n'ai pas non plus servi.

Sans la guerre, nous étions de toute façon un pays fini, peut-être plus fini encore qu'après le désastre qui nous stimule enfin.

Nous reconstruirons la France, et le meilleur moyen c'est d'élever nos enfants dans l'amour de leur pays et le sentiment qu'ils se doivent à lui tout entier. Il faudrait que chacun le fasse, car la pente est dure à remonter, après les enseignements qui se sont appliqués à supprimer la notion de patrie, pendant qu'à l'étranger au contraire on l'exaltait.

L'Angleterre nous porte un dernier coup, auquel on était en droit de ne pas s'attendre. Mais je ne comprends pas les gens qui prétendent s'affoler de ne plus savoir sur qui compter. Pourquoi diable toujours compter sur quelqu'un ? Pourquoi a-t-il toujours fallu qu'en France on se déchire les uns les autres entre anglophiles, russophiles, germanophiles, italianophiles ? Personne n'était francophile et c'est ce qui nous a tués.

Je suis bien contente que tu puisses retourner à Montluçon, où je t'adresse cette lettre. Ton père a dû passer des jours pas drôles, et j'espère que Marcel ne va pas tarder à donner de ses nouvelles.

L'oncle Émile n'a sans doute pas eu le loisir de vous donner des nouvelles de tous, son voyage a été si rapide.

De mes parents, rien ; il est inutile de te dire mon angoisse lorsqu'on sait à quel point Papa était malade aux dernières nouvelles. Mais j'en suis à me féliciter qu'il n'ait pu quitter Paris et qu'il n'ait pas eu à affronter les épreuves des autres réfugiés. Mais

moralement, comment ont-ils supportent-ils cette catastrophe inattendue, tout seuls, sans nouvelles de personne, sans savoir même si leurs fils sont en vie.

Paul, après une retraite où jusqu'au 23 il a combattu, est attend à Domme (Dordogne) sa démobilisation. Albert est parvenu à Miramont, près de Marmande ; il est sans nouvelle de personne depuis très longtemps, et son angoisse est telle qu'il appréhende encore plus qu'il ne les souhaite, ces nouvelles. Je reçois ses lettres, mais n'arrive pas à l'atteindre.

Quant à Aimé, il a quitté Paris avec l'E.M. de l'armée ; de proche en proche a gagné La Courtine. Là il est tombé malade, sa bronchite de cet hiver n'ayant pas été assez soignée puisqu'il avait voulu quitter l'hôpital avant la date fixée par les médecins.

Il entre à l'hôpital de La Courtine. Les Allemands approchant, l'ET. Maj. lève une fois de plus le camp, l'abandonnant à son malheureux sort ; lorsque plusieurs heures après leur départ il apprit que tout le monde la nouvelle, préférant crever en route que de rester prisonnier, il est parti par ses propres moyens, a rejoint une colonne d'artillerie qui se repliait sur Toulouse. C'est à ce moment que vers Brive il a rencontré l'oncle Georges qui lui a annoncé que sa femme et ses enfants devaient se trouver à Souillac. Arrivé après plusieurs jours à Toulouse, il y a retrouvé les débris de ce qui restait de l'Et. Maj.

Il va bien maintenant, et attend sa démobilisation avec impatience. Mais il est ravagé de chagrin ; je crois qu'il lui faudra avoir repris une activité quelconque avant qu'il puisse se faire à l'idée de notre écrasement. La vieille haine que tout Français porte à l'Angleterre au fond de son cœur sans même s'en douter s'est réveillée avec fureur, en apprenant les détails de l'embarquement de Dunkerque et comment sur les 350.000 hommes rembarqués dont la presse nous a parlé, il n'y avait en tout 35.000 Français, que les bateaux anglais n'ont pas embarqué un seul Français, et que les Anglais brûlaient la cervelle des Français qui sous le bombardement allemand essayaient de gagner les bateaux de Sa Majesté. À peu près la même chose du côté de St Valery-en-Caux. Depuis ils ont fait mieux encore, les braves Tommies.

L'oncle Émile nous est arrivé ici au moment le plus noir, où nous étions sans nouvelle de personne, et où nous assistions à l'effondrement de notre résistance. Quelle joie, quelle douceur que de suspendre à son cou et de pleurer toutes les larmes qui vous étouffaient depuis tant de jours. Il était très triste, très fatigué et fort inquiet sur le sort de sa famille, mais il a été notre sauveteur moral, la branche à laquelle on s'accroche lorsqu'on est sur le point de se noyer. Et puis, avoir auprès de soi quelqu'un de sa famille, de son sang, qu'on puisse comprendre, et dont on puisse être compris sans presque parler ; quelqu'un qui ne dira jamais la chose qu'on appréhende, qui saura écouter en silence les communiqués et ne pas les commenter. Jamais je n'ai senti si fort en quoi cela consiste d'être de la même famille, pour nous particulièrement - de la famille Paul Wallon - Qui donc a pu prétendre supprimer la famille, et à un degré au-dessus, la patrie. Comme on se sent fort, de cette dépendance qui nous enchaîne à ceux de notre sang, et de celle qui nous lie à tous ceux qui vivent et sont nés sur le même sol.

Reçu ce matin une lettre de l'oncle Charles qui est à Ambert et qui demande des nouvelles. Pierre Cazé a enfin écrit. Voici l'adresse. Mais aucune nouvelle d'Henri ni de sa femme et ses enfants. Sont-ils partis en Angleterre ou en Algérie avec le Gaz Lebon ?

Voici l'adresse de l'oncle Charles : aux bons soins du général Maurel. Ambert. Puy-de-ùDôme.

Je t'embrasse de tout cœur. N'oublie pas ceux qui t'embrassent.

Suzanne A Perpillou

1940-1945

Lettre de Claude à Paul

Le 9 juillet 1940
Ajouté au crayon : 15.7.40

Mon cher Papa,

J'ai reçu ce matin une lettre de Simone ; je pense qu'elle pourra bientôt vous rejoindre à Montluçon. Nous avons reçu hier la visite des Renard qui quittaient St Yrieix ce matin. Les personnes que nous hébergions partent aussi demain pour se rendre à Evian où ils ont une propriété. L'appartement redeviendra un peu calme ; Michèle ne trouvera pas cela à son goût, car elle était ravie de pouvoir se disputer avec les autres. Michèle a eu, il y a quelques jours, un accès de fièvre et elle est restée un peu fatiguée ; je pense que cela ne sera rien et qu'elle reprendra bientôt sa gaieté.

Je n'ai toujours aucune nouvelle de Marcel et malgré toutes mes démarches je n'ai aucune trace du régiment. Simone me dit que Biche Othon est passé à Montluçon et qu'il est venu vous voir. Ne vous a pas dit où il allait ? Peut-être pourrait-on savoir par lui où se trouvent les différents groupes du régiment.

A bientôt, mon cher Papa, je vous embrasse bien affectueusement.

Votre fille Claude

Ma chère Titi,

Vous avez eu des nouvelles de nous par Simone Renard, ils se sont embarqués ce matin avec tout leur chargement. Simone me dit que d'après la lettre que je lui avais écrite à Capestang elle voyait que je n'avais pas reçu la lettre qu'elle m'avait écrite avant son départ de Montluçon, je ne l'ai en effet jamais reçue.

Nous attendons le retour de ma sœur et de ses enfants, elle a hâte de nous rejoindre. Nous avons reçu des nouvelles de la famille Lesne qui se trouve actuellement à Vichy, ils ont pu quitter Royan à temps et prendre en passant leur fils Louis qui se trouvait à Bordeaux. Mais Jean n'est pas venu avec eux, il a dû rester à Chalon où il était chez ses tantes.

Le pays se vide peu à peu des réfugiés et St Yrieix reprend son calme.

Je vous écris en ce moment dans un vacarme infernal aussi je ne suis pas trop comment ma lettre est écrite.

À bientôt, ma chère Titi, je vous embrasse affectueusement.

Claude

1940-1945

Lettre de Louise Demangeon à Paul

Paris 11 Jt 1940
Ajouté au crayon : 20.7.40

Merci à toi mon cher Paul de m'avoir donné quelques nouvelles : c'est un des plus grands supplices de cette terrible époque de tout ignorer des uns et des autres, avec la pénible certitude qu'ils sont tous à l'épreuve. Nous avons passé des journées épouvantables, ne pouvant croire l'immense malheur de notre pauvre pays. Et l'on a la rage au cœur en songeant aux criminels qui nous ont menés là, par leurs mensonges et leur incapacité. C'est une suite bien digne du Front populaire ; nous récoltons les fleurs poussées sur ce fumier.

J'espère qu'à l'heure actuelle tu as des nouvelles de Marcel : elles auront été d'autant plus longues à venir que tu les tiendras sans doute de Claude : double voyage et avec quelles communications !

J'ai reçu ces jours derniers, et coup sur coup un mot de L. Albert qui est à Marmande et un mot de Paul à Domme (Dordogne). Nous en avons éprouvé un immense soulagement, car nous le savions très exposé : il combattait comme l'infanterie et quels cauchemars n'avons-nous pas eu à son sujet. J'ai reçu aussi une lettre de Suzanne qui me dit qu'Émile est replié sur l'hôpital de Montpellier ; il était jusqu'à ces jours derniers extrêmement inquiets des siens, craignant qu'ils n'aient pu quitter Saumur en temps utile. À force d'écrire, tous deux de côté et d'autre, lui et Claire, ont fini par se rejoindre, ils se trouvaient très près l'un de l'autre. J'espère que Simone a regagné Montluçon, mais cela n'aura peut-être pas été bien commode.

Pas de nouvelles des Charle Wallon réfugiés à Ambert ; mais je sais qu'ils sont tous arrivés à bon port. Charles avait conduit sa famille quelques jours avant la grande cohue ; il était ensuite revenu à Paris régler certaines affaires, et était reparti à la dernière minute ; je sais par Suzanne qu'il est arrivé sans encombre.

Mon grand tourment, en ce moment, est la santé d'Albert. Il est atteint d'un mal qu'aucun médecin n'arrive à déceler. Il a des rhumatismes évidemment, mais ne peut attribuer à cet état la forte fièvre qui depuis des semaines ne le quitte pas. Le Dr Granet l'a hospitalisé à Beaujon pour faire tous les examens : radio, analyse, etc. nécessités par son état : tous les organes sont en bon état : reins, poumons, cœur, estomac, intestins. Le sang est normal, mais il a toujours de la fièvre ! On a commencé hier un nouveau traitement agissant sur la santé générale. Dieu veuille qu'il apporte quelque soulagement ! Dans l'état de solitude où nous nous trouvons, avec tous les nôtres loin de nous, c'est une épreuve encore plus poignante. Il ne souffre d'aucun point en particulier, sauf la raideur des reins, et passe ses journées à lire autant que lui permet sa fièvre ; mais il commence à être bien découragé et on le serait à moi. Puisse ce nouveau traitement le sortir définitivement de cet état qui devient alarmant à force de se prolonger. Je passe tous les jours plusieurs heures avec lui : je voudrais y rester plus encore, mais l'hôpital Beaujon est au fin fond de Clichy ; il me faut 1h1/4 pour m'y rendre et je ne puis laisser mon petit André toute la journée tout seul.

Je t'embrasse bien affectueusement et bien tristement ainsi que Simone. Bonnes amitiés à Mademoiselle Quétard.

Ta sœur Louise

Georges est, paraît-il, à Saint Yrieix ; il a été rencontré à Brive par Aimé qui est maintenant à Toulouse. Henri doit aussi être à Toulouse. C'est là que s'était installé son institut à l'approche des Allemands sur Paris.

1940-1945

Lettre de Marie-Claire TM à Simone

15-7-40

Ma chère Simone,

Notre voyage s'est bien terminé, nous voici réinstallés au calme et je viens vous remercier tous de l'hospitalité que vous nous avez offerte à notre passage à Montluçon ; dis à ton père que je lui suis très reconnaissante de ce qu'il a fait pour nous et en particulier pour Madame Pélicier qui en a été très touchée ; mademoiselle Quétard a été bien gentille de lui céder sa chambre, fais-lui toutes mes amitiés et garde pour toi, gentille maîtresse de maison, mais plus affectueux baisers.

Marie-Claire TM

Quand tu le pourras regarde de temps en temps au lycée la circulaire concernant le bachot.

Lettre de Claude à Paul

Le 17 juillet 1940

Ajouté au crayon : 1 août 40

Mon cher Papa,

Je vous remercie de votre lettre du 14 que j'ai reçue ce matin. J'ai reçu également une lettre de Papa venant de Saint-Étienne où il me dit qu'il a rencontré le commandant Beucler qui commandait le groupe de Marcel.

Marcel a quitté Arcis-sur-Aube le 9 juin à 14 heures pour Évreux où il avait été envoyé en mission par le commandant Beucler ; depuis on a eu aucune nouvelle ; s'il a été fait prisonnier, il faudra sans doute un certain temps avant d'avoir des nouvelles ; il a été probablement encerclé à son retour, quoi qu'il en soit il faut s'armer de beaucoup de patience.

Je vois qu'à Montluçon la maison a été aussi bien garnie. Nous avons retrouvé le calme, nos réfugiés ayant regagné Évian, il y a une huitaine de jours. Nous attendons maintenant ma sœur qui doit revenir d'Andernos vers la fin de la semaine. Ce serait avec grand plaisir que nous viendrions Michèle et moi passer quelque temps auprès de vous, au mois d'août, si cela ne vous dérange pas à cette époque.

Ma chère Titi,

Je me remets d'un fort mal de gorge qui m'a tenue au lit quelques jours ; le temps est si mauvais que l'on attrape facilement froid. Ici aussi le ravitaillement est assez difficile ; le beurre n'existe plus, et les épiceries sont absolument vides.

Je confectionne en ce moment de nombreuses boîtes de conserve de pâté, de galantine de poulet, etc....

Michèle est toujours un petit diable qui fait marcher tout le monde.

À bientôt, ma chère Titi, je vous embrasse affectueusement.

Claude.

Ma chère Simone,

Tu dois être contente d'avoir regagné Montluçon, ton retour s'est-il bien effectué ?

Ta nièce fait beaucoup de discours auxquels on ne comprend pas grand-chose.

À bientôt, ma chère Simone, je t'embrasse affectueusement.

Claude

1940-1945

Lettre de Louise Demangeon à Paul

Paris 17 Jt 1940
Ajouté au crayon : 24.7.40

Mon cher Paul,

J'ai reçu ce matin ta lettre du 13 et la gentille et longue lettre de ta bonne petite Simone qui a pris tant de peine pour me donner des nouvelles de toute la famille. Moi-même je t'ai écrit le 11 dernier, mais aucune de nos lettres, à nous Parisiens, ne parvient à destination ! Oui, c'est une terrible solitude, d'autant plus affreuse pour moi que la santé d'Albert me donne bien des inquiétudes. Je te disais dans ma dernière lettre que depuis des semaines il est alité avec une fièvre qui a fait la surprise de tous les médecins qui l'ont examiné, car il leur paraissait difficile de croire que ce rhumatisme qui d'ailleurs est en voie de disparaître put l'occasionner et il ne trouvait absolument rien. Le Dr Granet que nous avons appelé nous a alors proposé d'hospitaliser Albert à Beaujon où il dirige plusieurs services, afin qu'on puisse mener à bien tous les examens et analyses nécessaires. Ils furent faits en effet très méthodiquement, sans donner de résultats. Quoique l'auscultation ne révélât rien aux poumons, on fit une radio ; elle démontra une sorte de congestion qui a dû se faire très lentement et qui de l'avis des médecins est la cause de la fièvre. Que n'a-t-on fait cette constatation plus tôt ! Albert est très faible, la fièvre ne le quitte pas. Les médecins maintenant me pressent de l'emmener à la campagne ou dans la montagne à une altitude de 800 à 900 m. On a parlé de l'Auvergne, mais tout est si encombré dans notre malheureux pays ! Je m'adresse à toi pour savoir si tu crois possible de trouver un hôtel dans la région de Montluçon où il soit possible de faire une cure d'air au repos : sanatorium, hôtel ou pension de famille. Que sais-je, à condition que l'air soit bon, le pays ensoleillé. Il y aurait ensuite la grosse difficulté d'obtenir des autorités allemandes la permission de quitter Paris ; mais peut-être par l'intérim du recteur y parviendrait-on. Ce serait pour nous une double délivrance : l'espoir de la guérison et la possibilité de retrouver tous les nôtres ! Mais cette lettre te parviendra-t-elle. Je téléphonerai à la Cie Saint-Gobain pour demander s'il n'y aurait pas une occasion pour le faire sortir de Paris. Dans la triste situation où nous nous trouvons, ces choses-là sont bien permises. Albert est toujours à l'hôpital, mais j'ai grande hâte de le reprendre ici ; il y est très mal à certains points. L'hôpital, occupé dans plusieurs de ses étages par les Allemands, est très bruyant. Quoiqu'il soit admirablement tenu, on n'y respire pas. Et puis c'est si triste pour nous d'être séparés dans de si douloureuses circonstances.

Je souhaite que vous receviez bientôt des nouvelles de Marcel. C'est une attente si angoissante. Mais il faut reconnaître que la difficulté – voulu sans doute – des rapports du pays occupé vers le pays libre explique bien ce retard. Pour les militaires c'est bien pire encore que pour les civils. Je vois par la lettre de Simone que vous avez été le ... de bien des malheureux en fuite. Petit à petit cela va se stabiliser, mais il faudrait un peu plus de clarté dans la situation pour que l'on consente à regagner son chez-soi quand il est sous le contrôle allemand. C'est une catastrophe si épouvantable, si incroyable, que par moment on se croit sous l'emprise d'un cauchemar.

Remercie bien Simone de sa lettre en attendant que je le fasse moi-même ; elle m'a apporté ce dont nous avons le plus faim et soif, des nouvelles !

Je t'embrasse bien affectueusement, mon cher Paul, ainsi que Simone. Amitiés à Titi et mille choses affectueuses à Madeleine et à ses enfants.

Ta sœur Louise

1940-1945

Lettre d'Edouard Perrot à Paul

Vendredi le 19 juillet 1940
Ajouté au crayon : 23.7.40

La Provenquière
par Capestang
Hérault

Mon cher cousin,

Laissez-moi vous dire d'abord, tout en vous remerciant de votre affectueuse lettre, combien nous avons été heureux, Marie-Thérèse et moi, de connaître et d'apprécier Simone ; ne pouvant lui dire à elle-même que nous la trouvons tout à fait charmante, il convient que nous fassions part, à vous, de notre jugement à son sujet.

Quant à vos remerciements, nous les acceptons sans les mériter. Notre rôle a consisté surtout à assurer des toits à Simone et à votre famille tant à Maureilhan qu'à Capestang. Nous aurions de beaucoup préféré avoir Simone chez nous ; mais, en fidèle parente, elle n'a pas cru devoir se séparer de ses tantes et cousins et nous étions dans l'impossibilité de les loger tous, même avec un très relatif confort. À à tout prendre ils étaient encore beaucoup mieux dans cette maison amie de Capestang.

Maintenant, notre centre d'accueil s'est vidé ; il ne nous reste que les deux jeunes Foucart, qui ne savent trop où aller ; il y a bien la Planche ; mais elle est, paraît-il, archi pleine. En plus de la famille de Philippe au complet y compris le pauvre M. Bourdilliat, ma nièce Gabrielle Dauchez vient d'y arriver avec ses trois enfants, chassés de Bénodet où leur maison, prise par les Boches, était sur le point d'être transformé en « dancing ».

Le plus grave consiste dans les difficultés de plus en plus grandes d'approvisionnement. Ici au contraire, la vie est relativement aisée et jusqu'à présent et elle serait même très normale s'il n'y avait la pénurie de moyens de communication ; il va bientôt devenir impossible de sortir de chez soi autrement qu'à pied ou à bicyclette, ce qui est un grave inconvénient quand on est aussi isolé que nous le sommes.

Enfin, puisque Simone veut bien conserver un bon souvenir de nous et de la Provenquière, nous vivons dans l'espoir qu'un jour ou l'autre elle vous y amènera dans des jours moins durs que ce que nous sommes condamnés à vivre et que Marcel se joindra à vous. Je fais bien sincèrement des vœux pour que vous receviez prochainement de ses nouvelles ; si son destin est d'être prisonnier qu'au moins, il soit bien portant !

Nous aussi nous n'avons aucune nouvelle toujours de mon fils Emmanuel dont la dernière lettre remonte au 8 juin. Cette incertitude est terrible. Dieu fasse que la réalité ne soit pas plus cruelle encore ! J'en arrive à souhaiter presque d'apprendre qu'il n'est que prisonnier.

Quant à ses deux frères, l'aîné et le plus jeune, nous recevons d'eux des lettres fréquentes. Ils sont tous les deux dans l'Agenais ou ils vivent dans le plus complet « farniente ».

Il en sera de même jusqu'à leur démobilisation qui, je le crains, se fera attendre, toujours pour la même raison de communications difficileuses.

Soyez assuré, mon cher cousin, du désir très vif, de vous connaître et de vous voir enfin un peu plus que par le passé ; ce qui n'est vraiment pas un vœu trop ambitieux. Croyez bien à notre très affectueux souvenir que vous nous deux nous vous demandons de partager avec Simone.

Ed. Perrot

1940-1945

Lettre de X à Simone

19 Juillet 1940

Ma chère Simone,

Je te renvoie une lettre de Marie-Pierre où il y a quelques lignes pour toi, tu auras ainsi des nouvelles de la famille.

Je voudrais bien vous savoir rassurés au sujet de Marcel ; les lettres des mobilisés sont encore très rares et il ne faut pas trop s'étonner si celles de Marcel se font attendre.

Madeleine Dauchy a appris hier que son fils, Robert, est prisonnier près de Toul, mais elle ne sait encore rien d'Olivier.

Paul et Guy vont passer leur bachot à Clermont, l'un les 26 et 27, l'autre les 29 et 30 juillet ; les dernières semaines n'ont vraiment pas été favorables comme préparation.

Je te charge de mes bons souvenirs pour ton père sans oublier Madame Wallon et Mademoiselle Quétard.

Affectueux baisers.

Signé illisible

MODELE N° 8 ter.

FRANÇAIS
REPUBLIQUE FRANÇAISE

SAUF-CONDUIT PROVISOIRE *Cajusteaux*

Sauf-conduit..... } N° Commissariat d
 } N° Gendarmerie de *Beziers*

Valable pour 1 voyage du 9-7- au 16-7-1940
Pour aller de *Beziers* à *Montléguy*
Nom et prénoms: *Wallon Simone*
Nationalité: *Française*
Domicile: *Cajusteaux - lieu de l'Hotel de Ville*
Profession: *A. P.*
Moyen de locomotion (1): *Voujour - car*
Avis du commissaire (2):

Le Commandant de la brigade de gendarmerie: *7-7-40*
(Cachet de la gendarmerie.) *Cajusteaux*

FRANCAIS - GENDARMERIE NATIONALE
Circulation de la Police de la
GENDARMERIE NATIONALE - BEZIERES

(1) Pour les véhicules automobiles, indiquer le numéro minéralogique.
(2) Pour la Seine et les communes ayant un commissariat.

1940-1945

Carte de X à Simone

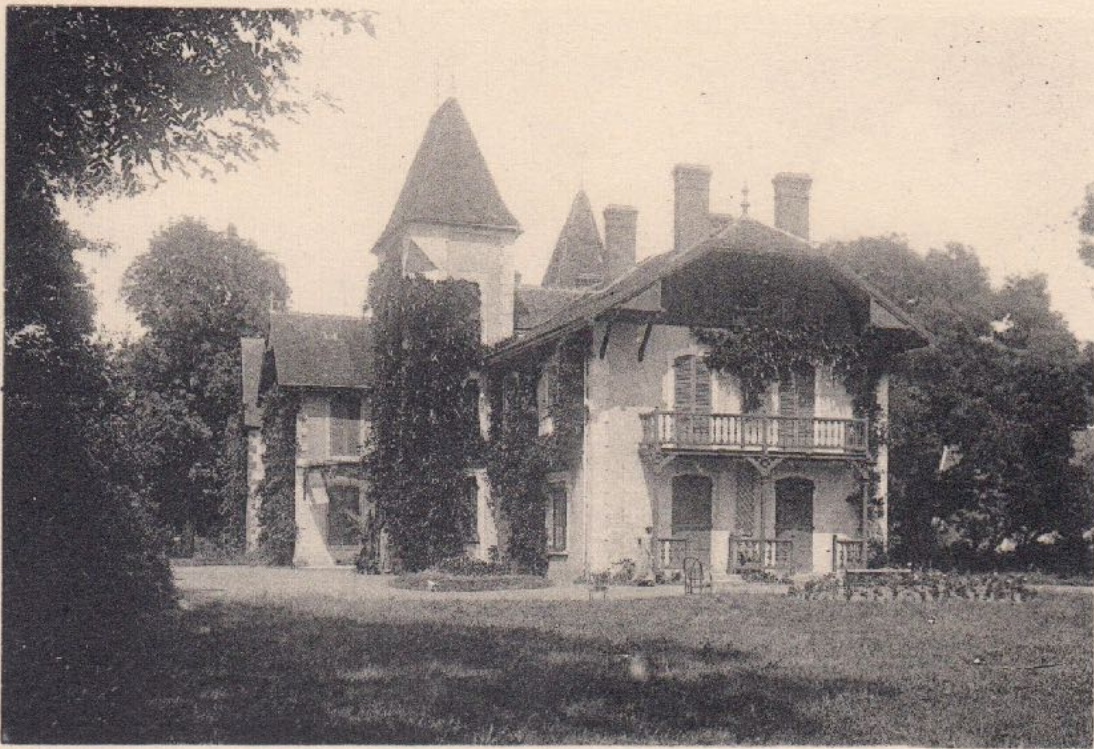
La Planche le 19/7/40

Ma chère Simone,

Je m'excuse d'avoir tardé à vous remercier ton père et toi de m'avoir si aimablement accueillie à Montluçon. Cette halte sous votre toit a été un délicieux repos dans notre long voyage. Je vous en remercie de tout cœur. Voudrais-tu aussi remercier Mademoiselle Quétard de toute la peine qu'elle a pris pour moi.

Je t'embrasse bien affectueusement.

Signé illisible



LA PLANCHE - Charenton-du-Cher (Cher)

1940-1945

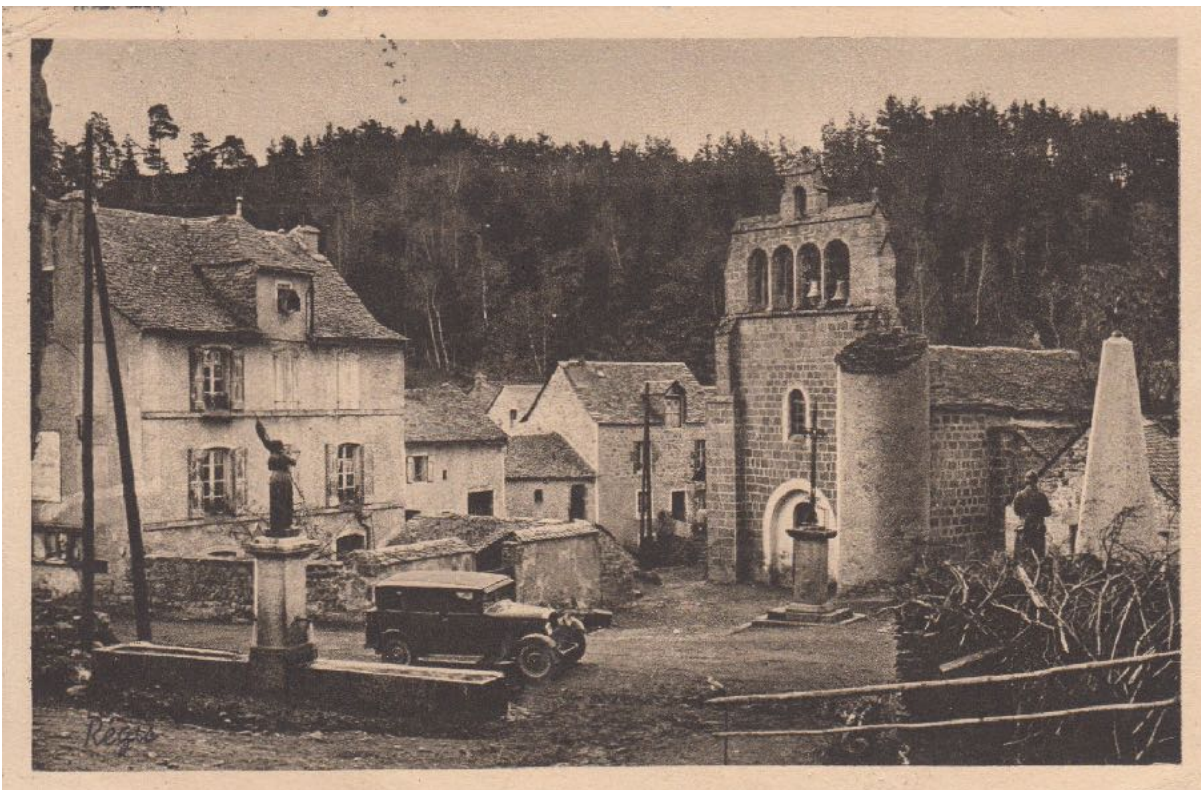
Carte de X à Simone

St-Chély d'Apcher (Lozère) le 20 Juillet

Chère Mademoiselle,

Revenu enfin de mon long voyage, je tiens à vous renouveler mes bien sincères remerciements pour l'accueil si aimable que j'ai trouvé chez vous. L'étape de Montluçon reste le meilleur souvenir de cette longue randonnée. Veuillez transmettre mes sentiments très reconnaissants à Monsieur Wallon et à Mademoiselle et croyez, je vous prie, chère Mademoiselle, à mon meilleur souvenir.

Signé illisible



1940-1945

Lettre de Georges Wallon à Simone

22 juillet 1940

Ma chère Simone,

J'espère que te voilà un peu reposée de ta folle équipée dans le midi. Il s'en est fallu de peu que sans la direction de ton oncle tu n'aies visité l'Espagne, le Maroc, l'Algérie, etc....

Maintenant que tu es revenu dans ta bonne ville de Montluçon tu vas pouvoir reprendre tes petites habitudes, regrouper tes éclaireurs et éclaireuses, harmoniser tes chansons... que de travail en perspective ! Pour moi je passe presque tout mon temps sur les routes entre Chéronnac, Rochechouart, Saint-Junien. Le pays est joli, mais à la longue on s'en fatigue. On se fatigue surtout de cette existence de romanichels et on aspire au chez-soi. J'espère que les Anglais et les Allemands ne vont pas tarder à se flanquer une pile aussi soignée que réciproque comme dirait ton maître commandant et qu'on pourra être bientôt débarrassé des uns et des autres.

Je m'aperçois que je ne me suis pas encore excusé d'avoir dimanche dernier écourté ton sommeil d'une manière aussi scandaleuse. J'espère que tu as pu depuis rattraper et au-delà ces quelques heures perdues.

Madeleine m'a dit que Guy s'était remis à la flûte, j'en suis enchanté. La flûte à 2 pianos voilà qui doit être superbe !

Au revoir ma chère petite Simone, encore une fois merci de t'occuper si gentiment de Guy. Mille baisers à partager entre ton père et toi. Je n'ai pas parlé de Melle Quétard et pourtant... ! Veux-tu me rappeler à son bon souvenir.

Ton oncle G. Wallon

Carte de Tante Guiguide à Simone

88 avenue Mozart - Paris 16e 22-7-40

Ma chère Simone,

Je regrette vivement que notre départ si bousculé ne m'ait pas permis de te faire les nouvelles de Nérès ni d'aller vous dire au revoir à la Glacière (n'ayant pu que descendre en hâte vendredi rendre les livres à Mme Bré... et remonter faire nos bagages). Ce voyage se passa fort bien en colonne disciplinée, cette fois ; et sur des routes vidées de toute circulation. Mais il nous fallut faire un détour au moment de passer la ligne. Ce retard et le petit train-train des camions ne nous permit pas d'être chez nous avant 11 heures du soir, il était temps ! Mon quartier est désert, mais il semble qu'on trouve à peu près de quoi subsister. Hélas, il n'est plus question de « petits pois maison » ni de beaucoup d'autres bonnes choses. Nous tacherons de nous adapter à cette nouvelle existence. C'est déjà beaucoup d'avoir retrouvé un chez-soi intact ! Si tu as des nouvelles de Tunisie, tu serais gentille de m'en donner. J'ai été contente de passer ce bon moment en famille l'autre jour et te retrouver en bonne santé. Je t'embrasse de tout cœur en te chargeant pour ton Papa, les Georges Wallon et Melle de mes meilleures amitiés.

Tante Guiguide

1940-1945

Lettre de Louise Demangeon à Paul

Paris 25 Jt 1940
Ajouté au crayon : 30.7.40

Mon cher Paul,

J'ai la grande douleur de t'annoncer la mort d'Albert survenue ce matin à 9h20. Depuis quelques jours je n'avais plus grand espoir, le médecin se montrant très pessimiste. En somme la congestion dont il souffrait est restée si longtemps insidieuse, ne donnant aucun signe à l'auscultation, ne s'accompagnant ni de toux, ni de suffocation qu'on n'a pu la déceler en temps utile. Lorsque la radio montra il y a une quinzaine de jours que là était le mal, la cause de cette fièvre inexplicable, il était trop tard. Le séjour au grand air n'aurait été efficace que deux mois plus tôt.

Tu devines toute ma peine en l'absence de tous mes enfants qui ne connaîtront leur malheur que dans quelques jours, puisqu'il est impossible de télégraphier. Ce sont des heures bien dures.

Je t'embrasse bien douloureusement ainsi que Simone ; j'espère que tu recevras prochainement des nouvelles de Marcel ; son cas n'est pas exceptionnel. Mais je comprends ton tourment. Amitiés à Melle Quétard.

Je te prie de donner la douloureuse nouvelle à Georges et à Madeleine s'ils sont encore sous ton toit et de les embrasser pour moi.

Ta sœur Louise

cl⁺

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. TÉLÉGRAMME. POSTES, TÉLÉGRAPHES ET TÉLÉPHONES.

Indications de service

WALLON DR GLACERIE MONTLUCON

LE PORT

L'État n'est soumis à aucune responsabilité à raison des services de la poste.

Origine: DE MONTPELLIER

NUMÉRO: 1871

NOMBRE DE MOTS: 11

DATE: 28-1510

CLÉ: CLE

CONDITIONS DE SERVICE

PERE DEGFDE PARIS 25 JUILLET = DEMANGION PERPILLOU

No 704.

Timbre

Lettre de Marie-Claire TM à Simone

La Planche 25 Juillet 40

Ma chère Simone,

Tu es bien gentille de m'avoir répondu et je te remercie de ta lettre et des nouvelles que tu me donnes des habitants du Mesnil ; sais-tu leur adresse à Lectoure ? Madame Girard devait être à bout de force en arrivant là-bas et quelle épreuve pour elle que la mort de son fils Étienne ; j'espère qu'elle a de bonnes nouvelles des autres et que vous en aurez aussi bientôt de Marcel, c'est si pénible de rester ainsi, mais la correspondance est encore très irrégulière.

J'ai reçu un mot de Philippe de Paris, il avait vu Pierre et Antoinette, mais ne donner aucun détail sur son voyage ; il a dû repartir mercredi ou jeudi pour Chantereine, La Fère, Villeneuve.

Jeanne Gosset est ennuyée d'une lettre reçue de Marie Th. Perrot au sujet de la maison que vous occupiez à Capestang et que vous aviez laissée, nous en sommes sûres, en parfait état, que s'est-il passé ? Je te copie le passage de la lettre de Marie-Thérèse :

« Le régisseur de Mme Pezet est venu me trouver après la messe pour me dire combien il avait été surpris de trouver la maison bien en désordre après le départ des Wallon qui avaient, paraît-il, cassé force verres cristal à pied, tasses et assiettes ! Ceci est d'autant plus ennuyeux pour moi que la brave Mme Pezet n'a jamais voulu « louer » sa maison et je voudrais bien savoir la vérité par Simone, si vous vouliez bien vous en charger, car si c'est vrai, il faudrait absolument que ces dames paient une indemnité de casse. » Voilà, ma pauvre Simone, réponds directement à Marie-Thérèse, mais comment le prouver si, comme je le crois, vous n'êtes pas responsables ? »

Quel horrible temps ! Toujours de la pluie !

Je t'embrasse bien affectueusement.

Marie-Claire TM

Guy part demain pour Tallende et Clermont. Voudrais-tu nous envoyer la recette du petit gilet en tricot pour bébé que tu nous as montré.

Lettre de Marie-Claire TM à Simone

La Planche 26 Juillet 40

Ma chère Simone,

Tu dois avoir pour moi une lettre de Madame Pélicier puisqu'elle m'a adressé une carte qui t'était destinée et que je te renvoie.

J'ai reçu une lettre de Philippe du 20, il était encore à Paris, n'ayant pu obtenir un sauf-conduit plus rapidement ; il comptait pouvoir enfin partir pour la Fère et Villeneuve mercredi.

Je voudrais bien vous savoir tranquille pour Marcel.

Je t'envoie mes meilleurs baisers et mes amitiés pour Mademoiselle Quétard.

Mes souvenirs à ta tante et à ton père.

Marie-Claire

1940-1945

Lettre de Miche à Simone

Vendredi matin
Ajouté au crayon : 26 juillet 1940

Ma chère Simone,

J'ai regretté de ne pas vous avoir trouvée hier après-midi. Je serais ravie de vous voir après cette longue absence. Pouvez-vous venir goûter demain après-midi ? Guidette qui a maintenant la semaine anglaise serait heureuse de vous voir un peu. Si vous n'étiez pas libres, voudriez-vous faire mettre un mot ce soir dans la boîte aux lettres de la rue St Roch ? Excusez-moi de vous prévenir si tard et croyez un mon affectueuse amitié.

Miche

Lettre de Claude à Simone

Ajouté au crayon : St Yrieix la Perche,
Dimanche 28 juillet 1940

Ma chère Simone,

J'ai reçu ce matin ta longue lettre me donnant des nouvelles de toute la famille, cela m'a fait plaisir. D'après ce que je vois, mes lettres ne vous arrivent pas. Depuis que j'ai reçu la lettre de ton Père datée du 14 juillet, je vous ai écrit deux fois.

Je n'ai toujours rien de Marcel, j'ai envoyé une carte à la Croix-Rouge, il y a déjà pas mal de temps. J'ai même écrit deux fois, car la première fois j'ai envoyé une lettre ne sachant pas qu'il y avait des cartes spéciales.

Ce serait avec plaisir que je viendrai auprès de vous à Montluçon avec Michèle, et si à cette époque cela ne dérange pas je viendrai au mois d'août. Pour l'instant les communications sont encore difficiles et il y a un monde fou à la gare de Limoges, et je crois qu'il est plus raisonnable que j'attende un peu afin de laisser calmer l'affluence. Je cherche le moyen qui me permettrait d'arriver à Montluçon à une autre heure que 2 heures du matin, mais cela est bien difficile.

Ma sœur est revenue d'Andernos la semaine dernière avec ses trois enfants, la maison est à nouveau bien remplie ; mon beau-frère, qui est cantonné dans les environs, vient passer le samedi et le dimanche. Michèle a retrouvé avec plaisir ses cousins, elle a une grande admiration pour le dernier-né, Jacques.

Ton père a-t-il reçu la lettre que Papa lui a envoyée de Saint-Étienne ? Papa a rencontré à Saint-Étienne, le commandant Beucler qui commandait le groupe de Marcel. Il avait dit que Marcel avait été envoyé en mission d'Arcis-sur-Aube à Évreux le 9 juin ; il était parti à 14 heures et depuis on n'en a plus eu de nouvelles.

Il n'était pas seul, je pense donc que s'il lui était arrivé un accident on aurait été prévenu ; ils ont dû se faire prendre au retour. Enfin il faut attendre patiemment, les nouvelles des prisonniers commencent à arriver.

Marie-Rose doit être contente de savoir enfin ce qu'est devenu son mari ; a-t-elle reçu une lettre depuis la carte officielle ? Est-il en France ?

Papa est allé à Paris, et j'ai su ainsi que tout ce que j'avais déménagé de Valenciennes est intact. La maison que nous occupions à Fontainebleau est occupée ainsi que celle de mon frère Guy.

Je passe une grande partie de mon temps à tricoter ou à promener Michèle quand il fait beau.

À bientôt, ma chère Simone, je t'embrasse affectueusement ainsi que Papa et Titi.

Claude

Lettre de Germaine à Paul

Toulouse le 30 juillet 1940

Ajouté au crayon : adresse : aux bons soins de Mme Barbast
25 rue Elvire - Toulouse

Collège de France
Chaire de Psychologie
et d'Éducation de l'Enfance

Mon cher Paul,

J'étais sur le point de t'écrire pour te remercier de ton hospitalité à notre passage chez toi, tu ne sais pas toi-même, et je ne savais pas encore moi-même combien tu nous avais rendu service, je l'ai compris depuis et je t'en suis, depuis, plus encore reconnaissante. Je pensais te faire seulement une visite et repartir ensuite...

Voici maintenant que je vais te faire du chagrin, à Simone, à notre amie Titi ; je t'apporte, peut-être la première, une bien mauvaise nouvelle. Je recopie ici une partie de la lettre que je reçois d'Henri qui est allé, dimanche, non samedi voir Louise.

« 26 juillet 1940

« Albert Demangeon notre beau-frère est mort hier matin. J'ai été voir Louise cet après-midi, ne sachant rien. Une infirmière vient m'ouvrir. Je trouve Louise dans le cabinet d'Albert avec Mauss et Mr Caron. Elle me dit « Tu ne sais pas ! » Et elle attend, je n'osais prononcer un nom pensant aussi à ses deux fils, pensant surtout à eux, car ils pouvaient avoir été blessés, ou tués et enfin elle m'a dit : « C'est Albert qui est mort hier matin ». Depuis notre départ de Paris, son état n'avait cessé d'empirer. De la fièvre, toujours de la fièvre, de médecin en médecin Louise a fini par s'adresser à Granet, l'ami d'Émile, qui l'a fait entrer dans son service à Beaujon pour procéder à tous les examens possibles. Tous négatifs sauf le dernier, celui des poumons. De larges lésions imperceptibles à l'auscultation ; après 3 semaines d'hôpital, Louise a ramené Albert pour qu'il puisse du moins mourir chez lui.

« Pendant tout ce temps cette pauvre Louise a été toute seule ni ses frères et sœurs n'étaient seulement informés de la gravité du cas. Et ils seront encore longtemps avant de savoir. Louise avait demandé à Roussy s'il n'y aurait pas moyen d'envoyer un télégramme à Montpellier. Il a fait toutes les démarches qu'il a pu = refus.

« J'ai vu Albert. Il a beaucoup maigri : son visage est étonnamment rajeuni. Louise aurait voulu avoir une photographie, même à l'institut de géographie il n'y a plus un appareil....

Voici une nouvelle qui nous fait bien du mal et nous cause bien des regrets. C'est au moins un soulagement qu'Henri soit arrivé à temps pour être auprès de Louise. L'enterrement d'Albert était le 28 juillet à 9 heures du matin. Continue une carte d'Henri :

« Aucun de ses enfants n'a pu être averti. Sur l'annonce que l'état était grave Suzanne a écrit qu'elle ferait les démarches nécessaires pour arriver. Mais Louise le redoute plutôt, car non avertie quel coup ce serait pour elle de se trouver brusquement devant un cercueil. »

Les trains arrivant avec des retards de 2 et 3 heures à certaines gares seulement après les détours, on ne sait où chercher Suzanne pourtant Henri écrit : « J'essaierai pourtant de m'informer encore ».

La carte d'Henri été de samedi, les obsèques pour le lendemain. Je ne puis te donner d'autres nouvelles.

Henri étant parti pour Paris mercredi soir est arrivé là-bas le jeudi à 1h au lieu de dix heures du matin.

Henri terminait ainsi sa lettre :

« Ce pauvre Albert est parti. Louis est bien malheureuse. Mais lui aurait pu être encore bien malheureux. »

Je crois que la branche scientifique d'Albert a reçu un violent coup du fait de la guerre, car on disait ici que le service géographique de l'armée (par exemple) avait été purement et simplement supprimé dès l'armistice. Enfin on ne comprend pas toujours très bien, mais on dit que la vie est dure à Paris.

Henri ne me raconte rien, il a eu à se débattre pour remettre en ordre son labo, etc. Chez nous pas de visite, mais on lui dit que dans le quartier il y a des appartements inhabités qui sont habités.

J'espère mon cher Paul, je souhaite de tout cœur avoir des nouvelles comme celle du retour de Simone auprès de toi et que tu as repris contact avec Marcel.

Dis à Simone combien je lui suis de tout cœur, affectueusement reconnaissante de sa douceur souriante, de sa gentillesse envers nous lorsque vous nous avez reçus chez vous et que je lui souhaite tout le bonheur que la vie peut donner. Et toi mon cher Paul, merci aussi. Je souhaite que s'il y a quelque souffrance à supporter pour ceux qu'on aime, ce soit au moins avec eux et que tes absents reviennent bien vite. Je t'embrasse bien affectueusement.

Germaine H. Wallon

P.S. Je n'ai écrit qu'à toi, ignorant les adresses de nos frères et sœurs, et de nos neveux et nièces. Je n'ai aucune nouvelle autre que celles reçues de toi.

1940-1945

Lettre de Marie-Pierre à Simone

Tallende le 30 juillet 1940

Ma chère Simone,

Je reçois aujourd'hui ta lettre du 26 qui a perdu un jour en passant par St-Amant Tallende. Il faut adresser Tallende tout court. Le téléphone est branché sur S.O.S. pour des raisons de communications pratiques et plus rapides. Je te remercie beaucoup de te faire la si gentille interprète de ton oncle Pierre. Depuis quelques jours je suis en liaison avec lui et sa lettre aujourd'hui est du 27, ce qui est un progrès. Il commence à recevoir des nouvelles des uns et des autres et j'en suis bien heureuse pour lui. Il espère voir rentrer sa société bientôt, l'inaction lui pèse beaucoup.

Tu es bien gentille de me donner des nouvelles des uns et des autres. Dès que tu en auras de Marcel, je te prie de me les communiquer. François JN est à Vabre, dans le Tarn. Charles qui a obtenu une citation est prisonnier en Allemagne. Paul est à Tunis où il va très souvent à Radès et Jacques à Clermont. Il n'a pas encore pu venir ici, mais nous sommes en communication fréquente. Paul et Guy sont mes pensionnaires. Paul a passé son écrit de maths ces jours derniers, il est aujourd'hui à Clermont, où Guy achève son écrit. Par tous les passagers de la Provenquière à la Planche qui ont couché ici, j'avais eu tes nouvelles. Tu as fait aussi de pénibles voyages. J'attends toujours ta tante Marie-Jacques et sa sœur Melle Benoit, depuis 2 mois exactement. Elles ont commis l'erreur de s'attarder à Orléans, en quittant Nancy et il leur a été impossible de me rejoindre. Elles sont à Châteauroux, 8, rue Raspail. Jacques est à Limoges, après une odyssée des plus mouvementées, depuis Troyes ou sa région.

Les Nouveau se sont repliés sur St-Jean-d'Angély. Leurs enfants sont en Bourgogne. Et peut-être sont-ils de retour à Olivet. Ils étaient déjà à Châteauroux le 22.

Ma mère est au lit depuis un mois et jusqu'à ces tout derniers jours, nous avons cru la perdre. Elle est un peu mieux depuis 48 heures. Et nous commençons à espérer. Ton oncle Charles, ta tante Marguerite, Daniel et Jean-Claude sont à Ambert, pas très bien installés et je leur ai offert de s'installer dans l'appartement de ma mère 11 cours Sablon à Clermont. Je ne sais pas ce qu'ils décideront. Jean vient d'être reçu à son premier examen de droit qu'il a passé à Clermont. Devant la faculté de Strasbourg qui y est repliée depuis le début de la guerre.

Au revoir, ma chère Simone, Jean se joint à moi pour envoyer à ton père nos pensées les meilleures et t'embrasser bien affectueusement. Je transmettrai tes amitiés à Paul et à Guy et je t'adresse les leurs. Ta tante dévouée,

Marie-Pierre.

Ta Tante Laure, ton oncle, tous les de la M. n'ont pas quitté Chalon. Henri est à Jamproyes. La Loyère est inhabitable pour le moment.

1940-1945

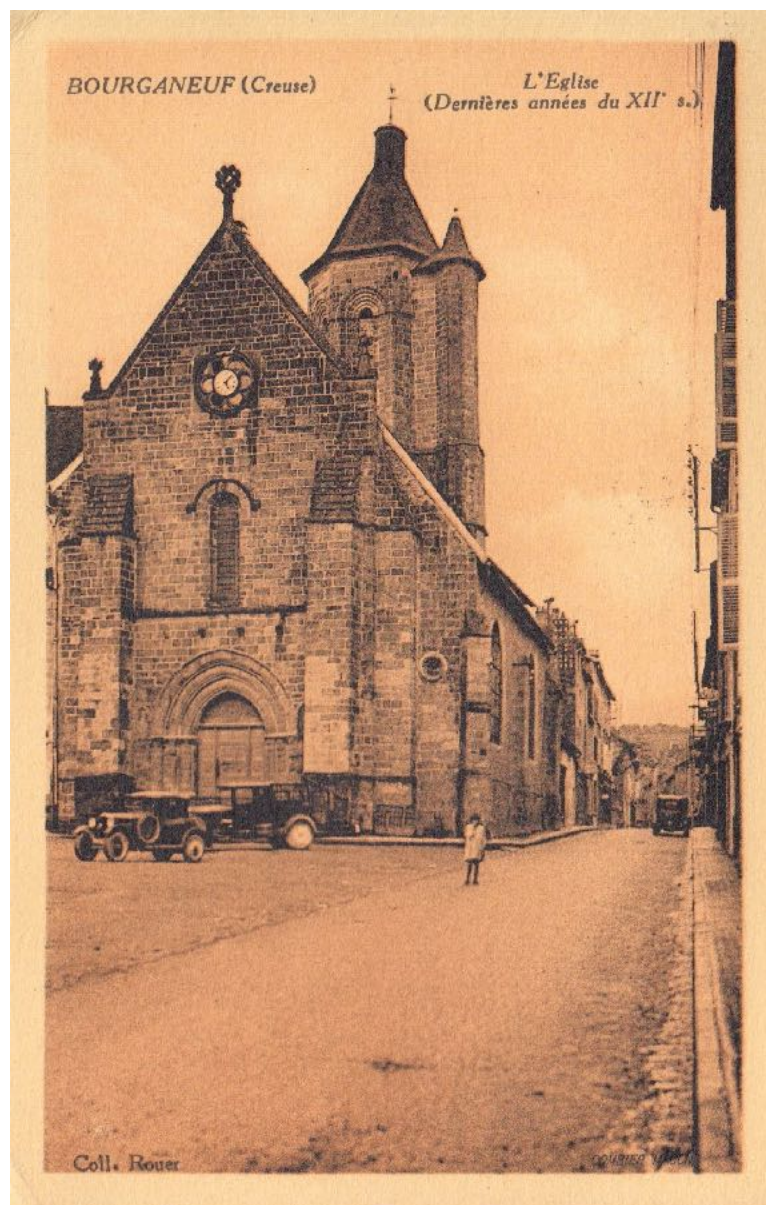
Carte de Titi à Simone

Le 31 juillet 1940

Ma chère Simone,

Mon voyage s'est très bien effectué et le train n'avait que $\frac{3}{4}$ d'h. de retard en arrivant à Vieilleville. Là j'ai trouvé mon frère et ma nièce qui étaient venus au ravitaillement. Toutes mes provisions ont été accueillies avec bonheur. Temps splendide. Demain nous partons en « pique-nique » pour la journée. Bon souvenir à tous. Bons baisers.

Titi



1940-1945

Carte de X à Simone

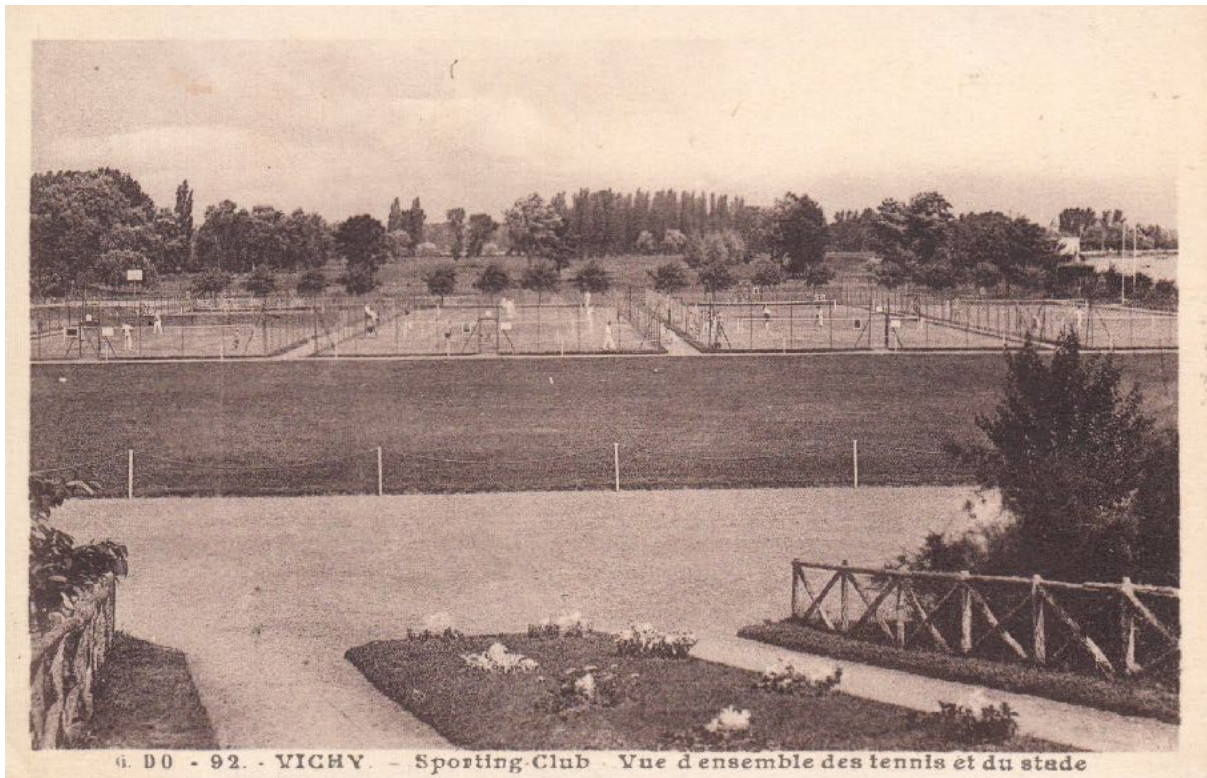
1er août 1940

Ma chère Simone,

Tu nous avais demandé de venir samedi après-midi, mais me voici à Vichy et Miche ne sera pas là non plus. Miche vous racontera mon brusque départ et vous vous dira mes regrets de ne pas vous voir. Vous pouvez garder le livre le temps que vous voudrez.

Bien amicalement à vous.

Signé illisible



Extraits tapés à la machine

Extraits d'une lettre du beau-frère de Monsieur Alf. HEYN, Directeur général des Ateliers de Construction du Nord de la France à Blanc-Misseron (Nord) en date du 2 août 1940.

..... Les civils ont énormément souffert au cours de leur douloureux exode. Mr Maurice THEILLIER de la rue de Mons (quincaillier place Saint-Jean) a été tué en évacuant Madame Neillon de l'hôtel Verdonck s'était abritée sous une poussette près de Bouchain au cours d'un bombardement : la poussette fut pulvérisée.

J'ai vu des photos de la Grand'Place de Valenciennes. Tout est détruit de la place Saint-Jean à la rue de Hesques. (N-Dame). De la Grand'Place il reste Vilain-Mineur, la façade de l'Hôtel de Ville, la maison Le Mithouard (Félix Potin), Barry (Salomon).

Les rues Saint-Géry, rue de Quesnoy, de Mons, de Paris, des Anges, jusqu'à la rue de Hesques sont détruites.

Également détruites toutes les banques, sauf la Banque de France.

L'incendie aurait duré une douzaine de jours.

La Poste aurait peu souffert. De la Grand'Place on voit l'Etablissement de Bains et la statue de Froissart.

Il y aurait malheureusement des personnes ensevelies dans les caves et l'atmosphère y est parait-il insalubre.

L'électricité et l'eau potable fonctionnent, mais le gaz ne pourra être réinstallé qu'après vérification des conduites.

Monsieur DEFAYS et M. BRINCKMANN d'Escaut & Meuse sont rentrés.

Monsieur CRAUCET, Directeur des Forges et Aciéries du Nord et de l'Est avec du personnel de l'usine de Trignac sont également rentrés.

M. FINAND fait la navette avec ses autobus de La Baule à Valenciennes pour ramener le personnel des usines et les familles.

Monsieur HEYN est avec nous ici, à Bergerac.

.....

Escaut et Meuse n'a pas souffert. La gare de Valenciennes est intacte, tout au moins comme bâtiments « voyageurs ». Le viaduc a été détruit, mais a été réparé avec des bois provenant de chez Lefranc.

.....

Le mardi 14 mai, les civils ne pouvaient plus traverser la forêt de Mormal en raison des bombardements.

.....

Lorsque je suis parti de Valenciennes le 12 mai, par l'écluse N-Dame, j'ai vu les dégâts du bombardement de la nuit du 11 aux 12 dans le quartier DAMPIERRE.

.....

Rentré à Valenciennes le lundi soir 13 mai à 23h30, tous les immeubles de l'Avenue de Liège étaient détruits par les torpilles, beaucoup de civils tués.

.....

Monsieur Finand nous dit que les maisons de Valenciennes non détruites...

Notice rédigée par Simone Wallon, sœur de Marcel Wallon

Marcel Wallon né le 29-1-1911 à Mannheim Waldhof (Allemagne)

Mobilisé comme sous-lieutt au 188e Rég. d'Art. lourde tractée de Belfort.

Nommé lieutenant par journal officiel du 27 avril 40 pour prendre date le 25 III

Monte en ligne le 10 mai en direction de la Belgique. Se bat dans le Nord. Le 14 se trouve en forêt de Mormal près Valenciennes. Son régiment perd 50 % de ses effectifs du fait de bombardements aériens violents et de l'avance allemande. Vers le 22 mai, il se trouve dans les environs d'Abbeville. Arrivés à la baie de la Somme, Marcel et ses hommes, surpris par les Allemands, se voient si rapidement encerclés qu'ils sont dans l'impossibilité de sauver leur matériel. Faits prisonniers, dépouillés de leurs chaussures, une partie de leurs vêtements et de leurs armes, papiers militaires, etc. Ils parviennent à s'échapper au Crotoy à la faveur de la nuit et à traverser la baie à marée basse. Ils rejoignent en partie à pied Dieppe puis par l'autobus évacuant l'hôpital de Dieppe. Pont-Audemer ayant été prévu comme 1er centre de regroupement de son régiment. Suivant la filière, Marcel rejoindra Arcy-sur-Aube où son régiment se regroupe définitivement en passant par un camp dans l'Aveyron. À son passage à Chalon-sur-Saône, le 31 mai, il pourra entrevoir quelques minutes les Jeannin-Naltet. Vu sa belle conduite au feu, son régiment est autorisé à garder son numéro. Le 9 juin Marcel est envoyé en forêt d'Évreux avec mission de rallier un détachement de son régiment qui s'y trouve encore. Un motocycliste par 2h plus tard avec la même mission. Il cherchera vainement le détachement en question à l'endroit indiqué et ne pourra remplir sa mission que le lendemain. Marcel de son côté, a dû aller lui aussi entre Évreux et Dreux. C'est ainsi que le 9 au soir, pris dans un bombardement aérien de Dreux il fut tué près de la gare avec tous les officiers et soldats qui se trouvaient avec lui. Il est enterré au carré des militaires au cimetière de Dreux.

Citation à l'ordre de l'armée (à titre posthume) journal officiel du 25 mai 41 avec attribution de la croix de guerre avec palmes.

Promotion au grade de chevalier de la Légion d'honneur à titre posthume également. Journal officiel du 1er février 42.

(Entre septembre 1939 et mai 1940, le régiment de Marcel a d'abord cantonné en Alsace à Müttenholz (non loin de Colmar) puis en Champagne à Champigny à partir de février 1940.)

Lettre de Suzanne Perpillou à Paul

Montpellier 3 août 1940

Mon cher oncle Paul,

Merci de ta lettre. Tu dois sentir quel est notre chagrin, il est inexprimable. Jusqu'au bout nous avons gardé de l'espoir, ne pouvant imaginer qu'en si peu de temps un homme aussi sain et robuste put nous être enlevé. Hélas, la congestion du poumon dont il est mort le minait depuis plusieurs semaines ; les médecins, si étonnant que cela paraisse, devant cette fièvre persistante, n'eurent l'idée que dix jours avant sa mort de faire une radio du poumon, alors que toutes les analyses et radios d'autres organes avaient été négatives. Dès ce moment, il était trop tard. Trois semaines plus tôt, Papa pouvait être sauvé. Et puis il était miné par le chagrin de cette guerre, de notre défaite par l'inquiétude qu'il eut pour ses fils.

Je ne sais pas grand-chose, les lettres mettent bien du temps à venir de Paris et à arriver à notre pauvre Maman. Je sais seulement qu'il a bien souffert et qu'il réclamait sans cesse ses enfants. Il ne nous a pas été donné de le revoir vivant, il nous a également été refusé de le contempler sur son lit de mort où il est resté trois jours si beau et rajeuni. Puisqu'à ce moment, Maman l'a revu tel qu'il était au temps de ses fiançailles. Pas un appareil photographique ne s'est trouvé pour fixer ses traits, le crayon d'Albert étant absent. S... a fait un moulage, mais les résultats en sont toujours aléatoires. À présent, il repose au cimetière aux côtés des chères nôtres qui y sont déjà. Outre Maman et Dédé, l'y ait accompagné l'oncle Henri arrivé la veille de l'enterrement, c'est-à-dire le 27, Mr Caron et Mme Darkèle, ses plus vieux et fidèles amis. Nous sommes abrutis de chagrin. Cette pauvre Maman n'était pas préparée à de telles épreuves. La voici seule dans ce grand appartement encore si plein de la présence de Papa. Quand j'ai su Papa très malade, pensant que ma présence lui ferait plaisir et hâterait sa convalescence, j'ai fait l'impossible pour partir ; je n'ai pu obtenir les papiers nécessaires, puis les papiers étant obtenus, la frontière des deux zones a été fermée ; maintenant, la frontière est ouverte, mais il n'y a pas de train. Quel cauchemar, et que de malheurs autour de ce grand malheur. Nous avons écrit à Maman pour la décider à venir nous retrouver, pensant qu'elle sortirait plus facilement de la zone occupée. Mais je ne crois pas qu'elle veuille s'éloigner encore de Paris. D'ailleurs je ne sais plus rien depuis le 28, puisque même la correspondance est arrêtée entre les deux zones. Et pourtant, il lui faudrait absolument un peu de repos et de diversion. Albert qui est démobilisé fait également des démarches pour regagner Paris. Aimé aussi. Dans notre désespoir, nous trouvons un léger réconfort à penser que s'il est atroce d'être enlevé aux siens et à sa tâche, en pleine possession de toute son intelligence, en plein milieu de son travail, du moins Papa n'aura pas connu la mélancolie de la vieillesse, la solitude lorsqu'on se sait peu à peu mis à l'écart et remplacé par de plus jeunes. Il est mort arraché brutalement à toute sa vie, il en sera d'autant plus pleuré ; on réclamait partout sa collaboration, ses conseils étaient précieux à tous.

Tu remercieras Simone de sa lettre ; je lui répondrai, mais plus tard. Remercie également Mademoiselle Quétard.

J'espère que tu auras bientôt des nouvelles de Marcel que tu attends impatiemment. Mais il faut s'armer de patience, car le nombre des prisonniers est tel que le compte et l'identification n'en sont pas encore faits. On parle d'un million $\frac{1}{2}$ de prisonniers. C'est au compte-gouttes que les Allemands laissent parvenir de leurs nouvelles, surtout de ceux faits dans la dernière partie de la guerre. Mme Sion n'avait pas de nouvelles de son fils depuis les premiers jours du mois de mai. Hier seulement, elle a appris qu'il se trouvait dans un camp de prisonniers d'Allemagne ; et encore n'est-ce pas directement. Lui avait eu l'idée d'écrire à la Croix-Rouge et c'est la Croix-Rouge qui a averti sa mère. Si Marcel n'a pas écrit à la Croix-Rouge, sans doute resterez-vous encore quelque temps sans nouvelles. L'Allemagne n'est du reste pas fâchée de laisser se prolonger cette attente de nouvelles.

Je t'embrasse de tout cœur ainsi que Simone.

Suzanne Perpillou

1940-1945

Mot de Simone

Montluçon, 6 août 1940

Un soldat démobilisé du 188e R.A.L.T. nous rapporte la sacoche de Marcel contenant ces effets de nuit et qui avaient été remise au commissaire de gare de Dreux après avoir été trouvée dans un fourgon éventré (?).

Marcel a été tué à Dreux le 9 juin 1940 au cours d'un bombardement aérien, alors qu'il envoyait d'Arcy-sur-Aube où son régiment se regroupait, il cherchait quelques éléments retardataires qu'il devait rallier au gros du régiment et qui ne se trouvaient pas à l'endroit indiqué.

Montluçon, 30 novembre 1940.

Lettre de M. Beucler à Paul

16 août 1940

Ajouté au crayon : 26.8.40

Monsieur

Je m'excuse de vous écrire ce mot ; mais je suis toujours sans nouvelles du lieutenant Wallon et j'aimerais savoir si plus heureux que moi vous savez quelque chose de lui. Démobilisé depuis le 1er août, je sais que le 31 juillet son beau-père Monsieur Lange n'avait rien reçu de lui.

C'est le 9 juin que j'ai envoyé le lieutenant Wallon en mission à Évreux ; la région n'était pas encore agitée. Le motocycliste parti après lui a pu remplir sa mission et revenir à Arcis-sur-Aube. Je ne m'explique pas ce qui a pu arriver. J'ai eu un vague renseignement prétendant qu'on avait découvert sa sacoche dans un fourgon abandonné sur une route de la région. Cela me paraît invraisemblable, car Wallon était en voiture légère. Je n'ai pas non plus de nouvelles du chauffeur. Malgré cette longue période de silence, il n'y a pas lieu de s'inquiéter outre mesure. La dispersion des éléments du groupe augmentait encore après Arcis-sur-Aube rend très difficile la centralisation des renseignements et la démobilisation n'a fait qu'accroître la difficulté.

J'ai écrit au dépôt 327, de Belfort, repliée à Avignon et en Lauragais dans l'espoir d'obtenir des précisions. Pas de résultats jusqu'ici.

J'espère que Madame Wallon n'est pas trop inquiète. Présentez-lui, je vous prie, mais très respectueux hommages et dites-lui, je vous prie, tous les souhaits que je forme pour qu'elle soit promptement rassurée sur le sort de son mari.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments très distingués.

Signé Beucler

M. Beucler
Le Mont par Les Bossons (Haute-Savoie)

Lettre de Marie-Thérèse Perrot à Simone

La Provenquière
par Capestang
Hérault

Mardi 13 août. *Ajouté au crayon* : 40

Ma chère petite Simone,

Excusez-moi beaucoup d'avoir tant tardé à répondre à votre si gentille lettre du 28 juillet, mais je n'ai pas pu aller à Béziers facilement puisque nous ne nous servons plus de notre auto et j'ai attendu une occasion d'y aller voir notre ami Madame Pezet pour mettre au point cette petite « histoire » de verres cassés ; je dis bien histoire, car finalement, s'en est une inventée de toutes pièces, par la femme du régisseur, et la pauvre Madame Pezet qui n'était au courant de rien est absolument désolée de tout cela. Elle m'a dit que cette femme du régisseur ne lui avait jamais soufflé mot, à elle, et qu'elle la connaissait comme inventant à loisir des fables pour ne pas dire... plus ! Elle est allée sur place se rendre compte et n'a rien trouvé de manquant que les fameux 2 verres, donc, rien du tout ! Et notre ami est tout à fait peinée de cet incident, car elle garde, croyez-le bien, un excellent souvenir de vous tous, qui avez été si gentils pour elle en venant la voir et elle a été « si heureuse de vous rendre ce petit service, dit-elle ». Et c'est très sincère, telle que nous la connaissons. Donc excusez aussi infiniment, ma chère Simone, ainsi que vos tantes, de la part de Mme Pezet. Je voudrais bien vous savoir rassurés sur Marcel comme nous le sommes, enfin, sur Emmanuel qui a pu nous écrire qu'il était prisonnier à Épinal. Sa lettre du 24 juillet parvenu il y a 15 jours nous est arrivée par l'intermédiaire d'une personne dévouée du pays, car il ne peut encore nous donner son adresse ni recevoir des colis et... il meurt de faim. Enfin, patientons et remercions le ciel ! Quand je pense à ma pauvre sœur dont le dernier fils Hervé a été tué 3 semaines après après son autre frère Vincent, quelle lourde croix et quelle admirable foi chrétienne elle a ! Elle est bien entourée heureusement à la Planche par sa belle-fille ses petits-enfants et son fils le dominicain J.-Baptiste ; mais l'aîné Robert est prisonnier lui aussi ! Notre aîné Georges a été démobilisé et est venu passer quelques jours avec nous ; il est maintenant parti pour Paris et va rejoindre son poste au tribunal de Melun, je pense. Mais nous n'avons pas encore de nouvelles, car les communications postales ne marchent pas avec la capitale en ce moment. Quant à notre Jacques, il est toujours à Agen dans un hôpital, mais s'attend à partir dans une formation de jeunesse. Nous avons un temps magnifique et le raisin mûrit de jour en jour ; aussi nous pensons commencer les vendanges dans 3 semaines environ, mais le mildiou nous a déjà « vendangé » une bonne partie hélas de la récolte.

Veillez bien nous rappeler au bon souvenir de votre tante Wallon, je vous prie. La « colonie » de Montpellier est-elle toujours là-bas ? Partagez bien avec votre père, ma chère Simone, toute notre meilleure affection. Je vous embrasse de tout cœur.

M. Thérèse

Louis et François Foucaut sont toujours ici, ne sachant pas si Paris est dangereux ?

1940-1945

Lettre du Capitaine Vautier à Paul

Le 16 août 1940
Ajouté au crayon : 19.8.40

Monsieur Wallon
Glacerie de St Gobain
Montluçon Allier

Monsieur,

J'ai été démobilisé fin juillet en Gironde sans avoir de nouvelles de votre fils, et n'en ayant pas encore à l'heure présente, je serais heureux d'être rassuré sur son sort.

Nous étions ensemble à Rue le 21 mai et je sais qu'il a réussi à traverser la Somme pendant que nous remontions vers Boulogne, Calais, Dunkerque d'où finalement nous embarquions le 2 juin pour l'Angleterre puis Brest.

Le 10 juin il devait venir en liaison près de nous, dans la région d'Évreux, d'Arcis-sur-Aube ou le régiment se regroupait. Le sort en a décidé autrement puisqu'à cette même date nous devons nous replier vers le sud. Depuis je ne sais rien.

J'espère de tout cœur que vous êtes plus favorisé que moi et vous prie de croire, Monsieur, à mes sentiments les meilleurs.

Capitaine S. Vautiez E.M.III /188
actuellement : 3 avenue de la Gare
Bellegarde - Ain

Lettre d'Henri Deltombe à Paul

Rignac, par Riom-ès-Montagne, le 18 août 1940
Ajouté au crayon : Chez Madame Charles Rouchy Le Tilleul

Mon cher Paul,

Nous sommes bien attristés, Anna et moi, d'apprendre par une lettre, reçue aujourd'hui même, de notre tante Rivière, qui m'arrive de Tunisie où elle se trouve encore chez son gendre Tommy-Martin, le grand malheur qui a frappé le 25 juillet dernier ta sœur Louise. Nous sommes d'autant plus émus de compassion que nous comprenons que ta pauvre sœur fut toute seule pour porter tout le poids des angoisses qu'elle ressentait du déclin des forces de son cher malade, qu'elle se voyait privée du moyen de communiquer à temps avec ses enfants éloignés et qu'elle dut pressentir qu'ils se verraient privés de la consolation de revoir leur père si dévoué.

Ne sachant, ou atteindre Louise maintenant je te demanderais, mon cher Paul, de compléter l'adresse de la lettre que je t'envoie ci-joint pour ta sœur et de la lui faire parvenir.

Je te demande également de remettre à Simone une lettre que Marie-Thérèse écrit à ta fille et qu'elle me demande à l'instant de joindre à celle que je t'envoie. Nous avons eu grâce à Simone, l'avantage d'avoir de tes nouvelles, mon cher Paul et des nouvelles de ta famille. Combien nous souhaiterions, Anna et moi, apprendre que tu as enfin reçu des nouvelles de ton fils Marcel !... Tu sais sans doute que nous-mêmes,

depuis le 8 juin, date de la dernière lettre que nous ayons reçue de lui, nous ne savons rien de notre fils aîné Jean, sergent aux 306ème Régiment d'Infanterie et nous nous raccrochons à l'espoir qu'il a été fait prisonnier de guerre et qu'il réside sans doute dans un de ces camps, ou le droit de correspondre avec les familles est encore refusé...

J'ai adressé à la Croix-Rouge la demande de recherche comme il a été annoncé dans les journaux ; et nous conservons l'espoir... Puissions-nous l'un et l'autre voir bientôt ces espérances se changer en certitude !

Est-ce que ton frère Charles et sa famille se trouvent encore à Ambert comme je l'ai appris récemment ? Et de tes autres frères, as-tu de bonnes nouvelles ?

Après une assez longue pérégrination qui nous avait conduits, quand nous dûmes quitter, le 21 mai dernier, Saint-Valery, d'abord dans le Calvados au Mesnil, ensuite dans la Haute-Vienne où nous échouâmes, en pleine campagne, le 21 juin dans une ferme sur la grand-route de Limoges, par ce que l'essence nous faisait défaut, nous avons pu, grâce à un heureux concours de circonstances, gagner le 3 août Rignac où nous nous trouvons actuellement et où Pauline, dès le 31 mai dernier, nous avait offert l'hospitalité ! Rignac est un petit hameau perdu dans la montagne dépendant de la commune de Riom-ès-Montagne. Pauline s'y trouve avec ses filles qui y jouissent de vacances bien gagnées : Marie-Claire a fait un intérim comme professeur de première au lycée de garçons de Nantua (Ain) et Gabrielle a passé son année à préparer l'examen de 1ère année de pharmacie ; malheureusement elle a échoué à l'oral en fin de juillet dernier.

Bernard, Lieutenant de Génie, Michel aspirant de cavalerie, ont été démobilisés, il y a une dizaine de jours et nous ont rejoint. Tu sais que Bernard est ingénieur aux Mines d'Anzin ; il était donc tout à fait voisin de Marcel, dont il avait été heureux de faire la connaissance au cours d'une excursion faite aux Petites Dalles à partir de St-Valery, il y a deux ou trois ans. Bernard a bien le désir de retourner dans le Nord dès que cela lui sera possible et déjà s'est fait inscrire pour prendre rang dans les listes de rapatriements.

Pour nous, nous ne savons point du tout quand il nous sera possible de retourner à Amiens... ! Peut-on, à cet égard, faire des projets tant que l'état de guerre subsiste entre l'Allemagne et l'Angleterre... ?

Quant à François, il tient garnison pour le moment à Vendevres (Indre). Au cours de la pénible retraite sur Dunkerque il a réussi à maintenir et à préserver son peloton, à récolter deux citations et vient de recevoir la Croix.

Au revoir, mon cher Paul, Anna se joint à moi pour adresser en même temps qu'à Simone nos bien affectueux sentiments.

H. Deltombe

1940-1945

Lettre de X à Simone

Béziers le 19 août 1940

Chère Madame,

Je vous écris en collectivité pour vous remercier de la superbe boîte que vous m'avez envoyée et que Madame Perrot qui déjeunait aujourd'hui chez moi a eu les honneurs de l'ouvrir et je puis dire que les pâtes de fruits et les chocolats sont exquis, je garderai soigneusement l'adresse, vraiment vous ayant reçu si sommairement et si peu de temps, votre visite de remerciements suffisait. Yvonne la jardinière a été une sottise et une mal élevée en faisant savoir à Madame Perrot la casse de 2 verres, j'étais ignorante de ça et je vous prie Madame de bien croire que j'en suis confuse, ne m'en veuillez pas au moins, trop heureuse de rendre à la famille Perrot le service si petit pour les circonstances présentes.

Recevez tous mes sentiments et je fais des vœux pour que vous vous retrouviez tous réunis.

Signé illisible

Lettre du Capitaine Vautier à Paul

Le 23 août 1940

Cher Monsieur,

J'ai bien reçu votre lettre du 19 août et regrette de ne pouvoir vous apporter beaucoup de précisions.

Je n'ai, en effet, plus eu de rapport avec votre fils depuis le 21 mai date à laquelle il a réussi à traverser la Somme pendant que nous remontions sur Boulogne, Calais, Dunkerque.

Après notre débarquement à Brest, le 4 juin, nous avons cantonné à la Forêt du Parc près d'Évreux où nous avons reçu le 7 la visite du Capitaine Leroy envoyé de la région d'Arcis-sur-Aube par le Cdt Beucler qui y avait regroupé des éléments du régiment.

Dès le retour du Capitaine Leroy, le Commandant a dû nous dépêcher votre fils avec mission de prendre avec nous toutes dispositions pour que nous puissions les rejoindre à Arcis. Ceci se passait sans doute le 9 juin. Le 10 à minuit 30 nous étions alertés et dans la nuit nous faisons à pied une étape de qq. 30 km qui nous menait à Les Mars où vers midi arrivait un motocycliste qui nous annonçait qu'il avait été envoyé par votre fils d'Arcis et que ce dernier le suivait en voiture. Dans l'après-midi le motocycliste est reparti sur Arcis et depuis nous n'avons eue aucune nouvelle ni de lui ni de Marcel. Ce même jour à 21 heures nous reprenions la route pour Chandai, puis Beaufai et finalement nous nous embarquions par fer le 14 à Ste-Gauburge.

De tout ceci, et des renseignements que vous me donnez, il semble résulter que, pour une cause inconnue, Marcel n'a pu accomplir la mission qui lui avait été confiée par le commandant Beucler. Il n'a pu non plus rejoindre Arcis où les troupes devaient, elle aussi, commencer leur mouvement de retraite.

À mon avis il a dû être surpris sur la route par une colonne allemande et contraint d'abandonner sa voiture et sa sacoche.

Les Allemands ne tiraient pas en principe sur les éléments isolés. Il est donc vraisemblable que Marcel est prisonnier et l'absence de nouvelles ne doit pas vous

inquiéter outre mesure. C'est le cas en effet de nombre de jeunes gens d'ici dont les premières lettres commencent seulement à arriver ou dont on a relevé les noms sur les listes publiées par les journaux.

Bien entendu je souhaite de tout cœur que mes prévisions soient justes et je serais très heureux que vous me les confirmiez par un prochain courrier.

L'adresse du Cdt Beucler est à Paris 64 rue Violet, en province Le Mont par Les Bossons, Hte-Savoie. Je suis moi-même sans nouvelles de lui et je suppose qu'il a dû regagner Paris. Écrivez aux deux adresses bien que je doute qu'il puisse vous donner plus de renseignements.

Tenez-moi au courant, je vous prie, et croyez, cher Monsieur, à mes sentiments les meilleurs.

Vautier
3, avenue de la Gare - Bellegarde - Ain

Lettre de J. Gosset à Simone

La Planche 26-8-40

Ma chère Simone,

Je tiens à vous remercier personnellement et vous prie de vouloir bien remercier pour moi mademoiselle Quétard à laquelle je suis bien reconnaissante de toute la peine prise pour nous.

J'ai regretté de ne pouvoir aller moi-même jusqu'à la Glacerie vendredi, le trajet était trop long pour mes jambes...

Je suis bien désolée de vous savoir sans nouvelles de Marcel, quelle douloureuse incertitude !

Mon frère qui est avec nous depuis une quinzaine ne sait rien non plus d'un de ses fils depuis le début de l'offensive – ou presque. Que c'est dur !

Je vous renvoie ci-joint 2 cartes postales et par poste 3 lettres pour votre tante Marie-Claire. Il m'est impossible de les lui faire parvenir d'ici tandis que vous passerez avant un jour ou l'autre par Saint-Gobain, une « occasion ».

J'ai entendu dire que la « frontière » entre les 2 zones serait totalement infranchissable à tout et à tout le monde à partir du 15 septembre... mais je ne sais si ce renseignement est exact.

Adieu, ma chère Simone. Tout en déplorant la cause qui nous a réunies cet été, nous avons été heureuses nos cousines et moi de faire plus ample connaissance avec vous. Nous regrettons bien que la distance qui sépare Montluçon à La Planche ne soit pas celle de Capestang à la Provenquière. Nous pourrions voisiner !

Merci encore à votre père de son aimable réception d'il y a 6 semaines. Merci à Mademoiselle Quétard.

Pour nous mille les amitiés de nos cousines et de moi.

J. Gosset

PS Si vous aviez un jour une occasion d'écrire à votre tante M.C. veuillez la remercier pour moi de la lettre écrite en voyage et qui m'est bien parvenue. Merci.

1940-1945

Lettre de Paul au receveur des postes

P. Wallon
rue de la Glacerie

Montluçon 27 août 1940

Monsieur le Receveur des Postes
Montluçon

Monsieur le Receveur

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que j'ai expédié le 5 et le 6 juin 1940 deux mandats se montant chacun à 1000 frs. (mille frcs) et portant comme n° du récépissé respectivement 717 et 399.

Ils étaient adressés au lieutenant WALLON, du 188 R.A.L.T. Sect. postal : 8693.

De ces deux mandats, un seul a été payé au destinataire. Je ne serai vous dire lequel, mais il vous sera facile de le déterminer. Je vous serais donc obligé de me faire rembourser le mandat non payé, puisque ce mandat, vu les circonstances, ne peut plus parvenir au destinataire, actuellement vraisemblablement prisonnier des Allemands.

Veillez agréer, Monsieur le Receveur, l'assurance de mes sentiments distingués.

P. Wallon

T.S.V.P.

Monsieur,

En réponse à votre demande formulée d'autre part, et j'ai l'honneur de vous faire connaître qu'une réclamation ainsi libellée n'est pas suffisante. Il est nécessaire que vous passiez à nos guichets, autant que possible avec vos récépissés, pour y établir et signer des formules de réclamation réglementaire. (Coup 2f. par réclamation). Ces formules font l'objet d'enquêtes dont les résultats y sont consignés.

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

P. le Receveur,
Le Contrôleur.

Signé illisible.

Le 31.8.40 je suis passé à la poste principale pour y remplir les formulaires exigés.

PW

Document tapé, non signé

Lieutenant Marcel Wallon, né le 29 janvier 1911 du 188^e régiments d'artillerie lourde tractée, 3^{ème} groupe.

Dépôt 327 de Belfort, repli sur Avignon et en Lauragais (Aude).

Le lieutenant Wallon était au début de juin 1940 à Arcy-sur-Aube. Il fut envoyé par son commandant : Beucler le 9 juin en mission à Évreux, où se trouvait le capitaine Vautier avec des éléments du 188^{ème}.

Le lieutenant Wallon est parti avec un chauffeur dans une grosse Ford. Ni l'un ni l'autre ne sont rentrés. Le motocycliste parti après lui a pu remplir sa mission et revenir à Arcy-sur-Aube.

À cette même date du 9 juin, le capitaine Vautier recevait l'ordre de se replier vers le sud.

Une sacoche appartenant au lieutenant Wallon renfermant des affaires de toilette, des lettres, des photos a été retrouvée près d'un fourgon éventré et remis au commissaire de la gare de Dreux qui lui-même l'a fait parvenir dans le Tarn où se sont repliés les régiments d'artillerie.

22 septembre 1940

Brouillon de lettre machine de Claude

Montluçon, 26 Septembre 1940

~~Madame Marcel WALLON~~
à Monsieur le Général Commandant la 12 . Région
LIMOGES

~~Étant domicilié à Saint Yrieix-la-Perche (Haute-Vienne) 23, place de la République, et m'étant adressée à plusieurs reprises et sans résultat au service compétent,~~ je me permets de vous exposer ci-dessous la situation dans laquelle je me trouve.

Mon mari, le lieutenant Marcel WALLON du 188. R.A.L.T., E.M.3, mobilisé le 23 août 1939 m'avait délégué une délégation de solde. Or, depuis le mois de juin, cette délégation a cessé de m'être payée.

Je me suis adressée le 26 juillet au bureau de l'Intendance de Limoges où j'avais envoyé les formules réglementaires pour la délégation d'office. Le 3 septembre j'ai renouvelé ma demande sur de nouvelles formules. Ces demandes n'ont donné aucun résultat.

Depuis le 9 juin, je suis sans nouvelles de mon mari ; et les recherches que j'ai faites, tant à la Croix-Rouge qu'au dépôt de son régiment n'ont donné aucun résultat. Je joins à ma lettre une enveloppe du 22 mai qui m'est revenue le 20 septembre avec la mention : le destinataire n'a pu être atteint à l'adresse indiquée.

Je vous demanderais donc de bien vouloir donner des ordres pour que me soient versées la délégation de solde et les allocations familiales auxquelles j'ai droit depuis le 1^{er} juin jusqu'à fin septembre. Je ne saurais, en effet, attendre plus longtemps les sommes qui me sont dues.

Veuillez agréer, Monsieur le Général, l'assurance de ma considération distinguée.

Adresse actuelle : Rue de la Glacière - Montluçon (Allier)

Lettre de J. Gosset à Simone

La Planche 27-9-40

Ma chère Simone,

Je pense aller à Montluçon lundi soir pour 24 ou 48 hes et passer chez vous mardi dans la matinée. Je serai contente de vous rencontrer, si je ne vous dérange pas. Je conduis mon jeune neveu Boussiou au collège. Si vous aviez à m'écrire, veuillez m'envoyer un mot adressé comme suit :

Madame Charle Gosset
aux bons soins de Madame de Beaucourt
8, rue de la Croix verte.

Il me serait remis à mon arrivée lundi soir. Mais vous ne m'écrirez que si je ne devais trouver ni vous ni Mademoiselle Quétard mardi matin ; car ce moment-là m'arrangerait mieux que l'après-midi. J'apporterai ma valise pour le cas de besoin. Surtout, ne me faites pas de communications téléphoniques sur le sujet de l'autre jour.

Bien affectueusement.

J. Gosset

J'aurais avec moi mon neveu mardi. Est-il possible de lui faire voir un peu ce qu'est l'usine ? Parlez-en à votre père et surtout qu'il n'en soit pas question si cela l'ennuie tant soit peu, c'est sans importance aucune.

Lettre de Madeleine Georges à Simone

Matin 10h1/2 - St Florent Ajouté au crayon : (Sept. 1940)

Ma chère Simone,

Je veux te mettre un mot tout de suite, avant de passer la fameuse ligne pour te raconter une partie de notre voyage.

Après que ton Papa nous ait confortablement installés dans notre compartiment, les enfants se sont endormis, à demi allongés (le gros carton de Titi a servi de rallonge). Ton oncle Georges a passé presque toute la nuit dans le couloir, et moi-même, je n'ai presque pas dormi, malgré le manteau-couverture de l'oncle Philippe étendu sur nous tous. Ton oncle ne peut plus s'en passer, il l'a repris et se promène partout ainsi ! Donc, jusqu'à 5h moins ¼ tout s'est passé normalement et nous avons atteint le point... douloureux. À ce moment, arrêt pendant 1h, il y avait une guérite boche, et un mât avec un drapeau rouge. On nous a enfin fait faire machine arrière jusqu'à Saint-Florent : arrêt prolongé. On nous a alors prévenus que le passage était fermé et que d'ailleurs la gare de Montluçon avait été prévenue hier soir ! Et on nous a tout de même fait partir !

Et nous sommes restés à Saint-Florent jusqu'à 10h20 ! Nous venons d'en repartir, et nous allons jusqu'à Issoudun pour essayer un autre passage. Pendant cette longue attente tout le monde est descendu, et beaucoup de gens sont allés acheter leurs 3 jours de vivre que, trop confiants, ils n'avaient pas emportés.

Serons-nous ce soir à Paris ? Je n'en sais rien ! Vous nous verrez peut-être reparaître à Montluçon. Les Philippe, jusqu'à maintenant, ce sont tenus bien sages dans leur compartiment. Notre petit voisin a été malade toute la nuit, et la belle pelisse de fourrure a été en danger... Le soleil est d'une chaleur étouffante, et ton oncle Georges a

toujours la pelisse sur le dos ! Mais, fidèle à l'engagement qu'il a pris au départ, il ne s'en séparera pas.

Pendant ce long trajet, nous allons pouvoir nous remémorer notre bon séjour à Montluçon, dont nous vous remercions bien, ton Papa et toi.

Nous avons entamé nos provisions si bien arrangées par cette bonne Titi et nous avons commencé par le raisin et les gâteaux, en passant par les noisettes !

Nous arrivons bientôt à Issoudun où je compte mettre votre lettre : la suite de nos péripéties à plus tard.

Nous t'embrassons bien affectueusement, ma chère Simone, ainsi que ton Papa, Claude, Titi et la charmante Michèle.

Tante Madeleine

Lettre de Madeleine Georges à Simone

Paris Sept.-Oct. 1940 (*date ajoutée au crayon*)

Je m'aperçois que ton Oncle Georges a donné à ton Papa à peu près toutes les nouvelles du pays. Il a omis cependant quelques détails que voici :

1°) A l'arrivée des Allemands poussant de grands cris et faisant un tintamarre effroyable, Me Dutot et ses filles s'enfuirent affolées dans leur maison des Tilleuls. Lorsqu'elles revinrent 2 heures plus tard, la boutique était complètement pillée, leurs bijoux enlevés ainsi qu'une somme liquide de 40 000f ! L'officier allemand habitant actuellement aux Marronniers étant fort aimable avec elle, elle a tout oublié. J'imagine qu'elle compte sur ses ventes d'épicerie aux Chrysanthèmes l'an prochain pour combler le déficit. Pourtant, ayant fait ces temps derniers de grosses spéculations en vue de la hausse prochaine, la boutique regorgeait de toute espèce de marchandises...

2°) Le père Carpentier est maintenant garde champêtre à Sassetot. Il n'a pas encore été fusillé, mais tous les espoirs sont permis.

3°) Ma machine à coudre a été volée, mais lorsque je passe devant les Chrysanthèmes, j'ai le plaisir de l'entendre fonctionner à plein : elle rétrécit les culottes et les combinaisons de Titi pour la fille Troude et raccourcit les pantalons de ton papa pour le père Troude.

4°) Si mes provisions solides ont disparu, elles ont été fort aimablement remplacées par qq. bouteilles de cidre "Bouchet" (ne pas modifier l'orthographe...) celles-ci étaient excellentes mais ne compensaient malheureusement pas, et de loin, la perte de mes boîtes de sardines et autres.

5°) Le père Gauthier a élu domicile à Ker Mor. Il contemple d'œil atone le pillage de son hôtel et va qq. fois à la nuit tombante et en rasant les murs, chiper qq. bouteilles de cidre dans sa cave. Mais il ne s'y frotte pas trop. Il se console en regardant Madeleine Feurqueray habillée des robes de sa femme, se promener sur la bicyclette de son petit-fils Loulou.

6°) Thomasin se plaint d'avoir reçu dans l'œil, le seul qui lui reste, la canne que t'a offerte Marie-... Cette canne a été projetée dans son jardin par une main inconnue. Est-ce celle du jeune homme blond qui couche dans ta chambre et fait la sieste sur ton balcon dans un transat ? Je l'ignore.

7°) Quand tu verras ton oncle Charles, tu pourras lui dire que son béret basque blanc a échappé au pillage. J'eusse préféré que ce fussent ma machine à coudre, mon argenterie, ma machine à écrire, les bicyclettes des enfants, etc etc.

8°) Grâce à Guy, la périssoire n'a pas été emportée par la mer. Des allemands, en effet, après s'en être servis, la laissaient sur le sable. Guy n'écouterait que son courage se

précipita vers eux en leur baragouinant des mots allemands parmi lesquels je distinguai celui de "schiff" ou "fisch". Les allemands sidérés regardèrent avec stupeur ce jeune français qui leur expliquait qu'ils devaient remonter immédiatement ce "vaisseau de guerre" ou ce "poisson" s'ils ne voulaient pas le voir emporter par la mer. Mais ils s'exécutèrent rapidement.

9°) Desjardins a préféré mettre en sécurité ton charbon dans sa cuisinière plutôt que les bouteilles de cidre dans sa cave. Il y a gagné le charbon et la fourniture du cidre. Je ne sais pas si l'opération est aussi fructueuse pour ton père.

10°) J'ai aperçu l'autre jour Mme Dutot sur le pas de sa porte en train de broder des petits napperons. Elle m'a expliqué qu'elle travaillait pour sa fille dont le mobilier et la maison à Yvetot ont été entièrement brûlés. Au moins cette pauvre petite aura qq. chose à mettre sur le sol de sa cave. Ça fera tout de suite un peu coquet. Ahurissante cette Mme Dutot !

Tout ce que je peux te raconter est rigoureusement exact, bien que bizarre.

11°) La haie du jardin de ton papa a été coupée par un artiste allemand. Il est probable que tu verras figurer cette taille sur la note que vous remettra Desjardins.

12°) Rassure S. Renard sur l'état de son jardin qui n'a nullement été esquiné comme on l'a dit : les arbres sont couverts de fruits et les légumes magnifiques. Il est vrai que la bonne allemande de Mme Véron veille sur tout cela avec un soin jaloux.

Bons baisers à tous

Mad. G. W.

Lettre de Miche à Simone

Montluçon. 14 octobre 1940

Ma chère Simone,

Notre projet de promenade en bicyclette date de bien longtemps ; et n'a pu encore ce réaliser, je veux que vous sachiez pourquoi.

Maman a été très fatiguée après le départ de mes 2 frères et elle a dû rester couchée pendant 8 jours. J'ai donc été obligé de prendre la direction de la maison, assez lourde du fait de la présence de ma tante et cousines et de l'opération de l'appendicite de la cuisinière.

Voilà maintenant que nous sommes à Montluçon pour l'hiver. La réinstallation a été assez dure et c'est à moi d'être fatigué ces temps-ci. Comme j'ai des tas de projets que je vous expliquerai bientôt, je veux me retaper vite et à cause de cela je suis à peu près raisonnable ; ce qui fait que je n'ai pas encore été vous voir, mais je compte bien être d'attaque la semaine prochaine et j'irai faire un petit tour à la Glacière.

Avez-vous des nouvelles de votre frère ? Comment vont sa femme et sa fille ? Monsieur Wallon trouve-t-il à se loger ? Voilà bien des questions dont je voudrai connaître les réponses.

J'ai de récentes nouvelles de M.P. Guy à vous transmettre. Germaine Guy est la seule de la famille qui soit en zone libre actuellement. Je vous donnerai des détails.

J'ai passé la journée d'hier à Vichy avec Guidette qui doit s'embarquer pour Lyon samedi ! (Inutile de vous dire que je suis à plat aujourd'hui). Elle est toujours contente de sa situation et j'ai pu constater qu'elle vit dans un milieu jeune et très sympathique.

Je profite de mes nombreuses stations sur la chaise longue pour dévorer Péguy.

À bientôt la suite de ce bavardage, faites-moi signe si vous ne pouvez me recevoir la semaine prochaine.

Bien affectueusement.

Miche

1940-1945

Carte de Claude à Simone

FRANCE

PARIS VII

PRIX DE VENTE

0,90



CARTE POSTALE

EXPÉDITEUR	DESTINATAIRE
Madame Wallon	Mademoiselle S. Wallon
4 chaussée de la Muette	de glacerie
Paris	Montluçon
15 ^e	Allier

Après avoir complété cette carte strictement réservée à la correspondance d'ordre familial, biffer les indications inutiles. — Ne rien écrire en dehors des lignes.

ATTENTION. — Toute carte dont le libellé ne sera pas uniquement d'ordre familial ne sera pas acheminée et sera probablement détruite.

Paris le 5 novembre 1940

Ma chère Simone, nous voilà en bonne santé de retour à Paris. Peu fatigués par un voyage confortable à W.L. légèrement, gravement malade, blessé. Mon beau père est venu ~~être~~ mais va être dans un che qui prisonnier ~~mité~~ à Michy. Michele était ~~décédé~~ ravi de dîner au restaurant sans nouvelles. dans le train nous avons pu ~~en~~ famille nous installer dès 21^h 30. va bien. Je l'ai vu aujourd'hui. besoin de provisions elle a beaucoup d'argent. nouvelles, bagages admiré le havari. Piene est de retour à la maison et va très bien. Je travaille à notre installation. Le livre p.s. va entrer à l'école ~~peut~~ être en boutique pour samedi. J.P. n'a été reçu jusqu'ici et manque depuis longtemps. aller à ma clinique ~~est~~ maintenant plus difficile. Il faut un changement de train pour y accéder, mais le trajet n'est pas beaucoup plus long. J'y vais après demain.

Affectueuses pensées Baisers. à toutes les deux

Signature,

Claude Wallon

1940-1945

Carte de Marie Bonnet à Simone

2, rue de la Glacerie
Montluçon (Allier)
Tél. 31

19 novembre 1940

Chère Mademoiselle

Voici bien longtemps déjà que j'ai le projet de vous demander de venir passer un après-midi auprès de moi. Cela vous conviendrait-il de venir vendredi prochain ? Je suis libre ce jour-là, et serais très heureuse de vous voir. Si vous voulez me faire plaisir, apportez de la musique, et j'espère alors vous entendre. Venez de bonne heure. Voulez-vous simplement me dire si je devrais vous attendre ; si vous-même êtes prise, indiquez-moi un autre jour la semaine suivante. Je ne suis pas libre le lundi avant 4h1/2, le mardi, le jeudi, samedi. À bientôt, j'espère, et croyez à mon souvenir le meilleur.

Marie Bonnet

Carte de Marie Bonnet à Simone

2, rue de la Glacerie
Montluçon (Allier)
Tél. 31

20 novembre 1940

Chère Mademoiselle

Entendu pour le mercredi 27 ; je serais très heureuse de vous voir et de passer un bon moment avec vous. J'ai maintenant repris mes leçons de piano, mais depuis à peine quinze jours et j'étais quelque peu rouillé !

À bientôt donc, et croyez à mon meilleur souvenir.

Marie Bonnet

Lettre de Brunet à Suzanne Perpillou

Marsaudeau, 23 nov. 1940

Marsaudeau est un petit village à quelques kilomètres à l'est de Dreux

Madame,

Vous avez eu bien raison de m'écrire en toute liberté ; car s'il est vrai d'une manière générale que « les amis de nos amis sont nos amis », je pense que dans le cas particulier d'Odette Daoulas, il est tout à fait impossible d'être son ami, sans devenir, de gré ou de force, celui de tous ceux qu'elle a élus. Je crois donc que nous sommes effectivement des amis... sans nous connaître que par elle.

C'est en conséquence doublement triste pour moi – pour la première fois que j'entre en contact direct avec vous, Madame, – de vous apporter une pénible nouvelle. Car la réponse que j'ai à vous faire et la pire de celle que vous attendiez.

Il y a en effet quelques jours déjà que j'ai commencé mes recherches. Odette m'avait fait passer votre lettre du 3 novembre, et je m'étais mis aussitôt en campagne.

Or il y a, entre la lettre qu'Odette m'a fait tenir, et celle que vous m'avez écrite le 18, une importante discordance quant aux dates de la disparition. Faisant foi sur la date fournie par la première lettre, qui dit en substance : « en tout cas on sait que... (le lieutt Wallon) était à Fontainebleau le 13 juin, puisqu'il envoya de là une boîte de bonbons qui a été reçue », j'avais entrepris des recherches sur un plan un peu spécial. Les Allemands, en effet, étaient à Évreux au plus tard le 12, puisque le 13, (jour où Dreux a été définitivement évacué, mais il y avait déjà pour ainsi dire plus personne depuis le 11) ils étaient depuis deux jours entre Évreux et Dreux.

Il n'y avait donc plus aucune chance, pour un officier en mission, d'arriver à Évreux ; et dans ce cas, toutes les chances étaient pour la captivité. En effet, on ne se battait déjà plus. L'armée désorganisée, sans commandement, sans matériel, sans munitions, hâtait sa retraite ne laissant ça et là – où le terrain s'y prêtait – qu'un « bouchon » (c'est le terme consacré) composé d'un petit groupe d'hommes, 5 ou 6, avec un ou deux fusils-mitrailleurs, qui arrêtait l'ennemi quelques minutes, pour laisser aux « gros » le temps de prendre une petite avance... et se repliait lui-même en hâte, comme un bouchon qui saute quand la pression s'accroît... Or, un officier en mission n'avait rien à faire en de telles aventures. Tandis que les Allemands, dans leur avance rapide, cueillaient en revanche, sur les routes, des centaines de milliers de prisonniers chaque jour, puisqu'en à peine plus d'une semaine ils en ont ramassé deux millions.

Ma méthode consistait donc à interroger pour savoir « ce qui s'était passé » dans chaque coin, où il y avait eu quelques bousculades et à rechercher, dans les cimetières des environs, les tombes des militaires français... et j'étais déjà tout rassuré et tout heureux, en constatant que je ne trouvais que des tombes allemandes (toutes effectivement de cette date à peu près : des 13 aux 15... j'avais bien repéré ça et là, dans la campagne, et en dehors des cimetières aux environs de ces « bouchons » quelques tombes isolées, d'ailleurs sans aucune indication, sans même de nom : ce sont, m'a-t-on dit, des « soldats noirs »... et dans ce cas, le « fourgon éventré » n'avait aucune importance, et ne signifiait rien d'autre que « pillage »...

Mais votre lettre du 18 donne une tout autre indication, puisqu'elle situe la disparition autour du 9 juin. Malheureusement, cette date m'apparut, a priori, plus probable, puisqu'un détail l'a confirmée, savoir qu'un motocycliste, parti après, a pu accomplir sa mission (donc c'est avant l'arrivée des Allemands à Évreux).

À la réflexion, j'ai pensé qu'il fallait totalement abandonner la date fournie par la première lettre (celle à Odette), écrite sans doute avant que vous n'ayez pu préciser très nettement, et comme on écrit à une amie, surtout pour décharger son cœur... et qu'il fallait prendre comme nouvelle base la date indiquée par la 2e lettre (celle à moi-même) en supposant avant de m'écrire directement pour me demander une démarche formelle, vous aviez dû tout mettre au point, avec l'exactitude la plus stricte possible, dans un entretien avec M. votre oncle.

Or ce changement orientait mes recherches d'une manière radicalement différente, en même temps qu'elle me retirait beaucoup d'espoir. Il y a eu en effet, à Dreux même, et sur les routes autour de Dreux, le soir du 9, et le matin du 10, par l'aviation – bombes et mitrailleuses –, un terrible carnage. Le sort de ceux qui sont disparus là n'est que trop clair, car l'ennemi étant encore loin, il n'était plus question d'une captivité possible.

D'autre part, une voiture partie le 9 au matin Darcy-s/Aube devait pouvoir arriver très facilement vers midi à Évreux (environ 200 km) et pour peu que la mission occupe

une partie de l'après-midi, il était vraisemblable que le passage à Dreux s'effectuerait, au retour, vers l'heure fatale.

Je m'expliquais aussi que si la disparition s'était produite dans ces circonstances, la famille n'ait pas été normalement avisée. Car tout a été désorganisé d'un seul coup, d'une part, et d'autre part, il s'agissait surtout, à ce moment-là, de dissimuler la gravité de la catastrophe. Les cadavres ont été immédiatement déposés dans les trous des bombes et recouverts : les blessés ont été évacués par voiture dans les hôpitaux de Chartres, Orléans, etc. C'est au point que je n'ai même pas pu joindre mes propres paroissiens blessés (il y en avait plusieurs) et que j'ai été avisé par l'administration, sans ambages (ainsi que le curé) « qu'il n'y aurait pas d'enterrement religieux des victimes »...

Je suis donc retourné ce matin à Dreux, me faire communiquer une fois de plus la liste des morts non d'identifiés, ainsi que les papiers des tués militaires identifiés, mais dont, pour une raison ou pour une autre (défaut d'adresse, ou autre) on n'avait pu prévenir les familles...

Et j'ai eu la tristesse de trouver immédiatement, bien en ordre, comme s'ils m'attendaient, les papiers (livret militaire, carte d'identité, etc.) du lieutenant Wallon.

Le lieutenant Wallon a été tué sur le coup, devant la gare, le 9 juin vers 8h du soir. On n'a seulement pas pu encore m'indiquer où est le corps. Il a été inhumé provisoirement, sur le moment, avec d'autres victimes, dans l'un des trous de bombes, puis exhumé il y a environ 3 mois et transporté au cimetière.

Je vais m'efforcer de savoir où ; cela, je pense, me sera facile si l'exhumation et le transport ont été faits avec la collaboration des agents habituels des pompes funèbres et du cimetière, avec lesquels je suis assez souvent en rapport pour qu'ils n'aient pas à me refuser le renseignement... Mais je crois que là encore on s'est passé d'eux, et que la macabre corvée a été fournie par une équipe de soldats...

En tout cas, je veux, Madame, vous dire encore ceci : je me tiens naturellement à la disposition de M. Wallon père. On m'a proposé, à la mairie, de me faire rédiger l'acte. Mais j'ai pensé que M. Wallon préférerait venir lui-même. S'il ne veut pas venir, ou ne peut pas, il peut donc me charger de le rédiger.

Il me faudra, dans ce cas, le livret de famille, et quelques renseignements (le lieutenant Wallon était-il marié – oui, je crois, puisqu'il est question d'un envoi reçu par sa femme...).

Si Monsieur Vallon vient lui-même, il trouvera les papiers de son fils... qu'il apporte son livret de famille.

Je compte naturellement sur vous pour prévenir M. votre oncle : on m'a demandé son adresse, mais je ne l'avais pas, et il vaut certainement mieux qu'il soit prévenu par vous-même que par la Mairie.

S'il vient à Dreux, qui est une toute petite ville, il trouvera sans peine la mairie, et le cimetière. Mais je me tiens à sa disposition pour l'accompagner : à vous, Madame, de savoir selon son caractère, s'il préférera, pour ce pèlerinage, être seul ou si une présence sympathisante peut lui alléger sa peine...

Je suis tout à fait décidé à agir, dans la circonstance, en véritable ami, et vous m'honorerez si vous voulez bien accepter l'offrande de mon dévouement.

C'est pourquoi je vous prie de bien vouloir compter sur toute l'aide qu'il me sera possible d'apporter à M. Wallon.

Avec l'expression de mes regrets et de ma très sincère sympathie, je vous prie, Madame, d'agréer mes respectueux hommages.

Brunet

Lettre de Brunet à Suzanne Perpillou

Marsauceux, 25 nov. 1940

Madame,

Je suis retourné ce matin à Dreux, et suis monté au cimetière pour voir si je pourrais recueillir quelque nouveau renseignement.

Il se trouve que c'est bien le personnel habituel qui a procédé à l'inhumation du lieutenant Wallon. J'ai pu ainsi très facilement retrouver sa tombe : elle est, comme les autres tombes militaires, individuelle, et c'est, dans le carré des militaires, sur la seconde rangée, la 5ème tombe à partir de la droite. Il n'y a d'ailleurs pas de confusion possible ; elle est marquée par une bouteille (fiché en terre) à l'intérieur de laquelle se trouve un papier qui était encore lisible aujourd'hui : « Lieutenant Wallon, les Petites Dalles ».

J'ai vu le commissaire de police, qui m'a confirmé qu'en effet, une grande « Ford » avait brûlé sur la place de la gare, où elle était garée. On suppose que le lieutenant s'était arrêté là pour dîner : l'un des plus importants hôtels a été entièrement détruit par une grosse torpille.

Avec l'expression réitérée de ma sympathie, je vous prie, Madame, de bien vouloir agréer mes sincères hommages.

Brunet

Récit de Paul Wallon

Voyage à Deux. 28 novembre 1940

Je me suis rendu à Dreux le 28 novembre au matin.

J'ai recueilli à la mairie les renseignements concernant la disparition de Marcel. Il a été tué à 20h1/2, le dimanche 9 juin, alors qu'il se trouvait à l'Hôtel Terminus situé sur la place de la gare.

Vers 20h1/4 avait en effet commencé un violent bombardement aérien, qui dura une 1/2 heure. La gare fut fortement endommagée, un vaste entonnoir creusé sur la place, et une partie de l'hôtel terminus coupé net par une torpille aérienne. Le lendemain matin vers 6h, un nouveau bombardement qui dura 2 heures, endommagea d'autres parties de la ville. Le mardi 11 juin, la population avait évacué la ville. Le bombardement du 9 juin causa une centaine de morts, dont beaucoup d'agents du chemin de fer et quelques militaires. Marcel a été tué sur le coup, ayant eu le crâne défoncé.

La mise en bière des cadavres a eu lieu les 12 et 13, à l'arrivée des Allemands. Le commissaire de police, remis à la mairie les papiers trouvés sur Marcel, tels que carte d'identité, permis de conduire, carte de surclassement, carte de membre du Touring Club. La mairie me donna tous ces papiers et me dit que l'acte de décès n'avait pas été dressé, car il manquait certains renseignements et qu'il lui faudrait un extrait du bulletin de mariage de Marcel sur papier libre. Ayant trouvé sur Marcel l'adresse du 135, avenue de Suffren à Paris, elle avait écrit le 17 septembre à la mairie du 7e arrondissement. La lettre était revenue avec mention : inconnu. La mairie de Dreux n'a pu, paraît-il, prévenir l'autorité militaire, cette dernière se trouvant en zone libre.

Les cercueils des employés de la gare ont tout d'abord été déposés dans la grande excavation produite sur la place de la gare. Les autres cercueils ont été déposés dans une grande fosse creusée dans le cimetière.

En août on procéda à l'exhumation des corps et ceux reconnus furent mis dans des fosses individuelles. Marcel repose dans l'endroit dit : « Carré des militaires » dans le haut du cimetière, à la 2^e rangée, la 5^e tombe vers la droite à partir de l'allée. On piqua sur chaque tombe une bouteille renversée avec à l'intérieur un papier sur lequel était inscrit le nom du mort. Je constatai que le papier concernant Marcel portait : Lieutenant Wallon — Les Petites-Dalles — (Seine inférieure). L'emplacement des tombes a été indiqué sur un plan qu'avait le gardien.

En sortant de la mairie, j'étais en effet allé au cimetière. Après avoir reconnu la tombe, j'allais commander à la maison Jardin et Legendre une croix en bois, avec son nom et ses dates de naissance et de décès. Il me fut promis que cette croix serait posée avant le samedi suivant. Je mis alors quelques fleurs sur cette misérable tombe.

Au début de l'après-midi, j'allais voir le commissaire de police. Il me dit qu'il avait remis à la mairie les papiers trouvés sur Marcel, et au greffier du tribunal l'argent qu'il avait sur lui soit 2510 frs. Il ajouta que je trouverai la plaque d'identité de Marcel chez le gardien du cimetière.

Le greffier que j'allais voir me dit qu'étant nommé séquestre de la somme versée, il la remettrait aux héritiers ou au notaire chargé de la succession.

J'allais alors à nouveau au cimetière et le gardien me remit la plaque d'identité de Marcel qu'il avait retiré lui-même, ainsi qu'une ceinture qu'il avait dû couper pour l'enlever.

Lettre de Suzanne Perpillou à Paul

Paris 28 novembre 1940

Mon cher oncle Paul,

Il est inutile que je te dise quelle est ma peine à ce terrible malheur. Elle eut été de toute façon très grande, mais la pensée que c'est par moi que la nouvelle t'en est parvenue, que cette enquête que j'avais entreprise avec tant de confiance, tant de désir de soulager ton inquiétude, a abouti à ce tragique résultat, cette pensée m'est un supplice. Même après la première lettre de Monsieur Brunet, je n'avais pas perdu tout espoir, car des papiers ne signifient rien, et il était question de quelqu'un qui aurait rencontré Marcel dans un camp de prisonniers... la deuxième, reçu hier matin m'a anéantie. Il nous faut donc accepter cette atroce réalité, et on n'y arrive pas. Marcel était celui de nos cousins avec lequel nous avons le plus vécu, celui qui nous était le plus proche par les mille souvenirs d'enfance qui reliaient sa vie à la nôtre. Nous l'aimions tellement comme un frère qu'il ne nous était jamais venu à l'idée d'y penser ; il y avait Marcel, comme il y avait Paul et Albert et il était indissociablement lié à tout ce qui nous touchait. C'était une de ces affections fondamentales dont on mesure avec épouvante quelle place elle tenait, lorsque brutalement elle vous est enlevée.

Je me le rappelle au temps où il était pour nous le « petit Marcel », lorsque, rue de Lille, sa bonne Minna lui frottait si impitoyablement la figure pour le laver qu'elle devenait toute rouge ; lorsque, un peu plus grand, il trottait au Luxembourg dans son petit manteau de peau de chèvre. Je le revois sous ses cheveux qui formaient comme une mousse d'or, et portant ses costumes en velours côtelé que tante Thérèse faisait faire à

Sassetot. C'était un petit garçon naïf et confiant. Je l'entends encore dire sagement sa prière avant de se coucher, aux Petites Dalles. Il était si fatigué qu'il s'assoupissait en la récitant, et puis un long bâillement le réveillait à demi, et il allait jusqu'au bout, pour tomber endormi avec la conscience du devoir accompli. Un peu plus tard encore, c'est l'inséparable compagnon d'Albert dans les longues déambulations du dimanche de leur vie de lycéens. Bien que différents, ils s'aimaient et se comprenaient ; en Marcel Albert a toujours trouvé un témoin indulgent de toutes ces distractions et extravagances. Marcel a été et est resté un de ses rares amis, le seul camarade que ne froissât jamais sa nature ombrageuse et en qui il eût une confiance solide et paisible.

Je pense à cette fameuse descente de l'Oise et de la Seine qui devait les conduire jusqu'aux Petites Dalles, à leur départ si gai et si burlesque. Et tous les souvenirs sont d'autant plus déchirants qu'ils évoquent à tout instant la présence elle aussi disparue, de notre cher Papa.

Un des derniers souvenirs que j'ai de Marcel, c'est lorsqu'au cours d'une permission de son service militaire ou plutôt je crois d'une période, il était venu à un quatre-à-sept donné à la maison par Papa et Maman : il était si grand, si svelte, si beau dans son uniforme d'officier qu'un murmure flatteur avait accueilli son arrivée ; il était accompagné de Claude et de la petite Michèle ; et ce couple si jeune et gracieux, l'air si heureux, ce petit bébé frais et bien portant, on les regardait avec attendrissement et admiration. Pauvre Claude, son bonheur aura été de courte durée.

Je sais que tu as été à Dreux aujourd'hui ; toute la journée nous avons pensé à toi.

Je t'embrasse de tout cœur et bien tristement.

Ta nièce
Suzanne Perpillou

Lettre de Louise à Paul

Paris 29 nov. 1940

Mon cher Paul,

J'avais un instant songé à aller te voir pour te dire notre profond chagrin à tous dans le terrible malheur qui t'atteint ; mais ta journée est très occupée ; et puis que te dire dans ta grande douleur qui ne risque d'être importun ? Je sais hélas que dans de tels moments, le meilleur refuge est en soi-même. Mais je voudrais que tu saches combien nous souffrons avec toi. Cette enquête que Suzanne avait entreprise, nous étions profondément convaincus qu'elle apporterait un soulagement à ton inquiétude, car nous ne pouvions croire au malheur, la réponse si précise, si horrible nous a bouleversés. J'avais pour ma part une affection toute particulière pour Marcel que j'avais été à même de connaître plus intimement qu'aucune de ses tantes. J'aimais sa nature droite et affectueuse, son caractère charmant que jamais je n'ai pris en défaut, sa gaieté, son entrain, et cette distinction de tout son être que jamais n'ont altéré les longues années d'internat, et la société mélangée de ses camarades. Et puis je songe à la pauvre petite Claude, à son jeune foyer détruit. C'est là une horrible chose qu'aucune parole ne saurait adoucir. Et cependant il faut songer pour se rendre plus calme et plus fort dans l'épreuve que Marcel est parti en plein bonheur. De la vie il n'a connu que les douceurs, la tendresse, les heures joyeuses, et tous les rêves d'avenir au côté d'une femme qu'il adorait. Il est probable même que l'angoisse de la fin lui a été évitée dans ce bombardement soudain et meurtrier qui l'a tué net. Toute la douleur et pour ceux qui restent. La pensée de ses deux petits à qui tu seras si nécessaire, de Claude qu'il faudra soutenir dans son lourd chagrin, te donnera le courage et la consolation dans la tristesse. Dis à Simone, puisque nous ne pouvons guère correspondre, à quel point je souffre de sa peine. Il y avait une telle tendresse entre eux deux !

Je t'embrasse de toute mon affection profonde et désolée.

Ta sœur Louise

P.S. Aimé a reçu ce matin une lettre du capitaine Thomas un de ses amis qui avait été mis au courant de son enquête. Il lui confirme bien des détails et lui fait savoir que le gardien du cimetière a la plaque d'identité de Marcel. D'autre part Mr Sorel commissaire de police à Dreux a des lettres et des papiers de Marcel recueillis après le bombardement. Il lui dit aussi que la mairie de Dreux a adressé il y a longtemps une lettre à Madame Wallon, mais que cette lettre est revenue la destinataire n'étant pas là.

1940-1945

Carte de Miche à Simone

Mardi 2 décembre

1 rue Sébastien Gryphe
Lyon 7e

Ma chère Simone,

Juste quelques minutes pour vous écrire ce petit mot ! Je suis très occupée comme vous le voyez, mais de façon très intéressante, ce qui ne m'empêche pas de penser bien souvent aux Montluçonnais qui me sont chers et dont vous faites partie dans les premiers rangs. Voilà un mois que je suis ici et dans une vingtaine de jours je me retrouverai à la maison pour les vacances de Noël. Inutile de vous dire que j'irai vous faire une petite visite. Mais que cela ne vous empêche pas de m'écrire ici si vous en avez envie par hasard.

Donnez-moi des nouvelles de votre famille et de votre personne. Cela me fera plaisir et vous adresse toutes les pensées affectueuses qui s'imprègnent de ma sympathie.

Miche



1940-1945

Carte de Marie Bonnet à Simone

2, rue de la Glacerie
Montluçon (Allier)
Tél. 31
15 décembre 1940

Chère Mademoiselle

J'irai très volontiers vous voir mercredi après-midi ; je suis libre, et serai très heureuse de passer quelques moments avec vous. Je vous dis donc à bientôt, et vous envoie mon meilleur souvenir.

Je ne puis actuellement partir pour Paris : j'attends... patiemment... que les difficultés s'apaisent !

Marie Bonnet

*Carte de Simone à Claude
Lettre de J. Gosset à Simone*

La Planche 26-12-40

Ma chère Simone,

Je crois bien ne vous avoir pas écrit pour vous remercier ainsi que votre père de nous avoir si aimablement reçus à déjeuner au début d'octobre. J'espérais il est vrai, avoir l'occasion de retourner à Montluçon et de vous remercier de vive voix. Je le fais donc tardivement et je veux en même temps vous dire combien je pense à vous tous en cette triste fin d'année. Il semble quand les jours dits « de fête » les absences se font plus cruellement sentir et je crois que vous n'avez pas encore de nouvelles de votre frère. Bien d'autres sont dans votre cas, mais ce n'est pas une consolation.

Vous me feriez plaisir en me disant quand Claude attend son bébé et en me donnant vos nouvelles à tous.

Votre père a-t-il trouvé la propriété rêvée et n'êtes-vous pas assez prêts de quitter Montluçon. Je vous plains doublement si vous devez déménager par cette température sibérienne !

Jean nous a quittés ce matin ayant enfin obtenu l'autorisation de faire son stage au Parquet affecté à Montluçon ! Ce dont nous sommes bien contents. Il ira dès que possible vous voir.

Veillez, ma chère Simone, remercier encore pour moi votre père de tous les services qu'il nous a rendus. Ne m'oubliez pas près de Mademoiselle Quétard et partagez, je vous prie, avec votre père et Claude mes bien sympathiques souvenirs.

J. Gosset

Un baiser à la jeune Michèle et tous mes vœux pour l'arrivée du petit frère.

*Télégramme annonçant la naissance de Pierre
Lettre de X à Simone*

FRANCE

PRIX DE VENTE 0.90

EXPEDITEUR

DESTINATAIRE

Mademoiselle S. Wallon
Rue de la Glacerie
Montluçon
(Allier)

~~Madame Marcel Wallon
Avenue de Madame Lange
4 Chaussée de la Muette
Paris XVI^e~~

Après avoir complété cette carte strictement réservée à la correspondance d'ordre familial, biffer les indications inutiles. — Ne rien écrire en dehors des lignes.
ATTENTION — Toute carte dont le libellé ne sera pas UNIQUEMENT d'ordre familial ne sera pas acheminée et sera probablement détruite.

Montluçon, le 23 Décembre 1940

Madame Claude je te vois en bonne santé tant on se plaint de la fatigue, ainsi que ta vieille Mère légèrement, gravement malade, blessé, qui, au lieu de mourir a un rayon de soleil? L'une va plus prisonnier, t'attend à entrer en clinique décidé maintenant. J'ai pu que me récruser sans nouvelles de toi j'ai pleuré longtemps et que ta famille avec mon amour de la vie qui va bien, pense à toi (sans ce style je ai besoin de provisions (pour la campagne), à ce d'argent sur tout le monde à Noël nouvelles, bagages Papa est de retour à Montluçon. Il se désolait et travaille à trouver un gîte. Il le aura demain si on lui en offre à Noël de sa compagnie, Evidemment. Est-ce que la carte que je t'ai écrit à 5 a été reçue? Je ne commence à faire un petit travail, aller à et sans penser à rien pour moi sans dire, dans tout les jours, et faire au compte goutte. Les documents de la guerre de la guerre! Je fais des caisses et de gîte. Je t'embrasse. Bonne nuit. Bonne nuit. Bonne nuit.

Affectueuses pensées. Baisers les affectueux de ta sœur
Signature Simone

1941

Récit écrit par Simone

Wallon Marcel, Paul, Abel, né le 29 janvier 1911 à Mannheim-Waldhof (Allemagne), ingénieur E.C.P. (promotion 1937).

A. Mobilisé le ...1939, à... comme sous-lieutenant au 188e régiment d'artillerie lourde tractée, 3e groupe. Nommé lieutenant à dater du 25 mars 1940 (Journal officiel du 27 avril 1940). Première permission début février 1940, deuxième permission début avril passée à Arcachon avec Claude et Michèle après un passage à Montluçon ; c'est la dernière fois où nous l'avons vu.

Jusqu'à fin janvier 1940, il séjourne en Alsace, à Müttersholz puis, jusqu'au début mai en Champagne à Champigneul.

B. Le 10 mai 1940, il part en direction de la Belgique. Participe à de durs combats dans le Nord, en particulier aux environs de Valenciennes. Le 22 (?) mai, battant en retraite au N.-O. d'Abbeville, et il se trouve pris avec ses hommes par les troupes allemandes. Il réussit à s'échapper avec une quinzaine d'entre eux au cours de la nuit, en traversant la baie de la Somme au Crotoy, ayant de l'eau jusqu'aux épaules (malgré la marée basse), et à gagner Dieppe le 23, partie à pied, partie en faisant de l'auto-stop. Épuisé, il monte dans les cars qui évacuent l'hôpital de la ville, afin d'essayer de rejoindre le reste du régiment qui devait, pensait-il, se regrouper plus au Sud dans la région rouennaise. Le convoi passe par les Ptes Dalles et s'arrête à Pont-Audemer.

C. Le 188e R.A.L.T. doit se regrouper dans l'Aube. Mais n'ayant plus un sou sur lui, ni d'équipement, Marcel ne peut rejoindre directement et est obligé de suivre la filière et de passer quelques jours dans le centre de regroupement de Saint-Jean de Bruel, dans l'Aveyron. Dès le 25 ou 26, il a pu nous faire parvenir de ses nouvelles. Mais depuis un mois il n'en reçoit plus de Claude et s'inquiète.

D. Acheminé sur Arcy s/Aube, il remonte vers le Nord. Le 31 mai, les Jeannin-Naltet le voient apparaître à midi ½, l'espace de quelques minutes, son train ayant ¼ d'h d'arrêt en gare de Chalon-sur-Saône. Il a l'air très fatigué et est équipé tout de bric et de broc, les Allemands ne lui ayant rien laissé dans la Somme.

E. Le 9 juin au matin, envoyé en mission par le commandant Beucler avec ordre de faire rejoindre Arcy s/Aube à des éléments restés en forêt d'Évreux, Marcel part en auto avec un chauffeur. Un motocycliste le suit de peu avec la même émission. Ni l'un ni l'autre ne trouvent les éléments en question (commandée par le capitaine Vautier) à l'endroit indiqué. (Ce n'est que le lendemain que le motocycliste pourra atteindre le capitaine Vautier et regagner Arcy s/Aube, une fois l'ordre de repli transmis).

F. À partir de ce moment-là, tout détail manque en ce qui concerne Marcel et on en est réduit à des suppositions.

Ne trouvant pas le groupe recherché en forêt d'Évreux, Marcel a dû errer entre Évreux et Dreux. Dreux était devenu le centre de passage le plus important des troupes françaises battant en retraite. Il avait donc des chances d'y recueillir quelques indications.

G. Le soir vers 8h ayant arrêté sa voiture sur la place de la gare (les gens se souviennent avoir vu le lendemain une grosse Ford finir de brûler à cet emplacement) il était entré dans l'Hôtel Terminus où se trouvait un certain nombre d'officiers qui pouvaient sans doute le mettre sur son chemin. Quelques instants plus tard, les Allemands déclenchaient un violent bombardement aérien sur la ville. L'hôtel fut coupé en deux par une bombe et ses occupants tués sur le coup.

H. Ceux-ci ont été tout d'abord enterrés dans les excavations creusées par les bombes sur la place de la gare, puis exhumés plus tard par les Allemands est transportés au cimetière de Dreux dans le carré militaire. C'est là qu'un ami, le pasteur... ayant fait des recherches sur notre demande, retrouva vers la mi-novembre 1940 l'emplacement où reposait Marcel.

Cité à l'ordre de l'armée le 26 mai 1941.

Nommé chevalier de la Légion d'honneur le 1er février 1942.

Citation jointe.

Citation à l'ordre de l'armée

Secrétariat d'Etat
à la guerre

Ordre n°599 C. (Extrait)

Le général d'armée Huntziger, Commandant en chef des forces terrestres, Ministre, Secrétaires d'État à la guerre, cite

à l'ordre de l'armée :

Marcel Wallon, lieutenant au 188e régiment d'artillerie

« Commandant de section de réglage de premier ordre. Le 17 mai 1940 a fait passer son convoi sur une route constamment battue par des rafales d'armes automatiques de chars donnant à son personnel un bel exemple d'énergie et de sang-froid. Le 21 mai a franchi la Somme au Crotoy avec sa section sous les balles et a rejoint son groupe.

Envoyé en mission le 9 juin, a été tué à Dreux au cours d'un bombardement par l'aviation ennemie.

Le 26 mai 1941

Signé : Huntziger.

Pour extrait conforme

Le Colonel,

Chef de la section du personnel de l'État-Major de l'Armée.

Au verso, de la main de Simone Wallon est écrit :

(Nomination au titre de Chevalier de la Légion d'Honneur, parue au Journal Officiel du 1er février 1942.)

1940-1945

Lettre de Marie Bonnet à Simone

2, rue de la Glacerie
Montluçon (Allier)
Tél. 31

9 janvier 1941

Chère Mademoiselle,

Excusez-moi de venir encore vous importuner par un recours à vos lumières en sciences de la langue allemande ! Il paraît que les coffres-forts situés en zone occupée doivent être ouverts par les autorités d'occupation avant le 31 janvier. Bien que je n'ai pas grande confiance en ce motif là, je fais à tout hasard une demande de laissez-passer, motivée en effet par l'existence à Paris d'un coffre-fort ayant appartenu à mon grand-père, décédé l'année dernière, et dont mes frères et sœurs sont héritiers avec moi.

Je vous envoie donc les quelques mots et formules que je ne sais comment traduire ; pour le reste de la demande, cela va tout seul. Il s'agit seulement des noms, prénoms, adresse et autres renseignements du même genre.

J'espère avoir le plaisir de vous voir bientôt ; je devais aller ces jours-ci à Saint-Étienne chez l'une de mes sœurs, mais la neige gêne les communications, et je vais attendre un peu.

Encore merci très vivement, et, croyez à mes meilleures amitiés.

Marie Bonnet.

Si vous n'avez pas le temps de me répondre tout de suite, ma petite bonne passera demain. Merci dans tous les cas.

Carte de Marie Bonnet à Simone

2, rue de la Glacerie
Montluçon (Allier)
Tél. 31

15 janvier 1941

Chère Mademoiselle,

Votre lettre s'est presque croisée avec la mienne, car j'allais justement vous demander de venir vendredi ! Les grands esprits se rencontrent... J'accepte donc très volontiers, et serai très contente de vous voir.

Oui, la neige m'empêche toujours d'aller à Saint-Étienne ; quant à la réponse à ma demande, que vous aviez si gentiment traduite, d'assister à l'ouverture du coffre-fort, elle ne s'est pas fait attendre. Au bout de 3 jours, on m'a écrit que les « autorités » d'occupation ne donnaient pas de laissez-passer. Et voilà !... Nous verrons si l'autre demande a plus de succès !

À vendredi, donc, et croyez à tous mes remerciements et à mes meilleures amitiés.

Marie Bonnet

1940-1945

Carte de Marie Bonnet à Simone

2, rue de la Glacerie
Montluçon (Allier)
Tél. 31

Dimanche 19 janvier
Ajouté au crayon : 1941

Chère Mademoiselle,

Vous serait-il possible de venir à la maison demain lundi au lieu de mercredi, comme nous l'avions convenu ? Je pense – à moins d'un empêchement d'ici là ! – partir pour Saint-Étienne mardi ou mercredi, et je serai très contente de vous voir avant.

Ne prenez pas la peine de m'écrire pour me répondre, dites seulement à ma petite bonne si c'est entendu ou non pour lundi. J'espère bien que vous êtes libre ; je vous adresse toutes mes excuses pour ce changement, et espère qu'il ne vous gêne pas ?

À demain, si vous le pouvez, et croyez à mes meilleures amitiés.

Marie Bonnet

Lettre d'Émile à Simone

Montpellier 2/2/41

Ma chère Simone,

J'ai pu passer la ligne pour voir ce que devenait Denis. Je n'ai pas pu t'écrire depuis que nous avons appris l'affreux malheur qui vous frappe. Malgré l'angoisse que donnait l'absence de nouvelles, je gardais toujours un espoir. Hélas les nouvelles précises données par Suzanne nous ont effondrés. Tante Louise m'a chargé de la terrible tâche de l'annoncer à ton père, trop brutalement peut-être, mais peut-on porter avec ménagement un tel coup ? Nous avons été voir Claude. Combien il était triste de la voir avec sa figure si douce, au milieu de ses deux enfants, si petits et qui ne peuvent pas comprendre. Elle supporte seule courageusement son immense douleur, et en rentrant avec Tante Claire, nous rappelions cette image de complet bonheur qu'ils formaient, et aussi le beau couple que tout le monde admirait le jour de leur mariage. Cette entière harmonie quand ils dansaient.

Tout cela écroulé par un destin effroyable, aveugle. On ne peut admettre la mort qui frappe un jeune en pleine force, en plein espoir. Et pour un père voir ainsi partir son fils est tellement dur qu'on sent qu'aucune parole ne peut rien, mais quel courage doit avoir ton pauvre père pour contenir sa douleur.

Je vous embrasse tous les deux en y joignant les tendresses de Claire et Christiane qui pense bien à vous.

Émile Wallon

1940-1945

Carte de Marie Bonnet à Simone

St Etienne - 16 février 1941

Chère Mademoiselle,

Un mot de ma sœur Françoise – revenue de Paris – m’annonce le deuil qui vous atteint, et je veux que vous sachiez que je m’associe de tout mon cœur à votre peine. Seules, votre espérance et votre foi peuvent vous aider à surmonter ces moments-là, et à ne pas vous laisser désespérer. Je sais ce que c'est que de perdre quelqu'un des siens, et je vous redis toute mon affectueuse sympathie. Bien que je ne le connaisse pas, je vous demande de transmettre à Monsieur Wallon toutes mes condoléances.

Marie Bonnet

Lettre de Marie-Jacques à Simone

Limoges le 17 février 1941

Ma bien chère Simone,

Je pense beaucoup à toi, en même temps qu'à ton père et à ta belle-sœur, car je sais combien tu aimais Marcel et je comprends quel déchirement doit être pour toi sa triste disparition. Et tout en souffrant personnellement, tu souffres aussi pour eux, et cependant il faut que tu cherches à conserver l'énergie nécessaire pour être le petit rayon de soleil de ton pauvre père.

Je suis sûre que tu te tournes souvent vers ta chère Maman pour lui demander son aide dans ses heures si difficiles que tu as à traverser. Elle ne peut manquer de te donner d'une manière ou d'une autre, elle qui, je m'en souviens parfaitement, cherchait, à la Motte-Beuvron, à rendre service à ceux qui souffraient autour d'elle. Comment ne soutiendrait-elle pas maintenant sa chère petite fille, puisqu'elle peut tout obtenir du Bon Dieu après sa vie si droite et si dévouée.

Ne penses-tu pas comme moi qu'elle a obtenu à Marcel une fin paisible dans la beauté de son sacrifice généreusement accepté ?

As-tu des nouvelles de la pauvre petite Claude à qui je n'ai pu envoyer qu'une carte familiale. Avec toi, je prie pour elle et pour ton père en priant aussi pour toi, ma pauvre petite Simone.

Je pense que Mademoiselle... (ton institutrice) et bien profondément peinée, et tu serais gentille de lui transmettre ma sympathie.

Redis bien à ton père ma fraternelle affection. Je t'embrasse ma bonne petite Simone avec toute la tendresse d'une vieille tante qui a beaucoup souffert aussi.

Marie Jacques

Lettre de Marie-France Paturle et de Claude Cournot à Simone

Ajouté : Papéterie Aussedat
Cran-Gévrier (Hte Savoie)

Cran 17 février 41

Ma chère Simone,

Tu es bien gentille de m'avoir écrit si longuement et je remercie de tout cœur de tes affectueuses félicitations. Voilà quelque temps déjà que nous pensions à vous et que nous partageons vos cruelles inquiétudes. L'affreuse nouvelle de la mort de ton frère que tu aimais tant nous a fait beaucoup de peine. J'imagine votre douleur et je comprends la cruelle solitude de ta pauvre belle-sœur. Combien de courage il lui faudra pour élever maintenant ses deux jeunes enfants ; j'aimerais connaître Claude, et pouvoir lui tenir souvent compagnie.

Veux-tu transmettre à mon oncle nos sincères condoléances ; mon mari avant de quitter Montluçon avait pu connaître ton père, il me charge de lui dire combien il partage votre grand deuil.

Tu seras gentille, ma chère Simone, de me donner l'adresse de Claude à Paris et lorsque vous aurez regagné Paris j'aimerais que tu me donnes des nouvelles de ta belle-sœur par une carte interzone ainsi que des nouvelles du bébé.

Ce matin je reçois une longue lettre de Marie-Rose qui parle de son bébé qui va toujours bien. Son père ne reçoit pas les photos que Marie-Rose lui renvoie, de sorte qu'il ne peut se faire un portrait exact de son fils. Mon oncle est sans nouvelles depuis longtemps d'Abel qui était près du Tchad, je crois. Marie-Rose est en ce moment dans sa famille. Elle me dit qu'il n'y a pas de restriction là-bas ; c'est fort heureux pour cette nombreuse famille. Oncle Jean va venir en France et repartira en Tunisie avec Tante Geneviève Rivière.

Maman et Claude ont pu venir ici et sont arrivés heureusement huit jours avant la naissance de ma petite fille. Elles sont passées avec beaucoup d'audace et je tâche de les garder le plus longtemps possible. Quel dommage qu'on ne puisse pas faire les bonnes réunions de famille et se retrouver entre cousines ! Ces sales barbares n'ont aucun sentiment humain, quel besoin ont-ils d'isoler et de séparer ainsi tous les Français ! Avant de regagner Paris, ma chère Simone tu devrais venir faire un séjour à Annecy et profiter de nos belles montagnes !

Bientôt le temps me permettra de promener ma petite Chantal. Pour le moment elle est un peu petite ; c'est une brune aux yeux bleus et ressemble plutôt à son père. Elle prend des joues énormes et devient chaque jour plus éveillée.

Merci encore de ta longue lettre, ma chère Simone, j'espère que tu ne m'oublieras pas lorsque tu seras en zone occupée, car je pense bien à toi, tu sais, et je comprends ton immense chagrin d'avoir perdu ce frère si affectueux et qui devait tenir tant de places dans ta vie. Je ne voulais pas attendre plus longtemps pour t'écrire et j'ai pris la plume dès que j'ai senti mes forces un peu revenir.

Veux-tu transmettre nos sentiments respectueux à ton père de la part de notre jeune ménage. Je t'embrasse, ma chère Simone, de tout mon cœur.

M.France Paturle

Ma chère Simone,

J'ajoute un mot à la lettre de M.France pour te dire combien je partage ton grand chagrin. Nous pensions tellement à vous pendant ces longues heures si cruelles d'attente... et la nouvelle de sa mort nous a beaucoup peiné. Je pense à cette pauvre Claude qui reste seule avec ses deux enfants. Je voudrais pouvoir vous embrasser tous et vous dire de vive voix combien je suis de cœur avec vous dans ces tristes moments.

Tu es peut-être étonnée de recevoir une lettre de zone libre, mais nous avons pu passer maman et moi pour la naissance de Chantal qui pousse et grossit à vue d'œil. Elle commence à regarder de tous les côtés.

Voici quelques nouvelles des Parisiennes. Marie Geneviève allait très bien. Elle continue ses cours de sténotypie et de dactylo et fait toujours de l'anglais. Elle m'a chargée de beaucoup t'embrasser. Simone Renard continue à disséquer les petites bêtes. Je ne l'ai pas beaucoup revue, étant très prises chacune de notre côté.

Je te quitte, ma chère Simone, car je voudrais que ce mot te parvienne vite. Je t'embrasse bien fort en te disant toute mon affection. Transmets mes condoléances à l'oncle Paul.

Ta cousine affectueuse

Claude Cournot.

Excuse cette écriture, mais j'ai cassé mon stylo.

Lettre de Miche à Simone

Lyon mardi 11 mars 1941

Ma chère Simone,

Comme vous avez bien tenu votre promesse ! Mes félicitations et merci de tout cœur de venir ainsi bavarder avec moi ! Je regrette seulement d'être toujours obligée de vous faire attendre mes réponses.

Vous devez savoir, je pense, que ma noble sœur a quitté Lyon « cette sale ville » – dit-elle – pour les cieux plus cléments de Montluçon. Son angine étant compliquée de bronchite, je suis heureuse qu'elle ait pu aller se reposer à la maison. Les petites vacances lui feront du bien. À propos de vacances, voilà que dans un mois, ce sera à mon tour de débarquer à Montluçon. Que le temps passe vite ! Nous aurons, je crois, du 5 aux 21.

Je me demande, si, à cette époque, je ne serai pas obligée d'escalader des barrages de caisse pour vous atteindre. Bravo pour le déménageur et je souhaite que vous n'ayez pas d'ennuis au cours de ces préparatifs.

Je comprends que vous ayez hâte de rejoindre Paris et votre famille et de faire la connaissance de votre jeune filleul, qui va peut-être détrôner sa sœur. J'espère que celle-ci se remettra vite de sa coqueluche.

Vous me dites que le ravitaillement a l'air de se faire mieux à Paris. Quel bonheur ! Ici, on annonce une diminution du pain pour le mois prochain encore. Il paraît que le Maréchal à Saint-Etienne a dit nettement aux ouvriers qu'il fallait s'en prendre aux Boches uniquement et il a été fort acclamé à cette affirmation. Je crois que nous ne devons pas cesser de le répéter, car il y a encore des gens qui s'en prennent au gouvernement.

En ce qui me concerne, tout va bien. Nous avons eu hier un cercle d'études épatant sur la famille ; nous allons attaquer maintenant la tranche « travail » qui sera un peu plus ardue.

J'ai presque fini de lire « Autant en emporte le vent » et j'ai un bouquin à peu près du même calibre qui m'attend : « La mousson ». L'avez-vous lu ?

Je m'arrête pour aller à un cours de morale. Je me demande s'il sera aussi orageux que le dernier sur : « nos devoirs envers les êtres inférieurs à l'homme ». Cette question de la sensibilité des animaux est très épurée. Je serais curieuse d'avoir votre avis sur ce point.

Bien affectueusement.

Miche

Lettre d'Henriette à Simone

Radès

21 février 1941

Ma chère Simone,

Tu es vraiment bonne de m'avoir écrit. J'aurais voulu le faire moi-même dès que j'ai appris la mort de Marcel, mais tu sais comme je suis, bien étourdie, alors pardonne-moi. J'ai pourtant bien pensé à vous et surtout prié, toute la famille a tellement partagé votre angoisse pendant ces longs mois d'attente. Je me souviendrai toujours combien j'ai été touchée de la gentillesse de Marcel, le jour de son mariage, envers ses jeunes cousines tunisiennes qu'il connaissait à peine et pendant les vacances aux Petites Dalles de sa complaisance et sa bonne humeur. J'admire le courage de la pauvre Claude, tu dois avoir hâte de te trouver près d'elle et aussi de retrouver Michèle et faire connaissance avec ton filleul, d'autant plus que te voilà toute seule à Montluçon si l'oncle Paul est allé à Paris.

Je te remercie beaucoup de la chanson et tu présenteras mes excuses à Denis pour lui avoir infligé cette corvée.

Nous avons vu Ginette Créte, dimanche dernier, elle était escortée de jeunes marins de la zone occupée qui passent leur permission chez ses parents et semblaient ravis de l'accueil reçu. L'un deux, Breton, nous a chanté une chanson sur Mers-el-Kébir.

Son fiancé a la scarlatine et elle nous a bien amusées en racontant son indignation quand sa mère lui avait proposé de brûler ses lettres. Nous lui avons conseillé de les repasser ou de les mettre au four.

Marie-Rose est près de nous depuis 15 jours et doit repartir bientôt. Depuis quelques jours elle essaie de donner un biberon à son fils. Le jeune homme semble trouver le lait de sa mère bien meilleur et pousse des cris quand on met la tétine dans sa bouche. Justement cet après-midi Marie-Rose est allée à Tunis et c'est moi qui suis chargée de cette délicate opération dont j'espère me tirer avec honneur, en attendant le Roudoudou me fait des sourires. Ce gros père est le digne fils de Placidie et ne fait jamais de manifestations excessives. C'est la graisse qui doit l'empêcher de bouger. Marie-Rose n'est pas peu fière de son fils il suffit de parler de lui, de rapporter les compliments de Mme Untelle, et aussitôt on la voit se rengorger et sourire d'un air satisfait. On la fait un peu marcher.

Nous avons depuis une semaine un petit protégé de 10 ans. Il s'est tout de suite assimilé à la bande des garçons. Il est facile et bien élevé, toujours souriant.

Nous avons toujours quantité d'oranges et de mandarines et nous en faisons profiter le plus de monde possible. En ce moment nous avons aussi des violettes à profusion. Hélène et moi, nous sommes remises à cultiver notre petit jardin, abandonné pendant la période de froid.

Voilà les garçons qui rentrent de classe, ils se précipitent sur Daniel. C'est le pôle d'attraction de toute la famille.

Au revoir, ma chère Simone, je t'embrasse de tout mon cœur, ta cousine affectionnée.

Henriette T.M.

1940-1945

Lettre de Monique Lesne à Simone

Vichy mercredi 18 mars 1941

Ma chère Simone,

Je rentre de Paris où nous avons passé, papa et moi, une huitaine de jours. Nous avons été heureux de faire la connaissance du petit Pierre qui est superbe et dont Claude m'a chargée de t'envoyer quelques photographies. Elles ont été prises par Claude et ce ne sont pas celles qui, je crois, t'avaient été annoncées et qui doivent être prises par Jules Lange.

La coqueluche de Michèle est finie. Quant au petit Pierre, il va mieux. Sur les conseils du Docteur Wallon, Claude a fait venir le professeur Marquési qui est un spécialiste d'enfants.

Je serais heureuse d'avoir de tes nouvelles, ma chère Simone ; en attendant, je t'envoie mon amical souvenir.

Monique Lesne

Lettre d'André Deltombe à Simone

Tarbes le 19 mars 1941

Ma chère Simone,

J'ai reçu ta lettre assez tard ; aussi excuse-moi de n'y répondre qu'aujourd'hui. Je te remercie beaucoup de la sympathie que tu nous témoignes dans notre chagrin. Du moins cela nous aide à supporter cette séparation si grande et nous trouvons une grande consolation à penser que papa est au ciel et qu'il est heureux, lui qui s'est tant fatigué et tant dévoué pour que nous soyons des hommes ; sa vie nous lègue un modèle de papa avec sa piété, son humilité, la conscience qu'il mettait dans tout ce qu'il faisait et surtout cet esprit idéal qui spiritualisait toutes ses pensées, ses jugements, tout ce qu'il faisait. Pour moi qui suis entré dans sa carrière, je le sens un peu mon modèle quoique je ne l'ai presque pas vu agir en tant qu'officier.

Simone Renard l'aimait beaucoup et elle a dû avoir beaucoup de chagrin. Quand tu la reverras à ton retour à Paris, dis-lui que j'ai pensé aussi à son chagrin.

Je m'associe de tout cœur à la peine que vous avez ressentie en apprenant la mort de Marcel Wallon. Depuis longtemps je savais qu'on la redoutait et bien souvent déjà j'ai prié pour lui en même temps que pour les défunts de cette guerre dans notre famille.

Je ne t'avais pas écrit que j'avais quitté Lyon le 15 janvier pour suivre le peloton spécial de cavalerie à Tarbes qui nous prépare au grade de sous-officier en même temps qu'on concourt de Saint-Cyr. Nous travaillons beaucoup, surtout aux physiques et nous faisons surtout du cheval, environ 10 à 12 heures par semaine sous toutes ses formes, en manège, en terrain varié, en service en campagne, etc., et cela n'est pas de tout repos. Et nous mélangeons agréablement les manœuvres avec les cours d'instruction générale.

Dernièrement nous avons fait une manœuvre de 12 heures contre les cavaliers de Auch. Nous avons faim, comme tous les Français ont faim. La vie est rude à supporter surtout lorsqu'on est seul loin de son home chéri. Mais je suis heureux de cette vie qui me développe et m'endurcit. Et puis on apprend tout doucement à mener des hommes... et des chevaux... !

Je suis un peu navré de voir partir encore un peu de la famille en toi ; mais j'ai confiance qu'un jour prochain je pourrai retourner là-haut revoir des visages et des paysages familiers.

Reçois, ma chère Simone, mon affectueux souvenir.

A. Deltombe

Peloton spécial (1er Peloton)
Quartier Sault - Tarbes (Htes-Pyr.)

1940-1945

Carte pré-écrite de Claude à Simone

Paris le 19 mars 1941

Michèle est en bonne santé Pierre encore un peu fatigué.

La précédente carte est de retour à la maison.

J'ai travaillé à des photos de Pierre elles ne sont pas fameuses.

Sur les conseils d'oncle Émile, j'avais fait venir le Dr Marquésy. Pierre va un peu mieux, mais a bien maigri. Tu recevras mes photos par Monique.

Affectueux baisers.

Signature. Claude Wallon

FRANCE

PRIX DE VENTE 0,90

COLLE EN HAUT DROIT DE L'ENVELOPPE

CARTE POSTALE

EXPÉDITEUR

DESTINATAIRE

Madame Marcel Wallon

4 chaussée de la Minette

Paris

Mlle Simone Wallon

rue de la glacière

Mantilly

Albi

Après avoir complété cette carte strictement réservée à la correspondance d'ordre familial, biffer les indications inutiles. — Ne rien écrire en dehors des lignes.

ATTENTION. — Toute carte dont le libellé ne sera pas uniquement d'ordre familial ne sera pas acheminée et sera probablement détruite.

Paris, le 19 Mars 1941. Reçu le 27

Michèle est en bonne santé Pierre encore un peu fatigué.

légèrement, gravement malade, blessé.

tué prisonnier.

décédé sans nouvelles.

de La famille va bien.

besoin de provisions d'argent.

nouvelles, bagages. La précédente carte est de retour à la maison

J'ai travaillé à des photos de Pierre elles ne sont pas fameuses va entrer

à l'école de a été reçu

aller à le

Sur le conseil d'oncle Émile j'avais fait venir le Dr Marquésy

Pierre va un peu mieux, mais a bien maigri. Tu recevras mes photos par Monique

Affectueux ~~pensées~~ Baisers.

Signature.

Claude Wallon

1940-1945

Lettre de M. Beucler à Paul

M. Beucler

Le Mont par Les Bossons Haute-Savoie
14 avril 1941

Cher Monsieur

Je viens d'être bloqué 7 semaines à Paris. Je trouve votre lettre à mon arrivée ici.

Je connaissais malheureusement la triste nouvelle que j'ai apprise avec une très grande peine et je vous adresse mes condoléances émues.

Au cours des neuf mois pendant lesquels il a été sous mes ordres, j'avais pu apprécier toutes les qualités de cœur et de conscience de votre fils. Il avait une haute idée de son devoir et il a montré sa bravoure dans le Nord, notamment sur la Somme qu'il a traversée avec tout le personnel de sa section S.O.M. sous les balles pour rejoindre les lignes françaises et le groupe. Il était encore à mes côtés à Arcis-sur-Aube prêt à combattre et il est tombé en soldat au cours de la mission de confiance dont je l'avais chargé. Vous pouvez être fier de lui. J'espère que les circonstances de sa mort pour la France adouciront votre grand chagrin.

J'avais déjà proposé votre fils pour une citation qui avait été laissée en attente par les autorités militaires jusqu'à ce que les conditions de sa disparition soient éclaircies. Je reprends la question et naturellement je le propose pour la Légion d'honneur. Dès que j'aurai reçu du dépôt les papiers nécessaires, le dossier partira à l'état-major de l'armée.

J'ai vu Monsieur Lange à Paris et à mon prochain voyage à Paris je verrai Madame Wallon. J'ai appris avec émotion le beau courage avec lequel elle supportait le grand malheur qui la frappe.

Je vous renouvelle toute ma sympathie en ces douloureuses circonstances, et je vous prie d'agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments très distingués.

Signé Beucler

Carte de Françoise Bonnet à Simone

2, rue de la Glacerie
Montluçon (Allier)
Tél. 31
12 mai 1941

Mademoiselle,

Marie étant absente depuis 6 semaines déjà, me charge de vous remettre ces livres que vous avez bien voulu lui prêter et vous en remercie beaucoup.

J'espère que vous ne lui aviez pas prêté d'autres volumes que j'aurai emballés par erreur. Marie étant en « zone occupée » ne peut me donner aucun détail.

Je vous prie de croire, Mademoiselle, à mes meilleurs sentiments.

Françoise Bonnet

*Lettre de Miche à Simone*Lyon 30 avril *Ajouté au crayon* : (1941)

Ma chère Simone,

Je tiens bien mal mes promesses, n'est-ce pas ? J'avais pourtant bien décidé de vous faire mes adieux la veille de mon départ et... vous m'attendez toujours. Je suis furieuse après moi, après Jacques, après beaucoup de choses, mais malheureusement le résultat est le même. Je suis rentrée de mon camp, dont je suis ravie entre parenthèses, samedi assez tard et un peu fourbue et le dimanche maman étant un peu plus fatiguée j'ai dû faire avec mon illustre frère... sa malle... et je vous garantis que ça n'est pas drôle ! Après cela il a fallu enregistrer bagages et vélos et penser à ma propre valise. Enfin cela aurait pu être fait en une heure et avec le zèle du jeune homme en question, j'en ai eu pour mon après-midi. Enfin ! Rien ne sert de se lamenter et j'avoue que le voyage avec nos paquets, mon frère et un de ses camarades, et 2 petites amies de 14 ans qui emmenaient une poule vivante à Grenoble, a été d'un pittoresque, défiant toute concurrence !

Et vous ? Où en est ce permis de départ ? Je comprends que maintenant vous ayez hâte de rejoindre Paris et cette situation instable doit être bien désagréable. Je regrette de n'avoir pu faire plus ample connaissance avec votre cousine ; où est-elle maintenant ? Je pense que c'est sa nomination qui a paru dernièrement dans la revue « Le Chef ». Mes félicitations.

Et vous vous apprêtez, je pense, à acclamer le Maréchal ? Les Montluçonnais auront-ils du cœur et de la voix ? Je le souhaite et je vous envie d'être sur place. J'aimerais savoir l'impression produite sur la population.

J'ai repris ma petite vie lyonnaise et le travail. Nous avons maintenant un jardin où nous travaillons régulièrement. J'ai appris à bêcher, semer, repiquer et ma foi, ça n'est pas désagréable. La semaine prochaine je commence un stage auprès d'enfants de 8 à 16 ans qu'il faudra faire jouer de 2 à 5h. J'espère que ce ça ne sera pas trop dur.

Nous avons eu ici une chic fête scoute pour la St Georges, avec un beau feu de camp à Th... Cela m'a fait plaisir de me trouver au milieu de ces quelque 5000 garçons et filles de la fédération. Maman nous a déjà écrit ; elle va mieux, mais se remet bien lentement. Je pense que dans un mois elle ira mieux et pourra venir faire un petit tour par ici et à Roanne.

En relisant cette lettre, je la trouve un peu incohérente, mais j'espère que vous m'en excuserez, car j'ai bien sommeil. Je m'arrête en vous disant encore comme je suis navrée de vous avoir fait faux bond ; n'en croyez pas moins à ma très affectueuse amitié.

Miche

Carte de Claude à Simone

5/6/41 - Ma chère Simone - J'avais chargé Papa de t'adresser une photographie de ton filleul : j'espère que tu l'as reçue et qu'elle t'a fait plaisir. Elle date déjà du mois de mars et quand tu rentreras du ne reconnaîtras pas le gros bonhomme qu'est Pierre maintenant. Michèle est toujours aussi viable, elle se souvient de tante Simone et de sa belle poupée, elle parle aussi souvent de Titine. Je ne sais pas pourquoi elle ne veut pas dire Titi... Je vous embrasse bien affectueusement.

Claude Wallon

1940-1945

Lettre de Paul à Simone

Vichy 10.6.1941

Ma chère Simone,

Je suis arrivé à 20h3/4 à Vichy. Le car a été toujours plein pendant la route, et parfois des gens debout. J'ai été dîner et ai trouvé un restaurant malgré l'heure tardive, mais c'est avec faveur particulière. Le client aujourd'hui n'est pas recherché. Après dîner j'ai été au service des Carb... On m'a dit que M. Lesne n'en faisait pas partie. Il est définitivement à Paris avec Monique. Les certificats de domicile que tu as reçus ont donc dû être postés à Vichy par Lesueur l'ami des Émile. Je vais tâcher de tirer le temps jusqu'au départ du train à 0h53. Il fait assez doux ici. Beaucoup de gens dans les rues et à la terrasse des cafés.

Je t'embrasse affectueusement. Amitiés à Titi.

Ton père, P. Wallon

Carte de Paul à Simone

Paris 11 juin 1941

Ma chère Simone,

Je suis arrivé à Paris ce matin. À 13h sont arrivées les 3 voitures de déménagement. Tout s'est passé admirablement. À 19h les sept déménageurs avaient terminé 2 voitures. Ils vont venir demain matin à 8h pour la 3e. Le facteur doit rester seul et être à nouveau à Montluçon lundi matin pour le chargement de la voiture et du wagon. Je pense que là encore tout ira bien. Il faut espérer que vous ne tarderez pas à rentrer comme réfugiés, car il ne semble pas qu'il y ait d'autres moyens.

J'ai vu ta tante Claire et ton oncle Émile et Christiane, ils vont bien.

Je t'embrasse affectueusement. Amitiés à Titi.

Ton père, P. Wallon

Carte de Paul à Simone

Paris 12.6.1941

Ma chère Simone,

À midi les déménageurs avaient terminé. On ne peut plus pénétrer maintenant dans la petite chambre sur la cour. La bibliothèque du bureau est montée. Mais de nombreux travaux sont à faire. Le peintre doit venir peindre les bandes fermières. Mais l'une n'est pas encore terminée. Le compteur d'électricité est posé, le compteur à gaz ne le sera pas avant lundi ! Les fenêtres de cour ne sont non plus pas modifiées.

Affectueux baisers, amitiés à Titi.

Ton père, P. Wallon

1940-1945

Carte de Paul à Simone

Paris 13 juin 1941

Ma chère Simone,

J'ai reçu la visite de Claude et Michèle. Elles avaient toutes deux très bonne mine. Michèle avait l'air un peu intimidée. Elle était très gentille. Je les ai reçues dans le désordre de l'appartement. Les ouvriers des différents corps de métier travaillent : plombiers, peintres, menuisiers et l'on continue à monter les meubles. Dans l'ensemble ils ont souffert du voyage. Ils ont été mal emballés, sans suffisamment de soins. J'ai commencé à déballer les caisses. La répartition qui a présidé à leur confection gêne beaucoup le rangement. Ils doivent changer plusieurs fois, afin d'avoir les mêmes produits ensemble. Mais j'y arriverai. Titi verra ce que c'est que de l'épicerie rangée. Mais c'est du travail et parfois fatigant. Je t'embrasse affectueusement. Amitiés à Titi. Vu Mr Quétard.

Ton père, P. Wallon

Carte de Claude à Simone

Paris le 15/6 - Merci ma chère Simone de ta carte du 11. Je suis allée la semaine dernière voir ton père et je l'ai trouvé, en effet bien fatigué ; il était sur le haut de son échelle et rangeait ses placards. Je lui ai proposé de l'aider, mais il m'a dit qu'il y avait tellement de tout partout que cela était difficile. Oui, il y a un an j'ai été bien loin de me douter du sort si cruel réservé à mon cher Marcel ; comme il serait heureux aujourd'hui d'avoir un fils. La vie est bien dure parfois. Je suis bien heureuse que tu reviennes car toi qui aimait tant Marcel tu comprends mieux que quiconque tout le chagrin que sa perte peut causer. Je vous embrasse toutes 2 affectueusement.

Claude Wallon

Carte de Paul à Simone

Paris 16 juin 1941

Ma chère Simone,

Je pense que la journée n'aura pas été trop pénible pour toi, et que tout se sera normalement passé. Ce soir vous couchez à l'hôtel de France. Puissiez-vous n'y pas rester trop longtemps. Je ne sais si la question à la ... pourra être invoquée. Je serai prochainement fixé. Quel désordre dans l'appartement ! Enfin, il y a de l'amélioration. Ton oncle Émile et ta tante Claire m'ont donné un sérieux coup de main hier. Nous avons empilé un certain nombre de caisses vides dans le vestibule. Il faudra les débiter sur place, les grandes caisses ne pouvant être montées au sixième à cause de l'escalier de service, et la chambre de débarras est déjà pleine. Ce sera un vrai problème quand les prochaines caisses viendront qui devront aller à la cave, car l'escalier est là aussi trop étroit.

Nous avons eu de la pluie ces jours-ci. On n'en est toujours à espérer le beau temps. Avec tous les ouvriers qui travaillent ici et avec tous les rangements à faire, cela ne me gêne guère. Je ne quitte pas à la maison.

Je t'embrasse affectueusement. Amitié à Titi.

Ton père, P. Wallon

1940-1945

Carte de Paul à Simone

Paris 18 juin 1941

Ma chère Simone,

Enfin ton oncle Émile a accepté de faire comme convenu. Peut-être Titi essaiera-t-elle de t'accompagner et obtiendra-t-elle l'autorisation, surtout que sa qualité de réfugié lui permet un prochain retour à Paris. J'ai vu son frère cet après-midi ; il veut attendre de t'avoir vu, pensant que sa démarche serait inutile au cas où sa sœur reviendrait avec toi. Aujourd'hui était l'anniversaire de Michèle. J'avais essayé de la voir hier après-midi. Elle était sortie avec sa maman. Je savais que je ne pouvais le faire aujourd'hui à cause des déménageurs. Ils sont arrivés à 14h et sont partis à 18h. Ce ne sont pas des gens agréables. À 20h les spécialistes des pianos sont venus. Ils étaient trois. Ils ont eu beaucoup de peine. Je vais tâcher de mettre un peu d'ordre avant que le reste n'arrive. Quel désordre effrayant actuellement.

Mille bons baisers, amitiés à Titi.

Ton père, P. Wallon

Carte de Simone à son père

Montluçon, 19 juin 1941

Mon cher Papa,

Je reviens de la madeleine, fourbue. Il s'y pressent une telle foule que je suis obligée d'y retourner demain, n'ayant pu passer de toute la journée d'aujourd'hui ! Le tout dans une chaleur absolument torride. Je garde tout de même bon espoir. Ta carte du 13 est arrivée cet après-midi. Je te signale que, par suite d'une fausse manœuvre, le wagon n'est parti que le 17 dans l'après-midi au lieu du matin. Je suis allée hier soir (il était trop tard pour aller ce soir-là à la madeleine) rendre visite à Madame H. et Marie-Paule qui ont été très chics avec moi. Je ne regrette pas la visite que je leur ai faite. Je devine dans quel fouillis tu dois vivre. Et pour ce qui en est de la casse : évidemment, le travail n'a pas été aussi bien fait que la dernière fois. C'est de l'à-peu-près. Je l'ai bien vu par moi-même. Je ne t'en mets pas plus, devant prendre le temps demain matin de bonne heure.

Je t'embrasse bien affectueusement.

Ta fille Simone

1940-1945

Carte de Titi à Paul

Le 20 juin 1941

Cher Monsieur,

Je viens d'avoir un coup de téléphone de Simone et suis bien soulagée à son sujet. Nous avons eu une journée épuisante et décevante hier et je me suis fait bien du souci pour elle. Mais quelle malchance de rester seule ici ! Je souhaite que ce ne soit pas pour longtemps. Il fait une chaleur accablante et on ne ferait bien que boire toute la journée.

Maintenant les rangements vont aller vite et vous pourrez vous reposer un peu. J'espère que Simone ne sera pas trop éreintée en arrivant. Michèle va de nouveau faire connaissance avec tante Simone. Et petit Pierre, comment va-t-il par ces fortes chaleurs ? Quelle hâte de vous retrouver vous et de reprendre une vie normale. Heureusement que j'ai Mme Parquet chez qui je peux aller travailler et me changer les idées ! Je continue à déjeuner chez Binots et à faire la dînette le soir, bien tranquille, face à la campagne. Ne mettez pas trop de désordre tous les 2 ! Bons baisers à Simone, Claude et les enfants. Veuillez croire à mes sentiments dévoués.

Carte de Titi à Simone

Le 21 juin 1941

Ma chère Simone,

J'ai bien pensé à toi hier soir et surtout ce matin au moment de ton arrivée. Ton papa a dû être bien content et il pourra se reposer un peu. Il est arrivé pour toi une carte de Claude mais je n'ai pas encore la tienne. J'aurais peut-être l'occasion d'embrasser mon frère à la fin du mois, mais rassure toi, ce n'est pas lui qui me dérangera ! Il faut que je lui emporte du réglisse Florent. Ce qui m'ennuie c'est qu'il a l'intention de faire de grandes marches en forêt pendant ses vacances et je ne suis guère chaussé pour cela ! Et puis par cette chaleur on est sans courage. Enfin je ferai tout de même cela pour lui. On m'a changé de chambre et elle est presque mieux, pas beaucoup plus petite, très claire et très propre. Toujours même temps chaud. Je t'ai expédié ta valise. Bons baisers.

Titi

Carte de Titi à Simone

Le 28 juin 1941

Ma chère Simone,

Je suis toujours sans nouvelles de ton retour et pourtant il me semble que si tu m'avais écrit samedi, j'aurais maintenant de tes nouvelles. Ici je passe mon temps à courir aux renseignements qui jusqu'ici ne sont pas fameux. Impossible d'aller voir Pététin pour reprendre mon traitement, car il paraît que les spécialistes de Lyon sont tout indiqués ! Le brave père Pasquier n'a pu que me donner que des tuyaux crevés. Rien de la cousine de Bayoum, je crois qu'elle ne va pas fort. Enfin, maintenant que j'ai mes cartes pour juillet je vais pouvoir partir en vacances et compte aller à l'aventure afin de voir où l'on mange le mieux. Temps toujours étouffant. J'ai donné un bon coup de main à Mme Parquet. Bon souvenir à ton Papa. Baisers.

Titi

1940-1945

Carte de Titi à Simone

Le 1er juillet 1941

Ma chère Simone,

J'ai reçu hier matin tes 2 cartes, du 21 et du 25 et j'ai été bien contente d'avoir enfin des nouvelles. Je vois que vous travaillez bien tous deux, mais quel mal j'aurai à remettre ensuite tout en place. Le reste est-il enfin arrivé, et en quel état ? Je pense partir demain en vacances, mais je n'ai pu trouver de place dans le petit pays où je pensais aller me reposer. Je vais donc voir ailleurs ; l'important est qu'il fait un temps radieux et que ce repos à la campagne me fera le plus grand bien. Je pense que tu as vu ton filleul et que Michèle ta reconnue. Tu l'embrasseras bien pour moi ainsi que Claude. Mon frère est-il venu chercher ses 2 colis. L'un deux était pour mon oncle. Je t'embrasse bien affectueusement. Respectueux souvenirs à ton Papa.

Titi

Carte de Marie-Pierre à Simone

Tallende le 13 août 1941

Ma chère Simone,

D'après ta dernière lettre, je pense que vous ne tarderez pas à quitter Montluçon. Je viens de t'adresser un lainage pour ton petit neveu Pierre. Ne pouvant pas le faire parvenir moi-même à sa maman, je te prie de le lui remettre de ma part. Le manque de laine – et encore n'ai-je pas trouvé ce que j'aurais voulu – m'a mis en retard. Je te charge d'embrasser pour moi Claude et les enfants. Dis-lui combien je pense à elle, et mes regrets de n'avoir pas pu lui exprimer mon affection mieux que par une carte familiale. Embrasse aussi ton parrain de ma part. Par ton affectueuse entremise, il comprendra toute la souffrance que nous cause la séparation. J'espère le voir cet été, mais dis-lui de ma part de ne pas faire d'imprudences pour passer d'une zone à l'autre. J'espère que nous pourrons revoir tous les nôtres sans trop attendre. Jean est en vacances. Il se joint à moi, ma chère Simone, pour t'embrasser de tout cœur. Notre affection à ton père et bons souvenirs à Melle Quétard.

Ta tante dévouée, Marie-Pierre

Carte de Claude à Paul

Le 20 août *ajouté au crayon* : 41

Mon cher Papa,

Nous voilà arrivés à bon port après un voyage assez long, mais qui s'est fort bien passé. Je me suis trouvé dans le Wagon-lit avec une dame assez aimable, les enfants ont fort bien dormi, Michèle était bien excitée par le départ. Nous sommes arrivés à la gare à 8 heures ¼ bien à temps et nous avons pu nous installer sans nous presser. Ici Michèle passe toute la journée dans le jardin avec ses cousins et d'autres enfants, locataires de vacances dans la maison. Pierre est toujours bien sage et souriant, le voyage ne l'a pas du tout troublé. Le temps est beau, mais pas très chaud, nous faisons quelques promenades, le pays est très joli. Malheureusement St-Just est encore en ce moment assez isolé, car les relations avec Saint-Étienne sont peu nombreuses actuellement.

Je vous embrasse tous affectueusement.

Claude

Lettre de Titi à Simone

St Ay le 16 sept 41

Ma chère Simone,

Je reçois ta lettre à l'instant et te remercie de tes longues nouvelles. Je vois que tu es fort occupée et que le ravitaillement est toujours aussi compliqué.

Ici, il faut aussi aller de maison en maison et faire la queue chez l'unique épicier, marchand de légumes et fruits et laitier du village. Les Parisiens raflent n'importe quoi à n'importe quel prix. C'est ainsi qu'hier on m'a proposé des œufs à 5 fr pièce ! Et un poulet à 70 fr le kilo. Les légumes et les fruits sont aussi au prix fort : poires 7 fr la livre, raisin 5,50 et 6 fr. C'est vraiment inadmissible et si tu voyais tous les colis et cageots qui partent chaque jour ; c'est à se demander comment les gens arrivent à se nourrir. Mon oncle a quelques légumes dans son jardin : haricots, tomates, carottes, etc., et nous y faisons honneur. Ce qui manque le plus c'est le vin et le fromage, mais on se rabat sur la bière et le fromage sans tickets ! Les navets du colis étaient des rutabagas, c'est très bon dans la soupe, mais avec d'autres légumes. Seuls, en légumes cela ne doit pas être bien fameux.

Mon frère et ma belle-sœur sont venus passer 2 jours ; ma petite nièce était restée avec sa grand-mère, très fatiguée en ce moment. Je vais la voir demain à Orléans et irai sans doute 2 jours à Ingré. Hier je suis allée à Beaugency avec mon frère et mon oncle et j'ai été chercher mon acte de naissance. Nous avons mangé des fruits chez les Morthenolle, mais il y a très peu de mirabelles cette année. Les marchands n'en ont pas trouvé et ils ont eu très peu de reines-claude.

Il paraît qu'il n'y a rien à faire pour obtenir des bons de textile pour remplacer les objets volés, car il y a eu des demandes en quantité et pas moyen de contrôler si les déclarations sont exactes. Enfin je me renseignerai à Orléans demain.

J'ai vu quelques belles citrouilles dans le pays et vais tâcher d'en rapporter une. Je te réécrirai vendredi pour te confirmer mon retour.

Rappelle-moi au bon souvenir de ton Papa. Mon oncle me charge de tous ses bons souvenirs.

Je t'embrasse bien affectueusement.

Titi

1940-1945

Lettre de Titi à Simone

Le 19 sept 41

Ma chère Simone,

Je t'écris d'Ingré où je suis depuis hier ; ce matin il fait un froid vif et il y a de la gelée blanche. Il ne doit pas faire chaud dans les vignes aujourd'hui.

Mercredi je suis allée à Orléans avec mon oncle et j'y ai retrouvé ma nièce et Danièle Morthenolle (à qui j'avais écrit pour venir à Paris). Elle m'a expliqué que si elle avait refusé c'est qu'elle avait craint de ne pas savoir faire assez bien la cuisine. Maintenant elle a appris la sténo dactylo et a trouvé 3 jours par semaine du travail chez un notaire, ce qui lui plaît bien mieux et rassure ses parents qui ne voudraient pas qu'elle quitte Beaugency ! Elle m'a promis une citrouille de leur jardin et me l'enverra dès qu'elle sera mûre.

Je rapporterai des légumes, peut-être des pommes de terre, mais sûrement des carottes, un chou et des haricots. Je vais tâcher de trouver un cageot, car chez mon oncle il n'y a plus ni panier ni caisse et, à la gare, on n'accepte pas les pommes de terre en sac puisque le transport en est interdit. Enfin je compte mettre le plus possible aussi dans ma valise et la mettre au bagage. Mon train arrive à 17h15 à Austerlitz ; en 1er je passerai à l'octroi et retirerai ensuite mon colis de bagage. Je pense que tu pourras venir avec la remorque, car je ne vais pas transporter tout cela ! Si tu peux te mettre près de la sortie de l'octroi, ce serait le plus simple. Je pense que le train n'aura pas trop de retard. En ce moment ils en ont beaucoup - du moins par ici - à cause de tous les trains de troupe qui remontent.

C'est donc entendu pour lundi prochain à 17h15 et je pense que nous nous retrouverons facilement. Mes deux derniers jours vont vite passer avec tout ce que j'ai encore à faire... ce n'est pas reposant d'être en vacances !

Rappelle-moi au bon souvenir de ton Papa. Ma nièce et sa grand-mère t'envoient leurs amitiés. Bons baisers ma chère Simone.

Titi

Lettre de François Wallon à Simone

Paris, le samedi 1er novembre
Ajouté au crayon 1941

Ma chère Simone,

C'est avec un très grand plaisir que nous nous empressons d'accepter ta très aimable et gentille invitation. Geneviève est ravie d'avoir ainsi l'occasion certaine de faire la connaissance d'une cousine dont elle a déjà tant entendu parler.

D'ailleurs nous avons déjà l'intention de te demander de faire partie d'une petite réunion de cousins, cousines et amis que nous organisons samedi prochain après dîner. Nous en reparlerons d'ailleurs mardi, mais je t'en dis deux mots dès aujourd'hui pour que tu puisses nous réserver ce jour, car nous comptons beaucoup sur toi.

À mardi, ma chère Simone, et merci beaucoup à toi ainsi qu'à l'oncle Paul.
Nous nous réunissons pour vous embrasser très affectueusement.

Fr. Ch. Wallon

1940-1945

Lettre de François Wallon à Simone

Paris, le jeudi 6 novembre 1941

Ma chère Simone,

Ton pneu nous est bien arrivé à temps et nous sommes vraiment navrés comme toi de la fatigue de l'oncle Paul. Nous savions déjà qu'il avait besoin de ne pas se surmener, mais nous espérions que l'oncle Paul était déjà reposé, ton invitation nous le faisant prévoir. Nous n'acceptons pas tes excuses, car vraiment nous ne voyons pas de quoi il faudrait t'excuser.

Je suis très peu libre actuellement, et chaque samedi après-midi est bien rempli par les nombreuses courses et démarches que nécessite notre installation, mais néanmoins nous espérons pouvoir vous faire visite un samedi après-midi. Quel dommage en effet que toi et Geneviève n'ayez pu encore faire connaissance. Dans tous les cas, si tu croyais pouvoir finalement venir samedi soir, nous en serions très contents. Ou bien s'il t'arrivait de passer dans le quartier, ne manque surtout pas de t'arrêter.

Nous te disons de toute façon à bientôt, ma chère Simone, et t'embrassons bien affectueusement.

Fr. Ch. Wallon

Lettre de François Wallon à Paul

Paris, le mercredi 19 novembre
Ajouté au crayon : 1941

Mon cher oncle Paul,

Nous tenons à te remercier bien vite de ta lettre et du contenu de l'enveloppe reçue hier soir.

Nous trouvons que tu es vraiment trop gentil de nous gâter ainsi, et nous tenons à te dire que nous en sommes très touchés. Nous ne savons pas encore exactement quel sera l'objet qui représentera le souvenir que tu nous offres à l'occasion de notre mariage, mais d'ici peu certainement nous pourrons te le dire.

Nous espérons que ton état de santé s'améliore maintenant, et dans tous les cas nous sommes bien contents que tu aies évité de te fatiguer pour nous en course à droite ou à gauche.

Nous avons l'intention d'aller te voir le plus tôt possible pour te remercier de vive voix, et c'est avec grand plaisir que nous le ferons.

En attendant, mon cher oncle Paul, Geneviève et moi nous t'embrassons bien affectueusement et te remercions de tout cœur.

Fr. Ch. Wallon
Geneviève Fr. Wallon

Note de frais

Le 27 décembre 1941

Cuivre	54
Aciérage	25
4 épreuves d'essai	20
9 épreuves définitives	108
	<hr/>
	207

(Portrait de Marcel par Albert Demangeon)

Carte d'André Thier à Paul

Ménars, le 28 décembre 1941

Cher Monsieur Wallon,

Je viens vous présenter tous mes meilleurs vœux pour vous et les vôtres, pour l'année 1942. Espérons qu'elle nous amènera la fin de cette guerre avec le résultat que tous souhaitent.

Je pense que votre santé continue d'être bonne. La mienne s'est beaucoup améliorée et si ma vue avait pu se rétablir dans de semblables proportions, il ne resterait plus grand-chose de mon encéphalite.

J'avais beaucoup regretté l'an dernier à pareille époque de me trouver repris pour Ménars alors que M. Verquin songeait, sans doute sur votre ordre, à me rappeler à Montluçon. Malgré tout, la vie très calme que nous menons ici n'est pas à sous-estimer.

La colonie de vacances qui est venue ici cet été m'a permis de reprendre pendant quelques mois mes fonctions de comptable et, pour 1942, une colonie beaucoup plus importante est envisagée. Mes fonctions d'interprètes ont beaucoup perdu de leur signification depuis le début des opérations de l'autre front et je n'ai plus qu'assez rarement des visiteurs à piloter.

Ignorant si, comme j'en ai entendu parler, vous avez pris votre retraite, je vous envoie cette carte à la Glacerie qui vous la fera parvenir.

Madame Thier me charge de vous transmettre ses meilleurs souhaits de nouvelle année et je termine, cher Monsieur Wallon, en vous assurant de mes sentiments respectueux et dévoués.

A. Thier

Lettre de Christiane et Claire à Paul

Le 28 décembre
Ajouté au crayon : 1941

Mon cher oncle Paul,

Je n'ai pas su te dire l'autre jour comme les gravures que tu m'as données me font plaisir. Je t'écris pour te remercier encore et pour te souhaiter la bonne année.

Papa est parti tout à l'heure. Il te racontera comme nous avons passé un joyeux Noël : le père Noël a rempli nos sabots : il m'a apporté entre autres choses un bracelet formé de différents écussons des vieilles provinces. Dis à Simone que je me suis essayée à la flûte : je me rappelais trois « Noël » que Simone avait harmonisés pour Guy, il y a deux ans, alors que je passais les vacances aux Mouettes chez tante Madeleine.

Je les ai joués au début, quand Denis a allumé une flambée pour pouvoir voir ; et après : pour remercier le petit Noël. Papa te racontera aussi les promenades que nous avons faites et en particulier la ballade à Sainte-Marguerite de Carrouges où Papa avait eu une malade à voir ; il faisait un temps extraordinairement lumineux : on est passé par Rânes, l'un des deux bourgs voisins, où on arrive par une route bordée par deux rangées de hêtres comme la route de Sassetot : le château a beaucoup d'allure et le bourg est sympathique. Nous avons continué à monter et à descendre, découvrant toujours un nouveau paysage. La malade habitait dans une ferme perdue et en contrebas : il a fallu traverser à pied un herbage, etc.

Enfin : journée magnifique : je regrettais bien que Maman et Denis n'aient pu nous accompagner. Pour le moment il faut finir des planches dans le jardin et éplucher les mauvaises herbes : et il n'y en a plus que de bonnes : la mâche est à moitié étouffée : seuls les épinards sont vraiment un succès : je vais leur faire de la place tout autour pour qu'ils puissent se propager. Ce matin, nous avons acheté des plants de choux : 95 hâtifs – 50 tardifs. Nous aurions bien besoin de tes conseils et nous regrettons bien que Simone ne soit pas là pour diriger notre travail. Je regrette bien de ne pas pouvoir te souhaiter de vive voix la bonne année : nous ne rentrerons que le soir. J'espère que tu vois souvent Claude et Michèle et Pierre et je vous embrasse bien fort.

Christiane

Tous mes vœux de bonne année et surtout de meilleure santé, mon cher Paul. Je m'excuse de ne te mettre qu'un mot, mais il y a beaucoup à faire dans cette petite maison ! Je monterai le 2 janvier te renouveler nos vœux. Nous t'embrassons bien tendrement ainsi que Simone et Titi.

Ta sœur Claire

1940-1945

Lettre de Claude à Simone

Paris, dimanche soir, 28 décembre 1941

Ma chère vieille Simone,

Je n'ai pas pu venir aujourd'hui, car Michèle était un peu enrhumée et il faisait tellement froid que je craignais qu'elle n'attrape mal.

Tu ne te doutes pas, ma chère petite Simone, de l'immense plaisir que tu m'as fait en écrivant pour Michèle et Pierre tes souvenirs de l'enfance de Marcel ; j'ai lu tout cela jeudi soir et si tu as souvent été obligée de t'arrêter ne voyant plus très bien les mots c'est aussi avec une bien grande émotion que j'ai lu des faits que mon cher Marcel m'avait bien souvent racontés ; pauvre cher Marcel, comme il serait heureux actuellement de voir ses deux petits lui qui désirait tant avoir une grande famille. Oh ! comme je fus heureuse avec lui. Il y a un an, le premier janvier, j'étais dans mon lit et je me souviens de tout le monde qui venait me souhaiter une bonne année, j'étais bien triste, mais j'étais loin de vouloir croire que Marcel ne reviendrait jamais plus.

Comme je voudrais que cette nouvelle année rapporte à ton Papa sa bonne santé et que vous puissiez avoir enfin un peu de joie. Pour toi que puis-je souhaiter sinon que tu n'aies plus cette terrible angoisse de voir ainsi souffrir ton cher Papa. Et puis je crois que tu dois désirer fonder un jour une petite famille, des petits êtres si confiants, je crois que ce c'est ce qu'il y a de plus beaux au monde, que serais-je devenue sans Pierre et Michèle...

Aussi avec la nouvelle année je souhaite avec toute la grande affection que j'ai pour toi que tu sois aussi longtemps que possible aussi pleinement heureuse que ce que nous avons été Marcel et moi.

Voilà ma chère petite Simone, je t'écris cela, car nous n'avons pas très souvent l'occasion d'être seules ; quand je serai installée chez moi cela sera beaucoup mieux.

Je t'embrasse ma chère sœur de tout mon cœur.

Claude

Carte de Marie-Jacques à Simone

30 décembre

Ajouté : 1941

J'apprends par ta tante Laure, ma chère Simone, que ton père vient d'être malade ; mais je peux me réjouir avec toi qu'il soit rétabli. Dis-lui combien je partage ses sentiments, comme les tiens, en cette triste fin d'année. Je n'ai pas ton adresse ; mais j'espère que ta tante Marie-Pierre te verra sans trop tarder. Je t'avais écrit en juin au moment de l'anniversaire de ton cher Marcel. As-tu pu recevoir ma lettre ayant, je crois, déménagé vers cette époque. Voudras-tu embrasser, de ma part, ta pauvre petite belle-sœur. Parle-moi de tes petits neveux. Pierre ressemble-t-il à son Papa ? Je t'embrasse bien affectueusement et te demande de transmettre bon bon souvenir à Mademoiselle Quétard.

Ta tante Marie Jacques

1942

1940-1945

Carte de Laure à Simone

Chalon s Saône 11 janvier 42

Merci, ma chère Simone, nos lettres se sont croisées et j'ai été bien émue en recevant ta lettre d'apprendre que ton pauvre père avait dû subir encore une douloureuse opération qui va le retenir encore quelque temps à la clinique ! Ton oncle rentré hier de Paris m'a appris la nouvelle qu'il a eue vendredi par Melle Quétard. J'espère que le résultat de cette opération va être heureux et que cette fois ce sera vraiment la convalescence. Donne-moi des nouvelles que j'ai hâte de recevoir.

Ici nous avons un froid très vif ! La Saône commence à geler. Les patineurs sont satisfaits, mais ceux qui sont à court de combustibles ne le sont pas !

Je t'embrasse de tout cœur.

Tante Laure

Lettre de Marie-Claire TM (Bourdillat) à Paul

22 janvier 42

Mon cher Paul,

La lettre de Simone donnant de meilleures nouvelles de votre santé nous a fait bien plaisir, nous espérons que vous continuez à aller de mieux en mieux et que bientôt vous serez complètement rétabli. Ne souffrez-vous pas trop du froid ? Ici, depuis 15 jours, le thermomètre ne cesse de descendre, il atteint jusque 20° au-dessous de 0. Comme le chauffage est insuffisant et la nourriture peu abondante, c'est assez pénible, mais il y en a d'autres que nous qui souffrent bien davantage.

Nos filles travaillent beaucoup au collège, tout en regrettant vivement le lycée Racine ou les professeurs sont bien meilleurs ; elles font chaque jour plusieurs longs trajets à pied, en cette saison c'est peu agréable.

Nous attendons Philippe pour le week-end, je suis bien heureuse qu'il puisse venir de temps en temps cette année.

Nos deux aînés sont rentrés à Saint-Louis après avoir passé ici les vacances de Noël, je ne sais s'ils viendront pour le Mardi gras.

Comment vont Claude et ses enfants ? Je serais contente de recevoir une photographie des deux petits.

Au revoir, mon cher Paul, partagez avec Simone ma pensée bien affectueuse et rappelez-moi au bon souvenir de Mademoiselle Quétard.

Marie-Claire TM

1940-1945

Lettre de François Wallon à Paul

Paris, le mercredi 28 janvier 1942

Mon cher oncle Paul,

Nous avons l'intention, Geneviève et moi, de te faire une petite visite afin de te présenter tous nos meilleurs vœux pour cette nouvelle année. Mais nous croyons plus sage de ne pas venir te fatiguer. C'est donc par lettre que nous nous réunissons tous les deux pour t'envoyer de très bons vœux de bonne et heureuse année et surtout des vœux de rétablissement le plus prompt possible. Nous avons été bien contents d'apprendre de meilleures nouvelles sur ta santé ces jours-ci, et espérons de tout cœur que celle-ci va s'améliorer maintenant de jour en jour.

Peut-être souffres-tu également du froid si dur ces jours-ci, mais au cœur de l'hiver ne se sent-on pas déjà plus près des beaux jours de printemps ? Je crois, dans tous les cas, qu'aujourd'hui nous l'attendons tous avec une grande impatience.

Nous espérons que d'ici peu nous pourrons te faire visite et en attendant bien impatiemment ce jour, nous te renouvelons, mon cher Paul, tous nos meilleurs vœux et t'assurons de notre grande affection que Geneviève se fait un plaisir de partager avec moi.

Fr. Ch. Wallon

Lettre de Marie-Geneviève Petit à Simone

Paris 27 février 1942

Ma vieille Simone,

Je t'envoie juste un mot pour te rappeler que je compte sur toi dimanche, tâche de venir tôt. Je ne sais si Simone II viendra. Simone III sera là, quant à Claude, ta belle-sœur, je n'en sais rien. Tu me donneras dimanche des nouvelles de ton père.

Demain mon dernier jour au Bastion... on va nous dire ce soir notre nouvelle destination. Ne trouves-tu pas qu'il fait un chic temps ?

En tout cas à dimanche. Je t'embrasse de tout cœur. Ta vieille

M.G. Petit

1940-1945

Lettre de Laure à Simone

Chalon-s-Saône 11 mars 1942

Ma chère Simone,

Je suis bien peinée que ton pauvre père ait encore dû retourner en clinique ! Mais puisque c'était l'avis de tous les docteurs, il n'y avait pas à hésiter. Je souhaite de tout cœur que ce traitement amène une amélioration et que ton père puisse reprendre ses forces. Je partage bien tes soucis et tes préoccupations, ma petite Simone. Je prie pour lui et pour toi ne pouvant faire que cela pour vous !

Tu auras sans doute eu la visite de ton oncle Louis qui est à Paris cette semaine jusqu'à demain soir, je crois. Il espérait bien voir ton père et sera bien déçu de ne pas le trouver chez lui ! J'espère qu'il m'apportera de meilleures nouvelles. Il est assez difficile de faire des projets en ce moment ! Mais je pense bien qu'après Pâques j'irai un peu à Paris. Cet hiver il faisait vraiment trop froid pour voyager !

Paul et Marie-Josée sont très excités à la pensée de partir dans une quinzaine de jours pour aller voir leur père ! La dernière carte de Charles est du milieu de février, le froid diminuait un peu. Il dit s'en être bien protégé et se porter bien. Que de patience il faut à ces jeunes prisonniers !

Je crois que Claude s'installe prochainement chez elle ? J'espère que Michèle et Pierre évitent les rhumes du dégel.

Je t'embrasse de tout cœur, ma chère Simone. Toutes mes amitiés à ton père quand tu iras le voir et dis-lui que je pense bien à lui. Amitiés à Melle Quétard.

Ta tante Laure

Carte de Marie-Jacques à Simone

26 avril (1942)

Ma bien chère Simone, ta tante Marie-Pierre m'écrit que tu es bien attristée par l'état de ton père, et je viens donc t'embrasser et te dire que je prie avec toi pour que ta chère Maman l'aide et lui donne, comme à toi, tout le courage nécessaire pour surmonter une aussi longue et aussi pénible secousse. Si tu le peux, dis à ton cher père que je pense bien à lui. Jacques, qui vient de venir en permission, a bien regretté de ne pouvoir re.... que Geneviève Ghensy ; mais aucun de ses oncles qu'il aime tous beaucoup. Je t'embrasse, ainsi que Claude, de tout mon cœur.

Ta tante Marie Jacques

Lettre de Miche à Simone

Lyon 27 avril Ajouté : (1942)

Ma chère Simone,

J'ai bien reçu votre dernière carte et c'est avec un grand plaisir, vous vous en doutez, que j'y réponds par cette vraie lettre. Je prends bien part à vos soucis concernant la santé de votre père, mais j'espère qu'il va se rétablir vite maintenant que le beau temps persiste, car le soleil est un remède infailible, et comme vous le dites on est au tout heureux de l'avoir enfin retrouvé. À la maison tout va bien ; maman vient de rentrer de Castres où elle a rejoint pour quelques jours une de mes tantes de Paris, et cet air de famille lui a fait beaucoup de plaisir ; sa santé est bien rétablie maintenant. Mes frères et sœurs vont bien aussi, et Guidette est toujours ici avec moi ; nous habitons ensemble cette année, ce qui est bien agréable et elle est toujours ravie de son travail de secrétaire de Melle de Wendel ; elle s'occupe de tout ce qui touche les Lorrains expulsés ou réfugiés. Pour moi, le travail est toujours plus passionnant, et les examens approchant, je donne en ce moment un fort coup de collier. Pensez à moi les 2 - 3 - 4 juin où mon sort ce décidera devant les dignes représentants du ministère de la famille. Je prépare ma thèse de fin d'études, sujet épatant qui me permet d'étudier à fond le milieu rural. À part cela je fais un stage de monitrice de couture, cuisine et bricolage, tous les samedis, à La Tour-du-Pin ; mes élèves sont des chômeurs de : 14 à 70 ans ! J'aime beaucoup la variété, mais c'est un peu excessif comme écart ! Je m'en tire tout de même et c'est très instructif. Cet été, je pense avoir Janine au moins 15 jours aux Moutiers ; elle doit conduire des enfants de la région et aura un laissez-passer que lui permettra une bonne halte ; je jubile comme vous pouvez le penser.

Je bouquine bien peu pour mon goût, à Pâques j'ai enfin lu : 1er de cordée que j'aime beaucoup. Je relis en ce moment « Campagne » de R. Vincent et suis déçue. J'avais très envie d'acheter le bouquin de La Porte du Thiers et à la prochaine occasion, je ne résisterai pas à mon envie. Sont en ce moment en attente sur ma table « Le Bouquet de Roses rouges » I. Rivière. « L'éducation selon l'esprit » et je voudrais relire « Le Capitaine » de mon oncle Redier dont j'ai entendu faire la critique élogieuse par plusieurs « compagnons » ; car je ne sais si vous savez que nous prenons tous nos repas à leur auberge. C'est très bien et chic comme atmosphère.

Toutes mes félicitations pour les encycliques ; cela m'amusera, car deux jours avant de recevoir votre carte, j'avais décidé que j'entreprendrais cet effort pendant les vacances de cet été ; ceci à la suite d'un cours épatant sur la façon de développer la personnalité chez les adolescents.

Que j'aimerais parler de toutes ces choses avec vous ! Hélas je ne puis que vous redire toute mon affection et je vous promets une visite si le hasard avait la bonne idée de me conduire dans vos parages.

Miche

1940-1945

Lettre de Claude à Simone

Paris le 28 avril. *Ajouté* 1942 ?

Ma chère vieille Simone,

Je suis bien ennuyée de n'avoir pas pu te prévenir que je ne serai pas là, mais je n'ai pas osé téléphoner encore chez les Émile. Je suis obligée de partir à 2 heures ½ avec Pierre pour l'amener chez le docteur en effet on va sans doute être obligé de faire à ton neveu l'opération que l'on fait à tous les petits juifs dès leur naissance. Je me suis aperçu de cela hier, car le jeune Pierre ne mouillait pour ainsi dire plus ses couches, il se retenait, car étant très excisé cela lui fait mal ; je l'ai donc conduit hier tout de suite chez le docteur qui m'envoie chez un spécialiste d'enfant le professeur Le Veuf qui me dira ce qu'il y a lieu de faire, l'opération ne sera peut-être pas utile, mais en tout cas il y a quelque chose à faire et le plus rapidement possible. Si tu le peux, passe vers 6 heures ½, je pense être là.

Je te fais déranger pour rien, mais cela a été décidé très vite et je n'ai pas eu le temps de te prévenir surtout que je n'ai plus de femme de ménage.

Je t'embrasse ma chère Simone avec tout mon cœur.

Claude

P.S. Marie Geneviève vient de me téléphoner et me dit de te dire d'aller chez elle où elle t'attend.

Carte de Louis Jeannin-Naltet à Paul

Ajouté : Chalon, 25 mai 1942.

Mon cher Paul,

J'ai la très vive satisfaction de t'annoncer les fiançailles de François avec Melle Francine IMBRECQ fille de l'avocat à la cour de Paris, ancien membre du conseil de l'ordre : c'est une amie des jumeaux, elle est de leur âge : elle a un frère prêtre et 2 sœurs dont l'une mariée. La famille est originaire du Nord et l'un de ses ancêtres a défendu Lille contre les Autrichiens en 1792 : c'est pourquoi une rue de Lille porte le nom de cet aïeul, rue Ovigneur. La jeune fille est charmante et a rapidement fait la conquête de toute la famille. Laure et moi sommes dans l'enchantement, car jamais nous n'aurions pu rêver de rencontrer une belle-fille aussi remplie de qualités et de charme.

Nous pensons aller à Paris au milieu de juin pour présenter à la famille notre future belle-fille : je suis certain que lorsque tu la verras tu partageras nos sentiments. La décision de François nous remplit de joie.

Je souhaite que ton traitement actuel te donne des résultats satisfaisants et en te disant à bientôt, je t'envoie nos affectueux sentiments.

L. Jeannin-Naltet

1940-1945

Carte de Mme J. Bernard à Simone

Livry, 30 mai 1942

Mademoiselle

Je suis au regret de vous faire savoir qu'il m'est impossible de vous être agréable ainsi qu'à Monsieur Wallon.

Je fais actuellement une garde à demeure nuit et jour, mon malade et seul.

Vous pourriez vous adresser dans une ambulance Bd Exelmans, il y en a une très sérieuse. J'ai gardé un bon souvenir moi aussi de Mr Wallon.

Mes meilleurs vœux de guérison à Mr Wallon, avec tous mes regrets de ne pouvoir vous être agréable, recevez, Mademoiselle, l'assurance de mes sentiments distingués.

J. Bernard

Lettre de Jeanne Gosset à Simone

Tournelle 5/6/42

Ma chère petite Simone,

Je ne sais si Odile vous aura dit combien j'ai été touchée de votre lettre.

Je suis confuse que vous m'ayez devancée alors que je voulais vous dire, moi, ma très profonde sympathie dans la lourde épreuve que vous traversez.

Bien souvent, je pense à vous et à votre cher Papa, priant avec vous de tout cœur. Je comptais bien aller vous voir et je n'y aurai pas manqué si je n'étais stupidement tombée malade moi-même. Un mois de lit, les forces ne reviennent pas vite et j'ai peur de ne pouvoir aller jusqu'à vous avant mon départ fixé aux 12. L'expiration de mon laissez-passer ne me permet pas d'ajourner plus loin mon départ. Au reste je crois que je ne me remettrai tout à fait qu'à la campagne. Je dors très mal depuis que j'ai été malade, l'appétit est médiocre. Je n'avais été ces jours derniers qu'au square Notre-Dame. Ce matin je suis montée jusqu'à la place du Panthéon pour dire adieu à ma belle-sœur Gosset qui s'absente demain pour plusieurs semaines ; cela m'a fait l'effet d'une expédition et j'en avais assez en rentrant. Je n'ose encore me risquer en métro. Si je me sens assez forte au milieu de la semaine prochaine, j'irai sonner chez vous. Je serais heureuse de vous embrasser, de vous dire de vive voix ma sympathie affectueuse. Je ne sais si je le pourrais... J'aurais voulu aussi voir votre belle-sœur, veuillez le lui dire et m'excuser auprès d'elle.

Dites à votre Papa, ma chère petite Simone, combien votre oncle et moi compatissons à son épreuve. Partagez avec lui nos amitiés. Ne m'oubliez pas près de Mademoiselle Quétard et croyez à la profonde affection de votre tante.

J. Gosset

Lettre de Claude à Simone

Paris, le 9 juin 1942

Ma chère Simone,

Ce matin en rentrant j'ai trouvé ton petit mot ; cela n'a pas du tout grandi ma peine ; elle est si grande vois tu, que je crois au contraire que plus on me parle de Marcel que j'aimais tant plus cela me remémore des souvenirs qui sont si beaux. Il est maintenant 9 heures moins le quart, il y a deux ans Marcel était tué et peut-être en train de souffrir atrocement loin de tous ceux qui l'aimaient et sans que nous nous doutions une seconde que Marcel mourrait sous les décombres d'un hôtel ; ce qui m'est très pénible c'est de penser que peut-être là-bas il a souffert longtemps, très longtemps. Pauvre Marcel il avait pourtant une immense confiance, je l'entends encore quand il me disait pendant cette terrible guerre : « Garde confiance ma Claude tout cela finira et nous retrouverons notre vie si douce. » Combien de fois me l'a-t-il écrit...

Pourquoi ne t'ai-je pas dit tout cela au lieu de te l'écrire, je ne sais pas. Vois-tu ma chère Simone, tu m'intimides beaucoup, cela va te paraître ridicule pourtant c'est vrai, et pourtant tu sais je t'aime de tout mon cœur. Si Marcel était là, il saurait lui te consoler et te donner du courage pour surmonter les angoisses, les inquiétudes que tu as à cause de ton Papa. Il est vrai que si Marcel était encore parmi nous, Papa ne serait peut-être pas dans l'état où il se trouve actuellement, car je reste persuadée que la mort de Marcel a été pour lui le coup fatal.

Ce soir il me revient à la fois des tas de souvenirs, je me souviens du premier bal du stade où l'on m'avait présenté à Marcel, il n'avait même pas daigné me faire danser, je l'avais alors trouvé très mal élevé, c'était au bal travesti où il était en Tyrolien, moi j'étais une gosse j'avais 16 ans... Plus tard à Valenciennes où nous fûmes si heureux étant tout à fait chez nous, ce bonheur lui je ne le reverrai jamais plus, c'est fini pour moi ; que je souhaite qu'un jour tu le connaisses toi, mais pour très longtemps c'est le souhait que je t'avais envoyé au jour de l'an, je serais tellement contente de te voir heureuse. Tu as été privée de l'affection d'une maman qui est si doux, il faut que tu aies l'amour d'un mari ce qui est aussi bien beau quand il est très profond.

C'est maintenant à cette heure-ci que toujours je me sens la plus seule, c'est aussi à cette heure que je pense le plus longuement à Marcel, son souvenir, son visage, sa voix sont tellement présents à ma mémoire, je le sens alors tout près de moi. Je revois Marcel la dernière fois qu'il est reparti aux armées ; il était parti de très bonne heure et je ne l'avais pas accompagné à la gare, nous l'avons regardé partir Michèle et moi par la fenêtre du bureau chez Maman. Michèle lui avait fait au revoir avec sa petite main et était restée toute triste après le départ de son Papa, elle était alors bien petite.

Voilà ma petite Simone une lettre bien décousue, mais j'ai laissé parler mon cœur qui comme le tien a une grande blessure qui ne se fermera jamais. Je te remercie encore d'être venue aujourd'hui près de moi et je t'embrasse de tout mon cœur avec toute mon affection.

Ta sœur Claude

1940-1945

Carte de Miche Bozon à Simone

Lyon 21 juin

Ma chère Simone, les examens tirent à leur fin et j'en profite pour passer la ligne... en imagination. Mr Wallon va-t-il mieux ? Il me semble qu'il est long à se remettre et ce doit être pour vous un gros souci qui, je l'espère, ne va pas jusqu'à l'inquiétude. Malgré tout, je sais combien c'est pénible de voir les siens souffrir sans pouvoir les soulager beaucoup. Merci d'avoir pensé à moi au moment des examens de monitrice, mais il faut croire que je n'aurais jamais le sens des maths, puisque c'est une malheureuse épreuve de comptabilité qui m'a fait échouer. J'en suis très vexée, mais ne suis pas toute seule dans le même cas, et nous nous consolons mutuellement en criant à l'inspectrice (ce n'est pas très beau n'est-ce pas ? c'est humain cependant, et nos professeurs sont d'accord avec nous) enfin, l'important est d'obtenir le certificat de l'école et j'y travaille avec ardeur et confiance. Tout sera terminé le 1er juillet et je reprendrai le chemin des Montois pour les vacances. Il est probable qu'en octobre je prendrai un poste, mais pas ravie de ces 2 années pendant lesquelles j'ai appris beaucoup de choses et découvert qu'il y en a encore beaucoup plus que j'aimerais apprendre. Merci pour les bouquins indiqués j'ai commencé « ».

Affectueusement.

Miche

Lettre de Francine Jeannin-Naltet à Simone

Paris
103 rue de la Boétie

Samedi 26 juin 1942

Chère Simone

Passant quelques heures à Paris, nous avons eu la bonne surprise, passant chez Zinia, d'apprendre que vous nous aviez offert le service à orangeade, lequel nous est aussi utile qu'agréable. Ce sont là deux qualités auxquelles je joindrai que c'est un souvenir de notre cousine Simone et cela aussi nous fait plaisir.

Donc notre joie est à son comble, mais elle le sera encore davantage, lorsque vous nous ferez le plaisir de venir chez nous déguster quelques rafraîchissements dans le service que vous nous avez donné.

Merci, ma chère Simone. François se joint à moi pour vous envoyer toutes ses amitiés.

Francine Jeannin-Naltet

Lettre de Madeleine Georges à Simone

Mardi Ajouté : Les Ptes Dalles, fin juin - début juillet 1942

Ma chère Simone,

Nous voici depuis deux jours aux Mouettes ! Et je n'ai pas trouvé une minute pour écrire. Il faut dire que nos journées ont été bien remplies. Après avoir fait un voyage assez long dans un car bondé (il y avait 8 personnes sur le toit...) nous sommes arrivés aux Dalles, au grand étonnement de tous. La maison était dans un état plus repoussant encore que la dernière fois et depuis 2 jours nous passons notre temps à déblayer et jeter tout ce qui reste. Entre-temps, il faut aller au ravitaillement et ce n'est pas une petite affaire ! On nous considère comme des intrus et nous avons un mal fou à nous faire vendre qq légumes. Quand nous avons trop faim, nous allons déjeuner à Sassetot. Il n'y a que le lait et la crème qu'on peut avoir ; pas encore un gramme de beurre ! Je t'envoie mes cartes de lait, peut-être pas pour longtemps, car nous n'avons pas l'impression de pouvoir rester. Ton oncle Georges est convoqué à la mairie demain...

C'est une drôle de vie que nous menons ! Notre valise nous a été changée à la gare contre les disques de cinéma de Mme Sans-gêne ce qui nous a obligés de coucher sans draps et de manger avec nos doigts pendant 2 jours. Heureusement, nous avons pu récupérer notre bien !

Tout est calme, il fait un temps splendide, mais nous ne nous détendons pas, toujours sur le qui-vive. Je n'ai guère le temps de jouir du soleil ; je respire plutôt la poussière...

Excuse cette lettre écrite en hâte et reçois mes plus affectueux baisers ainsi que ton Papa et Titi.

Tante Madeleine

Carte de Laure à Simone

Chalon s Saône 1er juillet 1942

Merci, ma chère Simone,

Je m'excuse de ne t'avoir pas remercié de tes 2 dernières lettres et des nouvelles que tu me donnais de ton père. J'ai été très ennuyée de cette malencontreuse angine de Vincent qui a beaucoup affaibli François et que qui nous a empêchés d'aller à Paris pour notre goûter. Il va bien et a repris sa vie, mais il n'y a il n'a pas retrouvé sa mine et ses forces. Il est pourtant en état d'aller à Paris et nous partons dans 2 jours pour donner notre goûter de fiançailles dimanche 9 juillet à 16h. J'espère que tu pourras venir et laisser un peu ton père. Tu lui diras que je pense bien à lui et tout particulièrement hier jour de la St Paul, sa fête.

Je t'embrasse de tout cœur ainsi que ton père.

Tante Laure

À Melle Quétard : si elle pouvait venir un peu avant ou après toi pour ne pas laisser votre malade seul, elle nous ferait plaisir.

1940-1945

Lettre de Claude à Simone

Paris, le 3 juillet
Ajouté au crayon : 1942

Ma chère Simone,

Depuis que j'ai reçu ta lettre, je voulais toujours te répondre et avec mes deux petits je n'en trouvais pas le temps ; je te remercie de cette lettre, vois-tu moi aussi il y a des choses que je n'ose pas te dire et que je t'écris, pourtant nous les ressentons pareillement : comme toi je trouve que ne pas parler de ceux que l'on a tant aimés et dur, garder tout pour soi cela fait trop mal quelquefois.

Parfois je n'arrive pas à réaliser que mes deux petits ne connaîtront pas leur Papa qui aurait été si content d'en avoir beaucoup d'autres comme eux et souvent je me surprends à avoir l'impression que ce n'est pas possible et que comme beaucoup d'autres Marcel reviendra, c'est idiot, mais je ne peux croire encore à une si cruelle séparation de toute la vie.

Tu ne doutes pas combien le dernier séjour que j'ai fait à Montluçon m'a rapproché de toi, jusque-là je ne te connaissais pas bien, et maintenant que tu es à Paris, je voudrais que nous nous voyions souvent, très souvent, et que nous osions nous parler et ouvrir notre cœur comme deux sœurs qui avaient chacune tant d'affection et d'amour pour Marcel ; de là-haut il nous y aidera ; toutes deux au fur et à mesure que ses petits-enfants grandiront nous ne leur apprendrons à connaître et à aimer leur Papa, n'est-ce pas ?

Certes parler de mon cher Marcel ravive encore toute ma peine, mais cela fait revivre aussi trois années trop écourtées par de trop fréquentes séparations. Tu vas me trouver ridicule de t'écrire tout cela alors que je t'ai vue hier ; mais cela me fait du bien de te parler ainsi et je ne peux le faire qu'à toi.

Le destin est trop cruel parfois, Marcel ne méritait de mourir ainsi si tôt loin de tous ceux qui l'aimaient, le sacrifice est grand, heureusement j'ai nos deux petits pour m'aider à le supporter.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ta sœur Claude

Lettre d'Henri Wallon à Simone

16 rue Valentin Haüy

6 juillet 1942

Merci, ma chère Simone,

J'apprends le malheur qui vient de te frapper et je viens te dire combien nous participons à ton chagrin.

Nous avons souvent pensé à ce qu'ont dû être pour ton pauvre Papa ces deux dernières années depuis la mort de Marcel, nouvelle épreuve après celle qui a été pour lui la mort de ta chère Maman et ma pensée me ramène au spectacle si triste, encore présent en ma mémoire, de Marcel et de toi qui étaient si petits à cette époque.

Te voilà à ton tour, ma pauvre Simone, cruellement éprouvée et privée de la présence qui t'était la plus chère. Sois assurée dans ton énorme chagrin de la grande affection que nous te portons tous.

Papa et Maman sont aujourd'hui absents de Paris : je les ai fait prévenir, mais je crois qu'il leur sera impossible d'être de retour avant demain.

Quelle peine affreuse de penser qu'un nouveau vide vient de se creuser parmi « les oncles » autrefois si gais, et si affectueux et unis.

Papa en sera bien bouleversé, lui le frère aîné qui aimait si profondément tous ses frères et sœur.

Nous nous réunissons, Simone et moi, pour t'embrasser bien affectueusement et bien tristement.

Ton cousin H. Wallon

1940-1945

Lettre d'Yvonne Wallon à Simone

Chantilly

Vendredi 7
Ajouté : juillet 1942

Ma petite Simone,

Je n'avais pas osé avant notre départ te déranger encore pour avoir les dernières nouvelles, mais je partageais les angoisses et pensons beaucoup à toi aujourd'hui. Nous apprenons que ton douloureux sacrifice est consommé, et cela nous a été une vraie peine de n'avoir pu prier hier au milieu de vous tous et de venir te dire toute notre affection. Nous sentons si bien tout ce que ton père était pour toi et comment cette nouvelle épreuve venant si vite après la disparition de Marcel, avive encore cette blessure fraîche. Comme Marthe a dû te le dire, nous nous relayons Jeanne et moi près du lit de ma mère très sérieusement touchée et même si nous avons pu savoir avant-hier que Paul avait cessé de souffrir, nous n'aurions pas pu la quitter. Nous prions pour lui. Je vais faire à son intention le chemin de la croix et lui en appliquer les grâces, mais aussi, pour que tu puisses garder ta belle vaillance et je te confie à notre seigneur et à sa mère qui seuls peuvent t'aider en de pareils moments. Très affectueusement.

Yvonne Wallon

Lettre de Guy Wallon à Simone

Ajouté au crayon : 8 ou 9 juillet 1942

Ma chère Simone,

J'ai appris par une lettre de Papa que l'oncle Paul était mort et je viens te dire combien j'ai pris part à ta douleur.

Je me rappellerai toujours l'hospitalité si généreuse qu'il nous a offerte à Montluçon alors que, désemparés, nous ne savions plus où aller. Grâce à lui, ces heures pénibles, nous ne nous les rappelons maintenant comme des heures de plaisir et de joie. Ce sont les derniers beaux jours que nous ayons vécus. Une vie large, plantureuse, facile.

La dernière fois que j'avais vu l'oncle Paul, quand j'avais été jouer de la flûte rue de Courcelles, je l'avais trouvé très changé. J'espérais qu'avec tous les soins dont il était entouré il arriverait à se remettre petit à petit.

Comme je regrette de n'avoir pu être à Paris dans ces tristes jours pour pouvoir lui dire un dernier adieu.

Je t'embrasse bien tristement, ma chère Simone.

Ton cousin dévoué : Guy Wallon

1940-1945

Lettre de Jeanne Helleu (Wallon) à Simone

Chantilly le vendredi 8 juillet 1942

Merci, ma chère Simone,

Un mot de mes filles m'apprend le grand malheur qui vient de te frapper. C'est avec une profonde tristesse que je prends une très vive part à ta douleur et suis de cœur avec toi dans ces douloureux moments. Je sais combien ton père était bon et la tendresse qu'il avait pour toi, aussi je comprends le grand vide que sa disparition va te laisser. Tu as heureusement pour atténuer un peu ta douleur la certitude que ton père goûte la paix et la récompense promise aux hommes dont la vie fut aussi belle et droite que la sienne. Je suis désolée de n'avoir pu aller à Paris t'embrasser et te dire de vive voix toute mon affection, mais Yvonne et moi sommes pour le moment très occupées à soigner Maman dont la grande fatigue nous inspire pour le moment bien des inquiétudes aussi. J'ai du moins uni mes prières aux tiennes.

Je t'embrasse affectueusement, ta tante dévouée.

Jeanne

Lettre d'Odile Kaltenmark (Weiller) à Simone

18 place des Vosges
Paris 4e
Le 8 juillet 42

Merci, ma chère Simone,

Un pneu de Suzanne m'apprend le décès de ton père. Je ne pourrai me rendre à l'enterrement demain, car je suis alitée, un peu souffrante. Veux-tu trouver dans ce petit mot ma vraie, vraie sympathie. Je pense à toi, à ta solitude, avec un vrai chagrin, ma chère Simone. Tu ne me connais pas beaucoup, car j'étais une « vieille » cousine pour toi, contemporaine du pauvre Marcel. Mais lui, je l'ai bien connu, enfant surtout. Voilà pourquoi je t'aime bien, pourquoi j'irai te voir, un peu plus tard. Tu es certainement très entourée en ce moment, et tu as besoin aussi de rester un peu seule avec ton chagrin. Aussi je ne veux pas t'importuner encore, mais je veux que tu saches tout de suite que je pense à toi, a-t-on pauvre Papa qui t'aimait si entièrement.

Je t'embrasse affectueusement.

Odile Kaltenmark (Weiller)

1940-1945

Lettre du docteur Dennece à Simone

Docteur J. Dennece
90, avenue Niel
Tous les jours sauf mercredi
De 2h à 4h
& sur rendez-vous
Tél : Wagram 23-98

Ajouté au crayon : juillet 1942

Chère Mademoiselle,

J'ai reçu votre lettre si aimable au moment où j'allais vous écrire pour vous dire la part que je prends à votre peine. Quelle chose navrante d'avoir vu ainsi votre père souffrir et peu à peu s'éteindre malgré les soins qui lui ont été prodigués par ses amis impuissants.

J'ai été très touché des sentiments que vous m'exprimez et vous prie de me croire toujours votre bien avec affectueux devoir.

Dennece

Lettre de Marguerite D. à Simone

Orléans, jeudi 9 juillet 1942

Ma chère Simone,

Je suis très tristement émue de la douloureuse nouvelle que m'apprend aujourd'hui une lettre de mon frère André et depuis ce moment ma pensée va vers toi avec l'affection la plus compatissante, ma pauvre Simone, si atteinte par ce nouveau grand malheur après les deux autres ! Combien je compatis à la souffrance de la profonde douleur qui te broie le cœur !... Ton père était tout pour toi et, si bon, il t'aimait tant, toi, sa joie, le rayon de soleil, la note harmonieuse de son foyer. Nous avons le cœur oppressé en songeant au vide, au silence qui s'y est fait pour toi. Humainement parlant il n'y a pas de consolation à une si brisante épreuve ; nous ne pouvons que te dire que nous partageons en souffrant pour toi et avec toi. Mais le seul réconfort que nous pouvons te donner est la prière. Votre intention est et sera dans nos prières pour demander à Dieu d'être lui-même ton appui, ton réconfort est de donner à ton cher père le repos, sa belle lumière, la paix en la plénitude de son bonheur où nous serons réunis un jour après ce temps d'épreuves. Ma pensée me reporte au souvenir de nos années d'enfance et de jeunesse avec ton père, aux Petites-Dalles surtout. Tout cela est le passé toujours si bon et que c'est triste que ce soit le passé ! Nous pensons souvent à vous depuis le grand malheur qui était venu fondre sur vous il y a deux ans par cette nouvelle guerre et briser vos cœurs en vous enlevant un fils, un frère et en détruisant un jeune foyer qui faisait la joie de votre petit cercle familial si uni, si intime. Père a supporté silencieusement ce coup, mais sa douleur gardée dans l'intime de son cœur l'a miné. Depuis je priais pour vous, pour Claude si éprouvée ! Je regrette notre éloignement ; nous voudrions t'entourer. Par la pensée nous sommes près de toi, ma chère Simone, unies à ta peine.

Ta tante qui t'embrasse.

Marguerite D.

Lettre du docteur Raymond Garcin à Simone

Docteur Raymond Garcin
Professeur agrégé à la Faculté
Médecin des hôpitaux

19 rue de Bourgogne. Ville
Invalides 51-26

Chère Mademoiselle,

J'apprends avec une douloureuse émotion la triste nouvelle et je veux vous dire sans plus tarder ma peine très réelle et vous prier d'accepter mes très sincères condoléances. Vous savez la respectueuse sympathie que j'avais pour monsieur votre Père, accrue chaque jour par le courage si remarquable qu'il montrait au cours de sa cruelle maladie. Il nous reste que la consolation d'avoir tout tenté pour le soulager, mais votre chagrin je le devine dois être très grand et je vous apporte simplement – en vous priant de les exprimer à tous les chers vôtres – mes hommages respectueux de sincère sympathie en ce deuil si cruel.

Raymond Garcin
9 juillet 1942

19 rue de Bourgogne. Ville
Invalides 51-26

Mon pauvre cher Ami, j'apprends avec émotion le triste dénouement et je devine votre chagrin. Je suis de cœur, de tout cœur, près de vous en cette douloureuse épreuve.

Je te serre affectueusement les mains et je garderai un souvenir fidèle à votre cher disparu qui supporta si courageusement tant de souffrances contre lesquels hélas nous étions impuissants.

Cordialement est bien tristement.

Raymond Garcin
9 juillet 1942

Lettre du Régine Rousselon à Simone

Ajouté au crayon : 9/7/42

Ma chère Simone,

Je viens d'apprendre la mort d'oncle Paul, cela m'a fait beaucoup de peine ; je pense bien à toi.

Ce petit mot est bien court, mais je ne saurais pas mettre autre chose, excuse-moi.

Je t'embrasse très affectueusement.

Régine

Très nombreuses lettres et cartes de condoléances, dont :

Juillet, carte de Mme Jean Véron
 Juillet, carte du Dr Bernard Fey
 Juillet, carte de Mr et Mme Jules Texier
 10 juillet, lettre de sœur Marie Jean-Baptiste
 11 juillet, carte des Demoiselles Guersin
 12 juillet, lettre de Jacqueline M.
 12 juillet, carte de Marie-Jacques
 12 juillet, carte de Jean TM
 12 juillet, lettre de S. Michaut
 13 juillet, lettre de S. de la Maisonneuve
 14 juillet, carte de Paul Deamngeon
 15 juillet, carte de M. Offel de Villancourt
 15 juillet, lettre de Laure JN
 15 juillet, carte de J. Gosset
 16 juillet, carte de Jeanne Gosset
 17 juillet, carte d'Odette
 18 juillet, carte de Marie Perrot
 18 juillet, carte de Marie-Pierre
 19 juillet, carte de Marie Bonnet
 20 juillet, lettre H. Jeannin-Naltet
 20 juillet, carte de Charles Renard
 20 juillet, carte du Dr Félix Pasquier
 20 juillet, lettre de J.H. Pendreau
 20 juillet, carte de Mme Regnauld
 21 juillet, carte de M. Moity
 21 juillet, lettre du Dr D. Petit-Dutaillis
 21 juillet, carte de Mme Gosset
 22 juillet, carte de Louis Velicitat (ancien valet de chambre)
 22 juillet, lettre de Gilbert Caron
 22 juillet, carte de Mlle Marie Brierre
 22 juillet, carte de Marie-Pierre
 23 juillet, carte Mlle Crochet, institutrice
 23 juillet, carte du Dr R.J. Weissenbach
 23 juillet, carte de Mr et Mme Saudret
 23 juillet, carte de M. Bourliot
 24 juillet, carte de Mme Hours
 25 juillet, carte de M. Aupetit
 25 juillet, carte de Mlle Simone Leclerc
 25 juillet, carte de Mlle Rachel Bonnefoy
 26 juillet, lettre de A. Dunoy
 27 juillet, lettre de M. Thourny
 27 juillet, carte de Mr J. Duchet
 27 juillet, carte de Mme Emile Bodeau
 27 juillet, lettre de A. Deltombe
 28 juillet, carte de Mlle Marlaud
 28 juillet, lettre de M. Bredin
 28 juillet, carte de P. Bruno
 28 juillet, carte de A. Deboudé

31 juillet, carte de Mme Charles Jeannin-Naltet
 1er août, carte de Jacques Tommy-Martin
 3 août, carte de M. et Mme René Ménard
 3 août, carte de Mme Bozon
 4 août, carte de Mlle Bozon
 5 août, Mme Puiseux
 9 août, Mlle Rachel Bonnefoy à Titi
 12 août, Zugler
 14 août, Geneviève Theriez
 17 août, Odette de Villancourt
 18 août, M.L. Berguerand
 20 août, M. Louise Pejet
 23 août, Mlle Gallicher
 24 août, comte et comtesse Frémy
 28 septembre, Mlle G. Bozon

1940-1945

Lettre d'Albert Demangeon à Simone

Le 11 juillet 1942

Ma chère Simone,

Maman m'a remis hier la montre que l'oncle Paul, dans une dernière pensée si affectueuse, m'avait destinée. Cette intention toute particulière qu'il a eue, me trouble beaucoup. Je n'osais y croire lorsque maman m'en a parlé, n'est-ce pas le souvenir le plus personnel entre tous que cet objet que ton Papa a porté, celui que les plus proches revendiquent pieusement. C'est aussi un témoignage bien flatteur pour moi, de la grande affection qu'il avait pour nous tous. Suzanne ira te voir cet après-midi. Je ne peux l'accompagner ayant tout mon temps pris. Mais, je la charge de te porter toutes mes pensées affectueuses, et de te répéter combien je suis ému du geste que l'oncle Paul a eu à mon égard.

Je t'embrasse bien affectueusement, ton cousin Louis Albert Demangeon

Lettre de Monique Rousselon à Simone

Dimanche 11 juillet
Ajouté au crayon : 1942

Ma chère Simone,

Je viens d'apprendre par votre oncle le grand deuil qui vous frappe et, tout de suite, je veux vous dire la part que je prends à votre peine.

Vous aviez déjà été tellement éprouvée que l'on pensait que vous garderiez encore longtemps près de vous votre père, mais hélas, vous voilà privée de son affection. Je vous assure que c'est tout de tout cœur que je compatis à votre chagrin, demandant au Bon Dieu de vous donner la force de supporter votre épreuve.

Avec encore toute ma sympathie, recevez, ma chère Simone, mes meilleures amitiés.

Monique Rousselon

Lettre de Mme Y. Rasse à Titi

Petites Dalles le 12 juillet 1942

Chère Mademoiselle

Nous avons été bien surpris en recevant votre lettre en nous annonçant la mort de Mr Wallon malgré que Mr et Mme Georges nous avait dit qu'il n'y avait pas d'espoir, enfin c'est malheureux de mourir à cet âge, car Mr Wallon avait besoin la pour c'est 2 pauvres petits et aussi pour Melle Simone, enfin c'est une délivrance pour Mr, car il a du souffrir et aussi les personnes qui sont avec. C'est bien pénible aussi pour Melle Simone, car la voilà seule, si seulement elle était mariée, et cette pauvre Mme Claude certainement aujourd'hui c'est un rappel d'un grand chagrin, et aussi pour vous Melle vous qui a si longtemps que vous étiez chez Mr Wallon, certainement cela va vous être dur à tous, et nous Melle aujourd'hui nous perdons beaucoup, car Mr nous faisait vivre, moi qui étais si heureuse de vous avoir envoyé un colis et je pensais que Mr aurait pu goûter de ce qui y avait, je regrette de ne pas vous l'avoir envoyé les 8 jours avant, enfin je ne pensais pas à cette nouvelle.

Maman mon oncle et moi prenons une grande part au deuil cruel qui vient de frapper Melle Simone ainsi que Mme Claude de la mort de Mr Paul Wallon et nous adressons ainsi qu'à la famille Wallon et à Melle nos condoléances bien sincères.

Recevez de nous ma chère Mademoiselle nos amitiés et nos bons souvenirs à Melle Simone ainsi qu'à Mme Claude.

Y Rasse

1940-1945

Lettre d'Anne-Marie Dastarac à Simone

Orléans 16 juillet 1942

Ma chère Simone,

Nous venons d'apprendre par oncle André Deltombe le grand malheur qui vient te frapper. Vous aviez été déjà si éprouvés il y a deux ans...

Malgré notre éloignement et notre silence, nous pensions souvent à vous, au courage qu'il vous fallait pour supporter cette douloureuse épreuve. Et maintenant c'est ton père, ton père dont la robuste stature semblait insensible aux atteintes du temps, qui comme ses frères donnait une impression de plénitude dans la force...

Et il y avait une telle union entre vous ! Je revois ces jours passés aux Petites Dalles un an avant la guerre, l'heureux tableau que vous formiez dans votre claire villa, Marcel, Claude, toi et ton père jeune grand-père ravi de montrer les photos de sa petite fille. Comme le bonheur est fragile ! Comme tu dois souffrir ma chère Simone de cette solitude nouvelle. Mais la présence de ton père – même invisible – continuera de t'entourer, de t'accompagner sur la route souvent si rude de la vie. Je prie Dieu de tout mon cœur de t'aider à porter ta lourde croix et de te consoler. Veuille dire à tes oncles et tente la part que je prends à leur peine. Je serais bien contente de te revoir, j'ai gardé un si sympathique souvenir de toi.

Je t'embrasse très affectueusement.

Anne-Marie Dastarac

Lettre d'Elisabeth à Simone

Orléans 16 juillet 1942

Ma chère Simone,

Depuis que je sais par oncle André l'épreuve si dure qui t'atteint, je pense très souvent à toi ; et bien que je ne crois pas pouvoir t'apporter un adoucissement à ta peine si lourde, je désire malgré tout te dire combien je suis attristée par la mort de mon oncle et de te savoir si malheureuse. Il était si attentif à te donner tout ce que tu pouvais apprécier et aimer et il partageait si bien tes goûts et tes désirs en te guidant dans la vie !... – Je l'ai souvent entendu dire ! – Comme cette séparation venue si rapidement après la mort de ton frère me fait de peine pour toi !

Depuis que j'avais appris l'état de santé de ton père, je priais bien pour lui avec toi. Il a courageusement souffert, acceptant pour lui seul, tout le poids de sa peine, ces dernières années. Ainsi, quelquefois, Dieu rappelle ceux qu'il aime.

Avec ma bien vive affection pour toi, depuis que je te connais davantage, je prie Dieu et la Sainte Vierge si bonne et compatissante pour toutes nos souffrances de te soutenir dans ta solitude morale. Ils voient le fond de nos cœurs et répondent toujours à notre confiance en nous donnant ce qui nous est nécessaire dans une semblable épreuve. C'est dans ces jours si durs de l'existence que la foi nous apparaît le seul vrai bien... mais qu'il est dur pour nous de refaire chaque fois ce rétablissement à chaque nouveau coup de notre destin ! Crois bien, ma chère Simone, que je suis par la pensée et la prière fraternellement et affectueusement près de toi dans ton malheur.

Ta cousine Elisabeth (*probablement Dastarac*)

Lettre de Madeleine Georges à Simone

Dimanche Ajouté : 19 juillet 1942

Ma chère petite Simone,

Combien j'ai été heureuse, en recevant ta lettre, de savoir que vous aviez trouvé le repos complet à Saint-Ay. Par tous les détails que tu me donnes, je vis en pensée avec vous et je vois Michèle prenant son bain ! Bernard et Françoise se sont attendris aussi à cette idée.

Les faire-part nous ont été envoyés jeudi et sans tarder, j'ai commencé les envois. Aussi, n'ai-je pu faire les changements d'adresse indiqués, les lettres étant parties. Ce sont : Melle Bernage – le Docteur Jomier – Mr Paul Bergeron. J'espère qu'on leur fera suivre le courrier. Pas de nouvelles de ton oncle Charles au sujet de sa liste.

Puisque tu penses qu'il y aura trop de faire-part, nous nous permettrons, si tu le veux bien, d'en garder un pour chacun de nos enfants.

Ton oncle Georges est parti hier pour voir Guy. Je ne sais pas ce qui a été décidé pour lui, mais je crois qu'il restera encore longtemps loin de nous.

Ici, nous menons une petite vie calme. Heureusement, parce qu'il faut que je me repose de mes vacances aux Dalles ! J'étais si fatiguée que je n'ai pas encore eu le courage d'aller voir la cousine de Titi.

J'ai touché vos œufs qui vous attendent. En ce moment, on prend les inscriptions pour une nouvelle distribution. Si tu veux m'envoyer vos lettres DT (des matières grasses) ainsi que celles de Claude, si elles doivent être perdues, Ginet m'a dit qu'il les prenait toutes. Cela vous ferait une petite réserve pour le retour. On distribue des légumes secs avec la DA – DB – DC – DD – DE – et des haricots verts avec le DR.

À propos de haricots, il est arrivé aujourd'hui un cageot pour vous, contenant carottes, haricots verts, pêches, pommes de terre et un superbe reblochon. Tante Claire m'a demandé si je voulais partager avec elle votre bien. C'est à la fois avec plaisir et remords que j'ai accepté. Mais je regrette bien que vous ne puissiez jouir de toutes ces provisions, surtout si vous êtes un peu juste à Saint-Ay. Toutefois, les pommes de terre se gardant, vous les trouverez à votre retour.

Bernard se passionne pour sa collection de timbres et il est très fier parce qu'il a des timbres que mon frère n'a pas ! J'ai une paix royale, pendant que Françoise est plongée dans David Copperfield.

Nous avons un temps détestable ; je souhaite que vous n'ayez pas le même pendant vos vacances. Vous ne pourriez plus faire de ces bonnes balades, fertiles en petits incidents...

Au revoir, ma chère Simone, merci de m'avoir si vite donné de vos nouvelles. Je t'embrasse bien tendrement, ainsi que Claude, Titi et les deux charmants petits.

Tante Madeleine

Lettre de tante Claire à Simone

mardi 21 juillet - de mon lit

Ajouté : Paris, 1942

Ma chère petite Simone,

J'ai des remords, je voulais t'écrire beaucoup plus tôt, te dire combien je pense à toi, avec tout mon cœur. Je sais que, malgré ton grand courage, ces premières semaines de solitude doivent te paraître bien bien dures... et c'est maintenant, et chaque jour que tu mesureras la perte affreuse que tu as faite.

La présence de Titi, toujours si bonne, de Claude et surtout des petits sera à un réconfort pour toi... c'est si attachant, les enfants, et tu retrouveras en eux et Marcel, et ton Papa.

Si je ne t'ai pas écrit plus tôt c'est que j'ai été très fatiguée depuis ton départ. Cela a commencé par un mal de tête bizarre qui ne cessait ni jour ni nuit, et dimanche soir j'ai piqué 40° de fièvre et une grosse angine s'est déclarée. Me voilà donc au lit, vaseuse et bonne à rien alors que j'aurais tant de choses à faire. Mon voyage à Saumur est remis forcément. L'oncle Émile a téléphoné à ma tante. Je tâcherai d'y aller à la fin des vacances. J'espère au moins être remise pour partir à Lougé le 30 juillet et ne pas retarder les vacances de Denis qui en a bien besoin.

La pauvre Christiane s'est fait retaper ce matin à son oral. Elle a eu des examinateurs rosses et vraiment de la déveine : en histoire et géo, elle est tombée sur 2 questions peu importantes qu'elle n'avait pas revues, alors qu'elle avait tant travaillé. Enfin, ce n'est pas dramatique. Elle repassera en octobre. Cela m'ennuie seulement pour les vacances qui auraient dû être complètement tranquilles.

Dis à Titi qu'on n'a pas apporté son chapeau. Par contre j'ai reçu le blanchissage, et un colis de légumes : haricots très fins, carottes, pêches un peu écrasées, un fromage ; j'ai ouvert comme convenu et j'ai partagé avec Tante Madeleine toutes les denrées périssables. Je vous ai laissé les quelques pommes de terre du fond du colis, mais tout le reste ne se serait pas gardé, je crois. Je souhaite que vous vous reposiez bien malgré le temps pluvieux et pas chaud. Je vous embrasse de tout cœur. Un plus tendre baiser pour toi,

de ta tante Claire.

1940-1945

Lettre de Emma Petit à Simone

Paris le 22 juillet 1942

Ma chère petite Simone,

J'ai été très touchée de ta lettre, mais je tiens à te dire que j'aurais été très attristée de n'avoir pu faire une dernière visite à ton cher Père et t'embrasser très tristement en un jour aussi douloureux.

Je suivais, hélas, par ce que pouvait me dire M. Geneviève, les phases de la maladie sans que je te dise toute la peine que j'en ressentais.

J'ai beaucoup prié, je ne pouvais faire autre chose.

Ton pauvre Père a eu tant de tristesse dans sa vie et si chrétiennement supportées qu'il a fait bien souvent mon admiration.

Sois certaine que les épreuves acceptées et supportées comme ton Père en a donné l'exemple, sont des grâces infinies pour l'éternité.

Je suis contente que vous soyez dans un beau pays et que vous puissiez prendre un peu de repos ; vous en aviez tellement besoin.

Marie Geneviève t'a écrit, elle a dû te dire tout le plaisir qu'elle aurait et que nous aurions à te recevoir à la maison. Nous ne voulons pas cependant te contrarier dans tes projets, mais sois certaine que je serais bien contente de t'avoir à la maison, je te demanderais seulement d'excuser ton installation un peu précaire et un service qui laisse à désirer.

Je t'embrasse très affectueusement, ma chère Simone, sans oublier Claude et les chers petits. Mon meilleur souvenir pour Mademoiselle Quétard.

E. petit

Marie Geneviève s'est arrangée à Pasteur, elle ne veillera pas le mercredi 29 et pourra aller te chercher à la gare.

Lettre de Louise à Simone

Champagne 28 Jt 42

Ma chère petite Simone,

J'ai été heureuse de recevoir ta lettre. Je désirais beaucoup de tes nouvelles et m'apprêtais justement à t'écrire pour t'en demander. Je pense bien souvent à toi, tu n'en doutes pas, je pense. Vous avez pris toutes deux Claude et toi le meilleur parti en allant avec Titi vous reposer toutes ensemble dans le calme et la paix des champs. Être toutes trois réunies, c'est, semble-t-il, avoir avec vous un peu ton pauvre Papa que vous avez si bien entouré dans sa longue et douloureuse agonie et qui laisse en chacun de vous tant de souvenirs communs. Mais tu as raison de laisser s'assoupir en toi la pensée des heures si cruelles ; pour être fort, il faut évoquer les heures de joie, de santé, les mille souvenirs où celui que l'on pleure était dans toute la plénitude de sa force et de son activité, dans l'épanouissement de tout son être. Repose-toi de toutes tes forces, si je puis dire, et jouis de la douceur de la saison et de la beauté de tout ce qui t'entoure.

Puisque tu repasseras bientôt par Paris, je n'ai pas à te donner des nouvelles de l'oncle Georges ni de l'oncle Émile que tu verras certainement. L'oncle Georges se dispose à aller passer une quinzaine en Vendée avec L. Mais., François et Bernard, laissant Guy au sanatorium des Grandes Dalles où il est très bien. Nous avons eu la bonne surprise de le voir arriver dimanche et nous avons passé avec eux des heures bien agréables. Je ne te demande pas d'en faire autant pour l'instant ; ce serait peut-être une grosse fatigue entre deux longs voyages ; mais je n'oublie pas la promesse que tu m'as faite de venir t'installer ici à ton retour d'Orbec pour tout le temps que tu voudras.

Le jardin commence à se ressentir des bons soins qu'il a reçus de nos jardiniers improvisés et nous récoltons des légumes qui nous font oublier les heures mauvaises de cet hiver. Le temps est beau sans être trop chaud ; et le grand calme qui nous entoure est reposant en dépit des mille occupations qui nous tiennent toujours en haleine. Les enfants reprennent bonne mine et l'activité qu'ils peuvent déployer au jardin les rend plus sages et plus maniables. Bref nous ne demandons qu'une chose c'est de voir se poursuivre sans incident la même vie durant les semaines que nous passerons ici. Je n'ai malheureusement guère de nouvelles de Paul et d'Odette maintenant que nous en sommes réduits aux simples cartes interzones. J'espérais un peu que Paul, à la faveur d'études supposées, pourrait venir nous retrouver quelques jours. Il semble bien que ce ne soit pas si facile à obtenir, et c'est toujours la longue et pénible séparation.

Je te quitte, ma chère Simone, en t'embrassant bien affectueusement ainsi que Claude et ses petits sans oublier cette bonne Titi.

Ta tante L. Demangeon

1940-1945

Lettre de Claude à Simone

Le 31 juillet 1942

Ma chère Simone,

J'ai bien reçu ce matin les deux paquets de pâtes et ta lettre ; merci d'avoir couru pour moi. Après le départ de ton train, Élisabeth m'a conduite au train pour St-Ay, il y avait un monde de fou et j'ai eu beaucoup de peine à trouver une place ; il faisait une chaleur épouvantable, j'étais bien serrée entre de bonnes femmes énormes... enfin je suis bien arrivée à St-Ay, Titi, Michèle et Pierre m'attendaient, je leur ai donné les petites tartes qu'ils ont beaucoup appréciées.

Hier j'ai été complètement amorphe et je n'ai pas fait grand-chose, après le dîner j'ai accompagné Titi chez sa filleule pour lui rapporter sa carte ; avant de partir j'avais prévenu Michèle que s'il arrivait quelque chose qu'elle aille chercher Mr Verger ; la brave Michèle n'a pas hésité : elle avait envie de faire une « crotte »... aussi sans se gêner elle est allée dire à Mr Verger : j'ai fait une crotte, viens m'essuyer et l'oncle de Titi à exécuter l'ordre ! Quand je suis rentrée j'ai été toute confuse en apprenant cela...

La lettre que tu m'as fait suivre contenait une petite carte de visite du Dr Weissenbach.

La fille de Madame Lesueur qu'a-t-elle envoyé ? un mandat, un chèque ou un billet ? Je suis étonnée que tante Claire ne m'ait pas prévenue.

Nous avons un temps magnifique, tellement chaud que nous ne bougeons pas jusqu'à 4 heures.

Pierre va mieux et mange à peu près convenablement. Madame Sangla n'a pas diminué les rations de sorte que maintenant nous avons presque trop.

J'espère que tu es bien arrivée à Orbec et que tu as trouvé Simone en bonne santé. Continue à bien te reposer.

Je t'embrasse bien affectueusement ainsi que Simone.

Claude

Lettre de Madeleine Georges à Simone

Mardi Ajouté : juillet août 1942

99, rue Jouffroy (17e)
Tél. : Wagram 16-20

Ma chère petite Simone,

Merci de ta gentille carte postale. Hélas non, nous ne nous verrons pas à ton passage à Paris ; nous avons eu un télégramme nous disant que tout était prêt dans les Deux-Sèvres, et nous partons demain matin pour arriver à Argenton-l'Église demain soir. C'est tout près de Thouars. Je ne suis pas emballée de partir, mais pour les enfants, il le faut bien. Je t'écrirai à Paris, car je ne sais pas ton adresse à Orbec ; on te fera suivre. Je te remets dans cette lettre les 5 cartes de matières grasses. J'ai utilisé les tickets de légumes verts dont je te remercie infiniment. Sur 2 des cartes de Claude, il manquait le DN pour les pâtes qu'elle a dû prendre avant son départ ; il lui en reste 1 part à prendre, confitures et légumes secs. Je te remets les différentes cartes de charcuteries, de poissons, de crèmerie avec le ticket pour 6 œufs – 2 tickets de pommes de terre que je n'ai pas touchés – et 2 inscriptions de légumes secs et pâtes. Je pense que je n'ai rien oublié. Tu me le dirais. Je ne suis pas allée chez la cousine de Titi, ayant du vin en retard chez Potin et n'arrivant même pas à le boire. Elle le mettra de côté pour vous. Merci encore. J'ai votre huile que je vous donnerai au retour.

Nous sommes allés à Champagne dimanche et nous avons passé une bien bonne journée.

Au revoir, ma chère Simone, bon séjour à Orbec, et bien affectueux baisers de nous tous pour toi.

Tante Madeleine

1940-1945

Lettre d'Henri Jeannin-Naltet à Simone

Jamproye

*Vendredi 31
Ajouté au crayon : juillet 1942.*

Ma chère Simone,

C'est avec grand plaisir que je te recevrai à Jamproye au début de septembre. Si même tu pouvais venir dès la fin du mois d'août tu pourrais passer quelques jours de plus ici. Le mariage de François est en effet fixé au samedi 19 septembre, comme il y aura des réunions de famille le jeudi 10 je quitterai très probablement Jamproye le 9, et même le 8, ce qui m'oblige (vu les difficultés actuelles de circuler) à fixer au lundi 7 septembre le dernier jour où je puisse te recevoir convenablement. Tu le vois je te dis bien franchement les choses, aussi, si tu pouvais arriver les derniers jours d'août, cela te permettrait de passer une bonne semaine complète ici.

Puisque maintenant il faut toujours parler ravitaillement, je te demanderai de ne pas oublier tes tickets. Nous avons heureusement des légumes et quelques fruits, mais bien peu cette année, car nous avons été dévastés par une grêle terrible le 10 juillet qui a tout ravagé à Mercurey ; les pauvres vignes sont dans un piteux état et les vergers et jardins potagers ne valent pas mieux. C'est d'autant plus vexant que les temps sont durs et que la récolte s'annonçait très bonne.

Je te dis donc : à dans un mois et te prie de transmettre mes affectueuses amitiés à Claude ainsi que mon meilleur souvenir à Mademoiselle Quétard. Crois, ma chère Simone, à mes sentiments toujours bien affectueux.

Ton cousin H. Jeannin-Naltet

Lettre de Titi à Simone

Le 31 juillet 1942

Ma chère Simone,

Bien reçu ta lettre ce matin ; je vois que tu n'as pas perdu de temps à Paris et que tu as eu fort à faire. Merci pour mes feuilles d'alimentation. Je pense que le lapin était bon, tu en auras sûrement goûté hier à midi. J'ai vu après ton départ que tu avais oublié le petit morceau de beurre qui était destiné à ton dîner et au petit déjeuner du lendemain ! Tu ne dis pas si tes œufs étaient intacts et ce que tu as fait pour le dîner. Je suis bien contente que les Georges soient partis en vacances, cela leur fera le plus grand bien. J'espère que tu n'as pas laissé trop de désordre dans la maison... À part cela, le temps continue à être très beau et le soleil chaud. Le jour de ton départ, je me suis promenée avec les enfants et ai ensuite été à la gare chercher Claude. Elle nous avait rapporté de bonnes tartelettes et Pierre a trouvé cela à son goût.

Ensuite courses chez le boulanger Billard, la poste et petite promenade après le réveil de Pierrot ; nous n'avons pas eu le courage d'aller à la plage. J'ai fini de rincer et de tendre pendant que Claude commençait enfin son tricot. Après dîner nous sommes allés avec mon oncle manger des reines-claude dans le champ aux pruniers... délicieuses !

Nous sommes au mieux avec la dame de la pompe et Michèle lui fait de grands discours en l'aidant à casser son bois ; elle lui a même dit que son oncle Jules était son père !...

Pierre est toujours bien sage et a mangé très sagement hier et aujourd'hui. Quant à Michèle, elle est toujours à réclamer de la compote à mon oncle et ils dégustent cela tous deux dans un grand bol (chacun !) J'en ai fait ce matin pommes et prunes et ce sera pour 4 heures. Rien d'autre à te raconter, notre vie est sans histoire et Claude te dit le principal. Je pense que tu ne seras pas arrivée trop fatiguée. Je t'embrasse de tout cœur, ma petite Simone. Bons baisers à Simone. Amitiés de mon oncle.

Titi

1940-1945

Lettre d'Henri Wallon à Simone

Collège de France
Chaire de Psychologie
et d'Éducation de l'Enfance

Le 2 août 1942

Ma chère Simone,

Tu es bien gentille de nous avoir donné de tes nouvelles. Nous sommes heureux de savoir que tu peux te reposer dans un joli pays. Malheureusement, tu parais subir encore quelques restrictions alimentaires. J'espère que cet été un peu trop pluvieux ne nuit pas à vos promenades. Ici on ne se plaint pas d'éviter ainsi de trop grosses chaleurs.

Fais toutes nos amitiés à Claude et à Titi. Embrasse bien pour nous tes neveux et reçois, je te prie, nos meilleurs baisers.

Henri Wallon

Lettre de tante Claire à Simone

Lougé 4 août 42

Ma chère petite Simone,

Je viens de recevoir ta lettre et je suis bien contente de savoir que tu te reposes complètement à Orbec. Je t'avais trouvée encore fatiguée en rentrant de St-Ay et cette vie calme de Normandie va sûrement te faire du bien.

Nous nous réjouissons tous de t'avoir le 13. C'était ici la vraie campagne au milieu des près verts et des pommiers et malgré soi on y oublie ses soucis. Le confort... te rappellera Capestang, mais je sais que tu n'y attaches pas une grande importance, et que tu sais t'adapter... aussi j'espère que notre petit coin te paraîtra agréable, et que tu voudras y revenir souvent. En tout cas pour le beurre et la crème nous sommes aussi favorisés qu'Orbec et les enfants ont pu satisfaire les appétits aiguisés par le grand air et les nombreux travaux. Denis n'arrête pas du matin au soir, mais tout le temps dehors au potager, cela le sort de ses livres et c'est très bon pour lui. Il est enchanté des tomates plantées par lui, mais a eu bien de la peine avec ses haricots, nous n'avions pas eu de rames à temps et tu n'imagines pas quel travail de patience il a fallu pour les démêler !

Nous avons eu 2 jours de soleil magnifique, mais depuis hier le temps s'est mis à la pluie. Je souhaite que cela se remette au beau pour ton séjour, sous le soleil on vit entièrement dehors et toute la vie est changée.

Nous comptons donc sur toi le jeudi 13. Les enfants iront à ta rencontre si tu ne les vois pas à Argentan à 16h32, tu les retrouveras sur la route. (Tu fais Argentan-Ecouché route assez ennuyeuse. Ensuite après Ecouché on passe le passage à niveau, on continue la route nationale jusqu'à une grande montée, et on tourne à gauche dans un chemin assez droit qui mène à Lougé, les enfants t'auront rejointe avant, c'est le seul point où l'on puisse se tromper. Je ne sais pas s'il y a un poteau indicateur).

Une seule chose ennuyeuse. L'oncle Émile va être à Paris du 10 au 18 et ne sera pas là à ton arrivée, mais j'espère bien que tu seras encore ici le 18 et que tu passeras quelques jours avec lui. Denis lui est obligé d'être à l'hôpital le 17 au matin. Ils se succéderont à Paris. Mais en prenant la date que tu as choisie, tu les verras un peu tous les deux. Ce sera encore bien puisqu'il n'y a pas moyen de les avoir ensemble.

Tu as bien fait de prendre une couverture. Nous en avons ici, mais les nuits sont très fraîches, et je ne voudrais pas que tu aies froid. Le soir on endure un tricot de laine, ce n'est pas la chaleur de Ste-Maxime !

L'oncle Émile fait des démarches pour avoir l'électricité. Ce serait une amélioration énorme, mais je n'y compte guère avant Noël dans ce pays arriéré, et encore si la chose est possible.

Au revoir ma chère petite Simone. Repose-toi bien et laisse-toi vivre dans ce doux pays. Amitié très affectueuse à Simone Renard de toute la maisonnée. Je t'embrasse tendrement.

Ta tante Claire

Lettre de Claude à Simone

St-Ay le 4 août
Ajouté au crayon : 1942

Ma chère Simone,

Tu me dis avoir reçu pour moi une carte des Simon, je ne connais pas. J'ai reçu en effet une lettre de Maman m'expliquant que mon LP ne marchait pas, mais ce matin j'ai eu d'autres nouvelles et il paraît que Papa doit m'en avoir un aujourd'hui à midi ; je dois téléphoner à Paris à 2 heures pour avoir la réponse.

Je vois que la vie à Orbec doit être bien reposante et douce, profite de tout cela, tu le mérites bien ; je ne doute pas que tu aies retrouvé Simone avec joie et je souhaite que vous vous reposiez toutes deux beaucoup.

Depuis que tu es partie nous avons eu moitié beau temps, moitié pluie. Nous sommes allés avant-hier prendre le café chez les cousins de Titi « Jim et Clérette » et finalement après avoir pris un café à 3h1/2 nous avons dîné avec eux. Nous sommes revenus prendre Pierre et quelques provisions pour compléter le menu et entre autres un magnifique quatre-quarts que j'avais fait pour notre goûter. Quelle drôle de famille ! Le Jim en question a l'air d'un brave garçon avec un cœur d'or, mais c'est un bohème en plein et en l'écoutant il y a de quoi devenir fou ; il a passé toute sa jeunesse en Algérie et il a eu un coup de bambou sur la tête. Après avoir dîné confortablement avec une soupe dont nous n'avions pas l'habitude chez notre hôtesse, nous avons regagné nos pénates.

Figure toi qu'hier Mme Sangla nous a fait une crème prise... que lui arrive-t-il ! Nous en étions baba Titi et moi. Elle veut s'en doute que nous partions sur une bonne impression.

Depuis ton départ nous sommes allés un jour à la Loire, mais nous n'avons pas trouvé encore le temps d'aller aux « eaux bleues » nous n'irons sans doute pas.

En ce moment je ne vois plus Michèle, elle passe ses journées dans le jardin et remonte absolument dégoûtantes, mais pendant ce temps-là elle est sage. J'ai enfin commencé mon tricot, mais j'ai fait le dos pour Pierre trop étroit et Titi se fait une joie de me rajouter une petite bande... Nous commençons nos préparatifs de départ, ce matin lessive, qui ne séchera probablement pas, car il fait un temps affreux.

Ce matin j'ai reçu un mot de la tante Dastarac qui nous attend pour dîner mercredi, ce qui fait que je lui apporterai mes œufs, et mon beurre de Cerdon, je ne peux en effet arriver les mains vides. J'écrirai à Marie-Rose et tacherai de lui envoyer des photos.

Continue à te reposer et à passer de bons jours. Embrasse pour moi Simone et garde pour toi mes plus affectueux baisers.

Claude

Lettre de Titi à Simone

Le 4 août 1942

Ma chère Simone,

Merci pour ta longue lettre détaillée qui nous a fait grand plaisir, mais Simone a dû nous maudire de voir que tu passais tant de temps à nous écrire ! Enfin tu sais que j'aime bien tous les petits détails et tu as bien fait de m'en donner. Tu n'as pas perdu de temps à Paris comme je vois et je t'admire d'être arrivée à tout faire. Pour la question des clés cela ne m'étonne pas et je m'attendais bien à ce que tu t'y perdes, mais vraiment je n'ai pas eu le temps de mettre des étiquettes avant le départ. À l'avenir on s'y prendra à l'avance !

Depuis notre dernière lettre, le temps a été très chaud et orageux, mais depuis hier il y a constamment de fortes averses qui nous ennuient bien, car on se fait tremper dès qu'on sort et le linge n'a pas séché depuis hier matin. Ces jours-ci où il y avait du soleil, il faisait trop chaud pour aller aux eaux bleues, car on était incapable de tout effort et maintenant qu'il pleut il n'y aura pas de vue, donc je crois que cette promenade est remise à une autre année !

Figure-toi que vendredi et samedi nous avons buté dans mes cousins à chaque sortie ; nous devons aller les voir Claude et moi samedi après dîner, mais ils sont arrivés chez Gaston à près de 10h, si bien que nous leur avons juste dit un petit bonjour (ou bonsoir) et nous avons vu qu'ils avaient un bon menu : potage aux légumes écrasés, pommes de terre à l'eau (avec du beurre !), 1 tranche de viande froide et de la confiture de fraises. Nous avons mangé une tartine de confiture et Juis avait commandé du mousseux, fort bon ma foi. Le dimanche après-midi nous avons pris le café chez eux et mon oncle était de la partie et puis ils ont décidé brusquement de pendre la crémaillère le soir même et de nous inviter. Alors tout le monde s'est mis en branle. On est venu chercher de la vaisselle et des couverts chez mon oncle, Claude a pris son beau 4/4 et mon oncle une bonne bouteille et pendant ce temps Clairette faisait une bonne soupe de légumes et 1 œuf pour Pierrot. Son rôti de veau de la semaine et y a passé, avec une grande marmite de nouilles, du fromage, des pommes et un bon vin blanc sucré. Tout s'est très bien passé et nous sommes rentrés bien restaurés et l'après-midi pluvieuse ne nous avait pas gênés.

Je vois que tu te reposes bien et que les menus sont copieux, refais-toi des forces avec Simone, vous en avez besoin toutes deux. Si tu trouves des choses à envoyer et si cela n'est pas trop compliqué, veux-tu faire un colis par la poste à mon frère, je te rembourserai plus tard, car ma belle-sœur dit que c'est maigre en ce moment et je n'ai pas grand-chose à leur rapporter à part le lapin et quelques œufs.

Je te rappelle l'adresse : 4 place de la poste à Bagnolet – Paris 20e. Merci d'avance. Je pense que je m'y retrouverai au milieu de tout ton désordre. Y a-t-il quelque chose à te renvoyer ? Rien de Jane, mais je pense partir lundi comme convenu avec ou sans elle. As-tu retrouvé ta bicyclette ? Si tu écris avant le 11, adresse ta lettre chez mon frère, car je descends chez eux et j'irai juste à la maison chercher quelques affaires. Bonnes vacances, ma petite Simone, et bien affectueux baisers pour vous deux. Bon souvenir de mon oncle.

Titi

Lettre de Titi à Simone

Le 6 août 1942

Ma chère Simone,

Bien reçu hier matin ta lettre du 2 et ce matin à mon arrivée à Paris, celle du 5. Je pense que maintenant tu as reçu nos 2 lettres suivantes. Je commence par te donner les dernières nouvelles : mardi après-midi visite d'Adrien à ma filleule (retour avec 6 œufs) et nous avons trinqué avec un vieux marc qui était joliment bon. Le soir au dîner Mme Sangla nous avait fait des haricots frais avec du jambon, nous n'en revenions pas ! Ensuite, visite en coup de vent à mes cousins du Risaye (ceux de Mimizan) puis à Voisinias chez Paul et chez le père de ma filleule (retour avec 2 lapins et 9 œufs). Mercredi matin longue station chez Billard pour toucher beurre, fromage et pralinés, mais déception ! La maison n'a pas encore rouvert et nous n'en avons eu que 10 pour nous deux ! L'après-midi nous sommes retournés à Voisinias chercher le 3e lapin et 6 œufs chez Paul et sa femme nous avait fait un vrai café et suivi d'une vieille prune. Michèle pendant ce temps allait voir les canards et toute la basse-cour. Retour en vitesse pour commencer les bagages et le linge était juste sec pour l'emballer. Mon oncle a d'abord fait ma valise de ravitaillement en complétant avec pommes et prunes du jardin et les légumes que j'avais achetés (haricots verts, salades, tomates, etc.) puis il est venu au secours de Claude qui ne se sortait pas de son sac et a dû compléter par un gros paquet à part ! Enfin après bien des soupirs tout s'est terminé et nous sommes partis à la gare en faisant 2 petits arrêts chez Melle Brière et Mme Trompesance. À la gare nous étions écafoiées sur le banc quand on vit arriver Melle Crochet ! Nous l'avions oubliée ! Ne nous voyant pas venir elle était venue nous dire au revoir, c'était bien gentil de sa part ! L'embarquement s'est bien effectué malgré nos 100 kg de bagage en 5 colis. À Orléans, j'ai demandé à des scouts qui étaient dans le train de nous aider à descendre puis nous avons pris un porteur, ce qui nous a gagné du temps à la consigne pour les bagages de Claude et il m'a ensuite apporté mes 2 valises à l'hôtel (près du Berni) où nos cousins m'avaient retenu 1 chambre le matin. Dans la cohue de la descente la poupée de Michèle a perdu la tête et il a fallu se mettre à 4 pattes pour la chercher... pendant ce temps Pierre continuait à tenir fièrement la pauvre mutilée avec laquelle il a fait une entrée triomphale chez les D. Là c'était l'affolement complet, car il fallait dîner en 1/2 heure. Claude avait emporté les 6 œufs et le beurre qui restaient de Cerdon et 1 l. de lait entier, ce qui a fait grand plaisir à la tante, mais avait complètement bouleversé Élisabeth qui croyait que nous voulions des œufs sur le plat et qu'il fallait faire une soupe au lait pour les enfants ! Enfin on se mit à table et voici le menu : soupe de légumes, haricots verts, galettes de sarrasin et fromage (très bonne et fort au goût de Pierre) tomates en salade et salade verte, puis poires délicieuses. Ensuite on se mit tous en branle pour la gare et la tante avait pris des tickets de quai pour elle et ses filles (alors que j'avais pris pour moi 1 aller et retour Les Aubrais) et puis finalement elles sont venues avec nous aux Aubrais, remplies d'appréhension à l'idée qu'un contrôleur pouvait leur demander des explications ce qui les excitait beaucoup. Mais tout s'est passé le mieux du monde. Comme nous n'avons pas eu le temps d'aller vers l'emplacement de la voiture de tête (wagon-lit et Wallon-Lange) nous avons hissé et poussé toute la nichée et les colis, sans oublier la poupée et sa tête, dans une voiture, sans apercevoir Bernadette, ce qui nous tracassait fort. Mais celle-ci qui nous avait vues venait par les couloirs au-devant de Claude et l'aida à traverser les 2 voitures avant la leur. Tout était donc pour le mieux. Retour sans histoire à Orléans où je suis restée jusqu'à 11h1/4 chez la tante puis les cousines m'ont raccompagnée à l'hôtel, toutes deux joyeuses d'être dehors avant le couvre-feu ! J'ai bien dormi et me suis levée ce matin à 6h pour avoir le temps de déjeuner avant le départ. Voyage sans histoire. J'ai trouvé une

place aux Aubrais et un voyageur complaisant pour me porter mes valises. À la maison j'ai trouvé ta lettre et 1 p. de pâtes de Marie-Rose qui se vidait de tous côtés. Pour l'instant, je suis en train de sécher (chez le coiffeur) et vais sortir avec une nouvelle beauté !

Je t'ai fait suivre hier une lettre de l'oncle Henri. Maintenant je réponds à tes 2 dernières lettres. Je me suis très bien débrouillée avec les clés, il est vrai que je les connais mieux que toi !

Comme j'avais apporté des provisions, j'ai invité mon frère, belle-sœur et nièce à déjeuner avec moi, ce qui était plus simple pour moi pour aller ensuite chez le coiffeur.

Pour Henri tu peux y aller dès ton retour de Lougé, car il n'y aura sûrement pas de colis de Mme Jaquet qui est en vacances jusqu'à fin août et les prunes ne seront peut-être pas autorisées, car il en a été question ces jours-ci. Donc rien ne t'empêche d'y aller vers le 25 et tu n'as qu'à voir ce qui t'arrange le mieux. Comme ce sera vers la fin du mois, tu pourrais demander à M. Geneviève de prendre ton billet et de retenir ta place. Quant à moi je ne sais pas exactement quand je rentrerai, mais sans doute vers le 20 ou 22. Je te le redirai quand je serai de l'autre côté, si j'y arrive ! Si tu avais quelque chose d'urgent à écrire, adresse tes lettres à : Mr Blois Gilbert, aux 1000 coupons, Vieux-Condé, Mont de Perusvelz Nord et mets ton adresse derrière afin qu'elle sache que c'est pour Didine, ainsi je l'aurai peut-être plus tôt, car à l'adresse de Didine elles mettent 12 jours ! Je te tiendrai au courant en faisant mettre un mot à Vieux-Condé à l'occasion. Je crois que le mariage de François a lieu à Paris. Claude a eu son passeport par le même indique que l'an dernier, l'autre type étant absent de Paris. Que l'appartement me semble triste et j'ai erré de pièce en pièce sans courage. Cela a dû aussi t'être bien pénible. Bonne suite ma petite Simone et reviens avec de bonnes joues. Je t'embrasse bien affectueusement ainsi que Simone II.

Titi

P.S. C'est imprudent de renvoyer ta petite valise en cuir si tu dois le faire envoie la en colis express, elle courra moins de risques d'être volée, c'est petit et très tentant.

Titi

Carte de Claude à Titi

St Just le 9 août

Ma chère Titi,

J'ai reçu ta carte ce matin. Mon voyage s'est aussi bien effectué et je n'ai eu aucun ennui. J'ai eu aussi une grande émotion ne voyant pas Bernadette et je faisais déjà des projets pour descendre et coucher à Vierzon. Michèle et Pierre ont très bien dormi, mais nous beaucoup moins bien. Ici j'ai trouvé tout le monde en bonne santé. Nous allons tous ensemble passer 10 jours du 20 au 30 août, sur le lac de Genève à l'hôtel... Papa et Maman viendront sans doute nous y rejoindre. Ici on mange encore moins bien qu'à St-Ay, c'est terrible. Nous avons passé de bons jours ensemble, n'est-ce pas ma « Zoupinette »... nous tâcherons de recommencer. Nous avons ici un temps magnifique et je suis bien contente, car Pierre a repris son bon appétit. Michèle est toute la journée dehors, je ne la vois pas du tout. Je regrette de t'avoir donné mes cartes de p. de t., car elles marchent ici, enfin tu en auras fait profiter ta belle-sœur, cela est très bien. Je t'embrasse de tout cœur.

Claude

Lettre de Titi à Simone

Le 9 août 1942

Ma chère Simone,

Je comptais t'écrire hier, mais n'en ai pas trouvé le temps. J'ai bien reçu ta lettre du 7 et t'en remercie. Le courrier va plus vite de Paris à Obec et vice versa que de St-Ay à Orbec. Vendredi, je suis allée déjeuner chez mes cousins de Belleville et j'en ai profité pour ramener nos pommes de terre numéro 38 à ma belle-sœur ainsi que celles de Claude. Cela nous fait toujours un légume d'assuré. En ce moment on touche des tomates et on se fait inscrire pour les légumes et les pâtes ; il faudra que tu le fasses en rentrant à Paris. As-tu pensé aussi à tes tickets d'huile ? Tu pourrais les donner soit à Orbec soit à tante Claire. Je laisserai les cartes de p. de terre à ma belle-sœur et les reprendrai à mon retour, car si nous passons quelques jours à Paris nous pourrions en toucher à ce moment-là ainsi que tes tomates, nouilles et oignons. J'ai eu les dattes chez ma cousine, mais elles ne sont ni belles ni fameuses, je me demande de quand elles datent (sans jeu de mots !...)

Samedi après-midi nous avons eu la visite de mon oncle de Paris et nous avons bien bavardé et fait avec lui quelques parties de jacquet. Le soir je suis allée voir Jane et ai fait la connaissance de sa belle-sœur de Pé..., la mère de la petite Denise qui est chez elle. Elle a pris nos places pour mardi et n'en a pas avisé Didine à qui j'avais écrit que nous arriverions lundi à Valenciennes. Pour remettre tout en place j'ai envoyé un télégramme, mais figure-toi qu'hier soir en passant rue de Courcelles pour voir s'il n'y avait pas eu de courrier depuis mon retour, j'ai trouvé un pneu de la poste, m'avisant qu'on ne pouvait télégraphier dans le Nord et que l'employé avait prit le télégramme par erreur. Pas moyens de prévenir Didine et de lui éviter le dérangement de Denain et j'en suis fort ennuyée, d'autant plus, que ne trouvant aucune explication à l'adresse de Vieux-Condé elle ne pourra deviner que nous arriverons le lendemain. Jane est vraiment trop négligente et je suis furieuse ; j'avais pensé partir seule demain matin, mais, renseignements pris, je n'aurais pu prendre le train qui est complet donc rien à faire et on s'expliquera plus tard. Demain je compte aller rue de Courcelles de bonne heure pour faire mon repassage et préparer ma valise. Mon frère viendra la prendre en sortant du bureau et je repartirai de chez eux mardi matin, accompagnée par ma petite nièce qui tient à me mettre dans le train !

J'ai reçu hier une lettre de Tante Madeleine qui me dit la même chose qu'à toi. Je suis bien contente qu'ils aient trouvé un bon coin. Tu ne me dis pas si tu pourras envoyer un colis à ma belle-sœur, si cela était possible je t'en remercie à l'avance, mais pas de légumes. *

Je pense rentrer vers la même date que toi et j'ai donc dit à mon oncle que, si c'est possible, nous serions contentes d'avoir un cageot de prunes vers le 25. Nous pourrions donc faire des conserves. Je resterai avec toi et irai à St-Ay pendant ton séjour à Chalon.

J'ai repassé ta robe blanche ; pour ta blouse, je l'ai relavée, mais les tâches sont restées. D'où vient ce bleu ?

* Je relis ta lettre et vois que tu ne peux envoyer que des légumes, donc j'annule ma demande. Inutile décrire à Didine, je transmettrai.

Si tu trouves des bas de laine, achètes-en ; pour les tissus c'est bien difficile de te conseiller sans connaître prix et qualité, mais fais au mieux si tu vois quelque chose d'intéressant. Ne peux-tu utiliser ton bon de la mairie pour acheter le tissu de ton tailleur.

Au cas où je rentrerais avant toi, avant ton départ de Lougé, tu peux toujours adresser 1 lettre chez mon frère ou rue de Courcelles. Je crois que c'est tout ce que j'ai à te dire. Ne m'écris pas chez Didine, mais à Vieux-Condé, Mr Blois Gilbert, aux 1000 coupons, Mont de Péruvelz, Vieux-Condé Nord et mets ton adresse de Paris au dos. Continue bien tes vacances, ma petite Simone. Je t'embrasse de tout cœur.

Titi

Amitiés de ma famille. Merci à Simone pour son mot et bon baiser pour elle.

Titi

1940-1945

Lettre de Laure à Simone

Chalon s Saône 10 août
Ajouté au crayon : 1942

Ma chère Simone,

Je ne t'ai pas écrit depuis longtemps, c'est que j'ai été fatiguée. J'ai eu des vertiges qui m'ont obligée à rester au lit plusieurs jours. J'en ai été débarrassée par des piqûres d'adrénaline, mais je suis restée fatiguée pendant encore une semaine. Il n'y a que quelques jours que je me sens tout à fait d'aplomb.

Henri sera très heureux de ta visite. Je ne sais s'il te l'a écrit (la correspondance c'est pas son fort !) mais il aimerait que tu viennes à la fin d'août, car devant aller au mariage de François fixé au 12 septembre, il sera absent de Jamproyes du 8 au 15 septembre. Si tu ne viens que les premiers jours de septembre, ton séjour sera bien court !

François est à Paris depuis 2 jours, il en revient le 12 avec Francine qui s'occupera un peu de sa future installation. Les réparations de ce petit rez-de-chaussée ne vont pas vite. Le corps de métier dont on a besoin est régulièrement en congés payés ! Puis nous irons tous pour le 15 août passer quelques jours à Jamproyes.

J'espère que vous vous êtes toutes trois bien reposées à St Ay et que vous continuez chacune de votre côté. Claude doit être heureuse d'avoir pu rejoindre sa sœur.

Nous avons eu aujourd'hui à déjeuner Geneviève et Gaston Theriez qui sont pour 3 semaines à Santenay chez Mme Theriez mère. Je n'avais pas vu Geneviève depuis la guerre !

Nous avons de très mauvaises nouvelles de ma cousine tante Guerrin, la fille de la Charité. Elle est à Chilez et tout à fait à ses derniers moments.

Suzanne se plaint du temps à Verdresse. Ici aussi il est bien irrégulier et pas trop chaud.

À bientôt, ma chère Simone. Je t'embrasse tendrement.

Ta tante Laure

Si tu es chez les Émile fais leurs nos amitiés.

Carte de Claude à Simone

Le 11 août

Ma chère petite Simone,

J'ai reçu ta carte hier soir. Je pense que tu as reçu mes deux lettres. Notre voyage s'est bien passé, Michèle a fort bien reconnu ses cousins et s'amuse bien mieux avec eux que l'année dernière. Quant à Pierre il suit le mouvement ; il a retrouvé son bon appétit. Nous allons tous retrouver Maman et Papa sur le lac Léman à Amphion où nous resterons une dizaine de jours. Envoie-moi dès que tu le pourras l'adresse des Demangeon, car Titi m'a donné un paletot à leur renvoyer et je n'ai pas leur adresse. Nous avons ici un temps magnifique, il y a encore moins d'eau dans la Loire ici qu'à St-Ay. Bon séjour à Lougé et courage. Je t'embrasse bien affectueusement.

Claude

1940-1945

Carte de Titi à Simone

Le 11 août 1942

Ma chère Simone,

Je suis partie ce matin avec Jane et je pensais que les billets avaient été pris pour Valenciennes par Douai et Sornais, mais ils étaient via Auboye et nos places louées dans le train d'Amsterdam. Nous voilà donc en panne à Auboye pour 2h1/2 et n'arriverons à Valenciennes qu'à 4h30 ! C'est gai ! Il n'y a malheureusement rien d'autre à faire qu'à attendre et à souhaiter que notre voyage se termine mieux qu'il n'a commencé. C'est la pauvre Didine qui doit bien se tourmenter, car elle nous attendait déjà hier et pas moyen de la prévenir. Enfin, tout cela s'arrangera et n'existera plus quand nous serons réunis. Je pense que ton voyage se sera bien effectué et que tu auras trouvé tout le monde en bonne santé. Rappelle-moi au bon souvenir de tous. Je t'embrasse très affectueusement ma petite Simone. Amitiés de Jane.

Titi

Lettre de Titi à Simone

Le 12 août 1942

Ma chère Simone,

Après de multiples péripéties, nous sommes enfin arrivées hier soir chez Didine et les avons surpris en train de manger la tarte qui nous était destinée. Ils sont très gentiment installés, c'est confortable et douillet et d'un calme merveilleux. Après avoir bavardé bien tard hier soir nous avons passé une bonne nuit. Ce matin, temps affreux : pluie et vent et il ne fait pas chaud.

Jane nous a éblouis ce matin avec une robe de chambre splendide. Modestement, j'avais mis ma blouse-robe-peignoir festonnée, car j'avais à cueillir les haricots au jardin et à donner à manger au lapin pendant que Didine préparait le poulet apporté par Jane. Tu vois que la matinée a été vite employée et Didine nous a fait en plus un bon gâteau pour le café ! Ils sont ravis de nous avoir et il y a bien des projets de faits pour l'emploi de notre temps. Jane repart lundi ou mardi et moi je rentrerai sans doute le 23.

Tu sais qu'hier c'était ma fête, mais personne n'y a pensé et cela m'a fait tout drôle, car c'est la première fois que cela m'arrive. En y pensant hier soir, j'en ai presque pleuré, car j'ai évoqué tous les 11 août passés aux Dalles et si affectueusement fêté par ton Papa, Marcel et toi et nous n'avons peut-être pas apprécié à ces moments-là comme nous étions heureux tous ensemble. Excuse-moi de te dire cela, mais tu me manques et ce n'est que lorsque nous sommes séparés que j'éprouve le besoin de te le dire. Tu vas donc te moquer de moi et tu auras raison ! Aussi je te quitte vite en t'embrassant bien fort.

Titi

Lettre de Louise à Simone

Champagne 17 août 42

Ma chère Simone,

Je pense que ton séjour à Orbec doit toucher à sa fin et que tu ne tarderas pas à regagner la région parisienne. Je te rappelle ta promesse de venir passer quelques jours à Champagne. Nous serons tous bien heureux de te revoir et en attendant j'aimerais recevoir de tes nouvelles. Je pense que tu as pu goûter un repos complet et que ce pays généreux de Normandie aura réparé tes forces, et fait oublier les privations de l'hiver. Il fait en ce moment un temps magnifique et pour un peu nous nous plaindrions de la chaleur ! Notre vie se passe tout entière au jardin à besogner sur nos plants de légumes, ou à grappiller les fruits que malgré tant de négligences nos arbres consentent à donner. Grâce à l'énergie d'Aimé et d'Albert nous avons eu abondance de haricots et de petits pois ce qui a rendu la vie plus confortable que l'an dernier. Tu sais sans doute que l'oncle Georges et tante Madeleine sont allés avec Françoise et Bernard passer 3 semaines à Argenton l'Eglise dans les Deux-Sèvres. Ils ont été ravis de leur séjour. Beau pays, beau temps, table abondante. Tickets inconnus, viande à tous les repas et quelle portion ! Bref ils se sont, paraît-il, transformés à ce régime éminemment reconstituant. La chose qui me surprend c'est qu'ils reviennent déjà ; je n'aurais pu m'arracher à ce pays merveilleux. Ils rentrent demain laissant Françoise à Saumur chez une cousine. Sans doute aussi sont-ils désireux de revoir Guy. Celui-ci leur a appris, paraît-il, qu'Yvetot avait été fort bombardé ; tout dernièrement. Je crois qu'il ne s'ennuie pas trop, en tout cas il n'y paraît pas dans ses lettres. Je n'ai aucune autre nouvelle de toute la famille. Ici tout le monde va bien, les enfants ont repris bonne mine et font les diables dans le jardin. Albert essaie de se remettre à la peinture entre ses travaux de jardinage. Tour à tour, chaque semaine, l'un de nous se rend à Paris pour le ravitaillement puisque nous avons trouvé moins aléatoire de rester fidèles à nos fournisseurs habituels. Aimé à demander un laissez-passer pour se rendre en Limousin ; mais il ne sait encore s'il obtiendra quoique généralement les « raisons d'étude » avec certificat des maîtres à l'appui soit favorablement accueillis.

Bien vite une lettre, ma chère petite Simone, pour nous donner de tes nouvelles et nous annoncer ton arrivée.

Je t'embrasse de tout mon cœur, Suzanne, tous ici se joignent à moi. Transmets toutes nos amitiés à Simone Renard.

Ta tante Louise Demangeon

Lettre de Titi à Simone

Le 17 août 1942

Ma chère Simone,

Je te remercie de tout cœur pour tes bons vœux ; tu es bien gentille d'y avoir pensé et je choisirai mon cadeau au retour. Tes longues nouvelles m'ont fait plaisir.

Ici tout va bien. Jane est repartie ce matin et je pense qu'elle n'aura pas d'ennui. Pour moi je rentrerai vendredi ou samedi soir et irai directement chez mon frère, car je pense que tu ne seras à la maison que dimanche, mais je passerai pour s'il y a de tes nouvelles. En tout cas, si tu rentres avant moi donne-leur un coup de téléphone pour qu'ils soient au courant et me préviennent.

À bientôt donc. Bonne fin de vacances et ne m'oublie pas près de tous. Je t'embrasse bien affectueusement.

Titi

1940-1945

Carte de Claude à Simone

21 août

Ma chère Simone,

Nous voici pour 10 ou 12 jours sur les bords du lac de Genève, spectacle bien joli et reposant. Nous avons très beau temps. Hier nous sommes allés jusqu'à Évian qui n'est qu'à 3 km de là. Papa et Maman arrivent ce soir et repartiront le 31 pour Vichy ou Maman restera pour faire une cure. Je rentrerai avec les enfants à St-Just où je resterai jusqu'au 10 septembre et je regagnerais Paris. Pierre a gardé son bon appétit, quant à Michèle elle s'amuse avec les petits enfants de l'hôtel. Hier les enfants se sont baignés au bord du lac à leur grande joie. Pour venir ici nous avons voyagé de 5 heures du matin à 8 heures du soir dans un train archi bondé, heureusement nous avons nos places retenues. Les enfants ont été relativement sages, malgré une chaleur accablante. J'espère que tes séjours successifs se poursuivent bien. Je t'embrasse affectueusement.

Claude

Lettre de Louis Jeannin-Naltet à Simone

Jamproyes Baigneux Val d'Or 21 août 42

Ma chère Simone,
Nous passons quelques jours de repos près d'Henri....
Lettre illisible !
L. Jeannin-Naltet

Lettre de tante Claire à Simone

Jeudi soir
Ajouté : 27 août 1942

Ma chère petite Simone,

Me voici arrivée à Lougé et ma première pensée est pour toi. Tout ici me rappelle ton bon petit séjour où tu étais si gentille pour moi. Je m'étais bien vite habituée à avoir une seconde fille et tu ne peux t'imaginer comme je regrette de ne plus t'avoir ici. Tu savais si bien me décharger des rudes besognes, m'aider pour les autres, rester près de moi à bicyclette, j'en avais même un peu de remords. Ce ne devait pas être très agréable pour toi d'aller à cette allure... de tortue, pour ta pauvre tante Claire. Et si gentiment tu t'étais adaptée à notre petite vie campagnarde... enfin il m'en reste un grand regret – voilà – mais c'est en vivant sous le même toit que j'ai appris à te connaître mieux et à t'apprécier aussi bien pendant l'exode que pendant les divers séjours que nous avons faits ensemble.

Je regrette infiniment de ne pas être à Paris pour te souhaiter un bon anniversaire. Je sais que ce jour sera triste pour toi, en pensant aux anniversaires des autres années, et justement j'aurais voulu que notre affection te sois une petite consolation. Ma pensée sera près de toi toute la journée, crois-le bien.

Mon voyage s'est bien passé, quoique très chaud. Je suis arrivée avec Simone Poussif – Christiane, et elles sont en train de bavarder. Je me demande si notre vie simple lui plaira.

Au revoir, ma chère petite Simone. Encore tous mes vœux ! J'oubliais aussi de te remercier pour mes conserves, cela m'ennuie de te donner ce surcroît de travail ! Affectueuses amitiés à Titi.

Je t'embrasse très tendrement.

Tante Claire

Excuse cette lettre, bien mal écrite... à la lueur fumeuse de la lampe.

1940-1945

Lettre d'Émile à Simone

Le 27/8/42

Dr Émile Wallon
107, rue de Courcelles (17^e)
Téléphone : Wagram 16.20

Ma chère Simone,

Je suis en retard pour t'adresser mes vœux, mais tu connais la vie de la Renaudère et tu m'excuseras. Tu m'excuseras aussi pour mon écriture, les bras de ma plume sont en ... genre. Ils sont tellement écartés qu'on dirait plutôt une fourche. J'ai dû interrompre ma lettre faute de matériel, mais elle arrivera ... en retard. Tante Claire m'a dit les agapes projetées à cette occasion. Ce sera une belle fête de jeunesse.

Ici la vie campagnarde continue. Nos lapins et nos coqs jugés assez grands pour se conduire dans la vie sont en liberté le jour, ils viennent regagner leur maison le soir. J'espère que nous n'aurons pas, pour notre part, à regretter cette vie de liberté, et qu'ils ne manqueront pas à se rendre à leur dernier rendez-vous. Christiane va tout à l'heure aux Yveteaux. Elle mettra cette lettre qui t'arrivera de justesse... si elle arrive avant ton départ.

Je t'embrasse affectueusement, ma chère Simone. À bientôt.

E. Wallon

Lettre de Louise à Simone

Champagne 27 août 42

Ma chère Simone,

Je pensais bien en effet que nos lettres avaient dû se croiser. Que de voyages pour toi en si peu de temps ! C'est un véritable surmenage. Et pour clore, le mariage de ton cousin François. Mais après, repos à Champagne, calme plat, vie monotone. Nous resterons ici jusqu'à la fin de septembre. Tu vois donc que rien ne s'oppose au petit séjour que tu nous as promis, tu nous diras quel jour tu désireras d'arriver et tu seras reçue avec joie par toute la maisonnée.

Rien de nouveau dans notre petite vie laborieuse et terre-à-terre, c'est le cas de le dire. Mais que de choses tu auras à nous conter sur tes multiples déplacements, les choses et les êtres que tu auras fréquentés ! Nous aurons sans doute de tes nouvelles par l'oncle Georges qui viendra passer ici la journée de samedi avec sa famille. Comme c'est le jour de ton départ, je ne te demanderai pas de te joindre à eux, mais s'il était retardé, inutile de te dire que tu serais la bienvenue.

Je t'embrasse bien affectueusement.

Ta tante L. Demangeon

1940-1945

Lettre de Simone au Maire de Saint-Martin-aux-Buneaux

Paris, 29 août 1942

Simone Wallon
107 rue de Courcelles (17e)

Monsieur le Maire
de
Saint-Martin-aux-Buneaux
(Seine Inférieure)

Monsieur le Maire,

J'apprends par notre gardienne, Madame Rosset des Petites-Dalles, que les troupes d'occupations installées dans notre maison des Chrysanthèmes aux Petites-Dalles ont enlevé puis transporté dans une autre villa, (celle de Madame Jouguet, paraît-il) le piano droit qui s'y trouvait.

Notre maison est réquisitionnée suivant les règlements prescrits. D'après ceux-ci, les troupes qui l'occupent ont la jouissance des meubles sur place. Tout enlèvement ou déménagement de ces derniers est donc exclu.

Je vous serais donc très obligé, Monsieur le Maire, de bien vouloir faire le nécessaire auprès des autorités d'occupation, pour que ce piano nous soit restitué sans tarder.

À fin de faciliter vos recherches, je vous signale qu'il s'agit d'un piano droit de la marque : Henri Herz, Paris – verni noir, à poignées de bronze doré et chandelier simple de même nature.

Veillez agréer, Monsieur le Maire, l'assurance de mes sentiments distingués.

Simone Wallon

Réponse du Maire :

Le piano dont il s'agit dans la présente a été réinstallé dans votre villa ainsi qu'il résulte des renseignements que j'ai recueillis près de mon adjoint des Petites-Dalles : M. Forment.

Le maire *signé illisible*

1940-1945

Lettre de Marie-Jacques à Simone

Nancy le 30 août 1942

Ma bien chère Simone,

Une lettre de tante Laure m'apprend que tu vas passer quelques jours à Jamproyes. C'est donc que là que je viens te remercier de ton affectueuse carte du 5 août qui est arrivée à Limoges après mon départ ; mais qui m'a été renvoyée ici.

J'ai quitté Limoges le 19 juillet, dans un convoi de rapatriés, ne parvenant pas à obtenir, par un autre moyen, un sauf-conduit pour la zone interdite. Tu devines avec quelle joie j'ai retrouvé ma sœur et aussi tous mes souvenirs, après ce long exil de plus de deux ans. Il m'est dur cependant d'être encore plus complètement séparée de Jacques dont je ne puis recevoir que de courtes cartes, sans trop de retard cependant. Les dernières nouvelles sont bonnes.

J'espère que ton séjour à Jamproyes te fera du bien. Ta mère s'y est trouvée, plusieurs fois je crois, lorsqu'elle avait ton âge et son souvenir fortifiera ton courage.

Dès mon arrivée ici, j'ai demandé une messe pour ton père à ma paroisse. Elle sera dite dimanche prochain à 8h1/2. J'y assisterai et tu pourras t'y unir d'intention.

Je t'embrasse tendrement, ma chère petite, et te prie de transmettre à Henri le souvenir affectueux de votre tante.

Marie-Jacques

*Lettre de Christiane à Simone**Ajouté au crayon : fin août 42 (31)*

Ma chère Simone,

Je souhaite un bon anniversaire. Depuis 3 jours, je veux t'écrire, mais ai toujours oublié. Je suis à Ecouché et nous attendons Maman. Excuse mon écriture : j'écris avec le stylo de papa (un drôle de stylo) debout.

Il faut que je te parle du fameux piquenique que tu devais faire, je ne veux pas te faire de regrets, mais c'était très bien. Nous sommes partis par Fromental, mais avons là quitté la route : le pays est devenu granitique avec forêts de chênes. Nous sommes enfin arrivés à l'Orne : un très beau pont ancien, au milieu une croix de pierre de proportions élégantes. Les piliers se terminaient du côté de l'amont par une arête tranchante qui fendait l'eau comme un avant du navire. Nous avons un peu suivi l'Orne et nous sommes baignés : bain un peu herbeux et manquant de profondeur : Papa exagère et dit qu'il fallait se mettre sur le ventre et ensuite sur le dos pour se mouiller tout entier ! Montés sur un gros bloc de granit au milieu de l'Orne nous regardions les bancs de petits poissons. J'ai essayé d'en rattraper avec ma main en cuillère, mais en vain. Nous nous sommes hissés sur le bord qui était haut et avons mangé : c'est très bon. Ensuite nous sommes retournés au pont où il y a une auberge : nous avons pris le café. Puis nous avons longé l'Orne jusqu'aux gorges, là un pont fait de rouleaux auprès d'un vieux moulin désaffecté. Sur la hauteur une ferme toute de granit, c'est le pays. De l'autre côté un bois de chêne assez épais. Nous nous sommes frayé un passage dans le sous-bois et bientôt avons aperçu une Orne toute changée : des énormes blocs de granit émergeant et entre eux une eau bouillonnante. Nous avons sauté de l'un à l'autre et quand ils étaient trop écartés j'avais peur : cette eau blanche et le bruit nous impressionnaient. Je me suis déchaussée (et les autres aussi) et je me suis mis les pieds dans l'eau : quel courant ! Dans le retour nous avons perdu Mme Gaucher et nous ne l'avons pas attendu. Ensuite nous avons eu des remords, mais nous pensions la retrouver à un carrefour. Le soir en allant chercher le lait, j'ai ouvert la porte de Gaucher avec appréhension... mais elle était bien là, et toujours de bonne humeur... elle m'a raconté en riant comment elle avait fait son compte : elle est vraiment épatante. Tu sais, notre crainte pour les « inconnus » de la bande Lenoir elle n'était pas fauchée. Il y avait même une jeune femme extrêmement simple et bonne fille : la nièce de Marcelle Meyer : Maman la connaît bien.

Nous voilà revenus d'Ecouché et comme il était à prévoir, la lettre n'est pas partie. Je m'excuse de ce beau torchon.

Maman a été sidérée de voir tout notre monde en liberté : c'est une idée de Papa. En effet c'est très génial... jusqu'au jour où un lapin sera mangé comme la chèvre de Mr Seguin. Jusqu'à présent, ils reviennent sagement le soir quand Papa les appelle.

Je te quitte pour aller aux Yveteaux porter une clé que Maman a emportée par mégarde.

Je te souhaite encore un bon anniversaire et t'embrasse bien fort ainsi que Titi si elle n'est pas encore partie à St-Ay.

Christiane

Lettre de Titi à Simone

Saint-Ay le 31 août 1942

Ma chère Simone,

Je pense que tu as eu une place assise et que ton voyage s'est bien effectué ; j'aurais sans doute de tes nouvelles demain.

Simone et M. Geneviève sont parties chargées comme des mulets et encore Simone a laissé différentes choses à la maison. M.G. a porté le carton d'œufs à la poste, cela m'a rendu grand service.

Je suis partie à mon train et ai pris mon billet et ai fait enregistrer ma valise pour St-Ay ; heureusement que j'avais eu l'idée d'aller à la gare, car il fallait un ticket d'admission au quai pour se faire délivrer le billet et le lendemain matin il aurait été trop tard. Ensuite je suis partie les mains dans les poches déjeuner chez mon frère ; nous n'avons pas eu le courage de bouger tant il faisait chaud et le soir il y a eu un violent orage.

Dimanche matin je suis partie de chez eux à 8h1/4 et j'ai eu une place assise (mon train partait à 9h10 et fait Paris Orléans sans arrêt, ce qui m'a mis à 11h à Orléans). Mon oncle m'attendait et nous sommes allés nous promener et faire quelques achats aux halles, puis nous sommes allés déjeuner et ensuite nous étions invités chez des amis, des instituteurs retraités, qui habitent une très jolie maison neuve dans les nouveaux quartiers. L'après-midi s'est passé à évoquer de vieux souvenirs, car ils ont été à St-Ay pendant 10 ans et à 5h45 nous reprenions le train pour St-Ay.

Tu as peut-être su qu'il y a eu un train de bombardé en gare de Ménars (les Anglais voulaient détruire un train de munitions et c'est l'express Paris Bordeaux qui a pris et il y a de nombreux morts et blessés) la voie était inutilisable et les trains à vapeur ont repris du service, mais il y a eu une interruption de trafic pendant 2 jours et le dimanche le train de mon oncle avait 1h1/2 de retard.

Il fait toujours aussi chaud et il n'y a pas beaucoup d'air. J'ai donné ton adresse à la concierge et elle fera suivre tes lettres jusqu'à vendredi ; je pense que tu as bien reçu les 2 que je t'ai envoyées. Je vais passer 2 jours à Ingré chez la mère de ma belle-sœur ; samedi soir toute la famille arrive, car mon frère et Cie prennent leur 2e semaine de congés. À ce sujet je vais te demander quelque chose, ma petite nièce a congé du 5 aux 13, mon frère du 5 aux 20 et comme il est assez fatigué et voudrait bien rester après le 13, au lieu de rentrer pour passer 8 jours chez lui. Seulement lui et ma belle-sœur sont obligés de laisser ma nièce seule à Paris et ils m'ont prié de te demander si tu ne voudrais pas que nous la prenions quelques jours en pension payante (du 13 au soir aux 17 probablement, car il rentrerait le jeudi soir) afin qu'elle ne soit pas seule et n'ait pas à courir au restaurant. Réponds-moi franchement et, si cela t'ennuie, nous trouverons bien une raison pour dire non.

Rappelle-moi au bon souvenir d'Henri et de tes cousins s'ils sont là. Bonnes vacances, ma chère Simone, et bien affectueux baisers.

Titi

Deux cartes de Miche Bozon à Simone

Les Montais - 4 septembre

Je me demande, ma chère Simone, si vous avez reçu ma dernière carte et où vous pouvez bien vous trouver actuellement ? Vous parliez d'aller en Normandie : est-ce aux P. Dalles ? Si oui chez vos cousines ou chez vous ? Et votre belle-sœur y est-elle allée aussi ? Je pense à vous bien souvent surtout depuis votre dernière épreuve ; je connais votre cran, mais cela n'empêche pas que ça doit être dur et d'autant plus qu'il y avait entre Mr Wallon et vous une grande intimité de pensée, n'est-ce pas ? Quand rentrez-vous à Paris ? Cette perspective ne doit pas vous enchanter, je pense, et recommencer un hiver sans charbon et sans ravitaillement effraie tout de même malgré toute la confiance qu'on peut avoir. Quant à moi, je jouis de mon dernier mois de vacances avant de me lancer dans l'action ; je compte faire un stage dans une école rurale d'août à janvier puis ensuite j'irai distribuer mon savoir et mon expérience (quelle fatuité !) à des jeunes campagnardes de la région de Thierre. Je serai évidemment un peu isolée, mais le travail qui m'incombe me plaît et c'est le principal. En juillet, j'ai été camper avec les guides de Montluçon et ce petit brin de scoutisme m'a fait grand bien. C'est vraiment un chic mouvement.

Le 4 septembre suite.

Mes frères ont fait le fameux pèlerinage des P..., ils en sont rentrés harassés, mais gonflés à bloc à tous points de vue et je crois que ce fut vraiment formidable ! Jeannine qui comptait venir en juillet n'a pu y arriver, elle me fait espérer que cela s'arrangera pour septembre. Mais j'ai grand-peur que nous ne puissions avoir le plaisir de nous revoir encore. Que devient votre cousine de Tunisie ? Avez-vous souvent de ses nouvelles ? Mr H... va peut-être y partir ces temps-ci, car Lucienne attend une 3e. Marie est toujours à Montluçon où elle a une situation au bureau des hypothèques. Quid travaille toujours avec ardeur, elle aussi ; elle a passé tout l'été à organiser des colonies de vacances pour ses Alsaciens et Lorrains à les ravitailler, les visiter, les à droite et à gauche ; c'est une vie fatigante, mais où l'on peut constater tout le bien que fait une telle œuvre et c'est la meilleure récompense. Je pense qu'elle va enfin pouvoir prendre des vacances, car Lyon ne doit pas être bien agréable à habiter à cette époque de l'année. J'ai pu constater pendant ces 3 mois que Maman est bien remise, maintenant et pour ma part j'ai pris des jours et quelques ... ce qui n'était pas de trop. J'espère que j'aurai bientôt la joie de vous lire et en attendant je charge ces cartes de vous porter toutes mes amitiés.

Signé illisible

1940-1945

Lettre de Titi à Simone

Le 4 sept 1942

Ma chère Simone,

En rentrant à St Ay hier soir j'ai trouvé ta lettre du 30 et ce matin j'ai eu celle du 1er septembre et une du 19 août renvoyée par Didine. D'après tes deux lettres, je vois que ton séjour à Jamproyes est aussi agréable que possible en compagnie d'Henri.

Pour ton appareil ce n'est pas moi qui l'ai mis dans ta valise, mais Simone 2. Donc si tu as un excédent de poids il faut t'en prendre à elle !

Tu as du recevoir ma lettre du 2 maintenant je n'ai rien reçu d'autre que la lettre de Didine en plus des tiennes ; je pense rentrer à Paris lundi vers 5h1/2 et préparerai donc à dîner avant d'aller t'attendre à la gare, c'est ennuyeux que tu ne me donnes pas l'heure exacte, mais j'irai à l'avance...

Demain tous mes Parisiens arrivent et je leur ferai un bon canard dimanche. Rassure-toi le sien je l'apporterai, car ma cousine veut absolument que tu en manges. Une autre fois, c'est à cette époque si que nous reviendrons à St-Ay, car fruits et légumes y abondent en ce moment : prunes, pommes, poires et pêches. Comme légumes : haricots verts et à écosser, tomates, salades, choux, etc. Quel malheur que les expéditions de fruits et légumes soient interdites depuis le 1er septembre. Je tâcherai d'en ramener un peu quand même, dans ma valise, cela peut toujours passer en petites quantités. Donc à lundi ma petite Simone.

Mon oncle te fait toutes ses amitiés et les dames de la maison également ainsi que ma filleule et mes cousins.

Je t'embrasse bien affectueusement.

Titi

P.S. Rappelle-moi au bon souvenir d'Henri et de toute la famille.

Si tu ne me trouves pas à la Gare de Lyon, c'est que j'aurai eu un empêchement et tu n'auras qu'à venir directement.

Carte de Claude Cournot à Simone

La Rochette le 5 septembre 42

Ma chère Simone,

Ne sachant où tu es, j'adresse ce petit mot à Paris espérant qu'il t'atteindra le + vite possible. J'espère que tu te reposes et que tu peux profiter du beau temps pour faire moult promenades. En ce moment, je suis en Savoie chez Jacques où nous jouissons d'un soleil de plomb. Nous faisons des courses en montagne à pied, à bicyclette, ce qui nous donne hélas ! trop d'appétit. Je viens de faire un camp volant avec une de mes amies à pied à travers l'Auvergne, gravissant tous les Puy : Puy de Sancy, Puy de Dôme, Puy de la Vache etc. La vue sur l'Auvergne avec ses lacs et même jusqu'aux Alpes est superbe et je suis revenue enthousiasmée. J'irai encore faire un tour à Annecy chez Marie-France avant de regagner Paris. Je pense bien souvent à vous toutes qui ne pouvez malheureusement pas jouir de la zone libre comme moi. J'en profite pour remplir mes poumons d'air frais avant d'affronter l'hiver. Je me sens déjà bien requinquée et en forme. Envoie-moi vite un mot à Annecy chez Mr Paturle – Papeteries Aussedat, Cran-Gevrier, Hte-Savoie – pour me donner de tes nouvelles. En attendant, je t'embrasse de tout cœur, ma chère Simone, ainsi que Claude et les enfants s'ils sont avec toi.

Claude

1940-1945

Lettre de Claude à Simone

Cerdan le 7 septembre
Ajouté : 1942

Ma chère Simone,

Me voilà depuis quelques jours déjà à Cerdan, que de voyages pendant ces vacances. Nous avons quitté Amphion avec beaucoup de regrets, car c'était gentil petit coin, où nous avons eu un temps magnifique et où nous n'étions pas mal du tout à l'hôtel ; avec des petits suppléments, nous étions assez nourris.

Nous avons pris tous les jours des bains dans le lac, l'hôtel donnait directement sur le lac ; Pierre a pris plusieurs bains d'un air ravi, c'était toujours avec beaucoup de mal qu'on le faisait sortir de l'eau.

Je suis allée plusieurs fois à Évian qui est une ville assez morne en ce moment, beaucoup d'hôtels sont fermés et cela fait assez triste. J'y ai revu la famille C... que nous avons hébergée pendant la guerre. Ils y ont une bien jolie villa sur le bord du lac.

Je t'écris ce soir installée dans la chambre de mon frère entourée de Weisbein, des assistantes sociales et des surveillantes, elles sont toutes bien gaies et ma foi l'ambiance est assez agréable.

Michèle est ravie de jouer avec tous les enfants, je ne la vois pas de la journée. Nous allons tous les jours nous baigner à l'étang du Puit où il y a une plage de sable bien jolie. Je n'ai pas reçu de réponse de Marie-Rose sa lettre arrivera encore après mon départ.

Je rentre à Paris lundi prochain le 14. Dis à Titi que je ne pense pas lui écrire ce soir, car ils font un chahut du diable et je ne sais pas ce que je t'écris, aussi ma lettre doit être bien décousue.

Je vous embrasse toutes deux affectueusement.

Claude

Lettre de Louise à Simone

Champagne 9 sept. 42

Ma chère Simone,

Nous serons très heureux de te voir arriver dimanche. Il n'y a je crois un train à 9h55 qui te mettrait ici pour le déjeuner, ce serait parfait. D'ici là tu verras Suzanne qui compte se rendre à l'invitation de Mme Jeannin. Pour mon compte je suis obligée d'y renoncer ; il serait difficile de laisser tous les enfants toute la journée sans l'une de nous.

À bientôt donc, ma chère Simone, tout le monde ici t'attend avec impatience.

Ta tante L. Demangeon

1940-1945

Lettre de Suzanne Perpillou à Simone

Champagne vendredi 27
Ajouté : Sept. 1942

Ma chère Simone,

Voici les heures de train pouvant vous convenir pour dimanche 5.

L'un est à 10h et met à Champagne à 11h26, l'autre à 11h et met à Champagne à 12h27.

La journée serait tout de même plus longue si vous pouviez prendre celui de 10h. Donc après vous avoir quittés, je me suis aperçu avec consternation que j'avais gardé les 3 morceaux de pain, fruit de nos économies de deux jours. Alors, pour me consoler, je les ai mangés. Un peu plus tard, j'ai trouvé ta saccharine dans mon sac, mais je ne l'ai pas mangée. Je te la donnerai dimanche.

Comme tu le devines, mon retour avec brioche et pain blanc a été triomphal. J'espère que l'oncle Georges n'a pas été trop fatigué de ces quelques jours de dur travail. A-t-il fait les comptes ? Je n'ai rien reçu.

À propos de votre scepticisme concernant le nombre des victimes du Bourget, j'ai eu par Melle Massiané qui les tenait directement de la préfecture les chiffres suivants : 2000 Allemands plus 500 « souris » (jeunes filles en gris). Pour elle, les chiffres sont certains.

Je t'embrasse. À dimanche.

Suzanne A Perpillou

Carte de Miche Bozon à Simone

Les Montais - 6 octobre 1942

Ma chère Simone, je veux que vous soyez une des premières à connaître la grande nouvelle de mes fiançailles. Cela ne sera officiel que le 17, mais dès maintenant je veux vous faire participer à ma joie. Mon fiancé, Jean Peyrote, s'occupe des propriétés de ses parents avec un de ses frères en Creuse, près de Boussac ; il adore l'agriculture et nous faisons des tas de bons projets. Je le connais depuis 3 ans, mais la guerre et mes deux années à Lyon ne nous ont permis de nous revoir que cette année, pendant les vacances ; depuis nous rattrapons le temps perdu et je pense que le mariage se fera au début de décembre. Inutile de vous dire qu'il a un nombre incalculable de qualités, nous comprenons les choses de façon identique et c'est vous dire quelle belle équipe nous formons. Janine qui est arrivée le 17 septembre et est repartie hier, a assisté à ce début d'idylle avec émotion et j'avoue que je suis heureuse qu'elle connaisse mon fiancé et sa famille. Quand pourrais-je vous le présenter ma chère Simone ? Ne pourrez-vous passer la ligne pour mon mariage ? Donnez-moi de vos nouvelles et recevez mes très affectueux baisers.

Miche

Lettre d'Henri Jeannin-Naltet à Simone

Jamproye

15 octobre 42

Ma chère Simone,

Merci de ta grande lettre, tu es vraiment bien gentille de t'être ainsi renseignée auprès de ton cousin pour m'indiquer des lectures intéressantes. Et puisque tu me proposes de me procurer cette lecture, j'accepte sans autre forme et te déclare tout net que je te serais très reconnaissant si tu pouvais trouver à Paris le 1er livre indiqué soit :

Morgan – « L'Humanité préhistorique » –

D'après ce que tu m'écris, c'est par là qu'il faut commencer. Si tu veux être assez aimable pour déposer ce livre, lorsque tu l'auras trouvé, au boulevard Malesherbes, il y aura bien toujours quelqu'un de ma famille qui pourra me le rapporter, leurs séjours dans la capitale étant assez fréquents.

Tu vois que je ne me gêne pas avec le toi. À cause de la mauvaise saison mes voyages à Chalon sont moins fréquents et l'arrivée plus hâtive de la nuit écourte la durée du temps imparti à nos commissions, et puis je suis bien sûr que ce bouquin n'est pas en librairie à Chalon et lorsqu'il faut les faire venir en province, on ne sait jamais le temps que cela demande.

Mais ce qui me navre c'est de ne pas pouvoir te donner à mon tour le renseignement que tu désires à propos de Désirée Clary ; je vais me tuyaute et te donnerais les détails dès que je les aurais, mais ne t'attends pas à une série de précisions... je crains bien que mes possibilités en la matière ne soient assez réduites. Toutefois je puis dès maintenant d'enlever une illusion, nous ne sommes aucunement parents avec les familles Bernadotte (descendants de Désirée Clary) ; il y a simplement eu autrefois un de nos parents qui épousa un membre de la famille Clary, les descendants de cette union (mes cousins Vigouroux si j'ai bonne mémoire) sont à la fois nos cousins (éloignés) à nous et les cousins des Bernadotte. Tu le vois, la réalité n'est pas aussi éblouissante que ceux qui qu'on pourrait penser en entendant parler certaines personnes parfois (je pense à mes frères jumeaux et surtout à Jacques !)

Ce que tu me dis de la villa de tante ... aux Petites Dalles est vraiment navrant, il aurait fallu qu'un de ses fils se rendît sur place de temps à autre ; une fois de plus se vérifie le proverbe : les absents ont toujours tort.

François et Francine sont encore à Chalon, ils attendent leur papier pour partir, il y a encore des difficultés surgies au dernier moment et ils seront obligés d'aller à Paris dans les jours qui viennent. Ils ont passé environ une semaine ici à la fin de septembre début d'octobre, ont eu très beau temps et, je crois, ont été satisfaits de leur séjour.

Puis j'ai eu la visite de tante Antoinette qui a passé 4 jours à Jamproye en attendant son permis pour l'autre zone. Mais voilà le mauvais temps qui s'annonce, je vais prendre mes quartiers d'hiver, c'est-à-dire me restreindre à quelques pièces faciles à chauffer et surtout bien exposées au Midi.

Je suis heureux de savoir les enfants de Marcel en bonne santé. J'ai vivement regretté de ne pouvoir les connaître lors de mon bref passage à Paris, dis à Claude combien j'aurais été heureux de la voir, elle et ses enfants.

Merci encore, ma chère Simone, ne m'oublie pas auprès de Titi (elle me permet bien de l'appeler ainsi ?) et crois à mon bien affectueux souvenir.

Ton cousin H. Jeannin-Naltet

1940-1945

Carte de Mme Gosset à Simone

29 - 10 - 42

Merci ma chère Simone de votre si bonne carte. Je ne saurais vous dire combien j'en ai été touchée. Odile a passé quelques jours ici avec son mari, au retour de voyage. Ils ont dû seulement toucher halle à Paris avant de partir pour le Loiret ou André Cellier à un stage de quelques semaines à faire. Ils reviendront à Paris dans le courant de décembre, je pense. Odile sera heureuse de vous rencontrer et ne manquera pas de vous faire signe. Croyez, ma chère Simone, que je pense souvent à vous, plaignant de tout cœur votre solitude. Ne m'oubliez pas près de Melle Quétard et croyez à ma bien sincère affection.

JG Gosset

Lettre de Marie-Jacques à Simone

30 octobre 1942

Ma chère Simone,

Je pense que ces jours de la Toussaint et des Morts vont te sembler, cette année, bien douloureux, puisque tu restes seule pour aller prier au cimetière. Mais j'espère bien que le Bon Dieu t'y fera sentir tout le réconfort qui t'est nécessaire pour continuer à montrer le courage que tes chers parents t'ont légué tous deux comme ils l'avaient aussi légué à Marcel. Les enfants pourront être fiers de leur père lorsqu'ils connaîtront sa conduite de valeureux officiers français.

Vois-tu souvent Claude ? Vous devez bien vous comprendre ayant beaucoup souffert toutes deux et je pense que tu l'aides à entourer ses enfants de la gaieté indispensable à cet âge. J'espère qu'elle a reçu mon petit mot adressé chaussé de la Mulette. Ne devait-elle pas déménager ?

Et toi, je pense que tu ne quittes pas la rue de Courcelles que ton père avait choisie et où tu gardes son souvenir. As-tu bien repris toutes tes forces physiques pendant tes examens et malgré le ... si compliquée, envisages-tu la possibilité d'avoir quelque intéressante ?

Jacques vient de faire, dans le sud tunisien son voyage qu'il qualifie « d'épatant ». Je crois que il est maintenant en et ne pourra malheureusement pas voir François, à son grand regret. Je t'embrasse, ma chère petite Simone, avec toute mon affection.

Ta tante Marie-Jacques

Lettre d'Odile Kaltenmarck à Simone

18 place des Vosges 4e

le 11 novembre 42

Ma chère Simone,

Merci de ton mot affectueux et de ta sympathie que je sais sincère. Suzanne a été très touchée aussi par ta lettre et te le dira de vive voix. Quand pouvons-nous aller te voir toutes deux ? Je te sais très prise. Malheureusement je le suis aussi. Est-ce que le mercredi 18 août le vendredi 20 te conviendrait ? À 17 heures, ou plus tard. Réponds aussi à Suzanne par téléphone, tu seras gentille. Bien affectueusement.

Odile Kaltenmarck

1940-1945

Lettre de Suzanne de la Maisonneuve à Simone

Chalon sur Saône 13 novembre 1942

Ma chère Simone,

J'ai regretté de n'avoir pu te voir à mon dernier séjour à Paris. Je t'envoie assez en retard la photo de Marie Joie en première communiant. Je reçois des nouvelles des enfants qui semblent se plaire dans leur pension. Henri est rentré depuis avant-hier à Jeamproyes, il va mieux maintenant. Maman me charge de te remercier de ta lettre. Nous avons eu des nouvelles de l'arrivée des François à Tunis. Depuis hier une lettre d'oncle Jean disant qu'ils avaient fait bon voyage, que leurs places étaient retenues sur le bateau du 30 novembre. Nous ne savons si ils pourront le prendre. Dans l'autre zone aussi un télégramme de François disant que sa belle-sœur Anne Marie était à Tunis depuis vendredi, Papa a tout de suite prévenu ses parents. Henri et les enfants m'écrivent régulièrement, je dois attendre les quelques mois avant que le froid ne soit fini avant d'aller revoir Henri. Je t'embrasse de tout cœur.

S. de la Maisonneuve

Lettre de Suzanne Perpillou à Simone

Paris, lundi matin 16

Ma chère Simone,

Je ne sais pourquoi j'ai fixé une date si lointaine pour notre séance de Mégère apprivoisée. Si tu es libre dimanche 29, nous pourrions choisir plutôt ce jour-là. Réponds-moi par un mot ou en téléphonant à Maman vers l'heure des repas. Dès que nous nous serons entendus, j'irai prendre les places. Tu viendras déjeuner chez moi ce jour-là, et nous partirons tous ensemble. Je t'embrasse bien affectueusement.

Suzanne Perpillou

Lettre de Marie-Claire T.M. à Simone

20 novembre 42

Ma chère Simone,

Je serais bien contente de te voir, quand peux-tu venir passer un moment avec nous ? Téléphone-moi, puisque tu vas souvent rue de Madrid, c'est tout près d'ici. Si Claude pouvait t'accompagner avec ses enfants, cela nous ferait grand plaisir.

À bientôt n'est-ce pas ? Je t'embrasse bien affectueusement.

Marie-Claire T.M.

Mes souvenirs à Mademoiselle Quétard

1940-1945

Lettre de Suzanne Perpillou à Simone

2, boulevard Henri IV

Paris 21 nov. 1942

Ma chère Simone,

Je m'excuse de venir te demander encore une fois de changer de jour pour notre Mégère. Es-tu toujours libre le 6 ? Si oui, cela m'arrangerait mieux. Nous avons reçu une invitation chez des amis pour le 29. Or, l'année dernière, ces mêmes personnes nous avaient déjà invités un jour ou nous n'étions pas libres. En refusant encore cette fois, ç'aurait peut-être l'air d'un refus systématique, et je préférerais n'avoir pas à le faire. Je suis confuse d'avoir l'air de si peu savoir ce que je veux. Si tu n'es pas libre le 6, cela restera fixé aux 29 ; mais si tu l'es, les raisons qui t'empêchaient de venir déjeuner à la maison le 29, ne sont plus valables et je compte sur toi entre midi et midi ½. Si donc cela marche pour le 6, inutile de me répondre, économisons le papier.

Je t'embrasse affectueusement.

Suzanne Perpillou

P.S. Je rouvre ma lettre, car j'ai reçu une réponse pour la farine de sarrasin ; elle coûte 20 fr. le kilo, c'est cher. En veux-tu tout de même ? Si oui, je voudrais bien que tu me fasses parvenir un sac que j'enverrai avec les nôtres. Veux-tu également en demander un à l'oncle Émile, s'il en veut. Merci. Bons baisers.

S.P.

Lettre de Suzanne à Simone

Paris le 27 novembre 42

Ma chère Simone,

Peux-tu venir passer un moment à la maison et prendre une tasse de thé mercredi prochain ? Odile me dit qu'elle est libre ce jour-là, et viendrait au musée de bonne heure pour venir vers 4h1/2 ensuite ici. Tu me ferais plaisir si tu pouvais venir de bonne heure vers 4h, avec Melle Quétard. Quand j'aurai ta réponse, si elle est favorable, je téléphonerai à Claude. Autrement notre réunion serait remise à huitaine.

À bientôt, j'espère. Reçois en attendant notre affectueux souvenir. Je t'embrasse bien tendrement.

Suzanne

Si un jour te convient mieux que d'autres, indique-le-moi. Je serais contente de te voir rue C.....

1940-1945

Carte de Miche Bozon à Simone

Montluçon - 30 novembre
Ajouté au crayon : 1942

Ma chère Simone. Je veux bavarder un peu avec vous avant de passer définitivement dans la catégorie des gens respectables, ce qui va arriver bien vite maintenant, puisque c'est samedi le grand jour. Si vous recevez cette lettre avant, n'oubliez pas de penser et surtout de prier pour moi à cette date ; j'aurais été si heureuse de vous avoir près de moi le jour de mon mariage ! Hélas il faut que je me résigne à être privée de mes meilleures amies et de ma famille parisienne et je vous assure que c'est une grande déception ; j'espère toujours contre tout espoir avoir des nouvelles de mon frère aussi, qui est en Algérie et dont nous n'avons plus aucune nouvelle. Heureusement que ma joie intérieure est grande, car c'est une époque bien triste que nous vivons en ce moment. Guidette va toujours bien ; j'ai été passer 3 jours à Lyon auprès d'elle, la semaine dernière, et elle doit arriver jeudi ainsi que mon frère Joël. Je m'installerai chez mes beaux-parents vers le 15 et voici ma nouvelle adresse : Mme Jean Peyrot, La Villatte par Boussac, Creuse ; je compte bien que vous serez une des premières à utiliser cette nouvelle adresse. Je n'ai pas pu arriver à me procurer le bouquin dont vous me parliez « Ce sac est grand », mais j'en ai lu d'autres très bien notamment Compagne d'Éternité de P. Carré. Je vous embrasse très affectueusement.

Miche

Lettre de Suzanne de la Maisonneuve à Simone

Mardi 1er décembre 1942

Ma chère Simone,

Un télégramme dans l'autre zone hier soir disant : Tous bonne santé y compris Jean, signée Le Tourmy. Ce soir un télégramme des Serge Guibert disant : Tous bonne santé ville calme. Guibert. Les parents leur avaient fait télégraphier pour avoir des nouvelles. Ce soir lettre de tante Charlotte. Ils vont bien. On a arrêté Jean, mais nous pensons qu'il est relâché. Puis toute l'école de la marine où était Gilles Rivière. Jean s'attend à être démobilisé. Madame Rivière, tante Charlotte, Hélène pensaient rester à Toulon. Pendant que Jean verra ce qu'il fait. Aucune nouvelle de la Tunisie depuis le 11. Henri est à Chalon jusqu'à vendredi, on lui fait quatre séances de rayons qui semblent lui faire du bien. Je t'envoie ce mot très vite, mais je voulais que tu aies tout de suite des nouvelles d'Hélène. Je t'embrasse de tout cœur.

S. de la Maisonneuve

1940-1945

Lettre de Suzanne Édouard Nouveau à Simone

95, bd Malesherbes
le 4 décembre 1942

Ma chère Simone,

Tu t'es donné bien trop de peine en m'adressant un pneu puisque j'étais déjà prévenue par ton coup de téléphone que tu n'étais pas libre mercredi ! C'est donc entendu. Je compte bien sur toi et Melle Quétard mercredi prochain 9 déc. à 4h. Je téléphonerai ce soir à Claude pour qu'elle vienne avec ses enfants. Marie-Thérèse Baudry qui ne connaît pas Claude et toi à peine viendra également. Je lui ai fait signe, sachant qu'elle aurait plaisir à faire plus ample connaissance avec toi.

À bientôt donc. Veux-tu, offrir mon bon souvenir à Melle Quétard, je te prie, et reçois mes affectueuses pensées.

Suzanne Édouard Nouveau

Lettre de Marie-José de la Maisonneuve à Simone

Dimanche 6
Ajouté au crayon : XII.42

Ma chère marraine,

Je suis entrée en 6e, je fais du latin et de l'allemand. Je suis très bien nourrie. Je m'amuse bien. Nous sommes très bien chauffés. Depuis la rentrée maman est venue me voir 2 fois. J'espère que tu ne peux pas trop mal te ravitailler. Je t'embrasse.

Marie Josée

Marie-José de la Maisonneuve, pensionnat N. Dame des Anges Dijon

Lettre de Guy Wallon à Simone

Grainville la Teinturière

26 décembre
Ajouté au crayon : 1942

Ma chère Simone,

J'ai reçu le livre de musique que tu m'as envoyé pour Noël. Je t'en remercie beaucoup. Je te remercie aussi de l'autre livre. J'ai commencé à le lire. C'est très intéressant et c'est curieux de voir que déjà à cette époque-là, on commençait à analyser les sentiments.

Ici, la vie est assez monotone. J'espère que pendant ce temps, ma hanche s'arrange, peut-être lentement, mais sûrement. Le docteur Barbé compte me faire une radio puis un plâtre. En somme c'est exactement ce que comptait faire Hue et qu'il avait fait l'année dernière. Après l'extension, un plâtre. En attendant, j'ai toujours mon extension. Quant à ma poitrine, le docteur m'a fait un nouveau plâtre et elle commence à reprendre une jolie forme.

Maintenant, le beau temps est reparti, et il commence à faire froid. On ne nous sort plus que le matin. Je continue toujours à bien manger.

Au revoir, ma chère Simone, je t'embrasse bien tendrement et je te souhaite une bonne année et une bonne santé ainsi qu'à Titi.

Ton cousin Guy Wallon

Lettre de Claire Wallon à Simone

Mercredi 30 décembre 42

Ma chère petite Simone,

L'oncle Émile a reçu ce matin ta gentille lettre. Je suis confuse de tout le mal que tu t'es donné pour mes colis. Je n'avais pas laissé d'instruction, ayant dit à ma tante de ne pas envoyer de colis en mon absence. Mais ma lettre a dû lui parvenir trop tard. Tout ce que tu as fait est parfait. Tu es vraiment bien gentille de t'être dérangée par deux fois pour porter les colis à maman. Elle n'a pas toujours beaucoup de ravitaillement, et je comprends qu'elle ait été contente. Aussi je t'en remercie beaucoup. Je regrette seulement de ne pas t'avoir dit de profiter des légumes de Saumur et de tout ce qui pouvait te faire plaisir. Encore une fois merci.

Notre séjour ici c'est bien passé, malgré le froid, plus désagréable que l'année dernière ! Nous avons fait de grands feux, mais le poêle et la cheminée ont tant fumé que nous avons attrapé mal aux yeux, l'oncle Émile et moi. Cela va mieux, mais j'ai encore de la peine à lire et à écrire. Cela n'a pas empêché la joie du jour de Noël. Éclairé par deux bougies (selon les vieilles traditions) les gros sabots Lougéens se sont trouvés plein de jolies choses et de friandises le matin de Noël. Les enfants ont eu force bouquins – des caramels d'avant-guerre – et moi un joli clip, une broche et un petit écusson « fait main ». Émile a eu un stylo, pour remplacer le beau stylo perdu. Mais hélas, il n'y a plus de plume en or.

Je vois que grâce aux enfants vous avez eu aussi un bon jour de Noël. J'ai bien pensé à toi, et dans la petite maison nous évoquions ton court séjour, et les chansons que nous chantions joyeusement ensemble.

Nous pensons rentrer le 1^{er} au soir, ou sinon le 2.

Je t'envoie ainsi qu'à Titi nos vœux affectueux pour 1943, espérant une année meilleure à tout point de vue. À bientôt, je t'embrasse de tout cœur sans oublier Titi.

Ta tante Claire

Remercie bien Titi pour sa gentille lettre qui m'a fait grand plaisir.

1940-1945

Lettre d'Émile à Simone

Le 30/12/42

Dr Émile Wallon
107, rue de Courcelles (17^e)
Téléphone : Wagram 16.20

Ma chère Simone,

Je te remercie de ta lettre et de tes vœux. Je te félicite d'avoir si heureusement résolu les problèmes compliqués qui se sont posés à toi. Honneur à ton initiative et à la sûreté de tes décisions. Mais tout cela t'a donné bien du mal en ces journées de fin d'années qui sont toujours très remplies.

Notre vie est moins agitée que la vôtre. Elle se passe en occupations campagnardes régulières « terre-à-terre ».

Le verglas, puis la neige ont fait leur apparition après quelques journées assez douces. Nous sommes réduits à passer de longues heures les pieds sur les ..., plongés dans des livres variés.

Nous revenons vendredi et ne serons à la maison que trop tard pour te faire nos vœux. C'est plus prudent de t'envoyer dès ce soir nos pensées. Denis et Christiane se joignent à moi. Ne m'oublie pas auprès de Titi. Affectueux baisers.

Ton oncle E. Wallon

Lettre de X. T.M. à Simone

Nancy le dimanche 24 janvier 1943

Ma chère Simone,

Je ne peux pas te donner de nouvelles directes de Marie-Rose que je n'ai pas vue depuis un an (exactement me semble-t-il depuis septembre 1941 où je l'avais vu longuement à Zriba ; si je l'ai revu depuis ça n'a été qu'un instant). En revanche j'ai souvent entendu ses lettres qui circulaient encore ces derniers temps par les S.O.L. Ces derniers font à la fois dans la Tunisie de décembre 42 la police et la poste. La vie à Zriba semblait très calme n'étaient les passages de troupes italiennes.

Pour ce qui est de Radès la population a au moins doublé par l'afflux des réfugiés. Les écoles sont devenues des colonies de Bizertains ; les chalets de la plage généralement vide en hiver sont bourrés de Tunisiens dont les maisons étaient près du port ; et le collège qui a continué à fonctionner est devenu un vrai lycée avec des classes de philo et de math professées par les professeurs de Bizerte. Oncle Jean s'affaire pour faire donner à tous l'eau, le pain (création d'une boulangerie sur la plage), les matelas (récupération par les SOL de Radès du matériel abandonné par une batterie de D.C.A.), etc....

La terrasse connaît chaque soir une influence considérable d'enfants qui ne veulent pas perdre une miette du spectacle. J'ai un peu peur que l'un ou l'autre ne finisse par recevoir un éclat de D.C.A. malgré les précautions prises (ordre de rentrer sous un toit quand les batteries voisines de Radès commencent à tirer).

Voilà à peu près tout ce que l'on peut dire sur la famille actuellement. Henriette est une maîtresse de maison hors-concours qui reçoit chaque jour un ou deux hôtes de passage (enfants dont les parents sont dans la zone occupée par les Anglo-saxons en général).

Meilleures amitiés et souhaits de prompt guérison.

Ton cousin Tommy Martin

1943

1940-1945

Lettre de Simone Lhomme à Simone

16 rue Valentin Haüy
2 janvier 1943

Ma chère Simone

Comme j'ai été désolée dimanche dernier que la sévérité de la consigne t'ait empêchée de venir jusqu'à moi. J'aurais pu te remercier du ravissant lainage, objet si rare en ce moment, que tu as porté à Christine et des délicieux gâteaux secs que j'ai de suite grignotés pendant mes longues heures de solitude. J'ai été très touchée que tu aies si gentiment pensé à moi et j'ai bien regretté de ne pas avoir eu le plaisir de bavarder avec toi, il y a si longtemps que je n'ai eu le plaisir de te voir et mes occupations ne me laissent guère, pour l'instant, le loisir de m'éloigner de mes poussins, même pour quelques heures.

Rentrée depuis mercredi, j'avais formé le projet de t'écrire tout de suite, mais hélas, le temps passe si vite surtout avec ma petite Christine qui est encore bien longue à têter que ce n'est que ce 9 janvier que je trouve le temps de venir jusqu'à toi.

Je te quitte, ma chère Simone, en t'envoyant mes bien vifs remerciements, mais vœux bien affectueux pour cette nouvelle année et les meilleures amitiés de tous réunis.

Simone Wallon

Carte de Marie-Jacques à Simone

Nancy le 3 janvier 1943

Ma chère Simone,

Ta carte m'est arrivée l'une des premières, juste pour le 1er janvier, et j'en ai été bien touchée. Merci de comprendre mon inquiétude pour Jacques. Tu as tant souffert, ma pauvre petite, que ton cœur n'en est que plus compatissant.

Remercie Mademoiselle Quétard de son souvenir et dis-lui que je forme des vœux pour que cette année lui apporte ce qu'elle peut souhaiter.

Embrasse tes chers petits neveux de ma part, ainsi que leur maman. Demande-leur de t'embrasser toi-même de ma part en te souhaitant une année bénie de Dieu.

Ta tante Marie-Jacques

Carte de Marie-Pierre à Simone

9 janvier 1943

Ma chère Simone,

Je te remercie bien de ta carte et des vœux que tu m'as exprimés. Puisse l'année qui commence être moins triste pour nos familles comme pour la France et te porter des heures qui, sans les effacer, adoucissent celles bien douloureuses que tu as traversées. Je me dispose à rentrer à Paris dès que j'aurai obtenu mon laissez-passer et je te verrai avec plaisir. Ton oncle Pierre qui a passé le mois de novembre ici, est de retour depuis plusieurs semaines et je ne suis pas sans soucis à son sujet, car il est bien mal organisé, malgré le dévouement des Philippe. Je plains beaucoup aussi tes tantes Charlotte et Marie Jacques de leur manque de nouvelles et ta tante Laure a aussi bien des sujets de préoccupation. Jean qui est auxiliaire de la préfecture des P. de D. vient ici chaque fin de semaine. Il se joint à moi, ma chère Simone, pour t'envoyer ainsi qu'à Claude, nos bien affectueux souvenirs.

Ta tante Marie-Pierre

Bons baisers aux enfants et souvenirs à Melle Quétard.

1940-1945

Lettre de Jacques JN à Simone

Le 10 janvier 1943

Ma chère Simone

Je viens te présenter avec un peu de retard mes vœux les meilleurs pour cette année qui commence, souhaitons que celle-ci nous amène enfin la fin de la guerre. Tu sais peut-être déjà que nous venons de recevoir des nouvelles très brèves de François. Nous avons eu, en effet, un télégramme de Jacques Tommy-Martin mis à Nice, le 6 janvier, et disant en plus de l'annonce de son retour en France, « bonnes nouvelles de François ». J'ai vu hier dans les journaux, en zone libre, qu'un détachement de mobilisés de la garnison de Bizerte comprenant 250 hommes et 3 officiers, venait d'arriver à Marseille via l'Italie. Nous pensons donc que Jacques est l'un de ces officiers. Nous attendons impatiemment une lettre de lui, donnant des précisions.

Henri continue à aller mieux, mais il n'est pas encore rétabli. Il se lève, mais ne quitte pas sa chambre. Nous irons, Paul et moi, déjeuner demain avec lui. Ta filleule est toujours à Chalon, la chaudière de son couvent ayant éclaté, ce qui lui a permis une semaine de vacances supplémentaires. Elle doit regarder regagner Dijon demain.

Crois, ma chère Simone, à mon très affectueux souvenir.

Jacques Jeannin-Naltet

P.S. La librairie, où je les avais demandées, n'a jamais reçu les feuilles de papier à musique que je pensais pouvoir te procurer.

Carte de Mme J. Peyrot à Simone

La Villatte par Boussac Creuse

11 janvier 43

Ma chère Simone,

C'est bien tard que je viens vous offrir tous mes vœux pour cette nouvelle année et vous dire à cette occasion que ma vie différente d'autrefois, ne m'empêche pas de penser souvent à vous avec beaucoup d'affection. Je vous souhaite tout le bonheur auquel vous avez droit et mon vœu le plus fervent et que vous trouviez au cours de cette année un mari selon vos désirs. C'est par expérience que je vous dis : c'est la plus belle chose à souhaiter pour une j. fille que de voir s'orienter sa vie dans la bonne direction qui n'est autre pour toute femme. D'après ces bons conseils, vous pouvez juger que je suis très heureuse et que mon petit mari est exquis. Je vais souvent avec lui dans les domaines ce qui m'intéresse beaucoup aujourd'hui nous avons pratiqué un autre genre de sport : taille des framboisiers du jardin et lorsqu'il fait mauvais nous encadrons, peignons, clouons, etc. dans notre chambre qui commence à avoir grand d'allure. À vous de me raconter ce que vous devenez. Ne m'oubliez pas auprès de Melle Quétard et croyez à ma grande affection.

Signé illisible

1940-1945

Carte de Mme J. Gosset à Simone

12-1-43

Merci bien vivement de votre carte, ma petite Simone. Vous êtes gentille d'écrire si fidèlement. Soyez sûre que je ne vous oublie pas. Je pense même souvent à vous dont je plains tant la solitude. Heureusement que vous avez notre b. sœur et les 2 petits. Rayons de soleil pour elle et pour vous.

Il est grandement question qu'Odile et son mari s'installent prochainement... 73, rue de Courcelles. Cela n'est plus subordonné qu'à une question de chauffage, je crois. Je me réjouirais bien pour Odile et pour vous de votre commun voisinage. Vous savez qu'Odile est obligée de se ménager pas mal, mais elle n'est pas sans pouvoir circuler. Il faudra lui faire faire la connaissance de votre b. sœur et des petits. Merci de vos bons vœux, ma chère petite. Je vous adresse les miens, bien sincères et bien affectueux. Je demande à Dieu pour vous la rencontre de l'âme sœur. Je vous embrasse bien affectueusement.

J. Gosset

Lettre de Claude à Simone

Le 14 janvier
Ajouté au crayon : 1943

Ma chère Simone,

La grippe s'installe aussi chez moi ; ce matin j'ai voulu aller prendre les places au cirque d'hiver et cela ne m'a pas réussi, je me sens toute chose, je prends cachet sur cachet pour tenir le coup, car il ne faut pas que je me couche. Pierre et Michèle vont beaucoup mieux, c'est pour ainsi dire fini. Dis à Titi de se soigner aussi, et toi ne fais pas non plus de folie.

Je n'ai jamais remarqué que Michèle avait la colonne vertébrale tellement en S, enfin je ne suis pas comme l'oncle Georges anti médecin et anti soins pour ce qui touche la santé de mes enfants et puisque tante Claire a remarqué ceci, je montrerai Michèle à l'oncle Émile à la prochaine occasion. Tu prends cela bien au tragique et je ne t'accuse de rien. Je me dépêche, car la bonne va me mettre ce pneumatique en partant. Soigne toi, ne ressors pas trop tôt.

Je t'embrasse en tant que grippée aussi... bien tendrement.

Claude

Carte de Melle G. Bozon à Simone

Lyon 24-1-43

Ma chère Simone,

Avec bien du retard, je viens vous dire tous les vœux que je forme pour vous, pour que cette année vous apporte un peu de joie et d'apaisement dans le souvenir et l'exemple des êtres aimés. Que cette année nous apporte aussi la paix sans laquelle la France ne pourra refaire son unité et entendre la voix de ceux qui sont morts pour nous. L'atmosphère ici devient chaque jour plus pénible et déprimante. Heureusement nous pouvons aller puiser à la source de vie pour continuer notre tâche en silence.

Êtes-vous contente de vos occupations ? La musique et la lecture sont sûrement à l'honneur et malgré cela, je suis sûre que vous arrivez encore à faire quantité d'autres choses.

Les nouvelles de Miche sont bonnes. Les gens heureux n'ont pas d'histoire ; c'est bien son cas. Je ne sais si elle trouve le temps de vous griffonner quelques mots. Quant à moi j'ai reçu pour la première fois depuis la fin décembre une épître de cette jeune personne vraiment bien absorbée !

Croyez à ma sincère amitié.

G. Bozon

1940-1945

Carte de Mme F. Duffayet à Simone

Le 27/1

Ma chère Simone,

Comment allez-vous ? J'espère que cette rougeole est tout à fait terminée ? J'aurai sans doute de vos nouvelles demain, car j'ai écrit à Simone de me téléphoner chez ma sœur. Toujours rien de nouveau pour moi, j'attends avec calme mon entrée à la clinique. J'ai reçu hier des nouvelles d'... qui, comme toujours m'ont fait plaisir. Commencez-vous à sortir ? Peut-on vous voir ? J'ai hâte de savoir où vous en êtes... J'ai eu de bonnes et récentes nouvelles de mon mari aussi cela me donne du courage. Vous devez avoir le temps de lire ! Pour moi je termine « le mystère de Sainte Thomas » et vais lire l'annonce faite à Marie que j'aimerais voir jouer. Votre promesse de visite à la clinique me fait très plaisir. Croyez à mon souvenir affectueux.

M.F. Duffayet

Lettre de Laure à Simone

Jamproyes 3 février 43

Ma chère Simone,

Je t'écris de Jamproyes où je suis venue passer.....

Lettre illisible.

Je t'embrasse de tout cœur, Henri t'envoie ses amitiés.

Ta tante Laure

Mes souvenirs à Melle Quétard

Carte de Perrot à Simone

Lundi 8 février

Ma chère petite Simone,

Nous sommes très sensibles à votre affectueuse pensée et vous remercions très vivement de vos si bons vœux. C'est de tout cœur que nous vous adressons les nôtres et vous souhaitons tous votre complète guérison après votre si fâcheuse rougeole ! Quelle « secousse » pour vous ! Merci beaucoup de me donner des nouvelles de votre belle-sœur Marcel et des petits ; quand donc pourrais-je les connaître ? Nous restons ici tant qu'il y aura ... : mais c'est long ! ... l'hiver n'est pas trop dur. ... notre prisonnier. Jacques toujours à Montpellier continue sa médecine. Il y a mais pas de visites à la ...

Je vous embrasse de tout cœur et nous vous adressons nos sentiments de très vive affection.

Thérèse P

Lettre de Claude à Simone

St Just le 25 mars 1943

Ma chère Simone,

J'ai reçu ta lettre ce matin. N'oublie pas surtout de m'envoyer mes feuilles de déclaration d'impôts, envoie-les-moi par retour du courrier pour que je puisse les mettre à la poste avant le 31.

Nous avons fait un excellent voyage. Après votre départ, jeudi, nous sommes donc allés dîner chez mon frère et je suis rentrée tout de suite après le dîner, j'ai couché mes enfants et me suis occupé du repas et préparé les dernières choses ce qui m'a conduit jusqu'à minuit. Vendredi, je me suis levée à 5h1/2 et nous sommes partis accompagnés de mon frère. Nous avons facilement trouvé nos places, il n'y avait pas grand monde, les couloirs étaient vides. Les enfants ont été assez sages, Pierre a dormi un peu ; le déjeuner a occupé un bon moment et nous étions arrivés à St-Just vers 8 heures après avoir changé de train à Saint-Étienne et pris le car en gare de St-Just. Nous avons eu pendant 3 jours un temps magnifique, hier cela s'est gâté un peu, le vent s'est levé en une véritable tempête, cela a duré toute la nuit ; aujourd'hui il y a un peu de pluie, et le temps reste couvert. Les enfants sont constamment au jardin, cela leur fait du bien, je ne les vois qu'au repas.

Dans toutes les conversations que nous avons eues tous les quatre individuellement, je crois aussi qu'il faut faire la part des répétitions qui ne font que déformer les choses. Mais vois-tu, je crois qu'il faut tout de même être reconnaissant à M.G. d'avoir eu le courage de parler et peut-être cela va arranger bien des malentendus. Ce qu'elle a dit je le ressentais aussi et je n'osais rien vous dire, je me suis rangée dans mon coin sans aller plus loin et en souffrant parfois de notre manque de liberté l'une vis-à-vis de l'autre. Vois-tu au fond cela a eu du bon de parler franchement ne crois-tu pas et peut-être que si tu n'avais pas commencé la première, je n'aurais jamais rien dit et je n'aurais pas eu le courage et tout aurait été en empirant au lieu au contraire de s'entendre parfaitement toutes. Je n'ai pas su non plus te dire les choses qu'il fallait, ce qui aurait pu faire qu'après de moi tu aurais trouvé un réconfort à ton chagrin. Vois-tu je comprends très bien que d'aimer plusieurs personnes n'empêchent nullement d'aimer chacune particulièrement, mais ce qui me fait de la peine c'est qu'on avait l'impression qu'il n'y avait que Simone et toi qui comptiez, que vous n'étiez heureuse que quand vous étiez toutes les deux seules et que parfois même on vous gênait. Cela n'était qu'une attitude, mais cela blessait, et je me suis rendu compte petit à petit qu'il n'y avait pas que moi que cela blessait, quelques réflexions de Titi montraient aussi qu'elle était parfois agacée et peinée.

Je sais que le plus grand désir de Marcel et celui de ton père était que nous soyons vraiment très unies et c'est le mieux aussi.

Depuis la mort de Marcel j'ai pris l'habitude, mauvaise d'ailleurs, de me renfermer, ne plus avoir quelqu'un que l'on aimait de tout son cœur et à qui on ne cachait absolument rien, qui prenait part à vos chagrins comme à vos joies ; il semble que jamais on ne pourra plus se confier autant, et la moindre petite embuche fait qu'on s'arrête net sans chercher à aller plus avant ; c'est ce qui s'est passé quand je sentis Simone R. ayant avec toi plus de confluence, plus de liberté qu'avec moi cela a fait que je n'ai plus rien fait pour arranger les choses. Tu vois qu'il y a aussi de ma faute je le reconnais ; il y a de notre faute à toutes. Simone a été maladroite. Je souhaite de tout cœur que cela s'arrange et qui n'y ait plus ainsi entre nous de pareils malentendus qui nous font tant souffrir.

Je t'embrasse de tout mon cœur. Dis à Titi que je lui écrirais demain et surtout n'oublie pas mes impôts.

Claude

Lettre de Claude à Simone

Le 1er avril 1943

Ma chère Simone,

Merci pour la feuille d'impôt et de m'avoir fait ainsi tout mon travail, je vais l'envoyer tout de suite à Paris. Merci aussi de ta longue lettre d'hier.

Ce n'est pas le travail qui me tue et qui m'empêche d'écrire, c'est plutôt la flemme que l'on a quand on commence à ne rien faire et c'est mon cas actuellement ; je me grille au soleil confortablement installée dans un fauteuil, ça en est honteux. Je prends des photos des enfants j'espère que sur le nombre il y en aura de réussies, j'ai deux rouleaux.

Le temps s'est remis il fait même presque chaud aujourd'hui. Ce matin je suis allée faire les courses avec ma sœur, cela m'a menée jusqu'à 11h1/2. Tout le monde s'apitoie sur les pauvres parisiens, mais en voyant la figure de Pierre et Michèle cela donne un démenti formel à tout ce qu'on leur dit. D'ailleurs ici les gens qui ne sont pas cultivateurs n'ont pas grand-chose, car il ne touche pas à ce que nous touchons en pâte, confiture, légumes secs, etc.... n'étant pas considérés comme urbains.

J'aide actuellement ma sœur à la confection d'un manteau pour sa fille. Cet après-midi je l'accompagne chez son docteur qui est à 9 km d'ici ; cela nous fera une bonne petite promenade.

Tu sais Simone, il ne faut pas prendre pour toi toute la responsabilité du malentendu qu'il y a eu entre nous, dis-toi bien que j'en ai ma part et que S.R. aussi ; moi parce que je me suis peut-être trop vite repliée sur moi-même sans essayer d'approfondir l'amitié qui existait entre nous et S.R. par sa maladresse qui parfois sans qu'elle s'en rende compte fait beaucoup de peine. Je ne veux pas que tu te considères comme seule responsable de tout cela, car ce n'est pas vrai. Ne crois-tu pas que ce que je te dis là est exact ?

Michèle et Pierre continuent à bien s'amuser. Pierre remonte du jardin absolument dégoûtant, tant il a touché la terre. Hier je les ai retrouvés tous dans la rue, heureusement que c'est une rue calme où il ne passe à peu près rien. Je compte ramener avec moi Bernard qui est de l'âge de Michèle, cela l'enchanté d'ailleurs. Il paraît que j'ai raté une bonne c'est bien dommage ; s'il s'en représente une autre, j'espère que je rentrerai à temps pour l'avoir. Je rentre le 9 au soir. Ce sera un voyage bien long, car je pars d'ici à 9 heures du matin pour arriver à Paris à 10 heures du soir.

Je t'embrasse, ma chère Simone, de tout mon cœur.

Claude

Lettre de Laure à Simone

Chalon s Saône 2 avril 43

Ma chère Simone,

J'accompagne dimanche ton oncle qui va à Paris jusqu'à mercredi. Je serai à la maison lundi de 17 à 19h après ma consultation chez le docteur Vernet, car je vais à Paris pour soigner mes oreilles. Si tu peux venir me voir, tu me feras grand plaisir.

Je t'embrasse en te disant à bientôt. Amitiés à Melle Quétard.

Ta tante Laure

Lettre de Claude à Simone

Le 5 avril 1943

Ma chère Simone,

Je reçois ta lettre du 2, j'ai l'impression que mes lettres mettent plus de temps à te parvenir que les tiennes à me parvenir. J'ai l'impression que tu n'es pas très raisonnable et tu que tu te couches encore à des heures indues... ta belle R te fait bien travailler.

Je ne doute pas que la cérémonie à Notre-Dame ait été réussie, cela est toujours très grandiose. Cela a dû être en effet un petit travail que de faire la déclaration d'impôts, j'en aurais été bien incapable et te remercie du travail que tu as fait pour moi.

Pour mon compte, je continue à ne pas faire grand-chose ; vendredi je suis allée dans cette belle ville de St-Etienne... il faisait un temps affreux, il tombait une petite pluie fine et il faisait bien froid ; le matin nous avons fait quelques courses et l'après-midi dégoûtées par le temps nous sommes allées au cinéma où nous étions assises et au chaud en attendant l'heure de notre train, mais le film était tellement intéressant et palpitant que nous avons eu notre train de justesse, à une minute près nous le rations. Samedi nous avons fait notre tournée aux œufs... de Pâques ! Mais cela n'a pas donné grand-chose, le samedi étant un mauvais jour. Hier dimanche je me suis grillée au soleil jusqu'à quatre heures, puis après avoir levé Pierre, j'ai pris les enfants en photo. À propos, pour le film de l'oncle Georges j'ai eu une réponse du monsieur qui a Lyon a bien voulu s'occuper de le faire développer et le photographe manque d'un certain produit. J'enverrai d'ailleurs la lettre à l'oncle Georges. Quant aux chaussettes que devait envoyer Maria, je n'ai rien reçu.

Aujourd'hui soleil radieux et chaud, il y a juste un léger petit vent qui pourrait faire croire qu'on se trouve aux Petites Dalles...

Michèle commence maintenant à vouloir rentrer à Paris pour retrouver ses petites affaires, quant à Pierre du moment qu'il a de quoi manger, tout va bien...

Hier il a fait des bêtises ; il s'est avisé de toucher à un pot rempli de peinture, car on repeint actuellement les persiennes de la maison, et il a peint une chaise et ses cheveux ainsi que le chandail de ses cousines, il était très fier de son œuvre...

Je t'embrasse de tout cœur.

Claude

Lettre de Louise à Simone

Paris 5 avril 43

Ma chère petite Simone,

Nous ne nous voyons plus ! Je te sais très occupée et ne tente pas d'aller chez toi, sûre d'avance de ne pas te rencontrer. Veux-tu venir dimanche prochain goûter avec nous ; oh ! un simple petit goûter de misère. Ce n'est pas une réunion de famille dans le sens courant, tu ne trouveras que Suzanne et moi, mais nous aurons grand plaisir à causer un peu avec toi. Inutile de te dire que nous serons ravies si Titi t'accompagne et je m'adresse à elle en même temps qu'à toi. Tu me donneras un coup de téléphone ou me mettras un petit mot d'ici dimanche. À bientôt j'espère. Je t'embrasse de tout cœur.

Ta vieille tante Louise

1940-1945

Lettre de Monique Rousselon à Simone

Ordre des architectes
Conseil supérieur

Ajouté au crayon : Printemps 1943

Ma chère Simone,

Pourriez-vous me téléphoner, le plus rapidement possible, le nom de l'allemand à qui vous vous êtes adressé, avenue Kléber, pour les demandes de laissez-passer des Présidents des Conseils régionaux, car elles viennent de me parvenir et j'aimerais rappeler sur ma lettre le nom et le service exact auquel vous vous étiez adressés avec Simone. Excusez-moi de venir vous déranger, mais je crois qu'il y a intérêt à agir au plus vite.

Je pense que Simone continue à aller le mieux possible. Je tâcherai d'aller la voir demain après-midi, cela me fera plaisir.

Encore toutes mes excuses, ma chère Simone, recevez toutes mes bonnes amitiés.

Monique Rousselon

Lettre de Régine à Simone

Mercredi 13 avril 1943

Ma chère Simone,

En définitive, je ne pourrai venir dimanche, car je pars demain jeudi pour l'Yonne avec nos filles. Le départ a été avancé pour que nous puissions tout de même et malgré le manque de train avoir nos 15 jours de camp (pour le collectif et le ravitaillement du secours national).

Je suis un peu inquiète pour mes examens, car on parle avec insistance de les avancer. J'emporte bien des livres, mais j'ai peur de ne pas beaucoup travailler ! D'autant plus que nous n'avons pas d'intendante.

À bientôt tout de même, ma chère Simone. Je t'embrasse bien affectueusement.

Régine

Je m'aperçois ô horreur ! que j'ai écrit ma lettre à l'envers !

1940-1945

Lettre de Miche à Simone

La Villatte par Boussac Creuse

14 avril 1943

Ma chère Simone,

Quel long silence ! J'en suis confuse pour ma part et cela ne veut pas dire que je vous oublie au milieu de mon grand bonheur. Ma vie de campagnarde me plaît fort et j'attends ces jours-ci plusieurs nichés de mes élèves lapines. Nous avons aussi des ruches et tout cela m'intéresse fort. Je vais pas mal dans les domaines avec mon mari, mais je ne suis plus aussi fringante qu'au début, car j'attends un héritier pour le mois de septembre ce dont je suis ravie comme vous pouvez le penser. Je suis aussi fort occupée par les colis nombreux que j'envoie à ma famille de Paris et du Midi.

Avez-vous régulièrement des nouvelles des P. Dalles ; depuis quand n'y avez-vous pas été ? Je pense que, comme nous, vous êtes sans nouvelles de la Tunisie ; que c'est long n'est-ce pas ? Guidette est toujours à Lyon où elle a fort à faire, mais je pense la voir un peu cet été, car elle organise des colonies de vacances pour ses Lorrains dans notre région. J'ai de bonnes nouvelles de Janine qui viendra me voir cet été.

Bien affectueusement.

Miche Peyrot

Carte de J. Bruère à Simone

Montbazou, le jeudi 22 avril

Chère Mademoiselle,

J'espère que vous avez eu les places que je vous avais retenues avant mon départ pour « C... ». Dès que vous les aurez, veuillez avoir la gentillesse d'envoyer la carte de déléguée que je vous ai prêtée à Melle Paule Vallet, 7, rue Albert Lapparent (7e) que j'ai chargée de retenir et retirer les places pour la semaine suivante.

En attendant de vous revoir, je souhaite que vous passiez de bonnes fêtes de Pâques, et vous envoie mon amical souvenir.

J. Bruère

1940-1945

Lettre de Guy Wallon à Simone

Dimanche 2 mai 1943

Ma chère Simone,

J'ai reçu le livre sur Jeanne d'Arc que tu m'as envoyé. Je t'en remercie beaucoup. J'ai commencé à le lire. C'est très intéressant. Je suis très content d'avoir ce livre, car ici, les distractions ne sont pas nombreuses. Enfin, je commence à marcher. Mais, je ne marche pas encore beaucoup. Ma seule distraction, c'est l'allemand. Je lis en ce moment « Die Jüngfraü von Orléans » de Schiller. (Tu vois que je suis plongé dans l'histoire de Jeanne d'Arc). Ce n'est pas très difficile surtout qu'il y a la traduction en face. Mais c'est une occasion pour repasser ma grammaire allemande. D'ailleurs, ce n'est pas l'allemand qui m'empêchera de passer mon bachot. Tu dois savoir par exemple que c'est grâce à mes connaissances dans en allemand que j'ai pu sauver ta périssoire en disant aux Boches qui s'en étaient servis de remonter le navire (Derb Vefiff) pour qu'il ne soit pas emporté par la mer. Mais les Allemands n'avaient pas l'air inquiets de voir se perdre un navire d'un tel tonnage. Alors j'ai remplacé Derb Vefiff par et les Allemands terrorisés à l'idée que le poisson pourrait se noyer on remontait la périssoire.

Au revoir, ma chère Simone, je t'embrasse bien tendrement ainsi que Titi.

Guy Wallon

Lettre de Louis-Albert Demangeon à Simone

Le 12 mai 43

Ma chère Simone,

Je m'aperçois que je ne serai pas libre dimanche prochain 16 mai. On pourrait en principe convenir du dimanche suivant 23. Dis-moi si ce jour-là te convient, ainsi qu'à Claude, Mademoiselle Quétard et Denis.

Bien affectueusement.

Ton cousin L.A. Demangeon

Carte de Titi à Simone

*(Carte adressée à Mlle Simone Wallon
aux bons soins de Mme Wallon
17 rue David Paris 16e)*

Le 12/6/43

Ma chère Simone,

Je pense que vous allez passer de bonnes journées de Pentecôte ensemble et que vous n'aurez pas trop chaud, ici il ne fait pas froid ! Mon oncle t'envoie ses amitiés ainsi que tous les cousins à qui j'ai déjà fait visite. Tu as eu bien tort de ne pas venir manger des cerises, il y en a encore quelques-unes aux arbres. Pas de légumes, car il fait trop sec. Mon train arrive à Paris à 20h gare Austerlitz. Je te retrouverai à la sortie de l'octroi en haut, dehors comme d'habitude. Bons baisers.

Titi

1940-1945

Lettre de X TM à Simone

22 juin 43

Ma chère Simone,

Tu as très bien fait de m'écrire ; viens déjeuner avec nous samedi si tu le peux, ton oncle sera là et te donnera tous les renseignements, ou, ce qui serait mieux viens dîner jeudi ; le samedi, nous avons à déjeuner une dame anglaise pour faire de la conversation en cette langue. Sauf contre ordre nous t'attendons jeudi soir, tu verras tante Antoinette. Tu peux toujours téléphoner aux heures des repas.

À bientôt, je t'embrasse

X. TM

Lettre d'Anne-Marie Druon à Simone

dimanche 27 juin 43

Ma chère Simone,

Je rougis de honte en relisant votre si gentille lettre, je n'ose même pas en regarder la date ; ne croyez pourtant pas à de l'indifférence, mais nous avons eu beaucoup à faire en tous les ordres d'idées, teintures, jardinage, etc., car nous ne devons compter absolument que sur nos réserves personnelles, la main-d'œuvre étant quasiment introuvable par ici et ailleurs, je crois. C'est bien triste d'être séparés d'être cher aussi rapidement, depuis longtemps déjà mon pauvre papa nous inquiétait et nous ne pouvions pas grand-chose pour lui son mal n'étant pas guérissable, notre consolation est que au point de vue physique il n'a souffert qu'une journée, il s'est cependant vu partir et a fait le gros sacrifice de n'avoir pas revu ses fils que c'est pénible d'être impuissant à pouvoir soulager moralement, mais voyez-vous son sacrifice ne fut pas vains puisque nous venons d'avoir la joie inespérée de voir rentrer Jacques comme ingénieur agronome, quelle joie évidemment, mais aussi quel serrement de cœur... que voulez-vous c'est la vie et il nous faut accepter les desseins de la Providence, ceux-ci sont d'ailleurs souvent impénétrables pour nous pauvres humains. Les nouvelles de Michel sont toujours bonnes et nous l'attendons en permission ces temps-ci, je ne peux pas me réjouir de cela, mais peut-être ai-je tort, il faut prendre les bonnes choses quand elles vous arrivent surtout dans le chaos actuel.

La vie ici continue, le jardin et les bêtes occupent beaucoup, le ravitaillement se fait assez facilement, mais prend beaucoup de temps, il nous faut faire fort ce tricots pour y arriver d'autant que nous faisons de gros efforts pour tâcher d'aider un peu nos pauvres Parisiens. Le principal est d'arriver à peu près, mon Dieu pour le reste cela n'a guère d'importance.

Et vous, que devenez-vous ? Que comptez-vous faire cet été ; un mot de vous de temps en temps me ferait plaisir si vous me pardonnez ma longue paresse qui n'est pourtant pas de la paresse ! Nous sommes toujours dans l'attente d'événements imminents... mais nous voudrions bien qu'ils prennent corps, cette drôle de guerre nous aura enseigné la patience, c'est déjà un beau résultat.

Croyez, ma chère Simone, à mes bien bonnes amitiés, sans oublier Claude ni Titi.

AM Druon

1940-1945

Lettre d'Henri à Simone

Le 4 juillet 1943

Collège de France
Chaire de Psychologie
et d'Éducation de l'Enfance

Ma chère Simone,

L'approche de ce premier anniversaire nous rend plus présent le souvenir de ton père. Sa mort a été en rapport avec son courage, il l'a vue venir de loin. Combien de fois, voyant son visage maigrir, ses souffrances et en même temps ses attentions pour ses visiteurs ne me suis-je pas rappelé enfant, déjà attentif à ne rien marquer du mal qu'il pouvait endurer. Pauvre Paul, son existence a connu bien des douleurs, mais aussi une telle intensité de sentiments et de tendresse. Il avait remplacé auprès de toi et de Marcel votre mère. Il avait en parlant de vous en vous regardant une si lumineuse douceur dans les yeux. Il me rappelait votre mère dont il disait lui-même le nom dans ses trop grandes souffrances.

Ma chère Simone, nous te sommes unis de pensée pendant ces tristes jours de souvenir. Nous t'embrassons bien affectueusement. Dis aussi à Claude toute notre sympathie.

Henri Wallon

Lettre de Louise à Simone

Champagne 4 juillet 43

Ma chère petite Simone,

Je pense bien à toi en ces jours anniversaires de ta grande douleur. Ton pauvre Papa était bien près de sa fin et ses souffrances étaient si cruelles que la mort ne pouvait être qu'une délivrance. Tu ne saurais croire le chagrin que j'en ai toujours, et combien souvent je revois sa noble figure et revis douloureusement ce qu'il fut toujours dans toute son existence, si bon, si droit, si généreux, avec cette pudeur dans les sentiments, que l'étranger pouvait prendre pour de la froideur, et qui pour ceux qui le connaissaient bien donner plus de prix encore à son affection. Et puis au souvenir de ses souffrances s'ajoute la tristesse de penser qu'au cours de sa vie il n'a vraiment pas eu la somme de bonheur qu'il eût mérité. Mais, ma chère petite Simone, s'il est une pensée qui peut être douce dans ta peine c'est de te dire que tu as été toute joie pour lui. Combien il était fier de tes talents, de ton intelligence, heureux de ton affection. En songeant à tout ce qu'il fut pour toi, tu te sentiras moins seule ; car en dépit du déchirement atroce que laisse la séparation, il semble qu'on ait le cœur si plein de celui qui n'est plus, qu'il ne vous a pas vraiment quitté tout à fait. Et c'est une force à travers la vie !

Je serais heureuse de te voir avant la séparation des vacances. Veux-tu venir déjeuner samedi prochain à Champagne ? J'adresse la même demande à l'oncle Georges. Suzanne et Aimé viendront aussi, vous pourriez arriver par le même train : 10h40. Comme je le disais à l'oncle Georges, le repas sera modeste. Les temps le veulent ainsi. Mais nous aurons quelques bonnes heures à passer ensemble, dans le jardin dont l'aspect est bien ingrat : pauvre jardin négligé, envahi par les herbes, desséché par un soleil que ne vient tempérer aucune pluie depuis des semaines. Il faut se résigner !

J'espère une bonne réponse puisque tu m'avais dit que ta journée de samedi était libre. Je t'embrasse bien affectueusement. Ta tante

L. Demangeon

Apporte un panier pour pouvoir emporter des groseilles aux fins de confitures.

Lettre de Christiane et Denis à Simone

Ajouté au crayon : 1943

Ma chère Simone,

Je regrette de ne pas être à Paris mardi. J'irai à la messe ici et nous nous sentirons près les uns des autres. Je penserais à mon parrain ; je me rappellerai les fois où j'ai pu entrevoir ce qu'il était ; j'aimerai : il paraissait si bon. Je penserai à toi aussi. Je t'embrasse très fort ainsi que Titi.

Christiane.

J'espère qu'un jour je vous entendrai parler de lui davantage.

Ma chère Simone,

Je regrette de ne pas être à Paris pour cet anniversaire. Je penserai à toi demain et aux tristes mois de l'année dernière.

Bons baisers à toi et à Titi.

Denis

Lettre de Claire à Simone

Saumur lundi 5 juillet

Ma chère petite Simone,

Je regrette infiniment de ne pas être à Paris demain pour assister à la messe que tu feras dire pour ton Papa. Sois sûr que je penserai profondément à lui et à toi. Je revis ces tristes jours de l'an dernier, cette longue maladie si douloureuse, et je pense que pour toi ce doit être bien dur. Mais tu es très courageuse et tu as su supporter cette affreuse peine d'une façon admirable, nous l'avons tous remarqué.

J'espère que tu te sens mieux et que la crise de la semaine dernière est tout à fait passée. Nous avons eu une chaleur torride samedi et hier dimanche. Les enfants ont voulu aller se baigner dans la Loire, mais il fallait faire 4 ou 5 km à pied pour trouver un endroit propre et sous ce soleil de plomb, nous avons eu plus chaud qu'à Ste-Maxime. Pour moi, je ne m'en plains pas. La chaleur à la campagne me donne plus l'impression d'être en vacances. Ici pendant 4 jours c'est le repos complet, pas de repas à faire, pas de vaisselle, on mène une vie de château, de la lecture et les mains blanches ! Le climat est seulement trop mou, et puis à Lougé je me sens utile, ce qui aide à supporter bien des choses.

Au revoir ma petite Simone. Je serai avec toi demain matin par la pensée et par le cœur et je t'embrasse bien tendrement.

Ta tante Claire

Affectueuses amitiés à Titi.

1940-1945

Lettre de Marie-Claire TM à Simone

6 juillet 1943

Ma chère Simone,

Ta gentille lettre m'a bien touchée, je ne veux pas que tu te fatigues en venant me voir. Je n'ai pas souffert du tout de mon opération et après quelques jours de fièvre je vais de mieux en mieux, mais je n'ai aucune force. J'espère rentrer rue de Copenhague à la fin de cette semaine ou au début de l'autre et si tu peux y passer avant ton départ en vacances cela me fera grand plaisir. Je suis bien heureuse des nouvelles que tu me donnes de Tunisie. Comme tu le vois, je n'écris pas moi-même, c'est Odile qui me sert de secrétaire. Au revoir, ma chère Simone, je t'embrasse bien affectueusement. Ta tante

Marie-Claire TM

Lettre de Laure à Simone

Chalon s Saône 10 juillet
Ajouté au crayon : 1943

Ma chère Simone,

Je n'ai pas oublié le triste anniversaire qui renouvelle ton chagrin. J'ai fait dire une messe pour ton père. Nous avons eu hier un télégramme d'.....

Le reste de cette lettre est illisible !

Je t'embrasse de tout cœur, ma chère Simone.

Tante Laure

Lettre de Madeleine Georges Wallon à Simone

Paris, 19 juillet 1943

Ma chère Simone,

Comment te remercier de nous avoir écrit une lettre si détaillée, alors que je sais par expérience qu'on passe son temps à être fatiguée les premiers jours de vacances : c'est vraiment gentil de ta part de nous avoir consacré une grande partie de ton repos pour nous raconter votre voyage et vos premières impressions sur votre séjour.

Nous nous sommes passionnés et nous avons frémi en lisant la première partie de ta lettre, et nous avons soupiré d'aise en lisant le reste, et en sachant que vous aviez trouvé le coin idéal. Je souhaite que le temps qui avait l'air de se gâter hier se remette au beau pour vous permettre de belles promenades.

C'est Bernard qui sera content de ce fameux pique-nique projeté. Nous recevons de lui des lettres enthousiastes ; il s'amuse beaucoup, aide un peu et mange énormément ! Toutes les quantités y sont !

Je te remercie infiniment de m'avoir envoyé ta carte de matières grasses ; elle me rendra grand service, car ce mois-ci, je suis bien en avance (ou en retard, c'est selon...) pour ma consommation de beurre.

Je n'ai pas encore reçu de cageots de légumes de Saint-Ay. Je l'attendais samedi ou dimanche, comme Titi me l'avait annoncé ; le train a peut-être été bombardé. J'ai envoyé Françoise, rue de Courcelles, pour se renseigner auprès de la concierge. Il n'y avait rien non plus. Tous les locataires sont partis et elle a fermé à clef la porte vitrée qui mène à l'escalier. C'est une excellente précaution.

Tout est calme ici. Des alertes de temps en temps. Vous avez eu de la chance à votre départ, car il y en a eu à 10 heures mardi matin. C'est peut-être les mêmes avions que nous, que nous avons vus.

Titi a-t-elle découvert un cinéma ? Nous n'y allons plus en ce moment. D'ailleurs je suis bien occupée par les travaux de la maison et fatiguée le soir.

Guy travaille toujours beaucoup, et Françoise lit les livres que tu lui as prêtés et qui la passionnent.

Nous n'avons pas de nouvelles de Suzanne. Elle devait chercher sur place quelque chose pour nous, car maintenant, ton oncle Georges serait d'avis de changer d'air. Mais je crois qu'il est bien tard pour trouver. Il y a encore beaucoup de gens à Paris, trop pour le peu de marchandises qui arrivent. Mais on arrive quand même à se maintenir.

Au revoir, ma chère Simone, n'oublie pas de dire aux enfants que l'oncle Georges les embrasse particulièrement et qu'il est très touché de leur préférence. Mais leurs cousins et leurs tantes leur envoient aussi de bons baisers, en leur souhaitant encore de bons bains.

Je t'embrasse bien affectueusement, ainsi que Claude et Titi.

M. G. Wallon

Je m'excuse de te répondre à la place de ton oncle Georges, dès maintenant. Il se propose d'ailleurs de t'écrire aussi.

1940-1945

Lettre de R. Camus à Simone

Amiens
Le 21-7-43

Ma chère Simone,

Je n'ai pas le plaisir comme certains membres de ma famille de vous connaître, mais je souhaite réparer cette lacune un beau dimanche d'août quand vous accompagnerez l'autre Simone à Amiens.

Aujourd'hui, j'ai voulu vous faire participer à une circulaire d'un nouveau genre qui paraît être un moyen ingénieux de se procurer des livres, comme je connais votre attrait pour eux.

J'espère que vous aurez l'occasion de vous échapper un peu de Paris cet été et en attendant de vous connaître, recevez mon meilleur souvenir.

Signature illisible

Me R. Camus 156, rue Laurendeau Amiens

Lettre de Denis à Simone

Lougé Samedi

Ajouté au crayon : 24/7/43

Ma chère Simone,

Je réponds à ta lettre, car je crains que papa n'y réponde pas très rapidement. Entendu pour la forêt d'Ecouves, mais le temps ne me semble pas encore très satisfaisant. Il est uniformément gris et je crois qu'en forêt, même sans pluie, ce ne serait pas très drôle. Je ne te donne donc pas encore de date fixe. Je te téléphonerai la veille aux heures libres, c'est-à-dire entre 8 et 9h. Mais je te donne dès maintenant rendez-vous à la croix de Médavi – entre 11 heures et midi – du jour X.

Maman ne viendrait sans doute pas, parce que ce serait un peu long pour elle. Nous viendrions soit à 4, soit à 2 (Christiane et moi seuls).

Ici : vie de Lougé habituelle. Je viens d'aller passer 24h à Paris pour ma carte de travail. Puis, ma situation régularisée, je viens passer en paix mais dernier huit jours de liberté.

Avec ce temps gris la vie ne comporte pas beaucoup d'histoires. Ni promenade sensationnelle ni aquarelle. Si bien qu'il est fort possible pour se changer les idées que nous tentions la forêt d'Ecouves même par temps douteux, ... si tu le veux bien !

Je te dis donc à bientôt et bons baisers de tous à tous !

Denis

1940-1945

Lettre de Laure à Simone

Jamproyes Mercurey
Bourgneuf Val d'Or S et L
26 juillet 43

Merci de ta lettre ma chère Simone. Je suis contente de te savoir aussi bien que possible dans un beau pays avec Claude, les enfants et Melle Quétard. Je suis ici près d'Henri qui a depuis 10 jours une nouvelle et grave complication : une phlébite. Il faudrait l'immobilité complète et nous sommes obligés de l'asseoir chaque matin une ½ heure sur son lit pour les pansements de son côté et de son dos ! Il faut être 2 et parfois 3 pour s'occuper de lui ! Mais nous avons heureusement pu obtenir une 2e franciscaine ce qui m'a permis hier et me permettra de temps en temps d'aller passer quelques heures à Chalon où ma présence est parfois nécessaire.

Les Jean sont revenus mardi 20 du Morvan. Jean est reparti samedi pour Paris appelée par l'amiral est Estero ! Charlotte est à Chalon. Elle pense aller au début d'août à Paris, puis de conduire Hélène au Mesnil. Elle a, à Toulon, une de ses belles-sœurs qui l'accompagnera à Paris. Jean Letourmy est à La Baule. Ils vont tous bien, contents d'avoir des nouvelles de tous leurs enfants ! Il espère toujours obtenir son passeport et aller les rejoindre !

Je t'embrasse de tout cœur, ma chère Simone, ainsi que la maman de Michèle et Pierre. Mes amitiés à Melle Quétard.

Ta tante Laure.

Ajouté par Simone Wallon : Henri Jeannin-Naltet est décédé à Jamproyes le 2 août 1943 au matin.

Lettre de Marie-Claire TM à Simone

27 juillet 43

Ma chère Simone,

J'espère que vous vous trouvez bien à la campagne et que les petits profitent du grand air. Je me lève depuis mercredi dernier, je n'ai pas beaucoup de force, mais cela n'a rien d'étonnant. Jacqueline va remplacer Odile qui part jeudi pour La Fère. Yves nous est revenu hier, je suis heureuse de ravoir mon tout petit. Paul est parti pour l'Allemagne le 21, nous avons préféré le voir devancer un peu l'appel et partir dans de meilleures conditions, il est dans un groupe de 16 jeunes gens de Saint-Gobain à l'usine de Stolberg ; Monsieur von Keis les a demandés comme techniciens, nous espérons qu'ainsi il ne sera pas trop mal ; tu lui feras plaisir en lui écrivant et peut-être pourrais-tu lui indiquer quelqu'un à voir là-bas ; nous attendons des nouvelles avec impatience. Au revoir, ma chère Simone, partage avec Claude et les enfants mes très affectueux baisers. Mes bons souvenirs à Mademoiselle Quétard.

Marie-Claire TM

Lettre de Louise à Simone

Champagne s/Oise 28 Jt 43

Ma chère Simone,

Je te remercie de m'avoir écrit si et longuement, et je t'en sais d'autant plus de gré que je sais combien il est courageux en temps de vacances de s'arracher à cette douce oisiveté, si profondément nécessaire, après les fatigues accumulées d'une année de travail. Je suis contente des bonnes nouvelles que tu me donnes de vous tous. Évidemment pour acquérir cette félicité vous avez passé par bien des épreuves dont ce long et dramatique voyage n'est pas le moindre ; mais cela compte maintenant au nombre des souvenirs de voyage agréables et vous n'avez plus qu'à vous reposer bien doucement, avec l'assurance de trouver de bons repas après les ébats de la matinée et de l'après-midi. L'inconfort du logement est sans importance et rend plus agréable le retour chez soi. Mais tu dois trouver que ces 3 semaines passent bien vite !

Suzanne n'a pas été très favorisée dans ce séjour dans l'Eure dont elle se promettait tant de plaisir et de réconfort physique. Ils se sont trouvés si mal logés, si mal nourris, que, parti le 12 juillet ils étaient rentrés ici le 17 ! C'était une exploitation éhontée, qu'ils n'ont pas voulu prolonger. Songe donc que dans ce pays d'élevage il n'y avait à l'hôtel ni lait ni beurre ! Et le tout à l'avenant. Aussi je n'étais pas peu fière de leur offrir pour leur dîner un magnifique plat de haricots verts suivi d'une énorme compote de groseilles. Mais maintenant nous recommençons à tirer la langue, ayant avalé la dernière groseille et terminer le plat de haricots verts ; aussi avec quelle ferveur nous regardons grossir nos tomates et fleurir nos petits pois ! Les enfants se portent bien. Lise et Hélène s'arrondissent à vue d'œil. Geneviève et Nicole sont un peu maigres, mais elles sont pleines d'entrain. Quant à Jean-Louis, c'est le privilégié de la famille : il s'amuse de tout son cœur et doit prendre de bons muscles et de bonnes couleurs par tous les exercices de plein air et excursions auxquelles il se livre dans l'Aveyron. Il revient le 5 août. J'ai aussi de bonnes nouvelles de Paul. Ils sont à Genouillac dans la Creuse. Là aussi, logement très médiocre. Ils n'ont qu'une seule chambre à deux lits pour toute la famille. Les 3 aînés couchent dans le même lit et la petite Odile dans sa voiture qu'on monte tous les soirs. Mais la nourriture est excellente. Les enfants prennent de longs bains dans la Creuse ; Esteban sait nager maintenant. Après les chaleurs torrides de Montpellier et la famine qui sévit de façon chronique, c'est une bonne détente. Nous avons vu hier l'oncle Georges, il se promet un petit tour aux Dalles vers la mi-août quoiqu'il lui en coûte toujours beaucoup de voir sa pauvre maison de plus en plus éprouvée ; il me disait que vous iriez sans doute ensemble ; cela rendra le voyage moins mélancolique. Louis Albert s'est remis à la peinture avec ardeur, maintenant que les travaux de jardinage urgents sont terminés. Aimé donne de tendres soins à nos carottes et à nos choux, et ainsi s'écoulent les jours dans une tranquillité si profonde que nous ne savons plus rien des événements qui sont en train de bouleverser l'Europe. Dans un dernier assoupissement, nous avons appris que Mussolini se retirait ; après quelques commentaires émus nous voilà rendormis, cependant que les avions mènent au-dessus de nos lits des courses précipitées.

Je pense que tu pourras venir un peu ici avant la reprise de ton travail : nous serons heureux de te voir et de bavarder quelques bons moments ensemble. En attendant, je t'embrasse bien affectueusement ainsi que Claude et les deux petits espiègles Michèle et Pierre. Toutes nos amitiés à Titi.

Ta tante Louise

1940-1945

Lettre d'Odile Rabut à Simone

Paris le 28 juillet
Ajouté au crayon : 1943

Ma chère Simone,

Bien reçu ta lettre du 25. Ton offre me tente et me paraît sympa, mais elle tombe à un moment où je ne peux absolument pas m'en occuper : je pars après-demain matin en vacances (camp vélo dans le Morvan et Savoie... si on peut !) pour un mois.

De plus il vient de nous arriver une tuile épouvantable sur le dos : tous mes cousins Pierre Ponsan (père, mère, 3 enfants de 18 à 26 ans) se sont fait arrêter vendredi à la suite d'une souricière dans un magasin de la pl. St-Sulpice, tout ce qu'il y a de plus bien-pensant. Une série de tristes coïncidences... et les voici tous en taule pour un temps X. Ils sont à Fresnes et bien qu'ils n'aient trempé en rien dans quoi que ce soit, ils sont incriminés dans une affaire très importante, et ça risque fort d'être long et de tourner mal. Nous sommes naturellement très occupés par démarches, colis à porter à Fresnes, etc. Tout ça n'est pas très gai ! Quelle vie...

Une bonne nouvelle parmi tous ses malheurs : un message Croix-Rouge du 10 janvier d'Évelyne, disant qu'elle va bien et qu'elle a bon moral. C'est court, mais ça fait quand même rudement plaisir.

Merci d'avoir pensé à moi. À la rentrée, si nous ne sommes pas tous morts ou emprisonnés, je participerai volontiers à ta chaîne de lecture.

Bien affectueusement.

Odile *Ajouté au crayon : (Rabut)*

Lettre de Madeleine-Georges Wallon à Simone

Ajouté au crayon : Été 1943

Ma chère Simone,

J'espère que votre séjour à la campagne se poursuit mieux qu'il n'a commencé et que vous engraissez à qui mieux mieux. Toi en particulier tu en avais fort besoin. Aucune nouvelle de Suzanne. Sont-ils morts de faim ou d'indigestion ? Il y a là-bas, paraît-il, deux hôtels l'un « le cheval blanc » l'autre « le cheval noir » dans l'un on mange très mal, l'autre est convenable. Sont-ils bien tombés ? Quant à nous nous n'avons pas encore quitté Paris. Seul Bernard est parti et se trouve à Lougé chez son oncle Émile. Pourvu qu'il n'y fasse pas scandale par son appétit et sa maladresse. Il nous écrit assez régulièrement pour nous donner de ses nouvelles, mais ses lettres ne sont guère rassurantes à cet égard. Grâce à toi (toujours grâce à toi !) nous ne manquons pas de légumes : nous avons reçu en effet hier le cageot de St-Ay : choux, navets, salades, oignons... heureusement, car on ne trouve rien en ce moment.

Ton élève travaille toujours avec entrain (avec « un train » dirait Titi). Il passe des maths à l'allemand sans protester et t'enverra un de ces jours ses productions. Tu es vraiment bien gentille de continuer à t'occuper aussi complètement de lui. Le travail avec toi lui est un plaisir et nul doute qu'avec un tel professeur il ne rattrape promptement son retard. J'espère que le succès récompensera son effort (et tes efforts !), il l'aura vraiment bien mérité.

Avez-vous recommencé les bains dans la Sarthe ? Melle Quétard doit se trouver là dans son élément, car l'eau douce a toujours eu ses préférences et elle doit trouver le Sarthois par son style d'un classicisme jamais égalé et ses équilibres une place si difficile à réunir. Veux-tu me rappeler à son bon souvenir et recevoir, ma chère Simone, ainsi que Claude, Michèle et Pierre mes plus affectueux baisers.

T. M. Wallon

Lettre de Claude à Simone

Fresnay le 11 août (*très probablement 1943*)
(*Il s'agit de Fresnay-sur-Sarthe*)

Ma chère Simone

Merci de ta longue lettre ; je vois que ton voyage a été plein d'émotions.

Le 12 Je reprends ma lettre abandonnée hier, car j'avais tellement mal au ventre que j'ai dû la laisser. Je t'écris ce matin de mon lit, une bouillotte sur le ventre et vraiment pas très bien installée, aussi excuse l'écriture. En rentrant à Paris, j'irai voir le Professeur L..., car il est anormal que j'aie ainsi mal, j'espère que ce n'est pas des suites de la naissance de Pierre.

Il fait aujourd'hui un temps magnifique cela ne fait pas de mal après les journées de pluie. Depuis ton départ rien d'extraordinaire, si ce n'est un petit mouvement de révolte parmi les pensionnaires, car pendant 2 jours la nourriture a laissé beaucoup à désirer, les réclamations ont porté, car maintenant on mange bien. Papa et Maman avaient été déçus et ils voulaient repartir, mais la nourriture redevenant abondante, ils sont restés.

Le pays est maintenant envahi de tâches vertes et le ravitaillement s'en ressent beaucoup. Je n'ai pas eu grand-chose depuis ton départ, un peu de crème et une douzaine d'œufs. Papa fait tous les jours de la bicyclette soit avec moi soit avec Bernadette.

Le ravitaillement avec Madame Saodé n'a pas rendu, car elle n'a eu que des promesses qu'elle ira chercher avec son mari en me laissant gentiment tomber.

M. Métais nous a promis un menu magnifique pour le 15 août, dont des Saint-Honorés à la crème...

Les Lagazi sont partis hier, il y a quelques nouveaux arrivants qui sont mieux que les derniers.

Nous sommes allés dimanche dernier à une kermesse à Maitron, il n'y avait absolument rien même pas de petits gâteaux...

À part cela rien de neuf, on se lève toujours tard et le temps passe à ne rien faire.

Pierre et Michèle se porte bien et a une mine qui n'inspire pas à la pitié des fermiers.

Envoie-moi de suite l'adresse de M. Combe car ma 3e personne pour la chaîne de lecture est toujours en suspend.

Je t'envoie une lettre que j'ai ouverte sans faire attention qu'elle t'était destinée, excuse-moi.

Ma bouillotte m'a fait le plus grand bien, ce qui prouve que je dois avoir quelques organes congestionnés puisque le chaud fait disparaître la douleur.

Je ne t'en écris pas plus, car je suis vraiment mal installée.

Pour le matin entendu en principe. Pour aller aux Petites Dalles, je crois qu'il ne faut pas que tu comptes sur moi, car tu sais j'aurais pas mal de choses à faire en rentrant.

Je t'embrasse bien affectueusement.

Claude

1940-1945

Lettre de Mme J. Gosset à Simone

73 rue de Courcelles
Mardi 11-8-43

Merci, ma chère Simone, de votre si gentille lettre. Moi aussi je voulais profiter de notre voisinage pour vous voir et je suis désolée de n'y être pas parvenue. À mon arrivée ici et j'ai été très prise par ma fille aînée, la religieuse, malade, hospitalisée à Saint-Joseph et que j'allais voir le plus longuement possible tous les jours. Et vous êtes partie avant que je réussisse à vous faire signe ou à aller jusqu'à vous. Vraiment je le regrette beaucoup. Et maintenant me voici grand-mère. Odile a, depuis quelques jours, une belle grosse fille Marie-France, qui pesait en venant au monde, plus de 7 livres. Odile paraît devoir être bonne nourrice ce qui est pour elle une grande joie et une grande chance. Mère et enfants vont bien.

Autre grande nouvelle : Claude est fiancé à Melle Nicole Bernard, fille d'un médecin des environs de Niort et cousine d'une cousine ne notre première belle-fille. Le mariage est pour nous une grande joie.

J'ai vu hier votre tante Marie-Claire. Elle reprend lentement ses forces. Elle non plus, je n'ai pu la voir autant que je l'aurais voulu. Je suis heureuse de savoir que vous passez vos vacances avec Claude et ses enfants. Veuillez partager avec elle mes bien amicales pensées et lui faire part des nouvelles familiales que je vous communique. Je vous embrasse bien affectueusement, ma chère petite, en vous redisant mon regret de vous avoir manquée.

J. Gosset

P.S. Au moment de mettre votre adresse relisant votre lettre je vois que vous devez être déjà de retour ou bien près de l'être. Je passerai tout à l'heure chez vous et j'espère que nous pourrons nous voir. Nous pensons partir vers le 20.

1940-1945

Lettre de Claude à Titi

Fresnay le 12 août (*très probablement 1943*)
(*Il s'agit de Fresnay-sur-Sarthe*)

Ma chère Titi

Je tiens aussi la bouillotte sur le ventre dans une position peu confortable.
Merci de ta lettre.

Vous avez eu bien de la chance pour vos pommes de terre d'être tombé sur un chic type.

Ici, il y a eu beaucoup de départs et quelques arrivées, les nouveaux arrivants sont beaucoup mieux que les précédents, plutôt plus âgés. La femme du grand type, une dame coiffée la raie au milieu et qui avait mauvaise mine, a eu une fausse couche de 3 mois et elle est, paraît-il, assez malade.

Madame Saodé est allée hier au Mans pour chercher son mari, elle a goûté chez les Lalos et a mangé de nombreux fruits. Nous sommes allés samedi au cinéma voir l'Étoile de Rio, cela ne m'a pas emballé.

Je tacherai de vous envoyer des larguets mais en ce moment il n'en fait pas régulièrement à cause du manque de farine.

Si Madame Georges avait quelques après-midi de libres, dis-lui d'aller me faire une ou deux lessives, avance-lui de la lessive et du savon (de celui qu'on touche) je te les rendrai à mon retour. Elle peut faire bouillir. Pour la clé il faudrait qu'elle se renseigne avant si mon frère est là sinon il laisse la clé à la concierge. Finalement il n'a pas pu venir à Fresnay et je crois que maintenant il ne viendra pas.

Pour le vendredi 20, jour de mon retour, elle serait gentille de me préparer une soupe si c'est possible.

Je t'écrirai plus longuement demain, car je suis vraiment mal installée.

Je t'embrasse affectueusement.

Claude

Lettre de Claude Cournot à Simone

Le 15 août 43

Ma chère Simone,

Je pense que bientôt, tu vas reprendre le travail aussi je viens un peu te distraire et te donner du courage. Merci d'abord de ta gentille carte qui m'a beaucoup touchée. Je sais qu'en vacances on n'a pas beaucoup envie d'écrire aussi je t'en remercie deux fois plus. J'espère que la fin de ton séjour s'est bien effectuée et que tu en as profité le + possible. C'est si bon de respirer l'air frais et d'oublier un peu Paris et tout... et tout...

Mais on est cependant jamais tranquille. Figure-toi que nous avons failli passer dans l'autre monde cette nuit. À une heure du matin, nous avons été réveillés en sursaut par un gros bombardier qui tournait en rond au-dessus de la maison en rasant le toit de plus en plus et qui pour finir est allé s'écraser plus loin en flamme sur une maison mettant le feu à trois maisons. Celles-ci n'ont plus formé qu'une torche. C'était épouvantable à voir, si près. Mon beau-frère François a passé toute la nuit à retirer les gens et sauver les meubles. Il y a tout de même eu 5 morts dont une femme et 2 enfants et les 6 aviateurs ont été carbonisés. Heureusement ils avaient lâché leurs bombes avant de percuter. Sans cela nous y passions. C'est affreux pour tous ces pauvres gens.

Voudrais-tu remercier de ma part Claude de son petit mot. Tu lui diras que je trouve l'idée de la chaîne très bonne et que je l'ai fait suivre. Il n'y a plus qu'à attendre. J'ai acheté « Premier de Cordée » pour la personne indiquée, mais je ne peux pas lui envoyer avant mon retour à Paris puisque les paquets ne circulent pas entre les 2 zones. Je lui écris d'ailleurs. Mes vacances s'effectuent toujours bien. François vient d'acheter un voilier aussi nous somme toujours sur le lac ce qui est délicieux. Ses nièces sont des amours. J'emmène Chantal se baigner tous les jours au lac. On la trempe jusqu'au cou aux endroits où elle n'a pas froid. Elle boit des bouillons, mais trouve cela très drôle. Elle est digne d'être la descendante de la branche Wallon !

Je te quitte, ma chère Simone, en t'embrassant de tout cœur ainsi que Claude et les petits s'ils sont encore avec toi. Bien des choses à Titi. Encore mille baisers affectueux, malgré son silence, ta vieille cousine pense très souvent à toi.

Claude *Ajouté* : (Cournot)

1940-1945

Lettre de Claude à Simone et Titi

Fresnay le 16 août (*très probablement 1943*)
(*Il s'agit de Fresnay-sur-Sarthe*)

Ma chère Simone
Ma chère Titi

Je vous vous écris à toutes deux, car il fait tellement chaud que je n'ai pas la force de faire deux lettres.

Nous venons de mettre Monsieur et Madame Saodé à l'autocar ; il est parti tellement tard que nous avons eu le temps de déjeuner et de retourner pour les mettre dans leur car, ils sont partis, il était 3 heures moins 20. Depuis hier il fait un temps magnifique. Monsieur et Madame Lalos sont arrivés samedi soir et nous avons passé deux belles journées ensemble. Nous avons fait de beaux projets pour le mois de septembre, Monsieur et Madame Lalos doivent venir à Paris le 19 et on doit se réunir et faire un bon déjeuner.

Hier nous avons été gâtés au point de vue menu : à midi nous avons eu pommes de terre à la crème, poulet rôti, et tenez-vous bien... pommes de terre frites ! Malheureusement il n'y avait pas beaucoup de poulet pour chacun, ensuite salade et Saint-Honoré délicieux. Le soir, potage, viande de bœuf, pommes de terre et tarte aux prunes venant de chez notre boulanger, avec qui je suis très bien, car l'autre jour j'ai aidé la boulangère à coller ses tickets ce qui m'a valu un beau morceau de tarte et une infusion.

Le ravitaillement n'est pas très facile sauf pour le fromage blanc ; nous en faisons une cure, j'ai trouvé une bonne femme qui m'en vend pas mal.

Pour les œufs, ils battent presque partout et n'ont rien actuellement.

L'hôtel se vide un peu, Mme Ricard est toujours là et rechigne tout le temps à part elle, les gens qui sont là n'y étaient pas quand vous étiez là.

Hier matin nous avons fait une promenade en bateau, il faisait vraiment beau ; nous n'avons pas fait de pêches miraculeuses... l'après-midi nous nous sommes baignés, je crois que c'était la première fois que je me rebaignais depuis votre départ.

Pierre apprend à nager avec son grand-père, il est vraiment bien drôle, il agite ses bras un peu dans tous les sens, mais la bonne volonté y est.

Demain je vais à Montreuil chercher des légumes, j'espère que j'aurai aussi quelques œufs ; je suis allée à la ferme qui était fermée les deux fois où nous y étions passés, on m'a donné une douzaine d'œufs, je n'en revenais pas...

Jeudi je dois aller à René, s'il fait cette chaleur-là nous pourrons partir de bonne heure.

J'ai commandé 50 languets que je vous envoie demain.

Notre départ est fixé pour vendredi à 1 heure, j'espère que nous aurons moins de monde qu'aujourd'hui, c'était une belle bousculade.

Je vous embrasse toutes deux bien affectueusement.

Claude

1940-1945

Carte d'Henri à Simone

16 août 1943

Ma chère Simone,

À notre tour nous sommes en vacances. Je te remercie de nous avoir donné de tes nouvelles alors que tu étais en train de te refaire dans un pays mieux ravitaillé que la capitale. Nous aussi nous avons trouvé une région hospitalière, la même d'ailleurs que celle où nous étions l'an passé. Notre installation dans une petite maison du pays nous donne toute tranquillité et toute indépendance, mais aussi un certain travail pour ta tante. Je l'aide du mieux que je puis, mais c'est peu de choses, quelques corvées d'eau, quelques courses. Cependant nous nous promenons, le pays est très vert, de continuelles pâtures et des arbres qui ne cessent de frissonner, même sans courant d'air, des côtes, des pentes qui nous feraient penser au ski en une autre saison et de vastes horizons. As-tu déjà repris ton travail ? Ou penses-tu encore te reposer ? Je souhaite vivement la seconde hypothèse, car le travail dans les conditions présentes et bien fatigants. Ta tante et moi t'embrassons de tout cœur.

Henri Wallon

Lettre de Titi à Simone

Le 26 août 1943

Ma chère Simone,

Mon voyage s'est très bien effectué, pas trop de monde dans le train, pas trop chaud et pas d'incident. Le train est arrivé à l'heure à Montluçon à 13h45 (et non à 20h, car figure toi que j'avais confondu l'heure d'arrivée avec l'heure du train de nuit...) donc le train va aussi vite qu'avant-guerre. J'ai quand même mangé toutes mes provisions sauf un longuet et le petit bout de pain blanc que j'ai remis à Mr Jacquet de ta part. Tout le monde m'attendait à la gare et j'ai eu une réception triomphale. J'ai mangé du gâteau et bu du café naturellement. Tous les cadeaux ont fait grand plaisir et les gants ont été particulièrement appréciés. Je couche à l'hôtel de France (dans la chambre où était ton Papa quand nous y avons couché au début). Francis ne reprend son poste au CL que le 10 septembre et Marie ne recommence aussi son travail qu'à cette date, donc nous allons passer une bonne semaine. Tour de boulevard : Madame Lebrun... est morte d'une tumeur, chez Fortemaire tout est refait à neuf en verre noir et vert pâle ; le grand m'a reconnu quand je lui ai acheté du Skylargol. C'est bien pour te faire plaisir, car il n'y a plus d'épidémie. Les cinémas sont rouverts, on peut de nouveau se baigner, etc. L'immeuble du Rex est presque terminé. Mme Verquin (jeune) attend son 2e bébé. Mr Dumas est à la retraite. Mr Barbe est à la Côte Rouge. Le directeur de la glacerie habite toujours là, mais fait la navette à Paris souvent. Mr Verquin est à Paris (toutes ces nouvelles je les tiens de Rachel venue me voir hier soir). Elle a une chambre en ville et fait des ménages à la journée (30 fr. par jour et nourrie). Elle a un peu maigri. Je lui ai fait beaucoup d'amabilité et espère avoir quelque chose. Pauline est partie de Montluçon après avoir fait 7 ou 8 places comme dit Rachel ; on a été trop heureux et c'est difficile !

Hier au dîner : bon potage, poulet, p. pois, salade fromage, 4/4 et crème à la vanille. Bien dormi ; je suis venue à 9h déjeuner (bon café au lait et pain bien beurré). J'ai fermé les pots de confiture de poire et préparé 20 kg de quetsches avec Marie pour une autre tournée de confiture. A midi on mange de l'oie... toute la famille a été alertée et a envoyé du ravitaillement en masse. Vu Alberti. J'aurai un petit colis. Dimanche nous allons en bande à Vichy et samedi à Buxières chez la grand-mère. Il y a beaucoup d'uniformes ici, les casernes et bâtiments vides en regorgent. Mais il n'y a pas d'heure pour rentrer le soir. Du fait de leur présence, tout est rare et cher. Les fruits sont réquisitionnés et c'est rageant de penser que toutes les pêches de Marmi... sont pour eux et qu'on a bien du mal à en acheter un peu en cachette. Les magasins n'ont plus grand-chose et ont rétréci leur vitrine. Mme Jacquet dit qu'il faut chercher loin en dehors d'ici, car maintenant on ne trouve plus rien en ville. Mais grâce à ses relations et ses ... elle se débrouille. Elle a tout fait refaire chez elle, c'est clair, propre et arrangé avec beaucoup de goût. Sa chambre a été achetée chez Génichon, elle est comme celle de Claude, tendue de paille bleue à bouquets Pompadour roses (le lit et les bergères) avec une jolie commode, de beaux étains, une coiffeuse, etc. son salon d'essayage est refait également, de grands fauteuils habillés des verts de la salle manger, en paille bordeaux, une table et une superbe tapisserie. L'atelier est également transformé, il y a une table de salle à manger et une armoire, c'est plus pratique et plus grand, on y est à l'aise. Voilà des nouvelles en vrac, tu les communiqueras à Claude. Je vais faire quelques visites. La petite brune de chez Le Bil... t'envoie le bonjour. Toutes les amitiés de la maison Jacquet y compris Jean boulot. Je te réécrirai demain. Encore merci pour tes provisions qui m'ont bien régalée. Sais-tu que les autres voyageurs mangeaient aussi des bonnes choses. Embrasse Claude et les enfants. Bien affectueux baisers, ma chère Simone.

Titi

Lettres de Christiane et Émile à Simone

Docteur Émile Wallon
99, rue Jouffroy (17^e)
Téléphone Wagram 16-20

28 Ajouté : août 1943

Ma chère Simone,

Nous te souhaitons une bonne fête. Malheureusement, nous avons laissé passer le courrier et cette lettre arrivera trop tard. Je sais déjà que vous avez invité Denis au repas de fête. J'espère qu'il se passera joyeusement !

Tu as peut-être eu des échos de mon camp : le parc avec les prés et les bois, les beaux arbres, la Sarthe qui y passait, le Château. Le lever, le baisser des couleurs. Les balades (où j'ai appris des chants). La veillée en rond où l'on voyait des lapins de garenne jouer dans la nuit qui descendait où nous chantions, où Monique nous lisait ensuite, et qui se terminait sur une partie de complies. Les clairs de lune (la nuit où nous avons eu un jeu, le château se détachait à contre-jour et avait de l'allure). Tout, même la toilette qui se passait dans un pré, où on pouvait s'asperger tant qu'on voulait, où on chantait par mal et riait beaucoup.

Une journée passée en équipe (à rire surtout) avait commencé l'intimité des 6 de St-François (dont j'étais). Notre tente n'était pas éclairée comme les autres par le procédé moderne de la lampe électrique, mais par le vacillement poétique de notre sœur la bougie.

Tu sais peut-être que j'ai été à Solesnes, le chant des bénédictins est une splendeur et le cérémonial très noble. Celui des bénédictines dépouillé, aérien. Nous avons couché à ND du Chêne avec un pèlerinage (environ 150 guides et routières). Avant la veillée où il y a eu des mimes, nous avons dansé, une danse monstre (la Bourgogne, la Champagne, les gars de Locminé, j'ai appris une nouvelle danse et oublier une autre). Le retour sur Filé par un temps splendide était épatant. Bois de chêne, etc. de pins avec bruyères ou fougères, rideau de peupliers, Sarthe calme bleu noir ou argent. Mais maintenant repiquage de salades, etc... balades, bains. (Je passe de la Sarthe aux étangs de Rûne). Nous avons fait une très belle promenade aujourd'hui au-delà de Rûne : montée et descente dans les bois et les prés, bois ou grands arbres : des chênes ou des hêtres ou des sapins, des bouleaux, des châtaigniers. Nous avons vu plusieurs étangs. Près du dernier de grands arbres annonçaient le château. Bons baisers.

Christiane

J'ai lu ou je lis un livre que m'a donné S. Poussif : Anthologie de la poésie religieuse française. Histoire de Du Colombier. L'échelle de Jacob (des pensées) de Thébon.

28/8 Ajouté : 1943

Ma chère Simone,

J'ajoute ce modeste feuillet qui t'apportera mes vœux peut-être un peu tardifs. La poste est rare dans nos régions... ces coins perdus sont très mal desservis. Il aurait fallu un courrier spécial pour que cette lettre t'arrive au moment voulu.

Denis, j'espère, t'apportera de notre part nos souhaits qu'il soit un ambassadeur éloquent. Tu pourras choisir d'ici notre arrivée le présent de fête qui te fera le plus de plaisir. Il y a peu d'espoir que nous trouvions dans les devantures de Lougé l'objet rêvé, à moins que du matériel agricole, des assiettes décorées, des cornets empesés fassent ton affaire. Dans une semaine d'ici, et nous serons de retour à Paris, pour t'embrasser. En attendant, reçois nos sentiments bien affectueux.

Ton oncle Émile

1940-1945

Lettre de Claire à Simone

Samedi 28 août 1943

Ma chère Simone,

De Lougé je t'envoie tous mes vœux bien affectueux pour ton anniversaire, regrettant de ne pouvoir t'embrasser ce jour-là. Comme d'ici on ne peut rien envoyer (à part du ravitaillement) tu seras gentille de me dire quel livre te ferait plaisir à moins qu'un autre petit souvenir te tente davantage. Je t'ai mis à la poste quelques œufs qui t'aideront à faire un gâteau d'anniversaire, ils sont tous frais, mais je crains que ce mot ne te parvienne un peu en retard. J'ai raté le courrier ce matin à cause d'un enterrement auquel j'ai dû assister (le mari de ma femme de ménage) et demain dimanche, les lettres restent souvent en panne... tu m'excuseras, je l'espère, mais je suis navrée que cela n'arrive pas à temps.

Nous pensons rentrer dimanche prochain, le 5 septembre, après un bon petit séjour ici, je me suis reposée un peu plus que d'habitude (j'ai eu quelques heures de femme de ménage presque tous les jours, et j'ai fait moins de conserves qu'en juillet, par manque de bœufs, d'ailleurs il y a peu de fruits). Nous avons eu quelques très belles journées, mais depuis l'arrivée de S. Poussif le temps ne nous favorise pas – pluie sans arrêt avant-hier – hier et aujourd'hui temps incertain assez gris. Nous avons tout de même fait une petite balade à bicyclette hier, et aujourd'hui nous avons été à St-Brice chez les Lenoir.

Christiane est revenue enchantée de son camp. Elle a appris une quantité de chansons qu'elle chante et mime, et elle ne cesse de me raconter tout ce qu'elles ont fait là-bas. C'était très bien organisé et Christ. en garde le meilleur souvenir... Je suis bien contente que cela se soit si bien passé. J'étais inquiète tout le temps de son absence.

À bientôt, ma chère Simone. J'espère que vous allez bien Titi et toi et vous embrasse très affectueusement. Merci mille fois d'avoir reçu Denis si gentiment.

Tendres baisers de ta

Tante Claire

Excuse cette vilaine écriture, mon stylo là ne marche plus et je ne sais plus écrire sans lui...

Lettre de Titi à Simone

Le 30 août 1943

Ma chère Simone,

Je pense que tu as bien reçu le cageot expédié pour ton anniversaire. Il y a maintenant un service spécial : on donne les colis express le soir et ils prennent le train de nuit pour être distribués le jour même. J'espère donc que tu l'as eu samedi soir et que tu as été heureuse de tout le contenu. Tu as vu que j'ai été bien gâté et que maman B... a tué le poulet au moment de faire le colis. Elle t'a fait un beau cake pour tes 25 ans ; je pense que vous l'avez apprécié. J'espère que tout était en bon état et que les œufs n'étaient pas cassés. Les articles de crèmerie venaient de chez Alberti et le petit bout de veau a été aussi un bon petit supplément. Enfin je pense que tu auras été contente et que les invités en auront bien profité. Tu as vu que je n'avais pas beaucoup de légumes, il n'y a rien à cause de la sécheresse et j'ai juste mis pour garnir le cageot. Je pense t'en faire un autre jeudi, car je dois avoir l'oie et quelque chose de chez Rachel. D'autre part on m'a promis encore autre chose, mais seulement pour samedi matin. Marie veut donc que je recule mon départ jusqu'à samedi à fin de repartir encore avec quelque chose. Donc, ne m'attends pas jeudi comme je te l'avais dit, mais seulement samedi soir ; le train arrive à 7h45 (19h45), tu pourras sans doute venir au-devant de moi, gare d'Austerlitz. Si tu veux, tu laisseras l'oie au frigidaire et je la ferai dimanche ; pour le beurre le mieux sera de la fondre. N'en fais pas de grande distribution, car toutes ces provisions seront bien précieuses pour l'hiver. Nous continuons à avoir bonne table. Beaucoup de péripéties. Figure-toi que samedi matin à 6h nous partions à Buxières (2 changements) et 3h de tacot pour faire 32 km. Et il nous est arrivé ceci : nous sommes montés dans le train de Châteauroux au lieu du train de Moulins... heureusement le train s'arrêtait à la ville Gozet et nous sommes rentrés à pied et avons demandé un taxi pour aller à Buxières... quelle équipée. Là, on a bien mangé et j'ai passé l'après-midi à conduire les vaches avec Mr Jacquet et sa cousine (il fallait les mener à 3 km pour les faire boire tant c'est sec et sans eau). Il paraît que c'est comme en 1893 et il faut abattre les bêtes, car il n'y a plus rien à leur donner. C'est pourquoi la viande se trouve plus facilement en ce moment. Hier, nous voulions aller à Vichy et étions de bonne heure à la gare. Mais il y avait eu un attentat sur la voie à Chamblet et tout était interrompu ; il y avait eu d'ailleurs différents attentats : ligne de Limoges, à La Souterraine, train de Bordeaux, de Veaux, etc. Résultat nous sommes revenues nous coucher et avons passé la journée ici. Nous sommes allés à l'étang, aller et retour à pied, cela fait une bonne balade. Après dîner nous avons joué au bridge.

Ce matin je suis allée chez Rachel et ai vu son petit logement. J'ai rencontré Mr Louviel et Mr Dumas, vu aussi Mme Dechey et Mme Jardon, sœur Vincent. Je retournerai la voir au dispensaire et irai dire bonjour aux Verquin. L'usine va rouvrir avec Mr Bettancourt et faire du caoutchouc ! La famille Brunot va donc partir.

Finalement nous allons demain à Vichy, car Francis reprend le travail mercredi. Voilà toutes les nouvelles, tu les feras suivre à Claude. Tu vas dire que j'abuse de prolonger encore mon départ, mais il n'y a rien à faire et comme on me tient par le ravitaillement, je me laisse faire. Je pense que tu te débrouilles bien. Bons baisers ainsi qu'à Claude et les enfants. Titi.

Je vais te rapporter du très beau tissu blanc pour une très jolie blouse, de la part de Marie, mais je ne marche pas, car il n'y a aucune raison après toutes les choses dont on me comble depuis mon arrivée. Ci-joint échantillon. Titi.

Mes bonnes amitiés pour vous Melle Simone. Je garde Suzanne sans discussion. Marie.

1940-1945

Lettre de Marie-Claire TM à Simone

6 sept. 43
Tél. 62

Ma chère Simone,

Tu es bien gentille de m'avoir écrit et je suis heureuse de pouvoir te donner de bonnes nouvelles de Guy ; il est encore loin d'avoir retrouvé sa force et il y a certains mouvements qu'il ne fait que difficilement, notamment, se pencher en arrière et, quand il est sur le dos, se relever, mais j'espère que d'ici la rentrée il n'y paraîtra plus. Tu ne sais sans doute pas que Jeanne à son tour est tombée malade au Mesnil, angine diphtérique ; le médecin lui a fait administrer du sérum à haute dose et toute la maisonnée a été vaccinée, enfin, nous attendons Jeanne cette semaine. Aujourd'hui, c'est Yves qui est au lit avec 39° ce soir, il ne se plaint que d'une grande fatigue, je me demande ce qu'il a. Quels enfants insupportables, ne trouves-tu pas ? Ton oncle n'a pas encore pris ses vacances, il a beaucoup à faire à Saint-Gobain.

Nous avons reçu une très longue lettre de Paul du 22 août, il travaille comme un nègre 69 heures en une semaine ; il dit qu'il ne fait que travailler, manger et dormir (sauf le dimanche), mais il est très bien installé chez Mr Vaudeix et ne se plaint pas, tout en demandant quelques provisions. Il paraît que l'aspect d'Aix dépasse ce que l'imagination peut concevoir, « ce n'est plus de la guerre, dit-il, c'est de l'anéantissement ».

Ne vas-tu pas mettre à exécution ton projet de venir nous voir ? Tu nous ferais bien plaisir ; n'importe quand. Départ de la Gare du Nord à 8h05 14h ou 19h.

Au revoir, ma chère Simone, je t'envoie mes bien affectueux baisers.

Marie-Claire

Lettre de Louise à Simone

Champagne 18 sept 43

Ma chère Simone,

Albert voulait t'écrire ; mais sa tâche implacable de bûcheron le tient devant ses souches, la cognée en main ; aussi me demande-t-il en attendant qu'il t'en parle lui-même de te faire part de ses fiançailles, car il ne voudrait pas que tu l'apprennes par d'autres que par nous et les nouvelles vont vite une fois qu'elles ont pris leur vol. Il épouse Mademoiselle Marcelle Brossard dont il a fait la connaissance il y a quelques mois alors qu'étudiante elle préparait l'agrégation de philosophie. C'est la fille d'un professeur au lycée d'Orléans où habite toute sa famille. Elle est tout à fait gentille et simple, et j'ai l'impression qu'elle se fondera bien vite dans notre famille. La sympathie est née très vite et très profonde entre eux deux ; ils semblent s'accorder complètement dans leurs goûts et ce sont là évidemment de sérieuses garanties pour fonder un foyer heureux.

J'ai bien pensé à vous lors du dernier bombardement : et c'est en tremblant que je lisais dans le journal la liste des immeubles touchés dans le XVIIe le XXe et le XVe. L'alerte a dû être chaude et vous avez dû éprouver une certaine angoisse. Depuis, d'autres bombardements ont fait leur victime. La vie humaine est peu de choses en ce moment.

Je te quitte ma chère petite Simone en t'embrassant bien affectueusement. Albert compte t'écrire, mais il est submergé par les travaux ruraux qui l'attendaient à son retour des Pyrénées ; les journées ne suffisent plus pour assurer le ravitaillement du fourneau et le jardinage indispensable. Amitiés à Titi.

Ta tante Louise Demangeon

*Lettre de Miche Peyrot à Simone*La Villatte 23 sept. *Ajouté* : 1943

Ma chère Simone,

J'ai mis bien longtemps avant de répondre à votre dernière lettre, mais c'est que le grand événement est arrivé entre-temps : le jeune Yves Peyrot a fait son entrée dans le monde le 26 août à 7h45 du matin, et depuis il a fallu que je reste au lit 15 jours puis que je reprenne tout doucement la vie normale ; maintenant je suis bien remise et suis ravie de voir pousser mon fils comme un champignon. C'est un beau bébé blond et rose qui aura, je crois, les yeux bleus et qui a fort bon appétit. Je le nourris presque complètement ne lui donnant qu'un seul biberon. L'événement est arrivé plus tôt que je ne le pensais, mais tout s'est très bien passé. Maman qui comptait être près de moi au moment critique, a été prévenue une fois que son petit-fils était né, et elle est restée une dizaine de jours ici ravie de pouponner.

Guidette qui est la marraine, ne pourra pas prendre ses vacances avant octobre, ainsi ai-je fait ondoyer mon bonhomme et le baptême aura lieu quand la marraine sera là. Jeannine Gouyon qui devait reprendre le chemin de Tours ce jour-là, après un séjour ici, a repoussé son retour pour bien contempler ma progéniture, elle a trouvé que j'avais eu beaucoup de tact de lui donner cette joie. J'ai été bien heureuse de la revoir, elle est toujours aussi gaie et vivante et je trouve qu'elle gagne chaque année en profondeur. Cela lui fait beaucoup de bien de s'occuper d'un dispensaire, et je pense que cette année elle va essayer de préparer le diplôme d'État de Croix-Rouge. Elle m'a chargé de ses amitiés pour vous, lors de son passage.

Et vous, ma chère Simone, qu'allez-vous faire cet hiver ? Toujours très occupée, je pense ? Et vos neveux sont-ils toujours à Paris ? Avec ces terribles bombardements, ce n'est guère encourageant de rejoindre les villes. Vous avez certainement su que Dunlop vient d'y passer. L'usine n'existe plus, et ma famille qui était aux Mantais a passé une nuit affreuse, mais grâce au Ciel, ils n'ont même pas été blessés. On ne déplore que les vitres en miettes, un mur défoncé et 6 vaches pulvérisées. La DCA qui était sur les côtes, en face, a fait beaucoup plus de mal que de bien, car toute la campagne de ce côté a été touchée et il y a de nombreux morts dans les fermes aux environs de Saint-Victor, Ebrizon, etc. Aux Varennes, la maison est à moitié démolie et un domestique des Duffay a été tué. Tout cela est bien triste, mais n'est pas fini malheureusement, et malgré que les événements aient l'air d'avancer plus vite, on est bien effrayé de voir commencer encore un hiver de guerre ! Le manque d'enveloppe m'oblige à m'arrêter, mais avant je vous embrasse affectueusement pour mon fils et pour moi.

Miche Peyrot

1940-1945

Carte de Charles Wallon à Simone

Le 22 septembre 1943

Ma chère Simone. Je viens enfin de recevoir les marbres qui, incrustés dans les montants de la sépulture du cimetière Montparnasse, devront porter les inscriptions.

Veux-tu me dire très exactement les libellés que tu désires pour ton père, et pour Marcel. Tu trouveras inclus – en communication – pour te donner une idée de la dimension des lettres, un calque relatif à l'inscription de ta mère, grandeur d'exécution.

Rien n'oblige d'ailleurs à avoir rigoureusement les mêmes dimensions des lettres, et on peut avoir une ligne de plus en fixant les caractères plus petits : la dimension du nom, seule, me semble devoir être la même pour toutes les inscriptions.

Reçois, ma chère Simone, nos affectueuses amitiés.

Ch Wallon

Lettre de Titi à Simone

Ingré le 4 octobre 43

Ma chère Simone,

Je t'écris d'Ingré où je suis en panne depuis hier ; nous sommes venus hier matin, mon oncle et moi, afin de passer la journée avec mon frère et toute la famille ; après déjeuner, nous étions dans le jardin quand nous avons entendu les sirènes d'Orléans et presque immédiatement nous avons été survolés par 6 avions anglais assez bas. En moins de cinq minutes, ils avaient lâché leurs bombes et aussitôt une grande fumée noire s'est élevée, de plus en plus épaisse. Ils avaient détruit le transformateur près de la Chapelle, en allant vers St-Ay et ont fait sauter la voie en 2 endroits. C'est l'huile enflammée qui donnait cette fumée noire. Il y a eu 2 tués et 2 blessés dans les champs. Comme ils ont bombardé d'assez près, il n'y a pas eu trop de dégâts tout autour. Le résultat est qu'on était sans courant et que tout trafic a été interrompu hier entre Orléans, Tours, Vierzon et Paris. Mon oncle est reparti sur la bicyclette de sa nièce en passant par les petits pays, car la circulation était interdite sur la route nationale et moi je suis resté ici. On a dû réparer une voie et les trains à vapeur circulent sur voie unique. Je pense donc repartir ce soir et mon frère revient avec moi à St-Ay pour aller à la pêche demain. J'espère qu'il n'y a rien eu sur St-Ay même ; mon oncle avait hâte de rentrer. Le soir 2 bombes ont explosé à retardement, je ne sais s'il y a des victimes. Cela s'est fait très vite hier tantôt et nous avons bien vu ; il paraît qu'il y avait une autre escadrille sur Blois. J'ai vu ce matin dans le journal qu'il y a eu aussi des bombes sur le sud-est de Paris, sans doute sur Jérôme et Rhonie.

Depuis ce matin nous sommes survolés constamment par des avions allemands, mais hier on n'en a pas vu et la DCA n'a pas tiré. Je pense que tu étais à l'abri hier. Le journal n'a pas parlé de consignation de Paris. As-tu bien déjeuné chez Claude et passé une bonne après-midi. Samedi nous avons tout passé une bonne journée à Orléans. Temps superbe hier et très chaud. Aujourd'hui c'est un peu couvert. Ma petite nièce va aux vendanges tantôt. Sauf imprévu, je pense rentrer à Paris vendredi matin. Le train arrive à midi gare d'Austerlitz. Si tu peux, viens au-devant de moi ; j'espère bien ramener quelque chose, mais avec ces 2 jours à Ingré je n'ai pu encore m'occuper de ravitaillement. Si cela te retarde trop pour rentrer, ne viens pas et je m'en tirerai bien toute seule, en tout cas déjeune sans t'occuper de moi, car le train aura peut-être du retard. Je regarderai toujours à la sortie, à l'endroit habituel.

Tout le monde me charge de te faire ses amitiés. Je t'embrasse bien affectueusement, ma chère Simone, ainsi que Claude et les enfants si tu les vois. Bonjour à Mme Georges. Mange bien et repose toi bien. À vendredi donc.

Titi

1940-1945

Lettre de Titi à Simone

Le 6 octobre 43

Ma chère Simone,

J'ai vu hier Mme Bourrichon et elle m'a annoncé l'envoi de 22 kg de haricots verts et de 2 kg de cornichons. Je pense que le cageot arrivera jeudi soir et tu pourras en faire éplucher à Mme Georges vendredi matin. Pour les cornichons, elle devait avoir une belle récolte, mais son champ est éloigné de St-Ay et elle n'a plus rien retrouvé dedans quand elle a voulu faire la cueillette. C'est donc tout et tu n'as qu'à en vendre 1 kg à Mme Georges et 1 kg à ta Tante Madeleine (à moins que tu préfères qu'on n'en fasse un peu). Il y aura encore un peu de haricots verts au prochain envoi et elle m'a promis quelques kilos de haricots secs. Bientôt il y aura des choux de Bruxelles, des céleris raves et des poireaux. Leur petite-fille est très mignonne et souriante. Je vais avoir un canard et pour les p. de terre c'est entendu, il n'y aura qu'à faire l'échange de nos cartes. Les lapins sont petits en ce moment et je ne vais pas pouvoir en ramener, enfin j'ai encore le temps de chercher. Cette année il y a eu des fruits en quantité et les Parisiens ont au moins eu du dessert. Chez Gaston on mange bien ; c'est plus abondant que chez la mère Sangla et mieux cuisiné. Je dîne demain soir chez Paul Bougnereau avec Paulette et son fiancé ; il est très sympathique. Amitiés de Melle Crochet et de Melle Briène, et de mon oncle naturellement. À vendredi midi, gare Austerlitz.

Bonjour à Mme Georges. Pour toi de bien affectueux baisers.

Suzanne

Lettre de Guy Wallon à Simone

Grainville-la-Teinturière

13 octobre *Ajouté au crayon* : 1943

Ma chère Simone,

J'ai reçu le petit livre de musique que tu m'as envoyé. Je t'en remercie beaucoup. Il y avait peu de chansons que je connaissais. J'en ai déchiffré plusieurs autres à la flûte. Elles sont très bien.

Nous avons quitté les Grandes-Dalles et nous nous sommes installés à Grainville. C'est moins commode que le sanatorium et il y a moins de place, mais nous avons encore une terrasse. Elle est exposée au soleil presque toute la journée, ce qui est bien agréable surtout lorsqu'il fait beau. Grâce aux nombreux livres de travail que Papa m'a apportés, je ne m'ennuie pas. C'est même très intéressant, car certains passages d'histoire ont été annotés de ta main. Ainsi Isaac affirme que Charlemagne a été enterré à Aix-la-Chapelle. Toi, tu soutiens le contraire. Sur ce point, je crois que tu t'y connais plus que le juif. Au revoir, ma chère Simone, je t'embrasse bien affectueusement ainsi que Titi et Michèle.

Ton cousin Guy Wallon

1940-1945

Lettre de Miche Perrot à Simone

9 décembre *Ajouté au crayon* : 1943

Merci, ma chère Simone, du petit lainage que j'ai bien reçu ; il m'a fait d'autant plus de plaisir que la vraie laine est fort rare et ce sera une petite chemise de laine qui sera très utile pour les grands froids. Mon fils vous envoie avec tous ses remerciements, un gros baiser et une risette. Ce monsieur pousse toujours et devient intéressant ; il reconnaît bien son monde et surtout son biberon, qui est toujours fort attendu. Quel malheur de ne pouvoir le présenter à toutes mes amies ! J'aimerais que vous le connaissiez, mais vraiment Paris est encore un peu loin. Janine, elle, l'a vu à 2 jours et le trouverait certainement changé... à son avantage. Je suis en admiration devant la vie si active et intéressante que vous menez. Bravo pour « l'école des parents » et tâchez de me faire un peu profiter des cours de pédagogie, qui, s'ils ne me seront peut-être pas très utiles encore, pourront être précieux pour plus tard. C'est une bien belle mission que celle des parents, mais une énorme responsabilité aussi, et toutes les futures mères devraient chercher à bien comprendre la vraie pédagogie ; les quelques cours que j'ai eus à Lyon sur ce sujet m'ont passionnée et je regrette d'être maintenant si loin d'un centre un peu intellectuel. Je suis plongé jusqu'au cou dans le matériel indispensable et je n'ai guère lu depuis 3 mois ; cela me désespère, mais nous sommes sans domestique et il faut bien manger, laver, se raccommode et conserver une bonne partie de son temps à Yves. Je suis d'ailleurs toujours un peu fatiguée depuis sa naissance et suis obligée de me ménager. Le vélo ne met même plus permis et je suis navrée, car mon mari m'en a offert un splendide que je n'ai utilisé qu'une fois.

Bonne nouvelle de toute ma famille à l'exception de mon frère aîné qui est toujours quelque part en Afrique et dont on n'a pas eu de nouvelles depuis le mois de juillet. Guidette est toujours à Lyon où elle prépare en ce moment de nombreux arbres de Noël pour les Alsaciens-Lorrains, son travail qui n'est autre, dans le fond, que du « service social » la passionne. Mon frère, futur mariste, est aussi à côté de Lyon et il sera tonsuré à la fin de l'année scolaire, ce qui est un grand pas en avant.

Allons je m'arrête, car il va être l'heure du biberon et il ne s'agit pas de l'oublier. Je vous embrasse bien affectueusement, ma chère Simone.

Miche Peyrot

Carte de Suzanne Perpillou à Simone

Paris 12 déc. 1943

Ma chère Simone,

Pourrais-tu me renseigner au sujet d'un pipeau. Geneviève en a demandé un pour ses étrennes et je ne sais où m'adresser. En trouve-t-on encore ? Et où cela ? Merci d'avance, ma chère Simone. Je t'embrasse affectueusement.

Suzanne Perpillou

1940-1945

Lettre d'Anne-Marie Dastarac à Simone

Orléans 26 décembre 43

Ma chère Simone,

Je compte passer quelques jours à Paris où Suzanne Guibert a la gentillesse de me recevoir. Cet amour de Suzanne m'a même recommandé de vous convier à prendre le thé chez elle. Pourrais-tu être libre jeudi 30 ? Écris-moi trois lignes chez Suzanne pour me dire oui. Je pars vendredi matin et dois revenir ici dimanche. Je viens d'écrire à Simone Renard, j'espère qu'elle viendra même tard. Je ne sais s'il y a une réunion familiale le 1er janvier, en tout cas je n'attends pas davantage pour t'envoyer mes souhaits très affectueux pour que cette année nouvelle te soit bonne en toutes choses.

À bientôt j'espère, ma chère Simone, Maman se joint à moi pour t'embrasser de tout cœur.

Anne-Marie Dastarac

Lettre de Louise à Simone

Paris 26 Xbre 43

Ma chère Simone,

Tu devais compléter la liste des livres que tu souhaiterais recevoir ; j'ai oublié de t'en parler vendredi, et attends toujours le renseignement. Je pense que tu me le feras parvenir sans trop tarder. Hier, joyeuse fête de Noël où pipeaux et flûte ont eu le plus grand succès. La maison résonne des efforts naïfs des jeunes néophytes. Merci encore pour toute ta peine et à bientôt.

Bien affectueusement à toi.

Ta tante Louise

Lettre de Titi à Simone

Le 28 décembre 43

Ma chère Simone,

Mon voyage s'est très bien effectué. Heureusement que j'avais une place louée, car il y avait un monde fou et nous étions 17 dans notre compartiment. J'ai donc offert à 2 fois ma place à une dame qui était debout. À Orléans j'ai retrouvé mon oncle qui était désolé : pas de cinéma le lundi et tous les magasins fermés. Il y avait beaucoup de brouillard et il ne faisait pas chaud. J'ai commencé par prendre mon billet de retour pour jeudi et une fiche d'admission. Ensuite nous avons fait un très bon déjeuner dans une petite auberge dont j'avais eu l'adresse par un voyageur de notre compartiment. Pour tuer le temps, nous avons fait des visites chez des amis et pour finir nous sommes allés chez l'institutrice (sœur de la fleuriste) qui avait fait une bûche de Noël au chocolat et nous avons donc fait un goûter royal avec une bonne tasse de thé. Le train part maintenant à 5h1/2 d'Orléans si bien qu'à 6h nous étions à la maison et on a vite fait du feu et, grâce à toi, notre dîner a été vite fait, car j'avais encore mes sandwiches. Mon oncle s'est régalé et me charge de bien te remercier. Une triste nouvelle : la femme de Georges Billard est morte, elle a eu une phlébite puis crise d'urémie et en 3 jours elle a été emportée. C'est terrible pour lui et ses 2 petits garçons. Tantôt je vais à Voisinias et chez Yvette et espère glaner quelque chose. J'ai déjà un petit rôti de chez le boucher. Mon train arrive à Austerlitz à midi 15 et je te retrouverai à l'endroit habituel.

Amitiés de mon oncle et bons baisers, ma chère Simone.

Titi

1944

1940-1945

Carte de Claude Cournot à Simone

Le 20 avril 44

Ma chère Simone,

Tu as dû être étonnée de ne pas me voir à la chorale mardi, mais tu as sans doute appris que ce pauvre oncle Jo *ajouté au crayon* : (Joseph Petit) est mort et j'ai dû embarquer maman mardi soir pour Annecy avec Tadile et Marie-Louise Petit (la femme de François). Cette mort va faire un bien grand vide dans la famille, car il était tellement bon et gai et très aimé par tous. Malheureusement la réunion prévue pour samedi ne pourra avoir lieu et sera remise un peu plus tard. Je vais téléphoner à Claude pour la prévenir. Serais-tu assez gentille de le dire aussi à Simone R. As-tu pu avoir des places pour dimanche ? À quelle heure est-ce ? Et où nous donnons-nous rendez-vous ? Téléphone-moi samedi matin entre midi ½ et 1h½ chez Mme Saval Auteuil 09-65 ou le soir à l'heure du dîner, Marcadet 02-09. Baisers affectueux et à bientôt.

Claude

Lettre de Marie-Jacques à Simone

Nancy le 9 janvier 1944

Ma chère Simone,

Ta gentille lettre m'a fait bien plaisir en m'apprenant que tu avais été bien entourée pendant ces jours qui autrefois t'apportaient tant de joie auprès de ton père et de ton frère. Comme tu le dis, on retrouve un peu de joie auprès des petits. Je me souviens combien les joies enfantines de Jacques m'aidaient à survivre après la mort de son père. Je l'ai eu auprès de moi cette année et j'en remercie Dieu en pensant aux angoisses de l'année dernière. Mais mon pauvre Jacques souffre si profondément de sa démobilisation que je ne peux jouir entièrement de sa présence. Il continue à travailler courageusement, cherchant à rendre des services et je sais ses chefs contents de lui. Je viens d'être arrêté pendant plusieurs jours par un rhumatisme dans une jambe craignant une vraie sciatique. Bien que je me déplace, en marchant un peu avec une canne, j'ai dû renoncer à une réunion chez des amis et à une représentation théâtrale avec Jacques. Cela va mieux maintenant, je souffre beaucoup moins. Le temps est heureusement assez beau ; il y gèle à peine la nuit. Que Dieu en soit béni ; en souffrant tant des restrictions de chauffage. Remercie Mademoiselle Quétard de ses aimables vœux et offre-lui les miens. Pour toi ma petite Simone, je demande à Dieu par l'intercession de son père et de sa mère de te donner une très bonne année. Je t'embrasse de tout mon cœur. Amitiés de Jacques.

Ta tante Marie-Jacques

1940-1945

Lettre de Marie-José à Simone

Chalon s/Saône, 9 janvier 1944

Ma chère Marraine,

Tante Charlotte m'a remis hier le livre que tu me destines, il m'a fait d'autant plus plaisir, car je suis couchée avec une otite, on n'a pas eu besoin de me l'ouvrir, ça a coulé tout seul, cela m'a donc empêchée de rentrer en pension. Cette année je travaille pas mal, je suis en cinquième et me plais toujours bien. Ivan est chez les jésuites à Reims, il a passé ses vacances auprès de papa. Mon petit cousin Hubert est arrivé hier, je le trouve très mignon. Je te remercie de tes vœux, et je t'envoie tous les miens en m'excusant de ne les avoir pas fait avant l'arrivée de ton cadeau.

Oncle Jean est en admiration devant ton neveu Pierre qu'il trouve le plus bel enfant qu'il connaît.

La neige n'a pas encore fait son apparition à Chalon, mais il fait froid. Les oncles m'ont prêté un poste de TSF ça me distrait un peu. Demain les jumeaux iront passer leur lundi à Jamproyes. J'espère avoir bientôt l'occasion de te revoir, mais en attendant je suis dans mon lit et c'est pourquoi j'ai si mal écrit. Les jumeaux m'ont dit de t'envoyer leurs amitiés.

Je t'embrasse de tout cœur.

Marie-José

Lettre de Miche à Simone

La Villatte 16 janvier *Ajouté au crayon* : 1944

Ma chère Simone,

Je ne veux pas laisser passer ce début d'année sans vous dire tous les vœux affectueux que je forme pour vous. Souhaitons pour tous, d'abord, que notre France se redresse dans la paix et le bonheur de chacun en dépendra. Pour vous, je souhaite que vos nombreuses activités vous donnent toutes satisfactions et vous enrichissent en vous passionnant ; et que tout cela vous conduise à une orientation définitive de votre vie. Je souhaite encore beaucoup de bonnes choses pour vous et c'est avec ma grande amitié que je le fais.

Ici, mon petit homme pousse en âge et j'ose dire aussi en sagesse. Il fait ma joie par ses rires et ses mimiques et je suis bien occupée par lui ; je ne fais guère autre chose, car je n'arrive pas à reprendre complètement mes forces depuis la naissance et le docteur m'a ordonné un traitement sévère qui comporte beaucoup de repos ; c'est pourquoi je vous écris seulement cette misérable petite feuille, mais vous saurez qu'elle contient toute mon affection pour vous.

Miche

1940-1945

Lettre de Paul TM à Simone

Paris le 26-1-44

Ma chère Simone,

En permission depuis quelques jours, c'est avec joie que je te verrai. Je repars pour Stolberg dimanche prochain. Peux-tu venir déjeuner demain à la maison, si tu ne le peux téléphone s'il te plaît que nous tâchions de nous rencontrer avant dimanche, j'aurais pas mal de choses à te demander sur les habitants de Stolberg.

À bientôt donc j'espère ma chère Simone et crois en mon amitié.

Paul Tommy-Martin

Lettre de Louise à Simone

Paris 30 janvier 44

Ma chère Simone,

J'ai reçu une lettre de Paul – ce n'est pas une réponse à ta proposition qui n'était pas encore transmise – mais je veux te mettre au courant enfin de te faire juger par toi-même de la situation.

Tout d'abord ils ont reçu d'une de leurs amies la proposition de prendre les deux aînés. Cette dame est installée en Savoie dans de très bonnes conditions de ravitaillement. Je leur conseille vivement d'accepter.

2° L'ordre d'évacuation ne vise actuellement que les enfants de 4 à 14 ans. Les femmes et leurs enfants de moins de 4 ans n'étant pas visés pour l'instant. Odette ne songe pas à partir et garde avec elle ses 4 derniers, dont l'aîné Évelyne à 4 ans.

3° En ce qui concerne Paul, il ne sait pas si son lycée – dont les basses classes seules sont licenciées – ne sera pas transféré ailleurs, auquel cas il le suivrait naturellement. Donc quant à présent ils ne peuvent faire de projets et ajournent toute décision. Je lui ai communiqué ta proposition et je ne doute pas un instant qu'elle ne le tente vivement. Mais les circonstances lui permettront-elles de la mettre à exécution ? J'ai tenu à te le dire tout de suite afin que tu agisses en conséquence.

Mille bons baisers.

Ta tante Louise

Lettre de Louise à Simone

Mardi 11 fév. 44

Ma chère Simone,

Pourrais-tu me donner l'adresse du magasin où tu as acheté les pipeaux que je t'avais demandés au moment des étrennes. Je voudrais en acheter un pour Jean-Louis dont c'est bientôt l'anniversaire. Ces instruments ont, tu le vois, grand succès dans la famille. Merci d'avance et à bientôt, j'espère. Je t'embrasse bien affectueusement.

Ta tante Louise Demangeon

1940-1945

Lettre de Monique B. à Simone

22 février Ajouté au crayon : 1944

Ma chère Simone,

Merci de votre lettre. J'aurais peut-être dû vous écrire, moi aussi, un peu plutôt. Mais je suis allée plusieurs fois à la bibliothèque et comptais vous y voir. J'avais confié vos livres à Melle Haigunouche afin de ne pas les transporter davantage. Je vous remercie très vivement de me les avoir prêtés, et m'excuse de les avoir gardés si longtemps. Vos Péguy m'ont procuré des joies très profondes, et je vous en suis très reconnaissante, car ils sont pratiquement introuvables.

On m'a dit que vous aviez été souffrante après l'examen, et j'espère que vous êtes « retapée » maintenant et que, comme vous le dites, « vous allez tenir le coup jusqu'à Pâques », et même au-delà ! J'ai été très heureuse de votre succès au D.T.B. et vous en félicite. Voulez-vous aussi transmettre mes félicitations à Gillette ?

Naturellement je tiens absolument à me joindre au cadeau pour Mademoiselle Malelès et joins ma cotisation à ma lettre (si j'oublie de le faire, je vous renverrai immédiatement une autre enveloppe !) Par contre je m'abstiendrai de faire partie de la délégation. Car je vous avouerai... que cela me ferait très gros cœur de me retrouver avec vous autres à ce sujet. Je n'ai pas encore complètement digéré le coup ! J'adresserai donc par lettre à Melle Malelès mes remerciements pour tout le mal qu'elle s'est donné pour ses candidates.

Je suis en effet décidée à m'engager, mais cela n'est pas encore fait. J'ai tenu à prendre d'abord quelques semaines de repos, j'en avais grand besoin. Cela va mieux maintenant, mais je ne me sens pas encore tout à fait au point. De plus je ne sais encore très exactement dans quelles conditions cela se va se faire. Je comptais partir au front, cela n'a pas marché. J'attends néanmoins des amis qui doivent venir en permission et essaieront de me faire affecter là-bas d'une façon ou d'une autre. Si cela n'est pas possible, j'espère être utilisée dans le service social des A.F.G.T. où je m'occuperai en particulier de la partie bibliothèque. Mais cela serait à l'arrière, pour le moment du moins, avec toutefois la perspective de partir ensuite aux colonies, et aussi la conviction qu'il y a là quelque chose d'utile à faire. Et quand on s'engage, c'est tout de même bien pour cela, n'est-ce pas ? Néanmoins, j'aurais bien voulu être avec ceux de l'avant. Je trouve la mentalité par ici déprimante au possible !...

De toute façon, soyez tranquilles, je retournerai à la bibliothèque. Je tiens absolument à vous voir, vous et les autres.

Excusez ma vilaine écriture et mes ratures. J'écris dans mon lit pour avoir bien chaud, et l'esthétique s'en ressent.

À bientôt, ma chère Simone, et toutes mes affectueuses amitiés.

Monique

Lettre de Suzanne Perpillou à Simone

Paris 6 mars 1944

Ma chère Simone,

Ne connaîtrais-tu pas, ou Titi, ou Claude, ou quelqu'un de ta connaissance une bonne couturière capable de me faire une robe pour le 12 avril. J'ai bien une petite couturière de quartier, mais je ne la trouve pas assez distinguée pour lui faire faire ma robe du mariage d'Albert. Une de mes amies m'avait indiqué la sienne qui est excellente, mais voilà qu'elle ne peut pas faire ma robe avant le 20 avril...

Je m'excuse et te remercie d'avance, et je t'embrasse affectueusement.

Suzanne Perpillou

1940-1945

Lettre de Titi à Simone

St-Ay, le 8 mars 1944

Ma chère Simone,

Je pense que mon frère a pu te donner des nouvelles par l'intermédiaire de l'oncle Émile. En somme mon oncle ne s'est pas ce trop fait prier pour venir à Paris, car il se rend compte qu'il ne peut rien faire tout seul et ici il est impossible de trouver quelqu'un à demeure. Et puis au point de vue moral il ne se sentira plus isolé.

Je pense donc rentrer avec lui vendredi à midi ; je demanderai à ma belle-sœur de venir m'attendre à la gare, car je pense que tu travailles vendredi après-midi et je ne m'en sortirai pas seule avec les valises, car mon oncle ne peut rien porter. Nous trouverons bien quelque chose pour manger en arrivant, je pense. La première nuit n'a pas été trop mauvaise, il n'a pas beaucoup dormi, mais n'a pas eu trop mal ; ce matin, je lui ai arrangé son plâtre qui l'avait blessé tout autour. Je couche dans la salle à manger dans un petit lit cage que j'ai transporté.

Hier soir le bombardement du Mans nous a empêchés de dormir, toute la maison tremblait. Que de victimes une fois de plus. Les Salots ont dû avoir bien peur.

Donc à vendredi ; mets-moi un petit mot pour me dire si je dois mettre mon oncle dans ma chambre ou dans le bureau : quand il aura été examiné, il pourra ensuite aller s'installer chez mon frère. J'apporterai toutes les radios et analyses.

Bons baisers et bonjour à Mme Georges.

Titi

Carte de Louise à Simone

Paris 28 mars 44

Ma chère Simone,

Est-il besoin de te confirmer la date du mariage de Louis Albert ? et de te répéter que nous comptons sur toi pour ce jour-là (12 avril).

Départ de Paris 9h.

Arrivée à Orléans 11h.

Messe à Saint-Aignan à midi.

Déjeuner en famille ensuite.

Retour à Paris par le train de 7h05 ou celui de 8h20.

D'ici là que de choses encore à faire ! Tu vas te donner bien du mal avec cette installation du jeune ménage chez toi ; et je suis bien sensible à toute la peine que tu prends et à toute l'affection que tu nous témoignes en cette circonstance. Espérons que tes hôtes ne seront pas trop gênants et qu'ils ne tarderont pas trop à découvrir l'appartement introuvable. Je crois que c'est jeudi, n'est-ce pas, que doit s'opérer le déménagement sur place r. de Courcelles ?

Je t'embrasse bien affectueusement.

L. Demangeon

1940-1945

Lettre de Claude à Simone

*Ajouté : Brinon s/ Beuvron,
Le 22 mai Ajouté : 1944*

Ma chère Simone,

Voilà enfin un moment de tranquillité où je peux t'écrire. Nous avons fait un voyage bien long, puisque partis le mercredi matin de Paris, nous sommes arrivés à Brinon que le jeudi à 6 heures du soir. Nous avons été obligés de coucher à Champigny-sur-Yonne où un pneu a éclaté et où nous sommes restés en panne de 2 heures de l'après-midi juste qu'au lendemain 10 heures du matin. Nous n'avons trouvé qu'un hôtel crasseux où nous avons mal mangé et mal dormi dans des draps qui n'étaient pas de la première propreté ; enfin après des arrêts nous sommes arrivés en bon état, mais bien fatigués ; mais une bonne nuit a tout remis en ordre. Nous sommes dans un tout petit patelin ; la maison est un peu en dehors du pays, elle est assez grande et confortable ; il y a un grand jardin où Pierre et Michèle passent tout leur temps, sauf le matin où Michèle travaille. Je t'écris actuellement sur mes genoux à côté de Michèle qui justement est en train de lire.

Hier il y avait un magnifique manège sur la place du pays et Pierre et Michèle y ont fait de nombreuses tours, Pierre ne lâchait pas son auto et Michèle une bicyclette. Puis nous étions invités chez des gens que connaît ma cousine, qui sont venus ici de Paris avec leurs enfants.

Michèle est absolument en admiration devant la dernière-née de ma cousine qui a 3 mois $\frac{1}{2}$ et qui est bien mignonne. Quand Michèle la prend sur ses genoux, elle en est rouge de plaisir (Michèle !...)

Quoi de neuf à Paris ? Travailles-tu toujours beaucoup. Ici le ravitaillement est bien meilleur qu'à Paris, mais j'aurais cru qu'il était plus facile.

Pierrot est ravi de pouvoir passer ses journées dehors, il est toujours sale, il se pique aux orties ce qui ne lui plaît pas beaucoup, enfin il commence à savoir les reconnaître et ne s'y aventure pas. Michèle fait de bonnes parties avec son cousin Bernard, avec de nombreuses disputes.

Si tu trouvais un petit livre écrit assez gros pour faire lire Michèle, tu serais gentille de me l'envoyer, car elle a fini son livre de lecture.

Je t'embrasse bien affectueusement.

Claude

P.S. Mes plantes se portent-elles bien ?

1940-1945

Lettre d'Henri à Simone

24 mai 1944

Ma chère Simone,

L'enquête que je viens de faire au sujet des réchauds à gaz d'essence m'a convaincu que ce genre d'article est introuvable à l'heure actuelle.

Aussi est-ce presque ironique de te dire que les meilleurs appareils de ce genre sont :

– « Tito Laudi » avec préchauffage à l'alcool.

– Campingo et Radius à allumage direct.

Le premier de ces appareils coûte environ 250 à 300 et c'est un appareil sérieux et stable.

Les deux autres sont des objets de camping de fabrication suédoise parfaite qui valent 150 à 200, si mes souvenirs sont exacts.

Il te reste à courir la chance de trouver dans un fond de boutique d'articles de camping ou de l'acheter d'occasion à un particulier petit annonces Touring Club ou autre.

Je regrette de ne pouvoir t'aider davantage en cette circonstance.

Très affectueusement à toi.

Henri Wallon

Lettre de Titi à Simone

Le 26 mai 1944

Ma chère Simone,

On nous a annoncé ce matin que le courrier repartait pour Paris, je vais donc te donner quelques nouvelles. On ne peut encore ni téléphoner ni télégraphier, sans quoi je t'aurais déjà rassuré sur notre sort. Le voyage de lundi s'est effectué normalement, nous étions à 11h30 à St-Ay et nous aurions pu fixer les obsèques plus tôt si on avait prévu l'arrivée avant midi. En traversant Saran et les faubourgs d'Orléans qui vont jusqu'aux Aubrais, on a vu toutes les maisons écroulées et c'était vraiment lamentable. Lundi dans la nuit, gros bombardement d'Orléans, on voyait des incendies et toutes les fusées rouges au-dessus de la ville. La maison était si secouée qu'on a dû descendre et tout le monde a eu bien peur. La ville a été touchée un peu partout – sauf naturellement ce qui était visé – la gare, la rue de la République, la rue Royale, place du Martoi (Jeanne d'Arc a perdu son épée), rue Jeanne d'Arc, la Cathédrale, les quais, les rues du Mirail, faubourg Saint-Jean, la prison, la Madeleine, les Champs-Élysées. Tous ces quartiers ont eu des bombes et il y a beaucoup de victimes. Plus de gaz, d'eau ni d'électricité. Depuis mardi matin c'est un exode pour les pauvres gens sans abris, il en arrive de toutes façons, à bicyclette, à pied et ici à St-Ay c'est plein au maximum. Orléans s'est vidé, car les Anglais doivent, paraît-il, revenir pour couper le pont de Vierzon et le pont Royal. Les hommes des communes voisines ont été réquisitionnés pour les travaux de déblaiement.

Mardi matin autre bombardement du camp de Bricy, des dépôts de munitions et encore des Aubrais. Nous sommes en alerte presque sans arrêt depuis notre arrivée ici et ils passent des vagues d'avions de jour et de nuit. Les gens sont tous bien affolés et démoralisés. Je te garantis que les Anglais ne sont plus considérés comme des

libérateurs, les gens qui sont touchés ont compris. Le résultat de tous ces bombardements c'est que nous sommes coupés de tout depuis lundi : plus de lettres, de journaux, de téléphone. Depuis hier il y a un train par jour qui va de la Chapelle St-Mesnin à une petite gare avant St-Pierre-des-Corps. Il passe avec 1 ou 5h de retard, on ne peut le savoir. Pour aller à Paris, il faut faire 24 km à pied pour gagner Cercottes puisqu'il n'y a plus d'embranchement pour Orléans et la ligne de Tours ; il n'y a donc pas moyen de bouger pour le moment. Enfin aujourd'hui, ils acheminent le courrier par motocyclette jusqu'à Cercottes.

Melle Lacroix est arrivée mercredi soir et a eu un voyage épouvantable. Partie à 7h de Paris, elle a d'abord eu alerte à Juvisy et tout le train a été évacué. Cela a duré près de 2h pendant le bombardement d'Orly. Puis le train est arrivé à Cercottes, là il y a eu une heure d'attente et le train a continué jusqu'à la Monjoie, c'est-à-dire à quelques km de là. Un car a emmené les femmes âgées et les enfants et tous les autres ont dû continuer à pied sur Orléans. Melle Lacroix a trouvé un jeune homme complaisant qui l'a prise sur son guidon. Ensuite elle a attendu que son père vienne la chercher, car elle n'en pouvait plus. Elle disait que si elle avait prévu un tel voyage, elle ne serait pas partie. Elle pense rentrer lundi, mais comme elle peut aller à bicyclette jusqu'à sa Cercottes cela lui est possible, sans quoi il n'y a pas moyen de regagner Paris. On parle aussi d'établir un train faisant Blois-Vendôme, Brétigny Paris, mais pour nous il faut un train pour gagner Blois à temps. Enfin d'ici quelques jours cela sera peut-être réorganisé.

Il y a des lits jusque dans les couloirs de la maison et les logements sont pleins au maximum. Et il en est ainsi chez tous les gens, ce qui complique encore le ravitaillement.

Ce matin pas de départ de lait pour Paris et il en est resté 150 l ici. Je me demande ce qui peut arriver comme ravitaillement avec tous les transports arrêtés. J'aimerais mieux que tu sois ici avec moi, car on se débrouillerait toujours mieux qu'à Paris. Enfin je compte rentrer dès que ce sera possible et t'en préviendrais si je peux.

Il y avait tout St-Ay aux obsèques de mon oncle et il y a eu beaucoup de fleurs. Les C.... avaient offert une très belle gerbe qu'ils sont allés chercher à pied à Orléans. Depuis nous rangeons peu à peu et nous avons déjà déblayé le logement de mon oncle que nous allons probablement louer pour éviter qu'il soit réquisitionné. Mon frère est plongé dans les paperasses et le rangement du grenier et de la remise ; il dit qu'il en aurait pour des mois de travail et je crois qu'il a raison tant il y a de choses accumulées.

On remue beaucoup de poussière et les journées sont bien remplies, toilettes à 8h du soir, dîner, et visite aux cousins. Si les nuits étaient calmes, cela nous reposerait mieux. Mon frère pense bricoler un peu dans les logements et faire les petites réparations en souffrance, et moi je refais tous les inventaires.

Le notaire nous conseillait de vendre la maison, car nous allons avoir de très gros frais à payer, mais après réflexion je crois que nous allons attendre et il sera toujours temps de prendre une décision après guerre.

Je rentrerais dès que ce sera possible de partir d'ici ; je pense que d'ici 8 jours on aura bien réparé une ligne et qu'on aura encore le temps de regagner Paris.

Je pense que tu vas bien et que tout se passe normalement. Marcelle a dû bien s'inquiéter de sa famille, je pense qu'elle en a eu des nouvelles. Fais-leur mes amitiés et dis bonjour à Mme Georges. As-tu des nouvelles de Claude ? À bientôt j'espère, ma chère Simone. Je t'embrasse bien affectueusement.

Titi

Lettre de Titi à Simone

Le 28 mai 1944

Ma chère Simone,

Je profite du retour de Melle Lacroix pour t'envoyer des nouvelles. Je pense que tu as reçu ma dernière lettre et que tu es un peu rassurée sur mon sort. Depuis quelques nuits c'est assez calme. Il passe bien des avions de jour et de nuit mais cela n'a pas été pour Orléans. Pense que maintenant le petit bourg d'Ingré est déclaré zone dangereuse ! Les écoles et la mairie sont bourrées de munitions et tout est bétonné. En cas d'alerte tous les Allemands partent en camion dans la campagne. Les gens du pays vont coucher à La Chapelle et tous ceux du bourg sont évacués dans les hameaux voisins. Quelle vie ! Ici il continue à passer des réfugiés d'Orléans et St-Ay est plein au maximum. Le logement de mon oncle est réquisitionné pour un instituteur sinistré qui loge en attendant chez l'instituteur d'ici et prendra les pièces dès notre départ. Sauf imprévu, nous pensons rentrer vendredi ou samedi, car on espère avoir un train d'ici là ; on répare la voie entre La Chapelle et Cercottes et si cela n'est pas de nouveau bombardé nous pourrions enfin quitter notre tour. Mlle Lacroix pense aller à Cercottes à bicyclette prendre le train, à moins qu'elle ne trouve une occasion de voiture. Christian est arrivé vendredi soir de Paris. Il a fait Paris Étampes par le train et le reste à bicyclette. Tu penses si ma nièce était heureuse de le voir arriver. Pour l'instant ils se baignent à la Loire. Il fait une chaleur accablante et on n'a aucun courage. Il y a déjà des fraises et les cerises commencent à rougir. Dans le jardin il y a beaucoup de cerises et de groseilles et la mère de Melle Lacroix m'a proposé de les mettre en conserve avec les siennes. Elle est bien gentille et je vais sortir tous les bocaux de mon oncle. Nous continuons à ranger et déblayer et mon frère ne bouge plus de la remise ni du grenier où il découvre toujours de nouvelles choses. Le soir nous allons au jardin manger des fraises. Si tu en trouves le temps, donne un coup de téléphone à Jane (Diderot 22-20) pour lui dire que je vais bien et je pense rentrer bientôt. Dis-lui que le courrier ne marche pas et que je t'ai fait donner des nouvelles par quelqu'un en rentrant à Paris. Je lui écrirai dans quelques jours. Autre chose : ma cousine Henriette devait venir mercredi. Veux-tu lui mettre un pneu : Mme Quétard 49, rue Ramponneau Paris 20e, pour lui dire que je ne suis pas rentrée et qu'elle remette à huitaine. Je pensais t'envoyer ma carte d'alimentation pour les feuilles de juin, mais si par hasard je suis bloquée il vaut mieux la garder et on fera le nécessaire à mon retour. Je pense que ma longue absence ne te complique pas trop les choses. Rappelle-moi au bon souvenir des Émile et Georges W. d'Albert et Marcelle. Bonjour à Mme Georges.

Au revoir, ma petite Simone, je t'embrasse bien affectueusement. À bientôt.

Titi

Lettre de Claude à Simone

Brinon le 4 juin 1944

Ma chère Simone,

Merci de ta longue lettre. Je n'ai pas reçu de lettre de Titi, mais je pense qu'elle a dû avoir fort à faire à St-Ay. Ici la vie est toujours aussi calme, on ne s'aperçoit pas de la guerre, ce qui n'empêche pas les gens de se plaindre. Le matin je vais, une fois sur deux chercher du lait à 7 km d'ici ; jusqu'ici j'y allais le soir, mais il faisait tellement chaud que je n'en avais pas le courage. Le matin cela est bien plus agréable, je ne suis pas fatiguée et il fait un peu plus frais ; nous avons eu trois jours de vraiment grosse chaleur, à ne pas pouvoir bouger ; maintenant il fait beau, mais pas trop chaud. Il fait beaucoup trop beau, il n'y a pas un légume et le blé grille, il paraît que cela devient catastrophique (je ne me rappelle plus si c'est phique ou fique !) tant pis...

Michèle va en classe à l'école du village. Elle est ravie cela l'occupe ; elle y va de 9h1/2 à midi et de 2 heures à 5 heures. J'en suis bien contente. Pierrot continue à passer son temps dehors, ou on ne l'entend pas de la journée.

L'après-midi, nous allons une fois par semaine chercher du beurre à une vingtaine de kilomètres. Le temps passe ainsi assez vite.

Nous n'avons pas eu de veine au point de vue domestique, la bonne de ma cousine a été opérée d'urgence de l'appendicite, d'une hernie, elle en a pour 3 semaines d'hôpital ; il n'y a plus que Denise pour faire tout le travail, et j'ai eu peur qu'elle ne s'en aille ; enfin pour le moment elle est toujours fidèle au poste.

Tu me dis que tu es allée voir Antigone ; comment as-tu trouvé cela ? Pour ma part j'avais trouvé que c'était formidablement bien joué et ça m'avait beaucoup plu.

Merci pour le poudrier, il paraît fort joli et j'ai hâte de le recevoir.

J'espère que la blessure d'oncle Émile n'a pas eu de suite, on n'est vraiment pas en sécurité. Maman m'a écrit qu'on avait fait sauter un magasin avenue Mozart, mon frère y était passé quelques minutes avant et en a eu bien peur rétrospectivement...

Ici on entend souvent des bombardements dans le lointain, mais on dort admirablement bien dans un silence qui n'est troublé que par les cris des chouettes ou autres animaux. Michèle devait t'écrire pour te remercier du livre que tu lui as envoyé, mais elle n'en a pas trouvé le temps...

Je t'embrasse affectueusement ainsi que Titi si elle est là.

Claude

Lettre de Claude à Simone

Brinon le 7 juin 44

Ma chère Simone,

Merci beaucoup pour le livre que tu as envoyé à Michèle, c'est tout à fait ce qu'il lui fallait. Elle va toujours en classe avec entrain, cela l'occupe beaucoup et lui plaît. Je ne sais pas si cette lettre te parviendra ; nous sommes coupés de Paris au point de vue téléphone. Que fais-tu ? Titi est-elle rentrée ? Donne-moi des nouvelles de toute la famille et de la vie à Paris depuis hier.

Ici la vie est toujours bien calme, quel contraste avec les régions du nord et de Normandie qui doivent être un enfer !

Je te renvoie le papier du notaire, mais en somme ce n'est l'état liquidatif que pour la succession de Marcel, il n'y a pas le détail de partage pour la succession de ton père.

Nous avons mauvais temps depuis deux jours, il pleut presque sans arrêt, ce qui était demandé à grands cris par les cultivateurs, car tout était archi sec et rien ne poussait.

Pierrot a une mine splendide, étant dehors toute la journée il est tout bronzé.

Je m'occupe pas mal des enfants de ma cousine, afin de l'aider, car elle est toujours sans bonnes et a fort à faire avec trois tout-petits. Denise est toujours fidèle au poste, et se félicite d'être actuellement ici.

À bientôt de tes nouvelles, je t'embrasse bien affectueusement.

Claude

P.S. J'ai bien reçu le poudrier, il est très bien et me plaît beaucoup.

Lettre de Claude à Simone

Brinon le 22 juin 44

Ma chère Simone,

Merci de ta lettre, le courrier marche, mais très irrégulièrement, il y a des lettres qui mettent 8 jours et d'autres 2 jours ; il y a aussi certains jours où le courrier n'arrive pas du tout jusqu'ici et reste en rade à Nevers.

La vie ici est toujours la même : on court toute la journée pour le ravitaillement, je n'ai certainement jamais fait autant de bicyclettes qu'actuellement, je fais une moyenne de 20 km tous les jours et les routes ne sont pas fameuses, et en plus ce sont des interminables montagnes russes. Michèle est toujours très occupée par sa classe, il paraît que ça va jusqu'au 31 juillet, j'en suis très contente ; elle apprend la table de multiplication par 2 et les conjugaisons du verbe être et avoir. Elle se dispute toujours pas mal avec son cousin et à d'autres moments ils ne peuvent plus se quitter.

Grand événement ! Pierrot ne mouille plus son lit, mais je me lève deux fois par nuit ce que je ne trouve pas très drôle. Je l'emmène quelquefois dans mes courses dans les fermes, ce qui le rend tout heureux.

Nos aimables hôtes sont de plus en plus excités et terribles... Il faut beaucoup se méfier de ne pas faire un geste plus haut que l'autre.

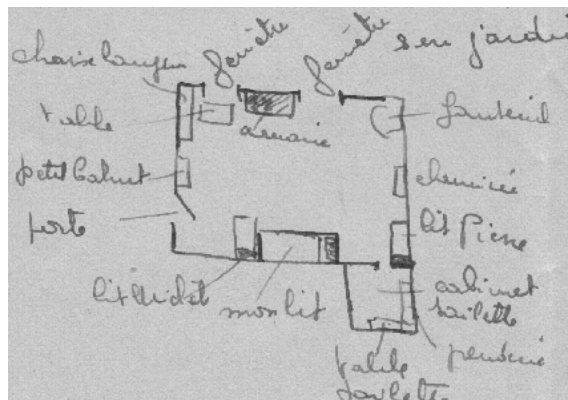
Nous avons un temps vraiment désagréable et changeant ; les légumes ne poussent pas, il paraît que si cela continue ce sera terrible. Nous n'avons pas de pain depuis huit jours ; on est obligé de le faire soi-même quand on a de la farine ; il paraît que nous en aurons demain.

Je passe mon temps, en dehors des courses, à tricoter ou coudre, car j'avais emporté pas mal d'ouvrages, heureusement sans quoi je m'ennuierai, car la campagne c'est magnifique quand il fait beau, mais quand il pleut c'est toute autre chose.

Enfin je ne me plains nullement d'être ici où nous mangeons confortablement. Je suis bien installée dans une grande chambre bien ensoleillée : comme tu le vois, j'ai largement de quoi remuer dans cette grande pièce. Je serai malgré tout rudement contente de regagner Paris et de retrouver mes petites habitudes, mais ce ne sera pas de sitôt. J'ai su que Marie-G. avait regagné la Normandie pour un temps illimité.

Je pense que vous n'êtes pas encore mortes de faim ! Je t'embrasse affectueusement.

Claude



1940-1945

Lettre de Laure à Simone

Chalon s. Saône 6 juillet 44

Ma chère Simone,

Que deviens-tu ? Il y a longtemps que je n'ai pas eu de tes nouvelles, je pense encore plus à toi ces jours d'anniversaire de la douloureuse agonie et de la mort de ton père. Tu sais qu'elle très fraternelle affection ton oncle et moi avons pour toi.... *Suite de la lettre illisible !*

Ta tante Laure

Amitiés à Melle Quétard.

Lettre de Louise à Simone

Paris 6 juillet 44

Ma chère petite Simone,

Je pense bien à ton pauvre papa et à toi-même si cruellement éprouvée il y a aujourd'hui 2 ans. J'aurais voulu te le dire de vive voix, mais tu étais absente lorsque je suis allée rue de Courcelles. J'ai revécu avec une émotion douloureuse les affreux moments de la longue agonie qu'a endurée ton cher papa. Et je veux que tu saches combien profondément je suis de cœur avec toi non seulement dans ta peine, mais dans tout ce qui peut intéresser ta vie, ton bonheur.

J'espère que les difficultés que tu craignais au sujet de ton poste se sont évanouies. Marcelle est bien heureuse sous votre toit ; elle est profondément touchée de toute l'affectueuse gentillesse que toi et Titi vous mettez à l'aider à passer ces quelques jours de repos forcé.

Je t'embrasse de tout mon cœur, ma chère petite Simone.

Ta tante Louise Demangeon

Lettre de Claude à Simone

Brinon le 22 juillet *Ajouté* : 44

Ma chère Simone,

Je reçois aujourd'hui ta lettre du 14, je vois que vous êtes toujours en vie malgré les nombreuses destructions. Nous n'avons plus d'électricité de 1 heure de l'après-midi à 11h1/2 du soir ou minuit. C'est très pratique pour se coucher. Nous n'avons plus de courrier, ta lettre est arrivée je ne sais comment ; nous n'avons plus de pain. Malgré tout nous sommes très bien ici, car nous avons le reste à profusion, viande, œufs.

Peut-être serais-je de retour à Paris pour l'hiver, vu la somme des événements.

Michèle travaille tous les matins, elle fait des multiplications et additions. Pierre, lui ne se frappe toujours pas, il mange comme dix et a une mine magnifique, il est tout bronzé.

Je n'ai pas reçu la seconde procuration que le notaire devait envoyer, je la recevrais peut-être avec beaucoup de retard. Je lui ai renvoyé le papier qu'il m'avait envoyé et j'ai compris ce dont il s'agissait. J'avais cru que c'était les comptes de toutes les successions c'est-à-dire ce qui revenait à chacun et j'avais trouvé cela plutôt bizarre...

J'ai hâte de me retrouver chez moi. J'ai de bonnes nouvelles de toute ma famille, sauf de ma sœur de Saint-Étienne dont je ne reçois absolument rien. Je sais par Maman qu'ils sont tous en bonne santé. J'ai reçu une lettre de la tante Petit qui me donne des nouvelles de M.G. mais je ne reçois rien directement d'elle.

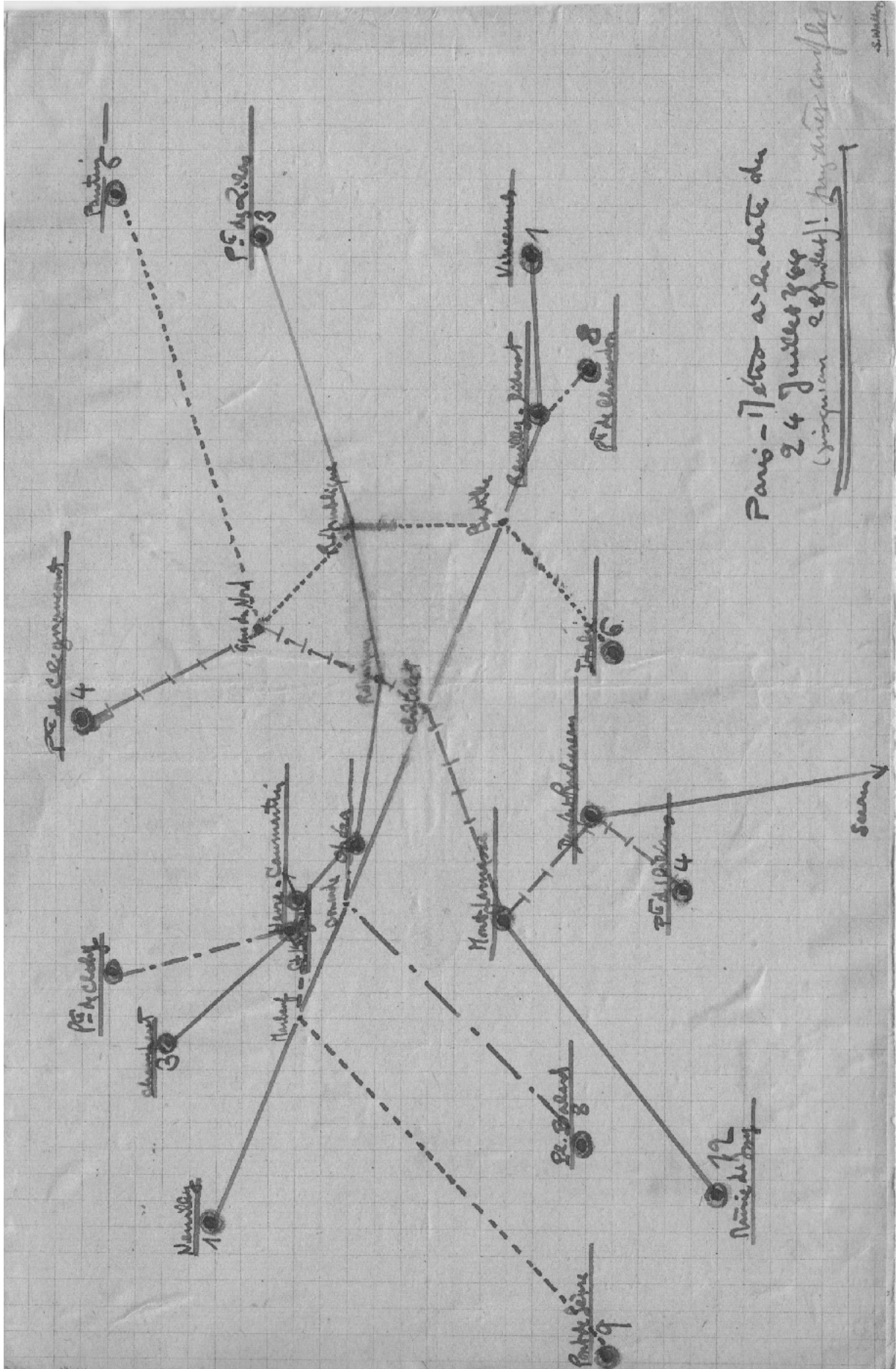
Écris-moi toujours, cela arrivera un jour ou l'autre.

Je t'embrasse affectueusement.

Claude

1940-1945

Plan du Métro au 24 juillet 1944 par Simone Wallon



1940-1945

Lettre de Claude à Simone

Brinon le 28 juillet Ajouté : 44

Ma chère Simone,

J'ai reçu, hier, ta lettre du 22, le courrier marche encore pas mal. Je viens de subir ma deuxième piqûre contre la typhoïde, cela ne me donne aucune réaction, mais ce qui me fait mal c'est la piqûre. Le docteur d'ici ne s'est absolument pas bien les faire, il a commencé par me tordre une aiguille dans le dos, et ensuite il n'y va pas d'un seul coup ce qui fait très mal.

Tu te trompes bien en pensant que je suis dans un pays calme, il y a beaucoup de soi-disant résistance, une clique de galopins qui profitent de l'occasion pour piller partout. Il y a aussi de véritables combats à une vingtaine de kilomètres d'ici ; il y a eu des représailles épouvantables que je ne te décris pas ici, mais des choses absolument atroces et je t'assure que l'on n'est pas rassurée du tout.

Le 6 août.

Je reprends ma lettre interrompue pour cause de ravitaillement. J'ai reçu aujourd'hui ta lettre du 1er août. Michèle avait bien reçu ta lettre et ton petit dessin qui lui avait beaucoup plu.

J'ai eu jeudi la visite de mon frère aîné qui est venu déjeuner ici, il avait à faire dans la région ; il m'a ainsi apporté des nouvelles toutes fraîches. La vie continue toujours à peu près calme ; les enfants étant ravis de revoir leur oncle et Michèle aurait bien voulu repartir pour Paris.

Je travaille toujours pour les enfants et ils n'ont malgré tout pas grand-chose à se mettre. J'ai fait venir une machine à coudre qui me rend un grand service.

J'ai reçu la procuration du notaire pour les Chrysanthèmes, il faut que je la fasse régulariser par le notaire de l'endroit, je lui ai apporté et il doit me la rendre demain.

Nous menons ici une vie bien désorganisée quand mon cousin est là, on dîne à 10 heures du soir, dans le noir, c'est tout à fait pratique. Ce n'est pas grave, mais agaçant.

J'espère toujours rentrer pour cet hiver à Paris, je crois que la guerre tire tout de même à sa fin.

J'ai reçu une lettre de Marie Geneviève qui a l'air contente de ce qu'elle fait malgré tout le travail qu'elle a.

Je fais toujours beaucoup de bicyclette, cela me donne un appétit du diable, je vais revenir avec une figure énorme, cela sera honteux à côté des pauvres Parisiens.

Les enfants n'auront pas souffert de cette période et leur santé ne sera pas ébranlée. Tu vois que j'ai eu raison de quitter Paris.

Je t'embrasse affectueusement.

Claude

Lettre de Berthe Bernage à Simone

Ajouté : Paris 12 août 1944

Samedi 201 Fg St-Honoré
Carnot 00 84

Chère petite amie,

Quels regrets en trouvant votre carte à mon retour ! J'aurais en tant aimé vous voir. Ne pourriez-vous revenir ? Le plus sûr serait de m'indiquer au téléphone vos moments libres. Nous causerons amicalement des chers disparus et de vous-même.

À bientôt, j'espère. Croyez-moi votre amie.

Berthe Bernage

Lettre de Jeanne Lange à Claude

Lundi

Ajouté : août 44

Ma chère Enfant,

Je ne sais si cette lettre te parviendra, je le souhaite vivement, car elle t'apporterait un apaisement à l'inquiétude que je conçois, car nous ne cessons de penser à vous et savons combien il est pénible d'être ainsi isolé les uns des autres. Nous sommes tous en bonne santé, aussi bien à Paris qu'à Corbeil. Ici nous avons vécu des heures angoissantes, mais les batailles ont été très localisées et grâce à Dieu notre quartier a été relativement calme, nous avons été émus surtout par les fusillades partout on ne sait d'où, l'immeuble de la marquise de Sévigné a été particulièrement touché, on tirait, paraît-il, du toit et les chars ont riposté. Avenue Victor Hugo, ton père a été pris entre un char allemand et une voiture FFI, une grenade tombée à 3 mètres de lui l'a assourdi longtemps, une femme a été tuée devant lui alors que les rues étaient à peu près désertes. Le même jour revenant avec Prat, ton frère a failli être victime d'une mitraille, Prat seulement a été blessé au mollet, une femme là aussi a été touchée au foie et est morte en arrivant à la clinique où on l'avait transporté avec Prat. Enfin ce fut pénible, mais on pouvait craindre beaucoup plus. Nous avons eu sous nos fenêtres le défilé des troupes françaises arrivant par l'avenue Mozart, les pauvres soldats avaient brûlé les étapes pour arriver à notre secours, ils étaient bien fatigués, arrivant en droite ligne de Normandie, mais on les voyait arriver avec joie, la foule délirait, les chars étaient littéralement envahis par les femmes, les enfants. Peu à peu la ville a réussi à se débarrasser de ces francs-tireurs qui devenaient un danger public. Nous avons maintenant une heure de gaz, une demi-heure d'électricité, c'est ce qui manque le plus. Le métro refonctionne à partir d'aujourd'hui, les légumes commencent à faire leur apparition et la ration de pain et données en entier. À Corbeil ce fut tragique, d'abord eu lieu un violent bombardement qui fit sauter un dépôt d'essence, chez les Guy plus un carreau, plus une glace, ils ont eu une grande frayeur. Charlette m'avait demandé par téléphone si Guy pouvait prolonger son séjour de deux ou trois jours, bien leur en a pris. D'abord ce fut à Corbeil l'arrestation de tous les hommes dans la rue, puis on fit tambouriner qu'en une heure tous les hommes devaient avoir quitté le pays, Guy, Charlette, les petits et la bonne munis de couvertures et quelques victuailles sont partis en vitesse essayer de trouver les Américains que l'on disait être de l'autre côté de la Seine, mais il fallait traverser le fleuve et les Allemands tiraient sur les barques. Il fallait prendre une décision et on ne pouvait faire marche arrière. Guy connaissait un petit chemin et il espérait par cette voie rejoindre les alliés, mais les renseignements étaient inexacts, les Allemands gardent le chemin et coffraient tout le monde, ils se sont réfugiés dans un tunnel où ils ont passé la nuit, le lendemain ils ont gagné un centre d'accueil où ils ont passé huit jours. Pendant ce temps à Saintry deux heures après le départ des enfants, ordre à tout le monde d'évacuer le pays sans délai, on a mis le pauvre Mr Boule sur une civière, la civière dans un char à bancs et les voilà partis vers la première maison qui a bien voulu les abriter, ils sont encore dans cette maison Mr Boule de plus en plus malade est intransportable.

Nous avons appris la mort de Bernard Crouzat, et encore plus lamentable de Chalvidau le mari de Nénette, assassiné par les Allemands.

Denain a été libéré sans mal, quelques combats de rue, mais sans gravité – 25 tués, aucun dégât – il nous tarde de savoir qu'il en est ainsi pour vous. Nous n'avons aucune nouvelle de St-Etienne et essayons par tous les moyens de nous renseigner.

J'espère que bientôt j'aurai le bonheur de vous embrasser en réalité et attends avec impatience de vos nouvelles.

J.L.

*Lettre de Claude à Simone*Brinon le 22 septembre *Ajouté* : 1944

Ma chère Simone,

Voilà enfin de nos nouvelles ; il me tarde d'en avoir de toi. Ici nous avons été très favorisés, le coin a toujours été assez tranquille quoique les environs immédiats furent le théâtre d'atrocités, de pillages ; de nombreux villages ont été brûlés, des gens fusillés et des horreurs commises. Nous avons eu une émotion huit jours avant notre libération, car une colonne de 200 Allemands est arrivée à Brinon pour y passer 48 heures, pendant lesquelles il était interdit de sortir du pays, les routes étaient toutes barrées ; on ne savait pas trop ce qui allait se passer, heureusement nous n'avons pas eu à en loger ; finalement il ne s'est rien passé du tout, ils étaient calmes et sont repartis comme ils étaient venus à bicyclette. Huit jours plus tard, ce furent les premiers Américains qui ont été chaleureusement reçus. Dimanche dernier nous sommes allés à bicyclette à Clamecy à 25 km d'ici ; il y avait une fête des FFI pour la libération de la Nièvre ; il y a eu un défilé impeccable musique en tête, les rues étaient bien pavoisées ; cela faisait vraiment plaisir de voir des soldats et d'entendre de la musique militaire, nous sommes rentrés exténués d'avoir crié et surtout d'avoir fait 50 km dans un pays très accidenté. Je compte rentrer à Paris d'ici un mois, le temps de ramener du ravitaillement et de trouver un moyen de transport. En attendant, je mets Michèle en classe à partir du 2 octobre, car il n'y a pas moyen de la faire travailler, elle est têtue comme une mule... quant à Pierrot, il ne se frappe toujours pas beaucoup, il se dispute avec les autres, car c'est la grande occupation, ils passent tous leur temps à se disputer.

J'ai eu des nouvelles de Maman, tout le monde est en bonne santé ; mon frère Guy et sa famille ont eu de grosses émotions à Corbeil, mais tout s'est bien terminé.

Ici cela va, mais j'en ai par-dessus la tête de ne pas être chez moi, et serai heureuse le jour où je partirai.

Il paraît que le courrier va remarcher d'ici peu. En attendant tu peux m'écrire en portant une ma lettre 235, rue de Vaugirard aux chantiers Chevallier, une lettre non timbrée puisqu'on me la porte jusqu'à Brinon, tu n'as qu'à mettre Mme Wallon chez Mme Chevallier. Brinon.

La vie est toujours la même, après un arrêt pour les courses dû à l'insécurité des routes, j'ai repris les routes pour le ravitaillement avec un beau petit drapeau à ma bicyclette. Nous avons du beau pain blanc et toujours un bon ravitaillement, surtout en viande.

Je vais aller dans une huitaine de jours à Nevers chercher des souliers pour Michèle qui n'a absolument plus rien à se mettre aux pieds, comme sur le dos du reste ; ils ont l'air de deux pauvres petits malheureux ; ils ont usé énormément en jouant toute la journée dans le jardin.

À bientôt, je t'embrasse bien affectueusement.

Claude

1940-1945

Lettre de Claude à Titi

Brinon le 22 septembre *Ajouté* : 1944

Ma chère Titi,

J'ai hâte d'avoir de vos nouvelles, écris-moi une longue lettre avec beaucoup de détails sur ce que fut votre vie pendant cette période où nous étions bien angoissés sur ce qui se passait à Paris.

Ici tout fut tranquille pour Brinon, mais ce ne fut malheureusement pas partout pareil et les environs ont beaucoup souffert.

La vie a repris son cours très calme, mais je t'avoue que je regagnerais Paris avec joie ; il y a eu des histoires de bonnes qui ont fait que Denise voulait partir et qu'il a fallu que je la persuade de rester ; ma cousine lui avait tellement crié après sans motif qu'elle était décidée à s'en aller chercher une autre place. Enfin tout est rentré dans l'ordre, mais la semaine dernière semaine cela n'allait pas du tout, ma cousine était furieuse et me rendait responsable de son manque de domestique ; c'est la troisième qui s'en va depuis que je suis là.

Michèle a aussi bien hâte de rentrer ; pour l'instant je la mets en classe à l'école du village, cela l'occupera en attendant le retour.

Nous avons eu les Américains qui se sont arrêtés à Brinon, ils ont distribué quelques bonbons et même une boîte de Chester au bacon qui était délicieuse, nous avons eu aussi du chocolat en petite quantité, mais de quoi y goûter tout de même.

Que devient Madame Georges ? Est-elle toujours là ?

Pierrot est toujours un bon gros, il se dispute avec les petits jumeaux de ma cousine, c'est pour lui une terreur, car dès qu'il fait quelque chose ou qu'il a un jouet ils se précipitent dessus pour lui prendre et Pierre ne sait pas s'en défendre. Michèle, elle, joue vraiment à la poupée avec Blandine, la dernière née de ma cousine, qui a 8 mois et qui est mignonne comme tout, la grande joie de Michèle c'est de l'avoir sur ses genoux ou de l'habiller. Ma cousine doit aller passer 2 jours à Paris quand son mari reviendra et je dois garder tout ce petit monde, j'aurais de quoi faire, car avec trois petits comme cela, il n'y a pas de grands moments de tranquillité.

Nous avons un beau temps de septembre, les soirées sont très fraîches, mais les journées encore belles. Les enfants peuvent encore profiter du jardin.

Je te quitte, car le camion doit partir.

Écrivez-moi toutes deux de longues lettres.

Je t'embrasse affectueusement, à bientôt.

Claude

1940-1945

Lettre de Simone à Claude

Paris, 28 septembre 44.

Ma chère Claude,

Tu imagines avec quelle joie j'ai reçu ta lettre ! J'avais déjà de tes nouvelles par Madame Lange que j'allais voir ou à qui je téléphonais. Mais ce n'était pas la même chose ! J'espère que Jules aura pu arriver et que tu as à l'heure qu'il est la lettre que j'ai écrite, la semaine dernière pour la lui remettre, en deux et trois mouvements ?

29 septembre

J'ai été interrompue hier soir par le dîner. Nous finissions à peine : un coup de sonnette. C'était André Deltombe ! Un André splendide en uniforme d'aspirant, heureux comme un roi. Il a dîné, bavardé longuement avec nous et les Albert Demangeon et nous nous sommes couchés à minuit 1/2. À midi aujourd'hui, j'avais invité en son honneur Denis, Simone, Marie-Geneviève, Christiane et un concours de circonstances a voulu qu'arrivent au moment du dessert les Georges Wallon et Mme Renard ! Ça faisait un tohu-bohu très sympathique. Dommage que tu n'aies pas été là. Mais je reprends ma lettre en profitant des dernières minutes d'électricité avant la coupure du soir.

Je savais donc depuis quelque temps que tu étais saine et sauve. Ta mère m'avait téléphoné. Mais je n'ai pu voir les photos des enfants que Jules avait eu la malencontreuse idée (à mon point de vue) de garder sur lui. J'avais été très inquiète, il y a quinze jours : on disait que les SS passaient dans la Nièvre et on savait comment ils entendaient la guerre. À St-Gobain, j'avais vu quelqu'un qui était repassé par là, mais avait dû faire un détour avant Nevers à cause de ces bagarres et je t'assure que je n'étais pas rassurée. Mme Lange non plus. Et après les émotions qu'avait eues ton frère Guy, elle se faisait bien du souci pour toi, je crois.

Mais ce qui t'intéresse, c'est d'avoir de nos nouvelles à nous, n'est-ce pas ? Je ne t'envoie pas le journal de 8 pages que je t'ai écrit au jour le jour, au fur et à mesure des "événements" qui ont précédé et suivi notre délivrance. Tu le liras en rentrant. Sache seulement qu'en somme tout s'est bien passé, et on peut au fond se féliciter que tout se soit passé aussi bénévolement. Les Allemands sont partis une douzaine de jours avant l'arrivée des troupes françaises (car nous avons été délivrés par des Français, ce qui était très chic) ne laissant que quelques SS ayant pour mission de se rendre aux troupes régulières. Les F.F.I, F.T.P., etc. ont tirillé un peu partout en attendant leur arrivée et élevé quelques barricades. Les Allemands ont riposté. Il y eut suspension d'armes ; mais les communistes décidèrent qu'ils continueraient à tirer malgré tout. D'où rebagarre. En fait, à part quelques quartiers, comme au Sénat, à la République et rue du Louvre ou boulevard St-Michel, il n'y eut que des mitraillades et coups de feu isolés. Les bruits les plus hétéroclites couraient : Paris ville ouverte ; Paris "libéré" (on en avait les oreilles rabattues de ce bobard, alors que les boches étaient encore sous nos fenêtres) ; les Américains à Versailles, etc. Une véritable dégelée de bobards ! On sortait le matin pour d'interminables queues aux boulangeries : les tickets-lettres ne valaient plus que 50g au lieu de 150 et les ???? n'étaient plus validés. C'est dire qu'on n'avait presque plus de pain à manger. Le gaz était complètement coupé. Nous faisons la cuisine avec le petit réchaud de camping à essence de l'oncle Georges. Dans beaucoup d'immeubles, ceux qui avaient une cuisinière à charbon et du charbon la mettaient à la disposition des autres locataires moins heureux ; enfin, on s'est entraidé comme on a pu. Dehors, on ne trouvait plus un légume, si ce n'est parfois au coin d'un porche "à la sauvette" une botte de radis ou une salade, vendue en "catimini" à des prix exorbitants. On a vécu sur ses réserves. Je frémis en pensant ce qu'ont dû être ces jours pour ceux qui n'en avaient pas et je me félicitais alors pour toi de ce que tu avais pu partir à la campagne avec les enfants. Des grandes personnes peuvent manger deux jours de suite aux deux repas des haricots secs. Mais pas des enfants et j'ai plaint aussi ceux qui n'avaient que l'électricité pour faire leur cuisine, comme Suzanne, puisqu'elle aussi était coupée complètement. Il est vrai que tout Paris se servait alors de réchauds à papier ! - chacun passait le plus clair de son temps à son balcon ou à sa fenêtre à épier les mouvements intéressants dans la rue, rentrant le nez dès que les balles sifflaient de trop près. Ceux qui avaient le téléphone s'y suspendaient des heures durant pour avoir des nouvelles

des autres quartiers. Oncle Émile y passait ses journées ! Il y eut deux jours où il ne put atteindre l'hôpital, les F.F.I. n'ayant pas voulu le laisser passer.

Un soir, les Allemands vinrent faire les idiots sous nos fenêtres avec deux chars surmontés de canons de 77 et tirèrent sur l'immeuble du coin de la rue Demons où des F.F.I. se cachaient et sur un arbre en travers de la place Pereire. Ça faisait un boucan de tous les diables, d'autant qu'ils accompagnaient leur tir de salves de mitrailleuses pour que les gens ne restent pas à leurs fenêtres. Titi et tante Claire crurent leur dernière heure venue. Je dois dire que c'était assez impressionnant. Oncle Georges avait réussi à passer et à nous rejoindre entre deux reprises de tir (les chars étaient allés se placer à une centaine de mètres plus haut dans la rue de Courcelles... heureusement pour nous !) et puis au bout d'une heure, l'un des chars a sauté ; les maisons voisines ont pris feu. Les obus ont sauté les uns après les autres sous l'effet de la chaleur. Les pompiers sont arrivés et ont tout éteint et jusqu'à hier, on a pu contempler au milieu de la rue ce trophée de guerre en ruine ! Le jeudi soir 24 août, Denis vint se suspendre à notre sonnette vers 9h1/2 du soir : les premiers chars français passaient sous les fenêtres de tante Claire boulevard Henri IV ! Cette fois-ci, c'était vrai : Albert venait de leur téléphoner ! Nous avons prévenu nos voisins ; toute la rue fut au courant en 5 minutes. On sortit les drapeaux (pour de bon cette fois ; car le dimanche précédent, il avait fallu les rentrer, des Allemands en voitures étant passés en tirant sur les maisons pavoisées un peu précocement). Il n'y avait pas d'électricité. Mais un phono tonitruant commença la Marseillaise. Toute la rue à ses fenêtres reprit en coeur et jusqu'à minuit ce ne fut que chant, cris Vive la France ! cortège dans le noir, bras dessus, bras dessous... Nous étions descendus chez les Émile. Les Albert Demangeon eux, étaient boulevard Henri IV depuis dimanche soir : ils ne tenaient pas en place et lorsqu'on avait annoncé la suspension d'armes le dimanche après-midi, ils étaient partis après le dîner, elle sur la barre de la bicyclette, lui... sur la selle ! Les imprudents n'étaient pas arrivés loin d'ailleurs, et le couvre-feu ayant sonné dès 9h, et les barricades des quais au boulevard St-Michel étant trop menaçantes, ils avaient du coucher rue St-André des Arts dans un hôtel plus ou moins borgne ! Mais le lendemain, ils purent arriver sains et saufs à bon port.

Le vendredi matin, nous avons donc voulu aller à la Muette, les Émile et moi, accueillir les Français arrivant par la porte de St-Cloud. Le temps était merveilleux, presque sans coup de feu, c'était le rêve. Malheureusement, nous attendîmes en vain jusqu'à midi. À ce moment-là, la fusillade reprit très violente dans les rues et nous rentrâmes à tire... de pédales en courbant le dos à la traversée des avenues balayées par les mitrailleuses ou les coups de fusils isolés. Ça a bagarré un peu pour la forme toute la journée. Les colonnes françaises qui avaient été retardées par des Allemands au pont de Sèvres avaient quand même débouché en haut de l'avenue Mozart vers 13h : il paraît que ce fut fou. Jamais on n'avait vu, ni revu après coup un tel enthousiasme, une telle joie, qui dédommageait des spectacles ignobles vus les jours précédents : femmes tondues qu'on traînait par les rues, etc. Le soir à 4h1/2, les Allemands se rendaient. Un immense drapeau tricolore monta au fronton de l'Arc de Triomphe, flottant souplement, splendide au vent.

Le lendemain samedi, de Gaulle monta à l'Arc de Triomphe pour y déposer une gerbe. Le matin, en passant devant, j'étais allée prier sur la tombe du Soldat inconnu pour Marcel. Toutes les avenues avoisinantes étaient remplies de chars et de voitures françaises, que des Français !! L'après-midi, il y eut foule. Tout le monde attendait un défilé qui n'eut pas lieu et cela se termina dans un désordre indescriptible. Je rentrai un peu écoeurée. Peu après, à la Concorde et à Notre Dame, des Allemands et là où il n'y en avait pas, des communistes, juchés sur les toits se mirent à tirer sur la foule ou en l'air. La troupe, la police, les F.F.I. ripostèrent; ce fut un chahut du diable et une bousculade inouïe. Mais il n'y eut pas grand mal.

Le lendemain dimanche (le 27 août), comme je partais à la messe, le crépitement des mitraillettes reprit dans les rues voisines. Mais c'était la fin. Et depuis le lundi suivant, il n'y a plus eu de coups de feu ; et on se sentait toute aise et étonné à la fois, de ne plus entendre les balles et les détonations et de ne plus avoir à se garer à chaque instant.

J'allais faire un tour à la Sorbonne : une colonne de la chapelle avait roulé en morceaux, genre tranches de saucisson, sous le passage d'un obus venant du Sénat. Le travail ne reprit qu'à la fin de la semaine, le métro ne marchant pas encore. J'oubliais de te dire que le vendredi soir, dans la nuit, les Allemands vinrent nous arroser de bombes ; ça a été un très gros bombardement par avion et qui a fait un boucan terrible. Je crois que tout Paris s'est retrouvé dans ses caves

cette nuit-là. Pourtant, Titi et moi, nous étions si fatiguées que nous n'avons pas eu le "courage" de descendre.

Le dimanche, en fin d'après-midi, je passai chez les Jean Rivière... où je trouvai Laurent T.M. ! Nous nous sommes embrassés comme du bon pain. Il avait quitté la Tunisie depuis le mois de janvier, mais on avait des nouvelles assez récentes. À ce moment-là, Abel était en Italie. Si la pauvre tante Charlotte avait pu savoir que son fils passait à Paris avec l'armée de Leclerc, elle ne se serait jamais consolé d'être alors dans ses Pyrénées du diable ! Depuis, j'ai pu envoyer un bout de lettre à Marie-Rose par un fonctionnaire qui regagnait l'Afrique du Nord.

Et puis la vie a repris peu à peu. L'armée française est repartie. Les Américains sont arrivés. Les métros se sont remis à marcher partiellement, il y a une douzaine de jours. Le travail a repris lui aussi régulièrement. Le gaz a été redonné une heure tous les soirs, l'électricité depuis seulement 4 ou 5 jours une heure le soir et la nuit de 22h1/2 à 7h du matin. Le ravitaillement est un peu meilleur. Il y a des légumes. Le pain est redevenu normal. Pas de queues aux boulangeries, et à nouveau 300g par personne et par jour ; 2 fois par semaine 100 ou 250g de viande dont une fois du "singé". Mais par contre guère plus de beurre.

Et maintenant, on suit avec angoisse les opérations militaires : les Allemands se raccrochent partout maintenant, dans l'est de la France, comme chez eux. Comme dans les pays rhénans tout se passe autour de Stolberg, tu imagines comme je suis les opérations facilement et on souhaite vraiment qu'il y ait une justice terrestre et que toutes les horreurs que les Allemands ont faites chez nous soient punies comme elles le méritent. En attendant, notre pays est en ruine. Certaines villes n'existent même plus. J'ai vu Rouen. C'est effrayant. Et il paraît que ce n'est rien à côté du Havre, qui n'est rien à côté d'Argentan, par exemple ! Une fois de plus, nous avons servi de champ de bataille. Ce qui est inquiétant actuellement, c'est de voir la poussée communiste se développer au point de troubler même la cervelle des gens de bon sens. Il est plaisant de constater que depuis la libération, c'est l'Humanité qui semble vouloir s'arroger le monopole du patriotisme et on voit dans ce journal des articles on ne peut plus réactionnaires sur la France, le devoir patriotique, le passé à maintenir, etc., etc... ! Ce serait plaisant s'il ne s'agissait du sort de notre pays. On confond de plus en plus social et communisme ou même socialisme et le tour est joué.

Je te disais donc que j'avais vu Rouen. En effet, la semaine dernière, après la reddition du Havre, nous avons décidé, oncle Georges et moi de partir aux Dalles. Il n'y avait pas de train. Il n'y en a pas encore et il n'y en aura de longtemps sur cette ligne. Restait donc uniquement la possibilité de faire le trajet soit en bicyclette, soit en auto. Les services de cars officiels exigeaient qu'on ait des laissez-passer impossibles à obtenir. Il fallait donc se résoudre à la bicyclette atténuée "d'auto-stop". Ce que nous fîmes. Nous quittâmes Paris le vendredi 22, eûmes la chance, à la Patte-d'Oie-d'Herblay (à 23 km de Paris) de tomber sur un camion obligeant qui nous prit avec nos machines jusqu'à Magny-en-Vexin, où nous trouvâmes un deuxième camion immédiatement. Celui-ci nous laissa à une dizaine de kilomètres avant Ecois et de là nous avons fait tout le trajet jusqu'à Cany à bicyclette, soit 50 km en camion et 130 à bicyclette ! Nous avons couché à Cany après un somptueux repas. Depuis Yvetot, la campagne (les champs sur le plateau) était couverte de piquets et d'arbres ébranchés fichés en terre de 20 mètres en 20 mètres pour empêcher les atterrissages d'avions que les Allemands avaient fait planter par les femmes du pays réquisitionnées à cet effet ! À Yvetot, nous avons vu Mr Gilles qui nous donna d'excellentes nouvelles de nos meubles toujours chez lui. Le lendemain samedi, par une pluie battante, nous avons gagné à bicyclette Vinnemerville, puis St-Martin où la boulangère nous accueillit à bras ouverts. C'est vraiment une femme épatante. Grâce à elle, nous avons pu rapporter un peu de beurre et de farine à Paris ; personne parmi les paysans qu'on a vus un peu partout n'a voulu nous en vendre. Ils sont plus chameaux que jamais. L'un d'eux a eu le toupet de me dire : "Que voulez-vous ; nous avons été trop bons, on "donnait" à l'un, on donnait à l'autre... Maintenant on n'a plus rien !" Ils ne sentent pas la vague de haine qui monte vers eux. Mais ils la sentiront passer. C'est dommage, car vraiment actuellement, chacun devrait faire l'impossible pour faire des concessions et maintenir une atmosphère d'entente, donc d'union. Mais aussi comment s'unir, lorsque toute une presse ne fait que vomir la haine et le mensonge ! enfin, passons... Cela me met trop en rogne.

Mme Duclos nous invita à déjeuner ; mais auparavant, nous désirions descendre aux Dalles. Hélas, tout le pays est miné. Personne n'y est retourné ou du moins, personne ne peut y

habiter, si beaucoup y sont descendus malgré la défense du maire et en prenant mille précautions. On nous indiqua le chemin à prendre : raidillon jusqu'au chemin de Mme Tissier, ce chemin jusqu'à la mer en ne marchant pas sur les bas côtés minés, puis traversée de la propriété de Kermor dont il ne reste que quatre murs aux deux tiers démolis. On tombe alors dans le chemin des Pavillons et enfin sur la route des Dalles qu'on remonte vers le fond du pays en faisant attention de ne pas toucher aux innombrables fauteuils retournés, poteries brisées, chaises cassées, débris de vitres, casseroles, etc. qui la jonchent et pourraient peut-être cacher des mines. En tout cas, on voit bien celles qui ont été mises sous la route elle-même, le macadam ayant été enlevé à cet endroit-là. Et surtout, ne pas marcher dans l'herbe ni autour des arbres fruitiers. Dans les maisons, il n'y en avait pas. Le père Troude lui, avait sauté 15 jours avant et on n'avait pas encore retrouvé son corps ! La mer était au ras des galets, calme, vert-bleu foncé, magnifique. C'était mortel. Toute la plage est minée elle aussi et la mer parsemée d'espèces de tréteaux qui flottent d'ici delà jusqu'à assez loin de la côte et qui devaient soutenir des mines, je suppose. Cependant, on va à la pêche à nouveau en prenant des précautions bien entendu. Quant aux maisons des Dalles, de loin, elles ne semblaient pas avoir plus souffert qu'en février dernier lorsque nous étions venus pour évacuer le pays. Les Mouettes étaient encore debout. Les Chrysanthèmes aussi. Et du fait qu'ils sont un peu en retrait de la route, ils ont été protégés des bandes de Géorgiens qui s'amusaient à casser tous les carreaux des maisons les uns après les autres, après en avoir arraché les planches, portes, volets, etc. aux Mouettes, ils ont arraché des boiseries et des parquets. Mais aux Chrysanthèmes, les dégâts sont très limités : deux glaces de la salle à manger brisées. Les autres vitres sont intactes, ce qui est une véritable exception aux Dalles. La cretonne du salon a été arrachée. On en sera quitte pour repapierter cette pièce ainsi qu'une ou deux chambres au premier et à redonner un coup de peinture à l'escalier. Les plus gros dégâts sont ceux que les Allemands ont faits aux cabinets : la fosse septique est pleine à déborder et il faudra la faire remettre en état ; et ceux qu'ils ont faits dans les chambres en arrachant deux ou trois lavabos qu'ils ont laissés tels quels par terre, soit brisés à coups de marteau, je suppose. En somme, nous pouvons nous féliciter de nous en tirer à aussi bon compte, lorsqu'on voit des villas ou des maisons comme les Hirondelles dont il ne reste que les murs et le toit, mais plus ni plancher, ni plafond ; les Capucines dont il ne reste rien, qu'un tas de gravats et de pierres ; la maison des Lancrenon : quatre murs uniquement, etc. pour n'en citer que quelques-unes. Tu imagines notre soulagement. Nous avons pris des précautions de Papous pour entrer dans le jardin des Mouettes envahi d'herbes. Et nous avons dû laisser sans y toucher les pommiers couverts de pommes, croulant de pommes, du petit jardin au-dessous de chez les Duval ; au premier pas dans cette forêt d'herbes, nous aurions sauté sur une mine. Aux Chrysanthèmes, tout se passa bien. Mais en sortant de la maison, apercevant les poiriers en espalier croulant eux aussi de fruits (les poires trop mûres et trop lourdes se détachaient peu à peu et formaient au pied des arbres une longue ligne de fruits jaune d'or... c'était à vous faire saliver d'envie !), nous en cueillîmes un. À ce moment, regardant par hasard à terre, j'aperçus sous le talon gauche de l'oncle Georges une fumée accompagnée d'un grésillement, d'un pschitt ! et d'une petite flamme. Je hurlai à oncle Georges : « Mais tu ne vois donc pas, sous ton pied... une mine !... » Jamais nous n'avons tant couru de notre vie ! Remarque que cela ne servait plus à rien, car si la mine avait été en bon état, avant même que nous ayons vu cette fumée, nous avions déjà sauté. C'est vraiment inouï que nous soyons tombés justement sur une mine détériorée ou dont la mèche était coupée et qui a avorté avant terme, si j'ose m'exprimer ainsi. Quoi qu'il en soit, un peu refroidis, nous sommes repartis dare-dare à St-Martin. La tante Marie-Jean Guibert m'avait demandé de fermer ses volets et sa porte si elle avait encore les uns et l'autre. Mais son jardin n'était qu'une prairie à herbes hautes et devant sa porte se balançait un écriteau : "Achtung = Mines attention". Aussi je n'ai pas osé y mettre les pieds. Ce en quoi au retour, elle m'a fort approuvé, comme tu le penses bien. Après un bon repas chez la boulangère en compagnie de deux gendarmes de la brigade de Cany en tournée, nous sommes repartis, oncle Georges et moi, par Héricourt. Le temps s'était remis au beau et ce fut une partie de plaisir. Pas un américain ou un anglais dans tout le pays. Juste un petit camp à Grainville. À Héricourt, nous descendîmes à l'hôtel du Commerce. Je te fais grâce du repas pantagrulesque que nous y avons fait au dîner ; c'est vraiment formidable. Et cuisiné... ! Une merveille. Il y avait des années que je n'avais aussi bien mangé, sinon autant. La nuit fut calme et le lendemain dimanche, après un détour par Robertot pour trouver du beurre introuvable, nous reprîmes la route du retour définitif. Déjeuner à Yvetot. Le vent est très violent. La pluie tombe en "grains" si violents eux aussi que ce

sont de véritables tornades. Grelottants, trempés, nous avons roulé toute la journée sans pouvoir trouver un camion sur la route qui veuille bien nous emmener ; un dimanche, les routes sont désertes, à part quelques convois américains utiles malgré tout dans les côtes, car on s'accroche jusqu'au sommet ; ça ménage nos jambes et notre souffle. À Rouen, visite de la ville par les décombres ; plus de rues, même plus de ruines ; des monceaux à travers lesquels on circule péniblement ; le Palais de Justice presque complètement sauté ; la cathédrale très atteinte, les bas-côtés enlevés comme au couteau, les tours percées du haut en bas, la façade arrachée dans le bas à droite, jusqu'à mi-hauteur à gauche... Pas un chat, à part quelques promeneurs du dimanche. C'était sinistre. Nous avons roulé en tout une centaine de kilomètres jusqu'à Fleury-sur-Andelle, toujours sous des trombes (j'étais indisposée et me sentais quelque peu mal à l'aise dans ce jus glacé depuis le matin). On était parfois obligé de s'arrêter, de laisser les bicyclettes sur le bord de la route et de se plaquer derrière un arbre ou par terre derrière un tas de caillou pour se garantir au moins sommairement de la violence de la grêle.

Et pourtant, je garde de cette randonnée à bicyclette un souvenir excellent ! À Fleury, nous avons décidé de coucher ; oh, volupté de se glisser dans des draps secs, les pieds au chaud dans des chaussettes sèches, pendant que la pluie continue à tomber dehors... mais plus sur vous ! Et le lendemain, à 8h nous sommes tombés sur un car qui allait directement à Paris et prenait (pas très régulièrement) des gens en cours de route et n'ayant pas de laissez-passer, comme nous ! Tu penses si nous avons sauté dessus. À midi, nous arrivions et à 2h j'étais à mon travail à la Sorbonne comme si de rien n'était ! Je regrette simplement que tu n'aies pas pu être là pour aller aux Dalles toi aussi. Ça a été une telle joie de voir que la maison était encore debout et entière. J'avais si peur qu'elle n'ait été détruite.

Voilà minuit qui va sonner... En ce qui concerne les Dalles, le maire de St-Martin se démène pour que le pays soit déminé au plus vite. Mais toute la côte est dans le même cas et ce sera un travail très long. J'espère qu'on y emploiera les prisonniers allemands faits dans les parages ! Mais pour le moment, on les emmène en Angleterre y éplucher des patates ou s'occuper à quelque chose de similaire ! En tout cas, le seul moyen pour éviter qu'une mine oubliée dans un coin du jardin ne vienne à sauter, sera de faire retourner entièrement le jardin à la bêche, avant de s'en servir. Au moment où le déminage sera terminé, tous les gens des Dalles réintégreront leur maison. Comme notre gardienne a fait demander le jour de notre passage à St-Martin si elle pouvait bientôt retourner aux Dalles, je suppose qu'elle a hâte de le faire. Elle pourra ainsi surveiller les Chrysanthèmes en attendant que nous puissions y aller nous-mêmes ; on évitera ainsi que des gens du pays peu scrupuleux ne viennent chercher chez nous les portes, fenêtres ou plancher qui leur manqueraient ! D'ici là, nos maisons sont gardées et bien gardées par les mines ! La preuve en est dans ces jardins remplis de fruits et que personne ne va chaparder de peur de sauter !

C'est une longue lettre que je t'écris là, n'est-ce pas ? Mais tu me manques, et Pierre et Michèle me manquent aussi. Dépêchez-vous de revenir. Sans vous, j'ai quelquefois l'impression comme un peu en l'air, sans attaches. Chaque fois que dans la rue j'aperçois une petite fille ou un petit garçon qui ressemblent à Michèle ou Pierre, j'ai un coup au coeur. Et tous ces temps-ci où je ne savais rien de ce qui se passait dans vos régions, je me suis fait tant de souci. Cela fera cinq mois que nous ne nous serons pas vus : presque une demi-année ! Tu verras, j'ai changé ma coiffure ; j'ai troqué le chignon pour le rouleau.

Dans un autre ordre d'idées, j'avais décidé, tout en préparant, sans espoir de le passer, le diplôme technique, de quitter la Sorbonne et de m'inscrire au diplôme similaire de la Catho, ce qui me laisserait le temps de me rendre utile d'autre part. Et puisque j'avais une bonne santé, je me suis dit que je ferai du scoutisme. Patatras, ne voilà-t-il pas qu'avant-hier, D..ie étant en congé de maladie pour 3 mois (la pauvre a l'air bien malade vraiment), on m'a bombardé chef du chantier à sa place et bibliothécaire (auxiliaire) attirée à la Sorbonne. Cela me permettra en outre de passer l'examen sinon cette année peut-être, du moins sûrement l'an prochain, car j'aurai les deux pieds déjà dans la place. Et rien ne prévaut contre cela. Me voici donc à la tête d'une demi-douzaine de jeunes gens et de jeunes filles à l'esprit assez frondeur pour le moment d'ailleurs et d'un service qui a été abandonné par la force des choses avant que j'aie pu être mise au courant de l'état où il se trouve actuellement ; je trouve cela très drôle et amusant. Mais aussi quel boulot ! Mais ils ont été très chics ; comme je demandais ce qu'il allait advenir de mon examen si je n'avais plus le temps de le préparer (je fais trente heures par semaine maintenant du moins en principe), ils

m'ont dit qu'une fois le service en marche, je pourrai faire le nombre qu'il me plairait jusqu'à l'examen. C'est vraiment gentil. Tu penses bien que je tâcherai de leur en carotter le moins possible !

Je termine ma lettre en te donnant brièvement des nouvelles de la famille. Les Émile vont bien. Tante Claire a été très fatiguée et l'est encore. Elle a retrouvé ces jours-ci une camériste à prix d'or, ce qui lui enlève quand même du travail. Les Georges vont aussi bien qu'il leur est possible. Idem les Demangeon. Tante Louise a été très fatiguée cet été et doit prendre beaucoup de ménagements, mais va mieux. La maison de Champagne a été très abîmée par les bombardements américains, mais tient encore debout. Tante Louise est toujours sans nouvelles de Paul et Odette dans la Creuse ; elle est bien inquiète. Ne te serait-il pas possible d'écrire à Odette là-bas : Mme P. Demangeon, les Tuileries à Genouillac (Creuse) en lui demandant de te répondre à Brion sur Beuvron par une lettre que tu pourrais peut-être envoyer par le camion de ton cousin à Paris à Tante Louise, et dans laquelle Odette donnerait de ses nouvelles, de Paul, de leurs enfants et de ses parents de St-Raphaël (ceci pour sa soeur de Paris qui se ronge d'inquiétude, sachant que St-Raphaël avait subi un gros bombardement lors du débarquement américain). Si ce n'est pas possible tant pis. Suzanne et sa famille Mais le manque d'électricité a été pour elle une série d'embêtements pour faire sa cuisine ! Elle passait la nuit un jour sur deux à cuisiner, au beau... où on avait de l'électricité la nuit!

Albert et Marcelle sont toujours ici. Albert m'a offert une très belle pointe sèche de Fécamp pour mon anniversaire. Ce jour-là, je les avais invités ainsi que les Georges et les Émile au grand complet après le dîner et nous avons passé une bonne soirée. Ils m'avaient tous couverte de cadeaux. J'étais bien touchée.

De Charles, rien. Mais ils ne doivent pas présenter d'exception à l'ensemble de la famille. François parti en bicyclette en Auvergne voir sa femme et ses enfants est revenu ces jours-ci sans encombre. Oncle Henri lui, après avoir été ministre est rentré dans le "civil", mais se démène énormément. Il n'est de manifestations russes, communistes, etc. qu'il ne préside. Ah ! la famille est à l'honneur. Je ne compte pas les félicitations que j'ai reçues à ce sujet à la Sorbonne !! Je te raconterai ça de vive voix.

Odette Helleu est fiancée avec un inspecteur des finances de 40 ans ! André Deltombe, ou plutôt sa femme, à Amiens, attend un bébé. L'une des petites Guillemot est partie comme conductrice de camions dans le maquis. Marie-Geneviève va repartir en Lorraine prochainement; en attendant, elle reprend l'hôpital. Je lui ai donné l'adresse rue de Vaugirard pour qu'elle puisse t'écrire. Pas de nouvelles des Jeannin, ni des Philippe à ????. Le pauvre Paul à Stolberg doit en voir de dures au cours des combats actuels. Tous ces Français là-bas, voilà qui est bien inquiétant. On frémit en pensant à ce qu'ils vont devenir. Oncle Jean et tante Charlotte, toujours dans les Pyrénées essayent de se faire rapatrier officiellement maintenant. Laurent à son passage à Paris m'avait donné de bonnes nouvelles de Marie-Rose, d'Hubert et de leurs enfants.

Et maintenant : stop ! Il est minuit et demi et grand temps de me coucher. J'ai mal aux doigts de tenir mon stylo. Récris-nous en donnant mille détails sur votre vie. Tâche de ne pas trop te crêper le chignon avec tes hôtes ! Je comprends la joie de Michèle à pouponner sa petite cousine. Comme elle va avoir changé lorsque vous reviendrez ici. Et Pierre ; Mme Lange me disait que sur ses photos, il avait un air petit garçon maintenant et non plus bébé. Voilà des gosses à qui la vie en plein air va manquer lorsqu'ils seront de nouveau à Paris.

Titi va à Orléans pour 8 jours dans une semaine, vers le 9 octobre. Quand je dis Orléans, je veux dire St-Ay. En effet, les trains remarchent presque normalement.

Je vous embrasse tous trois de tout mon coeur.

Votre vieille soeur et tante Simone.

1er octobre. Je n'ai pu porter ma lettre à cause du samedi et du dimanche. Et aujourd'hui lundi, j'ai travaillé toute la journée. J'ai envoyé ton adresse à Paris au notaire pour qu'il puisse t'envoyer un papier à signer pour l'oncle Charles.

1940-1945

Lettre de Guiguite JN à Simone

81, avenue de Villiers
PARIS (XVIIe)
WAG 87-45

24 novembre *Ajouté* : 1944

Ma chère Simone,

Puisque vous avez eu la gentillesse de penser à un cadeau pour nous, je vous envoie mes desiderata.

Étant donné l'inclination de Paul pour la pâtisserie, une pince à gâteau ou à défaut une pelle à tarte me ferait grand plaisir.

Nous avons été très heureux de vous voir avant de nous installer à Bourg 23, avenue Jean-Jaurès.

Nous vous envoyons nos meilleures amitiés.

Guiguite Jeannin-Naltet

1945

1940-1945

Lettre de Pierre TM à Simone

Domaine du Feix (Puy de Dôme)
Dimanche 7 janvier 1945

Ma chère Simone, je te remercie de ta lettre du 2 janvier reçue hier matin et des vœux affectueux qu'elle contenait pour ta tante, Jean et moi. Nous sommes heureux de nouvelles que tu nous as données de Claude, de Michelle et Pierre, de toi-même. Nous ne sommes pas sans savoir que le ravitaillement est différent à Paris et que le combustible y fait défaut. Mais ce qui paraît inquiétant c'est que ce ravitaillement défectueux ne semble pas même en voie d'amélioration. Nous savions que ton oncle Jean et ta tante Charlotte comptaient quitter Paris le 19 décembre, puis gagner l'Afrique du Nord par avion ou par bateau. S'ils étaient le 23 décembre à Alger, il est bien probable qu'ils ont dû arriver le 25 à Maxulo Radès. En effet en voyageant de jour on part le matin d'Alger par le train pour arriver le soir à Constantine où l'on couche et d'où on repart le lendemain matin pour arriver à Tunis à la nuit. Mais on peut voyager plus vite (autrefois 3 fois par semaine) train de nuit d'Alger au Kroubs (près Constantine), train de jour du Kroubs à Tunis. Je n'ai pas écrit à ton oncle Jean depuis plus de 15 jours, attendant toujours un message de lui expédié de la villa de Sion, mais je n'ai encore rien reçu. En ce moment nous recevons pas mal de nouvelles familiales : de bonnes et de mauvaises : la croix de guerre avec palmes de Guy TM par exemple et l'arrestation de Pierre Frings avec d'autres le 31 décembre à la sortie de la messe. Nous sommes assez inquiets de l'état de santé de ta tante Marie-Claire, étendue, la jambe dans une gouttière, et nous craignons qu'elle doive rester étendue plus longtemps qu'elle le pense. Le Docteur Jomier est sans pitié quand il s'agit des soins nécessaires.

Ici grâce aux approvisionnements que nous avons constitués avec soin, nous ne manquerons jusqu'à la belle saison ni de fruits ni de pommes de terre ni de légumes secs, mais pas de matières grasses bien entendu, un peu de lait non écrémé cependant et des œufs grâce à notre petite basse-cour.

Nous avons du bois, mais c'est celui de nos champs et vergers, bref un mauvais combustible (peuplier, saule, orme), mais nous n'en manquons point. Cela est d'autant plus nécessaire que depuis plusieurs semaines je suis obligé de garder la chambre. Je suis même resté 8 jours au lit en raison de troubles de la circulation que mon médecin veut faire cesser.

Je ne suis d'ailleurs pas malade, mais j'ai un pied un peu enflé et je dois me droguer et me reposer, ce que je fais au coin d'un poêle à bois qui ne parvient pas à donner plus de 12°, mais qui généralement reste à 10°.

Jean que nous n'attendions pas hier est arrivé bénéficiant de la semaine anglaise rétablie à la préfecture du Puy-de-Dôme depuis le 1er janvier. Il repartira demain matin de très bonne heure par le courrier postal qui vient enfin d'être rétabli avec notre gare des Martres de Veyre.

Veux-tu me rappeler au bon souvenir de Melle Quétard ?

Ta tante se joint à moi pour t'adresser nos vœux et souhaits les plus sincères à l'occasion de la nouvelle année.

Ton oncle qui t'embrasse avec affection.

Pierre TM

1940-1945

Lettre de Monique à Simone

Ajouté : Paris, février 1945

Ma chère Simone,

Toutes mes excuses pour vous avoir fait faux-bond ce matin. Gillette vous a peut-être dit que j'avais été souffrante : maux de tête et étourdissement, dû au froid, je suppose. Je suis coutumière de malaises de ce genre, ce n'est pas grave, mais ça fait perdre beaucoup de temps. Le pauvre D.T.B. ! Bref, je comptais fermement aller chez vous ce matin, mais Maman a omis de me réveiller, et j'ai dormi tout tranquillement jusqu'à midi. Du coup je me suis réveillée complètement retapée, mais honteuse et navrée d'avoir raté votre passionnante partie de bibliographie. J'espère que vous ne m'avez pas trop attendue, et je m'excuse mille et mille fois. Avez-vous jonglé avec virtuosité parmi les *Botanischer Centralblatt* et autres ? Quand avez-vous fixé la prochaine réunion ? Vous me direz cela le 3 à la Sorbonne. Si vous voulez venir ce soir-là chez moi ou le lendemain, je suis à votre disposition, mais je ne sors qu'à 6h (il est vrai que la bibliographie scientifique, ça va vite !)

Je vous présente tous mes vœux pour 1945 que cette année nouvelle vous soit propice et heureuse, qu'elle vous amène toutes sortes de succès, et entre autres de brillants résultats au diplôme.

Avez-vous besoin du livre de Blum que vous m'avez prêté si gentiment et depuis si longtemps ? Car j'irai vous le porter. J'avais complètement laissé tomber l'histoire du livre ces dernières semaines, et je m'y remets seulement maintenant.

À mercredi. Toutes mes amitiés.

Monique

Lettre de Miche à Simone

22 février Ajouté : 1945

Merci, ma chère Simone,

Je suis bien en retard pour vous remercier de vos vœux et vous offrir les miens. Je compte sur votre indulgence pour me faire pardonner. Voyez-vous, quand on est mère de famille, on ne fait pas ce qu'on veut, mais heureusement cela n'empêche pas de penser à ses amies et de désirer pour elles des tas de choses agréables et heureuses. Soyez sûre que cela au moins je le fais souvent en pensant à vous.

Vous ne devez pas savoir que pour nous 1944 a fini bien tristement. La guerre ne nous a pas épargnés et mon frère aîné revenant d'Algérie a été tué sur le front aux environs de Belfort le 22 novembre. Cette affreuse nouvelle ne nous est parvenue qu'un mois après et sans beaucoup de détails. Vous savez, pour l'avoir éprouvé, la peine immense qu'est la perte d'un frère, et je sais que je peux compter sur votre sympathie et sur vos prières. Mes parents ont été terriblement secoués par ce malheur et nous regrettons amèrement de n'avoir pu le revoir alors qu'il était en France depuis fin septembre. Il nous avait quittés la dernière fois juste avant les événements de Tunisie où il a tout le temps combattu. Depuis qu'il était en France, de bonnes lettres avaient remplacé les laconiques messages, mais nous attendions avec impatience une permission. Hélas ! Il est monté en ligne avant cela et notre fierté de le savoir mort pour la France en vrai soldat, ne peut amoindrir notre chagrin.

Notre petit ménage n'a pas d'histoire, puisqu'il est heureux ; et nous attendons le N°2 pour le début de mai. Cette fois-ci nous voudrions une fille. Notre Yves est un beau garçon de 18 mois qui est insupportable comme tous les enfants de cet âge. Il trotte comme un lapin, touche-à-tout, casse tout, tombe de tous les meubles, enfin il a de la vie et sait ce qu'il veut. Je ne m'en plains pas, mais le trouve parfois bien fatigant. Je crois qu'il parlera vite, car il dit déjà pas mal de mots et comprend des tas de choses. C'est passionnant pour la mère de suivre ces progrès de chaque jour et vous voyez que je ne suis pas peu fière de ma progéniture. Quant à Guidette qui est la marraine de ce j. homme elle le gâte outrageusement quand elle le voit, ce qui est bien rare d'ailleurs. Elle est toujours à Lyon auprès de Melle de Wendel, passionnée par ses occupations, mais que de misères physiques et morales elles côtoient avec ses Alsaciens et Lorrains. Que de gens malheureux, que de souffrances !

Je vois que vous aussi êtes fort occupée. Bravo ! Ce doit être bien intéressant, mais aussi très absorbant de cumuler tant de choses. Que devient la musique avec tout cela ? J'espère que vous trouvez encore le temps d'en faire de temps en temps. Et vos neveux ? Vous n'en parlez pas. Ils doivent grandir, mais sont-ils toujours à Paris ? Tout l'hiver n'a-t-il pas été trop dur pour eux ? Je vous félicite d'avoir retrouvé debout la maison des P. Dalles. N'irez-vous pas un peu cet été si les mines ne sont plus à craindre d'ici là ? J. Goujon dit que la sienne est aussi dans un état lamentable. Elle a été sérieusement bombardée à Tours et sa maison très endommagée ; ils ont dû déménager. Elle doit venir en mai pour le baptême de « sa filleule », car elle désire comme nous que ce soit une fille. Je serai bien heureuse de la revoir. La dernière fois c'était le lendemain de la naissance d'Yves. À Montluçon, rien de neuf. Les Allemands en sont partis par leur propre volonté, ce qui n'a pas empêché qu'une poignée de jeunes imbéciles ait fait esquinter tout le quartier des casernes, soi-disant pour les faire déménager. C'est à ce moment-là, vers le 15 août, que nous avons eu quelques bagarres dans la région et entendu mitrailleuses et canons sur Montluçon. Ce furent nos seules émotions et la libération n'a pas fait circuler beaucoup plus vite le sang des Bourbonnais que vous connaissez.

Je n'ai vraiment plus que la place de vous embrasser, ma chère Simone ; je le fais bien affectueusement et vous demande de ne pas m'oublier quand vous réserverez quelques minutes à la correspondance. Bien à vous. Miche

1940-1945

Carte de Claude X à Simone

Le 1er mars 45

Ma chère Simone,

Toutes mes félicitations pour le brillant succès. Mon petit doigt m'a fait part de la nouvelle et je t'adresse un grand « bravo ». Serais-tu libre le samedi 17 mars, car je réunis quelques amis et cousins de 17h à 22h et je compte ferme pouvoir te compter parmi eux. Je te demanderais d'être très exact, car le programme est très chargé. À propos de programme, pourrais-je te voir le plus tôt possible, car je voudrais faire jouer « la symphonie burlesque » de Bromberg et j'aurais des tas de renseignements à te demander à ce sujet. Serais-tu chez toi samedi prochain le 3 dans l'après-midi. A quelle heure te dérangerais-je le moins ?

J'ai fait signe aussi à Simone Renard et je pense que cette petite réunion toute simple sera cependant très gaie. Tâche de venir à bicyclette pour éviter la course au dernier métro.

Peux-tu me téléphoner demain soir vendredi à partir de 7 heures ou samedi à l'heure du déjeuner pour me dire quand je pourrais te voir. En attendant, ton coup de téléphone reçoit toutes mes amitiés.

Claude

Lettre de Claude X à Simone

Le 5 mars 45

Ma chère Simone,

Quelle nouvelle depuis samedi dernier ? As-tu trouvé les 2 violons et la basse ? J'ai entendu dire que les Courbe jouaient du violon. Il faudrait que tu te mettes en rapport avec eux et voir si vous pourriez vous réunir une ou 2 fois avant le 17. Si cela ne va pas de ce côté-là, j'ai une autre source, une amie de Saval qui joue du violon. Il faudrait que tu me répondes assez vite pour que je fasse signe à cette jeune fille avant qu'elle ne forme d'autres projets.

Quant à la basse, maman me dit que l'on peut très bien la supprimer, d'autant plus que le salon est très petit et que nous n'aurons jamais assez de place pour manœuvrer tous nos instruments. Qu'en penses-tu ?

Je cherche les instruments à droite et à gauche et je pense pouvoir les réunir au complet. Téléphone-moi demain soir je serai à la maison à partir de 8 heures, ou mercredi à mon école Aut 02-52 entre 1 heure et 2h1/4. Merci d'avance. Excuse-moi de te mettre ainsi à contribution, mais grâce à toi nous allons jouer cette symphonie en artiste.

Amitiés et à bientôt.

Claude

1940-1945

Lettre de Claude X à Simone

Le 8 mars 45

Ma chère Simone,

Les affaires se compliquent de plus en plus. J'ai trouvé un violoncelle : Chantal Courbe, quant aux 2 violons, toujours rien à l'horizon. Il paraît que Paul Giard en jouait un peu dans sa jeunesse, mais, paraît-il, il faut le secouer pour le décider à s'exécuter. Je lui écris par ce même courrier, j'espère que ma verve produira son effet. Chantal Courbe préférerait si cela ne t'ennuie pas que la répétition ait lieu dimanche à 8 heures chez elle et non chez toi, car elle n'aime pas beaucoup rentrer seule le soir et de plus il faudrait qu'elle transporte son violoncelle et un violon pour Paul Giard qui n'en a pas. Donc, rendez-vous chez elle dimanche soir. Si Paul se décide, nous pourrions à la rigueur jouer cette symphonie avec un violon – Jacqueline Giscard (je ne sais l'orthographe) qui est très lancée dans le monde musical ne connaîtrait-elle pas quelqu'un jouant du violon. Peux-tu lui demander. Bernadette Courbe en joue en effet un peu, mais elle n'a que 14 ans et sa sœur me disait qu'elle est vraiment trop petite fille pour participer à cette réunion.

La question instrument est aussi très épineuse. J'ai couru tout Paris aujourd'hui pour ne trouver presque rien. Je n'ai qu'une trompette, une crécelle, un tambour et 2 petits instruments imitant à la rigueur la caille. Le coucou pourrait se jouer sur un pipeau. J'en ai un à la maison, mais pourrais-tu apporter le tien, deux ne seront pas de trop, car il faudrait que tous les invités aient un instrument. Je n'ai pas pu trouvé de triangle ni de rossignol. Que pourrait-on inventer pour imiter ces deux instruments ? Je vais encore me renseigner à droite et à gauche.

Une autre question m'inquiète, c'est la question culinaire. Ma source de farine ne pouvant me fournir la quantité que je désirais, j'ose agir avec simplicité et demande à chaque jeune fille d'apporter un gâteau. J'espère que cela ne te gênera pas trop. Et excuse-moi de mendier ainsi, mais tout est si compliqué maintenant. Si tu vois Simone Renard peux-tu lui transmettre ma demande, merci d'avance.

Il est tard aussi je te dis bonsoir, ma chère Simone. Aide-moi à trouver les deux violons, au moins un sinon tout sera raté. Pourvu que Paul accepte.

À dimanche et encore merci, et mille amitiés.

Claude

Carte de Claude X à Simone

Le 21 mars 45

Ma chère Simone,

Rassure-toi au sujet du chapelet. Il est béni, indulgencé et tout... et tout... l'aumônier de Maintenon a fait cela très à fond. Tu peux t'en servir en toute tranquillité. La réunion s'est bien terminée l'autre jour. Les invités sont partis à 3 heures moins le quart et j'espère que personne ne s'est ennuyé. Grâce à toi et à Simone R. qui avez mis tout l'entrain. Merci. Ci-joint le reçu de l'abonnement de musique avec lequel tu pourras aller chercher ce que tu désires. J'espère que l'on ne te fera pas de difficultés. Je vais aller demain rendre la partition. Je pense que le mieux serait que tu te fasses passer tout simplement pour Mademoiselle Cournot 16, rue des moines. Ils n'y verront que du feu ! L'abonnement est valable jusqu'au 2 juin, date à laquelle on doit te rendre 50 frs de dépôt que j'avais déposé en plus des 50 frs d'abonnement.

J'ai oublié de te rapporter le moule à tarte. Maman tâchera de te le déposer lorsqu'elle ira dans ton quartier, car je pars après-demain pour Paris-Plage et je n'aurai pas une minute d'ici mon départ. Il est minuit, je te dis bonsoir et t'écrirai de là-bas.

Je t'embrasse affectueusement.

Claude

P.S. Dis-moi les impressions des Émile Wallon sur le gala de l'opéra. Cela m'intéresserait.

Lettre de Marie-Claire TM à Simone

17 mars 45

Ma chère petite Simone,

Je suis navrée que tu te sois fait du souci pour le si petit accident arrivé à la brochure que nous t'avions prêtée, c'est si peu de chose que cela ne gâte pas autant le bulletin et il ne faut pas t'en ennuyer.

Nous avons reçu par une amie qui habite Châteauroux quelques renseignements donnés par des camarades de Guy ; c'est, paraît-il, une rafale de mitrailleuse qui l'a fauché avec 6 autres de sa section quand il allait à l'attaque de Gussenheim ; les Français se sont ressaisis, ont avancé tuant 150 Allemands et prenant tout le village, mais si vite qu'ils n'ont pu ramasser leurs morts, c'est la 1^{re} armée qui a dû le faire, nous ne savons pas encore où ils ont été inhumés. Mon amie a été frappée de l'émotion avec laquelle on lui parlait de « Tommy, ce chic type ! » Il avait été proposé pour la médaille militaire. On m'a envoyé une photo de groupe dans lequel Guy est très bien, tu comprends combien cela nous a fait plaisir, mais quel déchirement aussi quand je regarde ce grand fils si chéri, de penser qu'il ne reviendra plus, que je ne verrai plus son sourire, que je ne l'entendrai plus me dire : « Petite mère, je t'aime bien ! » Je ne peux pas m'arrêter à cette pensée et je te demande de bien prier pour nous en même temps que pour Guy, car Dieu seul peut nous soutenir.

Quand viendras-tu nous voir, n'importe quel jour à n'importe quel repas ?
Je t'embrasse bien affectueusement

M. TM

Lettre de Marguerite Jeannin-Naltet à Simone

28 mars 1945

Ma chère Simone,

Nous avons été ravis Paul et moi de recevoir votre cadeau. Surtout ne vous excusez pas de votre retard, c'est bien plus agréable de ne pas recevoir tout à la fois.

Ce seau à gâteau pourra me servir de jatte à crème en enlevant le couvercle, j'en suis enchantée.

Nous sommes très souvent sur les routes Paul et moi entre Bourg, Chalon et Lyon soit pour les affaires soit pour des motifs familiaux et souvent pour les deux ensemble.

Samedi dernier nous étions à Lyon pour le baptême de mon petit frère Gérard né le 13 mars. Toute la famille exulte de ce 3^e garçon qui risque d'être pas mal gâté par ses 6 sœurs et surtout par sa mère.

Le jour de Pâques, Ernest et Élisabeth Lagandré fêteront leurs noces d'argent par un déjeuner de famille auxquelles tous les Jeannin-Naltet sont invités. François, Myriam et Jean auront pu abandonner mine et caserne pour cette solennité.

Paul se joint à moi pour vous envoyer tous nos remerciements et nos meilleures amitiés.

M. Jeannin-Naltet

1940-1945

Lettre de Claude à Simone

Le 30 mars *Ajouté* : 1945 ?

Ma chère Simone,

Nous voici à Brinon après un voyage assez long, mais que nous avons effectué sans panne... nous sommes partis de Paris à 4h1/2 pour arriver à Brinon à 1h1/2 du matin. Nous avons nous n'avons pas beau temps, un véritable temps de semaine sainte, il brouillasse, mais il ne fait pas froid.

Pierre et Michèle sont ravis de pouvoir jouer dans le jardin, ils y sont toute la journée et rentrent le soir sales, dégoûtants, ce petit séjour leur fera du bien.

Ici ravitaillement toujours excellent, œufs à volonté, viande tous les jours. Je pars dans un instant pour aller faire la tournée des œufs ça ne me dit rien, car il pleuviote un peu. À part cela je ne fais pas grand-chose, je prends des vacances et me laisse vivre.

Je termine ma lettre afin que le camion qui part pour Paris me la prenne.

Je vous embrasse affectueusement.

Claude

Lettre de Marie-José à Simone

Pâques, 1er avril 1945

Ma chère Marraine,

J'ai trouvé en arrivant en vacances le joli livre que tu m'as offert, et je t'en remercie beaucoup. Je suis en vacances pour 15 jours. Grand-mère a une otite et elle est assez fatiguée. Oncle Paul et tante Guiguite sont arrivés hier soir pour passer avec nous les fêtes de Pâques. Hubert sait maintenant marcher et devient très mignon. Blandine pousse bien. Nous n'avons pas pu maman et moi allais à Vendresse pour Pâques, mais nous irons pour les grandes vacances. Nous recevons encore assez régulièrement des nouvelles de papa. J'ai eu un léger accident en moto ce qui immobilise pour un petit moment : il ne faut pas que je marche et je trouve ça bien embêtant. J'espère que Michèle et Pierre vont bien. Je t'embrasse bien affectueusement.

Marie-José

Lettre de Ch. Combe à Simone

Paris, le 6 avril *Ajouté* : 1945

Ma chère Simone,

Excuse-moi de t'écrire si tardivement. J'ai quitté Paris pendant la semaine sainte, et ne suis rentrée que depuis quelques jours. Puis-je toujours compter sur quelques leçons de musique ? Mardi je rentre à Bettignies, le plus simple serait peut-être qu'on parle de cela de vive voix, dis-moi, si toutefois ce n'est pas trop empiéter sur ton temps, quel jour je pourrai passer ?

Je te remercie encore, ma chère Simone, et je t'envoie mes meilleures amitiés.

Ch. Combe

1940-1945

Lettre de Marie-Claire TM à Simone

16 mai 45

Ma chère petite Simone,

Nous aurions été très heureux de t'avoir pour le mariage de Jeanne, mais, loin de prendre mal ton abstention, je t'approuve très sincèrement d'agir comme tu le fais ; grâce à toi peut-être ta cousine Christiane trouvera-t-elle à Chartres la lumière qui lui manque encore et qui transforme la vie ; plus que jamais, je me rends compte de la force que l'on puise dans la Foi et je plains infiniment ceux qui en sont privés, elle seule donne un sens à la vie et je demande à Dieu de t'aider dans ton apostolat.

Pense à nous, prie pour nous aussi, pour le bonheur du jeune couple qui va se mettre en route ; prie aussi pour que l'épreuve nous élève et nous rende meilleurs. Le vide laissé par Guy se fait sentir encore plus cruellement ici qu'à Paris, il me semble à chaque instant que je vais le voir paraître que je vais entendre sa voix joyeuse et j'ai bien du mal à contenir mes larmes ; je me répète cette phrase trouvée dans son petit agenda de poche : « malgré soucis, travaux douloureux, il faut garder le secret héroïque et charmant du sourire. »

Au revoir, ma chère Simone, je t'embrasse bien affectueusement.

M. TM

Carte de Suzanne de la Maisonneuve à Simone

Jeudi 17 mai 1945

Ma chère Simone,

Maman toujours fatiguée n'a pas pu t'écrire pour t'annoncer le retour de Charles vendredi soir. Il est très amaigri et on est étonné de le voir avec une figure longue au lieu de ronde. Marie-Josée est venue à Chalon pour la victoire, elle reviendra pour la Pentecôte. Après cela j'irai retrouver Henri et Jean. Je pense que tu représenteras bien la famille au mariage de Jeanne. Ne m'oublie pas auprès de Mademoiselle Quétard.

Je t'embrasse de tout cœur.

S. de la Maisonneuve

Carte de Titi à Simone

Carte envoyée de Montluçon
Le 19 mai 1945

Ma chère Simone,

J'ai fait bon voyage et le train était juste à l'heure. Il y avait 2 wagons de prisonniers libérés et à chaque gare il en descendait et on leur faisait une belle réception. Quant à moi, le joyeux groupe m'a accueillie à grands cris et il y a de grandes fêtes en perspective. Je pense rentrer mercredi soir et je te le confirmerai par dépêche quand j'aurai mon billet. J'espère que tu as beau temps ; ici il fait orageux. Amitiés de tous. Bons baisers.

Titi

1940-1945

Lettre de Suzanne Perpillou à Simone

Paris, 22 mai 1945

Ma chère Simone,

Je te remercie de tous ces papiers intéressants. Ces programmes sont si tentants que si le malheureux mot de « roi » n'y était prononcé tout honnête homme il donnerait son adhésion sans hésiter. Hélas, j'ai peur qu'il ne soit impossible de venir à bout par la persuasion des deux ennemis puissants de ce parti : les masses communistes et les masses, moins imposantes, mais très forte aussi du M.R.P. qui toutes exècrent l'idée de roi. Mais je ne veux pas jeter le manche après la cognée, aussi ne me détournerais-je pas d'un mouvement qui m'est aussi sympathique. Néanmoins je ne veux pas adhérer avant d'avoir assisté à quelques réunions. J'espère que tu me tiendras au courant et que tu me donneras le moyen, s'il y en a un, de se procurer le journal du parti qui paraît, je crois, tous les 15 jours et s'appelle : M.S.M. J'ai jugé inutile de montrer ces papiers à l'oncle Georges ; ils ne lui auraient rien appris ; je lui en ai parlé, mais c'est mal connaître l'oncle G. que de croire qu'il lèvera seulement le petit doigt pour aider des gens qui pensent comme lui. Quant à toi, j'espère que ton pèlerinage n'aura pas été trop saucé et que tu n'auras pas omis dans tes prières de demander quelques interventions divines en faveur du Parti-Socialiste-Monarchiste, car je ne vois qu'un miracle capable de le tirer du néant et j'en suis désolée. Merci et bons baisers.

Suzanne Perpillou

Lettre de Marie-Claire TM à Simone

28 mai 45

Ma chère petite Simone,

Encore un grand événement dans notre famille : Paul est fiancé avec Marie-Thérèse Bonfils, 20 ans. La famille de la jeune fille offre un déjeuner et un goûter samedi 2 juin, salle Léna ; nous comptons absolument sur toi l'après-midi de 4 à 7h.

Nous sommes très contents du choix de Paul ; la famille Bonfils partage nos idées sur les points les plus importants de la vie et Marie-Thérèse est très sympathique ; elle a 1 sœur et 3 frères dont un dans engagé dans l'armée Leclerc.

J'espère que ton pèlerinage s'est bien passé et que ta cousine y a reçu de nombreuses grâces.

Je t'embrasse tendrement.

Marie-Claire TM

Lettre de Simone à Denis (probablement, lettre non envoyée)

Paris, 25 juin 1945

Mon cher Denis,

Il faut bien faire flèche de tout bois : me voici au lit depuis 5 jours, alors j'en profite pour t'écrire un peu. Ce qui ne veut pas dire que c'est à défaut d'une autre occupation plus agréable que je m'y résigne ! Quelle calomnie ce serait de me charger de tels sentiments !

J'ai su que tu avais eu un coup particulièrement dur avec ces maudits empoisonnements là-bas. Et puis enfin, la chaleur doit commencer à devenir fatigante. Déjà ici, on transpire sous un soleil pourtant bénin à côté de celui de l'Algérie... à moins que comme hier, notre ne transpirions à la chaleur des flammes. Mais ça, c'est une autre histoire et Christiane a dû te raconter en long et en large qu'elle a été notre émotion.

Il y a un temps fou que je ne t'ai écrit et que d'événements depuis ! Ne serait-ce que la cessation des hostilités en Europe qu'il faut espérer sinon définitive absolument, du moins pendant un temps suffisamment long pour nous permettre de reprendre souffle.

27 juin

Lettre de Louise à Simone

Héricourt 29 juin 45

Ma chère Simone,

J'apprends par ta lettre avec grand plaisir que tu vas prendre un peu de repos ; j'étais ennuyée de te voir au travail sans aucun répit après un surmenage intensif. Ravie aussi d'apprendre que tu songeais à Héricourt. J'ai tout de suite parlé à Mme Hangeais qui a fait tomber toute ma joie en me disant qu'un séjour ici t'était impossible pour l'instant toutes les chambres étant retenues pour plusieurs semaines. Quel dommage ! L'air y est si bon, et puis tu t'y serais retrouvée en famille. Je souhaite quelques défections chez les inscrits sur le grand livre de l'hôtel, car il est clair que c'est maintenant qu'il faut que tu te reposes. Je rentre mardi soir à Paris après un séjour très agréable. Les promenades sont nombreuses dans les environs immédiats et tous les bords de la Durdent sont charmants. J'ai appris par Suzanne le commencement d'incendie de la maison de la rue de Courcelles. Cela aurait pu être terrible. Les dégâts sont heureusement très limités et n'ont rien d'irréparable. Nous avons fait hier la promenade de Cany. Ces vieilles connaissances se retrouvent toujours avec plaisir ; malheureusement l'après-midi a été un peu arrosé. C'est la seule pluie que nous ayons eue depuis que nous sommes ici.

À bientôt, ma chère Simone, si tu n'as pas encore quitté Paris. Je t'embrasse bien affectueusement.

Ta tante Louise

1940-1945

Carte de Titi à Simone

Le 1er juillet 1945

Ma chère Simone,

Notre voyage s'est bien effectué, mais quel monde dans le train. Entre les permissionnaires 9 pers. debout ! Pas moyen de bouger, mais enfin nous avons bien ri. À Noyelle 2 autos nous attendaient et l'entrée à Cayeux a été triomphale. Tout le pays embaume la brioche. Un vent de chien très froid. On commence à faire tomber le mur qui bouche toute la plage. Plusieurs se sont baignés, mais le temps n'est pas assez beau pour moi. Nous rentrons mardi vers 4h à Paris. Je pense que tu vas mieux et que tu te reposes.

Bons baisers Titi

Lettre de Laure à Simone

Chalon s. Saône 9 juillet 45

Ma chère Simone,

En faisant des rangements à Paris j'ai retrouvé 3 clichés de ma cousine représentant ta mère et Marcel enfant. Je pense que cela fera plaisir à Claude et à toi de les avoir. Vous verrez la ressemblance des enfants avec leur père. J'ai mis le carton qui les contient sur la cheminée de ma chambre et j'ai averti Tu pourras le prendre en passant dans notre quartier. Nous sommes bien rentrés dans la nuit de mercredi à jeudi. Heureusement que nous avons des places retenues ! Car il y avait des gens dans le couloir ! Il ne fait pas chaud depuis notre retour !

J'ai vu hier Henri, il est satisfait de ses médicaments. Malgré les accès de fièvre que cela lui donne, il lui semble qu'ils lui sont salutaires.

Ton oncle Jean est ravi du costume que tu lui as donné. Le tailleur est en train de le lui refaire à sa taille. *Fin de la lettre illisible.*

L. Jeannin-Naltet

Amitiés à Melle Quétard.

*Lettre de Claude à Simone*Brinon le 10 juillet *Ajouté* : 44 ou 45

Ma chère Simone,

J'ai reçu les papiers du notaire, la procuration que je dois lui signer. Mais je ne comprends absolument rien à ses comptes. Il me dit textuellement : les sommes qui vous reviennent en toute propriété, en vertu du compte, s'élèvent, je vous le rappelle à 7301,43 frs pour vous personnellement et 164,30 fr. à votre fils ; quant aux valeurs vous en trouverez sous ce pli la liste.

De ce que Marcel et ton père avaient en argent liquide il ne me revient que cela ? Mais pourquoi n'est-il pas question de Michèle, je n'y comprends rien du tout. Est-ce un complément au règlement. Si c'est cela, je n'ai jamais su ce qui revenait aux enfants comme argent liquide. L'avions-nous déjà signé ? Heureusement que tu t'y connais plus que moi dans tout cela, car pour moi je suis complètement perdue.

Nous avons eu jeudi, une grande cérémonie en l'honneur de Notre-Dame de Boulogne qui est passée à Brinon, elle fait un pèlerinage dans toute la France ; pèlerinage pour la paix, c'est aussi une mission. Nous sommes allés la chercher à 3 km d'ici en procession, nous avons relayé les gens du pays d'où elle venait, qui l'ont accompagné à 3 km aussi de chez eux. Les prêtres qui suivent ce pèlerinage sont pieds nus, ils sont relevés par d'autres sauf un qui était prisonnier et qui est revenu comme malade, il a fait vœu de suivre partout N.D. de Boulogne. Nous n'y sommes pas allés pieds nus, car le curé a trouvé que ce n'était pas convenable pour les dames ! Notre-Dame de Boulogne est une statue de la Ste-Vierge tenant l'Enfant Jésus dans ses bras et ils sont tous deux dans une barque montée sur socle que l'on traîne sur un grand chariot, il y avait pour le traîner 7 jeunes gens du village. C'était très émouvant ; elle parcourt ainsi les routes de France depuis 18 mois. Pierrot était dans la barque avec d'autres petits-enfants.

Nous avons eu ce jour-là seulement un temps magnifique. Michèle est en vacances depuis le 16 juillet, c'est bien dommage !

Je te quitte, car il est minuit ½. J'ai voulu écrire ce soir, car le camion part demain et emporte ma lettre.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Claude

PS Tu diras à Titi que je ne reçois pas beaucoup de longues lettres d'elle.

1940-1945

Lettre de Louise à Simone

Champagne 31 juillet 45

Ma chère Simone,

Je serais bien heureuse d'avoir de tes nouvelles. Sans doute es-tu déjà à St-Ay en bonne voie de guérison, mais j'aimerais en être certaine et te savoir tirée de toutes ces misères qui finissent par empoisonner l'existence.

Je poursuis quant à moi mes vacances solitaires ; vacances bien laborieuses ; du moins ai-je la satisfaction de voir la maison sortir peu à peu du chaos invraisemblable et malpropre où l'avaient mise les occupations successives qu'elle a subies. Mais si l'ordre commence à régner, les réparations n'avancent pas ; je suis toujours sans portes et sans carreaux, et lors de la tempête de la semaine dernière il s'est déchaîné un beau charivari dans la maison ; les portes battaient le tambour, le vent entraînait furieusement. J'ai dû amarrer les unes, bloquer les autres avec des meubles, charmants divertissements nocturnes. À part cela il fait très beau, mais une sécheresse persistante exténue mes pauvres tomates et mes haricots et je ne les arrose pas étant exténuée moi-même. Dans ma solitude, je reçois de fréquentes nouvelles des uns et des autres et les journées passent tout doucement. De Suzanne je sais qu'ils en sont en ce moment à la révolte des estomacs mal accoutumés à une si riche nourriture. Paul et Odette hument avec délice l'air de la montagne à Gèdre dans les Htes-Pyrénées. Marcelle se remet tout doucement, assez affaiblie par le régime exclusif de lait. Le petit bonhomme pousse bien. Albert viendra passer quelques jours à Champagne la semaine prochaine ; et en septembre ce sera la grande et sympathique invasion de tous... si toutefois tout va bien quant aux travaux.

Raconte-moi tout ce que tu fais et quels sont tes projets. J'ai reçu une lettre de t. Madeleine. La plage est entièrement déminée ainsi qu'une grande partie du pays. Ils s'arrangent comme ils peuvent dans la maison et prennent des bains délicieux, mais le ravitaillement demeure très précaire. Seuls quelques estivants venant de l'arrière-pays sont solidement installés dans les quelques maisons qui sont à louer. Ceux-là n'ont rien à craindre, leur provende est assurée.

Je te quitte, ma chère Simone, en t'embrassant bien affectueusement. Fais, je te prie, toutes mes amitiés à Titi.

Ta tante Louise

1940-1945

Lettre de Claude à Simone et Titi

Hôtel de Paris
Cabourg

Le 2 août 1945

Ma chère Simone, ma chère Titi,

Après avoir passé 10 jours fort agréables à Brinon, j'ai passé un jour à Paris pour repartir avec mes parents et Bernadette à Cabourg où nous sommes arrivés hier à midi. Les enfants sont absolument enchantés du sable, de l'eau, tout les amuse. Le temps a l'air de se remettre un peu, heureusement, car hier il ne faisait pas chaud du tout.

A Brinon nous avons eu un temps magnifique qui nous a permis d'aller 3 fois aux S... où Pierrot et Michèle ont eu de fameux coups de soleil.

Ici quand on arrive les maisons ont l'air intactes, mais en s'approchant de plus près on constate que toutes les vitres sont brisées et qu'il n'y a rien à l'intérieur ; la digue a un aspect lamentable. Il y a malgré tout beaucoup de monde, la plage n'est pas très propre, mais on arrive à trouver des endroits convenables ; au point de vue mine il n'y en a pas sur une grande longueur au milieu de la plage, on entend périodiquement les mines que l'on fait sauter aux extrémités, assez loin du reste.

J'espère que la dent de Simone ne la fait plus souffrir, repose-toi bien, prends des forces pour cet hiver. Je vais rejoindre les enfants à la plage où ils passent leur vie.

Je vous embrasse toutes deux bien affectueusement.

Claude

Lettre de Claude à Simone

Hôtel de Paris
Cabourg

Le 7 août 1945

Ma chère Simone,

J'ai bien reçu ta lettre, permets-moi de te dire que tu es absolument ridicule de vouloir recommencer à travailler le 16 août, car d'après ce que tu me dis tu n'es pas du tout en bonne forme, car quand on a pas de fièvre que si l'on reste couchée et qu'on a très mal à la tête, cela prouve que ça ne va pas fort, repose-toi donc une bonne fois, laisse tomber ta bibliothèque, tu n'as pas besoin de cela pour vivre ; la santé est le meilleur capital que l'on puisse avoir et on n'a pas le droit de jouer avec ; je t'en prie soigne toi, ne fais pas ton petit oncle Georges, tu as beau dire que tu n'as rien, il n'est pas normal d'avoir aussi peu de résistance que ce que tu as actuellement. Si tu es encore fatiguée actuellement, tu n'auras pas le temps de te reposer d'ici le 16 août. Si ton père était là, il ne te le permettrait sûrement pas.

Après ces conseils que tu suivras, je l'espère, je passe aux nouvelles de Cabourg. J'ai l'impression d'être littéralement à l'engrais, car nous mangeons fort bien et ne faisons rien que nous rôtir au soleil et à prendre des bains. Pierre passe sa journée à faire des pâtés, des châteaux, à faire marcher ses bateaux, il est heureux comme tout, Michèle, elle, va à la pêche avec son petit pousseux et rapporte fièrement 3 crevettes, aujourd'hui elle est allée voir les pêcheurs tirer leurs grands filets, et elle a eu 2 minuscules petites soles. Ils se baignent bien tous les deux, mais ne sont pas très forts pour apprendre à nager. Il rentre le soir absolument mort de sommeil, ils font vraiment provision de santé. Ils sont tous les deux noircis par le soleil ; jusqu'ici nous avons eu beau temps, mais pas très chaud, il y a toujours un petit vent frais, pas très agréable pour se baigner.

Les Boches font toujours sauter les mines aux alentours, les promenades sont très réduites du fait de ces mines, car il vaut mieux être trop prudents que pas assez.

Je t'embrasse affectueusement ainsi que Titi dont j'attends la lettre.

Claude

Lettre de Claire à Simone

Folle Brise Ste Maxime Var

12 août 45

Ma chère Simone,

Merci de ta gentille lettre qui nous a fait beaucoup de plaisir. Je suis contente de savoir que ta petite fièvre est enfin tombée, que tu as pu te reposer, et jouir de ce doux pays des bords de Loire qui à bien son charme et que j'appréciais quand nous allions à Saumur. Je regrette seulement que tes vacances finissent si vite et que tu sois obligée de rentrer à Paris dès le 15 août, surtout après la grande fatigue que tu as eue.

Pour moi j'ai été vraiment heureuse de retrouver ma petite maison de Ste Maxime et ce beau pays que j'aime. C'est vraiment ici que l'on sent que la guerre est finie, et j'ai toujours pensé que c'était le lieu rêvé des vacances, le pays où l'on oublie ses soucis.

Et pourtant cette année la joie n'est pas complète puisque Denis n'est pas avec nous. Les nouvelles ne sont pas mauvaises, mais les courriers marchent beaucoup moins bien qu'à Paris. Aussi aujourd'hui 12, mes dernières nouvelles sont du 3, tu vois que c'est vieux, mais je recevrai peut-être tout un paquet d'un coup. Quant à sa démobilisation provisoire, il n'y croit guère, et cela me désole. Il y a droit en principe, mais on manque complètement de médecin en Afrique du Nord, à CAIA en particulier, et son colonel ne le laissera partir que si on lui envoie un remplaçant ce qui est fort problématique, absolument une question de chance.

Christiane, elle, va magnifiquement. Elle est bronzée à souhait, très en train, pleine de force et de gaieté. Avec son amie Pecessif elles n'arrêtent pas : bains, parties de ballon, promenades, piano à 4 mains, lectures, elles ont trop de choses à faire, disent-elles, et les journées sont trop courtes. Avec cela nous allons avoir des festivités magnifiques (bals, feux d'artifice, concours de nages, etc...) le général de Gaulle venant nous voir en personne pour l'anniversaire du débarquement à Ste Maxime le 15 août. Autre fête, religieuse celle-là, on attend demain une statue miraculeuse Notre-Dame des grâces – on veillera toute la nuit à l'église après la messe de minuit – Christiane a formé une petite chorale grégorienne avec un jeune homme (jeune compositeur du midi plein de fougue et d'entrain) et quelques jeunes filles. Tu vois que les activités sont nombreuses et variées ici.

Au point de vue ravitaillement, nous sommes beaucoup plus favorisés que je n'aurais cru. À en juger par mon dernier séjour où l'on ne trouvait rien de rien. Nous n'avons eu jusqu'ici ni viande, ni poisson (et c'est dommage le poisson de Méditerranée étant si bon !) Mais nous avons eu abondance des melons, des tomates, des aubergines et des fruits magnifiques de toutes sortes : pêches, raisin noir et blanc, prunes, figues. Nous faisons une cure de fruits bien qu'ils soient assez chers et avec les quelques provisions que j'avais apportées : beurre et œufs de Lougé cela va très bien. Il n'y a pas tant de monde que les autres années, mais il en est arrivé pour les fêtes, et presque toutes les villas sont ouvertes. Les plages sont accessibles et l'on commence à faire sauter les affreux murs de béton construits par les Boches, qui n'ont rien empêché comme débarquement, mais cache la vue de la mer du pays, et de la promenade.

Le joli port de Saint-Tropez a été terriblement abîmé. La moitié de ses vieilles maisons si caractéristiques et si bien faites pour les peintres sont en ruine. La jetée a été crevée, et l'on mettra longtemps avant de refaire un si bon abri.

Mais ce qui m'a fait l'impression la plus lamentable qui soit c'est Toulon. Quand je suis arrivée sur le port, j'en ai eu le cœur serré de ce port si vivant, si gai, si coloré, si méridional, il ne reste rien : le néant ! Un amas de ruines ! Une montagne de décombres ! Plus de quais, plus de cafés bruyants, plus de foule bariolée, une impression de mort. Je t'assure que j'aurais pleuré. Et devant soi, les immenses bateaux coulés, comme des géants immobilisés à jamais. Non pas à jamais puisqu'on commence à renflouer, mais que de mal ! Quelle tristesse !

J'arrête cette longue lettre, ma chère Simone, en t'invitant à venir ici l'année prochaine, soit à Pâques, soit l'été avec Titi. Il faut absolument que tu connaisses notre joli coin, maintenant que les travaux sont bien en train et que la maison va être remise d'aplomb. Cette invitation est très sérieuse. Je compte sur vous et serais heureuse de te faire connaître la côte. En attendant, n'abuse pas de tes forces, à peine rentrée après des vacances trop courtes. Je t'embrasse de tout mon cœur très affectueusement. Amitiés à Titi.

Tante Claire

Lettre de X TM à Simone

Le Mesnil

17 août 1945

Ma chère Simone,

Nous sommes depuis quelques jours dans la chaumière de Jacqueline Rivière qui venait elle-même dans partir avec ses amies pour aller achever ses vacances à Sarran. Jusque-là j'ai eu beaucoup à faire à Orléans, mais de toute manière je ne voulais pas aller te voir à St-Ay pour ne pas perturber ta cure de repos. Nous sommes seulement allées voir le jeune Marc Demangeon que sa mère, encore en quarantaine, nous a fait l'honneur de nous montrer à la fenêtre de sa chambre (c'était, paraît-il, la première fois que l'on produisait en public l'héritier... Sa petite cousine Élisabeth est un joli bébé.

Henriette TM vient d'arriver et nous a dit que tu étais rentrée fatiguée, pas bien remise. J'en suis désolée. Ne crois-tu pas que ce soit un peu de surmenage dont le meilleur remède serait d'être encore à la campagne en s'obligeant à l'inaction. Je souhaiterais que tu puisses venir ici où le ravitaillement est plus facile qu'en Orléanais. Et quelle fraîcheur, quelle paix avec seulement des cris d'oiseaux et de temps à autre le roucoulement assoupissant de tourterelles ou l'appel d'un coq et le bêlement d'une chèvre qui s'ennuie.

Nous avons retrouvé ici les Rivière, tante P. Giard, G. Delattre, il paraît que les Lebel viendront quelques jours. Élisabeth va quitter Grenoble pour je ne sais où. À ce propos on cherche pour la maison de Sion qui va rouvrir à Strasbourg une jardinière d'enfants (traitement 4000 à 4500 fr.), un professeur de 11e, un de 10e est une personne possédant le brevet supérieur ou l'équivalent et animée « d'une belle ardeur patriotique » pour faire les cours de français spéciaux aux Alsaciennes qui ont dû rester 5 ans sous l'occupation. Peut-être connaîtrais-tu dans tes relations des jeunes filles pouvant convenir ? Ce serait un service à leur rendre.

Nous comptons rester ici jusque vers le 9 septembre et moi-même pense arriver à Paris vers le 13. Merci encore de tout mon cœur, ma chère Simone, de bien vouloir de moi comme locataire. C'est un immense service que tu me rends et ce sera bien agréable pour moi de vivre dans une ambiance si sympathique. Maman me charge de te dire qu'elle t'est très reconnaissante de ta proposition, car la question de mon gîte, qu'elle désirait en famille, était un souci pour elle. À bientôt de tes nouvelles, nous t'embrassons très affectueusement.

Signé illisible

1940-1945

Brouillon de lettre de Simone à son médecin

Paris, 19 août 1945

Cher Docteur,

Je ne voudrais pas attendre plus longtemps pour vous donner de mes nouvelles.

Mon petit séjour en Orléanais avait amené, la première semaine, une baisse de la fièvre (à condition toutefois de rester allongée toute la journée). Mais les maux de tête allaient en augmentant. La fièvre reprit au bout de 5 ou 6 jours et je me sentais si exténuée que j'eus envie d'écourter mon séjour pour rentrer à Paris. J'avais eu tort, car en fait j'ai pris du poids (3 livres) et me suis bien reposée sans m'en rendre compte.

Une fois rentrée ici, me trouvant absolument seule, puisque j'avais la malchance de rentrer alors que tout le monde partait en vacances, et un peu inquiète de me voir dans un pareil état de fatigue, j'ai pris sous mon bonnet (sans pouvoir vous prévenir ni prévenir l'oncle...) d'aller consulter le corps médical sur mon cas, en l'occurrence la belle-sœur d'oncle Émile, le Dr Versini qui, vous le savez sans doute, est... médecin accoucheur. Quoi que mon cas ne rentrait pas exactement dans le cadre de sa spécialité, elle a bien voulu m'examiner, voyant que j'étais un peu désespérée, ce qui m'a bien touchée.

Je lui ai montré la courbe de température que vous m'aviez fait faire, et lui ai fait part de votre pensée quant au fonctionnement de mes glandes endocrines. Effectivement, c'est vous qui aviez raison. Mlle Versini a diagnostiqué la maladie de Basedow : tachycardie, mains tremblant les bras étendus, céphalées, température, yeux extrêmement luisants, regard « étrange » ; je n'avais pas 9 de tension maximum.

Elle m'a prescrit un traitement de 10 jours à l'Hématothyroïdine et au Novocortex. Le premier médicament est pour ainsi dire introuvable. Mais elle a pu m'en procurer une boîte.

Toute ragaillardie, j'ai repris mon travail le 16 comme convenu, après ces 7 semaines de congé... que je vous dois ; (vous ai-je assez tarabusté avec mes paperasseries, mais bien malgré moi). Je tiens à peu près le coup et le traitement semble me faire du bien. Mais je ne suis pas encore très brillante, loin de là.

Mlle Versini m'a fortement conseillée d'aller voir lorsqu'il serait rentré de vacances un endocrinologue, comme vous-même le préconisiez ici, si je m'en souviens bien et m'a recommandé chaleureusement le Dr Escalier. Car, m'a-t-elle dit, elle pouvait malgré tout se tromper dans son diagnostic. De toute façon le traitement serait long et je serai à surveiller.

Mademoiselle V. a profité de tous les examens que vous m'aviez fait faire et qui lui ont permis de tirer ses conclusions immédiatement... qui d'ailleurs ne diffèrent pas des vôtres !

Mais assez parlé de moi. J'espère qu'il vous est possible de vous reposer un peu, car vous semblez bien fatigué, au point qu'on était un peu confus de venir vous ennuyer avec des bêtises, alors que c'est que vous qui étiez le plus digne de soins (je m'exprime de façon ridicule, en accuser mes facultés amoindries).

Je renonce à vous dire combien je vous remercie de la bonté avec laquelle vous me recevez toujours. Si je puis être soignée maintenant, c'est à vous seul que je le dois. De toute façon, croyez bien que ma reconnaissance n'est pas liée à un succès de traitement ! Guéri ou non guéri, le malade a toujours conté les mêmes peines à son médecin. Je le sais bien. Je ne puis oublier que, bien que n'ayant rien trouvé qui relève de votre spécialité, vous ne m'avez pas « laissé tomber ». Vous comprendrez que je puisse en être touchée. Seule la crainte de vous ennuyer par trop de démonstrations me retient de vous en dire plus à ce sujet.

Dès qu'un changement notable sera survenu dans mon état, je vous en aviserai.

Croyez, cher docteur à mes sentiments bien reconnaissants et dévoués.

Simone Wallon.

P.S. Les assurances sociales n'ont fait aucune difficulté et ne m'ont pas demandé d'aller les voir, ce qui m'a épargné temps et fatigue. Ça aussi je vous en suis redevable.

Lettre de Claire à Simone

Folle Brise - 20 août 45

Ma chère Simone,

Nous venons de recevoir ta longue lettre et je t'en remercie. Je ne vois pas pourquoi tu t'excuses. Tu sais bien que ma sœur, comme maman, te considère comme faisant partie de la famille, et tu pouvais aller la trouver sans aucune crainte de la déranger. J'ai d'ailleurs une très grande confiance dans son jugement sûr, et son diagnostic. Si après tant d'analyses et d'exams, elle a pu trouver ce que tu as, ce sera un grand point. Je suis même étonnée que Pététin n'y ait pas pensé plus tôt, car il me semble que tu as bien les signes que j'ai vus chez d'autres personnes atteintes de cette maladie. Le tout est maintenant de la soigner énergiquement, à ton âge il était bien anormal de traîner de la fatigue et de la fièvre. Pourvu qu'on puisse trouver les médicaments, il me semble que tu dois être soulagée assez vite. Ne manque pas de nous tenir au courant. Et n'hésite pas aussi à aller revoir ma sœur, elle se dépense sans compter pour ses malades, et le fera d'autant plus volontiers pour toi.

Ici nous continuons à nous reposer, mais j'ai eu la sottise (bien involontaire) d'attraper une angine avec points blancs qui me fatigue, m'empêche de me baigner, et même de sortir ces jours-ci où il souffle un fort mistral. Je trouve cela idiot ! La saison est d'ailleurs un peu moins belle que les autres s'année. Le soleil continue toujours à luire évidemment, mais nous avons presque tout le temps du vent – fort vent d'est, qui amène des nuages (sans pluie) – le lendemain ces nuages sont balayés par un fort mistral qui dure deux ou trois jours et cela recommence, sans avoir de ces douces périodes calmes et sereines avec une petite brise juste suffisante pour rafraîchir, que j'apprécie tant les autres années. Il paraît que le temps est détraqué partout, mais ce n'est pas une consolation.

Christiane continue à être en pleine forme, levée de bonne heure pour nous faire le marché (car les jeunes s'allongent au milieu de la matinée) elle n'arrête pas de la journée avec son amie Poussif : bains, nages, canoë, promenade, ping-pong, piano, évidemment les journées sont trop courtes. Aujourd'hui elles sont parties faire l'ascension de la grande ..., la plus haute des montagnes qui nous entourent (contreforts des Maures, tous couverts de pins et de maquis) avec leur petite bande de la chorale. Il y a là un jeune homme très musicien, qui compose, et qui dirigeait leur grégorien, une autre jeune fille Irène, très sportive, aimant le bateau, taillée en force comme Christiane, une autre plus gringalette, tous s'entendent bien et ces promenades se passent dans les chants et la gaieté.

Comme tu as dû être contente de voir Henriette Tommy-Martin et Francis après si longtemps ! Et que de choses elle a dû te raconter après son isolement forcé en Tunisie, si longtemps seule avec les enfants. J'espère qu'ils peuvent tous se reposer en famille en Normandie.

J'ai des nouvelles de Denis, mais plus anciennes qu'à Paris. Elles datent toujours de 8 jours au moins – il s'énerve un peu à attendre cette démobilisation problématique et moi plus encore que lui. J'aurais été si heureuse qu'il puisse passer un moment ici avec nous, ne fussent que 8 jours. Cela l'aurait reposé avant de reprendre sa préparation d'Internat. Il faut s'armer de patience, mais ce n'est pas mon fort !

Au revoir, ma chère petite Simone, soigne-toi bien et sois assez raisonnable pour ne pas retravailler encore. Donne-nous des nouvelles, tu sais combien nous pensons à toi. Embrasse Titi pour moi et garde de très affectueux baisers de ta

Tante Claire

Les courriers sont longs. Ta lettre du 15 est arrivée qu'aujourd'hui. Le 15 c'est le jour où j'ai appris la sentence du procès. Quelle honte ! J'en étais malade, comme un deuil personnel. Mais l'opinion commence déjà à tourner. L'oncle Émile disait que cela aurait autant de retentissement que l'affaire Dreyfus. Je vais plus loin et compare ce procès au procès de Jeanne d'Arc. L'histoire le dira.

1940-1945

Lettre de Claude à Simone

Cabourg le 21 août 1945

Ma chère Simone,

Je reçois ta lettre du 19. Je suis contente (c'est une façon de parler !) de savoir que l'on a découvert ce que tu avais et surtout le traitement à suivre. Si je comprends bien après cela tu seras toute de douceur ! Je suis méchante n'est-ce pas. Je t'écris sur mes genoux avant le dîner ; nous rentrons de la plage où nous avons subi un orage formidable. Depuis 3 jours il pleut presque sans arrêt, si cela continue, je crois bien que nos vacances s'écourteront, car la pluie quand on est à l'hôtel n'a rien de drôle.

Aujourd'hui Cabourg souhaitait sa libération, fanfares, cérémonies avec le préfet et tout et tout. Pierre a suivi la fanfare d'un air tout à fait entendu, marchant au pas et balançant le bras d'une façon tout à fait militaire ; ce soir il doit y avoir une retraite aux flambeaux, mais je ne sais si le temps sera très favorable.

Je suis allée hier à Deauville en bicyclette avec Bernadette, nous avons été copieusement mouillées, enfin il faut bien passer le temps.

Nous avons eu pendant 12 jours le R.P. Sanson qui était l'hôte du curé. Je suis allée l'entendre 3 fois dont ce matin où il y avait un Te Deum. Il parle vraiment très bien.

Tu sais que les plages du Calvados sont soi-disant interdites, histoire de politique. Cela n'empêche qu'il y a beaucoup de monde à Houlgate, Villers, Deauville, Trouville où nous sommes allées.

Voilà, ma chère Simone, les dernières nouvelles. À bientôt, je t'embrasse affectueusement.

Claude

P.S. Je vais dîner !

Lettre de Claude à Titi

Cabourg le 22 août 1945

Ma chère Titi,

Merci de ta lettre ; je vois que tu as trouvé la maison pleine. Tu dois avoir bien du travail sans Mme Georges. Ici temps épouvantable, pluie, vent ; sauf ce matin où nous avons pu nous baigner. Hier soir retraite avec fanfare et sous la pluie ; ensuite il y avait grand bal sous le marché, nous sommes allés voir, c'était tout à fait bal campagnard avec la fanfare c'était absolument tordant. Après avoir assisté à deux ou trois danses nous sommes rentrés.

Avec ce temps épouvantable, le temps commence à me paraître fort long, car cela manque de distraction, pas de danse, pas de jeunesse, enfin on tourne en rond sans savoir quoi faire. Quelques Bridge en famille pas très drôles, on attend avec impatience les repas. Je crois que si ce temps persiste un jour ou deux nous rentreront un peu plus tôt.

Pierrot et Michèle passent leur temps à faire des coloriages, cela leur fait passer le temps.

Je t'écris de ma chambre, entourée de toute la famille, car les autres chambres ne sont pas faites.

Nous aurons eu malgré tout de bonnes vacances bien reposantes, quel souci en moins quand on n'a pas à s'occuper de ravitaillement !

J'ai écrit à M. Geneviève mais je n'ai reçu aucune réponse. Quelle paresseuse...

Voilà, à bientôt ma chère Titi, je t'embrasse bien affectueusement.

Les enfants t'envoient de gros baisers.

Claude

1940-1945

Carte de Michèle à Simone



ma chère tante Simone
j'ai un ~~Servan~~ ^{Servan} qui
marche très bien
je fais de grands
châteaux.
il pleut presque
tous les jours.
je serai bien contente
de te revoir et titi
aussi michèle

été 1945

Mlle Simone Wallon
107 rue de laurcelles
Paris
17^e

CIE DES ARTS PHOTOMÉCANIQUES - PARIS

1940-1945

Lettre de Geneviève à Simone

Panthagenet (Hte-Loire) Jeudi 24 VIII 45

Ma chère Simone,

Figure-toi que ma condamnation au repos m'avait beaucoup rapproché de toi par la pensée et que chaque jour je remettais pour le lendemain une longue lettre à ton adresse... quand la tienne est arrivée par les bons soins de mon François pauvre et seulet.

Te voici donc rentrée à Paris ! J'espère que c'est pour de bon et que tes fréquents maux de tête ne t'auront pas empêchée de reprendre tes travaux presque exclusivement intellectuels. Oui, c'est une drôle de vie que celle du « repos forcé » » ce que j'y vois de meilleur c'est ce retour sur soi-même que l'on perd un peu l'habitude de faire avec cette vie trépidante de la capitale. Ici le calme est total ! Comme c'est agréable de jouir de la campagne surtout quand il fait beau.

François est arrivé dans notre beau pays samedi dernier. Le bon Dieu, pas chic, nous envoie justement un temps bien médiocre, mais comme dit la chanson : « smile, smile, smile ! »

Nos trois filles sont bien rondes et blondes. Ce qui frappe les gens plutôt bruns de la région. Elles dévorent et gambadent à longueur de journée. Isabelle s'ouvre de plus en plus à la vie, chantant de véritables chansons toute seule, récitant très bien le « Je vous salue Marie ». Odile ouvre la bouche quand cela lui plaît pour parler, mais toujours pour avaler ce qui se présente comme victuailles. Agnès jase comme un oiseau du ciel !

Nous aussi nous avons suivi avec tristesse ce procès du Maréchal, qui devrait faire rougir tous les Français et les faire rentrer plus bas que terre.

Je clos en hâte, ma petite Simone, en te promettant une autre lettre sous peu. Je vais profiter d'une éclaircie pour faire un tout petit tour avec François. Je t'embrasse avec toute mon affection de vieille cousine.

Geneviève. *Ajouté* : (Geneviève F. Wallon)

Lettre de Louise à Simone

Champagne 28 août 45

Ma chère Simone,

J'allais précisément t'écrire pour te demander de tes nouvelles quand je reçois ta lettre. Elle m'apporte un grand soulagement, car j'étais très tourmentée de constater que le repos et le grand air n'avaient en somme apporté aucune amélioration à ton état et que malgré cela, tu reprenais ton service le 16 ! Tu as très bien fait d'aller de ton propre chef consulter Melle Versini. Je la considère comme un médecin tout à fait remarquable et j'ai la plus grande confiance en elle. Elle joint à beaucoup de sa sagacité et d'expérience un simple bon sens, un sens de la mesure qui à mon avis sont des qualités éminemment précieuses pour un médecin. Te voilà donc en bonne voie et bien conseillée puisqu'on a vu le mal. Il n'y a rien de plus douloureux et de plus décourageant que de voir tâtonner et rester perplexes et incertains ceux à qui l'on implore des conseils. Je te conseille en tous cas d'alléger ta vie de ce qui n'est pas travail à la B.N., car le surmenage est néfaste à tout état pathologique. Tu dois te sentir d'autant plus joyeuse en ce moment que l'arrivée d'Henriette et de François apporte à ta vie un nouvel intérêt et mille plaisirs d'affection et de travail mis en commun. J'ai passé un mois assez austère au début des vacances, mais sans ennui, car j'avais bien à faire et puis on ne se sent pas seule dans une maison où l'on a vu vivre tant d'êtres chers. Il semble qu'ils soient présents partout et si ce recueillement solitaire est très mélancolique, il comporte d'infinies jouissances morales qu'il serait difficile d'exprimer, mais qui serait une grande force contre tous les dégoûts et les découragements possibles. Maintenant ma vie est toute changée. Suzanne et Aimé sont là avec leurs enfants et la petite

Sylvie qui les avait accompagnés à Héricourt. Ils reviennent tous en très bonne forme, ayant pleinement joui de leur séjour en Normandie. Ils ont bonne mine, mais chose curieuse ils n'ont pas engraisé. Suzanne a même perdu 100 g ! Tu vois que les pesées ont été rigoureuses. Voilà qui pourraient déconcerter bien des médecins. L. Albert a passé quelques jours ici pendant que se tiraient à Paris les petits faire-part de naissance qu'il a dessinés. Il est retourné à Orléans où il reviendra avec Marcelle et le petit. J'espère que nous aurons alors la chaleur dont nous jouissons depuis quelques jours. Quant à Paul et Odette, ils sont encore à Gèdre dans les Pyrénées ; mais je crois qu'Odette se rendra ensuite à Saint-Raphaël chez sa mère avec ses autres enfants et que seul Paul viendra quelques jours en Champagne. Odette va certainement venir, mais toutes les allées et venues qu'elle a dû faire pendant les vacances l'ont pas mal fatiguée. Je ne sais au juste où en est son anémie et j'aimerais bien avoir l'avis du médecin. Je ne sais où en sont leurs projets pour l'année scolaire. Sans doute retourneront-ils à Montpellier faute de trouver un poste possible avec leur nombreuse famille. Comme toi j'ai accueilli avec une entière approbation le désir de l'oncle Charles de nous partager les maisons. C'est de beaucoup le plus sage et puisqu'il a pu avoir des renseignements très exacts pour faire équitablement ce partage il n'y a qu'à aller de l'avant.

J'ai suivi comme toi avec un intérêt passionné le procès du Maréchal Pétain. Je trouve qu'il en sort complètement lavé de toutes les accusations qui se sont acharnées hargneusement contre lui. Le verdict est infâme, mais plus encore inepte puisqu'il n'a été tenu nul compte des dépositions qui à mon avis ont fait la lumière complète sur ses agissements. Les juges et jurés et témoins à charge se sont déconsidérés. Je me procurerai très volontiers les fascicules dont tu me parles. Petit à petit les carreaux se remettent aux fenêtres ; je ne souhaite qu'une chose c'est que tout soit fini en octobre et que je ne sois pas obligé de rester à l'automne faire une nouvelle retraite solitaire, car je ne veux quitter la maison que rétablie dans son intégrité. Je t'embrasse bien tendrement, ma chère petite Simone, et te charge de toutes mes amitiés pour Melle Quétard. J'oubliais de te remercier de tes bons vœux de fête. Excuse-moi de cette absence.

Ta tante Louise Demangeon

Lettre d'Odette Demangeon à Simone

Judi 6 ½
Ajouté : sept. 1945

Ma chère Simone,

Je serais heureuse de te présenter mon amie Gaby Morey, dont je t'ai parlé, demain après-midi 2 bd Henri IV au cours d'une entrevue où nous devons, Paul et moi, faire renouer de vieilles relations entre Albert et elle, au sujet de son travail, peinture, gravure, etc.... il y aura là également Charles Büch chef d'orchestre, élève de Pierre Monteux. Viens à partir de 2 ½. Sonne d'abord au premier. Je suis affreusement enrôlée et pas un son ne sort de ma gorge. C'est Paul qui a été obligé de prévenir tante Claire que nous ne pourrions pas venir dîner chez elle ce soir dans ces conditions. Je te remercie d'avance.

Paul te remercie de ton mot. Tout s'est très bien passé et nous avons pu tout de même attraper notre train et être exacts au rendez-vous pour voir l'orgue électrique de mon ami Constant ... à Versailles. Nous parlerons de cela également.

Mes amitiés à Melle Quétard.

Bien à toi.

Odette *Ajouté* : (Demangeon)

1940-1945

Lettre de Gillette Le... à Simone

Paris, le 4 septembre *Ajouté* : 1945

Ma chère Simone,

Merci de m'avoir témoigné votre sympathie dans ce deuil, d'autant plus cruel que nous nous apprêtions à aller passer auprès de ma grand-mère quelques jours de vacances dont l'avaient frustrée depuis cinq ans l'occupation allemande, l'interdiction de la zone côtière, la bataille de Normandie enfin. Ce séjour d'un mois là-bas a donc été bien triste. Il aurait pu du mois être un repos si maman n'était pas tombée sérieusement malade, complètement à bout de force, me causant beaucoup de tourment. La voici de nouveau en bonne voie, et je tiens le coup physiquement. Le changement d'air a fini par me faire du bien malgré tout, et j'ai repris le chemin du bureau de la direction des bibliothèques, travail intéressant certes, où l'on utilise mes compétences quand on n'en a besoin, mais non pas encore le rêve ! Je suis ravie que vous ayez pu réaliser le vôtre, et aimerais vous en entendre parler. Ce le faire-part a été aussi pour vous montrer que je ne vous oubliais pas, puisque je ne pouvais pas alors vous écrire comme je l'aurais voulu. J'espère donc, si vous le voulez bien aussi, que nous pourrons nous rencontrer un jour prochain. Je voudrais apprendre que vous êtes tout à fait rétablie, et, vous me feriez plaisir en me donnant de vos nouvelles, par un mot ou un coup de téléphone, en me disant qu'elles sont vos jours de liberté. Je les confronterai avec les miens : samedi ou dimanche, ou le soir – le compte est vite fait – et vous ferai signe alors. Croyez, chère Simone, à mes sentiments amicaux.

Gillette Le...

Lettre de Louise à Simone

Champagne 19 sept. 45

Ma chère Simone,

Je suis heureuse d'avoir de tes nouvelles ; j'aimerais qu'elles soient meilleures, mais il est bien évident que l'interruption du traitement qui commençait à te faire tant de bien ne pouvait avoir que ce résultat. Maintenant que tu es en possession des meilleurs conseils, je pense que le mieux va s'accélérer ; en toute cure il faut de la persévérance et de la ténacité, et surtout il ne faut pas reléguer à une place secondaire les conseils de repos et de régimes qui ont au moins autant d'importance que les médicaments. Ta lettre m'apporte un flot de nouvelles sur les uns et les autres. Le retour à Paris s'accélère à ce que je vois et ta maison, toujours si hospitalière, reçoit des visites nombreuses ; c'est une bonne distraction, mais aussi une fatigue et je te souhaite donc une vie plus calme et plus régulière après ces excitations joyeuses de fin de vacances. Louis Albert t'écrira sans doute demain au sujet de l'école des beaux-arts ; il n'avait pas perdu de vue les renseignements que tu lui demandais ; mais comme il te le dira sans doute, il est assez embarrassé pour te donner un avis formel ; bien des maîtres ont changé depuis ces dernières années et il ne faut pas juger que par oui-dire de leurs talents de professeur et du milieu de leur atelier. Il cherchera à en savoir davantage en causant avec des camarades.

Nous avons été assez nombreux ici il y a une semaine, car à Suzanne et tous les siens sont venus se joindre Marcelle et Louis Albert avec leurs petits, puis Paul qui est venu 8 jours, n'ayant pas voulu par ces temps de voyage pénible traîner avec lui femme et enfants. Il a emmené Sylvie qui grâce à la bonne chère d'Héricourt a pu ramener chez elle des joues bien rebondies. Et maintenant, la maison se vide. Aimé est parti dans le Limousin avec Jean-Louis, et Suzanne n'attendra sans doute pas la fin de septembre pour se réinstaller à Paris, afin de remettre posément ses enfants au travail. Quant à mon retour, il sera fixé par les circonstances ; les travaux de réparation ne sont pas terminés... je le prévoyais depuis longtemps, et je suis résolue à avoir le dernier mot.

Au sujet de la note de l'oncle Charles, je trouve en effet raisonnable de profiter de ce partage des appartements pour faire un sort aux divers objets restés dans l'individu : pendule, sabre, En ce qui concerne les terres, je me rallierai à l'avis de la majorité, mais je n'en vois pas l'urgence ni l'utilité, car je crois que ce partage sera extrêmement difficile, et que par ailleurs l'indivis n'offre que des avantages. Toutes ces terres étant très inégales, il est plus simple de partager le revenu total que le capital qu'il représente. Quant à la mise en société des immeubles, je n'y vois pour ma part aucun avantage. Puisque nous cherchons à sortir de l'indivis pourquoi nous y rejeter à nouveau tête baissée ? Je n'en suis pas pour ma part très partisane. Que chacun prenne son lot et s'arrange à sa façon. C'est peut-être compliquer les choses vraiment, et pour quel avantage ? que d'élaborer cette société d'actionnaires. Qui sait si certains vendant leur part n'amèneraient pas en définitive par différentes transactions la nécessité de vendre l'immeuble ; je me méfie d'instinct de ces arrangements dans lesquels avoués et notaires s'en donnent à cœur joie de dresser des actes et d'intervenir. Il est par ailleurs si courant de posséder un appartement dans un immeuble que l'évaluation en est facile et tous les litiges possibles prévus et réglés suivant une jurisprudence qui a eu le temps de faire ses preuves. Mais de tout cela nous pourrions causer à loisir d'ici peu. Je t'embrasse de tout mon cœur ma chère petite Simone. Fais toutes mes amitiés aux oncles, tantes, cousins et cousines et rappelle-moi au bon souvenir de Titi.

Ta tante Louise

Lettre de Louis-Albert Demangeon à Simone

Champagne, le 20 septembre 45

Ma chère Simone,

Je réponds un peu tardivement à ta lettre qui nous a fait bien plaisir, nous apportant une brassée de nouvelles. J'ai été stupéfait d'apprendre hier que nous étions déjà le 19 septembre, c'est-à-dire à la fin des vacances, aussi je m'empresse de prendre la plume. Nous sommes heureux de penser que, grâce aux soins de Melle Versini, tu es en train de te remettre tout à fait, et que tu vas pouvoir continuer tes travaux ! Maman a dû te donner hier des nouvelles de chacun, par exemple du petit Marc, qui navigue encore entre toutes les ressemblances (possibles), sans pouvoir se fixer à aucune... sa santé est bonne. Il se plaît principalement au jardin où on met presque tous les jours son berceau. Nous profitons, nous aussi, des dernières journées de septembre qui s'annoncent très belles, en des promenades forcément courtes, ou de longues séances au jardin. Je m'empresse de t'envoyer, et de grand cœur, le peu de renseignements utiles que je puis te donner sur les ateliers de peinture à l'École, ayant perdu contact avec eux depuis assez longtemps, et bien des choses ayant changé depuis.

Il y a actuellement l'atelier d'Untersteller, où, à ce que j'ai entendu dire, on dessine beaucoup, assez peu fantaisiste peut-être d'esprit, mais où on peut apprendre beaucoup, Untersteller connaissant à fond les questions de métier (en particulier la fresque), ce qui est très rare chez un patron de l'École. L'atelier Pougeton n'a pas trop mauvaise presse, mais sa peinture n'est pas très passionnante, à mon humble avis. Enfin Souverbic, qui aurait été nommé récemment (?) chef d'atelier et qui représenterait des tendances plus d'avant-garde. C'est la note « Picasso », en plus rangée... naturellement. Il doit y en avoir un ou deux autres. On compte aussi des ateliers de gravure (taille-douce ou litho.) Mais, faire partie d'un atelier de peinture, n'empêche nullement, au contraire, de s'inscrire à la gravure. J'oubliais l'atelier de fresques avec Ducos qui passe pour extrêmement intéressant... Voilà, un peu décousus, les maigres tuyaux que je puis te donner pour le moment. Sous toutes réserves naturellement, car il y a eu certainement ces derniers temps quelques remous, et actes de dépuración, qui ont pu tout changer. Aussi, je compte écrire à un camarade que je sais plus à la page, et qui me transmettra d'utiles renseignements sur la question.

Pratiquement, voici ce que devrait faire Henriette : prendre une inscription à l'École ; et surtout se présenter au professeur de dessin aux galeries des moulages (« galeries » tout court), qui s'appelle Lemagnez, lui montrer un carton de dessins. Je le connais un peu, il sera certainement de très bons conseils. C'est un type très sympathique, compréhensif des différents tempéraments de chacun, et qui ne manquera pas de s'intéresser à ce qu'Henriette lui montrera. J'essaierai, aussitôt rentré, d'avoir son adresse et il lui demanderai où et quand on peut le voir. Il autoriserait Henriette à venir travailler au moulage où, sans parler de ses corrections, Henriette se trouverait dans l'ambiance, et plus apte, peut-être à choisir par la suite tel ou tel atelier. Pardonne-moi encore, d'avoir été si long à répondre, ces derniers mois ayant été surtout consacrés à des allées et venues de toutes sortes, j'essaie de me rattraper, et m'oublie un peu dans la peinture ; quelques paysages surtout que je voudrais finir. Mais le temps assez changeant ne me donne pas toutes les satisfactions.

Au revoir, ma chère Simone, et à bientôt naturellement. Bien affectueusement à toi, Marcelle se joint à moi et est bien impatiente de te présenter son fils.

Ton cousin L.A. Demangeon

1940-1945

Carte de Daniel à Simone

Paris 25-IX-45

Merci beaucoup, ma chère Simone, pour les deux bonnes photos qui nous rappellent une aimable journée. L'idée d'un récit illustré, dont tu nous parles, et très séduisante et nous espérons voir bientôt la réalisation.

J'espère que tu es maintenant complètement remise, après de trop courtes vacances... Je suis allé passer trois semaines à Poulhaguet en Auvergne et Denyse et Dominique rentrent ici demain. Maman est à Champagne encore pour quelques jours. Papa y passe la moitié de la semaine. Henri, Simone et les enfants vont rentrer eux aussi. Pierre est à Reims jusqu'à la fin de la semaine, Marguerite à Paris, Geneviève encore en Auvergne avec ses filles.

Encore merci, ma chère Simone, nous t'embrassons affectueusement.

Daniel Ch. Wallon

Lettre de Simone-Henri à Simone

Champagne s/Oise
25 septembre 1945

Ma chère Simone,

Henri m'a rapporté hier soir ta gentille lettre et les trois photos qu'elle contenait et bien que je n'ai qu'un vilain papier, une mauvaise plume, je ne veux pas attendre pour te remercier bien vivement. Je ne t'avais pas vu photographier ma Christine et ces photos si vivantes me sont une véritable surprise d'autant plus appréciée que j'en possède très peu de mes derniers. Si toute la collection est aussi réussie, nous serons vivement intéressés à la regarder.

J'espère que tu as passé de bonnes vacances qui ont achevé de te remettre tout à fait d'aplomb pour ce nouvel hiver. Pour nous, nous sommes allés à Champagne, comme les années précédentes nous contentant d'envoyer les grands chercher air et meilleure nourriture en Haute-Loire avec les louveteaux puis en Bretagne. Les petits ont pris ici de bonnes mines et je pense que la balance penchera favorablement quand nous serons rentrés à Paris d'ici peu de jours. Je me suis reposée autant que mon état me le permettait, car j'attends un petit n° 8 pour le début février.

Je souhaite que tu ne sois pas trop occupée cette année et que tu puisses réserver quelques loisirs à ta famille qui sera charmée de te voir un peu plus. Henri se joint à moi pour te remercier à nouveau, ma chère Simone, et t'envoyer nos baisers bien affectueux.

Simone Wallon

Carte de Geneviève à Simone

Mercredi

Ajouté : 26/9/45

Merci, ma chère Simone, des charmantes photos qui m'ont fait très grand plaisir. J'ai hâte de recevoir le récit illustré qui doit être bien drôle d'après ta description... ! Je ferai certainement mon choix parmi toutes ces effigies amusantes. Je vais parfaitement bien et fais même des promenades tous les jours. Les petits poussent comme des champignons. Leur trio fait parfois du bruit. Soigne-toi bien, toi aussi. Je ne sais plus du tout où se trouvent les glandes endocrines !...

Je t'embrasse, ma vieille cousine. Amitiés à Claude.

Geneviève

1940-1945

Lettre de Charles Wallon à Simone

Paris, le 28 septembre 1945

Ma chère est infiniment bonne petite Simone, en recevant ton pneumatique je ne serais assez te dire combien je suis profondément touché de ton attention à venir m'adresser tes vœux de bon anniversaire et d'y avoir associé le souvenir de ton cher papa. En t'écrivant ce petit mot, j'ai les yeux humides d'émotion : d'abord c'est bien triste d'avoir tout d'un coup 70 ans : la vie va trop vite vers sa fin. Mais ce n'est pas de cela que je pleurerais, mais de penser à ce qu'on a laissé de bons souvenirs derrière soi le jour où on ne jouira plus ; parmi les moments bien regrettés, les jours passés au foyer de ton papa à Montluçon dans cette atmosphère que ta présence ajoutait tant de charme, d'affection, et dans une période si pleine d'angoisse et d'inquiétude comptent comme les plus chers à me souvenir.

Je t'embrasse, ma chère petite Simone, avec toute ma tendresse de vieil oncle, en faisant tous mes vœux pour ton bonheur. Ton dévoué

Ch. Wallon

Lettre de Marie-Claire TM à Simone

10 oct. 45

Ma chère Simone,

Voici la feuille de renseignements que tu avais envoyée à ton oncle, il les a copiés dans la vie de la Division Leclerc que nous consacrons aux souvenirs des 4 cousins tombés pour la France, nous te la montrerons quand tu viendras ; n'es-tu pas libre un jour de la semaine prochaine pour déjeuner ou dîner ? J'ai aussi des photos à te montrer du mariage de Jeanne et de notre voyage en Alsace.

Jacqueline va sans doute être opérée prochainement de l'appendicite.

À bientôt, ma chère Simone, je t'embrasse bien affectueusement.

Marie-Claire

Lettre d'Henri à Simone

Henri Wallon
160 avenue de Suffren
Paris XV

15 octobre 1945

Ma chère Simone,

La fille aînée du directeur des usines Lebon à Saint-Brieuc, poursuivant des études de médecine (redressement des conformations défectueuses), cherche une chambre meublée à Paris, si possible avec pension.

Étant donné que tu es très versée dans les milieux universitaires, j'ai recours à toi pour te demander de m'aider à chercher cette chose presque introuvable.

Je te serais reconnaissant si tu pouvais me donner un conseil ou une direction à suivre pour permettre à cette jeune fille de se loger.

J'espère que tu as passé de bonnes, saines, et réconfortantes vacances.

Bien affectueusement à toi.

Henri Wallon

1940-1945

Carte d'Henri à Simone

Henri Wallon
160 avenue de Suffren
Paris XV

22 octobre 1945

Ma chère Simone,

J'ai reçu tes deux lettres samedi à midi, et viens te remercier de ton empressement et de la précision des renseignements que tu me donnes.

Au moment où je m'apprêtais à transmettre ces renseignements à cette jeune fille j'apprends que, voyant les difficultés formidables qu'elle rencontrait, un ingénieur de la Cie Lebon à Paris ami de son père a proposé de la prendre chez elle.

Toutefois cet hébergement est subordonné au départ de son fils au régiment la jeune fille a noté l'indication de l'Hôtel Lutétia qui pourrait éventuellement lui devenir utile. J'écris donc aux dames du Bd Raspail pour les remercier et leur dire que leur proposition se trouve ainsi sans objet.

À toutes fins utiles veux-tu noter que le numéro de téléphone de mon bureau est Trinité 97-74 où l'on peut m'appeler aux heures de bureau.

Nous n'avons pas encore réussi à obtenir une ligne pour l'avenue de Suffren.
Merci encore et bien affectueusement à toi.

Henri Wallon

Tu voudras bien remercier à l'occasion Henriette Tommy-Martin de ma part pour son obligeance.

Lettre de Titi à Simone

Le 25 octobre 1945

Ma chère Simone,

Mon voyage s'est très bien effectué ; il y avait peu de monde et à partir de Bourges nous n'étions plus que deux. J'avais emporté 3 tartines de beurre, du pain d'épice et 1 pomme et ma foi tout était très bon et m'a permis de tenir le coup. Marie et Francis étaient à la gare et la maman m'attendait avec un bon café et un petit repas froid. Marie est très heureuse pour la gravure et te remercie de tout cœur. Elle n'a pas été du tout écrasé et tout le monde l'admire. Marie s'excuse de ne pas te remercier elle-même, mais hélas encore tout un mariage à faire d'ici demain soir et se dépêche pour avoir son samedi libre. Marie peut te faire une jupe que je rapporterai ; envoi d'urgence : 1/ tour de taille, 2/ tour de hanche, 3/ hauteur. Mesure sur toi ou sur une jupe qui va (si c'est sur toi fais prendre tes mesures par Mme Larroque.)

Je reviens de chez le charcutier avec Mme Begamon et t'envoie 2 colis poste, 1 à ton nom (rôti de porc) et 1 à mon nom avec 1 pot de rillettes et un saucisson à manger tel quel. Je pense que tout cela arrivera en bon état et à temps pour ta fête. Donc bon appétit et tout le monde me charge de t'embrasser.

Bonjour à Claude et tes cousines.

Bons baisers et meilleure santé, tiens-moi au courant.

Titi

1940-1945

Lettre de Titi à Simone

Le 30 octobre 1945

Ma chère Simone,

Je viens de recevoir ta lettre et vois que tu as été bien fatiguée depuis mon départ. Tu vois bien que j'avais raison de vouloir rester et ce n'est pas très raisonnable de ta part de recevoir alors que tu es encore fatiguée. Tu me parles du colis de rillettes, mais tu ne parles pas de l'autre avec le rôti de porc ; j'espère qu'il est bien arrivé. Je les avais mis ensemble à la poste, l'un à ton nom et l'autre au mien pensant qu'il y avait plus de sécurité ainsi et que toi ou Mme Larroque pourrait signer mon nom. Je me tracasse pour ce colis. Ce serait bien ennuyeux qu'il ait été perdu. Dis-le-moi dans ta prochaine lettre. Marie a du lainage marron dans lequel elle va te faire une jupe à panneaux. Elle va aussi tâcher de trouver un lainage gris pour une chemisette. Le temps passe vite. Nous avons passé une bonne journée dimanche. Il y avait les Alberti, André Hamon et sa femme (les Bretons qui ont envoyé les p. de terre) et les bouchers de Marie. On est allé à la pêche à Meaulne avec les 2 voitures et J. Joulot naturellement et ils ont rapporté des brochets superbes (de plus de 3l. chaque) et des perches. On s'est bien régalaé avec ses poissons. Hier nous avons tous dîné chez Jean Joulot et mercredi soir nous allons dîner chez les Alberti.

Nous devons aller jeudi à Bruxières et à Cosues. Le temps passe vite et Marie a taillé aujourd'hui ma combinaison et mon tailleur en attendant tes mesures.

Je pense rentrer lundi 5 ; le train part de Montluçon à 2h40 et arrive à Paris vers 9h1/4 le soir. Dis-moi si tu est d'accord et si tu penses venir au-devant de moi, ou peut-être que M. Larroque pourrait venir me chercher.

La boîte à raccommodage et naturellement dans mon armoire dont j'ai la clé, je n'y ai plus pensé, mais tu peux trouver du coton à reprendre dans la boîte de carton vert sur la pile des boîtes dans le bas du placard du couloir (où il y a cirage, savon, papier WC etc.). Tout le monde me charge de bons vœux pour toi et de mille amitiés. Je t'embrasse bien affectueusement. Bonjour à Anne-Marie et à Mme Larroque.

Titi

Carte de Titi à Simone

Le 2 novembre 1945

Ma chère Simone,

Je viens de prendre mon billet et ma place pour lundi prochain 5 ; le train arrive à 21 heures à Austerlitz ; je pense que le mieux serait que M. Larroque vienne au-devant de moi, cela t'éviterait une fatigue inutile. Je pense que cela lui sera possible ; tu lui en auras peut-être parlé au reçu de ma dernière lettre. Peut-être y aura-t-il de tes nouvelles ce soir, j'espère que le mieux continue. Il a fait un temps radieux hier et il y avait des fleurs splendides dans les cimetières. Vous avez dû y aller avec Claude et les enfants. On a été à Bruxières et un brouillard terrible pour le retour. Tout le monde t'envoie ses amitiés. Bien affectueux baisers et à lundi.

Titi

1940-1945

Lettre de Laure à Simone

Chalon s. Saône 19 nov. *Ajouté* : 1945

Ma chère Simone,

Nous arriverons à Paris mercredi soir pour quelques jours, je serai à la maison samedi 14 à partir de 16h. Si tu es libre et que tu puisses venir tu nous feras grand plaisir. Les Paul et Jacques seront avec nous. Ton oncle Jean m'écrit qu'Henriette l'a quitté, je vais donc la prévenir directement.

À bientôt, je t'embrasse de tout cœur.

Tante Laure.

Veux-tu prévenir Claude que je serais heureuse de la voir ainsi que Melle Quétard.

Carte de Simone-Henri Wallon à Simone

Le 21 novembre 1945

Ma chère Simone,

Veux-tu nous faire le plaisir de venir dîner en famille à la maison lundi prochain 26 novembre à 8h.

Si comme nous l'espérons tu es libre, ne te donne pas la peine de répondre, nous comptons sur toi.

À bientôt donc et bien affectueusement à toi.

Simone Wallon

Carte de Suzanne Perpillou à Simone

Paris 6 décembre 45

Ma chère Simone,

Tu nous ferais plaisir en venant dîner à la maison samedi en huit le 15 – dîner famille.

Je sais qu'en principe tu ne sors pas le soir, mais je pense qu'accompagnée de ton médecin, cela t'est tout de même permis, et nous comptons sur toi. Si Titi est libre et qu'elle veuille bien être des nôtres nous serons très contents.

À samedi donc, j'espère. Je t'embrasse très affectueusement.

Suzanne Perpillou

1940-1945

Lettre de Louise à Simone

Paris 16 déc. 1945

Ma chère petite Simone,

Nous avons tous été bien déçus de ne pas te voir hier soir. Nous espérions malgré ta réponse qu'au dernier moment ton état t'aurait permis l'effort de venir nous retrouver. Combien y a-t-il de temps que nous ne sommes vues ! J'ai bien de tes nouvelles par les uns ou les autres, mais c'est maigre. Je voulais te remettre en ces derniers jours de l'année la petite somme que je destine à tes étrennes. Je pense en effet qu'à l'heure actuelle où les librairies sont si pauvres, c'est beaucoup plus pratique pour toi surtout que cela dispensera de bien des courses décevantes à la recherche du livre désiré. Tu les feras à ton heure, te réservant peut-être en joignant ces étrennes à d'autres de te procurer un ouvrage plus important.

J'attends l'occasion de faire déposer ce mot chez toi, et te souhaite d'avance une bonne année avec la fin de tous ces malaises qui te privent de tant de petits plaisirs.

Nous avons eu grand plaisir à revoir Titi hier. Fais-lui toutes mes amitiés et reçois mes meilleurs baisers.

Ta tante Louise

Carte de Marie-José à Simone

34 quai Michelet
Chalon-s-Saône

Mercredi 26 décembre
Ajouté : 1945

Ma chère Marraine,

Maman ce joint à moi pour t'envoyer nos vœux les plus affectueux pour 1946.

Je suis à Chalon déjà depuis une quinzaine de jours, car j'ai été un peu fatiguée par suite de ce que j'ai trop grandi, j'ai donc les os pas assez forts, ce qui me donnait des évanouissements.

Je suis toujours à Dijon où je suis ma 3ème. Je ne sais si tu sais la naissance de mon petit cousin Emmanuel, qui est né le 22. On le baptise demain et je vais remplacer la marraine qui ne peut pas venir.

Le chauffage n'étant pas encore réparé à Vendresse maman n'a pas pu y aller pour les fêtes de Noël que nous avons passées en famille ici.

Ces jours-ci que ma tante est couchée je promène le matin et quelquefois l'après-midi mes petits cousins.

Je t'embrasse, ma chère marraine, en te renouvelant encore tous mes vœux pour la nouvelle année et te demande de transmettre mes vœux à Michèle et Pierre et à Tante Claude.

Marie-José

1940-1945

Lettre de Claude X à Simone

Le 27 décembre 45

Ma chère Simone,

En arrivant ce soir, j'ai ouvert avec empressement ton paquet et quelle surprise. Ce confiturier est ravissant et je m'en servirai souvent en pensant à toi avec attendrissement. Merci de tout mon grand cœur de cousine. Tu as fait là une folie, je sais que les cadeaux sont inabordables à l'heure actuelle. J'espère pouvoir t'en faire les honneurs à Annecy. Merci aussi pour la musique. Grâce à toi je vais pouvoir m'entendre avec ce bon vieux chantre et lui donner une idée de ce que je veux.

Un troisième merci pour le dîner. Il fut si copieux que je n'ai eu qu'à rouler comme une boule jusqu'à l'autobus que j'ai attrapé à la volée.

Je t'embrasse en attendant le 1er janvier.

Claude

Carte de Laure à Simone

Chalon s Saône 29 déc 1945

Ma chère Simone,

Je t'envoie avec nos vœux affectueux pour 1946 un petit paquet contenant 2 bracelets qui viennent de missions catholiques ! Tu en garderas un et donneras l'autre à Claude de ma part. Sais-tu que nous avons un nouveau petit-fils depuis le 22, Emmanuel 3e enfant de Francis. C'est un beau bébé portrait de ses deux aînés. Son oncle l'abbé Imbrey est venu le baptiser jeudi. Charles attend un 2e enfant dans 4 mois. La famille s'agrandit ! Le petit ... qui a 5 ans ½ est un gentil enfant très intelligent.

Je t'embrasse de tout cœur.

Ta tante Laure.

Bons vœux et souvenirs à Melle Quétard.

Carte de Claire à Simone

30 décembre 45

Ma chère Simone,

Tous nos meilleurs vœux pour 1946 ! J'espère surtout que tu vas te remettre tout à fait et pouvoir remener une vie active comme tu l'aimes. Nous ne serons pas là le 1er janvier. Nous prolongeons de 2 jours, l'oncle Émile ayant eu un accident qui lui a bien gâché ses vacances. Le jour de Noël, il a fait une chute malheureuse dans la neige et la pointe de son bâton de ski est entrée dans sa jambe. Le genou a beaucoup enflé et il a dû rester immobile jusqu'à hier. Tu penses si cela l'agaçait. Intrépide comme il l'est, il est reparti sur ses skis aujourd'hui, mais je ne sais pas si c'est bien prudent. Autre ennui, Christ vient de faire une angine. À part cela le pays est superbe. Grand cirque de montagnes très ensoleillé. Très bon hôtel, cuisine simple et abondante. Milieu sportif pas snob du tout. Quantité de ballades et de belles excursions à faire. Denis est parti ce matin pour toute la journée. 5h de montée ! Nous serons à Paris lundi matin à 7h. Hier la route était bloquée par les chutes de neige. Nous t'embrassons tendrement. Amitié à Titi.

Tante Claire

1940-1945

Carte de Titi à Simone

Cachet de la poste : 31 XII 45

Ma chère Simone,

Nous avons passé une bonne journée hier et en fin d'après-midi il faisait très beau au Sancy. Nous sommes descendus à pied. Temps doux et pas de vent. Ce matin un soleil éblouissant et un beau ciel bleu. On va faire de belles photos et il fera bon là-haut. Toute la bande t'envoie ses bons vœux et ses amitiés. Meilleurs souhaits de Nouvel An est bien affectueux baisers. Je te récriai de Montluçon.

Titi

1940-1945

Edité par Pierre Wallon

Mont-Saint-Aignan

2018